



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

WID-LC
DS
501
.T452
X
vol.2

HARVARD COLLEGE LIBRARY

Bought with the income of
THE KELLER FUND

Bequeathed in Memory of
JASPER NEWTON KELLER
BETTY SCOTT HENSHAW KELLER
MARIAN MANDELL KELLER
RALPH HENSHAW KELLER
CARL TILDEN KELLER



通 報

T'oung pao

ARCHIVES

POUR SERVIR À

L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE, DES LANGUES, DE LA GÉOGRAPHIE ET
DE L'ETHNOGRAPHIE DE L'ASIE ORIENTALE

(CHINE, JAPON, CORÉE, INDO-CHINE, ASIE
CENTRALE et MALAISIE).

RÉDIGÉES PAR MM.

GUSTAVE SCHLEGEL

Professeur de Chinois à l'Université de Leide

ET

HENRI CORDIER

Professeur à l'École spéciale des Langues orientales vivantes et à l'École libre des
Sciences politiques à Paris.

Vol. II.



LEIDE, E. J. BRILL. 1891.

A

WID-LC

DS

501

.T452

x

Vol. 2

v



Feller

SOMMAIRE.

Articles de Fonds.

	Pages.
HENRI CORDIER, Les Français en Birmanie au XVIII ^e siècle	1, 390.
FR. KÜHNERT, Der Chinesische Kalender	49.
E. KOCH, Deux pierres avec inscriptions chinoises	113.
G. SCHLEGEL, Notes sur les inscriptions chinoises de Kara Balgasoun	125.
J. J. M. DE GROOT, Militant spirit of the Buddhist clergy in China	127.
R. LANGE, Sommergedichte aus der Sammlung Kokinwakashu.	179.
WILLY BANG, Beiträge zur Kunde der Asiatischen Sprachen	208.
GABRIEL DEVÉRIA, La stèle funéraire de Kiuèh T'eghin	229.
J. DENIKER, Note sur les inscriptions du Yenissei	232.
G. SCHLEGEL, On the causes of Antiphrasis in Language	275.
H. CORDIER, Jean de Mandeville	288.
EZERMAN & VAN WETTUM, An alphabetical list of the Emperors of China and of their Year-titles or Nien-hao.	357.
<i>Variétés</i> : Le Retour de M. BONVALOT	81.
The Non-Chinese writings of China and Central Asia by Prof. T. DE LACOUPERIE	89.
Le 9 ^e Congrès international des orientalistes	154.
Voyage de M. E. BLANC dans l'Asie centrale	156.
Réception de M. BONVALOT à la Société de Géographie de Paris.	157.
Secret languages in Europe and China, by G. SCHLEGEL	161.
The Ming-graves, by G. SCHLEGEL	162.
Les formules épistolaires des Chinois	247.
The Oriental Congress	341.
The statutory 9 th international Congress of Orientalists, by H. CORDIER.	414.
<i>Mélanges</i> : <i>Tien-hia Lu-ching</i> , A Chinese «Murray» for 1694, by G. SCHLEGEL	140.
Chinese-Malay and Javanese literature in Java, by G. SCHLEGEL.	148.
A Chinese opinion upon the question of humane warfare, by a Friend of peace	151.
T. DE LACOUPERIE, On the ancient history of Glass and Coal and the Legend of Nü-kwa's coloured stones in China	234.
G. SCHLEGEL, China or Elam	244.
Parliamentary reporting in Japan	324.
Julius M. Price, Sir ROBERT HART at Peking	330.
Prince HENRI D'ORLEANS, La situation actuelle en Chine	335.

	Pages.
<i>Mélanges</i> : G. SCHLEGEL, Christmas-trees in China	401.
G. SCHLEGEL, Illustrations and descriptions of the Northern Ainos.	403.
<i>Chronique</i> : Allemagne. — Amérique. — Asie centrale. — Autriche. — Belgique. — Grande Bretagne. — Chine. — France. — Cochinchine et Cambodge. — Annam. — Tongking. — Italie. — Japon. — Java. — Pays-Bas et Colonies Néerlandaises. — Russie. — Siam. — Suisse	91, 163, 249, 343, 435.
<i>Nécrologie</i> : AUGUSTE DOZON	171.
LÉON BESSON, ERNEST MILLOT	259.
GEORGE ALEXANDER WILKEN, FRANCIS GARNIER, SIR POPE HENNESSY	350.
ALOYS PFISTER, GEORG ROSEN	460.
<i>Bulletin critique</i> : R. LANGE, Lehrbuch der Japanischen Umgangssprache.	100.
E. FABER, Prehistoric China	105.
E. CHAVANNES, Le Traité sur les sacrifices <i>Fong et Chan de Se-ma Ts'ien</i>	110.
KAKEMONO par Yoritomo; un calendrier indonésien-chinois.	173.
Les Voyages en Asie au XIV ^e siècle du bienheureux frère Odoric de Pordenone par HENRI CORDIER. — Japanisches Lesebuch etc. von HERMANN PLAUT. — Die Sprachwissenschaft, ihre Aufgaben, Methoden und bisherigen Ergebnisse von GEORG VON DER GABELENTZ. — Die Sammlungen aus Korea im ethnographischen Reichsmuseum zu Leiden von J. D. E. SCHMELTZ	260.
Études ouralo-altaiques par WILLY BANG	352.
ALOIS RAIMUND HEIN, Mäander, Kreuze, Hakenkreuze und urmotivische Wirbelornamente in Amerika.	465.
FÉLIX RÉGAMEY, Le Japon pratique	471.
<i>Notes and Queries</i> : 1. Arab and Chinese way of milking restive cows.	112.
2. The legend of Nü-Kwa	178.
3. The Shwo T'ang Jin-kwei chwan	274.
4. Sunday-rest in China.	274.
5. The "seven wonders" of Corea	335.
6. Canons portugais de 1627 pris en Chine en 1841.	356.
<i>Correspondance</i> : Les émeutes dans la province de <i>Kiang-nan</i>	447.
Lettre du professeur Carl Abel au professeur G. Schlegel sur la question de l'Antiphrase dans le langage	458.
Index alphabétique.	477.
Erratum	483.

LES FRANÇAIS EN BIRMANIE AU XVIII^E SIÈCLE.

NOTES ET DOCUMENTS PUBLIÉS

PAR

HENRI CORDIER,

d'après les Archives du Ministère de la Marine et des Colonies.

(Continué du Vol. I, page 217.)



SECONDE PARTIE.

CHAPITRE 1.

Description de la ville de Rangon et de ses environs au Royaume du Pégu.

Rangon, ville du Pégu, est située sur un bras de rivière à 12 heures de l'embouchure de la rivière de Siriam qui a pris le nom de Rangon depuis la destruction totale de la ville de Siriam. La latitude est de 17 degrés nord et sa longitude de 94 deg. 3 orientale du méridien de Paris.

Elle est bâtie dans un plat pays marecageux et souvent noyé par différentes branches de rivières qui l'entourent, et par les pluies continuelles qui tombent depuis le mois de may jusqu'en octobre. Les maisons sont bâties sur pilotis élevés de six pieds. On est souvent forcé d'abandonner celles qui se trouvent près des rivières, parce qu'elles sont exposées à être entraînées par la violence des courants. Il y a peu de solidité dans la construction. La plus grande partie

est faite avec des bamboucs et roseaux attachés ensemble; les planchers et les portes tout de même. La couverture est faite de paille pour les tems de pluye et en nattes de bamboucs pour les chaleurs afin de les garantir du feu autant qu'il est possible, car les incendies sont assez frequents.

On voit quelques maisons faites avec des planches pour les Etrangers negociants, et chefs du pays. Celles faites avec des bamboucs ferment rarement. La severité du gouvernement met à l'abri les possessions des habitants; ils ne craignent que les revolutions et le feu qui causent toujours beaucoup de dommages, parce que les maisons ou cases se tiennent en forme de rues fort longues. Plusieurs de ces rues ont des chaussées faites avec des planches portées sur des traverses élevées de 4 à 5 pieds qui sont fort utiles dans le temps des pluies.

Cette ville a environ 800 toises de longueur de l'est à l'ouest et 200 de largeur du nord au sud. Elle est entourée d'une palissade élevée de 15 pieds. Elle a plusieurs portes qu'on ferme le soir à 7 heures pour la sureté. Outre cette fortification, il règne autour un large fossé. Les deux faubourgs sont assez considérables; le plus grand qui est à l'ouest se nomme Cakelet, l'autre est habité par les maures qui y ont une mosquée. Au dehors de la ville sur le bord de la rivière il y a de petites cases habitées par des pêcheurs et des ouvriers employés à la construction des vaisseaux.

Plusieurs Pagodes très élevées et des arbres de différentes espèces forment un coup d'œil fort joli. On voit un grand nombre de couvents de Talapoints dont l'architecture est admirée des curieux. Le côté du nord en est rempli; la diversité de ces édifices dont une grande partie est dorée, contribue à rendre les promenades agréables. Les figures symboliques qui ornent ces bâtiments sont très bien exécutées.

Il y a sur les chemins des maisons destinées pour le repos des voyageurs qui sont assez commodes. Une personne qui sort de la

ville soit pour affaire ou pour jouir de la promenade a l'agrément d'y trouver des vases remplis d'eau fraîche, avec des tasses de cocos, ce qui est d'un grand secours dans ce pays où les chaleurs sont très fortes. Les principes de la Religion obligent à cet acte de bienfaisance.

Il n'est pas permis de faire élever sa maison de plus d'un étage, les couvents sont seuls exceptés de cette règle. Les catholiques qui sont presque tous portugais ont une petite église au milieu de la ville qui peut contenir environ 200 personnes. Elle est desservie par un prêtre italien.

Les Armeniens en ont une, mais ils fréquentent plus particulièrement la première.

CHAPITRE 2.

Productions de la Terre.

La beauté du climat et la bonté du terrain procurent tout ce qui est nécessaire à la vie. La nature y prodigue ses faveurs, et repand ses bienfaits avec profusion. Tout y croit sans culture et sans soins; c'est le meilleur pays de l'Inde pour les productions. Si les Bramas avaient la plus légère teinture d'agriculture, ils feroient de ce pays un paradis terrestre.

Ce qui paroitra etonnant c'est que l'air est fort sain, quoiqu'il y ait un grand nombre de marais. La terre produit une infinité de plantes et de racines qui sont des vulneraires efficaces. La plupart des habitants en connoissent les vertus, et en font usage. Toutes les fleurs que les arbres de différentes espèces produisent naturellement et qui ne sont pas connues en Europe, donnent une odeur très-agréable et répandent dans les forêts et les campagnes un ex-

cellent parfum, ce qui ne contribue pas peu à purifier l'air même dans la saison la plus humide.

La canelle, la muscade, le poivre, le café, la soye, le coton et généralement toutes les autres productions de l'Inde se trouvent dans ce Royaume, et toutes ces choses seroient en très grandes quantités si ces peuples se donnoient la peine de les cultiver. Il faut je crois attribuer leur indifférence pour ces richesses aux vexations du gouvernement.

Toutes ces productions que donne cette terre pour les aisances de la vie ne sont rien en comparaison des richesses qu'elle renferme dans son sein. On y trouve des mines précieuses de pierreries les plus estimées, et d'autres qui ont rapport à tous les arts. On tire du côté d'Ava du très beau marbre, et le plus bel albâtre; ce dernier est en grande quantité. On s'en sert pour les édifices, et on en fait des figures de toutes formes et des morceaux d'architecture très bien travaillés. On voit à Ava une idole qui est assise les jambes croisées, et porte 35 pieds d'élévation, sans y comprendre le piedestal sur lequel elle est posée, le tout fait du même morceau qui étant brut avoit 55 pieds de hauteur et gros à proportion. L'or, l'argent et tous les autres métaux se trouvent dans l'intérieur du pays, mais ces trésors restent ensevelis par le peu d'émulation parmi le peuple qui sait que le principal fruit de ses travaux est usurpé par le Gouvernement.

CHAPITRE 3.

Definition des Bramas.

Les Bramas, Brames ou Barmans sont en general fort doux, d'un caractère compatissant. Les hommes sont grands, forts et bien faits; ils sont industrieux et travaillent avec patience; ils sont so-

bres et vivent longtemps. S'ils étoient éclairés dans les arts et s'ils étoient gouvernés par des lois douces et convenables à leur caractère ce seroit le meilleur peuple de l'Inde. Ils ont beaucoup de goût et conçoivent avec facilité ce qu'on leur montre; leur constitution les aide à entreprendre les plus forts travaux. Si leur religion ne les bornait pas dans leur manière de vivre ils seroient capables de résister aux plus grandes fatigues. Les Chefs exercent les hommes à différentes luttes et joutes et ils les encouragent par des presents; ce qui leur donne de l'adresse, de l'agilité et de l'émulation pour faire la guerre.

Comme il fait fort chaud dans ce climat ils sont presque nus et ne portent qu'une pièce de pagne ou toile bleue rayée de 5 à 6 aunes de long, qu'ils arrangent autour de leurs ceintures; ils se réservent un bout qu'ils mettent dans le besoin sur leurs corps; ils sont bruns, ont la peau lisse; ils s'arrachent le poil et la barbe et ne laissent qu'un petit bouquet au menton; ils se rasent le dessus de la tête, relevent leurs cheveux, les lient sur l'extrémité de la tête et forment une touffe qu'ils nomment *Pennsec*. Lorsqu'on les prend par cet endroit, ils regardent cela comme une grande insulte. Leurs bonnets ne consistent qu'en un seul mouchoir qu'ils mettent autour de leur tête sans couvrir le dessus.

Lorsqu'il pleut ils portent ordinairement un grand chapeau fait de bamboucs ou Rottins effilé et très bien arrangé.

Ils se percent les oreilles et y mettent des ressorts en cuivre ou d'autre metal pour agrandir les trous.

Les Chefs ou gouvernes ont le même habillement que le peuple; on ne les distingue que par leur suite qui est plus ou moins considérable, suivant les places qu'ils occupent. Dans les jours de cérémonie ils portent une longue robe faite de toile blanche ou de mousseline.

Les Riches peuvent avoir leurs pagnes en soie; mais les gou-

vernes portent les jours de fête un petit bonnet rond de toile blanche qui forme au dessus une pointe et un petit crochet. Il n'y a que les gens de justice qui peuvent le porter dans les grandes cérémonies.

Les femmes en general sont bien faites mais moins spirituelles que les hommes. Elles ne s'occupent en partie que du soin de leurs menages, ce qui est peu de chose. Quelques unes travaillent à faire la toile, d'autres vendent au Bazard¹⁾. Leurs couleurs sont variées; on en voit de passablement blanches; elles le seroient beaucoup plus si elles ne s'exposaient pas tous les jours nues au soleil. Leur habillement est très simple; il consiste en un morceau de toile bleue rayée ou en soie, qu'elles ne croisent que de quatre pouces au dessus de la ceinture et qui reste ouvert jusqu'au bas qui n'est pas plus large que le haut, en sorte que quand elles marchent on voit leurs jambes, leurs genoux et souvent leurs cuisses. Le haut de ce vêtement qu'elles nomment Lanki est rouge et forme une espèce de ceinture qu'elles font monter à volonté jusque sous les bras; elles y enferment leur sein mais qui est plus souvent en dehors que dedans et tombe fort bas. Cette ceinture est attachée au Lanki de la même largeur et sert à croiser le haut.

On assure que cet habillement fut ordonné par une reine des Peguans qui s'apercevant que la passion des hommes pour les femmes se ralentissoit et qu'ils devenoient sodomistes, ce qui faisoit grand tort à la population, fit publier avec la sanction du Roi, l'ordonnance pour régler les vêtements des femmes. Cet ordre eut tout le succès qu'on en pouvoit attendre; les femmes trouverent leur pudeur un peu sacrifiée; mais elles en furent dedommagées par la gloire d'avoir ramené les hommes à leurs devoirs et de remporter une victoire qui doit faire toute leur ambition.

Il y a quelques femmes, principalement celles qui sont d'un

1) Bazard. Marché où se vendent les denrées.

rang plus élevé que les autres qui portent un petit casaquin de toile blanche sans taille avec les manches fort longues. Elles ne portent rien sur la tête; leurs cheveux attachés forment toute leur coiffure. La chaussure est une semelle de bois qui ne tient qu'avec des attaches de cuir passées dans les doigts des pieds. Elles ont les oreilles percées, dans les trous desquelles elles mettent aussi comme les hommes des ressorts pour les agrandir.

Les hommes et les femmes regardent comme un ornement d'avoir les dents noircies avec une drogue qui a la propriété de les rendre telles, et qui laisse une espèce de vernis. Ils laissent aussi croître leurs ongles et les teignent en rouge. Les femmes coquettes se blanchissent le visage et le corps.

Les femmes, comme je l'ai déjà dit, sont peu spirituelles, elles n'emploient aucun talent pour reveiller l'esprit; elles sont souvent plongées dans l'oisiveté. Elles paroissent cependant fort attachées à leurs enfants; elles les aiment beaucoup et les élèvent avec soin, étant aidées par la bonté du climat et guidées par la simple nature. Les enfants sont tous bien constitués, on n'en voit point qui soient contrefaits, et ils n'ont point ces défauts qui se trouvent malheureusement trop souvent chez les Européens. L'ignorance et le peu de soin des nourrices chez ces derniers exposent les enfants à une infinité d'accidents qui n'arriveroient pas si on laissoit agir la nature.

CHAPITRE 4.

Religion des Peguans et des Bramas.

Les Bramas sont idolâtres et croient à la metempsychose: C'est le principe de leur Religion qui est remplie de superstitions et de contradictions si opposées les unes aux autres, qu'il est impossible d'en traiter aucune à fond.

Nous remarquerons d'abord que les Peguans sont manichéens comme la plus grande partie des peuples des deux continents. Dieu, disent-ils, est l'auteur de tous les biens, et le démon l'est de tous les maux, mais parce que Dieu est essentiellement bon et que la bonté de cet être suprême ne lui permettra jamais de faire du mal, ils le laissent là et sacrifient au diable pour se le rendre favorable. Ils lui font beaucoup de prières et d'offrandes, lui donnent des bals et lui préparent les festins les plus somptueux. Dans leurs maladies ils ont recours à cet esprit malfaisant, et pour apaiser sa colère, ils élèvent dans les rues un échafaud sur lequel ils placent une quantité de mets les mieux préparés et arrangés avec goût. Ce festin destiné pour le diable est orné d'illuminations et de décorations les plus brillantes. La cérémonie est dirigée par un vieux sorcier ou sorcière qu'un prétendu long commerce avec le diable a rendu habile dans tout ce qui concerne le culte de cette divinité malfaisante, et c'est pour cette raison qu'on les appelle le père ou la mère du Diable. Ce sont eux qui commencent le bal; ils offrent en dansant tous les mets les uns après les autres. Ils sont habillés singulièrement et font des contorsions les plus affreuses, lorsqu'ils ont offert tous les mets qui consistent en différentes viandes, poissons, légumes, pâtes apprêtées, fruits etc. Les malades présentent aussi des habillements d'hommes et de femmes, des pipes, du tabac, du bétel, un parasol, un éventail, des sabres, un arc et des fleches. Lorsque le père ou la mère du Diable a terminé les offrandes, les parents du malade et souvent lui même qui assiste à cette cérémonie font la même chose.

Ils attribuent le transport ou délire et même la folie à la possession du diable. Cette dernière maladie est très commune dans ce pays. On prétend que beaucoup de personnes deviennent folles et que cela est causé par la pique de la tarentule, espèce d'araignée qui est en grand nombre au Pegu. Pour guérir cette maladie ils

ont recours à une bruyante musique parce qu'ils prétendent que le bruit chasse le diable hors du corps de la personne qu'ils croient possédée. On dresse pour cet effet un amphithéâtre sur lequel le possédé danse et ses gestes temoignent qu'il croit voir le diable qui le poursuit principalement lorsque la musique s'anime. Il est à presumer qu'il éprouve la même sensation que la musique cause aux Européens.

On trouve dans différents endroits hors de la ville des petites tables élevées sur des poteaux de 5 à 6 pieds. Les devots mettent dessus du riz cuit et différents mets pour servir de nourriture au diable pendant la journée. Il y a beaucoup de personnes qui font tous les jours cette offrande pour se garantir de la méchanceté de l'esprit malfaisant. Tous les habitants ont chacun différentes superstitions dont ils sont esclaves.

Il se trouve dans leur doctrine et leurs loix des contradictions et des idées singulièrement confuses. Ils croient que tout homme qui a bien vécu apres la transmigration de l'âme dans les corps étrangers peut parvenir à la divinité. Voici les principes et le système sur lesquels les Barmans fondent leur croyance :

Au sujet de Dieu et de la divinité ils ne peuvent se former l'idée d'un esprit pur et d'une substance immatérielle.

Dieu tel qu'ils se le figurent n'est qu'un homme doué des qualités qui paraissent fort au dessus de la condition ordinaire des hommes; qualités qu'il a acquises par la sainteté de la vie. Les Barmans croient un Dieu composé d'esprit et de corps, dont le propre est de secourir les hommes. Ces secours consistent à leur donner des loix, à leur prescrire les moyens de bien vivre, à leur enseigner la véritable religion et les sciences qui leur sont nécessaires dans cette vie. Les perfections de leur Dieu sont l'assemblage de toutes les vertus morales possédées dans un degré eminent, acquises par plusieurs actes et confirmées par un exercice continuel dans tous les corps qu'il a habités.

Ce Dieu qu'ils nomment Sommonacodom est exempt de passions. Il ne ressent aucun mouvement qui puisse altérer sa tranquillité, mais avant d'arriver à cet état, il s'est fait un changement si prodigieux dans son corps que son sang est devenu blanc. Ce Dieu prétendu possède encore plusieurs autres qualités. Il peut se dérober aux yeux lorsqu'il le juge à propos; son agilité est si grande qu'il peut d'un instant à l'autre se transporter dans quel lieu il lui plaît; sa science est universelle; son œil pénétrant voit en même temps le passé, le présent et l'avenir; il pénètre dans le sein de la nature, en un mot rien ne lui est caché. Son corps prend une lumière plus éclatante que celle du soleil, et partout où il se trouve les ténèbres disparaissent, mais tant qu'il reste sur la terre il ne jouit pas d'une félicité parfaite: il faut qu'après un certain nombre de transmigrations il meure et disparaisse à jamais pour que son bonheur soit accompli. Le règne de chaque divinité ne dure pas éternellement, il est fixé à un nombre d'années, après quoi il ne paroît plus au monde, et il tombe dans un repos éternel: alors un autre Dieu lui succède et gouverne l'Univers à sa place.

Au dessous de cet état de divinité il y en a un moins parfait, qui est celui de sainteté. Pour être saint il suffit d'avoir passé dans plusieurs corps et d'y avoir acquis beaucoup de vertus, et qu'en les pratiquant on se soit proposé d'acquérir la sainteté. Les propriétés de la sainteté sont les mêmes que celles de la divinité. Les saints les possèdent cependant dans un degré moins parfait.

Les Barmans croient à une succession éternelle de mondes sans création, et une multiplicité de dieux pour les gouverner. Ils disent que le monde actuel est sous le gouvernement de cinq dieux différents, dont quatre ont déjà achevé leur temps, qu'il y a environ 2400 ans que le 4^{ème} est mort ou a disparu et que lorsque le cinquième mourra, le monde sera détruit par le feu et que de ses cendres il en renaîtra un autre comme un nouveau phœnix.

Leur morale se réduit à cinq préceptes dans lesquels sont renfermés les principaux devoirs de la religion: ne point tuer, ne point dérober, ne commettre aucune impureté, ne point mentir, ne point boire de liqueur qui enivre. Le premier précepte ne s'étend pas seulement aux hommes et aux animaux, mais aux plantes mêmes et aux semences auxquelles ils attribuent une âme. Ce précepte défend aussi de faire aucune incision d'où le sang puisse couler. Cependant ils usent de détours pour éluder une partie de la rigueur du précepte. Par exemple ils ne se font pas de scrupule d'aller à la pêche, qu'ils ne regardent pas comme contraire à ce précepte, parce que disent-ils nous ne faisons que retirer le poisson de l'eau, et nous ne répandons pas son sang: ils se servent de semblables détours pour excuser la guerre et les autres cas où l'on est dans l'indispensable nécessité de tuer.

Le second défend de ne rien dérober et on a vu cy devant que ce précepte est exactement suivi.

Les principes de la métempsychose les obligent à rendre une espèce de culte aux animaux même les plus vils. Ils se font graver dans la chair, principalement aux cuisses, toutes sortes de figures d'animaux comme Dragons, Serpens, Scorpions, Tigres, Lions, Elephants, Bœufs, Chevaux etc. d'une forme extraordinaire avec des inscriptions analogues à leur système. Plusieurs en ont le corps couvert, principalement les Talapoints. Cette opération se fait à coups d'aiguille, on y applique de l'encre et de la poudre que l'on introduit sous la peau. Les superstitieux croient que ces marques doivent les préserver des blessures causées par les armes; ils prétendent que la balle qui sort du fusil ne peut pénétrer si elle frappe l'endroit où les figures symboliques de leur religion sont gravées. Et comme la plupart des Peguans se font faire ces figures par esprit de religion, ils s'en forment des idées les plus aventureuses, ce qui les fait exposer aux plus grands dangers.

Les navigateurs Européens, principalement les Italiens, Napolitains, Espagnols, Portugais se font faire par dévotion des figures de vierge, de crucifix sur le corps, sur les bras et sur les cuisses.

Les grands du Royaume se font faire des tombeaux pour recevoir leurs cendres. On y érige d'énormes figures d'animaux en pierre ou en marbre. Guidés par les chimères de la metempsychose ils se persuadent que secondés par ces figures, leurs âmes passeront dans les corps de quelqu'un de ces animaux. D'autres devots, par esprit d'humilité, font peindre ou graver sur leur tombe les animaux les plus vils tels que des rats, grenouilles, crapauds etc. reconnaissant que leurs âmes ne sont pas dignes d'habiter des corps plus nobles.

CHAPITRE 5.

Les Prêtres.

Les prêtres ou Religieux du Pegu se nomment Talapoints. Ils sont en très grand nombre dans ce royaume. On en compte 6000 dans la ville de Rangon et aux environs. Il y en a très peu qui font des vœux à perpétuité, ils se retirent quand ils veulent; mais pendant le tems qu'ils sont religieux il faut qu'ils en observent toutes les règles avec la plus grande exactitude. Elles consistent dans l'humilité, la chasteté, la charité, la pauvreté et la sobriété. Le premier principe les oblige à avoir la tête nue et rasée et les pieds nus, mais ils se servent d'un parasol ¹⁾ pour se garantir de l'ardeur du soleil et du mauvais temps. Ils ont pour vêtement un morceau de toile jaune qui fait plusieurs fois le tour du corps et

1) Ce parasol est une feuille de palmier coupée en rond et plissée, dont les plis sont liés avec un fil près la tige qu'ils rendent tortue comme une S ce qui sert de manche. On l'appelle *Talapat*.

des épaules, et le tout est attaché avec une large ceinture. Ils portent toujours un chapelet qui ressemble beaucoup à celui des catholiques.

Le péché d'impureté leur est absolument défendu. Ils ne peuvent avoir aucune communication avec les femmes sous peine d'être punis de mort. Leurs exercices ordinaires consistent dans les prières et les bonnes oeuvres, à visiter les malades et consoler les affligés, soulager les pauvres et les infirmes, donner l'hospitalité aux voyageurs, instruire les enfants, à assister tous ceux qui les réclament, et à user du droit qu'ils ont de sauver autant qu'ils peuvent les criminels du supplice.

J'ai été témoin plusieurs fois de l'usage de ce droit et notamment le 26 8bre 1784. Deux hommes et une femme avoient été condamnés à avoir le cou coupé pour avoir vendu de l'eau de vie ou Arak. Lorsqu'on les conduisoit hors de la ville au lieu où se font les exécutions, qui est environné de couvents, quatre talapoints sortirent de leurs couvents, penetrerent au travers de la foule et arriverent au moment où les trois criminels se mettoient à genoux; ils jeterent leurs manteaux sur eux dans l'instant même où les bourreaux avoient le glaive levé, et emmenerent dans leur couvent ces trois criminels.

Il est à remarquer cependant qu'ils font souvent des tentatives sans pouvoir reussir, parce que la justice prend en pareil cas toutes les precautions nécessaires pour éviter la presence des Talapoints. Lorsque ces derniers sauvent quelques criminels ils deviennent leurs esclaves; ils les habillent de toile blanche et leur font faire le service du couvent; ces esclaves font des voeux et principalement celui de chasteté.

Les Talapoints vivent d'aumônes et ne mangent qu'une fois le jour. Ils sortent de leurs couvents tous les jours à 5 heures du matin; ils vont à chaque communauté et portent une grande pa-

nelle ¹⁾ dans laquelle ils reçoivent du riz cuit et des fruits qui leur sont donnés dans la ville par des femmes que les devoirs de la Religion obligent à cet acte de charité. Elles ont soin de se tenir tous les matins devant leurs maisons où elles font la distribution aux Talapoints lorsqu'ils passent en procession. Il y a peu de maisons où on ne s'acquitte de ce bon office. Ils reçoivent dans les marchés des fruits et des légumes: ce sont les seules ressources qu'ils ont pour vivre.

Il y a aussi des Talapoinnes, c'est à dire des femmes religieuses qui observent la règle des Talapoints. Elles ne vivent point en communauté. Elles font des vœux et portent un habit blanc. Elles gardent les malades, ensevelissent les morts, et accompagnent les corps morts au bucher; ce sont elles qui portent les toiles, les nattes, les tapis et les flambeaux destinés pour les Talapoints qui assistent aux convois.

Les Talapoints ne boivent que de l'eau; l'usage de toute liqueur qui enivre leur est expressement défendu. Une partie de leur quête sert à nourrir leurs esclaves. Ils se font un devoir de faire vivre une infinité d'animaux de toute espèce. C'est une suite du système de la métempsychose qui fait, comme je l'ai déjà dit, tout le principe de la Religion.

Ces religieux jouissent d'une grande considération. Ils sont très respectés par le peuple qui leur fournit le logement, le coucher, la nourriture et le vêtement, et comme ils font eux-mêmes tous les ouvrages dont ils ont besoin, on leur procure tous les outils nécessaires pour travailler.

Les habitants de plusieurs quartiers s'assemblent et dressent un théâtre sur lequel ils arrangent avec goût tous les présents qu'ils destinent pour un couvent. Ils n'oublient jamais d'y ajouter une

1) grande jatte.

statue de leur divinité. Lorsque tout est préparé, orné et décoré avec art, ils donnent un festin, font jouer la comédie, ensuite ils donnent un bal ou figurent les Baillardères ¹⁾. Ces actrices sont jeunes; elles ont le corps couvert d'une simple gaze en forme de manteau flottant; elles ont la tête très bien ornée, et elles dansent avec beaucoup de volupté. Ces sortes de fêtes durent plusieurs jours et plusieurs nuits. Le jour est employé à porter par toute la ville les présents pour les faire voir et le tout est accompagné d'une bruyante musique. Il faut souvent un grand nombre de voitures et de boeufs pour conduire ces offrandes qui sont quelque fois pour des couvents où sont deux à trois cents Talapoints. Les boeufs qui conduisent ces voitures sont très bien parés et ornés de plumes de paon. Lorsque les divertissements sont finis on dirige la marche vers le couvent où l'on dépose tout ce qui lui est destiné.

Les Talapoints ont des jours de fête pendant lesquels ils peuvent manger quelques mets extraordinaires, comme du riz appreté avec du poisson. Ce sont les habitants qui en font les frais et qui les leur portent avec cérémonie.

Ces prêtres se confessent entre eux. Ils se croient seuls capables de reconnoître un être suprême et de lui rendre les hommages. L'esprit de leur institut est de se nourrir des péchés du peuple. Ils sont universellement respectés, et il paroît même d'après les honneurs que le peuple leur rend qu'ils sont regardés comme des demi-dieux. On ne leur parle que les mains jointes, à genoux et les coudes en terre, dans la position la plus respectueuse, et principalement envers les Supérieurs devant qui les autres Talapoints se prosternent jusqu'à toucher la terre avec le front, et lorsqu'il est assis les jambes croisées, pour lui témoigner leur respect, ils prennent à deux mains l'un de ses pieds et le mettent sur leur tête.

1) Femmes qui sont appelées à toutes les ceremonies pour danser.

Les Talapoints reçoivent parmi eux des enfants qu'ils appellent *Nems* dont il se chargent de l'éducation. Ces enfants sont reçus à l'âge de dix ans, portent l'habit de l'ordre et vivent sous une discipline très-severe.

CHAPITRE 6.

Reception d'un Talapoint.

Plusieurs jours avant la cérémonie de reception d'un Talapoint, la famille, les amis et les voisins à qui on a distribué le Pacte (ceux qui l'acceptent payent leur part des frais) s'assemblent. Ils nomment un maître des cérémonies qui est chargé des préparatifs et de la marche. On dresse au milieu d'une rue un dais soutenu par quatre colonnes faites avec des bamboucs, sous lequel est un amphithéâtre élevé de six pieds. On met dans l'enfoncement une statue de leur divinité plus ou moins grande en albâtre doré: elle est posée sur un piedestal garni en glace et soutenu par des figures d'éléphants. Les Tapisseries chinoises et les papiers de couleur avec lesquels ils font toutes sortes de figures, et des fleurs artificielles forment une décoration assez jolie. Ils ornent tout cela avec des guirlandes faites de betille ou mousseline garnie de rubans. L'amphithéâtre a quatre faces, et de chaque côté sont plusieurs gradins couverts des mets les mieux apprêtés et rangés avec symetrie. Entre chaque colonne qui soutiennent le dais sont placées des traverses de bamboucs sur lesquelles sont tous les effets destinés pour le couvent, qui consistent en nattes, coussins et couvertures pour coucher, pots à l'eau, verres, bouteilles, couteaux, panelles faites de bambouc, plats de bois, balais, boettes à betel. Tous les outils necessaires pour le jardinage et la charpente, les etoffes en toile jaune pour les habillements et des éventails de feuilles de lataniers.

Lorsque toutes ces choses sont disposées, on commence la journée par un splendide repas composé de poissons frais et solés, de cerf, de différentes pâtes, et de fruits.

Lorsque le déjeuner est fini, les baillardères qui assistent à cette fête dansent, et les comédiens siamois qui y président se déguisent sous différentes formes. Le diner est ensuite préparé près de l'Amphithéâtre dans de grandes chaudières qui sont toujours pleines pour satisfaire aux besoins de plus de 300 personnes invitées à cette fête. L'après diner l'assemblée se met en marche dans toute la ville, accompagnée de la musique, suivie des baillardères portées sur des voitures trainées par des boeufs, où elles dansent au son des instruments. Toutes les femmes qui sont de la fête marchent les premières en procession, portant sur leurs têtes les mets, fruits et fleurs offerts à la divinité. Les hommes viennent ensuite, ils portent sur des bâtons de bamboucs tous les ustensiles destinés pour le couvent. Chaque bout de ces bâtons est posé sur leurs épaules et tout à la file l'un de l'autre, ce qui forme une procession fort longue. Devant la divinité qui est portée avec tous ses ornements est le postulant monté sur un cheval bien caparaçonné. Il a sur la tête une couronne ornée de rubans, des manilles en or au bras. Un homme se tient près de lui avec un grand parasol chinois pour le garantir de l'ardeur du soleil. Les plus proches parents sont à ses côtés, et derrière la divinité est la musique suivie d'un peuple nombreux qui applaudit avec les mains au son des instruments, et qui chante des cantiques analogues à la cérémonie. On règle la marche de manière à pouvoir se rendre le soir au lieu de départ. On remet le tout sur l'amphithéâtre et on sert un souper aussi magnifique que le diner; ensuite les baillardères dansent et les comédiens jouent différentes facettes jusqu'à trois ou quatre heures du matin. Cette cérémonie se répète plusieurs jours de suite et le dernier on va à la pagode de Digon faire des prières et des offrandes, après quoi

on dirige la marche vers le couvent où le postulant doit entrer. On y dépose tout ce qui est apporté, ainsi que la divinité qui est placée sur une table et à laquelle on offre tout l'ameublement. Les chanteurs et les danseurs se retirent, le Postulant et les privilégiés entrent dans le couvent, là on le rase, on lui donne l'habit de Talapoint, il s'en revêt et se dépouille en même temps du séculier et ensuite on lui impose toutes les lois de l'ordre.

Comme les Talapoints croient qu'on peut être sauvé dans toutes sortes de Religions, ils n'examinent point envers qui ils exercent les actes d'humanité. Toutes les fois qu'ils sont requis ils s'empressent à venir au secours des personnes qui les réclament.

Nous en citerons un exemple.

En 1772 il y avoit à Rangon un Missionnaire apostolique; ce prêtre était italien et superstitieux. Il fut appelé pour enterrer un chrétien portugais mort subitement. Il s'y refusa sous le prétexte que le mort n'avoit pas été administré, accusant les parents de négligence. La femme du défunt n'ayant pu fléchir cet ecclésiastique, eut recours aux Talapoints pour enterrer son mari. Ils acceptèrent avec zèle la proposition qui leur fut faite et connaissant l'indigence de la famille ils firent distribuer le pacte suivant l'usage. Un grand nombre de Barmans, Arméniens, Maures, Malabars et Chrétiens en prirent pour avoir part à cet acte d'humanité, ce qui procura aux Talapoints la facilité de faire un convoi fort beau. Plusieurs couvents se réunirent pour cette pompe funèbre. Les Talapoints firent faire un cercueil de bois de teck, qui fut couvert de mousseline et orné de papier doré. Au dessus du cercueil ils avoient mis un dais fait de mousseline et orné de franges en soie noire. Ils firent une croix avec des bambous de 20 pieds de hauteur qu'ils couvrirent avec de la cire blanche et ornèrent de larmes en paillettes d'or et d'argent et deux grands chandeliers arrangés de la même manière, avec deux fort beaux cierges qui étoient portés par les Talapoints ainsi que la

croix. On dirigea la marche pour passer devant l'église catholique. On porta le cercueil devant la porte et les catholiques qui assistoient à ce convoi dirent les prières accoutumées. Ensuite on fut au lieu de la sepulture où le corps fut enterré. Les Talapoints laissèrent les catholiques faire les ceremonies et dire les prières.

CHAPITRE 7.

Cérémonies funèbres des Talapoints.

Lorsqu'un chef des Talapoints meurt, tous les moines de la communauté travaillent pendant un mois à disposer toutes les decorations qui doivent servir à rendre la ceremonie plus brillante, et elle l'est plus ou moins suivant le rang que tenoit le deffunt.

Le détail qui va suivre regarde un chef; j'ai été temoin de tout le ceremonial à son egard.

Le 1^e Juin 1784, ce chef mourut. Son corps fut vidé et embaumé. On enveloppa le cadavre avec de la toile bien tendue sur laquelle on etendit de la braije chaude couverte de papier enduit de cire très epaisse, et on dora le tout. On le porta ensuite sur un superbe lit fait de bois de teck couvert en soie, garni de glaces, orné de paillettes en or. On posa dessus un dais richement decoré, élevé sur quatre colonnes dorées avec un beau moustiquaire en soie cramoisie, et le tout posé sur un amphithéâtre à quatre faces, couvert de papier de couleur, représentant toutes sortes de figures analogues au sujet. Sur le devant on voyoit une divinité fort bien executée armée d'un sabre. Aux quatre coins du lit etoient placées quatre lanternes elevées sur des bambous et sur un autre amphithéâtre on avoit mis le cercueil dans lequel il devoit être brûlé; et à côté de ce cercueil etoit tout l'ameublement du Talapoint, composé d'une petite divinité de cuivre, de ses habillements, de sa ceinture, de son cha-

pelet, de son lit, de la boëtte au betel, du crachoir et de tout ce qui lui avoit servi de son vivant. Un grand nombre de flambeaux éclairaient cette pompe funèbre.

Les baillardères dansèrent jour et nuit auprès du cercueil, et les comédiens siamois représentèrent plusieurs pièces de comédie ¹⁾ ayant sur le visage des masques affreux, le tout accompagné d'une bruyante musique.

Je me suis trouvé à une représentation où ils étoient déguisés en diables, et en divinités celestes et infernales; d'autres avoient la tête et le corps couverts de peaux d'animaux. Ceux qui représentoient les divinités recitèrent un dialogue sur les vices et les vertus du deffunt. Les divinités celestes parvinrent à chasser à coups de flèches les avocats du diable, et la possession de l'âme du Talapoint fut remise au pouvoir du cheval, qui étoit la première transmigration par où elle devait passer avant d'arriver à la divinité. D'autres scènes aussi comiques furent représentées ensuite. On employa aussi plusieurs nuits à jouer les marionnettes auprès du corps. Leur talent en ce genre surpasse celui des Européens. Ces différents spectacles s'exécutent jusqu'au moment où le corps est conduit au bucher. Tandis que d'un côté on joue des scènes comiques, de l'autre on représente du tragique, en psalmodiant une oraison funèbre sur la mort du Talapoint. Des hommes et des femmes payés pour pleurer exécutent ce rôle fort bien. C'est un métier auquel ils se sont accoutumés de jeunesse et qui leur procure de quoi vivre. Ils sont montés sur l'amphithéâtre et font des cris et des contorsions ridicules; ils accompagnent aussi le corps au bucher, où ils redoublent leurs gemissemens.

Pendant tout ce temps les Talapoints de la communauté se sont occupés à travailler à toutes les préparations nécessaires pour cette

1) Les sujets de leurs comédies sont différentes critiques sur le gouvernement et leurs tragédies représentent souvent la vie et la mort de leurs rois.

pompe funèbre. Beaucoup de personnes de différents métiers se font un devoir d'y travailler aussi et en font même les frais. Les charpentiers avoient construit un petit navire de 14 pieds de long très legerement fait et couvert de toile peinte. Ils avoient posé dessus une pagode soutenue par quatre bamboucs qui formaient 4 colonnes entre lesquelles etoit une plateforme sur laquelle devoit être l'urne destinée à recevoir les cendres du Talapoint après qu'il seroit brûlé. Cette pagode formait une elevation de 30 pieds. Cet edifice soutenu par des traverses au bout desquelles etoient des roues devoit être trainé par des personnes devant l'edifice sur lequel etoit posé le cercueil.

C'est un théâtre de 20 pieds en carré porté sur 4 roues; au milieu est placé un animal d'une grosseur énorme, figure symbolique de la religion. La tête, les ailes et la queue sont proportionnées au corps dans lequel est un homme qui les fait mouvoir à volonté. Cette machine est contruite avec des bamboucs et couverte en toile et en nattes peintes. Sur le dos de cet animal est une elevation par gradins qui est aussi ornée de toile peinte et de papier doré, sur laquelle on depose le cercueil au moment qu'il doit être conduit au bucher. A l'extremité de la Pagode est un superbe bouquet artificiel et souvent très riche par la composition ce qui forme une elevation de 40 à 50 pieds. Aux quatre coins sont attachées les quatre lanternes funèbres et plusieurs decorations analogues au sujet.

La veille que le Talapoint doit être brûlé, le gouvernement le fait annoncer au son du tambour dans la ville et les faubourgs. Il est ordonné aux habitants de venir aider à conduire le cercueil et de mettre de l'eau dans de petites jarres le long du chemin où doit passer le convoi et de fournir du riz cuit, du betel et des fruits, suivant la saison. Il est aussi ordonné aux ouvriers de quitter leurs ouvrages pour le même objet. C'est un jour de fête pour le peuple. La ceremonie est plus ou moins brillante suivant la

naissance, l'ancienneté et le grade du Talapoint. La manière dont il a vécu y contribue beaucoup. S'il a mené une vie exemplaire il jouit d'une grande considération parmi les barmans qui font en son honneur des dépenses considérables, pour rendre la cérémonie digne d'un homme qui va s'approcher selon leurs principes de la divinité; ils comptent beaucoup sur son intercession auprès des dieux et ils lui adressent en conséquence des prières.

Le jour arrivé, le peuple se rend de grand matin au couvent où le corps est exposé. Les Talapoints des autres couvents se transportent à celui du défunt. On prend le cercueil avec cérémonie, et on le dépose sur l'édifice préparé pour le conduire au bûcher. Un des chefs psalmodie quelques prières auxquelles tous les autres Talapoints répondent. Ensuite on se met en marche; la musique est à la tête accompagnée des baillardères qui dansent dans des voitures qui les portent. Viennent ensuite les frères Talapoints, et les Talapointes portant sur leurs têtes les offrandes faites au défunt. Les Talapoints suivent deux files, et au milieu est traîné par plus de 300 personnes, l'édifice sur lequel est placée l'urne d'or destinée à recevoir les cendres du défunt. Une autre musique l'accompagne. Tous les officiers de justice marchent à la suite et auprès du chef qui est comme l'officiant; ils sont en habits de cérémonie suivis de leurs gens qui portent les ornements de leurs dignités. Le Prince va souvent sur un cheval bien caparaçonné. Le grand Edifice qui porte le cercueil ferme le convoi et à chaque coin sont des Talapoints debout pour le garder.

Une particularité singulière c'est qu'il se trouve parmi le peuple deux partis contraires pour conduire cette machine. On attache sur le devant deux gros cables et deux sur le derrière, alors les deux partis s'en saisissent et tirent à qui le remportera. Ceux qui le retiennent s'obstinent à ne pas vouloir le laisser emmener, et ils ont sur cela des opinions analogues aux principes de la métépsychose.

Il arrive souvent que le parti contraire a plus de force et que la journée se passe sans pouvoir terminer la cérémonie qu'on est forcé de remettre au lendemain. Souvent la même opiniâtreté existe; alors le Prince pour y mettre fin ordonne de lâcher prise, et d'aider au contraire à conduire l'édifice. Arrivé à l'endroit où doit être consumé le corps, ils prennent le cercueil, retirent le dessus qui est ordinairement un morceau de sculpture précieux pour le conserver pour une autre pompe funèbre. Plusieurs personnes se disputent le droit de le porter sur le bucher. Le Chef dit des prières auxquelles les autres répondent à genoux, ayant dans les mains jointes un petit pavillon fait de papier de couleur. Lorsqu'elles sont finies ils se retirent et le Prince donne ses ordres pour y mettre le feu avec des artifices.

Le bûcher est un amphithéâtre fait par gradin. La base est un carré de 20 pieds qui diminue jusqu'à la hauteur qui est de 6 pieds ce qui forme une plateforme pour y déposer le cercueil. Le tout est couvert de toile blanche et orné de larmes. Plusieurs colonnes sont élevées pour soutenir une charpente faite avec des bamboucs couverte de nattes peintes et formant une voûte. Les colonnes qui soutiennent cette charpente sont dorées. Autour de cet édifice à 10 pieds de distance est une palissade garnie de feuilles. On pose des portes aux quatre faces devant lesquelles est planté un quinconce d'arbres de bananiers et à 150 toises de distance on élève des amphithéâtres pour y attacher des cordes qui répondent obliquement au bûcher et qui servent de conductrices aux fusées lancées pour embraser le bûcher.

Les Barmans sont fort adroits pour faire des feux d'artifices; ils se servent de bamboucs percés qui font l'effet de nos grosses fusées. Ils arrangent dessus des figures d'animaux et l'équilibre étant très bien établi, l'animal semble porter la foudre, principalement lorsque cette fusée parvient sous l'amphithéâtre qui est rempli

d'artifices et de matières combustibles; le tout s'enflamme à la fois et produit l'effet du plus grand incendie. Il est de la prudence de se tenir éloigné de cet endroit, car si la corde conductrice se casse, on seroit exposé à être blessé. Ordinairement le Prince fait partir la première fusée et une infinité d'autres la suivent.

Lorsque tout est consumé on ramasse les cendres et tout ce qui s'y trouve; on renferme le tout dans l'urne et on la porte en cérémonie au couvent où demeurait le Talapoint. On y élève un tombeau fait de briques blanchies avec de la chaux et on y enferme cette urne. Ces tombeaux sont presque tous ornés de figures symboliques. Plusieurs personnes ramassent aussi par dévotion des cendres, et font élever des petites pagodes dans la campagne; on en trouve plus de 300 sur le chemin qui conduit à la grande pagode de Digon; elles ont 20 à 30 pieds et sont dorées; dans l'intérieur est une figure faite d'albatre placée dans une niche et au haut de ces pagodes est une couronne aussi dorée.

CHAPITRE 8.

Mariage des Barmans.

Les Barmans se marient avec peu de formalités et se séparent de même. Le mariage parmi eux n'est qu'une convention entre les deux parties contractantes, qui n'est souvent connue que par les familles. Il est cependant très nécessaire qu'il existe un contrat pour consolider les arrangements pris; et comme ce sont les hommes qui payent pour épouser les femmes, il faut qu'ils aient soin d'établir par écrit leurs conditions pour éviter toute mauvaise procédure.

Les Pères et Mères peuvent vendre leurs filles aux étrangers pour

leur servir de femmes. Ils en ont la jouissance pendant tout le temps qu'ils demeurent dans le pays, et ils ne peuvent les emmener avec eux lorsqu'ils retournent dans leur patrie. Ils ne peuvent aussi disposer de leurs enfants pour les envoyer hors le Royaume; il faut obtenir une permission de la cour qui coûte fort cher et principalement pour celle qui regarde les filles.

Il n'est pas même permis de s'éloigner du lieu de sa résidence, sans avoir obtenu une Olle ou permission des Gouvernes qu'on paye plus ou moins suivant le voyage qu'on veut faire et souvent on exige des cautions.

Lorsqu'un étranger prend une femme il faut qu'il fasse un contrat en bonne forme avec ses parents ou avec les personnes qui la lui vendent, et y faire mention du prix qu'il l'achète qui se monte depuis 100 jusqu'à 200 Roupies. Cette somme doit être payée sur le champ à ceux à qui elle appartient. Il faut avoir soin d'ajouter dans le contrat que la somme payée est pour acquitter les dettes de la fille si elle en a, car il arrive souvent qu'elle est esclave pour dettes ou qu'elle a beaucoup de creanciers qui se presentent quelque temps après pour reclamer ce qui leur est du; et si on negligeoit d'y inserer cette clause on seroit forcé de payer. D'ailleurs il peut se trouver des creanciers supposés qui par arrangement avec la famille de la femme reclameroient des dettes quelconques.

Si un homme n'est pas content de la femme qu'il a achetée, il peut la renvoyer à ses parents sans pouvoir demander le remboursement de ce qu'il a payé. Elle est libre de prendre un autre homme, et si par la suite il désiroit la reprendre il faudroit qu'il payât une autre somme.

Une femme ne peut laisser son mari sans avoir auparavant exposé en justice les raisons qui la forcent à cela, et si elles sont trouvées valables sa liberté lui est procurée. Si le mari la maltraitait et si les plaintes qu'elle en porteroit étoient fondées il seroit

condamné à lui payer une somme quelconque et à la laisser libre. Il faut aussi que la femme soit fidèle et qu'elle se comporte avec décence, car si le mari avoit des sujets de se plaindre de sa fidélité, elle seroit punie en justice, repudiée ignominieusement faite esclave et mise au Takelet quartier réservé pour les femmes publiques, où il faut qu'elles se prostituent pour se nourrir et payer comme esclaves à leur maître ce qu'il croit devoir exiger d'elles. On voit peu d'exemples qu'elles se mettent dans le cas de subir un tel sort.

Lorsqu'un étranger sort du pays et qu'il sait ne pouvoir plus y revenir, il donne par écrit à sa femme la liberté de vivre avec un autre homme si l'occasion s'en présente. Si au contraire il est dans le cas de revenir il fixe un temps pendant lequel il faut que la femme lui demeure fidèle: souvent elle attend fort longtemps après le temps fixé. On peut croire cependant que les occasions lui manquent parce qu'il y a dans sa conduite plus d'intérêt que d'amour.

Si la femme s'aperçoit que son mari a de l'éloignement pour elle, et qu'il prodigue ses faveurs à une autre, elle met tout en usage pour se venger et elle employe toute la méchanceté d'une femme jalouse et outragée.

Elle se sert d'un poison lent pour punir l'infidélité de son mari, ce qui la rend libre de s'en procurer un autre.

L'inceste n'est point un crime chez les Barmans; la religion sans l'autoriser ne le défend point. Ils excusent cette abomination sur une comparaison qui les éloigne de la pensée du crime; ils disent qu'un cultivateur sème du grain ou plante un arbre pour en avoir du fruit, et que lorsqu'il est en maturité comme maître de cette récolte il peut en jouir et en goûter avant de le vendre. Cependant cette fausse comparaison n'est point une loi pour eux, ce n'est que l'opinion de quelques hommes passionnés qui veulent assouvir leur brutalité avec leur propre sang; le plus grand nombre

blâme et meprise une façon d'agir aussi dépravée, sans en faire un crime, et encore moins de prostituer leurs filles lorsqu'elles sont nubiles étant prématurées dans ce climat.

CHAPITRE 9.

Cérémonies funèbres observées chez les Barmans.

Les Parents d'un mort ne s'occupent point de l'enterrement ni des cérémonies funèbres. Ce sont les voisins qui s'acquittent de cet office. Ils se font un devoir de faire les préparations et se chargent des frais qui sont plus ou moins considérables, suivant le rang de la personne à qui ils rendent ce service. On fait venir des musiciens qui jouent des instruments jour et nuit auprès du corps pour chasser le diable ou l'amuser, afin qu'il laisse en paix l'âme du défunt. Les hommes et les femmes travaillent pendant ce temps au cercueil fait de bois de teck; ils le couvrent en toile blanche, et l'ornent de papier de couleur rouge avec art. Ils l'exposent ensuite sur un amphithéâtre sur lequel est élevé un dais où ils ont appliqué des larmes faites en paillettes d'or. Ce dais est soutenu par quatre bamboucs couverts en toile et papier doré, et au pied desquels sont des pots en terre peinte remplis de fleurs odoriférantes. Pendant le temps qu'on travaille à tous ces apprêts, le corps du défunt est exposé dans sa maison à découvert bien habillé sur un lit paré et orné d'illuminations, auprès se tient toujours un Talapoint qui dit des prières jusqu'au moment que le corps soit enlevé. Toute la famille est assemblée et témoigne sa douleur par les discours qu'elle prononce en invoquant les dieux d'être favorables à l'âme du défunt, afin qu'elle obtienne une transmigration favorable.

On a soin aussi de payer des personnes pour pleurer.

Le jour destiné pour conduire le corps au bûcher ou l'enterrer

suivant la maladie dont il est mort, les Talapoints s'assemblent en très grand nombre à l'heure indiquée; on met le corps dans le cercueil et quatre personnes le portent. Les frères et les soeurs des Talapoints marchent devant eux sur deux files et portent sur leur tête des pièces de toile, des flambeaux, du riz cuit, du betel et tout ce qui a été donné pour offrande.

Les Talapoints marchent aussi à la suite dans le même ordre, et le chef se tient derrière à la tête du cercueil. La famille et la musique viennent après et accompagnent le corps au bucher.

Lorsqu'on est arrivé à l'endroit où le corps doit être brûlé, on pose le cercueil sur l'amphithéâtre préparé pour cet effet. On le découvre, la famille s'approche en poussant des cris lamentables. Les Talapoints et les assistants se mettent à genoux et le chef dit des prières auxquelles les autres répondent. Ensuite il prend un coin d'une pièce de toile qui est étendue sur le corps et il verse de l'eau à plusieurs reprises en prononçant quelques paroles à voix basse. Les Talapoints se retirent et les parents se rapprochent de nouveau pour faire leurs derniers adieux; ils retirent le matelas sur lequel le corps est posé, ils le retournent sur le ventre, et les frères de l'ordre mettent le feu au bûcher. Le dessous du cercueil a des grillages afin que la flamme puisse pénétrer plus facilement. À côté est une cuve pleine d'eau et plusieurs paquets de branches d'arbres, avec lesquels la famille et les assistants aspergent en différentes fois pour donner au feu plus d'activité.

J'ai assisté à une de ces cérémonies funèbres où une jeune fille resta sur le cercueil au moment où le feu pénétrait autour du corps de sa soeur qui étoit dedans. Elle s'étoit étendue dessus la servant dans ses bras pendant tout le temps des prières; on fut obligé d'employer la force pour la retirer et plusieurs fois, elle voulut s'y précipiter.

CHAPITRE 10.

Les forces de ce pays. La puissance du Roi; la manière de lever les troupes, et la Narration d'une Revolution.

Le Roi actuellement regnant et qui possède le Royaume du Pegu, fait sa demeure à Ava, capitale du Royaume de ce nom. Il est le seul propriétaire; il donne droit à tous ses sujets de bâtir, planter, semer, et récolter à leurs volontés. Ils peuvent prendre le terrain qu'ils veulent cultiver, pourvu qu'il n'appartienne à personne; lorsqu'ils possèdent un bien, ils le laissent en héritage à leurs parents. Ils peuvent le louer et non pas le vendre parce qu'il est toujours sous la main du Roi. Il ne met aucune taxe par rapport à la jouissance ni pour les productions, mais il exige en différents temps des possesseurs des sommes d'argent suivant ses besoins. Il en fait sa demande aux principaux chefs des villes, ceux-ci taxent les habitants suivant leur fortune, pour satisfaire à la demande du Roi, soit pour la guerre ou tout autre besoin de l'État. Les Gouvernes ont soin de prévenir les ordres du Roi et de faire cette perception de manière à être dédommagés des peines qu'ils se donnent. Ils ont des registres où sont écrits les noms de chaque habitant et son état; les Étrangers sont aussi compris dans ces taxes et sont même les premiers sur le Rôle. Un particulier qui ne pourroit satisfaire à l'imposition qui lui est demandée, seroit obligé de vendre ses effets et de se vendre lui-même s'il n'en avoit pas assez. Alors étant esclave, il est exempt de tout droit.

Le Roi n'a pour son service aucune troupe réglée excepté ses gardes qui sont en petit nombre et qui restent à Ava. Tout son peuple est soldat et on peut dire même qu'il est brave. Comme ce pays est aussi fertile en hommes qu'en productions on lève facilement 20,000 Barmans aussitôt que la nécessité l'exige. Du 18 au

21 mars il se fit une levée de 3000 hommes à Rangon pour faire la guerre aux Carians (peuple qui veut vivre dans l'indépendance). On avoit sçu qu'ils s'étoient retirés dans les bois au haut d'une montagne et que le nombre augmentoit tous les jours. On craignit qu'ils ne fissent quelques tentatives pour se joindre aux Peguans et former une révolution. On leva quatre autres mille hommes pour aller se joindre à ceux qui étoient partis de Rangon et ces sept mille Barmans veillèrent à ce que les Carians ne descendissent point pour se joindre aux Peguans ou à d'autres ennemis.

On enrôle préferablement les hommes mariés parce qu'ils doivent être plus attachés à leurs biens et à leurs familles qu'un garçon qui n'a nul amour pour sa patrie, à qui tous les pays sont bons, et qui n'étant retenu par aucun intérêt se rend du côté de l'ennemi s'il y trouve son avantage.

On a suivi à la lettre cette maxime lors de la levée qui fut faite à Rangon. Les hommes mariés marchèrent et sur trois maisons on prit deux personnes. Cette troupe fut formée de Peguans, de Siamois, de Chinois et d'Aracans conquis dans les dernières guerres et qui sont soumis aux lois de cet état.

Lorsque les Barmans reçoivent les ordres de marcher pour la guerre, ils doivent aussitôt se fournir à leurs dépens des armes nécessaires pour l'attaque et la défense principalement une lance un sabre ou sagaille. Plusieurs ont des fusils, de la poudre et du plomb. Ils portent aussi une serpe, un marteau et plusieurs clous pour leur servir à faire des retranchements en bois lorsque l'ennemi approche et que les circonstances le requèrent. Comme le pays est couvert de forêts il leur est fort facile de se procurer le bois dont ils ont besoin. Ils ont pour tout vêtement une pagne autour de la ceinture. Elle est de toile et contient quatre à cinq aunes de long. Elle leur sert de manteau ou de couverture pour dormir. Ils ne portent avec eux qu'un seul sac qu'ils mettent en

bandoulière. Ils y renferment le riz qu'ils ont fait cuire et sécher au soleil pour leur nourriture pendant le temps qu'ils sont en marche. Ils menagent leurs provisions suivant la route qu'ils ont à faire, et lorsqu'ils ne trouvent point d'endroit pour en avoir d'autre. L'eau étant en abondance dans les campagnes ils n'en font point de provision; ils ont la liberté de faire la maraude ce qu'ils exécutent fort bien.

Le parti qui remporte la victoire met tout au pillage, On ne fait point de prisonniers, mais on force les vaincus d'embrasser le parti des vainqueurs et s'ils s'y refusent tout est mis à feu et à sang. Ces guerres sont toujours très-meurtrières; les soldats enlèvent les femmes et les enfants qu'ils vendent à leur profit. Les étrangers qui se trouvent dans le pays où est le théâtre de la guerre éprouvent le même sort; il y en a eu malheureusement un exemple dans la révolution des Peguans en 1774.

Les Peguans tentèrent de s'emparer de la ville de Rangon. Ils mirent le feu au dehors, brûlèrent les faubourgs et se firent des retranchements autour de la ville. Quelques capitaines étrangers qui avoient leurs femmes se cachèrent dans un bateau pour éviter la vengeance des Peguans qui restèrent sept jours à vouloir faire le siège. Les Barmans qui étoient dans la ville s'opposèrent à leur entrée; ils en tuèrent plusieurs qui avoient tenté d'escalader les retranchements. Il arriva du renfort aux Barmans qui mit les Peguans entre deux feux et causa leur perte. Lorsqu'ils furent tous mis en fuite, les Barmans firent une recherche exacte sur la rivière et trouverent les capitaines avec leurs femmes. Il est à presumer d'après ce qu'ils leur firent qu'ils crurent qu'ils avoient pris le parti des Peguans. Ils se saisirent des capitaines, leur lièrent les bras derrière le dos et les jetèrent dans la rivière pour les noyer; il n'y en eut qu'un seul qui en échappa. Ce capitaine nommé Boutet étoit nouvellement marié à Pondichery et étoit venu avec son épouse

à Rangon pour faire construire un vaisseau de 400 tonneaux (ce bâtiment étoit fini lors de la révolution; il fut brûlé sur les chantiers par les Peguans); heureusement que Mr. Boutet savoit fort bien nager; il parvint à se sauver en se soutenant sur l'eau avec ses jambes et dans les mouvements qu'il fit il eut le bonheur de détacher ses bras et d'arriver au rivage où il se cacha. Les femmes de ces infortunés qui avoient vu jetter leurs maris ne doutèrent point de leur mort et principalement la jeune Dame Boutet qui étoit plongée dans une douleur extrême. Les auteurs de cette scène horrible s'emparèrent de ces femmes pour les faire esclaves. La plus jolie qui étoit Madame Boutet fut conduite au grand Gouverneur qui en demeura possesseur jusqu'au lendemain qu'elle fut achetée par un Armenien pour 400 Roupies.

Son mari vint la retrouver et on laisse à juger de la surprise agréable que dut avoir cette épouse qui croyait son mari mort.

Il ne faut pas cependant croire que ce peuple soit méchant; il est au contraire doux; mais comme il est dans une espèce d'esclavage, il profite des circonstances pour en secouer le joug, et il cherche tous les moyens de recouvrir la liberté. Il vend chèrement sa vie dans les révolutions; et use de tous les droits que la guerre lui donne ce qui expose continuellement ce royaume à être la proie du plus fort.

Nous arrivâmes à Rangon à la fin d'une révolution et voici comme elle eut lieu:

Le 8 7bre 1783 à 6 heures et demie du soir plusieurs balons abordèrent à $\frac{1}{4}$ de lieue à l'ouest de la ville. Trois cents Peguans armés de lances de bambouc et de quelques sabres débarquèrent, et coururent en confusion le long du faubourg pour s'emparer de la porte de l'ouest de la ville. Ils tuèrent plusieurs personnes dans leur chemin; ils maltraitèrent un matelot et un mousse du navire *Le Bienvenu* qui étoient sortis pour prendre connais-

sance du tumulte qu'ils entendoient. Ils reçurent plusieurs coups de lances, le mousse fut éventré et mourut le lendemain.

Les Peguans entrèrent dans la ville à sept heures et s'assurèrent des Portes. Ils coururent au Rondail et chez le Gouverneur; ils faisaient rentrer dans les maisons ceux qu'ils trouvoient sur leur passage. Un Chabandar ¹⁾ voulut les interroger pour savoir où ils allaient, il reçut pour réponse plusieurs coups de sabre.

Arrivés au Rondail, ils y mirent le feu qui le consuma en peu de temps; ils égorgèrent le gouverneur, brûlèrent sa maison et enlevèrent sa fille. Ils tuèrent plus de 50 personnes qui ne sachant rien de cette revolution etoient venues pour eteindre le feu.

Le Bruit en fut bientôt repandu dans la ville. On ignorait le nombre des revoltés que l'on croyait plus considerable qu'il n'etoit, en sorte qu'une partie des habitants et les gouvernes abandonnèrent la ville et s'enfuirent dans les bois. Cette fuite facilita les Peguans de se rendre les maîtres de ceux qui etoient restés. Pendant la nuit ils prirent toutes les precautions necessaires pour conserver cette conquete. A dix heures du soir ils s'emparèrent du godon du Roi et y prirent 200 fusils de la poudre et des balles qu'ils donnèrent à ceux qu'ils posèrent aux portes du Rondail pour être en etat de défense. Ils firent venir plusieurs capitaines Portugais et Armeniens pour les engager à se joindre à eux pour la défense de la ville, leur promettant de leur en marquer toute leur reconnaissance, et les assurant que le Roi qu'ils leur designoient en montrant un homme superbement vêtu auquel ils portaient beaucoup de respect les recompenserait des services qu'ils rendroient.

Il regna une grande tranquillité pendant la nuit du 8 au 9. Les Peguans avoient posé des patrouilles de 8 à 10 hommes armés, dans toutes les rues. Le 9 depuis 6 heures du matin jusqu'à la nuit le Rondail fut assemblé et gardé par 200 hommes. On publia

1) Intendant des Etrangers.

un ordre ce même jour pour forcer les hommes de sortir des maisons et de se rendre aux fortifications et aux portes. A neuf heures les Chefs envoyèrent chercher plusieurs negociants et capitaines pour leur faire prêter le serment de fidelité et boire l'eau de jurement ¹⁾. Ils forcèrent quelques Barmans de faire le même serment et en decapitèrent plusieurs pour intimider les autres.

Tout le jour fut employé à donner des ordres dans la ville. On publia même des deffenses de ne rien prendre sous peine de mort. Les portes de la ville furent fermées et on ne pouvoit entrer ni sortir qu'avec la permission du general des Peguans. On arma plusieurs balons pour faire la garde de la rivière, et on en envoya d'autres dans differentes aldées pour forcer les Peguans et les Etrangers à se joindre à eux pour la deffense de la ville, jusqu'à l'arrivée du renfort qu'ils attendoient pour continuer leur revolution et faire la conquete de leur pays qui est sous la domination des Barmans depuis l'année 1754 qu'il fut conquis par Alonpras, roi d'Ava, le premier règnant de sa race.

Il y eut encore beaucoup de tranquillité pendant la nuit du 9 au 10. Le matin les gouvernes des Barmans, qui avoient fui dans les bois, informés du peu de force des conjurés, envoyèrent 300 hommes sous le pretexte de suivre le parti des Peguans. Ils se présentèrent aux portes de la ville et demandèrent à boire l'eau de jurement. Les Peguans ajoutèrent foi à cet acte de religion et ne firent point de difficulté de les recevoir. La suite leur fit voir qu'ils s'étoient associés avec des ennemis.

Pendant tout le jour, ils armerent des balons avec des petits canous et ils en arrangèrent un particulier avec des etoffes de la Chine pour le pretendu Roi. Ils ordonnerent aussi sous peine de

1) Cette formalité consiste à faire boire un peu d'eau dans laquelle on a trempé les sabres qui ont servi aux exécutions. On prononce sur cette eau des imprecations affreuses contre les parjures; et les Peguans se croient en sureté en usant de cette precaution envers les étrangers.

punition que les habitants mettroient chacun devant sa porte une urne de terre avec des feuilles d'arbres. Les interpretes allerent demander de la part des chefs à Mr. Merlan, Capitaine du Navire français *Le Bien-venu*, huit hommes de son equipage pour monter deux pièces de canon et apporter les ustensiles nécessaires pour la manoeuvre desdites pièces et y faire la garde. Mais comme il etoit trop tard ces ordres, heureusement pour le capitaine, ne purent être exécutés. On publia aussi la defense à toute personne de sortir de sa maison, ce qui fit voir que les conjurés croignoient quelque attaque de la part des Barmans qui etoient enfuis dans les bois.

Les Gouvernes et les habitants qui s'etoient retirés dans les forêts voisines, connaissant les forces des Peguans, firent des tentatives pour reprendre leur ville. Ils avoient envoyé, comme je l'ay dit ci-devant, 300 hommes pour les seconder dans cette entreprise. Ils en firent perir 400 pour s'emparer de la porte du nord; ils la forcèrent; ils coururent aussitôt au Rondail en jetant des cris epouvantables et ils en vinrent aux mains avec les Peguans.

Ces derniers, qui avoient des fusils, des sabres, des lances et un petit canon, eurent d'abord l'avantage sur les Barmans qui n'avoient pour toute arme que des bamboucs pointus, des pierres et des briques. Mais à onze heures et demie un parti de 150 hommes commandés par un Siamois, ayant enfoncé la porte de l'ouest à coups de haches et ayant quelques fusils, secoururent si à propos les Barmans, qu'ils forcèrent les Peguans de se retirer au Rondail. Aussitôt les 300 hommes que ces derniers avoient reçus sur la foi de leur serment, tournèrent leurs armes contre eux ce qui entraîna la perte des Peguans. Les assiégeans et les assiégés combattirent avec un tel acharnement qu'il y eut de part et d'autre beaucoup d'hommes tués, ce qui dura jusqu'à huit heures du matin.

Le Rehourne qui avoit repris le gouvernement de la ville, ar-

rêta le carnage. Il fit faire la recherche des Peguans qui se trouvaient dans la ville et il en fit mettre à mort un grand nombre.

Les Barmans dans le feu de leur vengeance furent chez M. d'Espinassy, colonel français passager sur le vaisseau *Le Bien-venu*, lui passèrent une corde au cou et lui firent une infinité d'outrages pour obtenir de lui de la poudre qu'ils demandoient.

Le 11 on vit descendre trois ballons sur la rivière qui venoient apporter du renfort aux Peguans. Un boulet de canon en fit couler un dans lequel étoient soixante hommes; ceux qui voulurent gagner le rivage pour se sauver furent tués à coups de sabre; un autre balon dans lequel il y avoit un pareil nombre aborda au port; ils croyaient leurs compatriotes maîtres de la ville. Les Barmans les laissèrent débarquer et ensuite les massacrèrent. Le troisième fut à l'est de la ville, et les Peguans qui le montoient eurent le même sort. Pendant tout le jour la rivière fut teinte de sang et couverte de cadavres. Les Barmans obligèrent le Capitaine du Navire *Le Bien-venu* à donner des hommes pour faire la garde sur le pont; ils y restèrent toute la nuit. On mit aussi aux portes des chrétiens et des étrangers pour les garder dans la crainte que les chefs des révoltés ne ralliassent les gens de leur parti et ne vinsent de nouveau à la charge.

Les Barmans qui connoissoient les talents des étrangers pour les armes n'hésitèrent pas de leur confier les postes les plus importants, ils leur donnerent pour cet effet un certain nombre d'habitants sous leurs ordres; on distribua des patrouilles hors de la ville pour arrêter ceux qui se présenteroient. Le 12 on amena au Rondail un chef des révoltés qui se déclara pour être general. Les gouvernes Barmans l'interrogèrent pour savoir quels avoient été les desseins des révoltés en s'emparant de la ville, et quelles étoient leurs intentions: il répondit qu'ils étaient partis de Negrailles au nombre de dix pour piller les aldées et les villages, que leur troupe

s'étant augmentée au nombre de 300 hommes, ils avoient formé le projet de piller Rangon, et qu'ensuite ils devoient retourner chez eux. Le gouverneur lui demanda, pourquoi lorsqu'ils s'étoient vus maîtres de la ville n'avoient-ils pas accompli leur dessein. Il répondit que leur nombre ne paroissoit pas suffisant parce qu'ils savoient qu'il y avoit plus de 150 Européens et plus de 200 noirs chrétiens; qu'ils attendaient pour l'exécuter un renfort qu'ensuite ils auroient fait perir les étrangers à l'exception de plusieurs capitaines pour conduire à Negrailles les vaisseaux chargés de leur Pillage; qu'ils auroient déposé les femmes et les enfants des Etrangers dans une grande maison qu'ils avoient commencée hors de la ville et à laquelle ils auroient mis le feu. Cette déclaration fut certifiée le lendemain par un autre chef qui fut pris et interrogé comme le précédent, ensuite on leur trancha la tête.

Toute la nuit du 12 au 13 les habitants restèrent sous les armes ainsi que les Etrangers qui gardaient les portes. Le 13 à 9 heures du matin arrivèrent deux grands balons qui apportoient du renfort aux revoltés; comme ils croyaient ces derniers maîtres de la ville ils débarquèrent avec toute confiance. On les arrêta; on coupa sur le champ le cou à plus de soixante. Les autres furent liés et conduits au Rondail où on en decapita une partie et le reste fut conduit hors de la ville pour subir la même peine.

A deux heures après midi, on avertit le Rehounne qu'on apercevoit environ 50 balons à une lieue de la ville qui venoient du coté de Pantaneau et autres villes voisines. Tout le monde prit les armes et se tint sur ses gardes. On dépêcha un ordre du Rehounne envoyé au chef des Balons pour ne point approcher jusqu'au lendemain. Les habitants furent pendant toute la nuit dans la crainte. On mit plusieurs balons sur la rivière pour faire la garde. Le 14 au matin 3 chefs de ces balons vinrent s'offrir pour garder la ville mais le Conseil du Rondail ne voulut pas accepter leur proposition, les ayant

soupçonné Peguans; ils l'étoient effectivement; ils se retirèrent promptement afin de ne pas être arrêtés. Toute la journée fut employée à porter les cadavres hors de la ville. On en compta trente charretées et dix dans laquelle étoient environ 150 Peguans qui furent exécutés au même endroit où on exposait les cadavres pour être mangés par les oiseaux de proie et les chiens.

Le 15 dudit mois de Septembre on vit paroître 22 Balons bien armés portant pavillons rouges. On crut que c'étoit les ennemis ce qui causa beaucoup d'allarmes. Ils abordèrent au pont. Dans un étoit un grand chef nommé Amahourne ou prince des Elephants femelles. Il mit pied à terre et fit ouvrir la porte qui avoit été fermée par precaution; il fut au Rondail où il fut très bien reçu. Le Rehoune qui n'avoit pas beaucoup de confiance en sa personne le pria de ne point faire entrer ses gens dans la ville, excepté ceux dont il pouvoit avoir besoin pour son service. Il eut egard à cette prière et donna des ordres pour que personne ne débarquât. Deux jours se passèrent sans qu'il y eût beaucoup de mouvement, mais le 17 il fit demander aux habitans et aux étrangers une somme de trois mille roupies comme amende et il fondait sa demande sur ce qu'ils s'étoient rendus criminels envers le Roi en buvant l'eau de jurement, et il assurait qu'il se chargeoit d'arranger cette affaire en cour si l'on satisfaisait à cette demande. Les Etrangers se refusèrent à cette proposition; ils voulurent bien consentir à lui donner cette somme comme present, puisqu'il l'exigeait, mais ils ne voulurent point à ce prix obtenir un pardon pour un crime dont le plus grand nombre parmi eux ne s'étoit point rendu coupable. L'amahourne qui ne desiroit que cette somme ecouta favorablement les representations qui lui furent faites et il voulut bien accepter comme present les 3000 Roupies: les Chrétiens en payerent 1500; les Maures et les Malabares completèrent les 3000.

Le 5 octobre l'Achiez Waim, gouverneur et prince de la grande

porte orientale du palais du Roi à Ava, arriva à Rangon par ordre de la Cour pour mettre fin aux troubles, rétablir le bon ordre et la tranquillité dans le pays, suspendre les peines de mort portées contre les Peguans et plusieurs habitants accusés d'avoir embrassé leur parti. Il se fit rendre un compte exact de cette révolution et il tint son audience sur le Pont jusqu'au onze dudit mois qu'il repartit avec ses balons. Il emmena avec lui plusieurs chefs des Peguans et força le prince des Elephants femelles de le suivre pour rendre compte au roi de sa conduite et de la somme qu'il s'étoit fait donner par les habitants.

Le 18 dudit mois à quatre heures du soir arriva un balon d'or envoyé par le Roi, avec un chef d'Ava pour venir prendre les gouvernes et écrivains de Rangon qui furent liés et mis aux fers. On apprit par ce balon que l'Amahourne s'étoit sauvé de la Compagnie de l'Achiez Waim et que le chef de ce même balon l'avoit arrêté dans une ville nommée Myanhou, où il l'avoit fait mettre aux fers, et l'avoit laissé à la garde du chef de cette ville pour le reprendre à son retour de Rangon et le conduire à la cour du Roy.

CHAPITRE 11.

Le Commerce du Pegu.

Le plus grand commerce consiste dans la navigation. Il est dans les mains des Armeniens et de quelques negociants Maures qui font construire des vaisseaux, les chargent de différentes marchandises et vont en faire la vente au Bengale ou à Madras.

Le bois de Teck qui est très commun donne une grande facilité pour la construction. On trouve aisément les pièces les mieux assorties pour les navires de toute grandeur. Comme les ouvriers ne connaissent pas l'usage de la scie, ils le mettent peu à profit.

Ils se servent seulement de l'herminette et du ciseau, ce qui demande un temps considerable et rend l'ouvrage fort cher par les journées qui y sont employées. S'ils ont besoin d'une pièce de bois de six pouces, ils en prennent une de 16 ou 18 pour la reduire à la grosseur qu'ils la veulent. J'en ai eu des exemples lors du radoub de la frûte *La Baleine*. Ils reduisirent avec l'herminette et le ciseau une pièce de bois de 55 pieds de long sur 22 pouces de large à 15 pouces pour remplacer celle qui etoit pourrie. Ils perdirent un bordage de sept pouces dont ils ne retirerent que des copeaux.

La construction des vaisseaux occupe la moitié des hommes de ce pays en y comprenant les calfats, forgerons, menuisiers et cordiers. Les chantiers sont fort beaux; on y construit toute l'année des vaisseaux ce qui entretient continuellement 3000 ouvriers qui gagnent plus ou moins suivant les saisons et les ouvrages qui sont à faire. Mais le prix ordinaire pour chaque homme est une demi Roupie. Les Orfevres, mauvais ouvriers, ont beaucoup d'occupations par les differents bijoux qu'ils font pour les Barmans. On met dans leur classe les batteurs d'or et les doreurs. Les marchands etrangers en forment une particulière. Les etoffes fabriquées dans le pays sont celles dont on fait le plus de consommation.

On connoit encore à Rangon une classe d'hommes très utiles aux etrangers. Ce sont des espèces de courtiers ou d'agents de change que leur etat fait nommer Poïment. Ces gens reçoivent et payent pour leurs commettans. On evite par ce moyen d'être trompé sur les differences et le poids de l'argent. Il faut avoir grand soin d'enrégistrer les billets et les faire de manière qu'ils ne soient pas contrefaits. Les Poïments exigent un pour cent pour les sommes dont ils sont chargés, et ils en sont responsables jusqu'à l'entière distribution qu'ils certifient par les quittances des sommes qu'ils ont payées.

La monnoye courante dans les bazards ou marchés est du

plomb ¹⁾ coupé par morceaux de différentes grosseurs: ils ont des balances dans lesquelles ils mettent d'un côté ce qu'on achète, et de l'autre le plomb. La viande et le poisson se vendent quelquefois à poids égaux. C'est à dire que pour vingt cinq livres de viande on donne 25 livres de plomb. Les légumes et autres articles de peu de valeur se vendent à proportion. On se sert rarement de ce métal pour des fortes sommes. Elles se payent avec de l'argent qui est coupé aussi par morceaux de toute grosseur sans aucune marque. Celui de 10 pour cent est le plus pur; il y en a de 25, 30, 40 et 50 pour cent dans lequel il y a beaucoup d'alliage. Lorsqu'on fait un marché on traite par Tical ²⁾ et par Bize ³⁾. Leurs poids sont faits de fonte ou de cuivre et ont la forme d'un animal quelconque. L'or se pese aussi et vaut 25 à 28 Ticals d'argent selon la rareté. Le tout se livre au poids. Il n'y a de monnoye proprement dite que les Piastres ⁴⁾ que l'on pese aussi.

Il faut avoir soin lorsqu'on fait quelque marché de passer des contrats en bonne forme, et où les clauses soient termes expressifs afin de prevenir toutes chicanes, car sur le moindre doute on est condamné.

Le commerce le plus ordinaire se fait de marchand à marchand et de marchandises pour marchandises. Les capitaines étrangers sont obligés de suivre cette coutume car ils seroient exposés à attendre longtemps le prix de leurs ventes.

Il y a des temps que l'or est fort rare; il augmente de valeur à raison de la rareté. C'est pourquoi il est expressément défendu d'emporter ni or ni argent du pays, pas même celui monnoyé qu'on a apporté pour faire ses affaires et dont il faut payer les

1) Le Plomb vaut 6 bizes ou 6 bizes et demie pour un tical qui vaut 2 l 10^s de France; la Bize pese 3 livres $\frac{1}{2}$ de France ce qui fait que le plomb vaut 2 l 6^s ce qui est communement le prix de la viande et du poisson.

2) Le Tical vaut 48 à 50^s de France.

3) La Bize vaut 100 Ticals.

4) La Piastre vaut 2 ticals $\frac{1}{2}$ ce qui fait environ 5 l 12^s de France.

droits en arrivant à raison de dix pour cent, on est forcé de le convertir en marchandises, car au moment du départ on fait une visite très exacte et si on trouvait de l'or ou de l'argent le vaisseau seroit confisqué, le capitaine et l'équipage fait esclaves. Ces vexations empêchent le commerce de s'étendre comme il pourroit l'être ce qui fait que les habitants et les Etrangers se bornent à un trafic peu considérable; ils évitent de s'engager dans les affaires qui peuvent souvent leur causer beaucoup de peine. Le séjour d'un navigateur dans ce pays est un esclavage continu. Il faut qu'il évite tous les pièges qui sont tendus à sa bonne foi, afin de ne pas en être la victime. Si le gouvernement étoit moins sévère et qu'il y eût plus d'équité dans les Loix, le peuple et les étrangers rendroient ce royaume florissant; mais la tyrannie et l'usurpation font tomber le commerce, affaiblissent le zèle de l'ouvrier, et éloignent les autres nations de ce climat.

CHAPITRE 12.

Marchandises qui se vendent au Pegu et qu'on peut prendre en passant aux isles Nicobar.

Un navire destiné pour le Pégu doit profiter de la mousson du Sud-ouest qui regne depuis le mois d'avril jusqu'en octobre. Lorsqu'il passe aux isles Nicobar, il peut prendre une cargaison de cocos. Ces insulaires en donnent volontiers en échange pour du tabac, des pipes, de la toile commune bleue blanche et rouge, des sabres, des petites haches, des piastres pour mettre au cou de leurs enfants comme ornement. On peut aussi y porter du fil d'or et d'argent pour faire des Manilles, quelques barriques d'eau de vie, des gros chapeaux et des mouchoirs communs.

Un navire de 300 tonneaux peut porter cent mille Cocos. Ils

se vendent au Pegu plus ou moins chers suivant la saison. Le prix varie depuis 3 ticals le cent jusqu'à 24. En juillet et aoust 1784, ils ont été vendus cette somme, et l'arrivée de plusieurs navires au mois d'octobre venant des isles Nicobar les ont fait tomber au premier prix.

Comme les droits du Roy se perçoivent ainsi que je l'ai déjà dit à raison de dix pour cent, on est forcé de transporter à la Douane tout ce qu'on apporte et dans ce transport on eprouve toujours une perte considerable malgré toutes les precautions qu'on peut y mettre.

Les marchandises qui sont aussi très bien reçues au Pegu consistent en draps de plusieurs qualités; le londrin second est le plus recherché. Les hommes dans les temps de pluie s'en font une espèce de manteau sans couture. Avec deux aunes et demie ils s'enveloppent tout le corps; le rouge, le vert et le noir sont les plus estimés et valent 150 à 180 ticals la pièce.

Le velours cramoisi bleu et noir est quelquefois très-cher. On peut aussi y joindre du jaune pour l'habillement des chefs de Talapoints.

Les toiles blanches sont aussi très bien vendues.

Des tapis communs procurent 25 p. 100 de benefice.

La Mousseline rayée et unie les turbans rouges et blancs pour les Maures et les Malabares quelques mouchoirs blancs et à vignettes se debitent avantageusement.

On a cent pour cent de benefice sur les chapeaux et les souliers qu'on apporte pour les étrangers.

On vend aux Gouverneurs des chapeaux avec un faux gallon mais le plus souvent on leur en fait present pour se les rendre favorables.

Les Marchandises qu'on peut prendre en echange sont des bois de differentes qualités. Celui de Teck est le plus commun et le meilleur pour la construction. Il est plus leger que le chene et on

le travaille avec plus de facilité; il se nourrit dans l'eau et est moins sujet à la piqure des vers.

On trouve dans ce pays des pièces de mature de 95 à 100 pieds de long et proportionnés en grosseur, des morceaux de bois de 60 à 80 pieds de long sur 20 à 22 pouces d'équarrissage, du Dougys (espèce de grosse poutre) de 40 pieds de long, des Artis qui sont à peu près la moitié des Dougys en grosseur de 30 à 36 pieds de long, des Chinbinnes de 36 à 45 pieds de long de 16 à 20 pouces de large et de six pouces environ d'épaisseur ¹⁾. Des Camas ²⁾ de 20 à 25 pieds de long et de 6 à 8 pouces d'équarrissage, des grands et petits doublages de 15 à 25 pieds et des rames.

Ces bois descendent par dromes du haut des rivières. Il y en a toujours à Rangon une très grande quantité. Les Particuliers à qui ils appartiennent ont des cases dessus faites en bambouc dans lesquelles ils demeurent pour faire la vente de leurs marchandises.

Le Goldron, la toile à voiles, le fil et le cordage d'Europe se vendent à proportion des vaisseaux qui sont en armement. Les Etrangers qui veulent faire construire et qui connoissent la difficulté de s'en procurer ont soin d'en apporter avec eux. Lorsqu'on ne peut plus en avoir on employe pour les voiles de la toile de coton fabriquée dans le pays. On est obligé de la mettre double pour lui donner de la consistance ce qui la rend bien pesante quand elle est mouillée.

On fait des cordages de nerf pour les cables et les gréemens; on employe pour les travailler de l'huile de terre ce qui les conserve et les fait resister longtemps à la fatigue s'ils sont bien travaillés.

Le vieux cordage d'Europe se vend fort cher pour en faire de l'etoupe, à son défaut on se sert de l'ecorce de cocos pour calfater, dont on retire un mauvais service.

1) Chinbinnes = Bordages.

2) Camas, Espèce de Soliveau.

Les clous de doublage à menuisier et à pompes ont aussi leur prix. Les grands clous se trouvent dans le pays mais ils sont fort chers. Ils sont fabriqués proche Ava; le fer qu'ils emploient est d'une bonne qualité.

Si l'exportation du riz étoit permise on en tireroit un grand avantage. On obtient quelquefois la permission en faisant des présents d'en embarquer dix à douze tonneaux; ils en accordent aussi une certaine quantité pour chaque homme du vaisseau.

CHAPITRE 13.

Manière dont se rend la justice.

Les Gouvernes ou gens de justice sont absolument des sanguines qui se rassasient aux dépens du peuple. L'Esclavage n'est pas le sort le plus malheureux que les Barmans soient dans le cas d'éprouver. La punition du chabouc est très cruelle; elle se donne en appliquant des coups avec un grand bambouc sur le dos de de l'accusé. Une seule accusation qui souvent n'est point fondée mène à avoir la tête tranchée. Ils ne connoissent point de proportion entre le chatiment et le crime. Le peu d'attention qu'ils mettent à découvrir la vérité rend souvent leurs jugements injustes.

Un Barman accusé d'avoir bu du vin ou tout autre liqueur qui enivre a la tête tranchée. On fait subir la même peine à ceux qui boivent de l'opium, et les femmes complices de la même faute sont assommées à coups de morceaux de bois. Le voleur a les poings et le cou coupés. On donne à ceux qui sont accusés de plus grands crimes une forte question, dans laquelle on fait souffrir au criminel tous les maux possibles pour tirer de lui un aveu. Les grandes souffrances qu'il endure lui font souvent dire ce qu'il n'a point fait.

Un étranger soupçonné d'avoir donné du vin aux Barmans ou toutes liqueurs qui enivrent est conduit à la case de feu et est obligé de payer une somme considérable pour obtenir son elargissement, et s'il ne peut y satisfaire il est fait esclave.

Tous les membres de la justice sont assemblés tous les jours au Rondail, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher où ils jugent tous les procès. Les avocats qui sont en grand nombre y plaident toutes les causes qu'on leur donne à défendre. Ils connaissent la chicane et savent la mettre très-bien en pratique. Les étrangers ont des linguistères pour servir d'interprete aux avocats. Lorsque les depositions du plaignant sont écrites les Gouvernes envoient chercher la partie adverse par des Pions. Si elle est accusée de crimes, ces espèces de recors lui attachent les mains derrière le dos et la conduisent dans cet état jusqu'au Rondail Elle plaide sa cause ou se sert du ministère d'un avocat en présence de l'accusateur. Les Défenses sont aussi écrites et les Gouvernes jugent d'après la lecture qui en est faite condamnent les coupables suivant les circonstances et se font payer sur le champ les frais de la procédure.

Il y a dans ce pays une forme bien extraordinaire pour les jugements. On met en usage toutes sortes de superstitions pour découvrir la vérité principalement pour les causes dans lesquelles il ne se trouve pas de témoin. On fait jurer les parties en différentes manières suivant le cas où les plaideurs demandent eux mêmes le genre de jurement qu'ils croient pouvoir éprouver. Celui de jurer sur les livres de leurs loix et de prendre leurs divinités à témoin n'a rien d'extraordinaire. Celui de tremper le doigt dans le calin ou dans le plomb fondu ou dans l'huile bouillante est le plus fort. On attache au doigt du milieu de la main de chaque partie un morceau de bois et les juges leur conduisent cette main par degré au dessus du plomb en commençant à tremper le morceau de bois, Cette opération se fait en même temps aux deux parties; les juges

leur font croire que l'innocent ne sentira aucune douleur, et qu'au contraire la main du coupable brulera. Alors si celui qui conduit une de ces mains sent une resistance qu'il estime être un mouvement de crainte il le declare coupable et le jugement se rend en faveur de celui qui a montré le plus de hardiesse, sans que les doigts des parties ayent été trempés.

Le jurement de l'eau n'est pas moins extraordinaire; il fut ordonné au mois de novembre 1783 dans un procès sur lequel il étoit difficile de prononcer.

Un habitant de Rangon lors de la revolution des Peguans au mois de septembre precedent avoit enfoui 800 Roupies dans sa maison. Le calme ayant été retabli, il retourna chez lui et n'y trouva plus ce qu'il y avoit caché. Il accusa son voisin de lui avoir pris cette somme et le dénonça à la justice. L'accusé nia fortement et comme il n'y avoit point de temoins, les juges ordonnèrent le jugement de l'eau. Voici la manière dont il s'exécute.

Les deux parties accompagnées des Gouvernes et des juges se rendent hors de la ville à un petit etang auprès duquel se font les executions des criminels et dans lequel les bourreaux lavent leur sabre. Cet etang a environ 4 à 5 pieds de profondeur. On plante au milieu deux bamboucs, les deux parties vont en prendre chacun un et les tiennent; dans cet etat ils ont l'eau au col. Un homme de la justice pose un baton sur les epaules de chacun et monte sur le milieu pour les faire plonger en même temps. Dans le moment que l'eau couvre leur tête les juges ont une horloge qui marque le temps d'une minute. Celui qui se relève le premier dans cet intervalle est condamné comme coupable. S'ils sortent de l'eau au même instant ils sont renvoyés dépens compensés. Si aucun d'eux ne paroît dans l'intervalle de la minute, on les force à se relever et dans ce cas ils sont aussi renvoyés, mais l'accusateur peut demander un autre genre de jurement.

Celui qui est condamné comme coupable reçoit sur le champ plusieurs coups de bamboucs, est obligé de payer son adversaire et tous les frais de justice sont pour son compte; il est chassé de la ville suivant le cas et méprisé du public.

Celui qui est reconnu innocent est reçu en sortant de l'eau, de la justice, de sa famille et du peuple avec joie. On lui met une couronne sur la tête; il monte sur un très beau cheval superbement caparaçonné; il se promène par toute la ville accompagné des gouvernes, de sa famille, d'une bruyante musique et suivi d'une foule immense. Le soir on lui donne une fête où les baillardères dansent.

Ils justifient cette manière de rendre la justice parce qu'ils prétendent qu'un homme qui se connoît coupable a le sang plus en mouvement; que la crainte lui rend la respiration gênée et qu'il résiste moins dans l'eau. Qu'au contraire celui qui connoît son innocence doit avoir le sang reposé et l'espérance de se justifier, et que sa respiration étant libre, il doit rester plus longtemps.

La Justice se réserve elle seule le droit de punir les fautes même les plus légères. Elle défend toute dispute, menace et vengeance, elle veut avoir connaissance de tous les procédés outrageants. Les suppôts seroient à plaindre si les particuliers suivoient exactement tout ce que les lois prescrivent, pour éviter les procès qui par l'argent qu'on en retire procurent une somme considérable au gouvernement. Le Roy ne donne aucuns appointemens aux officiers de justice; ils les perçoivent sur ceux qui ont recours à leurs jugements, et ils agissent de manière à s'en procurer d'honorables.

(à continuer).

DER CHINESISCHE KALENDER

nach Yao's Grundlagen und die wahrscheinlichste allmähliche
Entwicklung und Vervollkommnung desselben.

VON

FR. KÜHNERT.



Es ist eine auffällige Erscheinung, dass fast jeder Gelehrte jenem Volke die Priorität einer gewissen Erfindung zusprechen möchte, dessen Sprache und Geschichte er sich zum Studium erkoren. Ein Indologe wird darauf schwören, die Chinesen hätten ihren Sechziger-Cyclus und ihre 28 Planetenhäuser den Indern entlehnt, beziehungsweise deren Brihaspati-chakra und Nakshatras ins Chinesische übertragen. Der Sinologe wird sich vielleicht mehr mit der entgegengesetzten Ansicht befreunden, um so eher als ihm hiefür eine grössere Wahrscheinlichkeit zu Gebote steht.

Im Grunde wird aber eine objective Betrachtung weder der einen noch der andern Ansicht von vorneherein beipflichten, sondern erst durch eine kritische Untersuchung klarzulegen haben, ob, sofern es sich *nicht* um *in der Natur gegebene Verhältnisse* handelt, nach der ganzen Art der Volksentwicklung und naturnothwendig aus dieser sich die betreffende Errungenschaft ergeben musste, und in welchem Zeitpunkte dieselbe möglich war. Steht dann die directe Angabe des Volkes damit in Widerspruch, so wird jeder vorurtheilslose Beurtheiler wissen, was er davon zu halten hat.

Eine gewisse Zahlenähnlichkeit oder Gleichheit, dies sollte man

nie vergessen, giebt aber durchaus nicht das Recht, auf eine Identität oder eine Entlehnung einer Errungenschaft unter mehreren Völkerschaften zu schliessen, weil in der Natur selbst sehr häufig solche Zahlenspiele anzutreffen sind, die aber thatsächlich nichts mit einander gemein haben.

Was würde man sagen, wenn jemand behauptete, die Ursache der menses bei den Frauen sei der Mond, weil ihr Intervall nahe mit dem Mondumlaufe zusammenfällt? Und doch schlosse dieser Jemand ebenso, wie jene schliessen, für welche der Sechziger-Cyclus Kiap-tsī identisch und einerlei Ursprungs mit dem Brihaspati-chakra ist, weil der eine *auch*, der andere *nur* zur Zählung der Jahre verwendet wird. Bei dem einen werden aber Lunisolarjahre, bei dem andern hingegen Sonnenjahre gezählt, im übrigen sind beide selbst der Bauart nach total verschieden.

Eine Identität der synodischen Umlaufszeit des Mondes (oder des Mondmonates) hat selbstverständlich keinen andern Hintergrund als die Natur, nach welcher für alle Orte der Erde diese Grösse gleich sein muss.

Nicht so ist es mit dem Begriffe Jahr, welcher so vielfältig und auf naturverschiedene Einheiten angewandt wird, dass dieses Wort allein zu den vagesten Begriffsbezeichnungen gezählt werden muss. Um Missverständnisse in dieser Richtung hintanzuhalten, werden im Folgenden statt des einfachen Wortes Jahr, je nach Bedarf angewandt werden die Ausdrücke: *Sonnenjahr*, für einen vollen Umlauf der Sonne, vom Beginne einer bestimmten Jahreszeit bis zur nächsten Wiederkehr derselben (=tropisches Jahr); *Mondjahr*, zwölf Lunationen oder Mondmonate umfassend; *Lunisolarjahr* für das gebundene Mondjahr, bei dem der Unterschied zwischen Sonnen und Mondjahr von Zeit zu Zeit durch Einschaltung eines Monates ausgeglichen wird.

Bei der folgenden Darstellung gab der Zusammenhalt des Gan-

zen die Möglichkeit, auch die Brücke über jene Punkte zu finden, für welche ein zureichendes Belegmaterial mir nicht zu Handen war. Ich erlaube mir diesbezüglich die Bitte anzufügen, sollte einem der geehrten Leser irgend eine hier nicht benützte Belegstelle bekannt sein oder bekannt werden, mir gütigst hievon Kenntniss zu geben. Nur auf diesem Wege wird es möglich sein, die vorliegende Frage in allen ihren Theilen sicher zu stellen.

Worin sind zunächst die Grundlagen von Yao's Kalenderberechnung zu suchen?

Die Quelle hiefür ist der 2^{te} Abschnitt des Schukingcapitels Yao (書堯典), der also beginnt: 乃命羲和、欽若昊天、曆象日月星辰、敬授人時. Darauf befahl er Hi und Ho in ehrfurchtsvoller Übereinstimmung mit (ihren Beobachtungen an) dem weiten Himmel, (die Bewegung und die Stellung von) Sonne, Mond und Zodiacus zu berechnen und abzubilden, und so ehrfurchtsvoll die Jahreszeiten dem Volke zu überliefern." Im weiteren Verlaufe werden nun zur Bestimmung der vier Jahreszeiten angegeben: die anzustellenden astronomischen Beobachtungen, die hiezu dienlichen Gestirne, der betreffende Zeitpunkt der Beobachtung, letzterer in doppelter Weise einmal rein astronomisch, dann auch durch Angabe der physischen Zustände im Menschen und Thierleben. Anschliessend hieran erhalten die Hi und Ho den Befehl: 暮三百有六旬有六日以閏月定四時成歲, was Legge übersetzt: »a round year consists of threehundred, sixty, and six days. Do you, by means of the intercalary month, fix the four seasons and complete (the period of) the year."

Bezüglich jenes Theiles dieses Abschnittes, der die astronomischen Beobachtungen zum Gegenstand hat, ist auf G. Schlegel's Uranographie chinoise (pag. 4 bis 30) zu verweisen, woselbst dieser gründliche Kenner des Chinesischen, als der Erste die einzig und allein nur richtige Erklärung gegeben hat.

Auch die zuletzt angeführte Stelle über die Periode von 366 Tagen, zu welcher Wu-tschung (吳澄) den Commentar giebt: 歲十二月、月三十日、三歲則置閏月二十九日, hat schon vielfältig Exegeten gefunden. Doch fast jeder derselben vergass die Zeit dieser Anordnung Yao's, welche um das Jahr 2350 vor Beginn unsrer Zeitrechnung fällt und nicht in das 17. oder 18. Jahrhundert nach Christus. Man wollte eben die astronomischen Kenntnisse und Anschauungen, die zweifelsohne erst einer späteren Zeit vorbehalten waren, auf diese frühe Zeit anwenden und musste dadurch selbstverständlich zu bedenklichen Exegesen kommen. Auch hier ist der Tadel Yü-kung's (cf. Uran. chin. pag. 23f.) am Platze: sie haben hiebei das Princip vergessen. (亡其本矣). So glaubte z. B. selbst der so verdienstvolle P. Gaubil hierin die 4jährige julianische Schaltperiode (sic!!) zu erkennen. Wenn Ideler bemerkt, die Stelle sei wegen allzugrosser Kürze dunkel, doch liesse sich nicht zweifeln, dass das astronomische Jahr der Chinesen bereits in einer sehr frühen Zeit aus $365\frac{1}{4}$ Tagen bestand; so ist wohl an sich nichts gegen den Nachsatz einzuwenden, nur hat er nichts mit dem Vordersatz, d. i. mit der Schukingstelle, zu schaffen.

Selbst die in neuerer Zeit von J. Legge, dem berühmten Herausgeber und Übersetzer der Chinese Classics beigebrachte lichtvolle Erklärung kann schon um dessentwillen nicht vollkommen befriedigen, weil sie *weder von den Zahlenangaben des Schuking noch von jenen Wu-tschung's Gebrauch macht*. Überdies nimmt sie, wie ich glaube, auch nicht genügend Rücksicht auf die im Schuking angedeuteten Verhältnisse.

Wie stellt sich nun die Exegese?

Meines Bedünkens darf man nicht ausser Acht lassen:

- 1.) dass zunächst von den astronomischen Beobachtungen gesprochen wird;

2.) dass der Zeitpunkt der Beobachtung mit durch die irdischen Zustände fixirt wird, wie: 厥民析鳥獸孳尾, the people are dispersed in the fields, and birds and beasts breed and copulate etc;

3.) dass gesagt wird 定四時 und 成歲.

Betrachten wir zunächst die negative Seite. Indem Yao bei seinem Befehle an die Hi und Ho ausdrücklich die Zahl von 366 Tagen für die Rechnung anordnet, so liegt zuvörderst der Schluss nahe, dass man sich dieser Zahl vor seiner Anordnung nicht bediente, und dass demnach das früher gebrauchte Jahr (歲) von dem späteren verschieden war. Ferner ist wegen des 以閏月 der Zweifel gerechtfertigt, ob man vor ihm überhaupt einen Schaltmonat anwendete.

Die positive Seite besteht darin, dass man selbstverständlich auch schon vor Yao auf die 4 physischen Jahreszeiten Rücksicht nahm und Rücksicht nehmen musste »the people are dispersed in the fields,“ dass man aber infolge der mangelhaften Zahlengrößen in der Vorausbestimmung nicht mit den thatsächlichen Verhältnissen im Einklang war, sowie dass Yao selbst seine Angaben nur als vorläufige Näherungswerthe betrachtete, welche auf Grund der primitiven astronomischen Beobachtungen verbessert werden sollten.

Ausserdem dürfen wir nicht vergessen, dass die Rechnungsart 盈朒, eine der 九章, schon unter Hwangti aufgestellt wurde, sohin unter Yao sicher schon bekannt gewesen sein konnte. Hält man zu diesen Betrachtungen, dass nicht gesagt ist: 歲三百六十六日 sondern die Ausdrucksweise 暮三百有六旬有六日 Anwendung findet, worin zunächst auffällt, der Gebrauch von 暮 an Stelle von 年 oder 歲, das beidemal gleichsam auseinanderhaltende 有 yèu, so wird man wohl in der Lage sein die Richtigkeit des Folgenden zu beurtheilen.

Schon vor Yao nahm man *theoretisch* die Dauer von einem

Neumonde bis zum nächsten als Grundlage des Monates (月) an. Hierbei war man, wie schon das Ideogramm 朔 für Neumond (aus Keim oder Spriessen 萌 und Mond 月 zusammengesetzt) andeutet, auf das Wahrnehmen der ersten Sichel angewiesen. Man nannte daher auch, wie das Wörterbuch *Shuoh-wen* sagt, den ersten Tag des Monates im Anfange *Su*, den Tag des Wiederauflebens »說文曰、月一日始蘇也“ weswegen es im *Peh-hu-t'ung* (白虎通) heisst; das Wort für Neumond ist *Su*, denn die Helligkeit war vernichtet und wird wiedergeboren, daher nennt man es Neumond, »朔之言蘇也、明消更生、故言朔.“ Da man also nur auf das Wahrnehmen der ersten Sichel beschränkt war, die Beobachtungen derselben jedoch von den Witterungsverhältnissen abhängen und noch nicht sehr zahlreich sein mochten, so konnte die Dauer eines Monates schon an sich nicht sehr genau sein. Man kam auf diesem Wege zu einer mittleren Dauer des Mondmonates von 30 Tagen. Weil nun auch der Eintritt und die Dauer der *physischen* Jahreszeiten (季), was hier wie der Commentar (傳) sagt unter *Ki* zu verstehen ist »四時曰季,“ zufolge verschiedener Einflüsse Schwankungen unterliegen, so war es natürlich, die Dauer der 4 Jahreszeiten gleich anzunehmen mit der Dauer von 12 Mondmonaten. 稊 (einige schreiben 暮), bedeutet nach *Khang-hi*: die Ernte und die Rückkehr der Jahreszeit dieser: »稊或作暮、復其時.“ Die Annahme einer solchen Gleichsetzung der Dauer der Jahreszeiten mit 12 Mondmonaten führt keineswegs auf einen Widerspruch, wenn man nur bedenkt, dass man es hier mit den *physischen und nicht mit den astronomischen Jahreszeiten zu thun hat*. Konnte ja doch der Unterschied von etwa 11 Tagen, der zwischen der astronomischen Dauer von 12 Lunationen und der Länge des tropischen Jahres besteht, sehr leicht durch die zufälligen Ereignisse verwischt werden. Zudem lagen ja auch nicht specielle astronomische Beobachtungen vor.

Man nahm deshalb in der ersten Zeit an, dass sich die 4 Jahreszeiten während der Dauer von 12 Mondmonaten abwickeln, jeden Monat zu 30 Tagen gerechnet.

Wenn nun die Chinesen die Erfindung des 60 Cycluses „**六十花甲** oder **甲子**“ in die Zeit von Hwang-ti (**黃帝**) legen, wo Ta-Nao (**大撓**) denselben einrichtete, so steht dies wohl in innigem Zusammenhang mit dem Obigen, nämlich, dass das Jahr in der ersten Zeit 360 Tage hatte.

Meines Dafürhaltens wurde dieser Cyclus vor allem zur Zählung der Tage verwendet, wofür er heute noch im Gebrauche ist. Wenn gleich nun in der späteren Zeit mehr ein divinatorischer Zweck bei dieser Berechnung der Tage in den Vordergrund trat; dürfte sie dennoch in der früheren Zeit nur den Zweck gehabt haben, die Dauer des Jahres, oder richtiger gesagt, die Periode der 4 Jahreszeiten abzugränzen. Hatte doch das Jahr 360 oder 6 mal 60 Tage. Es bildeten sonach *zwei dreissigtägige Monate* je einen Cyclus. Das Jahr fing mit **甲子** an und endigte mit der 6. Wiederkehr von **癸亥**.

Ich hoffe in nicht gar langer Zeit über eine Zählweise der Chinesen berichten zu können, die mit Rücksicht auf die hohe Verehrung und Beibehaltung der Einrichtungen von den Altvordern welche wir bei ihnen antreffen, in ihrer Beziehung diese Annahme plausibler macht. Hier mag vorläufig diese Andeutung genügen, um die Aufmerksamkeit auf diesen Punkt gelenkt zu haben.

Schon vor Yao brach sich die Einsicht Bahn, dass die Annahme von 360 Tagen für die Periode der 4 Jahreszeiten mit der Wirklichkeit nicht im Einklang stehe, sondern dass sich die 4 Jahreszeiten in einem längeren Zeitraume (**盈**) als 360 Tage abwickelten und 12 Mondmonate kürzer (**朒**) als diese sind. Lesen wir doch im *Szi-ki* (**史記, 五帝紀**): **黃帝起消息正閏餘**, Hwangti that den ersten Schritt zur Elimination des Unter-

schiedes, indem er anfang, den einzuschaltenden Überschuss zu bestimmen.

Weil aber in der ersten Zeit die Zahl 30 als Durchschnittswerth genügte, so musste die Dauer eines Mondmonates um ebenso viel kleiner sein, als der 12. Theil der Periode der 4 Jahreszeiten grösser war als 30.

Die zahlreicheren Beobachtungen seit Hwangti zeigten nun, dass die Dauer eines Mondmonates zwischen 29 und 30 Tagen schwankte. Es lag sohin nahe für die mittlere Dauer des Mondmonates den Durchschnittswerth von $29\frac{1}{2}$ Tagen anzunehmen. Indem dieser Werth um $\frac{1}{2}$ Tag kleiner ist als 30, musste dem Vorhergesagten zufolge der 12. Theil von der Periode der 4 Jahreszeiten um diesen Betrag eines halben Tages grösser als 30 sein, sohin die ganze Periode der 4 Jahreszeiten 366 Tage dauern.

Zufolge der angenommenen $29\frac{1}{2}$ Tage für die mittlere Dauer eines Mondmonates, umfassten 12 Mondmonate 354 Tage, waren sohin um 12 Tage kleiner als die ganze Periode der 4 Jahreszeiten zu 366 Tagen. Nach zwei Perioden betrug der Unterschied 24 Tage, welcher in der Mitte der dritten Periode auf 29 bis 30 Tage anwuchs, d. h. auf die Dauer eines Mondmonates.

Man musste also' um mit den Jahreszeiten in Uebereinstimmung zu bleiben, einen Monat des dritten Mondjahres als Schaltmonat rechnen oder mit andern Worten das Lunisolarjahr einführen, indem man im dritten Jahre statt des bisherigen durchgängigen Mondjahres zu 12 Mondmonaten ein Jahr von 13 Mondmonaten annahm.

Im Beginne des sechsten Mondjahres traten ähnliche Verhältnisse ein, daher musste auch ein Monat dieses Jahres Schaltmonat sein, sohin das 5. Lunisolarjahr gleichfalls 13 Monate haben.

Betrachtet man nun, ehe in der Entwicklung weitergegangen wird, nochmals die Schukingstelle, der Erkenntniss wegen, dass das Vermeiden von 年 und 歲 zum Schlusse führen musste, es

seien die 366 Tage verschieden von dem, was die Chinesen mit 年 bezeichnen.

Das Wort Jahr und ähnliche Ausdrücke moderner Sprachen sind, wie bereits gesagt, an sich derartig vage Bezeichnungen, dass hiedurch ohne nähere Bestimmung überhaupt nichts fixirt und deshalb Missverständnissen Thür und Thor geöffnet ist. Orientalische Völker scheinen in dieser Beziehung mitunter genauer zu sein, wie man z. B. aus der Cantoner Inschrift. (s. Z. d. m. G. Bd. 41 pag. 141) ersieht, wo in der arabischen Umschrift wohl bei der Datirung nach Jahren der Hidschra: *في شهر رجب . . . سنة احدى وخمسين وسبعماية* das arabische سنة vorkommt, bei der Wiedergabe der chinesischen Datirung:

10 年 *nien* nicht durch *sene* ausgedrückt wird, sondern durch die arabische Umschreibung des chinesischen Lautwerthes 年, obgleich wir im Deutschen beides durch Jahr übersetzen. Das eine Mal handelt es sich um ein reines Mondjahr (Hidschra), das andre Mal (chin. Datirung) um ein Lunisolarjahr. Analog ist deshalb auch in der Schukingstelle nicht 年 sondern 年 gebraucht, weil es sich hier nicht um ein bürgerliches Jahr (Lunisolarjahr) sondern um die Periode der 4 Jahreszeiten handelt.

Ebensowenig konnte ausser Betracht bleiben, dass in dieser Anordnung Yao's die 60 von den 300 und die 6 von den 60 durch zwischengeschobenes *yeü* (有) getrennt wurden, entgegen der sonstigen Gepflogenheit die Zahlen einfach aneinander zureihen.

Der Sinn der Anordnung ist demnach: Um stets jede der 4 Jahreszeiten auf den ihr entsprechenden Zeitpunkt zu setzen, den Schaltmonat am richtigem Orte einzufügen und auf diese Weise thatsächlich die Übereinstimmung zwischen der Dauer der Jahreszeiten und dem Mondjahre herzustellen, d. h. das Lunisolarjahr einzuführen, ist die Periode der 4 Jahreszeiten zu 366 Tagen anzu-

nehmen. In diesem Sinne spricht sich auch Wu-tschung in dem angeführten Satze aus: 歲十二月、月三十日、三歲則置閏月二十九日. Der diesem Ausspruch zu Grunde liegende Gedanke ist: Rechnet man mit dem anfänglichen Durchschnittswerth von 30 Tagen, indem man 12 Monate gleich annimmt der Dauer einer Periode der 4 Jahreszeiten, so hat man im dritten Jahre bereits um einen Monat gegen das wirkliche Verhältniss gefehlt. Es ist nämlich die Dauer der 4 Jahreszeiten um 6 Tage grösser als 12 dreissigtägige Monate, die wirkliche Dauer von 12 Mondmonaten hingegen um 6 Tage kleiner. Dies macht nach 30 Mondmonaten, einen Monat aus. So lesen wir im Hwang-king-schi (皇經世) wie folgt: 一歲之間六陰六陽、三年三十六日、故三年一閏、五年六十日、故五年再閏。(註)一歲中常數、退六日爲陰、進六日爲陽、所以置閏.

»Das Jahr ¹⁾ unterscheidet sich um (—) 6 Tage vom Mond um

1) Hier wurde absichtlich der unbestimmtere Ausdruck Jahr in der Übersetzung beibehalten. 歲 wird hier gebraucht für den Zeitraum von 360 Tagen, 年 für das Mond- und Lunisolarjahr. Der Commentar sagt nichts anderes wie: das Mondjahr hat 354 Tage, das Sonnenjahr 366. Man sehe Khanghi i. v. 年, das Citat aus Tschun-li-Tschün-kuan (周禮春官): 正歲年以序事。(註)中數曰歲、朔數曰年。(疏)一年之內有二十四氣、節氣在前、中氣在後、節氣一名朔氣、中氣市、則爲歲、朔氣市、則爲年. Setzet ein *sui* und *nien* um die Obliegenheiten zu ordnen. Die Zahl der Tschung (Mitte) heisst *sui* (Jahr), die Zahl der Neumonde heisst *nien*. Innerhalb eines Jahres giebt es 24 *Khi*. Das *Khi* des Knoten ist früher, das *Khi* der Mitte später. Einer der Namen des *Tschü-Khi* ist „*Khi* des Neumondes.“ Hat das *Khi* der Mitte seinen Umlauf vollendet, dann ist es ein *Sui* (Jahr). Hat das *Khi* des Neumondes seinen Umlauf vollendet, dann ist es ein *Nien* (Jahr).

Es ist nicht gut möglich übersetzend im Deutschen die ganze Tragweite des chinesischen Satzes 一歲之間六陰六陽 wiederzugeben. Hier wirken eben die den Charakteren *yin* und *yang* entsprechenden Begriffe in ihrer Totalität, wofür man im Deutschen zwei Worte gebrauchen müsste. Der Gedanke ist: Der Zwischenraum zwischen einem Jahre, welches *Sui* genannt wird, und dem *Mond*(jahr) ist *negativ* 6, zwischen *Sui* und dem *Sonnen*(jahr) *positiv* 6.

(+) 6 Tage von der Sonne. In drei Jahren sind es 36 Tage, weswegen im dritten Jahr eine Einschaltung statt hat. In 5 Jahren sind es 60 Tage, weshalb in 5 Jahren eine zweimalige Einschaltung Platz greift. (Commentar): Wird die Dauer eines Jahres constant gerechnet, so sind für den Mond 6 Tage zurückzugehen, für die Sonne 6 Tage vorzueilen; dadurch entsteht die Einschaltung”.

Warum ist aber, wie *Wu-tsching* sagt, der Schaltmonat zu 29 Tagen zu rechnen?

Zu diesem Zwecke ist es nothwendig zu wissen, welcher Monat Schaltmonat sein muss und ob er 29 oder 30 Tage hätte.

Die Verschiedenheit der Jahreszeiten offenbart sich in einer verschiedenen Gestaltung der atmosphärischen Verhältnisse (氣), zu denen die Chinesen, wie aus dem *Hung-fan* erhellt, Regen, Sonnenschein, Hitze, Kälte und Wind rechnen »書洪範、氣曰雨曰暘曰燠曰寒曰風.“ Deswegen bildete man nach Analogie der ursprünglichen Annahme, 12 Mondmonate seien der Periode der 4 Jahreszeiten gleich, 12 Unterabtheilungen dieser Periode und nannte jede derselben *Khi* 氣. Diese Unterabtheilungen berührten sich gegenseitig, wodurch die ganze Periode der Jahreszeiten bildlich einem Bambu verglichen werden konnte, bei dem ja auch durch die auftretenden Knoten «節竹節也” die ganze Länge in nahe gleiche Unterabtheilungen getheilt wird, die sich in den Knoten berühren. Diesem Bilde entsprechend, schaltete man im späteren Verlaufe für die Berührungspunkte noch weitere 12 Unterabtheilungen ein, welche man *tsiet* 節 hiess »又時節 vide *Khanghi*” — und hatte so 24 solcher Unterabtheilungen, welche man die 節 und 氣 oder schlechtweg 節氣 nannte, ähnlich wie man 陰陽 sagt (cf. den Artikel über *tsiet-khi* in *Z*, d. m. G. Bd. 44 pg. 256 ff.).

Weil nun das Regelnde der physischen Jahreszeiten in dem *Khi*

erkannt war, lag es nahe auch das Regelnde der Zeitrechnung, welche den Ausgleich zwischen der Dauer der Jahreszeiten und dem Monde zum Gegenstande hatte, gleichfalls *Khi* 氣 zu nennen. Nach der Erfahrung findet der Übergang von einem der atmosphärischen Zustände zum nächsten, d. i. von einem der 12 *Khi* zum folgenden, nicht sprungweise statt, sondern allmählig. Deswegen musste zunächst ein Moment fixirt werden, in welchem der richtige oder Normal-Zustand eines solchen der 12 *Khi* erreicht war. Dies konnte mit Rücksicht auf den allmählichen Übergang nur die Mitte (中) der Zeitdauer eines solchen *Khi* der Zwölftheilung sein. Weiters war es erforderlich auch die Dauer des Überganges (節) zu fixiren. Was war nach dem Angenommenen natürlicher als die Zeit vom Anfange eines der 12 atmosphärischen Zustände bis zur Mitte seiner Dauer dem Übergange zuzuweisen. Dann musste aber auch die Zeit von der Mitte dieses einen *Khi* der Zwölftheilung bis zum Beginne des nächsten, der Hauptsache nach den diesem Zwölftel der Jahreszeit entsprechenden atmosphärischen Zustand charakterisiren, also das *Khi* im *eigentlichen* Sinne sein. Deswegen nannte man in der späteren Zeit und nennt bis auf den heutigen Tag in der 24-Theilung die Zeit, welche in der Mitte eines *Khi* der Zwölftheilung beginnt und sich bis zum Beginne des folgenden *Khi* der Zwölftheilung erstreckt, schlechtweg *Khi*; die Zeit vom Beginne eines *Khi* der Zwölftheilung bis zu dessen Mitte, der 24-Theilung entsprechend, *Tsiet*. (cf. Über *Tsiet-Khi* Z. d. m. G. Bd. 44 pg. 256 ff.).

Hatte man, wie angedeutet, das Regelnde der Zeitrechnung naturgemäss per analogiam gleichfalls *Khi* genannt, so musste man nun auch, der Charakterisirung der physischen Jahreszeiten entsprechend, bei der Rechnung dieser Auffassung gerecht werden.

Das Rechenelement konnte nicht in einzelne ruhende Abschnitte getheilt werden, sondern musste sich continuirlich von Tag zu Tag verändern. Am einfachsten erschien es die ganze Veränderung als

eine Reihe aufzufassen, bestehend aus 24 Gliedern, deren jedes folgende sich aus dem vorhergehenden durch Zuwachs um eine bestimmte Grösse bildete, welche durch die Dauer der Jahreszeiten bestimmt war. Indem nun jedes Glied dieser Reihe einer Entwicklungsperiode des *Khi* entsprach, waren es sohin auch 24 Entwicklungsperioden *des rechnungsregelnden Khi* oder schlechtweg 24 *Khi* (年有二十四氣). In diesem Sinne sagt das Nui-king (內經): 五日謂之候、三候謂之氣, »Fünf Tage nennt man ein *Heu*; drei *Heu* nennt man ein *Khi*“, und das Kanghi: 歷家有候氣法, »bei den Astronomen giebt es Gesetze für die Bewegung des *Khi*“. (wörtlich: Regeln für das Witterungs *Khi*).

Es entsprach sonach je eines dieser Reihenglieder dem physischen *Tsiet*, je eines dem physischen eigentlichen *Khi*. Da nun letzteres, wie bereits gesagt, der Mitte entsprach, nannte man die den *Tsiet* entsprechenden Glieder des Rechenelementes 氣節 *Khi-Tsiet*, = das Gelenk des *Khi*, die dem eigentlichen *Khi* entsprechenden 中氣 *tschung-Khi* d.h. jenes Glied des Rechenelementes *Khi*, welches in der Mitte des ursprünglichen physischen *Khi* der Zwölftheilung beginnt, i. e. das Rechenelement *Khi* in der Mitte des *Khi* der Zwölftheilung (cf. Gab. Gram. § 863).

Das physische eigentliche *Khi* charakterisirte also jenen atmosphärischen Zustand, welcher einem Zwölftheile der physischen Jahreszeit zukam, anderntheils war der ursprünglichen Eintheilung gemäss die Dauer der Jahreszeiten gleich 12 Mondmonaten angenommen. Sollte nun beim Ausgleich des Sonnen- mit dem Mond-Jahre diese alte Eintheilung massgebend sein, dann müsste im allgemeinen auch auf jeden Monat in dem ausgeglichenen Jahre ein *Tsiet* und ein *Khi* fallen.

Dies war nun nicht mehr in der Weise möglich, dass dieses eigentliche *Khi* stets auf die zweite Hälfte des Mondmonates fiel. Man musste sich demnach begnügen, wenn nur der Anfang dieses

eigentlichen, späteren *Khi*, d. h. also die Mitte des ursprünglichen der Zwölftheilung noch innerhalb des Mondmonates eintrat.

Hiemit war denn jener Monat, innerhalb dessen ein Beginn eines solchen eigentlichen *Khi* nicht eintrat, als überzähliger oder Schaltmonat gekennzeichnet, d. h. wie das *Lih-siaug Khao-tsching* sagt, als jener innerhalb dessen nicht mehr die Mitte eines ursprünglichen *Khi* der Zwölftheilung fiel: 以無中氣者、爲閏月也。

Nachdem die durchschnittliche Dauer eines Mondmonates zu $29\frac{1}{2}$ Tagen festgesetzt war, musste, weil der bürgerliche Monat nur aus einer ganzen Anzahl von Tagen bestehen kann, die Dauer der aufeinanderfolgenden Monate abwechselnd zu 29 und 30 Tagen angenommen werden, wie uns schon der *Hung-fan* (洪範) sagt: 二日月 zweierlei heissen Monate, wozu der Tschuen (傳) beifügt: 所以紀一月 wodurch man einen Monat abgrenzt, was nichts anderes heisst (疏) als: 從朔至晦大月三十日、小月二十九日, vom Neumonde bis zum letzten Tage enthält ein grosser Monat 30 ein kleiner Monat 29 Tage.

Ingleichen war es dem practischen Bedürfnisse der Ausführung der Jahresobliegenheiten (歲功以成) angemessen dass auch die Jahreszeiten und im weiterer Folge die einzelnen der 12 ursprünglichen *Khi* nur volle Tage umfassten. Deswegen wurde die Dauer der einzelnen aufeinanderfolgenden *Khi* der Zwölftheilung ebenfalls abwechselnd zu 30 und 31 Tagen angenommen, um dem Durchschnittswerth $30\frac{1}{2}$ Rechnung zu tragen.

Nach dieser Anordnung war nun der Ort des Schaltmonates unzweideutig festgestellt. Vom Anfangsjahre an gezählt, mussten der 31, 61, 91, 122, 153, 183, 213, 244, 275, 305, 335, 366, etc. Schaltmonate sein.

Zur Versinnlichung dieser Verhältnisse dient das angehängte (Täfelchen A). In demselben findet man in der ersten Columne die fortlaufende Nummer der einzelnen Lunisolar-Jahre, in der 2.

TAFFEL A.

2	1	Lunisolarjahr.	1	Monatsnummer.	13	Monatstag d. Khi.	29	Monatslänge.	30
	1		2		14		30		30
	1		3		15		29		30
	1		4		16		30		30
	1		5		17		29		30
	1		6		18		30		30
	1		7		19		29		30
	1		8		20		30		30
	1		9		21		29		30
	1		10		22		30		30
	1		11		23		29		30
	1		12		24		30		30
	3	Lunisolarjahr.	25	Monatsnummer.	38	Monatstag d. Khi.	29	Monatslänge.	30
	3		26		39		30		30
	3		27		40		29		30
	3		28		41		30		30
	3		29		42		29		30
	3		30		43		30		30
	3		31		44		29		30
	3		32		45		30		30
	3		33		46		29		30
	3		34		47		30		30
	3		35		48		29		30
	3		36		49		30		30
	3		37				29		30
	5	Lunisolarjahr.	25	Monatsnummer.	63	Monatstag d. Khi.	29	Monatslänge.	30
	5		26		64		30		30
	5		27		65		29		30
	5		28		66		30		30
	5		29		67		29		30
	5		30		68		30		30
	5		31		69		29		30
	5		32		70		30		30
	5		33		71		29		30
	5		34		72		30		30
	5		35		73		29		30
	5		36		74		30		30
	5		37				29		30
	7	Lunisolarjahr.	75	Monatsnummer.	87	Monatstag d. Khi.	29	Monatslänge.	30
	7		76		88		30		30
	7		77		89		29		30
	7		78		90		30		30
	7		79		91		29		30
	7		80		92		30		30
	7		81		93		29		30
	7		82		94		30		30
	7		83		95		29		30
	7		84		96		30		30
	7		85		97		29		30
	7		86		98		30		30
	7		87		99		29		30
	10	Lunisolarjahr.	100	Monatsnummer.	119	Monatstag d. Khi.	29	Monatslänge.	30
	10		101		113		30		30
	10		102		114		29		30
	10		103		115		30		30
	10		104		116		29		30
	10		105		117		30		30
	10		106		118		29		30
	10		107		119		30		30
	10		108		120		29		30
	10		109		121		30		30
	10		110		122		29		30
	10		111		123		30		30
	10		112		124		29		30

die fortlaufende Nummer der Mondmonate bis zum 124. inclusive, in der 3. Columne den Monatstag, an welchem das *Khi* der 24-Theilung beginnt, in der letzten endlich die Monatslänge. Das Täfelchen brauchte nicht weiter fortgeführt zu werden, weil bei diesen Annahmen von $29\frac{1}{2}$ und $30\frac{1}{2}$ Tagen, der Beginn des eigentlichen *Khi* (24-Theil.) vom 123. Mondmonate an bereits wieder in derselben Reihenfolge auf die einzelnen Monattage fällt, wie vom 1. bis 122. inclusive.

Man ersieht aus diesem Täfelchen, dass in der That von jedem dritten *Mondjahr* ein Monat zu 29 Tagen zum Schaltmonat des Lunisolarjahres wird, wie *Wu-tsching* sagt. Da es aber nur unter diesen Verhältnissen, der Dauer eines *Khi* der Zwölftheilung zu $30\frac{1}{2}$, des Mondmonates zu $29\frac{1}{2}$ Tagen nämlich, möglich ist dass 1). der Schaltmonat stets in jedes dritte *Mondjahr* fällt und dabei 2). jederzeit 29 Tage hat, so ist nur diese Auffassung des Commentars *Wu-tsching's* einzig und allein entsprechend. Die Worte *Wu-tsching's*, als Commentar zum Schuking-Texte lauten demnach: »Das Jahr hatte 12 Monate, der Monat 30 Tage; er (= Yao) setzte dreijährig einen Schaltmonat fest.“ Hierin ist *sām-suí* wegen des folgenden *tsek* adverbial (Gab. Gram. § 508) genommen.

Beide Sätze nämlich stehen einander gegenüber wie folgt: Vor Yao hatte jeder Monat stets 30 Tage und das Jahr stets 12 Monate; Yao hingegen ordnete an, dass die Monate abwechselnd 29 und 30 Tage haben sollten und von jedem 3. *Mondjahr* ein 29-tägiger Monat als Schaltmonat genommen wurde.

Jede andere als die kurz zuvor gegebene Ausdrucksweise in der Übersetzung von *Wu-tsching's* Commentar führt auf einen Widerspruch in der einen oder andern Richtung. Um nur eines Falles zu erwähnen, möge die nach dem chinesischen Satzbau gleichfalls mögliche Ausdrucksweise dienen: »Das Jahr hat 12 Monate, der Monat 30 Tage; nach drei Jahren muss man einen Schaltmonat von 29 Tagen hinzufügen.“

Wenn *jeder* Monat, wie es nach dieser Ausdrucksweise lautet, 30 Tage hat, dann kann es *unmöglich* einen Monat von 29 Tagen geben. Ebenso *unmöglich* ist es dann aber auch, dass es, wie der Nachsatz will, ein Lunisolarjahr, also unter Umständen ein Jahr von 13 Monaten giebt, weil ja ausdrücklich gesagt wird, das Jahr hat 12 Monate, der Schaltmonat aber der 13. des betreffenden Lunisolarjahres ist.

Sieht man selbst davon ab, so wären nach diesem Wortlaute: ein Jahr zu 360 Tagen, somit 3 Jahre zu 1080, hiezu noch den Monat von 29 Tagen also 1109 Tage zu nehmen. Indem nun der Commentar jedenfalls Bezug haben muss auf den commentirten Originaltext, so müssten die so erhaltenen 1109 Tage zu 366 in Beziehung stehen. Durch den Schaltmonat soll jedoch der bestehende Unterschied zwischen dem Sonnen- und Mondjahr ausgeglichen werden, weswegen die 1109 durch 366 ohne Rest theilbar sein müssten. Wegen der Unmöglichkeit des letzteren, ist sonach auch die zweite Übersetzung unzulässig.

Es wird sich empfehlen nunmehr auch einen weiteren Blick auf den Originaltext des Schuking zu werfen. Hier dürfte es wohl *gerechtfertigt* sein, mit *Rücksicht* auf: 定四時 und 成歲 auch in 以閏月 den Charakter 以 als *Verbum* und *nicht als Präposition* aufzufassen, umsomehr als der Satzbau hiedurch den chinesischen Gepflogenheiten beim Gedankenausdruck entsprechender wird. Dann aber gewinnt man an Stelle der sonst ziemlich unklaren Ausdrucksweise des Textes: »A round year consists of three hundred, sixty and six days. Do you, *by means of the intercalary month*, fix the four seasons and complete (the period of) the year" eine vollständig correcte und logisch unanfechtbare Ausdrucksweise, nämlich: »*The period of the four seasons consists of three hundred and sixty and six days; (therefore) do you use an intercalary month, fix the four seasons and terminate the (civil) year.*»

Dass die Ausdrucksweise »*by means of the intercalary month fix the four seasons*“ wirklich unklar ist, ersieht man schon daraus, dass nur ein Monat jedes dritten Mondjahres im Lunisolarjahre Schaltmonat wird. Was soll man also in jenen Jahren machen, die einen Schaltmonat nicht haben? Da lassen sich dann die Jahreszeiten wohl kaum bestimmen, weil es ja heisst »*mittels des Schaltmonates die Jahreszeiten zu bestimmen*“? Und wie soll man in jenen Jahren, die einen Schaltmonat enthalten, *mittels dieses einen Schaltmonates* von 29 Tagen die *vier* Jahreszeiten festsetzen, welche etwa drei Monate auseinanderliegen?

Auf Grund der gewonnenen Darstellung lässt sich nun die weitere Entwicklung der Kalenderverbesserung verfolgen.

Die Annahme eines Mondmonates zu $29\frac{1}{2}$ und eines *Khi* der Zwölftheilung zu $30\frac{1}{2}$ Tagen war gleichbedeutend mit der Voraussetzung, dass 366 Mondmonate gleiche Dauer hätten wie 354 *Khi* der Zwölftheilung, oder, was auf dasselbe hinauskommt, dass 61 Mondmonate und 59 *Khi* den gleichen Zeitraum beanspruchten. Hiemit war also angenommen, der Unterschied zwischen Sonnen- und Mondjahr sei nach 5 Lunisolarjahren ausgeglichen. *Schuo-wen's* Angabe: 餘分之月五歲再閏 »Ein Monat aus den überschüssigen Bruchtheilen wird zweimal in fünf Jahren eingeschaltet“ dürfte sich wohl hierauf beziehen, wenn man bedenkt, dass es auch heisst: 五歲再閏者二故略舉其凡也. »Die doppelte Einschaltung in fünf Jahren bedeutet; die zweimalige vorsätzliche Verminderung hebt dessen Ganzes auf“ (略殺也).

Schon Yao selbst hielt diese Annahmen nicht für ausreichend, wie aus seinen Anordnungen betreffs der astronomischen Beobachtungen erschlossen werden kann. Änderntheils wissen wir aus dem Capitel *Yin-tsching* des Schuking, dass die Vernachlässigung der Himmelsbeobachtungen und die infolge dessen zu Tage tretende Divergenz in der Zeitrechnung, gleichsam wie eine Rebellion, mit

dem Tode geahndet wurde. Thaten also die Astronomen nur ihre Pflicht, so mussten sie auf Grund der heliakischen Auf- und Untergänge in Verbindung mit der Beobachtung des längstens Schattens, bei der Correction ihrer Vorausberechnung nach dem Himmel bald finden, dass die Periode der 4 Jahreszeiten nicht 366 sondern nur (sehr nahe) $365\frac{1}{4}$ Tage dauere. Anders jedoch war es rücksichtlich des Mondes. Hier war man zur Bestimmung des Monatsanfanges auf das erste Wahrnehmen der Mondessichel angewiesen. Wie denn der Schuoh-wen den Charakter 朏 oder 朏 *fei* definiert: 月未盛之明 die Helligkeit wenn der Mond noch nicht voll ist." Andererseits heisst es auch 朏明月三日明生之名, *fei* ist der Name für die Helligkeit, wenn der Mond am dritten Tage erglänzend sichtbar wird (wörtl. geboren wird). Nach dem *Wu-fang-yuen-yin* bedeutet *fei* den Mond, wenn er 5 Tage alt ist. Hieraus ersieht man schon dass die Correction der Vorausberechnung für den Mond nicht mit der gleichen Genauigkeit zu erhalten war, wie jene für das Sonnenjahr. Ferner ist es auch auffällig, dass *Yao* den Gebrüdern *Hi* und *Ho* keinerlei specielle Vorschriften über die Beobachtung des Mondes macht. Sollte hier der Zufall derart mitgespielt haben, dass uns gerade nur das Stück des Originaltextes erhalten blieb, welches von der Bestimmung der Jahreszeiten handelt, hingegen jenes, dass die Bestimmung der Monatsdauer zum Gegenstande hatte, in Verlust gerathen sei. Ich halte das Letztere kaum für wahrscheinlich, sondern glaube vielmehr, *Yao* fand es aus ihm naheliegenden Gründen überflüssig, auch *genauere* Vorschriften über die Beobachtung des Mondes zu geben. Sei es nun, dass ihm die Art der Beobachtung nach der bisherigen Gepflogenheit für jedermann offenkundig vorkam, sei es, dass er die allgemeine Anordnung, »to calculate and delineate (the movements and appearances of) the sun, the moon, and the zodiacus" für ausreichend hielt. Wie dem auch immer sei, eines dürfte sich jedenfalls aus dieser Berücksichtigung ergeben,

nämlich dass eine genauere Annahme über die Monatsdauer als $29\frac{1}{2}$ gewiss später gefunden wurde, als jene für die Dauer der 4 Jahreszeiten.

Endlich musste aber auch hier sich die Erkenntniss Bahn brechen, diese Annahmen entfernten sich all zu weit von der Wirklichkeit. Es waren hier 220 *Khi* nahe 227 Mondmonaten, der Unterschied betrug nur ein $\frac{1}{4}$ Tag, um den 227 Monate zu $29\frac{1}{2}$ Tagen grösser sind als 220 *Khi* zu $30\frac{7}{8}$ Tagen.

Hatte man, wie zuvor erwähnt, die vorherbestimmten Angaben auf Grund der Beobachtungen richtig gestellt, so musste man nach einem grösseren Zeitraume zur Einsicht gelangen, je nach 19 Jahren kehren die Schaltmonate in gleicher Reihenfolge wieder, und die Anzahl Schaltmonate sei 7. Dies ergab für die Vorausberechnung die Gleichstellung von 228 *Khi* mit 235 Mondmonaten. Wir haben hier den 19-jährigen Cyclus, den jedenfalls bedeutend später als die Chinesen auch der griechische Mathematiker Meton (433 v. Chr.) unabhängig erkannte, was durchaus nicht Wunder nehmen darf, weil ja diese Verhältnisse für jederman am Himmel geschrieben und daher erkennbar sind, wenn er nur überhaupt mit aufmerksamen Auge die Schrift des Himmels liest. Man wird gewiss im Laufe der Zeit auch noch bei andern Völkern die Auffindung dieses Cyclus constatiren können. Hiebei braucht nach dem Gesagten keineswegs an eine Beeinflussung des einen Volkes durch das andere gedacht zu werden; denn für jedes sind dieselben Beziehungen am Himmel gegeben. Eines kann aus dem Früher oder Später der Auffindung geschlossen werden, nämlich, dass jene Völker, die unter den ersten diese Verhältnisse erkannten, nicht nur ihre ungetheilte Aufmerksamkeit den Himmelserscheinungen bei Zeiten zuwandten, sondern dass möglicherweise auch eine grössere Intelligenz der früheren Entdeckung Vorschub leistete.

Zufolge dieser Gleichstellung von 228 *Khi* mit 235 Mondmonaten

wurde etwa die Dauer eines Monates zu $29\frac{25}{47}$, die Dauer eines *Khi* der Zwölftheilung zu $30\frac{25}{57}$ Tagen angenommen. Demgemäss fiel der Schaltmonat den mittleren Verhältnissen nach auf den je $32\frac{1}{2}$ Mondmonat.

Aber auch diese Annahmen konnten auf die Dauer nicht ausreichend sein. Denn nach 950 Sonnenjahren ist der Fehler nahe auf den Betrag $\frac{1}{3}$ des *Khi* der Zwölftheilung einerseits und eines $\frac{1}{3}$ Mondmonates andererseits angewachsen. 950 Jahre enthalten nach diesem 19-jährigen Cyclus 11750 Mondmonate and 11400 *Khi*'s, was nach dieser Ausgleichung einem Zeitraume von 347000 Tagen entsprechen sollte. Nach unsern jetzigen Kenntnissen aber enthalten 11750 Mondmonate 346984, 11400 *Khi*'s 346980 Tage d. h. zufolge der auf den 19-jährigen Cyclus basirten Rechnung sind wir in diesem Zeitpunkte gegen den wirklichen Neumond um 16, gegen das thatsächliche *Khi* um 20 Tage voraus. Man griff deshalb auf ein grösseres Intervall als 19 Jahre. Da nun auf Grund des 19-jährigen Cycluses, der 337. Monat Schaltmonat ist, nach *Yao*'s Annahme es der 335. war, so wählte man den 336. Monat als Ausgleichspunkt, und nahm an dass erst mit 336 Mondmonaten der Unterschied zwischen dem Sonnen- und Mondjahr ausgeglichen sei. Es wurden demnach 326 *Khi* 336 Mondmonaten gleichgesetzt, nach deren Ablauf, der Beginn des *Khi* wieder in gleicher Ordnung auf die einzelnen Monatstage fällt wie vom 1. bis zum 336. Monat. So war denn die Möglichkeit geboten, durch das Vorrücken des *Khi*-Beginnes in den Monatstagen den Schaltmonat zu bestimmen. Hierin ist der Grund zu suchen, zufolge dessen aus diesem Vorrücken des *Khi* der Überschuss *Khi* (餘氣) entstand, der in späterer Zeit, vielleicht nach indischem *Muster*, der unsichtbare Wandelstern *Khi* genannt wurde. (S. Z. d. m. G. Bd. 44 pg. 256 ff.). Darum heisst es denn aber auch im *Khao-heu-mung-kiu*: 閏由歲定、故氣爲木之餘 »Der Schaltmonat ist durch die Jahreslänge bestimmt, darum ist *Khi* der Überschuss des Holzes.“

Gemäss dieser Annahme rechnete man den Mondmonat zu $29\frac{89}{168}$ die Dauer eines *Khi* der Zwölftheilung zu $30\frac{71}{168}$ Tagen. Dass dem so war, erhellt aus der folgenden Stelle des *Tschen-schi* 陳氏曰. 古歷十九歲爲一章、章有七閏、三年閏九月、六年閏六月、九年閏三月、十一年閏十一月、十四年閏八月、十七年閏四月、十九年閏十二月、若于後漸積餘分、大率三十二月、則置閏、每月三十日餘、以日月會、爲一月、則每月惟二十九日餘、每月參差、氣漸不正、但觀中氣所在、以爲此月之正、取中氣以爲正月、閏前之月中氣在晦、閏後之月中氣在朔、無中氣、則謂之閏月也。 In der alten Zeitrechnung waren 19 Jahre ein Abschnitt. Ein Abschnitt hatte 7 Schaltungen und zwar: den Monat nach dem 9. Monat des 3. Jahres (34), jenen nach dem 6. des 6. Jahres (68), nach dem 3. des 9. Jahres (102), nach dem 11. des 11. Jahres (135), nach dem 8. des 14. Jahres (169), nach dem 4. des 17. Jahres (202) und nach dem 12. des 19. Jahres (235).

» Was nun die später allmählig angehäuften überschüssigen Bruchtheile angeht, so wird meistens in 32 Monaten ein Schaltmonat eingesetzt. Jeder Monat hat 30 und ein Bruchtheil Tage; aber wenn man die Conjunction von Sonne und Mond als Monat annimmt, so hat jeder Monat nur 29 und ein Bruchtheil Tage. Da jeder Monat abweicht, werden die *Khi*'s allmählich unzutreffend. Man beobachte jedoch den Ort des *Khi*'s der Mitte, und nehme an, dass dieser das Regulativ des Monats sei, und bestimme durch das *Khi* der Mitte den wahren Monat. Im Monate vor dem Schaltmonat ist das *Khi* der Mitte am letzten Tage, in dem Monate nach dem Schaltmonate am Neumondstage; der Monat in dem kein *Khi* der Mitte zutrifft heisst Schaltmonat".

Da 336 Monate, in denen der Beginn des Rechenelementes *Khi* der Mitte an den einzelnen Monatstagen seinen Umlauf vollendet,

gleich 28 Mondjahren zu 12 Mondmonaten ist, ($28 \times 12 = 336$), so kann man auch sagen, dass Rechenelement *Khi* vollendet seinen Umlauf in 28 (Mond-)Jahren. Es lag nun nahe hier zur Bestimmung des Schaltmonates und zur Vertheilung der *Tsiet* und *Khi* sich einer Gruppierung von 28 zu bedienen und deren einzelne Glieder mit den Namen der schon seit dem grauen Alterthum bekannten Sternbilder zu benennen, welche die 28 Domicile (二十八宿) bilden. Aus dem weiter unten folgenden Citat ergibt sich die Bestätigung für eine derartige Anordnung.

Oben wurde bereits auf das Rechenelement *Khi* hingewiesen (s. a. über *Tsiet* und *Khi* Z. d. m. G. Bd. 44 pg. 256 ff), das gerade bei dieser Art der Berechnung eine hervorragende Rolle spielt und nicht mit dem solar-term *Khi* confundirt werden darf. Man ersieht dies auch aus dem folgenden Absatz, der dem *Schu-tsching-i* (書正義) entnommen ist:

二十八宿布於四方、隨天轉運、所以敘氣節也。氣節者、一歲三百六十五日有餘分爲十二月、有二十四氣。一爲節氣謂月初也、一爲中氣謂月半也。以彼迭見之星敘此月之節氣。Die 28 Domicile sind über die vier Himmelsgegenden vertheilt und drehen sich mit dem Himmel mit, wodurch die *Khi* und *Tsiet* regulirt werden. *Khi* und *Tsiet* sind folgendermassen. Ein Jahr von 365 Tagen und einem Bruchtheile hat 12 Monate, welche 24 *Khi* (Rechenelement) enthalten. Eins heisst *Tsiet-khi*, das will sagen Monats Anfang; eins heisst *Tschung-khi*, das will sagen Monats Hälfte. Mit jenen abwechselnd sichtbaren Gestirnen regulieren wir die *Tsiet* und *Khi* dieser Monate".

Man ersieht hieraus, dass man sich thatsächlich dieser 28 Sternbilder zur Bestimmung der *Tsiet* und *Khi* beziehungsweise des Schaltmonates bediente, und es lässt sich nach dem Vorbesprochenen und dem beigebrachten Citat auch das Wie nicht allzuschwer er-

kennen. Ich habe zu diesem Zwecke ein Täfelchen B. angefügt, das die Abwicklung dieses Ausgleiches und das Vorrücken des *Khi* in den Monatstagen veranschaulicht. Die nähere Einrichtung ist durch die Überschriften hinreichend gekennzeichnet, nur sei bemerkt, dass als 1. Monat jener genommen ist, in welchem der Neumond auf Mitternacht (also den Beginn) des ersten Tages fällt und Vollmond und *Khi* auf einerlei Zeit treffen.

Nach dieser Tafel wird man leicht das Folgende bestätigt finden;

Die Monate: 2—17, 36—50, 69—83, 102—117, 135—150, 170—185, 204—218, 237—251, 270—285, 303—318 incl. enthalten das zugehörige *Tsiet* und *Khi*.

Die Monate: 19—34, 52—67, 85—100, 119—133, 152—168, 187—202, 220—235, 253—268, 287—301, 320—336 incl. enthalten das zugehörige *Khi* und das *Tsiet* des nächsten Monats.

Die Monate: 18, 51, 84, 118, 151, 186, 219, 252, 286, 319 enthalten nur das *Tsiet* des nächsten Monats und sind daher Schaltmonate.

Die Monate: 1, 35, 68, 101, 134, 169, 203, 236, 269, 302 enthalten nur das *Khi*.

Wie uns nun das *Kao-heu-mung-kiu* sagt, vollendet der Überschuss *Khi* seinen Umlauf in 28 Jahren (氣則生於閏、二十八年十閏而氣一周天). Nach dem *Tsching-i* werden die 28 Häuser nach der Ordnung ihres Durchlaufenwerdens am Himmel gewählt. Es durchschreitet also der Überschuss *Khi* in 28 Mondjahren die 28 Domicile. Ob hiemit nur die Gradeintheilung am Himmel in den ungleichen Intervallen, wie sie den 28 Sternbildern zukommen, gemeint ist oder eine Art *Cyclus* von 28, zu dessen Nummerirung man die Namen der 28 Häuser benützt, ist in den Angaben nicht ausdrücklich angegeben. Doch wird es sich im Folgenden zeigen, dass nur das Letztere, eine fortlaufende Zählung mittelst der Namen der 18 Häuser, gemeint sein kann.

su.	67a
3	1
2	0
1	5
0	4
5	4
4	3
3	2
3	1
2	0
	5
	4
	3
	2
	1
	0
	5
	4
	4
	3
	2
	1
	0
	5
	4
	4
	3
	2
	1
	0
	5
	4
	3
	2
	1

Wie ist nun der Vorgang bei Benützung des Überschusses *Khi*? Wären 28 Mondjahre gleich 28 Sonnenjahren, so würden die *Tsiet* und *Khi* stets auf dieselben Monatstage fallen, d. h. auf den Tag des Neu-, beziehungsweise Vollmondes, wie man dies bei der ersten Annahme (s. oben pg. 61, 71) voraussetzte. Da dem aber nicht also ist, so wird das *Khi* und das *Tsiet* Monat um Monat vom Voll-, beziehlich Neumondstage gegen den Neumondstag des nächsten Monates beziehungsweise gegen den Vollmondstag desselben Monates rücken. Es wird also auch der Vollmondstag des nächsten Monates allmählig dem *Khi*-Beginn des vorhergehenden Monates näher kommen oder, was dasselbe ist, die Gradzahl am Vollmondstage, welche mit dem *Khi* des betreffenden Monates gleich sein sollte, muss mehr und mehr verringert werden um der Wirklichkeit zu entsprechen. Die Grösse dieser Veränderung findet sich leicht wie folgt: 28 Sonnenjahre haben 28 mal $365\frac{1}{4}$ (chin.) Grade; 28 Mondjahre hingegen entsprechen nur $27\frac{1}{8}$ Sonnenjahren, enthalten sonach bloss $27\frac{1}{8}$ mal $365\frac{1}{4}$ Grade. Nimmt man nun zur Rechnung die Grade der *Tsiet* und *Khi*'s für Neu- und Vollmondstag und zwar so an, wie sie dem Sonnenjahr entsprechen; dann muss man in jedem folgenden Monate, von jenem an gerechnet, wo das *Khi* wirklich mit dem Vollmonde zusammenfällt, diese angenommene Gradzahl um einen immer grösser werdenden Betrag verringern, so, dass nach 28 Mondjahren das Totale dieser Verringerung 28 mal $365\frac{1}{4}$ weniger $27\frac{1}{8}$ mal $365\frac{1}{4}$ d. i. $\frac{5}{8}$ mal $365\frac{1}{4}$ beträgt. Weil man jedoch diese Verringerung für jeden Neu- und Vollmondstag der einzelnen Monate von diesen 28 Mondjahren kennen muss, ist es erforderlich den täglichen Zuwachs zu bestimmen, der sich zu $\frac{5}{8} \times \frac{365\frac{1}{4}}{9922}$ ergibt.

Letzteres Product ist nun mit der Tageszahl für den betreffenden Neu- oder Vollmond zu multipliciren, um die Correction für das fragliche *Tsiet* oder *Khi* zu erhalten. Man kann dies auch so auffassen, dass zunächst der Factor $\frac{365\frac{1}{4}}{9922}$ genannten Productes mit der Tages-

zahl multiplicirt wird und erst vom erhaltenen Resultat $\frac{5}{8}$ genommen werden. Nach dieser Betrachtung stellt uns aber der Factor $\frac{865\frac{1}{2}}{9922}$ nichts anderes vor als die tägliche Bewegung eines Punktes, welcher in 9922 Tagen oder 28 Mondjahren seinen vollen Umlauf von $365\frac{1}{4}$ Graden vollendet. Wir könnten sonach in diesem beweglichen Punkte den Wandelstern *Khi* vermuthen. Berücksichtigt man aber, dass die Chinesen hier vom Ueberschusse *Khi* sprechen und stets auf die Schaltmonate den Nachdruck legen, dann muss die Sachlage in andrer Weise betrachtet werden. Nimmt man nämlich die Grade der Correction für den betreffenden Neu- oder Vollmondstag und vermindert sie für jeden Grad um $\frac{5}{79381}$, so giebt die Zahl die Tage und Bruchtheile die zu dem betreffenden Neu- oder Vollmondstag zu addiren sind, um den Tag zu finden, auf welchen das *Triet* oder *Khi* thatsächlich fällt. Wir erhalten also durch diese Correction eigentlich nichts anderes als den Überschuss des *Khi* (氣餘) über die Zeit der betreffenden Mondphase. Hier nun lassen sich die *Siu* (宿) als eine Art Cyclus einführen analog der Tagesbezeichnung (值宿), durch den sich die Abwicklung in einfacher Weise darstellt. Man nimmt nämlich an, dass die Peripherie in 12×28 d. h. 336 *siu* eingetheilt wird, so dass jedes *Siu* gleich $1\frac{117}{1844}$ Grade enthält. Dann wird der Ort des vorgenannten beweglichen Punktes per Monat durch je ein *Siu* gegeben sein. Bei der Correction hingegen ist die Zunahme für einen Monat nur $\frac{5}{8}$ *siu*, weswegen die Correction nach 6 Monaten um ein *Siu* gegen den beweglichen Punkt zurück sein wird und der je 7. und 8. Monat das gleiche *Siu* erhalten. Hiedurch fallen aber in 336 Monaten 56 *Siu* aus, so dass 280 oder 10×28 bleiben entsprechend den 10 ausfallenden *Khi*'s (336 Monate haben ja 326 *Khi*'s ¹⁾). Wir erhalten hiedurch die Möglich-

1) In den Tafel sind nur $279\frac{1}{2}$ *Khi*, weil eben von Vollmond zu Vollmond gerechnet ist, also im ersten und letzten Monat ein Halbmonat somit in Summe ein Monat unberücksichtigt bleibt.

keit sofort den Tag des *Tsiet* oder *Khi* und den Schaltmonat zu bestimmen.

Weil in 336 Mondmonaten oder 9922 Tagen 10 Monate eingeschaltet werden und somit in diese Zeit nur 326 *Khi* (der Zwölftheilung) fallen, eilt das *Khi* per Mondmonat um $\frac{10}{326} \frac{9922}{336}$ d. i. um $\frac{5}{6} \times \frac{4961}{28 \times 163}$ Tage voraus. Da aber die monatliche Voreilung $\frac{1}{7}$ *Siu* nach dem Vorgesagten sein soll, so ist demnach bei dieser Eintheilung ein *Siu* = $\frac{4961}{28 \times 163}$ Tage angenommen. Hieraus folgt, dass das Intervall eines *Khi* (der Zwölftheilung) 28 *Siu*, die Länge eines Mondmonates $27\frac{1}{7}$ *Siu* ist.

Zur Bestimmung des Schaltmonates durch das *Siu* dient folgende Überlegung.

Die Correction ist jene Grösse, die zur Vollmondszeit addirt, den eigentlichen Zeitpunkt des *Khi* giebt. Ist nun die Correction in *Siu* gegeben, so müssen wir auch die Vollmondszeitangabe in *Siu* haben. Das Intervall zwischen 2 *Khi* ist, wie gesagt, 28 *Siu*; es fällt demnach das *Khi* stets auf *Siu* 1,0. Man erhält sonach die Vollmondszeit in *Siu*, wenn man die Correction in *Siu* d. i. das *Khi-iü-siu* von 29 subtrahirt. Die Neumondszeit des folgenden Monats in *Siu*-Angabe findet sich, wenn die Vollmondszeit um $14\frac{7}{11}$ vermehrt und falls sie grösser als 28 ausfällt um 28 vermindert; jene desselben Monats, wenn die Vollmondszeit dieses um $13\frac{7}{11}$ vermindert eventuell um 28 noch vermehrt wird. *Der Schaltmonat* ist nun jener, innerhalb dessen kein *Khi* trifft. Es muss deshalb das eine *Khi* vor dem Ersten des Schaltmonates, das nächste *Khi* am oder nach dem 1. des nächstfolgenden Monats fallen. Desshalb muss die Neumondszeit für den Schalt- und seinen nächstfolgenden Monat nur um Bruchtheil eines *Siu* sich von 1 (eventuell 29, wenn man 28 nicht subtrahirte) unterscheiden. Ist sie kleiner als 1, also zwischen 28 und 1, dann fällt das *Khi* nach dem Neumonde; ist sie grösser als 1, dann tritt das *Khi* vor dem Neumonde ein. Um aber zu

wissen, ob das vor dem Neumonde eintretende *Khi* noch am Ersten des Monates beginnt, hat man in *Siu*-Einheiten die Grösse zu kennen, um welche der Neumond nach Mitternacht des ersten Tages eintritt. Dieselbe ist der restirende echte Bruch der Division von dem 14507-fachen des um 1 verminderten *Khi-üü-siu* inclusive der bereits abgelaufenen 28, getheilt durch 24805. Hier wird es in den meisten Fällen ausreichend sein statt dieser strengen Zahlen Näherungswerthe zu gebrauchen und zwar statt 14507 den Werth 7, statt 24805 den Werth 12.

Zur Bestimmung des Schaltmonates sucht man nun jene Monate, in denen das *Khi-üü-siu* zwischen $13\frac{5}{8}$ und $15\frac{3}{8}$ liegt; bildet nun für jeden derselben die Neumondszeit sowohl für den Monat selbst als für den kommenden. Jener Monat nun bei dem das eine *Khi* vor seinem ersten Monatstage, das nächste erst am oder nach dem Ersten des folgenden Monates eintritt, ist Schaltmonat.

Wollte man wissen, welcher von den dreihunderter Monaten (Tafel B) Schaltmonat ist, so findet man zunächst im 318. Monat das *Khi-üü-siu* $13\frac{1}{8}$, im 319. Monat $14\frac{9}{8}$, im 320. Monat $14\frac{5}{8}$. Es sind sonach die Vollmondszeiten: im 318. Monat $15\frac{5}{8}$, im 319. Monat $15\frac{9}{8}$, im 320. Monat $14\frac{1}{8}$ und die Neumondszeiten der Reihe nach: $1\frac{5}{12}$; $1\frac{7}{12}$; $28\frac{9}{12}$. Da aber der Abstand des Neumondes von der Mitternacht des Ersten im 319. Monat $\frac{6}{12}$, im 320. Monat $\frac{11}{12}$ beträgt, so fällt demnach in den 319. Monat kein *Khi* und dieser ist daher Schaltmonat.

Es lässt sich noch eine andere Eintheilung denken, die wohl nicht in so einfacher Weise die Verhältnisse zu erkennen giebt, dafür aber sofort das betreffende *Khi* erkennen lässt. Man vertheilt nämlich die 12 *Khi* eines Jahres gleichmässig auf die 28 *Siu*. Infolge dessen enthält ein *Siu* $12 \times \frac{4961}{28 \times 163}$ Tage und wird die Vortheilung per Monat gleich $\frac{5}{12}$ *Siu*, die Länge des Mondmonates $2\frac{2}{3}$, das Intervall eines *Khi* $2\frac{1}{3}$ *Siu*.

Es fallen nun die einzelnen *Khi*'s des Jahres auf die *Siu*: 1, $3\frac{7}{2}$, $5\frac{9}{2}$, 8, $10\frac{11}{2}$, $12\frac{13}{2}$, 15, $17\frac{15}{2}$, $19\frac{17}{2}$, 22, $24\frac{19}{2}$, $26\frac{21}{2}$. Durch ähnliche Betrachtungen, wie kurz zuvor, wird man finden, dass nach dieser Berechnungsweise Schaltmonate dort zu suchen sind, wo das *jetzige* *Khi-iü-siu* nahe gleich dem *Khi* mehr $1\frac{19}{44}$ also nahe gleich einem der folgenden Werthe wird:

$2\frac{19}{44}$, $4\frac{37}{44}$, $6\frac{55}{44}$, $9\frac{83}{44}$, $11\frac{111}{44}$, $13\frac{139}{44}$, $16\frac{167}{44}$, $18\frac{195}{44}$, $20\frac{223}{44}$, $22\frac{251}{44}$, $25\frac{279}{44}$, $27\frac{307}{44}$.

Ist das *Siu* etwas kleiner als einer dieser Werthe, dann fällt das *Khi* nach dem Neumonde, ist das *Siu* etwas grösser, dann vor dem Neumonde. Im letzteren Falle hat man noch mittelst der Zeit, um welche der Neumond nach der Mitternacht des ersten Tages fällt, zu entscheiden, ob das *Khi* noch auf den Ersten oder schon in den vorhergehenden Monat trifft. Die Zeit, um welche der Neumond nach der Mitternacht des Ersten eintritt, ist in dieser *neuen* *Siu*-Einheit gegeben durch den restirenden Bruch der Division von 14507-mal den um $\frac{7}{2}$ verminderten neuen *Khi-iü-siu* inclusive der bereits durchlaufenen 28 getheilt durch 24805. Man kann auch hier in den meisten Fällen näherungsweise setzen: 7 statt 14507 und 12 statt 24805. Da man dieses *neue* *Khi-iü-siu* aus dem bereits in Tafel B vorfindlichen *Khi-iü-siu* inclusive der durchlaufenen 28 durch Division mit 12 erhält, habe ich davon Umgang genommen, eine eigene Columnne hiefür in die Tafel B aufzunehmen.

So wird für den 318. Monat das neue *Khi-iü-siu* $22\frac{1}{2}$ für den 319. Monat $22\frac{6}{2}$ für den 320. Monat $22\frac{11}{2}$; und man findet ebenso wie früher, dass der 319. Monat Schaltmonat ist.

Welche dieser beiden Arten von den Chinesen angewandt wurde, muss ich gegenwärtig mangels des hiezu erforderlichen Belegmaterials unentschieden lassen. Meiner subjectiven Anschauung nach dürfte eher die zuletzt Erwähnte erwartet werden. Diese Berechnungsweise dürfte sicher bis unter die *Han*-Dynastie im Gebrauche gewesen

sein; ist doch ihr Resultat sehr wenig von den wirklichen Verhältnissen am Himmel verschieden. Erst in 2716 Lunisolarjahren ist das gerechnete *Khi* um 40 Tage, der gerechnete Neumond um 28 Tage zu früh.

Wenn im 穀梁傳文、六年 zu lesen ist: 閏月者附月之餘日也。積分而成于月者也。Der Schaltmonat besteht aus den überschüssigen Tagen des Mondmonats; nämlich die durch den Mond angehäuften Bruchtheile (dieser Tage)“, so besagt dies nichts anderes als dass der Schaltmonat ein Product des Unterschieds zwischen Mond- und Sonnenjahr sei.

Wenn auch jene Annahmen der chinesischen Astronomen über die Sonnen- und Mondbewegung, welche zu dem Resultate führten, dass 326 *Khi* sich in 336 Mondmonaten ereigneten, lange Zeit vorhielten, so konnte doch die fortgesetzte Controlle der Vorausrechnung durch die Beobachtungen am Himmel nur zeigen, dass auch diese Resultate für die Bewegungen dieser hauptsächlichlichen beiden Himmelslichter noch nicht mit den thatsächlichen Verhältnissen übereinstimmten. Mussten denn endlich doch alle Einflüsse und Ungleichheiten sich fühlbar machen, welche die Bewegung von Sonne und Mond aufweisen, und darum zu jener strengen Rechenweise hinführen, die noch heutigen Tages auf Grund der von den Missionären im *Lih-siang-khao-tsching* gegebenen Tafeln ausgeführt wird. War ja die Kalenderberechnung bei den Chinesen von jeher eine rein astronomische, wenn sie auch in der erstern Zeit, nach unsern jetzigen Anschauungen, mehr einer cyclischen Rechnung zu gleichen schien. Denn auf Grund der directen Beobachtungen wurden stets die grundlegenden Zahlen der Berechnung verbessert.

Dass die Chinesen aber, trotzdem sie unsern europäischen Entdeckungen stets voran waren, nicht schon im 2. Jahrtausend vor unsrer Zeitrechnung jene theoretisch astronomischen Kenntnisse haben konnten, die wir als unsere Errungenschaften feiern, dürfte denselben

wohl kaum zum Vorwurfe gemacht werden; umso mehr als es sich für sie stets *nur* darum handelte, die Obliegenheiten des Jahres, wie sie der Feldbau u. d. gl. mit sich brachten, zur richtigen Zeit ausführen zu können.

Weiteres über die jetzige Berechnung hier beizubringen, ist unthunlich wegen der hiezu erforderlichen Ausdehnung und der complicirteren Darstellung, und nicht unabweislich nöthig wegen der für die Jetztzeit anderweitig zu beschaffenden Hilfsmittel.

Die Chinesen brauchten, wie wir gesehen haben, auch hier nicht für den ersten Anfang eine Anleihe bei fremden Völkern zu machen, um ihren Kalender zu ordnen; ja sie konnten dies nicht einmal, weil die ganze Einrichtung desselben, die Art der Bestimmung des Schaltmonates kaum anderweitig ein Analogon hatte. Wenn sie ähnliche Beziehungen zwischen dem Mond- und Sonnenlaufe aufstellten, wie solche auch von andern Völkern gefunden wurden, so haben wir den Grund einzig und allein darin zu suchen, dass diese Verhältnisse für jedes betrachtende Auge am Himmel zu lesen sind. Zweifelsohne aber haben die intelligenten und aufgeweckten Bewohner des Mittelreiches schon in *urältester* Zeit, wie uns ja der Schuking glaubwürdig berichtet, den Erscheinungen am Himmel ihre Aufmerksamkeit gerade für diesen Zweck gewidmet, und so war es denn auch natürlich, dass sie als die Ersten jene Grundverhältnisse erkennen mussten.

Zum Schlusse möge noch eine Stelle aus dem Wörterbuche *Tsching-tsi-thung* (正字通) Platz finden, die in nuce den in diesen Zeiten entwickelten Gang der Vervollkommnung der astronomischen Kenntnisse und der Zeitrechnung enthält, und so zur Bekräftigung der Richtigkeit des hier dargelegten dient:

曆以日爲主、故从日。其从麻者、推其所經二十八舍、正日躔也、曆法始中終皆舉之、先求日至、以定曆元、履端於始也、參以昏星

舉正於中也。察日與天會、月與日會之盈虛、齊以閏、歸餘於終也。 Weil die Zeitrechnung durch die Sonne beherrscht (bestimmt) wird, ist das Zeichen 曆 mit »Sonne" (日) zusammengesetzt. Dass noch das Zeichen 秝 (麻) »durchschreiten" dazu kömmt, ist weil man daraus berechnet wie sie die 28 Häuser durchwandelt und die Sonnenbahn bestimmt. Der astronomischen Gesetze Anfang, Mitte und Ende wurden sämmtlich gebraucht. Erst suchte man die Solstitien um damit den Ursprung der Zeitrechnung zu bestimmen, und den Anfangspunkt für den Beginn festzustellen. Man bediente sich ebenfalls der des Abends culminirenden Gestirne; man forschte nach dem Zusammentreffen der Sonne und des Himmels und nach dem Überschuss und dem Deficit der Conjunctionen von Sonne und Mond; man egalisierte sie (die Zeitrechnung) durch den Schaltmonat, und transportierte zuletzt den Überschuss (nl. wenn der Überschuss zu 29 und ein Bruchtheil Tagen angewachsen war, ward er als Schaltmonat hinter irgend einen anderen Monat transportiert).

VARIÉTÉS.

LE RETOUR DE M. BONVALOT.

M. Bonvalot est revenu du superbe voyage qu'il a entrepris avec le fils du duc de Chartres, le prince Henri d'Orléans, à travers l'Asie, en suivant l'itinéraire: Paris, Saint-Pétersbourg, Moscou, Perm, Tobolsk, Omsk, Semipalatinsk, Kouldja, Kourla, le Lob-nor, le Tengri-nor, Batang, et enfin le Tong-King, d'où ils sont partis par la route ordinaire de mer pour rentrer à Marseille.

C'est un des plus beaux voyages d'exploration asiatique du siècle.

Nous ne croyons mieux faire que de donner le récit du correspondant particulier du *Temps* (Dimanche, 23 Novembre 1890) de l'arrivée des voyageurs à Marseille:

«Marseille, 22 Novembre, 10 h. 20.

«Le dernier mot que nous dit Gabriel Bonvalot, quand nous le conduisimes à la gare, il y a bientôt dix-huit mois, fut celui-ci: «Cette fois encore, je suis sûr de revenir». Et il le dit d'un ton si assuré que nous avons suivi sans inquiétude toutes les péripéties de son voyage. Il se dégage de sa personne une telle impression de force reposée et tranquille qu'il entraînerait au bout du monde les plus timides et les plus hésitants.

«En allant arpenter dans toute sa largeur cette terre d'Asie qu'il avait déjà traversée dans toute sa hauteur, il avait l'air d'accomplir sa fonction naturelle, la tâche pour laquelle il a été créé. Il n'y avait point de présomption de sa part à vouloir gravir le Thibet, puisqu'il avait escaladé le Pamir. Ni les choses ni les hommes n'étaient faits pour

effrayer ce vaillant et gai compagnon, qui, prisonnier chez les Afghans et, chaque matin, menacé de mort, avait trouvé moyen de divertir ses geôliers et se vantait de leur avoir ainsi porté un peu de France. Nulle fatigue n'était capable d'abattre ce corps fait pour les pesantes armures; nulle difficulté, d'embarrasser cet ingénieux esprit.

«Avant d'emmener là-bas le jeune prince Henri d'Orléans, il l'avait froidement examiné, comme il eût examiné le premier venu, et il n'avait fait au duc de Chartres qu'une promesse: «Si, par hasard, il y a des coups, je m'arrangerai pour les recevoir». On peut être certain que, s'il y a eu des coups, il s'est, de préférence, «arrangé» pour les donner ou pour les rendre. Bonvalot, lorsqu'on l'interroge sur sa façon de procéder, répond en souriant: «Ce n'est pas malaisé. J'enrôle les trois plus grands brigands que je rencontre. Moi, je les tiens, et ils tiennent les autres».

«Cette traversée de l'Asie dans toute sa largeur, depuis combien de temps il y rêvait! Il était à peine de retour de la précédente expédition qu'il en parlait à ses amis. Seulement il lui fallait beaucoup d'argent et le fonds des missions scientifiques ne pouvait lui en donner assez. On le rencontrait un petit atlas dans sa poche, promenant son projet et calculant son chemin, étape par étape. «J'ai mal, disait-il, à la partie de moi que je n'exerce pas». Des milliers de kilomètres à faire en pays inconnu, «dans les ténèbres de l'Asie», des mois et des mois à marcher dans les tourbillons de neige, qu'était-ce que cela?

Bonvalot avait son idée, très simple, tout simplement héroïque. Retrouver les sentiers perdus, aller des possessions russes aux possessions françaises, en ligne droite ou à peu près, faire passer la France (car il met la France au-dessus de tout) là où personne n'avait passé depuis qu'il y a une histoire, une Europe et des civilisations, tomber en Chine de n'importe où, fût-ce du ciel, surtout du ciel, il ne demandait pas davantage.

Pour le reste, il se confiait à son sens très net du terrain, à son sens très profond de la vie, à une sorte de tact, d'instinct, à une étoile choisie parmi les autres, durant les nuits passées sans toit et sans couvert, roulé dans une pièce de feutre. «J'ai, dit-il, en sa langue si originale, un tempérament de sauvage. Je me sens, en Asie, redevenir tout près de l'animal. Je flaire, je prends le vent. Il est rare que je n'arrive pas. Si je ne suis pas arrivé, je recommence». Il pique, tête baissée, à tâtons, dans l'aventure, et l'on ne sait si ce calme qui ne l'abandonne jamais, cette parfaite maîtrise de soi, provient d'une insouciance d'enfant ou d'une sérénité supérieure.

En tout cas, il a réussi; son succès permet de tout croire... Et, sur le quai de Marseille, je l'entends toujours nous dire: «Non, pas adieu, au revoir! Cette fois encore, je reviendrai».

L'Iraouaddy est arrivé à six heures du matin, retardé par la brume. Il aurait dû entrer hier soir à huit heures.

A bord étaient M. Bonvalot, le prince Henri, le père de Deken et le duc de Chartres, qui était allé à Port-Saïd, accompagné de M. Lorin, tous en parfaite santé.

La duchesse de Chartres et la princesse Marguerite attendaient les voyageurs.

Ceux-ci étaient partis de Paris le 6 juillet 1889: ils organisaient leur caravane, grâce à la bienveillance des autorités russes, à la frontière de Chine, qu'ils franchissaient le 1^{er} septembre; ils sont arrivés au Tonkin le 26 septembre 1890, au bord du fleuve Rouge.

Après la traversée du Tien-Chan, ils arrivent à Kourla, dans le Turkestan chinois. M. Bonvalot ramène l'ousbeg Rachmed, qui l'a accompagné dans toutes ses explorations et continue

son voyage, malgré les difficultés suscitées par les autorités chinoises dans la direction du Lob-Nor.

Au Lob-Nor, ils réorganisent leur caravane et font des provisions pour six mois; c'est avec peine qu'ils peuvent faire traverser la chaîne du Tchimen tagh à leurs chameaux, qui vivront désormais à plus de 4,000 mètres d'altitude. Le mal de montagnes se fait ressentir; le froid est intense, le vent d'ouest tempétueux: c'est un désert complet.

Au Lac Salé, près de ce lac appelé *Qui ne gèle pas*, par le voyageur russe Prjévalski, ils trouvent les traces d'une caravane mongole.

C'est une région absolument inexplorée; ils décident de marcher sur le Sud, supposant que les traces de la caravane indiquent une route vers Lhassa (capitale du Thibet). Ils renvoient alors les chasseurs et les âniers et les hommes qui veulent quitter l'expédition. Il leur reste quatorze hommes, quarante chameaux et dix-huit chevaux. Ils suivent les traces des Mongols jusqu'au 31 décembre; ils sont alors à plus de 5,000 mètres d'altitude. Deux jours d'un épouvantable ouragan leur font perdre les traces, déjà devenues rares.

Alors ils s'efforcent de suivre le 90^e degré de longitude. Ils ne s'y maintiennent qu'avec beaucoup de tâtonnements; chaque soir ils reconnaissent la route pour le lendemain.

Ils trouvent de grandes chaînes de montagnes, de grands lacs, des volcans éteints, des geysers et une passe à six mille mètres d'altitude. Au-dessous de cinq mille mètres, ils rencontrent de grands troupeaux de yaks sauvages, d'antilopes, d'orongos, de koulanes, sorte d'hémiones; les oiseaux ont disparu, aucune végétation, nul combustible que la bouse des yaks sauvages, de l'été précédent. Pas d'eau; ils font fondre la glace, la viande ni le riz ne peuvent être cuits à cause de l'altitude. Deux hommes meurent du mal de montagnes et de froid. Les bêtes de somme meurent successivement.

Enfin, ils retrouvent les traces du passage de troupeaux, mais seulement un mois après. La caravane, exténuée, est heureuse de retrouver des pâtres thibétains, vrais sauvages, qui ont grande défiance des voyageurs et craig-

nent qu'ils soient des Russes, déjà signalés par Pékin, d'où est venu l'avis de les arrêter.

Ils passent et arrivent delà du lac Ten'gri-Nor, où ils rencontrent les autorité thibétaines avec de nombreux cavaliers. Ils ont éprouvé une grande difficulté pour établir leur qualité de Français. Mais après quarante-cinq jours de pourparlers, à Dam, à une journée de Lhassa, des Thibétains fournissent les moyens de continuer la route aux voyageurs qui ont perdu tous leurs moyens de transport.

M. Bonvalot et ses compagnons suivent ce qu'on appelle la «petite route» du Thibet à la Chine, encore absolument inexplorée. Ils traversent le territoire des tribus indépendantes qui, sur l'invitation du Lama, souverain du Thibet, fournissent des yaks et des chevaux.

L'aspect ne change pas. Le pays est toujours très montagneux, de la neige, les passes très difficiles; on n'en compte pas moins de quarante-quatre du Ten'gri-Nor à Batang.

Enfin, voici des vallées, des fonds boisés, très giboyeux, de gros animaux; on traverse vingt-deux cours d'eau en trois jours. Certaines vallées sont cultivées et parsemées de villages assez semblables aux villages fortifiés de Provence ou de Toscane. Les habitants ont le même type que chez les nomades. Ils sont vêtus généralement de peaux de mouton; ils ont de longues chevelures, noires, flottantes. Parfois, on rencontre de très beaux profils, et une grande élégance d'attitudes.

Sur cette route, ils ont traversé le haut cours de la Salouen, celui du Mékong, et pour atteindre Batang le 7 juin, celui du Yang-tsé-Kiang (fleuve Bleu), dont ils supposent avoir reconnu la source sur le versant sud d'une chaîne colossale de montagnes qu'ils ont baptisée «monts Dupleix».

Trois ou quatre jours avant, ils avaient retrouvé une route connue des missionnaires français.

A Batang, ils trouvent le premier Chinois.

Ils continuent par l'Itanc jusqu'à Ta-Tsien-Lou, frontière de Chine, où les missionnaires français font un cordial accueil et restaurent leurs compatriotes à bout de forces.

Les voyageurs, obligés de se reposer un mois, partent le 29 juillet pour le Tonkin et voyagent à pied, les bagages sont portés à dos d'homme. C'est la saison des pluies, la chaleur est torride dans les rizières, partout on est en butte à la malveillance des Chinois qui, pour la première fois, voient des voyageurs vêtus d'un costume européen. Ils traversent de nouveau le Yang-tsé-Kiang pour aller du Sze-tchuen au Yun-nan.

Ils arrivent le 5 septembre au Yun-nan, où ils trouvent la première lettre d'Europe, datée du 5 septembre 1889, juste un an auparavant. Ils continuent leur route jusqu'à Mong-Tsé, où un consulat de France a été récemment établi. Ils arrivent au fleuve Rouge; à Man-hao, ils prennent des jonques chinoises et entrent au Tonkin à Lao-Kaï.

Toutes les autorités font un excellent accueil aux explorateurs; ils rencontrent, à quelques heures de Hanoi, une chaloupe à vapeur qui les conduit dans cette ville.

Le Tonkin leur a fait une bonne impression.

De Hanoi, ils vont à Hong-Kong, où ils retrouvent, à bord de l'*Iraouaddy* une partie de leurs collections, arrivées par le fleuve Yang-Tsé. L'autre partie est déjà expédiée du Lob-Nor par la Sibérie.

Les collections d'histoire naturelle comprennent 400 oiseaux, 100 mammifères, des roches et un herbier. Leur collection ethnographique du Thibet comprend des costumes, des armes, des ornements religieux, des livres de prières, etc. Le prince Henri a fait environ 700 photographies.

En somme, l'expédition a fait 2.500 kilomètres en route inconnue et relevé tout son parcours».

Les trois voyageurs, M. Bonvalot, le Prince Henri d'Orléans et le Père de Deken ont été reçus le dimanche 23 Novembre, à 11 heures et demie du soir, à leur arrivée à Paris, à la gare de Lyon par une délégation de la Société de Géographie ayant à sa tête le président: A. de Quatrefages, membre de l'Institut; le président de la commission centrale, le comte de Bizemont; MM. Alphonse Milne-Edwards, professeur au Museum d'Histoire Naturelle, membre de l'Institut, Alfred Grandidier

Explorateur et historien de Madagascar, Membre de l'Institut, Charles Maunoir Secrétaire de la Société de Géographie, le Capitaine. Binger, explorateur du Sénégal et du Haut-Niger, Henri Cordier, professeur à l'Ecole des Langues Orientales, Désiré Charnay, explorateur des vieilles cités mexicaines, Cotteau, le Globe-trotter si connu et si exact; Charles Rabot, explorateur du Groënland et du Nord de la Russie, Dutreuil de Rhins, chargé d'une grande mission dans l'Asie Centrale etc.

M. Eugène Dufeulle était la seule personnalité du parti royaliste venue à la gare de Lyon pour saluer le prince Henri d'Orléans à son arrivée à Paris. Le duc de Chartres avait exprimé le désir que la réception faite par la Société de géographie à son fils, en même temps qu'à M. Bonvalot et au R. P. de Deken, conservât le caractère intime que les savants désiraient lui donner; et l'on s'était incliné respectueusement devant ce désir.

A onze heures vingt minutes, le train rapide amenant les explorateurs était signalé et les membres de la Société de géographie se réunissaient dans le salon mis à leur disposition, tandis que M. Maunoir, secrétaire général de la Société, se préparait à recevoir les voyageurs.

Quelques instants plus tard, le rapide entrain en gare et les assistants se précipitaient vers le wagon-salon des explorateurs.

Le prince Henri d'Orléans était entouré du duc et de la duchesse de Chartres et de la princesse Marguerite. MM. Bonvalot et le P. de Deken sont descendus les premiers, échangeant des poignées de main et de cordiales étreintes avec les amis venus à leur rencontre.

A son tour, le prince Henri a paru sur la passerelle et s'est jeté dans les bras de son frère, le prince Jean d'Orléans, qu'il a tendrement embrassé; puis il a serré les mains très nombreuses qui se tendaient vers lui et a répondu par de gracieux saluts aux témoignages de sympathie qui lui étaient adressés.

Tandis que le duc de Chartres, la princesse Marguerite et le prince Jean d'Orléans quittaient la gare, salués jusqu'à leurs voitures par les assistants, M. Bonvalot, le prince Henri d'Orléans et le R. P. de Deken, conduits par M. Maunoir, se dirigeaient vers la salle

où étaient réunis les membres de la Société de géographie.

Leur fidèle compagnon de voyage, le dévoué serviteur de la mission, Rachmet, vêtu de son pittoresque costume, les suivit dans le cabinet de l'inspecteur général.

L'entrée des explorateurs a été saluée par des bravos et les membres de la Société de géographie se sont empressés autour de M. Bonvalot, du prince Henri d'Orléans et du Père de Deken, pour leur serrer les mains.

Puis, M. de Quatrefages, se tournant vers les trois voyageurs, leur a adressé l'allocution suivante:

«Mes bien chers collègues,
Monsieur Bonvalot,
Prince Henri d'Orléans,
Père de Deken,

«En m'appelant à l'honneur de la présider, la Société de géographie m'a imposé le devoir, bien doux à remplir, de saluer, le premier, les hommes intrépides qui, au risque de leur santé, trop souvent au péril de leur vie, vont explorer les terres inconnues pour mieux faire connaître le globe que nous habitons. — Vous êtes de ces hommes, vous et votre brave compagnon belge, le R. P. de Deken.

«Tandis que tous les regards semblent se tourner vers l'Afrique, c'est à l'Asie centrale que vous vous êtes adressés. Vous avez voulu atteindre et traverser le Thibet en plein hiver et vous avez réussi. Mais c'était là une entreprise vraiment audacieuse.

«Pendant des mois entiers, vous avez bravé les altitudes exagérées, la mauvaise nourriture, des fatigues épuisantes et des froids qui allaient jusqu'à 40 degrés au-dessous de zéro. Deux de vos serviteurs, deux Asiatiques, ont succombé aux atteintes de ces terribles conditions d'existence.

«Voilà au prix de quelles épreuves et de quels dangers vous avez tracé une route entièrement nouvelle d'environ 2,500 kilomètres dans les plus hautes régions du globe; voilà comment vous avez ajouté une grande et belle page à l'histoire de la Terre; comment vous avez inscrit deux noms de plus sur la liste des vaillants découvreurs dont la France a le droit d'être fière.

«La Société de géographie a toujours été profondément reconnaissante envers les voyageurs qui ont agrandi son domaine; elle est bien heureuse quand elle les voit revenir sains et saufs!... Ces sentiments ne peuvent que s'aviver chez elle lorsque, comme vous, ces voyageurs lui appartiennent à titre de membres.

«Soyez donc les bien revenus au milieu de nous et accueillez de cœur, comme ils vous sont offerts, les remerciements et les félicitations de tous vos collègues, dont je ne suis ici que le porte-parole.

«Et vous aussi, Père de Deken, qui avez fait partie de l'expédition dont nous sommes tous fiers, prenez votre part très légitime des bravos que nous adressons à vos compagnons de voyage».

De vifs applaudissements soulignent les principaux passages de cette allocution. Puis M. Bonvalot, un peu ému, remercie, en son nom et au nom de ses deux compagnons de voyage, la Société de géographie de l'accueil chaleureux qu'elle veut bien leur faire. Modestement, le vaillant explorateur déclare que les fatigues et les souffrances endurées sont oubliées en présence des résultats obtenus. «J'ai voulu faire, dit-il, avec mon compagnon, le prince Henri d'Orléans, une œuvre bien française. Tous deux, nous avons réussi, secondés par le Père de Deken; nous sommes fiers d'avoir réussi».

«D'ailleurs, a ajouté M. Bonvalot, en frappant amicalement sur l'épaule du prince Henri d'Orléans, on irait loin avec un compagnon solide et vaillant comme celui-là».

Il était minuit quand la réception s'est terminée. Le prince Henri d'Orléans est monté aussitôt en voiture avec M. Eugène Dufeuille, et s'est rendu chez son père, Rue Jean Goujon.

Le second dîner de la Réunion des Voyageurs Français a eu lieu le 11 décembre 1890, au «Lyon d'Or» sous la présidence de M. Désiré Charnay et était offert aux deux explorateurs du Thibet, M.M. Gabriel Bonvalot et le prince Henri d'Orléans. Etaient présents: M.M. Edouard André, P. Belon, Henri Binder, le capitaine Binger, de Bizemont, Borel, Cardanne, le commandant Caron, Cavalier, Cim, Chailley, Charlier, Charnay, Cholet, Henri Cordier, Cotteau, le

capitaine Decazes, François Deloncle, Devéria, Dru, Dutreuil de Rhins, Emery, Ferrari, Jules Garnier, Emile Gautier, Giffard, de Guerne, Harry-Alis, Hubert, d'Hubert, Jacottet, Krafft, Labonne, Le Bon, Maillot, Meillan, Monnier, le Prince Henri d'Orléans, Rabot, F. Régamey, Roussel, Rousselet, Schrader, Sévin-Desplaces, Sigaud, Soller, G. Tissandier, de Turenne, Varat, Vélain, Vincent, Weyl, Ivan de Woestyne. Des toasts ont été portés par M.M. Désiré Charnay, de Bizemont, le capitaine Binger et Charles Rabot.

Le Dimanche, 14th décembre 1890, a eu lieu le 69^e banquet annuel de la Société de géographie à l'Hôtel Continental. Cette réunion offrait un attrait tout particulier, M. Bonvalot et le prince Henri d'Orléans devant y assister. Aussi le nombre des convives, 117, était-il plus grand que de coutume et l'attente qui précédait le repas très vive. Le dîner était présidé par M. de Quatrefoies et on remarquait parmi les convives, outre M. Bonvalot, le Vicomte Eugène Melchior de Vogué, de l'Académie Française, MM. A. Daubrée, Alfred Grandidier, le Docteur E. T. Hamy, le Marquis de Nadaillac, de l'Institut, les généraux Parmentier et Hartung, l'amiral Vignes, le général américain Meredith Read, le général russe Venioukov, le général Türri, le colonel anglais Beresford Lovett, du service indien, le président Alexandre, M. Meurand, et M. Jagerschmidt, anciens ministres-plénipotentiaires, Henry Duveyrier, voyageur chez les Touaregs, le Comte Louis de Turenne, le Marquis de la Ferronnays, etc., etc. On avait remis à chaque convive un menu portant au verso une carte de l'Asie avec l'itinéraire marqué en rouge des voyageurs.

Le prince Henri d'Orléans, retenu chez lui par un accès de fièvre pernicieuse, fut obligé, au dernier moment de s'excuser par la lettre suivante de ne pouvoir assister au banquet.

«14 Décembre 1890.

27 Rue Jean Goujon.

«Mon cher Monsieur Maunoir.

«C'est encore épuisé par la fièvre que je prends ma plume pour vous dire le regret que j'ai de ne pas pouvoir assister au banquet que nous offre la Société

de Géographie. — Je suis d'autant plus désolé d'y manquer, que je pensais y trouver, du moins en partie, une compensation aux fatigues que nous avons souffertes durant notre long voyage. Rien ne peut mieux nous dédommager des peines que nous avons endurées que l'accueil à bras ouverts de nos amis, que le sentiment des hommes intelligents, qui mettent de côté les questions politiques pour ne voir en nous que des voyageurs ayant travaillé pour la France.

«Vous allez féliciter ce soir l'intrépide chef de notre expédition, M. Bonvalot. Permettez moi de joindre mes applaudissements aux vôtres pour saluer en lui un grand explorateur, un Français!

«Veuillez agréer l'expression de ma considération la plus distinguée.

Henri d'Orléans.

Monsieur Maunoir.

Secrétaire général de la société de Géographie. Hotel Continental.»

Le P. de Deken, qui est allé chercher un repos bien mérité dans sa famille, envoie un télégramme d'Anvers pour exprimer tous ses regrets de ne pouvoir rentrer à temps à Paris pour être présent à cette réunion.

M. de Quatrefages porte le toast au Président de la République; le comte de Bizemont celui au Président de la Société de géographie; enfin, M. Alphonse Milne-Edwards boit aux explorateurs:

«Messieurs!

«Au milieu de cette réunion amicale, dans cette fête de la Société de Géographie, notre pensée ne peut se détacher des absents, des voyageurs qui travaillent au loin pour préparer de nouvelles voies au progrès de la civilisation.

«Il est bon qu'ils sachent que nous ne les oublions pas et que chacun de leurs pas en avant est marqué de nos sympathiques applaudissements. Notre devoir est de proclamer leur mérite et de faire connaître leur oeuvre. — Ce sont de nobles entreprises, celles qui, dans un but désintéressé, entraînent vers l'inconnu des hommes décidés à sacrifier leur bien-être, leur santé, leur

vie, pour agrandir le champ de l'humanité — ce sont de nobles pensées celles qui les guident dans leurs périlleuses explorations.

«Notre souvenir ne quitte pas ces soldats de la science qui s'avancent en enfants perdus dans les régions séparées du reste du monde par les barrières qu'élève la nature ou la barbarie, nous admirons ce qu'il leur faut d'énergie soutenue et de volonté puissante pour accomplir leur mission civilisatrice. Dans cette lutte de tous les instants, sur un champ de bataille sans limites, le voyageur n'a pour soutien que la force qu'il porte en lui. Il ne connaît pas cet enivrement né de la fièvre du combat au milieu de compagnons qui partagent les mêmes dangers. — Il est seul, loin des siens, son coeur ne peut se réchauffer au contact de coeurs amis, ses souvenirs même deviennent autant de regrets. Que de motifs de défaillance et de découragement! S'il ne faiblit pas, s'il persévère, c'est qu'il a foi dans sa mission; Il se sent partout accompagné de nos vœux et il entend, comme un écho lointain, les voix de ceux qu'il a laissés au pays natal lui crier: *sursum corda*.

«Je vous invite donc, Messieurs, à porter un toast aux voyageurs français et aux voyageurs étrangers car, à nos yeux, ils sont tous de la même famille.

«Parmi ceux qui sont au loin, donnons un souvenir à M. J. Chaffanjon qui étudie en ce moment les régions du Venezuela situées entre le bas-Orénoque et la Guyane anglaise, à M. Coudreau dont les longs et fructueux voyages nous découvrent les terres du Haut Maroni et du Haut Oyapock.

«Saluons nos intrépides explorateurs de la terre d'Afrique; M. Fouereau et son émule M. Dybowski tous deux prêts à entrer au coeur du pays Touareg; M. de la Martinière occupé au Maroc d'études archéologiques, le capitaine Monteil et le lieutenant de Vaisseau Mizon qui cherchent à relier la vallée du Niger à celle du lac Tchad; M. Crampel dont l'objectif est le même, mais qui veut arriver à son but en remontant les affluents du Congo, le vaillant Savorgnan de Brazza et ses collaborateurs Fourneau, Dolisie eterton; le D^{teur} Catat et M. Maistre rentrant en France après deux années de

séjour à Madagascar, riches d'observations nouvelles. Saluons aussi M. Deflers qui parcourt au péril de sa vie, le sud de l'Arabie, M. de Morgan chargé d'une mission archéologique en Perse; M. E. Blanc qui, de Tachkent, vient de gagner le Pamir; M. Pavie dont l'activité, l'énergie et le patriotisme ont tant contribué à nous faire connaître les contrées situées entre le Siam et nos possessions indo-chinoises; M. Joseph Martin parvenu récemment dans le N. E. du Thibet; M. Lix, envoyé à la Nouvelle Guinée pour y faire des recherches d'histoire naturelle; M. Ch. Rabot qui, toujours attiré vers les terres du Nord, vient de parcourir le bassin de la Petchora; M. Deschamps, à Ceylon, et bien d'autres encore, dont j'ai le regret de ne pouvoir citer ici les noms.

«Mais nous devons aussi un salut cordial à ceux qui reviennent après le combat, partager avec nous l'honneur de la victoire; j'ai nommé M. Gabriel Bonvalot, le prince Henri d'Orléans et leur compagnon le père de Deken.

«M. Bonvalot, il y a deux ans notre société fêtait déjà un de vos retours; Vous aviez accompli avec MM. Capus et Pépin un voyage des plus dangereux — à travers les vallées de la Perse, les sables brûlants de Karakoum, la Boukharie et le Ferganak, vous aviez gagné les sommets glacés du Pamir que vous avez traversé en plein hiver pour redescendre chez les Afghans et revenir par l'Inde. — Votre rêve s'était réalisé, mais pendant les longues nuits du campement sous la tente, vous en aviez fait un autre qui devait vous ramener au centre de l'Asie. Vous vouliez attaquer le Thibet, cette citadelle inexpugnable, et en pénétrer les mystères. Vous avez réussi, car votre volonté forte a le secret du succès.

«Et vous, prince Henri d'Orléans, vous avez conquis, dès vos débuts, une place à côté des plus hardis pionniers de la science. Dans cette longue campagne à travers le continent asiatique vous avez fait plus que de vous frayer un passage et de relever des itinéraires, vous avez su regarder, observer et vous vous êtes révélé naturaliste consommé. Malgré des difficultés qui auraient rebuté un cœur moins ferme, vous avez réuni des col-

lections d'un inestimable prix dont vous disposez généreusement en faveur de nos Musées nationaux.

«Au lieu de vous reposer après tant de labeurs, vous allez maintenant vous remettre à l'œuvre pour nous faire connaître les productions d'une région d'autant plus intéressante qu'elle semble la clef de route de l'Asie. Vous avez rendu ainsi un service signalé à la science et nous tous, amis de la Géographie, nous vous en remercions.

«Nous regrettons l'absence du père de Deken, Pendant son long voyage, il a supporté sans faiblir les fatigues excessives de la route, mais arrivé au port, il paye maintenant son tribut à la maladie qui le retient loin de nous; les vœux que nous formons pour son prompt rétablissement iront jusqu'à lui.

«Nous avons parmi nous un représentant des explorateurs étrangers, le colonel Beresford-Lovett; il a parcouru la Perse et l'Inde, il a été l'un des commissaires chargés de délimiter la frontière Perso-Afghane; sa place était marquée à ce banquet et je suis heureux de lui souhaiter la bienvenue.

«Messieurs! que ce toast aux explorateurs, aux grands voyageurs, leur dise toute notre gratitude et l'admiration que nous inspirent leurs travaux.

Je bois à leur santé et à leur succès».

M. Bonvalot répond dans une improvisation avec beaucoup d'humour à ce toast, racontant les misères que ses compagnons et lui ont endurées, leurs difficultés pour se procurer une nourriture à peu près impossible, l'entrain du Prince Henri d'Orléans et la fertilité de ressources de leur fidèle Usbecq Rachmet.

M. Charles Vélain, professeur à la Sarbonne, et M. Charles Gauthiot, secrétaire général de la Société de Géographie Commerciale, ont porté de nouveaux toasts; le premier à Bonvalot, au nom de la géographie physique, le second, à M. Charles Maunoir, secrétaire de la Société de Géographie, retenu chez lui par un deuil récent; enfin M. Henri Cordier a terminé en ces termes, souhaitant la bienvenue à la presse, française et étrangère, dont de nombreux représentants assistaient au banquet.

«Monsieur le Président,

«Messieurs,

«Lorsque l'excellente Madame Doublet de Persan, au XVIII^e siècle, invitait les membres de ce qui était appelé sa *Paroisse*, à inscrire sur des registres *ad hoc* les nouvelles du jour, elle ne faisait pas du journalisme: elle faisait des potins — tradition, d'ailleurs, qui n'est pas perdue;

«Les Chinois qui nous ont devancés dans beaucoup d'inventions, ont leur journal depuis nombre de siècles; mais l'antique *Gazette de Péking* se contente d'enregistrer les mutations des fonctionnaires, de célébrer les vertus de veuves éplorées, de chanter les louanges de fils dévoués, de raconter les débordements du Fleuve Jaune — un vrai fléau pour les fils de Han, celui-là, entre parenthèses. Si le Gouverneur général du Yun-nan et du Kouei-tcheou, qui porte le titre sonore de *Yun-Kouei Tsong-tou*, condescend dans un Mémoire adressé au Trône à signaler la présence de M. Bonvalot et de ses compagnons à Batang et à Tatsien lou, il est fort possible que cet incident du voyage de nos chers compatriotes soit indiqué de la façon suivante: «Trois diables étrangers, trois *Yang Kouei tseu*, venus du pays du Tsar blanc, ont impudemment franchi la frontière du Si-tsang, pour se rendre chez les bandits *Fa-lan-si*, qui dévastent le royaume de Ngan-an.» Ce n'est pas encore là le journalisme.

«Notre bon Théophraste Renaudot lorsqu'il créa la *Gazette de France*, en 1631, et même John Walter lorsqu'il

jeta en 1783 les fondements de cette puissance qui s'appelle le *Times*, étaient encore bien loin de ce qu'est la presse actuelle.

«Il a fallu que la science moderne ajoutât à la production rapide et à bon marché la presque instantanéité de la nouvelle: la vapeur, qui a remplacé la malle-poste et le voilier, est aujourd'hui dépossédée par l'électricité, et le télégraphe, devenu insuffisant, se voit complété par la voix humaine avec le téléphone.

«C'est maintenant que l'on peut dire avec l'image devenu un cliché usé, mais toujours vrai, que la Presse est la Renommée aux cent bouches.

«Tous, nous appartenons à cette presse, tous, par l'entrefilet du journal, par l'article de la revue ou par le livre, qui exprime notre pensée ou raconte nos gestes.

«C'est grâce à cette presse dont je vois autour de nous tant d'éminents représentants, que dans deux heures, de New-York à Chang-haï et Yokohama, on saura l'accueil enthousiaste fait ce soir à Bonvalot et à ces compagnons. Que dis-je, dans deux heures? on le saura à Chang-haï, où il est maintenant cinq heures du matin, plusieurs heures avant même le compositeur du journal le plus matinal de Paris.

«Messieurs,

«A la Presse française

«A la Presse étrangère.»

H. C.

The Non-Chinese writings of China and Central Asia.

Abstract of a lecture before the Philological Society 6th March 1891,

BY

Prof. TERRIEN DE LACOUPERIE.

At the meeting of the Philological society held at University college on the 6th of March, Prof. Terrien de Lacouperie read a paper on *The new Chinese writings of China and Central Asia*.

The most remarkable of these writings is the Chinese writing itself whose origin is now clearly shown to have been foreign. The proofs put forward as decisive on the subject belong to four classes: 1°. Glaring derivation of the oldest Chinese characters, not only in the case of single signs, but also of complex symbols, inclusive the signs for several metals and the cardinal points, from the very shapes assumed by written characters of Babylonia and Elam at the time of Gudea (2500 B. C.); 2°. Souvenirs in the Chinese legends of the cuneiform writing; 3°. cuneitic shapes of same ancient Chinese characters; 4°. No traces whatever of a hieroglyphic period of the writing in China¹⁾.

The sole traces of a script, should it be so called, before the immigration of the Bak families civilisers of China, were the cup-marks, found by the latter on the cliffs of the *Ho* and *Loh* rivers, and which gave rise to the legends of the *Ho-t'u* and *Loh-shu*.

The Buddhist missionaries, *Tze-Kao* in 221, *Li-fang* in 219 B. C., *Kasyapa Matanga* and *Gobharana* in 67 A. D., and others, afterwards introduced the sanskrit writing which, however, remained known among themselves only.

In the fifth century, an alphabet of 13 letters was extensively used, at the court of the *Wei* Tatars then ruling over northern China. It was called the *Si-yü Hu shu* and is described as in use as far as *Kiu-tze*, *Kao-tchang*, and among the

Tuh-kiuh huns; Eastwards it formed most probably the Corean writing, and it was apparently an adaptation and simplification by the Buddhists to the limited exigencies of the Tatar dialects, of a richer alphabet.

West of this, in the Tarym basin, at Kashgar, Och, Kharandha, Akin, Kutche and Aksu, the writing was much alike the sanskrit character. It is represented by the Ms. on birch bark brought back lately from one of the buried cities near Kuchar by Lieut. Bower. And in the Tokharistan an alphabet of 25 letters from left to right, not visibly Indian in origin, was employed. All this about 630 A. D. according to the statements of the Buddhist pilgrim *Hiuen-tsang*.

North of the *Hu* and of the preceeding, was the *Suljek* writing composed of thirty and odd characters, spoken of by the same pilgrim. It is perhaps the same as that of the Jenissei and Karakorum inscriptions which was in use in the latter country in the 8th century, and is now trying the sagacity of several scholars. This curious script, which is not without resemblances both with the Indo-Bactrian and the Runic characters, was superseded in the following century by the nestorian writing of syriac origin introduced in China in 635 A. D., as shown by the celebrated inscriptions of *Si-ngan fu*. From this Semitic writing were derived successively the Uigur, so called in 1251—1311, and the Mongol; the latter giving birth in 1599 to the Mandshu and afterwards to the Kalmuck characters.

The northern frontagers of China and its past-conquerors had special writings made for themselves. In 920 the *K'i-tai* or *Liao* Tatars made several thousands

1) We leave these statements concerning the origin of Chinese writing, to which we utterly demur, entirely to the responsibility of Dr. T. d. L. G. SCHLEGEL.

of large characters and also some smaller ones. In 1030 the *Tangutans* or *Si-Hia* made a writing rather complicated which is represented on same coins and the 7th version of the *Keu-yung kwan* inscription. In 1119, the *Djurtchen* or *Kin* Tatars make about a thousand characters represented by the inscriptions of *Liang-Kiun Salikhan*; in 1145 the same Tatars make another writing represented by the *Yen-l'ai* inscription and a vocabulary of 881 words lately discovered. And in 1269 the *Yuen-Mongols* make the *Bashpa* characters, 41 in number, which were little used and disappeared entirely after 85 years.

In the South-west of China, the non-Chinese tribes have had and still have writings of their own. The most remarkable is that of the *Lolos* which was existent in 9 A. D. in N. E. Yun-nan and was called the *Tsuan* writing. Manuscripts have come to Europe which show their number to be at least 450, and a vocabulary is in preparation by a missionary.

The *Miao-tze* of Kuei-tchou had in 1650

a writing of their own, a specimen of which has been given by *Luh-tze-yun*, a Chinese author of the period.

The *Shui-kia* or *Bu-shui* of S. W. Kuei-tchou have a special writing, apparently derived from the Chinese *Li* character; it is represented by a Ms. in the British Museum.

The *Mosso* or *Nashi* have a sort of writing partly pictorial and chiefly in use for witchcraft purposes. It is spoken of by the Chinese at the beginning of the last century. There are manuscripts in London and in Paris.

Another writing of about 200 signs, mixed in character, many of them being corruptions of Chinese, is illustrated by a bilingual Ms. of the Musée du Trocadéro in Paris; the other writing being *Mosso*.

The *Poh-y* or Chinese Shans have also a writing of their own, which is represented by texts since the *Ming*-dynasty, and which may be derived from Tibetan.

Specimens of twenty-three writings out of the twenty-six mentioned in the paper were exhibited at the meeting.

CHRONIQUE.



ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

Le second fascicule des »Mittheilungen der geographischen Gesellschaft in Hamburg» contient un très bon article sur les îles *Lieou-kieou* par le docteur **O. Warburg**.

Dans le *Globus* (Vol. LIX, N° 1) le **Dr. W. Sievers** publie une description des îles du Japon par un Japonais. Dans le N° 3 nous trouvons une notice sur le voyage d'un anglais et sa femme (Littledale) au Cashmere par le Pamir. Le N° 5 contient un rapport de M. **Emil Mayr** sur le voyage de *Grombtchevsky* dans l'Asie centrale de 1888 à 1890 avec une carte du Pamir et Turkestan. Le *Globus*, N° 10, contient un rapport détaillé sur le voyage de *Bonvalot* dans l'Asie centrale. N° 11 contient une esquisse de la cour de Siam et des essais civilisateurs du roi de ce pays.

Le **Dr. Jos. Kohler**, professeur à l'université de Berlin, vient de réunir en un volume ses monographies de droit comparé (Islamite, Berbérien, Chinois et Ceylanais) antérieurement publiées. (*Ausland* 1891 N° 1).

Notre collaborateur, le **Dr. F. Kühnert** de Vienne, vient de publier dans le 4^e Vol. de la »Wiener Zeitschrift f. d. Kunde d. Morgenl.» une traduction allemande d'un Chapitre du **數理精蘊** publié sous les auspices de l'Empereur *Khang-hi* entre 1713 et 1738.

AMÉRIQUE.

M. Stewart Culin, de Philadelphie, continue dans les publications de l'Université de Pennsylvanie ses articles sur les jeux de hasard Chinois en Amérique. Vol. I, N° 4, contient une description des jeux *fan t'an* 分攤 et *Pak-kop-piu* 白鴿標.

ANGLETERRE.

Selon les *London Proceedings* 1891, N^o. 1, la terre compte près de 1488 millions d'habitants ainsi répartis :

Asie	850,000,000
Europe	380,200,000
Afrique	127,000,000
Amérique du N.	89,250,000
Amérique du S.	36,420,000
Australie	4,730,000
Régions polaires	300,000
total	1487,900,000

CHINE.

Le »Journal of the China Branch of the Royal Asiatic Society», Vol. XXIV, Shanghai 1890, contient un *Essai sur la littérature mandchoue* par **P. G. von Möllendorff**; un *Abstract of information on currency and measures in China* une série de réponses concernant ces sujets à un questionnaire posé par la China Branch of the Royal Asiatic Society, compilé par **M. H. B. Morse**; un article très étendu sur *l'histoire préhistorique de la Chine*, déduite des caractères Chinois anciens par le Dr. **Ernst Faber**; un mémoire de **M. J. Edkins** sur *l'Architecture Chinoise*; des *Notes on the Nestorians in China* par **E. H. Parker**; *The »tent theory» of Chinese architecture* par **S. Ritter von Fries**; une *Note on the comparative longevity of males and females in Japan* par **T. E. Hallifax**; ainsi qu'une Nécrologie de **Edward Colborne Baber** et les »Proceedings» et Revues habituelles.

Le *Chinese Recorder and Missionary journal* de Février contient une correspondance excessivement importante entre un Manchou lettré et un Missionnaire européen sur quelques points capitaux de la religion chrétienne.

In the last days of the last Chinese year, 300 pirates and robbers were decapitated in the province of Canton only. It seems piracy is more flourishing than it ever was.

FRANCE.

Le général **Tcheng Ki-tong** a quitté la légation de Chine à Paris (*Figaro* 28 Fév.).

A la Séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres du 16 janvier 1891 **M. Grandidier**, de l'Académie des sciences, lit une note sur l'origine du nom de Madagascar:

«Quoi qu'on en ait dit, ce nom n'est pas celui sous lequel les indigènes désignent leur île. Marco Polo a décrit, sous le nom de Madagascar, le pays de Magdocho, situé sur le côté est de l'Afrique, un peu au nord de l'équateur; Martin Behaim, interprétant à faux le récit de ce célèbre voyageur, mit au hasard une grande île imaginaire qu'il appela Madagascar sur un célèbre globe (1492). Quand les Portugais, en 1500, découvrirent l'île Saint-Laurent (notre Madagascar), les géographes du commencement du seizième siècle marquèrent cette île, tout en laissant celle de Martin Behaim au beau milieu de l'Océan. Plus tard, on constata que cette dernière n'existait pas. En 1531, Oronce Finé fonda les deux îles en une seule sous le nom de Madagascar ou Saint-Laurent; c'est donc à lui qu'on doit la dénomination fautive sous laquelle l'île de Madagascar est aujourd'hui connue».

Par arrêté du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, en date du 17 janvier 1891, le diplôme d'élève breveté de l'école des langues orientales vivantes est accordé:

Pour les langues arabe littéral, arabe vulgaire, persane et turque, à M. Querry (Louis-Léon-Amédée).

Pour les langues arabe littéral et arabe vulgaire, à M. Rosnoblet (Charles-Maurice-Achille) et à M^{lle} Gaultier de Claubry (Marie-Henriette-Isabelle).

Pour la langue arabe vulgaire, à M. Parigot (Charles).

Pour les langues arabe vulgaire, persane et turque, à M. Talon (Alexandre).

Pour la langue malaise, à M. Brissaud (Léonard).

Pour la langue arménienne, à M. Meillet (Paul-Jules-Antoine).

Pour la langue chinoise, à M. Launay (Paul-Marie-Joseph-Albert).

Pour les langues chinoise et annamite, à MM. Sainson (Camille-Auguste-Jean) et Tourrés (Alphonse-Jean-Joseph).

Pour la langue japonaise, à MM. André (Désiré-Marie-François-René) et Guibert (Jacques-Amédée).

Pour la langue annamite, à MM. Besson (Léon) et Meyer (Arthur).

Pour la langue russe, à M. Grenard (Joseph-Fernand).

Pour les langues hindoustani et tamoule, à M. de Barigue de Fontainen (Gérard-Hilaire-Prosper-Emmanuel-Hippolyte).

Pour la langue hindoustani, à M. Devèze (Henri-Casimir-Hippolyte-Gérard).

Pour la langue roumaine, à M. Monnier (Joseph-Louis-Emile).

Pour les langues russe et roumaine, à M. Laloy (Emile-Joseph).

M. Septime Auguste Viguiet, ancien capitaine du port de Shang-hai, a reçu les palmes d'officier d'académie au jour de l'an, à l'occasion du congrès international de télégraphie, pour services rendus dans la composition et l'invention d'un code télégraphique à l'usage des Chinois.

Dans sa séance de décembre 1890, la Société Asiatique de Paris a élu comme membres de son Conseil, MM. **Henri Cordier**, le **Marquis de Rochementeix** et **Marcel Dieulafoy**.

Nous apprenons avec grand plaisir que l'excellent Cadi de Tlemcen, qui assistait en 1889 au Congrès des Orientalistes de Stockholm, **Si Chaïd Ben Abdallah**, a été fait Chevalier de la Légion d'honneur et de l'Ordre Royal de Wasa.

Parmi les Conférences faites à Paris les samedis soir du 10 janvier au 14 mars 1891 en l'hôtel des Sociétés savantes pour les membres de l'Association française pour l'avancement des Sciences, dont le Président est cette année Mr. **P. P. Dohérain**, de l'Académie des Sciences, nous notons pour le 21 février: *La Chine à travers les âges, vue par les étrangers*, par **M. Henri Cordier**.

A la Séance de la Société de géographie de Paris, du 9 janvier 1891, il est donné communication de plusieurs lettres de **M. Edouard Blanc**, qui voyage dans l'Asie centrale:

Dans la première, datée du 9 novembre de l'an dernier, **M. Blanc** mande qu'il a traversé de l'ouest à l'est la partie septentrionale du massif montagneux qui forme le nœud des chaînes de l'Asie centrale et que nos atlas indiquent sous le nom collectif de *Pamir*. Or, dans le pays, ce mot a un sens beaucoup plus restreint et ne désigne qu'une région de ces montagnes dont les diverses parties portent des noms distincts: Darvass, Alaï, Trans-Alaï, etc. »Je vous écris sur mes genoux, par un froid de 5 degrés. Je viens de passer quatorze nuits couché sur la neige ou sur la terre gelée, sans lit, sans tente, simplement roulée dans ma pelisse en peau de mouton et la tête appuyée sur ma selle, par des froids atteignant -15° à -20° .

»Nos collègues Bonvalot, Capus et Pépin ont réalisé, avant moi, le sport extravagant qui consiste à voyager dans le Pamir en hiver; ils ont traversé le massif en long, du nord au sud; moi, en large, de l'ouest à l'est, ce qui est un peu plus facile, ou du moins un peu plus court. J'ai conservé mes dix chevaux et tous mes bagages"...

Dans la seconde lettre, écrite de Kachgar, 13 novembre, le voyageur décrit un repas où il avait été invité par le *Tao-tai* ou gouverneur de Kachgar. On servit des ailerons de requin, des holothuries farcies de moelles, des tiges de *Nelumbium speciosum*, des crabes confits, tout cela assez médiocre: des œufs farcis d'une gelée parfumée et des racines de bambou marinées dans l'huile de ricin et qu'on mange à la fin du repas en les assaisonnant avec des œufs de poisson, étaient détestables. En revanche, le canard à la mode du Yunnan et les andouillettes de foie du même volatile étaient délicieux. Pour les queues de rats au sucre et les sangsues confites (des sangsues confites!) elles avaient été heureusement remplacées par de très bonnes salamandres confites et farcies.

Par sa troisième, datée d'Ak-tchi (Empire chinois), 22 novembre, M. Ed. Blanc annonce qu'il va prendre, pour revenir, la route de la Sibérie. Il s'est donc dirigé vers les monts Tien Chan (monts Célestes), qu'il va étudier aussi bien que le lui permettra la saison défavorable. Il devra séjourner pendant plusieurs jours à des altitudes qui dépassent 12,000 pieds, sur des plateaux tout à fait dépourvus d'abri et de combustible. Cette lettre, où le voyageur donne beaucoup d'autres détails, a été écrite par lui sous une yourte kirghise, à la température de -7 degrés. Ne nous plaignons donc pas trop du froid qu'il fait à Paris et songeons aux pauvres voyageurs, surtout quand on écoute et que l'on transcrit leurs récits dans une salle bien close et bien chauffée.

Mr. D. Marcoen donne dans le *Journal Officiel* du 19 janvier le compte-rendu de la séance de la Société d'Ethnographie du 12 janvier dont nous extrayons le passage suivant :

» *Le Bouddha coréen.* — M. Charles Varat, explorateur, fait une communication sur les particularités qui caractérisent les représentations coréennes du bouddha Çakyamouni. Le type des statues et statuette que l'on rencontre en Corée, et dont quelques-unes font partie de la collection rapportée en France par M. Varat, est tout à fait différent de celui des types connus jusqu'à ce jour. Le costume, lui aussi, n'est pas semblable à celui qu'on voit d'ordinaire sur les images indiennes du grand instituteur religieux. Les Coréens ont donné à leurs figurines bouddhiques le type particulier de leur race; sur quelques-unes d'entre elles on aperçoit des moustaches communément peintes en vert. Au lieu de la petite calotte ornée de perles qu'on distingue le plus souvent sur la tête du Bouddha, on a mis une couronne. La marque frontale a été religieusement conservée.

Un autre fait de nature à intéresser les philologues est que toutes ces statues ou statuette sont creuses, de façon à pouvoir contenir dans l'intérieur les documents relatifs à leur provenance, des prières, etc. Ces documents sont presque toujours composés en chinois et écrits en caractères idéographiques; on y remarque cependant de temps à autre quelques légendes en langue et en lettres alphabétiques coréennes.

Une discussion s'engage, à la suite de cette communication, sur la variété des types artistiques du Bouddha, dans les divers pays du monde où sa doctrine a été introduite.

M. Ferdinand Bourse rappelle qu'au dernier Congrès international des sciences ethnographiques en 1889, M. le docteur Leitner, de Lahore, a mis sous les yeux des membres des photographies extrêmement curieuses de statues bouddhiques qui présentent tous les caractères de l'art grec. A côté de représentations grossières et le plus souvent caractérisées par un ventre rebondi, on trouve d'ailleurs dans l'Inde des représentations du Bouddha qui se recommandent par

une remarquable noblesse d'attitude et par une pureté de dessin qui font honneur aux artistes indigènes.

M. Marceron fait observer que, chez tous les peuples, on a fait des images religieuses grotesques des divinités, en même temps que, chez quelques-uns, des artistes éminents en donnaient des représentations idéalisées de la façon la plus remarquable. On possède ainsi des images aussi enfantines que mal conçues du Christ et des saints. Certaines images de la sainte Vierge la représentent avec une figure noire et toutes les apparences de la bestialité. D'autres images, au contraire, ont donné le portrait de Jésus et de sa mère d'une façon qui ne cesse d'être admirée d'âge en âge.

Victor Dumas cite l'opinion de quelques savants qui ont remarqué que, malgré l'inégalité extrême qui caractérise les figures indiennes qu'on possède du Bouddha, il y avait dans toutes un air de ressemblance. Cet air de ressemblance, peu contestable, a fait émettre l'opinion qu'au point de départ il y avait eu le portrait réel d'un homme, et on a vu dans cette particularité un argument contre ceux qui contestent l'existence réelle de Çâkyamouni.

Le président résume la discussion. Plusieurs artistes sont venus le consulter pour avoir des renseignements sur les meilleurs modèles qu'ils se proposent d'exposer au prochain Salon. Il n'a pas hésité à leur répondre que la copie servile d'un type oriental quelconque, indien, siamois, chinois, japonais ou autre, ne serait pas digne d'un véritable artiste; que pour créer une œuvre remarquable de statuaire bouddhique en Europe, il était indispensable, tout en étudiant les divers genres de représentation du Bouddha qui ont été faits en Orient, de s'inspirer de la doctrine du grand instituteur indien et, sans s'écarter complètement des types connus, de les modifier cependant suivant les exigences du génie européen."

Le *Journal Officiel* (19 janvier 1891) donne sous la date du 18 janvier des *Renseignements sur la situation des Colonies* dont nous extrayons ce qui est relatif à l'Extrême-Orient :

Cochinchine et Cambodge.

La situation politique reste excellente en Cochinchine et au Cambodge.

Quant à la situation économique, stationnaire en Cochinchine, elle s'améliore de jour en jour au Cambodge; les statistiques douanières indiquent une sérieuse reprise dans les transactions. Malheureusement, la récolte du riz, qui sera moyenne dans les provinces du centre et du sud, est d'ores et déjà à peu près perdue dans le nord par suite de la sécheresse. Quant aux autres productions, indigo, mûrier, coton, tabac, elles promettent des résultats excellents.

Une usine à égrener le coton a été installée par un Européen dans l'île Sakhandal; les premiers résultats obtenus permettent de fonder de belles espérances pour le succès de cette entreprise.

Annam.

L'état général des provinces est satisfaisant : les récoltes s'annoncent bien partout. Mais la situation économique et, par suite, les recettes de douanes, se ressentent encore de la crise générale du commerce ; il en résulte que plusieurs impôts directs, celui de capitation notamment, ne rentrent que difficilement.

Le commerce extérieur pendant le mois de septembre 1890 est représenté par les chiffres suivants :

Importations	33.472 Piastres.
Exportations	90.498 »

Soit au total . . . 123.970 Piastres.

Une sensible diminution s'est produite, pendant ce mois, dans l'importation des marchandises étrangères. L'importation française, au contraire, a augmenté ; elle a atteint le chiffre de 4.531 piastres et porte sur le sucre, le fromage, le tabac, les bougies, les boissons, les cotonnades, la sellerie, la ferronnerie et les instruments de précision.

Exportations. — En ne tenant pas compte de la canelle qui est mise en ferme, les exportations pendant le mois de septembre 1890 ont subi, comparativement à la période correspondante de l'année 1889, une augmentation de 22,071 fr. qui porte sur la soie grège, les nids d'hirondelles, les poissons secs, les tissus de soie, le sel marin, les espèces médicinales, le cumac et les rotins.

Tonkin.

La navigation du fleuve Rouge jusqu'à Laokay n'est plus inquiétée par les pirates et donne lieu à un mouvement commercial très accentué.

La deuxième récolte du riz est presque partout satisfaisante ; mais la situation commerciale laisse toujours à désirer. Le mouvement du port de Haiphong s'est sensiblement ralenti. Seules les jonques chinoises, alimentées par la pêche dont les résultats promettent d'être excellents, sont arrivées en aussi grand nombre que les années précédentes.

L'état sanitaire est généralement bon.

Par une ordonnance du 20 octobre 1890, le vice-roi de Canton a établi les surtaxes suivantes sur les articles d'importation de provenance étrangère désignés ci-après. Ces droits sont perçus à Pakhoï ainsi qu'à Shouei-tong, Lei-tcheou-fou et Hoi-how (circonscription consulaire de Pakhoï) :

Draps et lainages, par pièce, 40 cents de dollar.

Crépons et cretonnes, par pièce, 30 cents de dollar.

Velours et flanelles, par pièce, 20 cents de dollar.

Toiles écruës et teintes, par pièce, 20 cents de dollar.

Cotonnades de toutes dimensions et de toutes couleurs, unies, imprimées ou brochées, par pièces, 20 cents de dollar.

Mouchoirs (soie ou coton), par douzaine, 2 cents de dollar.

Couvertures de laine, par paire, 20 cents de dollar.

Mousselines, par pièce, 5 cents de dollar.

Cotons filés, par picul (60 kilogr.), 30 cents de dollar.

Coton brut, par picul (60 kilogr.), 15 cents de dollar.

Huile de pétrole, par caisse de 45 litres, 40 cents de dollar.

Allumettes, par caisse de 50 grosses 2 piastres 30.

Les commerçants de Pakhoï auraient adressé à Canton une protestation collective contre cette mesure. Ils espèrent que le gouvernement central de Pékin interviendra pour s'opposer à la perception desdites taxes additionnelles qui grèvent lourdement le commerce étranger en Chine».

JAPON.

Cremation in Japan. Tokio possesses now three crematories, in which about one third of the deceased are burned. The others are buried; but since burial within the town has been prohibited, the number of cremations augments. In 1888, 11,023 of the 34,437 deceased were burned in Tokio. The cremation is divided in three classes paying respectively 25, 8 and 4 shilling. The ovens, for the greater part property of shareholders, are extraordinarily well constructed and consume only little wood. They use about 66 pounds of wood, worth a shilling. The cremation process does not last three hours and is so complete that only the teeth remain. The day after the cremation the urn with the ashes is brought away by the relatives and buried in town near a temple (*Mitteil. der Deutschen Ges. für Natur- u. Völkerkunde Ostasiens*, 1890, Heft 44, 156).

Selon le dénombrement officiel du 1 Déc. 1889, le Japon compte une population de 40,702,020 personnes dont 3825 Nobles, 1,993,637 vieille classe militaire, 38,074,558 citoyens. Depuis 1888, la population a augmenté de 464,786 âmes; 151 personnes étaient âgés de plus de 100 ans. Quinze villes ont 100,000 habitants et dessus. Tokio a 1,138,546 d'habitants, (*Globus* 1891, N°. 13).

JAVA.

En parcourant les registres de l'impôt sur les biensfonds à Java, on obtient une idée de la richesse extraordinaire des Chinois. Les Chinois ont à Java pour 135 millions de biens immeubles, tandis que les Européens n'en possèdent pas encore 30 millions.

La population Chinoise à Java et Madura compte à présent 225,000 âmes, environ le double de celle d'il-y-a 40 ans (*Bataviaasch Handelsblad*).

Yap 'Goan-ho à Batavia a publié sous le titre de »Ilmoe obat-obattan, bergoena pada sekalian orang lelaki dan prampoean jang dapet roepa-roepa pen-

jakit" une tradition malaise du livre de recettes Chinois *Tat Seng-pien* (達生編), contenant environ 100 recettes contre diverses maladies d'hommes et de femmes.

M. Alex Regensburg à Batavia a publié un poème malais, écrit par un Chinois *Tan Teng-kie*, à l'occasion de l'ouverture de la ligne du Chemin-de-fer *Tjikarang-Kedoeng-gedé*, sous le titre de »*Sja'ir djalanan krèta api, ja'itoe Bataviaasche Oosterspoorweg, dengan personeelnja*».

PAYS-BAS ET COLONIES NÉERLANDAISES.

Le grand »Dictionnaire Néerlandais Chinois" publié par M. G. Schlegel, sous les auspices du ministère des Colonies Néerlandaises, vient d'être terminé. L'ouvrage est composé de 4 gros volumes in-4° contenant, avec le Supplément, 5378 pages sur double colonne. L'auteur a mis 28 ans à composer l'ouvrage, et l'impression en a duré neuf ans. Il a obtenu le Prix Stanislas Julien à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres.

Les »*Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië*», Série V, Vol. VI 2^d fascicule contiennent un mémoire du professeur G. A. Wilken sur la législation des peuples du Sumatra méridional par rapport au mariage et la succession; ainsi qu'une notice bibliographique du prof. C. K. Nieman sur la langue des *Tjam*.

RUSSIE.

Kouldja, la capitale d'Ili (Turkestan-Chinois), occupée de 1871 jusqu'à 1881 par les Russes, vient d'être rendue au Chinois. Ils l'ont fortifiée d'après la manière Chinoise et changé le nom de la ville en celui de *Nin-yuan* (Journal de St. Pétersbourg).

L'ancien nom de la ville était 惠遠城 *Hoei-yuen-tching*, et elle a été bâtie par l'Empereur *Kien-lung* de la dynastie actuelle (1736—1795).

Le botaniste russe, professeur Maximowitz, vient de décéder à St. Pétersbourg. Il était depuis 40 ans à la tête du jardin botanique de St. Pétersbourg, et a écrit de nombreux ouvrages scientifiques sur les résultats obtenus pendant ses voyages dans l'Asie Centrale, la Sibérie et le Japon.

SIAM.

Selon les dernières recherches, la population de Siam, jusqu'ici évaluée à 25 ou 27 millions d'âmes, ne consisterait que de 12 millions, dont 3½ millions de *Siamois*; 3½ millions de *Chinois*; 2,600,000 *Shan*, *Laos* et *Birmans*; 1 million de *Cambodgiens*; 1 million de *Malais* et de *Hindous*; 400,000 *Pegins*, *Karens*, *Kamuaques*, *Kamais* et autres petites tribus (*Oesterr. Monatschrift f. d. Orient.* XVI, 193).

BULLETIN CRITIQUE.



Lehrbücher des Seminars für Orientalische Sprachen zu Berlin. Band I. Stuttgart. Berlin, W. Spemann, 1890. *Lehrbuch der Japanischen Umgangssprache* von Prof. Dr. RUDOLF LANGE, Lehrer des Japanischen am Seminar. Formenlehre und die wichtigsten Regeln der Syntax.

Während sich die deutsche Forschung schon seit geraumer Zeit mit der Natur der japanischen Inselkette, mit der Geschichte und Litteratur des merkwürdigen Volkes, welches diesen Kranz von Eilanden sein eigen nennt, befasst hat, ist in Bezug auf die Sprache ein Mangel hervorgetreten, der nun durch Herausgabe der Lehrbücher des Seminars für orientalische Sprachen zu Berlin auf das glücklichste beseitigt erscheint. R. Lange's Lehrbuch der japanischen Umgangssprache bietet eine ebenso umfassende wie gediegene Darstel-

lung der Formenlehre und der wichtigsten Regeln der Syntax, und es wird das neue Buch nicht nur dazu angetan sein, den engeren Zwecken zu dienen, welche das Seminar verfolgt, nämlich Dolmetscher heranzubilden und Kaufleuten, Technikern, Mediziniern u.s.w. Gelegenheit zu Erlernung orientalischer Sprachen zu bieten, sondern auch der vergleichenden Sprachforschung sehr wesentlichen Vorschub zu leisten. Wir sind bis jetzt im Besitz einer Reihe englischer Grammatiken gewesen, aber so trefflich die Bücher von *Aston*, *Chamberlain* und *Imbrie* erscheinen mögen, zeichnet sich das *Lange'sche* Werk doch in sehr vorteilhafter Weise den älteren Versuchen gegenüber aus. Es hat den Vorzug der Präcision und Kürze und verdient wohl auch als gelehrte Darlegung des Sprachorganismus die Palme.

Schon ein flüchtiger Blick in das Buch wird davon überzeugen, dass

die japanische Sprache nicht leicht zu erlernen ist trotz der einfachen Gesetze, welche sie den arischen Idiomen gegenüber aufweist. Das Japanische gliedert sich durch das Merkmal der Agglutination an die altaische Sprachgruppe an. Deklination und Konjugation erfolgen durch Anhängung von Partikeln an die Wortstämme, beim Verbum zeigt sich aber bereits der Übergang zur Flexion. *Aston* hat schon vor einer längeren Reihe von Jahren den Versuch gemacht, eine Verwandtschaft des Japanischen mit den arischen Sprachen nachzuweisen; über die Zahl der Wortübereinstimmungen, die sie in manchen Fällen, wie bei *na* Namen »Sanskrit: *naman*, lateinisch *nomen*“, bei *daku* brennen »Sanskrit: *dak*, griechisch *δαίω*“, *zumu* aufhäufen »lateinisch *tumulus*“ u. s. w. recht frappant erscheinen mag, ist, wie *Lange* hervorhebt, doch zu gering. Auch muss eine nähere Beziehung zum arischen Sprachstamm derhalb von der Hand gewiesen werden, weil Zahl- und Fürwörter sehr wesentliche Verschiedenheiten aufweisen. Eigenthümlich ist das Ver-

hältnis zum Chinesischen. Die beiden so eng benachbarten und demselben Kulturkreis angehörigen Völker haben grundverschiedene Sprachen. Das Chinesische ist einsilbig, das Japanische mehrsilbig. Die Japaner bedienen sich aber der Chinesischen Schrift und nicht nur der Schrift, sondern auch vieler chinesischer Wörter, so dass das heutige Japanisch als ein Gemisch von eigentlich japanischen Bezeichnungen und chinesischen Lehnwörtern bezeichnet werden kann. Durch diese Vermischung hat sich der Wortschatz ausnehmend reich gestaltet, aber auch die Schwierigkeiten einer gründlichen Erlernung der Sprache entschieden vergrößert.

Das Verhältnis der japanischen Umgangssprache zur Schrift wird nicht immer recht verstanden. Die Trennung der beiden Gebiete ist eine Nothwendigkeit. Dem Schüler würden sich geradezu unüberwindliche Schwierigkeiten entgegenstellen, wenn er sich gleich zu Anfang seiner Studien mit der Schrift und besonders mit der chinesischen befassen müsste. Es sind durchaus zwingende Gründe, welche den

Autor der Lehrbücher der japanischen Umgangssprache veranlasst haben, nicht nur von den ideographischen Zeichen des grossen Nachbarvolkes der Japaner, sondern auch von den aus einem phonetischen Gebrauch chinesischer Schriftzeichen hervorgegangenen Silbenschriften der *Katakana* und *Hiragana* abzu- sehen. Die englischen Vorgänger Lange's haben übrigens dasselbe Princip verfolgt, und ist unser Autor zur Zeit mit Abfassung eines Werkes über die japanische Schrift beschäftigt, von dem wir hoffen dürfen, dass es sich recht bald der so glücklich eröffneten Reihe von Lehrbüchern des Seminars einfügen möge.

Der erste Abschnitt der Lange'schen Grammatik behandelt in 10 Kapiteln das Hauptwort. Dieser Redeteil weist im Japanischen weder Artikel, Numerus noch Genus auf, und zur Hervorbringung der Deklination dienen die Partikeln *ga* (Nominativ), *no* (Genitiv) *ni* (Dativ) *wo* (Akkusativ). Zusammengesetzte Substantiva kommen sehr viel vor. Wie in dem ganzen Buche, so ist in dem vorstehenden Abschnitt

eine allgemeine Abhandlung über den Redeteil vorgestellt und diesem folgt dann ein immer näheres Eingehen auf den Gegenstand, indem jedem Kapitel eine Reihe von Vokabeln, dann von japanischen und auch von deutschen Uebungs-Sätzen angeschlossen werden. Die Übersetzungstücke werden begleitet von zahlreichen Fussnoten zur Erklärung und Bildung der Formen. In diesen Hinweisen finden wir interessante Anspielungen auf japanische Verhältnisse und es ist dem Autor überhaupt in vorzüglichster Weise gelungen, seinem Buche die grösst mögliche Menge wertvoller Belahrungen über Land und Volk einzuflechten.

Von grossem Interesse ist das Fürwort. Denn gerade dieser Redeteil zeigt wie viele Redeweisen es in der japanischen Sprache gibt. Je nachdem man mehr oder weniger höflich, vertraulich, herablassend, intim oder sogar grob sein will, hat man sich besonderer Formen oder vielmehr besonderer Wörter zu bedienen. Für die zweite Person kann z. B. *anata*, *anata-*

sama, *omaisan*, *kimi*, *omae*, *kisama* und *temae* stehen.

Zur bezeichnung der Zahlen dienen zwei Reihen von Wörtern, deren eine japanisch, deren andere aus dem Chinesischen entlehnt ist. Dann wären jene eigentümlichen Ausdrücke bemerkenswert, welche als Hilfszahlwörter bezeichnet werden können und die im Japanischen eine grosse Rolle spielen. Man braucht z. B. für Menschen *nin* (Mensch, Person) oder *mei* (Name), also *ichinin* einer, *ninin* zwei, *samnin* drei, u. s. w., für Tiere *hiki* (Fuss, Genosse) z. B. *ushi* (Ochse), *ippiki* ein Stück Rindvieh, *ushi sambiki* 3 Ochsen u. s. w. So werden auch runde und lange Gegenstände, dann breite und flache Gegenstände, Häuser, Dörfer, Schiffe, Bücher u. s. w. unterschieden.

Das Eigenschaftswort bietet manche Eigentümlichkeiten. Durch *rashii* (den Anschein, das Aussehen habend) erfolgt z. B. die Bildung von Eigenschaftswörtern aus Substantiven z. B. *shoseirashii* wie ein Student, *kodomarashii* kindlich, kindisch. Wo wir zur Bezeichnung einer Eigenschaft ein einzelnes

Wort gebrauchen, hat der Japaner oft einen ganzen Satz nötig, z. B. *ishi no oi* steinig, *ki no hajai* leicht erregbar, exzentrisch, wobei *ki* Gemüt, Herz, Sinn, *hagai* schnell bedeutet. Auch kann ein deutsches Adjektiv durch ein Verbum im Präsens oder Präteritum übersetzt werden z. B. *namakerai* faul (sein).

Die Lehre vom Verbum erfordert den umfangreichsten Abschnitt des Buches. Dasselbe wird in nicht weniger als 30 Kapiteln auf 240 Seiten behandelt. Beim japanischen Verbum werden weder Zahl noch Form durch besondere Formen unterschieden. Dagegen gibt es in höflicher Rede Verba und Hilfsverba, welche die Thätigkeit der redenden, angeredeten und besprochenen Personen bezeichnen. Das japanische Verbum hat 4 Tempora, und Lange unterscheidet 2 Konjugationen, von denen bei der ersten der Stamm des Verbuns unverändert bleibt, während es bei der zweiten verändert wird. Ein näheres Eingehen auf diesen sehr umfangreichen Abschnitt würde mehr Raum erfordern als uns hier zu Gebote steht, und wir müssen es

dem freundlichen Leser ans Herz legen, sich selbst damit zu befreunden.

Was die übrigen Teile des Buches betrifft, welche Adverbia, Postpositionen, Konjunktionen und Interjektionen behandeln, so will ich nur einiges hervorheben, was von allgemeinerem Interesse sein dürfte. Eine Gruppe von Wörtern ist klang- oder empfindungsnachahmend. Auch werden durch Verdopplung von Substantiven oder Verben Ausdrücke gebildet; *chinchin* (wenn helle Glocken klingen), *garagara* (vom Prasseln, Krachen), *gongon* (von grossen Glockentönen), *gōgō* (Schnarchen), *gorogoro* (Donnerrollen), *sawasawa* (vom Windesäuseln in den Blüthern), *daradara* (unthätigsein), u. s. w. *mā, mā, mā*, sagt der Japaner, wenn er überrascht ist, *oya, oya, oya*, wenn er erschreckt, erstaunt ist, *yare, yare, yare* wenn er Erstaunen, Furcht, Freude oder Kummer zeigt und *aita, aita, aita* wenn wir sagen würden: o weh, o weh.

In einem Anhang wird die Anrede abgehandelt, ein sehr wichtiger Gegenstand für die Er-

lernung der japanischen Sprache. Dann folgen noch Bemerkungen über Wortstellung, Ellipsen, Pleonasmen, und das Buch schliesst mit einer leider etwas kurz ausgefallenen, aber durch sehr glückliche und originelle Auswahl hervorragende Reihe von Lesestücken.

Das erste Lehrbuch des Seminars für orientalische Sprachen in Berlin schmückt sich mit einem Widmungsblatt an Ihre Hochselige Majestät die Kaiserin und Königin Augusta, um »in der Heimat wie draussen in Asien und Afrika die dankbare Erinnerung zu pflegen, wie eine deutsche Kaiserin die Mitarbeit an den Interessen ihrer Nation auffasste und ausführte“. Es ist wohl bis jetzt wenig bekannt, dass es die Kaiserin Augusta gewesen, welche die Möglichkeit zur Inscenierung des Institutes geschaffen hat, auf welches Deutschland stolz sein kann. Wie der Direktor des Seminars Professor Sachau in seiner Vorrede kund gibt, sollen im Verfolge der Entwicklung des deutschen Verkehrs und zur Erfüllung der aus demselben erwachsenden, jezeitigen litte-

rarischen Bedürfnisse nicht nur Gegenstände des sprachlichen Gebietes, sondern auch Realien in den weiter folgenden Lehrbüchern zur Darstellung kommen. Wir zweifeln nicht, dass es der hervorragenden Leitung des Seminars gelingen wird, dem ersten Band eine lange Reihe von Lehrbüchern folgen zu lassen, welche ebenso grosse Sachkenntnis, Zweckmässigkeit und wissenschaftliche Gediegenheit bekunden wie Lange's neue Grammatik der japanischen Umgangssprache.

DR. EDMUND NAUMANN.

München, im Januar 1891.

Prehistoric China by ERNST FABER, Dr. Theol. (Journal of the China Branch of the Royal Asiatic Society. Vol. XXIV, Shanghai 1889—90).

DR. FABER develops in this paper his theories about the formation of the elementary Chinese characters; which he has reduced to about a hundred, of which he gives us the ancient and modern forms, with the pronunciation in

ancient Chinese, in Cantonese and Mandarin dialects. The lecture of this paper has given rise to rather stormy discussions in the meeting of the Society of the 20th December 1889; Dr. J. Edkins, especially, attacking the author on the question of chronology and his assumption that the age of Chinese writing was not earlier than about 800 years before Christ.

Mr. KINGSMILL, on the contrary, went even farther than Dr. Faber, thinking he had assigned too early a date for the use of the written character as a means of disseminating literature, contending even that »so late as the »time of Confucius the written »characters were not so far »developed as to be available for »expressing thought and language »generally”.

Dr. Jamieson, full of enthusiasm for the theories evolved by Dr. Faber, proposed »a hearty and appreciative vote of thanks to the lecturer for doing for Chinese what *Max Müller* and other eminent scholars had done for

the primitive Aryan language" 1).

Now the theory of Dr. Faber is not at all new. As early as 1854, *Stephen Pearl Andrews* of New-York published under the title of ›Discoveries in Chinese, or the Symbolism of the primitive characters of the Chinese system of writing" 2), an identical theory as that proposed by Dr. Faber, differing, however, in the number of elementary characters, which he assumes to have been about a thousand instead of the 100 of Dr. Faber.

But what Dr. Faber has not elucidated, and which Mr. Andrews, and later on myself 3) have superabundantly shown, is that even when the elementary characters were used in compound characters as phonetics, i. e. indicating the pronunciation, always such characters were chosen which gave, besides the pronunciation, also a hint as to the meaning or

signification of the compound character.

We will choose as an example the ch. 靈 *ling* (spiritual) commented by Dr. Faber (p. 168). In the *Shwoh Wen*, this character was placed under the classifier 巫 *wu* 'a sorcerer'; 霖 would then be phonetic = 零 *ling* ›last drops of a shower, a gentle rain". But this phonetic is itself a compound of 雨 (rain) and 三 *three mouths* (PPP) so that the whole ideograph represents ›a sorcerer (rainmaker) praying for rain." Since 巫 was rejected as a classifier, the ch. has been placed under the determinative 雨 (rain).

›These compound characters", says Mr. Andrews (op cit. p. 128) ›thus picture forth the idea which attaches to the word they represent, with an aptness and fidelity which could never have resulted from a mere chance aggregation

1) As far as we are aware, Prof. Max Müller has never done, nor pretended to have done, for the Aryan language, what Dr. Faber is said to have done for the Chinese language. His is quite another field of study.

2) New-York. Charles B. Norton 1854.

3) Sinico-Aryaca, Batavia 1872. Notes and Queries on China and Japan 1869 p. p. 65 and 81.

of the parts, such as results necessarily from the phonetic contrivance".

And that this is the case is sufficiently proved by the older Chinese writings, even up to the time of Confucius, when the classifiers were rarely if ever added to the phonetic characters. They were not wanted, for the so-called phonetic element itself carried its signification with it.

It was only when this signification was for the greater part lost, that the necessity was felt to select a few hundred characters as classifiers or rather indicators of the meaning of the compound phonetic characters.

The use of the word *Determinative* would, therefore, perhaps be more accurate than that of *radical* or *classifier*.

For this reason we find so often in the older Chinese authors homophonous characters used promiscuously. So e. g. in the **前漢禮樂志** we read **雙飛常羊** »they fly together and

continually *sheep*". Here **羊** *yang*, »a sheep" is simply written instead of **徉** *yang* »to ramble, to rove", which is confirmed by the commentary which says **羊猶逍遙也** »*Sheep* means *wander, rove.*" The addition of the determinative 彳 (a step) is a later *pons asinorum*.

In modern works the wrong classifier is often added. So in the edition of the **今古奇觀** I used in translating the novel **賣油郎獨占花魁**¹⁾, we read that the oilseller **挑了油担子洋洋的去** »took up his oilcharge and went away gambolling".

Here the ch. **洋** *yang*, »ocean", is taken instead of the ch. **徉** *yang* »to rove, to stroll"; in preconfucian times, the ch. **羊** *yang*, »sheep", would have been simply used, because it is the habit of sheep to rove and gambol about. If we and the modern Chinese knew Chinese as well as it was understood in the classic age, we should not want the clas-

1) Le Vendeur d'huile qui seul possède la reine de beauté (Leiden, 1877) pp. 63 et 36 du texte; Chin. Edition *Su-chow*, 1856.

sifiers at all, otherwise than as a convenient means of finding the characters back in the dictionary; for the character, *without it*, bears in itself its signification, independent of the classifier; and it is easy enough to see that, as in the abovementioned novel phrase, **洋洋** can not mean *ocean*, but **must** mean *to gambol* (徉徉 or even 羊羊). In fact when 羊 was taken as a phonetic for »ocean" it had at the same time a signification: the constant pitching of the waves over each other reminding the shepherd of his sheep jumping one over the other. Likewise the french sailor says of the sea, when it begins to get agitated and foamy, »la mer moutonne" (the sea is sheeping, coursing like sheep) ¹).

When Dr. Faber says (p. 155) that writing cannot have amounted to much even in the first centuries of the Chow-dynasty, till Chow invented the Great Seal characters, about 800 B. C., he is in flagrant

contradiction with the express statement in the Shooking (Pt. IV, Bk. V, Pt. 1, par. I) where we read that as early as the beginning of the Shang-dynasty (B. C. 1753), *E Yin* presented a written memorial ²) to his sovereign in order to admonish and exhort him. What to think then of the statement of Mr. Kingsmill that even in the days of Confucius writing was not sufficiently developed to express thought and language generally!

Dr. Faber says to be at a loss for the meaning of the ten stems and twelve branches, the so-called cyclical characters (p. 170).

We think we have sufficiently proved in our »Uranographie Chinoise", pp. 37—48, that the latter were names for the twelve moons of the year.

The ten stems are probably nothing else but names of the ten days of a decade, the month being anciently divided into three decades. This explains also why the 甲子

1) Sinico Aryaca, p. 19.

2) 伊尹作書曰。Legge, Chin. Classics III, I, 199—200.

cycle was in olden times only used for numbering days (not years as in later times) ¹⁾. It is quite unnecessary to search for an exotic origin of these names.

According to our conviction all attempts to vindicate for the first Chinese settlers in China a farther starting place than the environs of the *Kokonor* will prove a signal failure; whilst every attack upon the high antiquity of the ancestors of the present Chinese, will only serve to strengthen this antiquity. West-Asia can not be the cradle of the Chinese race. When even, according to Alexander von Humboldt, China was not at that time separated from West-Asia by an Ocean, it would yet have been separated by the most uninhabitable and inhospitable deserts, even at the present day totally impassable except for small caravans, carrying food and drink with them.

This also explains why in ancient Westasian (Assyrian, Babylonian or Egyptian) records the Chinese empire is never mentioned,

a fact brought forward by Mr. Ferguson as a proof against the existence of the Chinese empire as such ²⁾.

China remained nearly isolated even till the 15th century, and we all know that Columbus sought for a searoad to reach Cathay (China) in sheer despair of the most inaccessible landroad through Central-Asia.

In conclusion we must express some surprise that a man of the learning of Dr. Faber, a doctor of divinity, could make such a blundering etymology as that stated on pag. 146: »The earliest attempts at making records was by knotted cords (Notice the striking similarity in the English word record)».

The veriest tyro in comparative philology knows that the English word *cord* is derived from the latin *chorda* (from the Greek χορδή) »string of a musical instrument», whilst the English word *record* is derived from the latin *recordatio* i. e. *re + cor + d + atio*, »bringing back to the heart or mind» (*cor*)

1) Compare in this number the article of Dr. Kühnert, page 55.

2) See page 248 of the Proceedings.

from the latin verb *recordor*, » to remember, think of," a verb similar in meaning as *reminiscor*, from which is derived the English substantive *reminiscence*.

G. S.

Le traité sur les Sacrifices FONG et CHAN de SE-MA T'SIEN traduit en français par EDOUARD CHAVANNES. — Extrait du Journal of the Peking Oriental Society. — Peking, typographie du *Pei-t'ang*, 1890, in-8, pp. XXXI, 95.

Sse-ma Tsien est considéré en Chine comme le Père de l'Histoire. Né a *Loung-men*, dans le *Ho-nan* actuel, vers 163 av. J. C., il est l'auteur d'un grand ouvrage 史記 *Che-ki* (Mémoires historiques) qui se compose de 130 livres, renfermant 526,500 caractères et qui comprend, — c'est la première des 24 histoires dynastiques — les faits relatifs à la Chine depuis l'empereur *Houang-ti*, jusqu'à 122 av. J. C., époque de *Han Wou-ti*. *Sse-ma Tsien*, qui a profité des documents recueillis par son père *Sse-ma Tan*, a divisé le *Che-Ki* en cinq parties : 1) *Ti-Ki*

(chronique impériale), composée de 12 livres; 2) *Nien Piao* (tables chronologiques) composée de 10 livres; 3) *Pa-chou* (huit livres ou traités) composée de 8 livres; 4) *Che-Kiao* (histoires généalogiques des maisons princières, etc.), composée de 30 livres; enfin 5) *Li-tchouen* (biographies, etc.) composée de 70 livres.

M. EDOUARD CHAVANNES a traduit le sixième livre des *Pa-chou*, c'est-à-dire le 28^e de la série totale des *Che-Ki* ou Mémoires.

Cette traduction rendra un très grand service pour l'étude de l'ancienne religion de la Chine, car *Sse-ma Tsien*, qui avait recueilli la succession de son père *Sse-ma Tan*, comme historiographe et astrologue, était admirablement placé pour traiter des sacrifices offerts par le Fils du Ciel (l'empereur) lui-même: » L'empereur, dit M. Chavannes, se rendait du côté de l'Orient, car c'est là que le soleil se lève, et que toutes choses ont leur origine; il montait sur une haute montagne parce qu'il se trouvait ainsi plus près des esprits célestes; pour les approcher davantage, il élevait un tertre au sommet de la montagne; puis il invoquait

les dieux et leur demandait de favoriser les 100 familles; telle était la cérémonie *fong*. Lorsqu'elle était accomplie, l'empereur redescendait; sur quelque colline voisine, il apla- nissait une aire et adressait ses sup- plications aux dieux de la Terre: telle était la cérémonie *Chan*. Ces deux sacrifices se faisaient avec une solennité toute particulière. Ils n'a- vaient lieu simultanément qu'une fois pendant toute la durée d'une dynastie. Ils étaient la démarche décisive par laquelle le maître des hommes priait les dieux de recon- naître son droit à exercer le mandat souverain."

Le Docteur E. J. ERTEL de Hong- Kong a déjà rendu justice (*China Review*, XIX, N° 1) à ce travail. M. E. Chavannes a consciencieusement accompli la tâche qu'il s'était impo- sée, il a eu soin de consulter les ou- vrages qui pouvaient l'aider à com- pléter ses notes: *Ma Touan-lin*, la traduction du *Tcheou-li*, de Biot, le *Chinese Reader's Manual*, de W. F. Mayers, etc. Ce livre, qui appartient par son genre aux études dont le principal représentant en Europe est en ce moment Mgr. de Harlez, de Louvain, fait honneur à notre jeune école de sinologues.

H. C.

NOTES AND QUERIES.



1. The terrible fire by which some 20 years ago the whole city of Chicago in America was destroyed, occasioned by the kicking over of a petroleumlamp by a cow which would not allow itself to be milked, is still fresh in everybody's memory.

Every peasant knows by experience, how often cows refuse to let loose their milk, and revenge themselves upon the milker by either kicking him or kicking over his milkpail. Now this is very easily to be prevented. *Niebuhr*, in his Description of Arabia (pag. 157 of the Dutch Edition of 1774), says: »In Básra I heard, and once saw myself, that »when an Arab milks a buffalocow, another Arab shoves his hand nearly »till the elbow into the *vulva* of the cow, because, as they said, experience has taught them, that they give more milk when tickled in this »way". Now *Herodotus* (IV Lib. 2) already tells us that the Scythes introduced a tube into the vulva of their mares, into which one man was blowing, whilst the other milked them. Curious to say, the same custom is practised in Amoy, where I have frequently observed it. A long stick of about two feet long is introduced into the *vulva* of the buffalocow and its outer extremity rapidly twirled round between both hands; generally this is done by a young peasant girl, whilst her father or mother milks the cow.

The pleasant, ticklish sensation which this manipulation occasions quiets the most restive buffalo; and accidents of the milker being kicked over consequently never occur. It would be really profitable if our European peasants would avail themselves of the same soothing process when milking; for not only accidents would be prevented, but they would obtain a greater quantity of milk.

G. S.

DEUX PIERRES AVEC INSCRIPTIONS CHINOISES

PAR

E. KOCH.

Traduit du Bulletin de l'Académie impériale des Sciences de Russie (Juin 1890)

PAR

M. P. LEMOSOF,
de la Société de Géographie de Paris.

Dans le courant de l'été dernier (1889) M. N. Yadrintsev entreprit une expédition dans la partie Nord-Est de la Mongolie. Entre autres anciens vestiges il découvrait près des sources de l'Orkhon, à proximité des ruines qu'il a rencontrées à Kara Balgasoun, deux pierres recouvertes d'inscriptions en chinois qu'il put amener à St. Pétersbourg, et que l'on peut voir actuellement dans le local de la commission impériale d'archéologie.

Grâce à l'amabilité de M. Yadrintsev, j'ai pu obtenir de bonnes photographies de ces pierres dont j'ai réussi à déchiffrer les inscriptions, après avoir comparé les textes originaux à leur reproduction ¹⁾.

1) Dans la Séance du 21 novembre 1890, M. le Dr. Hamy a lu à l'Académie des Inscriptions et Belles lettres une communication dans laquelle M. Devéria analysait le texte de ces deux inscriptions dont M. Yadrintsev avait eu l'obligeance de lui envoyer des photographies. Deux mois plus tard, M. Yadrintsev transmettait à M. Devéria la présente

Ces deux pierres, sauf une partie de la seconde, sont couvertes de caractères chinois. Elles n'offrent malheureusement que des fragments épigraphiques. Bien qu'elles aient été trouvées à peu de distance l'une de l'autre, il serait difficile d'affirmer que ces deux pierres appartiennent à un seul et même monument. Leur texte pourrait cependant autoriser cette hypothèse.

La plus grande partie des caractères chinois qui y figurent sont assez lisibles; ils sont analogues à ceux de l'écriture chinoise en usage aujourd'hui. En certains endroits cependant leur déchiffrement devient pénible à cause de la détérioration de la pierre qui est de granit bleu. Il n'est pas surprenant du reste que ces pierres soient effritées, car elles datent de plus de mille ans. La date que je leur assigne remonte en effet à la dynastie des *T'ang* ou, pour mieux dire, à l'époque de la domination des Ouïgours dans le Nord de la Mongolie (742—840).

La forme de plusieurs caractères est aujourd'hui insolite; tels sont celles des caractères *je*, *tsè*, *chen* qu'on trouve à la 3^e et à la 4^e ligne de la Pierre n° 1. Faute de type pouvant les reproduire, nous en donnons l'équivalence aujourd'hui en usage.

Les caractères qui n'ont pu être déchiffrés sont indiqués dans le texte ci-dessous par des cercles ○.

Les textes de ces deux pierres ne nous offrent ni commencement ni fin de ligne; aussi sommes-nous obligés de nous en tenir à l'explication de fragments de phrases.

notice en langue russe, à laquelle M. E. Koch a bien voulu joindre une traduction allemande datée de Koenigsberg, 11 janvier 1891. — Voir aussi les *Zapisky de la Soc. russe d'archéologie*, publiés par le baron V. R. de Rosen, St.-Pétersbourg, T. V. 1891, p.p. 147—156, 265—270.

Pierre No. 1.

8.	7.	6.	5.	4.	3.	2.	1.
				應有刻畫	○德于時都	軍東都	掃
				○形	○判史內外宰相	○觀風	○史思明
			墓闡徒衆東西循環往來教化	○令焚蕪祈神拜鬼並			
		沒蜜施合汨咄祿胡祿毗伽可汗繼承					
	法令湏明特望						
		天恩允臣等的					
方堅昆之國							

Pierre No. 2.

5.	4.	3.	2.	1.
邦欽	高祖	在位撫育百姓若	表裏山河中達都	合伊難主莫賀
	闕毗伽可汗			

Pierre No. 1.

1^{re} LIGNE.

A la première ligne à droite, il n'y a de conservé qu'un nom propre: c'est celui de *Chi Sse-ming*. En 755, le célèbre *Ngan Lou-chan* (安祿山) s'était insurgé contre le gouvernement chinois; l'insurrection prit bientôt de telles proportions que la dynastie chinoise des *T'ang* faillit être dépossédée de l'empire. En 757, *Ngan Lou-chan* fut victime d'un complot ourdi par son fils *Ngan K'ing-siu* (安慶緒)¹⁾ et d'autres gens de son entourage. *Ngan K'ing-siu*²⁾ fut tué en 759 par l'habile général *Chi Sse-ming*, celui-là même dont le nom figure sur l'inscription ci-dessus. *Chi Sse-ming* se fit nommer empereur; mais deux ans plus tard, en 761, son fils *Chi Tchao-i*, qu'il voulait éloigner du trône, l'assassina. L'insurrection ne fut réprimée que grâce au puissant concours des Ouïgours qui, depuis l'année 756, vendaient leurs services au gouvernement chinois à un prix très élevé. Je propose de lire *tchen* 塵 «poussière» le caractère dégradé qui se trouve au dessus du nom propre *Chi Se-ming* 史思明, ce qui avec le précédent *Sao* 掃 (balayer) ferait *Sao tchen* «anéantir, disperser» (les brigands)...

2^{me} LIGNE.

.... *Kiun tong tou . kouan fong* .. = armée, capitale orientale...
examiner les moeurs(?)....

Le nom de capitale orientale était donné, sous la dynastie des *T'ang*, à la ville de *Lo-yang* 洛陽, près de la ville moderne de *Ho-nan fou*, dans la province du *Ho-nan*, pour la distinguer de la capitale de l'ouest, *Tchang-ngan* (*Si-ngan fou*)³⁾.

1) Mayers, Chinese Readers Manual, N°. 525.

2) *Ibid.* N°. 602.

3) Conf. *Six T'ang-chou* (esquisses géographiques, K. 38, f° 9).

3^o LIGNE.

..... *Te yu chi tou . tze chi nei wai tsai siang* = Mérites, en (ce) temps les gouverneurs des provinces ... des villes capitales ... les fonctionnaires de l'intérieur et de l'extérieur

Le caractère 判 est une modification de 判, plus correct; ce qui avec 史 *chi* signifie gouverneur de province.

4^o LIGNE.

.... *Yin yeou k'e hoa . hing . ling fen je ki chen paï kouei pin* = ... En conformité se trouve gravé, dessiné reproduction ... il est ordonné de brûler (substances propres à fumer), adresser des prières aux esprits les plus élevés, s'agenouiller devant les plus bas, en même temps que

Deux caractères non déchiffrés nuisent à l'intelligence de la première partie de cette ligne.

5^o LIGNE.

... *Mou tou t'ou tchong tong si siun houan ouang laei kiao hoa* = Portes du cimetière (ou tour de la tombe); un grand nombre de l'est à l'ouest (de diverses parties du monde) entretiennent des relations réciproques en faveur de la civilisation

6^o LIGNE.

.... *Mo mi chi ho kou tou lou hou lou pi kia k'o han ki tchen*...

Cette ligne presque entière est occupée par le long titre du Khan; le commencement ne s'est pas conservé. Ce titre est évidemment une transcription chinoise du turc oriental ou ouïgour. L'histoire de Chine nous enseigne que des titres compliqués et pompeux étaient conférés avec des diplômes de dignité ducal par les empereurs de ce pays seulement aux Khans des Ouïgours durant la période de leur domination dans l'Asie centrale. Il y ajoutaient

quelquefois des épithètes chinoises. C'est ainsi que le *Khan Kou-tou-lou* (795–805) reçut le titre honorifique de 愛滕里邏羽錄沒蜜施合胡祿毗伽懷信可汗 *ai teng li lo yu lou mo mi chi ho hou lou pi kia hoai sin k'o han*. (*Hoai sin* sont deux mots chinois signifiant *dévoué*.¹⁾

Les différentes parties du titre que nous fournit cette 6e ligne, se retrouvent dans les titres de tous les khans dont le nom figure dans l'histoire. Nous ne pouvons donc déterminer quel est le prince dont il s'agit dans cette inscription. Le nom sous lequel il est désigné ne se retrouve pas tel quel dans les annales chinoises; et il faut remarquer à ce propos que la nouvelle ou l'ancienne histoire des *T'ang*, qui sont les seules sources de l'histoire des Ouïgours, ne sont pas toujours d'accord en ce qui concerne l'énonciation des titres honorifiques ouïgours. Presque sur la même page, dans la première histoire des *T'ang*, le titre d'un Khan se trouve parfois libellé de différentes manières.

Le caractère *mo* 沒 constitue probablement la dernière syllabe du mot 囉汨沒 *Lo-kou (mi?)-mo* ou 囉羽錄沒 *Lo-yu-lou mo*.²⁾ — Le caractère 汨 se lit *kou* ou *mi*; Hyacinthe lui attribue la prononciation *i*. A mon avis 汨 a le même son que 骨 *kou* dans le mot 骨咄祿 *kou tou lou* qui se rencontre aussi. L'épithète *Pi-kia* est appliquée à presque tous les Khans ouïgours, même à une femme de Khan. Ce titre est expliqué dans l'histoire ancienne de Chine par les mots 足意智 *tsou-i-chi* = très sage. L'avant-dernier caractère 繼 *ki* ne se trouve pas dans le dictionnaire *K'ang-hi Tze-tien*, ni dans les dictionnaires européens. J'ai deviné que ce signe est une abréviation du caractère 繼 *ki*; suivi de *tchen*, il signifie succéder. Ma découverte est confirmée par le même *K'ang-hi Tze-tien*, i. v. 繼.

1) *Sin T'ang-chou* K. 217a f° 16.

2) *Sin T'ang-chou*, K. 217a, f° 15, 16; K. 217b f° 1, 2.

7^{me} LIGNE.

... *Fa ling siu ming t'o ouang Tien ngen yun tch'en teng ti..* = ... loi; il faut intelligemment espérer en la grâce du Ciel, (appartient aux) fonctionnaires justes et autres.

Une place blanche est laissée, conformément à l'étiquette chinoise, au dessus de *Tien* (ciel).

8^e LIGNE.

.... *fang K'ien-k'ouen tchi kouo..* = ... pays; royaume *K'ien-k'ouen*...

K'ien-k'ouen est le nom ancien du pays habité, sous les *T'ang*, par les *Hia-kia-sse* (結憂斯 *Hakas*). D'après les commentaires de l'histoire officielle *San kouo tchi*, le pays de *K'ien-k'ouen* était situé au nord-ouest du *Kang-kiu* 康居 et fut connu en Chine sous ce nom dès l'époque des *Trois Royaumes* (220—265).¹⁾ Lorsque, dans la première moitié du VII^e siècle, les peuplades ouïgoures firent leur soumission à la Chine et reçurent une organisation administrative chinoise, leurs congénères, les *Hia-kia-sse*, qui habitaient la région au nord-ouest des Ouïgours, aux environs des sources du Yenissei, exprimèrent également le desir d'être comptés parmi les vassaux de l'empire du milieu; en 648 leur pays fut déclaré province chinoise sous le nom de *K'ien-k'ouen fou*, mais leur vassalité ne fut que nominale. Les Ouïgours, ayant mis fin à la domination des Doulgas ou *Tou-kiué*, qui formaient alors un puissant royaume dans l'Asie centrale, subjuguèrent en 750 les *Hia-kia-sse*. Ceux-ci ayant réussi plus tard à se rendre indépendants, infligèrent en 840 aux Ouïgours un tel échec qu'ils durent se réfugier au sud de la Mongolie. Néanmoins, les *Hia-kia-sse* ne parvinrent jamais au degré

1) Encyclopédie *T'ou-chou-tsi-tch'eng*, *Sien-i-tien* K. 61.

de puissance qu'avaient atteints avant eux les *Tou-kiué* ou les Ouïgours. ¹⁾

Il est difficile de dire quel rôle joue ici le royaume de *K'ien-k'ouen*. Des deux caractères qui suivent ce nom, les symboles phonétiques 空 et 玄 sont seuls conservés; remarquons que l'agrégation des deux mots 控弦 *K'ong hien* signifie »tendre l'arc." Plus bas, en sautant deux caractères, on distingue la moitié droite de 萬 *ouan* (10000); au dessous de lui vient le symbole phonétique 及 qui fait sans doute partie du caractère 級 *ki* (particule numérale signifiant degré, rang, tête d'ennemi, pour laquelle on accordait les grades les plus élevés; s'applique aussi aux prisonniers faits). *Ouan ki* signifierait par conséquent 10000 ennemis. Avant les mots *Ouan ki* on ne distingue qu'un fragment de caractère 余 qui pourrait appartenir au mot 除 *tch'ou* c'est-à-dire *exclure, supprimer (anéantir)*. Le sens de cette ligne importante reste cependant très douteux.

Avant le mot *fang* 方 »pays" je crois pouvoir distinguer un vestige du caractère 北 *pei* (septentrional): nous aurions donc de la sorte cette huitième ligne: ... royaume *K'ien-k'ouen* des régions septentrionales, tendre l'arc ... anéantir(?) dix mille ennemis ...

Quant à la qualification de pays septentrionaux, elle n'a naturellement pu être employée que par les Ouïgours ou les Chinois.

Pierre No. 2.

1^{re} LIGNE.

.... *Ho I nan tchou mo ho* ... = ... Ensemble avec *I-nan-tchou* et *Mo-ho*

1) Pour les détails sur le peuple *Hia-kia-see* conf. *Sin Tang-chou* K. 217b. f° 17 et seq. — Hyacinthe, Renseignements etc. ... Part I.

I-nan-tchou et *Mo-ho* sont des noms propres d'origine ouïgoure ou, d'une manière plus générale, des mots de dialecte ture oriental. Un général en chef du nom de *I-nan-tchou* était envoyé au commencement du IX^e siècle à la cour de Chine avec la mission de négocier un mariage; en 821, *I-nan-tchou* se trouvait à la tête d'une nombreuse ambassade se rendant en Chine pour recevoir la princesse *Chi-hou*, destinée à un *Khan* ouïgour. ¹⁾ Toutefois la syllabe *Tchou* est représentée dans l'histoire chinoise par l'homophone 珠. Le nom de *Mo-ho* suivi ou précédé d'autres syllabes (*Mo-ho Ta-kan*, *Kiu-lou Mo-ho*) se rencontre en plusieurs endroits de l'histoire de la dynastie des *T'ang*.

2^e LIGNE.

.... *Piao li chan ho tchong ta tou* ... = ... En dehors et en dedans, par monts et rivières, pénétrer dans la capitale.

Les mots *Piao-li* (en dehors et dans l'intérieur) peuvent également signifier cadeaux composés d'étoffes de soie.

3^e LIGNE.

.... *tsai wei fou yu po sing joh* = ... sur le trône protéger le peuple, *si*.

Cette phrase est plutôt applicable à l'empereur de Chine dans ses rapports avec les « Cent familles *Po sing* » qui lui sont soumises. Cependant le caractère précédant le mot *tsai* semble être 汗 *han* (*K'o-han*) = *Khan*.

4^e LIGNE.

.... *Kao-tsou kiud pi-kia k'o-han* = Ancêtre élevé *Kiud Pi kia k'o-han*

Le *Khan* dont il est ici question, n'est probablement pas autre

1) *Sin T'ang-chou*, K, 217^a f° 17, 217^b f° 1.

que *Pei-lo*, fondateur du Khanat des Ouïgours, le même qui détruisit la puissance des Doulgas et étendit ses possessions à l'est jusqu'au pays des *Chi-wei*, à l'ouest jusqu'aux monts Altaï, au sud jusqu'au désert de sable. C'est lui qui, en 744, prit le titre de *Kou tou lou pi kia kiud k'o han* 骨咄祿毗伽闕可汗 et mourut l'année suivante, 745. Le mot *Kiud* ne se trouve que dans le titre de ce Khan. Au dessus de ce mot *Kiud* une place est laissée en blanc conformément à l'usage chinois.

5° LIGNE.

... *Pang K'in* = ... royaume, respectueusement.

En tenant compte des données fournies par ces inscriptions fragmentaires que nous venons d'examiner, on est amené à supposer que le monument auquel elles appartiennent a dû avoir été élevé à l'époque de la domination du peuple Ouïgour dans la Mongolie actuelle ou plus exactement dans la période qui s'est écoulée entre l'année 761, date de la mort de *Chi Sse-ming*, et l'année 840 dans le cours de laquelle, les *Hia-kia-sse*, ayant détruit en la brûlant, la capitale des Ouïgours située entre les monts *Ou-te-k'ien* et la rivière *Khouden* (*Orkhon*), les Ouïgours se retirèrent vers le sud.

Quelles que soient les lacunes des inscriptions que nous venons d'examiner, ce que nous en possédons témoigne suffisamment qu'elles proviennent d'un monument qui avait été gravé grâce à l'initiative d'un souverain chinois qui avait bien voulu, dans un but de civilisation, ranger sous son protectorat un peuple étranger. Il est plus difficile de déterminer l'évènement au sujet duquel le monument a été érigé; peut être fut-ce à la suite de la conclusion d'un traité. D'autre part la 4° ligne et le commencement de la 5° ligne (tour sur la tombe) de la pierre n° 1 semblent impliquer que l'inscription

avait été gravée en l'honneur d'un Khan décédé. Cette hypothèse est d'autant plus admissible qu'on lit plus loin: »... le Khan succéda...". L'histoire de la Chine rapporte des faits analogues, ainsi par exemple, en 731, à la mort de *Kiué T'o-lo*, frère de *Mei-ki-lien*, Khan des Toukiué, le Fils du ciel envoya le commissaire impérial *Tchang Tze-i* et le haut fonctionnaire *Lui-sien* porter une missive de condoléance prescrivant des sacrifices ¹). En plus de cette missive revêtue du sceau impérial, le souverain chinois ordonnait de faire graver à la mémoire du défunt une inscription sur une pierre, de lui élever une statue et de lui construire un temple sur les quatre murs duquel devaient être peintes des vues de batailles. Six artistes de talent avaient été désignés pour aller exécuter ce travail, pareille chose ne s'était jamais vue. — Lors de la mort de *Pi-kia Khan Mei-ki-lien* en 732, l'empereur de Chine exprima de la même manière ses condoléances et ordonna à *Li-touan*, président de la chancellerie, d'aller faire des sacrifices; un temple fut élevé à la mémoire du défunt et l'historiographe *Li-yun* fut chargé de rédiger l'épithaphe du tombeau ²).

Il faut tenir compte aussi d'un détail important: sur le côté droit de la pierre n° 2 on distingue trois lignes d'une écriture qui n'a rien de commun avec celle des Chinois; malgré les altérations

1) Le texte de cette missive se trouve dans le recueil des Belles-lettres de la Dynastie des *T'ang* intitulé *Tsuan T'ang ouen*, K. 40 f° 23.

2) *Sin T'ang-chou*, K. 215^b, f° 4, *Kieou T'ang-chou* K. 194^a, f° 27. Hyacinthe, Recueil de documents, 1^{re} partie, p. 337. Dans l'ouvrage *Mong-kou-yeou-mou-ki*, Description des Mongols nomades, K. 7, f° 2, on trouve un extrait du *Chouang-ki-tsouei-in-tsi* 雙溪醉隱集, Recueil des travaux littéraires de l'homme d'Etat *Ye-lu-tchou*, fils de *Ye-lu-tchou-tsaï*, compagnon d'armes de Gingis-khan et d'Ogotai. *Ye-lu-tchou* dit que le monument érigé à la mémoire de *Kiué-to-lo* se trouve à 70 *li* au Nord-est de Karakorum; il corrige même, d'après le texte de cette inscription, l'écriture de plusieurs noms. Il faut donc en conclure que le monument s'est conservé en entier au moins jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

D'après le catalogue chinois *Sse-k'ou-Tsuan-chou-tsong-mou* (K. 166 f° 32), qui analyse l'ouvrage de *Ye-lu-tchou*, l'auteur y ferait preuve d'une profonde connaissance de la géographie de l'Asie centrale. Ce livre n'existe malheureusement pas en Europe.

que leur a fait subir le temps, il est impossible de n'y pas reconnaître des caractères ouïgours; cette pierre représente donc le plus ancien spécimen de l'écriture ouïgoure et est la preuve qu'à l'époque de leur séjour dans le Nord les Ouïgours avaient déjà adopté le système graphique que nous leur connaissons.

En résumé, les inscriptions fragmentaires que nous venons d'examiner sont plutôt propres à exciter notre curiosité qu'à la satisfaire; une foule de questions surgissent dont les solutions sont laissées à l'avenir. Aussi serait-il prématuré de se lancer dans des hypothèses quant aux rapports qui peuvent exister entre les immenses ruines de Kara Balgasoun et le monument dont nous avons des morceaux, ou bien entre celui-ci et les inscriptions runiques¹⁾ ou ouïgoures qui ont été découvertes à proximité. Une exploration minutieuse de l'Asie centrale et en particulier de la Mongolie, ne manquera pas de compléter nos données historiques, en nous éclairant sur une quantité de points relatifs à l'ancienne patrie des peuples nomades.

1) On se rappellera que M. Devéria a donné dans le *T'oung Pao*, I, p. 275, le relevé des différents signes runiques figurant dans les inscriptions découvertes sur le territoire de Kara Balgasoun par M. Yadrintsev.

NOTE SUR LES INSCRIPTIONS CHINOISES DE KARA BALGASOUN

PAR

GUSTAVE SCHLEGEL.



M. Koch dit (pag. 118) qu'il ne peut déterminer quel est le prince dont il s'agit dans cette inscription; mais je crois qu'il est possible de le faire.

Il n'y a eu qu'un seul khan des Ouïgours qui ait porté le titre de *Ho-kou tou-lou pi-kia k'o-han* qui monta sur le trône en 780 et mourut en 789, après avoir massacré son prédécesseur *Meou-yu k'o-han* (牟羽可汗). Avant de prendre le titre de khan, il s'appelait *Tun-moh-ho* (頓莫賀). Dans la 1^{re} année de la période *Kien Tchoung* (780), l'Empereur lui conféra le titre de »Khan brave, juste et parfait" (建中元年○○○○頓莫賀爲武義成功可汗)¹⁾

Le gouvernement chinois avait à cette époque de bonnes raisons pour être en bons termes avec les Ouïgours.

Lors de l'insurrection de *Chi Sse-ming* et, après la mort de celui-ci, de son fils *Chi Tchao-y*, l'Empereur *Tai-tsoung*, las de cette guerilla incessante, envoya l'eunuque *Lieou Tsing-tan* chez le khan des Ouïgours pour renouveler l'alliance autrefois conclue avec lui. *Teng-li k'o-han* (滕里可汗 759—780) écrivit en réponse à l'empereur qu'il

1) Voyez *Ma Toanlin*, kien 347 fol. 12. De Guignes, *Geschichte der Hunnen* IV, 282.

mettait toutes ses troupes à sa disposition, et l'assurait qu'il ne les retirerait qu'après l'entière destruction du parti de *Chi Tchao-y*, et la pacification de l'empire. ¹⁾ Mais l'insurrection était à peine supprimée, que l'empire était derechef désolé par les déprédations des *Toufan*. L'empereur demanda encore du secours aux Ouïgours qu'ils lui accordèrent. ²⁾

En 780, le khan *Teng-li* fut tué par un de ses généraux, nommé *Tun-moh-ho* (頓莫賀), qui avait d'abord essayé de détourner le khan d'une invasion projetée par lui en Chine. ³⁾ Il se proclama lui-même khan sous le titre de *Ho-kou-tou-lou pi-kia k'o-han* (合骨咄祿毗伽可汗), et c'est lui qui est mentionné dans l'inscription en question.

L'empereur *Te tsoung* (德宗) lui accorda même en 787 une princesse chinoise comme épouse, que le khan fit chercher en 788 par sa soeur; promettant en même temps à l'empereur de lui donner des secours contre les *Toufan*; en souvenir de cette prompte promesse il reçut même la permission de changer le nom *Hoeï-hé* (回紇) de son peuple en celui de *Hoeï-ho* (回鶻), en allusion au nom de l'oiseau de proie *ho* qui vole avec une grande vitesse. ⁴⁾ Il mourut en 789, et fut succédé par son fils *Tolosse* (多羅斯).

Si notre supposition est juste, la seconde inscription, qui porte le nom de *Kiue Pi-kia k'o-han* est antérieure (744) à la première.

1) Hist. gén. d. l. Chine, VI, 288.

2) Ibid. p. 304.

3) Hist. gén. d. l. Chine, VI, 318; *Ma Toanlin*, kiuen 347, fol. 12.

4) 請易回紇爲回鶻。言捷驚如鶻然。 *Ma Toanlin*, *kiuen* 347, fol. 14; Hist. gén. d. l. Chine, VI, 351.

MILITANT SPIRIT OF THE BUDDHIST CLERGY IN CHINA

BY

J. J. M. DE GROOT.

It is a well-known fact that the first of all the commandments of the Buddhist creed is "Thou shalt not kill", and that this has stood at the head of the precepts of the Church in China ever since its introduction into the empire. Many of our readers will therefore be surprised to learn that Chinese books contain various passages relating to Buddhist monks who freely indulged in carnage and butchery and took an active part in military expeditions of every description, thus leaving no room for doubt that warfare was an integrate part of their religious profession for centuries.

This interesting phenomenon, which seems to have hitherto entirely escaped the attention of sinologists, will be made a subject of close examination in the present paper. In the first place, we propose to throw light upon it by giving in chronological order a series of extracts describing such Buddhistic feats of arms, all obtained from the best historical authorities, subsequently to endeavour to account for the same by consulting the leading code of the laws of the Church. We do not doubt the matter will

be found highly instructive as illustrative of the spirit of the Church during many centuries in the Middle Kingdom.

It is recorded in the Books of the *Wei*-dynasty (魏書) that the emperor *Hiao-wu* (孝武), who ascended to the throne of the northern part of the empire in the year of our Lord 532, had in his military retinue the General *Karmadana Hwui-chen* (都維那惠臻), who carried the Great Seal on his back and a sword in his hand¹). Chapter 213 of the New Books of the *Thang*-dynasty (新唐書), and ch. 124 of the Old Books of this house (舊唐書) narrate the story of *Yuen-tsing* (圓靜), a Buddhist priest of mount *Sung* (嵩) in Honan, who, though an octogenarian, was at the head of a mutiny in 809 and, as such, was made a prisoner after an unsuccessful attack on the town of *Loh-yang*. Condemned to have his feet chopped off, he said in a tone of contempt to the executioner, who could not get his sword through the ankle-bone: »He can not cut off a leg, and yet he is called a strong fellow." Then putting the limb in a better position himself, the work was done.

The *Tuh-sheng-tsah-chi* (獨星雜誌) relates in its first chapter: »The *Yuen-thung*-convent of the *Lu*-mountains is situated at the »foot of the 'Peak of the Horse's ear' and is a renowned *Caitya* on »the left bank of the *Yang-tszë*. During the Southern *Thang*-dynasty, »it was endowed by the emperor with a thousand *khiung* of land, so »that the means of subsistence for the several hundreds of disciples »was extremely abundant and plentiful. When the royal army cross- »ed the stream, the monks, having formed themselves into a van- »guard, advanced to prevent this; but the city of *Kin-ling* (Nan- »king) surrendering shortly afterwards, they retired. If *Li Yuh*²) »had loved the people as much as he loved the monks, the people

1) See *Jih-chi-luh* 日知錄, chapter 29.

2) The last monarch of the Southern *Thang*-dynasty. This dynasty was annihilated in 975, when their capital *Nanking* was captured by the first emperor of the house of *Sung*.

›also would all have known how to make a grateful return to his ›dynasty ¹.”

It is especially in the first half of the twelfth century, when the northern part of the empire was conquered by the *Kin*-Tatars and lost to the Sung-dynasty, that we see Buddhist monks appear as combatants. The 362nd chapter of the History of the Sung-dynasty (宋史) introduces us to a clergyman *Chao Tsong-yin* (趙宗印), appointed Commander-in-Chief of the infantry and cavalry (節制軍馬) in a campaign against the *Kin*-Tatars; ›of the Buddhist ›monks he formed a corps known as the Squadron of victorious ›Reverends” (以僧爲一軍號尊勝隊). At the end of chapter 455 of the same work we read: ›The monk *Chen-pao* was ›a native of *Tai-cheu* and an abbot in the *Wu-tai*-mountains. ›During the troubles of the *Tsing-khang*-period (A. D. 1126), he ›practised military arts in the mountains with his disciples. The em- ›peror *Khin-tsung* sent for him, engaged him in a conversation in ›a side-hall and showed him his favour by bestowing rich presents ›upon him. Returning to his mountains, *Chen-pao* collected more ›troops to assist in subduing the enemy. The district was without ›a governor, the enemy advanced in countless numbers; for days ›and nights he repelled them, but finally he could make head ›against them no longer. Convent and cells were reduced to ashes. ›The chieftain of the enemy issued orders for *Chen-pao* to be caught ›alive. Brought before this chief, he contradicted him freely, showing ›no signs of faint-heartedness, and still the astonished leader could

1) 廬山圓通寺在馬耳峯下、江左之名刹也。南唐時賜田千頃、其徒數百衆養之極其豐厚。王師渡江寺僧相率爲前鋒以抗、未幾金陵城陷、其衆乃遁去。使李煜愛民如僧則其民亦皆知報國也。

›not make up his mind to put him to death. By mouth of the pre-
›fect *Liu Tao* he tried in a hundred ways to persuade him (to es-
›pouse the cause of the rebels), but *Chen-pao* turned a deaf ear to
›him and said: 'Our law forbids us to betray our trust; I have
›promised the emperor of the Sung-dynasty to die for him, how
›can I violate my promise'. Cheerfully he suffered death by the
›sword." 1)

In chapter 401 of the History of the Sung-dynasty we have the following episode dating from 1160 and relating to the same struggle between the houses of *Sung* and *Kin*. ›At the death of *Liang*, the ›chieftain of the *Kins*, the brave men of *Chung-yuen* rose to a man. ›*Keng-king* levied troops in Shantung, and *Sin Khi-tsih* advised him ›to firmly resolve on an expedition southwards. The Buddhist monk ›*E-twan* was fond of speaking about military matters, and *Khi-tsih* ›had much associated with him in his leisure-hours. During the lat- ›ter's stay in the army of *Keng-king*, *E-twan* raised over a thou- ›sand men; one night he stole the seals and fled. *Keng-king*, mad ›with rage, wanted to put *Khi-tsih* to death, but the latter said:

›Allow me a delay of three days; if within that time I do not ›catch him, I will forthwith consent to die'. Calculating that the ›monk would undoubtedly hasten to the commander-in-chief of the

1) 僧真寶代州人、爲五臺山僧正。靖康之擾與其徒習武事於山中。欽宗召、對便殿、眷賚隆緝。真寶還山、益聚兵助討。州不守、敵衆大至、晝夜拒之、力不敵。寺舍盡焚。曾下令生致真寶、至則抗詞無撓。曾異之、不忽殺也、使郡守劉駒誘勸百方、終不顧。且曰、吾法中有口回之罪、吾旣許宋皇帝以死、豈當妄言也。怡然受戮。

» *Kin* in order to tell him stories false and true, he pursued him
 » poste-haste, and having overtaken him, he parted his head from
 » his trunk, then returning to report what he had done.”¹⁾

In chapter 455 of the History of the Sung-dynasty we read:

» *Muh Kien-chi* was a Buddhist monk from *E-hing* in *Shang-cheu*.
 » In the first year of the *Teh-yiu* period (A. D. 1275), he raised a
 » body of volunteers to keep the country-people under restraint; the
 » emperor thereupon appointed him governor of *Lih-yang*. In the win-
 » ter of the same year he perished on the battle-field, and the title
 » of Grandee of Military Merit was conferred upon him. The monks of
 » *Man-ngan* also levied troops at that time; they bore banners with
 » inscriptions of this tenor: » We subdue the Maras”, and » In times
 » of danger we act the part of military leaders, but when the dif-
 » ficulties have been settled, we turn monks again.” In course of
 » time they too were defeated and killed.”²⁾

The military spirit was still in full vigour with the sons of Buddha during the Ming-dynasty. » In the *Kia-tsing*-period (1522—1567), » the dignity of general was conferred upon *Yueh-khung*, a monk » of *Shao-lin* (Honan-province). When *Man Piao* called warriors into » the field to make head against the Japanese in *Sung-kiang*, over

1) 金主亮死中原豪傑並起。耿京聚兵山東、辛棄疾即勸京決策南向。僧義端者喜談兵、棄疾間與之遊、及在京軍中義端亦聚衆千餘。義端一夕竊印以逃。京大怒欲殺棄疾、棄疾曰、匈我三日期、不獲就死未晚。揣僧必以虛實奔告金帥、急追獲之、棄疾斬其首歸報。

2) 莫謙之常州宜興僧人也、德祐元年糾合義士捍禦鄉閭、詔爲溧陽尉。是冬沒于戰陳、贈武功大夫。時萬安僧亦起兵、舉旗曰降魔、又曰、時危聊作將、事定復爲僧。旋亦敗死。

›thirty of his disciples formed themselves into a squadron and killed a great many of Japanese with iron clubs. They all perished on the battle-field" ¹⁾. That the monks of that same *Shao-lin-convent* have been long famous for their dexterity in the noble art of fencing is obvious from the fact that, already prior to the seventeenth century, there existed a book entitled: ›Fencing-manual of *Shao-lin*" (少林棍譜). The author was one *Wu Yü-chang* (吳與章 ²⁾. Finally, to quote chapter 292 of the History of the Ming-dynasty (明史): ›*Shi Ki-yen*, a *kü-jin* of the *Ch'ung-ching* period (1628) was transferred as Governor to *Shen-cheu* (Honan province). ›A rebellion broke out; sacrificing his private means, he raised troops and intrusted the Buddhist monks of *Shao-shih* with the work of ›drilling them." ³⁾

So far for the bare historical facts. No doubt many others of the kind are on record, and a still larger number, never committed to paper, are for ever buried in the dark womb of oblivion. But how to account for this martial conduct of that clergy, a conduct which at first sight seems quite incompatible with the spirit of a church whose first and most holy commandment strictly forbids the shedding of blood, even of the smallest animal?

It is quite natural to look for a solution of this question in the books of law of the Church itself. If you visit a monastery in the empire, and ask the inmates which are the precepts on which they frame their religious conduct in order to insure advancement on

1) 嘉靖中少林僧月空受都督。萬表檄禦倭於松江、其徒三十餘人自爲部伍、持鐵棒擊殺倭甚衆。皆戰死。 *Jih-chi-luh*, chapt. 29.

2) Wylie, Notes on Chinese Literature, page 124.

3) 史記言崇禎中舉人、遷知陝州。陝當賊衝、記言出私財募士、聘少室僧訓練之。

the way to salvation and final deliverance, their first answer always is that they chiefly have regard to one book of commandments only, to wit the *Fan-mang-king* (梵網經) or 'Sutra of Brahma's Net'. Whoever, it is said in theory, conforms himself accurately to the ten principal and the forty-eight minor commandments laid down in this little book, he shall naturally become a Bôdhisattva, that is to say, a member of the class of beings which, according to the doctrines of the Mahâyâna-school that has always been preponderant in China, enjoy the highest state of bliss accessible, a state lying on the verge of buddhaship.

The *Fan-mang-king* or Brahma-jâla-sûtra has always preponderated in China as the chief code of law of the Mahâyâna-school. Tradition unanimously attributes its introduction into the empire to *Kumâradjîwa*. Relying, it appears, on the sole authority of *Sang Chao* (僧肇), a contemporary monk of great ability and learning, all books assert also that the great apostle drew it from a much bigger Sanskrit work of the same name, containing no less than 112 chapters; the rest were never put into a Chinese garb at all, nor has the original work ever been unearthed by European Indologists. Mr. Grimblot has indeed published a 'Brahma-jâla sutra' amongst his 'Sept Sutras Pâlis' (Paris 1876), but this work turns out, on close examination, to have nothing in common with our Chinese Mahâyâna-code except the title. We have found the Chinese version of Grimblot's Pâli text in the 14th chapter of the 佛說長阿含經 (Dirghâgama sûtra), under the title 梵動經 'Sutra of Brahma's Movements', which would, in Sanskrit, likewise give Brahma-jâla-sûtra" ¹⁾.

Turning over the pages of the *Fan-mang-king*, we forthwith fall

1) A complete translation of the *Fan-mang-king*, prepared by us, with an elaborate sketch of its influence on the church and the laity will appear next year in the Transactions of the Royal Academy of Sciences at Amsterdam.

in with the following leading commandment, placed at the head of the whole series of fifty-eight: —

›Buddha said: If a child of Buddha kills, or tells another to ›kill, or provides another person with the means of killing, or ex- ›presses himself in terms of praise of a murder, or feels delight at ›seeing the perpetrator of a murder; — further, if he kills by means ›of spells, imprecations or incantations, or is the cause or occasioner, ›the means or instrument of a murder (in any of these cases he is ›*pārājita*). Anything endowed with life, nothing excepted, thou shalt ›not wilfully kill. Indeed, a bôdhisattva should awake in himself ever- ›lasting feelings of pity and commiseration, and with a submissive and ›obedient heart avail himself of every fit occasion to save and pro- ›tect all living beings; but if, on the other hand, he should give ›freedom enough to himself to murder with an easy mind a being ›endowed with life, it is a bôdhisattva's crime entailing *pārājita*"¹⁾.

Pārājita means expulsion from the Sangha or the communion of saints embracing all human beings who aspire to the highest holiness, with the dewas, bôdhisattvas and buddhas. Any one who violates one of the first ten commandments of the *Fan-mang-king*, is *pārājita*, i. e. ›he is cast out beyond the limits of the sea of the buddhas" (棄佛海邊外); he loses all prospect of ever being saved, and is reduced to one of the three lower paths of transmigration, which embrace the infernal beings, the hungry ghosts (*prêtas*), and the animals.

1) 佛言、若佛子、若自殺、教人殺、方便殺、讚歎殺、見作隨喜、乃至呪殺、殺因、殺緣、殺法、殺業、乃至一切有命者不得故殺。是菩薩應起常住慈悲心、孝順心、方便救護一切衆生、而反自恣心快意殺生者、是菩薩波羅夷罪。

Around this highest commandment of the Church are grouped a series of others, likewise tending to prevent destruction of life. The 3d of the minor commandments interdicts the use of all animal food, the 12th prohibits dealing in cattle, the 32d keeping dogs or cats, as these animals are always after the rats. Possessing or selling sharp weapons, nets or snares is forbidden in com^{mt} 10 and 32. The 33d commandment does not even allow a child of Buddha to look at armies, regiments, warriors, commanders, robbers, or rebels, and the 11th runs thus:

»If thou art a son of Buddha, thou shalt not, for the sake of
 »gain or food or out of depravity, carry messages for a state. When
 »armies and regiments meet, and troops are raised to fight against
 »one another, immense numbers of living beings are slaughtered;
 »hence a bôdhisattva is not even allowed to set foot in an army,
 »neither to move to and fro between armies — how much the more
 »then is he forbidden to rebel against the state. He who wilfully
 »does so, commits a defiling sin of the lesser category”¹⁾ — that is to say, a sin as bad as bad can be, but not entailing pârâjita.”

Having thus shown that the supreme *lex scripta* of the Church is as explicit in forbidding bloodshed and warfare as it can possibly be, we have now to bring forward evidence that it contains also plenty of elements to prompt the clergy at any time to occupy themselves with the bloody work of arms. As such an element we instance in the very first place the general spirit of devotion to all living beings which reigns supreme in the Mahâyâna church and is brought to the front on every page, nay in every line of the *Fan-*

1) 若佛子不得爲利養惡心故通國使命。軍陣合會、興師相伐、殺無量衆生、而菩薩尙不得入軍中往來、况故作國賊。若故作者犯輕垢罪。

mang-king; in fact, if we were to pass in review all the passages referring to it, it would be necessary to translate all the 58 articles.

Though forbidding on one hand the bearing of arms and the shedding of blood, this spirit of devotion culminated on the other hand in peremptory commands to save all living beings, even animals, from death, and to take all the misery that could befall them upon one's self. »If thou art a child of Buddha,» so says the 20th commandment, »then perform the work of liberating living beings for »the sake of commiseration. Any male person is thy father, any female person thy mother — in fact, there is nobody from whom thou »hast not received thy life in the course of the successive periods »of existence thou hast passed through. All living beings of the six »paths of transmigration¹⁾ being thus thy parents, the man who »kills and eats any of them kills his own father and mother, »and also his ownself of former times. Therefore, always perform »acts of saving live, as receiving life through a concatenation of existences is the everlasting law. Also exhort others to save living »beings from death; and whenever thou seest a person of this world »murder an animal, thou shalt by all means save and protect it, »and deliver it from its misery and distress”²⁾).

This article is doubly important not only as giving an insight into the ideas underlying the Buddhist doctrine of respect for life, but also as a clue to the solution of the question under discussion. Bearing

1) Dêwas, men, asûras, infernal beings, prêtas, and animals.

2) 若佛子、以慈心故行放生業。一切男子是我父、一切女人是我母、我生生無不從之受生。故六道衆生皆是我父母、而殺而食者即殺我父母、亦殺我故身。故常行放生、生生受生常住之法。教人放生、若見世人殺畜生時、應方便救護、解其苦難。

in mind that in the Flowery Kingdom, as amongst savage and semi-savage peoples in general, warfare has always been identical with the greatest destruction of human lives imaginable, no exceptions being made for either sex or age; considering, moreover, that in times of war no choice is left to the people but to die by the sword, or by starvation in a country completely laid waste, it can not surprise us to see Buddhist zealots with this article of their law in hand unite in regular bands in order to check the raids of rebels and stay the shedding of blood by keeping them beyond the borders of their parish. It could not occur to them that the prohibitions against the carrying of arms were made in order to neutralize that highest commandment of the law *to save life on all occasions, and by all possible means*. Where thousands of innocent people could be saved from certain destruction by killing a comparatively small number of slaughtering enemies, the question of how to interpret the law would not trouble their minds very long. Moreover, had not the great Indra, the highest dēwa of their Church, set an example by destroying numberless hosts of Maras, those sworn enemies of universal peace and order, who were continually collecting together to harass dēwas, men and buddhas openly?

So we see how little the Buddhist monks cared for the letter of their law, how much stress, on the contrary, they laid on its spirit. But there were more commandments in their religious code prompting them to put their own lives at stake in order to save those of others: — »A bōdhisattva must take upon himself all outrage and »injury that could befall any living being whatsoever; the evil he »must draw down upon himself, the good he must cause to serve »for the benefit of others”¹⁾. They may even have been stirred up

1) 菩薩應代一切衆生受加毀辱、惡事向自己、好事與他人。 The seventh great commandment.

many a time to the fanatically throwing away of their lives in defence of the hearths and lives of their parishioners by the following commandment (n°. 16) embodying the highest ideal of self-sacrifice for the sake of others: »Even to starved tigers, wolves and lions, and »to the whole host of hungry ghosts thou shalt entirely throw thy »own body, flesh, hands and feet, in order to feed and nourish »them" ¹⁾.

Two virtues have always stood foremost in China amongst all ethics, viz. *hiao* 孝 and *shun* 順, or implicit submission, respect and obedience to all persons in authority, from the emperor down to parents and teachers. The *Fan-mang-king* also lays the utmost stress upon these, preaching them with great emphasis over and over again on every page; consequently it is not to be wondered at that the book, in the hands of the votaries of the Church, should have played the part of a magnifying glass, through which the two ancient native virtues swelled into a peremptory order to support the throne of the «father-and-mother of the realm" even at the cost of their blood and lives. No doubt we have here one of the manifold reasons why the Church has found so great favour in the eyes of many emperors, and why imperial donations of large tracts of land to monasteries and convents are so frequently recorded in the annals of the empire. Many a statesman must have naturally considered it an act of political foresight to create all over the realm powerful settlements of loyal subjects, which, in times of danger, could be quickly turned into strongholds garrisoned with soldiers entirely devoted to the imperial cause, and resolved at all times to sacrifice their lives for it. It might, of course, occur to these ecclesiastical warriors in some single instances to enlist under the banners of the opposite party; but in times of

1) 乃至餓虎狼師子一切餓鬼、悉應捨身肉手足而供養之。

rebellion one may always expect to find some diversity of opinion on the question of *who* is the lawful heir to the throne.

A last reason for the warlike behaviour of Buddhist monks we see in an imperative order of the *Fan-mang-king* to all the devotees of the Church, to afford protection to the *Sam-Pao* (三寶), or the triad embracing the Buddha, the Law and the Clergy. No one, says the book, can ever hope for the *bôdhisattva*-dignity, unless he conform in every respect to this most holy duty of all the children of Buddha. Now, defending the *Sam-Pao* is identical with protecting monasteries and sanctuaries against hordes of invaders and rebels, who, as is fully proved by China's history of all periods, have never manifested one whit more clemency for religious than for secular buildings. Indeed, when a convent is destroyed, the Buddha to whom it was dedicated comes to grief because his worship is suddenly stopped short; the Dharma suffers also because preaching and printing tracts come to a violent standstill; finally, the Sangha have a very bad time of it, owing to their being bereft of the place which not only afforded them food, raiment and shelter, but also an opportunity to work themselves up to perfection and salvation.

MÉLANGES.



天下路程 *T'ien-hia Lu-ching,*

A CHINESE „MURRAY” FOR 1694.

(3 vol. 8°. ff. 72, 78 and 91).

As in many other things, the Chinese were also in advance of us in the preparation of guides for travellers. The book of which we will say a few words, was published, according to the preface, in the year *K'iah-suh* of Emperor *Khang-hi*'s reign (corresponding to the year 1694 of our era) by a Taoist priest, who says in his preface, that although special topographies of each city and township in the empire have been made, and maps published in which every mountain and stream, city and town, population, notices of things etc., have been exhaustively recorded, still there does not yet exist an itinerary mentioning the halting-places by which one passes on the road, so that officials, merchants, tribute-bearers etc., who have to travel to and fro, have to ask painfully for information. Our priest then tells us that he has repeatedly traversed the empire in public conveyances, having been continually on the lookout, taking information at every place he passed through; keeping a diary in which he noted down the cartroads by mount and vale, the succession of passes, ferries and poststations, with their respective distances in (Chinese) miles, as also the vestiges of antiquity and the productions of the

country; all this having brought much fatigue upon the traveller.

The author has divided his book into three parts. The first part contains 12 general rules for the traveller, and the routes from each province to *Peking*. The second part describes the routes from *Peking* to *Kiang-nan*, *Shan-tung*, *Shan-si*, *Shen-si* and *Ho-nan*; whilst the third part contains the description of the routes in *Hu-kwang*, *Cheh-kiang*, *Kiang-si*, *Fuh-kien*, the two *Kwang*-provinces, *Sze-chuen*, *Yün-nan* and *Kwei-chow*. The last volume contains as an appendix a table indicating the dates when strong winds are generally blowing, as when it is not advisable to embark.

Next follow the twelve rules for travelling (江湖十二則).

In **Rule 1** the traveller is warned not to be too stingy in paying for hire of a boat or chairbearers, as he may risk otherwise to be pilfered by his boatmen or having his goods thrown away upon the road by the bearers, or even being robbed or murdered by them: by so doing losing the more valuable for a less valuable thing. It is the old adage "well paying, well served."

Rule 2 speaks of the proper way of packing up the luggage. Heavy objects as copper, iron, tin, lead, inkstones etc., ought not to be locked up in trunks or hampers, but simply to be wrapped in a clothwrapper, because bearers or boatmen, when carrying or storing up your goods, might guess that they contain valuables and, perhaps, would get evil thoughts. It is, therefore, advisable to transport them openly.

Rule 3 warns against a luxurious way of travelling by commercial travellers, because if they arrive in inns sumptuously dressed, mean fellows may think of robbing them, and they may even thereby risk their very life. He justly warns too fond parents of adorning their infants with gold or silver-trimmed caps, bracelets, necklaces, ear-drops etc., because mean fellows are capable of injur-

ing or even breaking the limbs of the children in order to get these valuables; or even of stealing the children themselves and murder them.

Rule 4 says that a traveller has to be extremely careful how to hid aboard or ashore, in inns or in the plains, the valuables he carries with him; advising him to keep only apart a little for his daily travelling expenses.

Rule 5 warns against well-dressed fellow-travellers without luggage, as they are either swindlers or cutpurses. It also warns against such fellows who go and play together in order to induce the traveller to play with them, or who drug people with poisonous cakes, or even attack the ship with their comrades in order to plunder the cargo. It is also mentioned that aboard the boats in the provinces of *Soo-chow*, *Hang-chow* and *Hu-kwang*, the boatmen place the passengers on the deck and stow away the luggage in the hold, when it may be easily stolen if the traveller is not very careful.

Rule 6 warns against an indiscriminate choice of travelling-companions. For when coming together on the road with other strangers, and being obliged to travel in the same boat or to rest in the same inn, it may happen that they are not so honest as the traveller himself, so that it is advisable for him to hide carefully his valuables lest he be robbed of them by night or swindled of them by day.

In **Rule 7** the traveller is advised to look out if the East is clear before setting out upon his voyage and leaving the inn. If the East is murky and not at-all bright, one ought rather remain another night, even when the rooks are cawing. When the sun is setting in the West, one ought to drop anchor and stop for the night, mindful of the proverbs: "Trust to the morning and not to the night," and "Better be a little slow than to make a mistake."

In **Rule 8** the traveller is warned not to let his things out of his room, lest thieves avail themselves of our absence to get into the room and steal them.

It is, therefore, advisable to keep the room well-locked, and to return always early when having to go out.

Rule 9 warns travellers not to loaf about at night in café-chantants and singing halls; and to be careful not to drink too much when falling in with some fellows who are carousing; to keep aloof of fellows who play or gamble; and, especially, not to go with people who have courtezans with them. For there is no danger for honest youths.

In **Rule 10** the traveller is instructed to be friendly with fellow-travellers or hosts, and not to be overbearing and proud, lest he may get into disputes and trouble. He should treat his servants still better, and not be too exacting, that they may cherish us and exert themselves for us. For the proverb says; »At home trust to your wife and children; abroad trust to your servants.”

Rule 11 warns against all sorts of swindlers, some disguising themselves as fellow-villagers, and talking village-gossip, saying they have something to forward, for which they swindle you out of your money, and changing the (goods) for lead and stones. Others standing in the streets with articles of virtu which they offer for a low price, as they want to sell for ready money. They entice the traveller in a bylane and cheat him with buying them. And when he has discovered that he has been cheated, and looks out for the sellers, these swindlers have changed dress and head-gear, so that he does not even recognize them when brought face to face; and against such-like kind of tricks, against which only serious, steadfast and not covetous people are secure.

Rule 12 especially enjoins not to be stingy and mean. To eat the common fare in the inns together with the other guests; and not to take something sneakingly for yourself, or always look out for the cheapest way in everything. For by this you induce people to loathe you.

The traveller is warned to take cautions in speaking, lest people should pry too much in his affairs. For braggarts and blusterers, not knowing to consider the past and look to the future, are hateful.

Most of these rules still hold good, not only in China, but also in Europe, where we meet in every hotel posted up a warning that the proprietor does not hold himself responsible for stolen valuables or goods unless they are confided to his own care, and where only the rich and well-paying traveller is well served.

Next follow the itineraries written in a real *Baedeker*-like style as e. g.:

福建省城進京、至浙江、杭州府、水陸路程。

Itinerary by water and land from the provincial capital of **Fuh-kien** on the road to **Peking** till **Che-kiang** and **Hang-chow**.

福州府、三山驛、七十里、至竹崎所。

From the city of *Foo-chow*, posthouse of the »three hills», seventy (Chinese) miles to *Chuh-khi sho*.

五里鳳皇亭。十里鳳山橋。五里洪塘。

Five miles further the »Phenixpavilion», ten miles further the »Bridge of the Phenixhill»; five miles further the »Large ponds.»

The following note is appended in smaller type:

此是旱路出西門。昔年在此寫船至浦城。今洪塘口沙壅、須從東水路、值潮滿方得出橋而行。凡僱船出南門十里至南臺上船。水路灣至鳳山橋有二十里、不須到洪塘。凡船至浦城神福三次開頭延平水吉。

This is the landroad, when leaving by the West-gate. In former years boats were hired here to go up to *Pu-ching* (Long. 116° 16' 40"; Lat. 28° 00' 30"). Nowadays the mouth of the »Large ponds» is choked up by sand, and one is obliged to follow the eastern water-road. When the tide is full, it is possible to pass the bridge and proceed. When hiring a boat, one leaves by the Southgate and reaches after

ten miles the »Southern terrace”, where one embarks; the waterroad winds to »The Phenix-hill-bridge” in about 20 miles, so that it is not necessary to come to the »Large Ponds.” Ships arrive at *Pu-ching* by the three stages of *Shin-fuh*: *Khai-t'eu*, *Yen-phing* and *Shwui-kieh*.

Ten miles further is the poststage of *Yü-yuan* (芋原); ten miles farther one reaches the old district of *Hwai-ngan* (懷安); ten miles farther *Pih-shih-t'eu* (白石頭), ten miles farther *Kan-che-chow* (甘蔗洲); ten miles farther *Chuh-ki-sho* (竹崎所) where the boats are visited by the customhouse-officers, and duties are to be paid (有巡司在此、驗船貨物、要報稅).

120 miles farther the stage »Watermouth” (水口驛) is reached, where a saltcommissioner is stationed who examines the ships for salt. Only the salt going upstream has to pay; the salt going downwards does not.

Some travellers hire here bearers and go by land to *Pu-ching*; the waterroad from *Shwui-k'eu* downwards is smooth, whilst the landroad is longer and has high mountains. Upwards from *Shwui-k'eu* there are many rapids in the water.

Upon the road between *Yü-liang* (漁梁) to *Hia-nien-pah-tu* (下念八都) is found the village of *Kiu-muh* (九牧) where a large hotel is found, where the traveller may stay (有大店可住). Thirty miles from *Hia-nien-pah-tu*, a similar large hostelry is found at the »*Pao-ngan* bridge” (保安橋、大店可住).

Five miles from *Shen-k'eu* (峽口), near *Su-ling* (蘇嶺), is found a temple of *Kwan-ti*; and again 5 miles farther, near the »Sycamore-tree-hillock” (楓樹岡), is found a similar temple. Again 5 miles farther, in *Kiang-liang-ki* (江郎街), is found an eatinghouse (有飯店).

The last stage upon the road to *Hang-chow* is the *Peh-sin-custom-*

house (北新關), where a *hoppo* is stationed, who levies duties. All goods must be declared there and none concealed, for of all the customhouses in the whole empire no one is so strict as this one. (有戶部主事在此抽分。凡貨物須報稅、不可隱匿。天下各關惟此關最嚴切)。

A special tariff of duties for goods is therefore appended in the guide (北新關稅例); as also a tariff for boathire (北新關船例)。

140 miles from Hang-chow, a place is reached called "The stone gate" (石門鎮), a place where silkthread is extensively fabricated. The place is so called on account of a stone gate built to mark the frontier of the spot where the states *Wu* and *Yueh* quarreled for the *Hwui*, in the time of the *Ch'un-ts'ew* (人家大出絲線。春秋吳越爭雉于此。置石門爲限、故名)。

As we approach the North, inn-accommodation becomes scarcer. On the road from *Wang-kia-ying* (王家營) to *Chung-hing-tsih* (重興集), only one good hostelry is to be found at the latter place. From *Sin-ngan-tsih* to *Soh-ch'ian-tien* (Lat. 34° 00' 50": Long. 116° 11' 21"), no inns are to be found upon the road; only small thatched sheds, where one can only take a frugal luncheon (自新安集至宿遷路傍無店舍。只是小草店賣小點心而已)。180 miles hence is a place called "The ten-mile posthouse" (十里舖) where a ruined pavilion is to be seen, at the place where Confucius met the philosopher *Ching-yen* (傍有傾蓋亭。孔子遇程子處。程子名琰)。80 miles from *Shang-kia-lin* (商家林), at a place called *Chih-mun* (石門), we find in the village a stone tablet commemorating that the famous philosopher *Tsze-lu* rested there (古先賢子路宿處。有石碑在村內)。

120 miles from *Pih-kiang-ho* is the "Crystalriver" (琉璃河) where a stone bridge is found. Travellers are warned here against the expensive food in the inn, so that it is advisable to make first

an agreement with the host before entering the inn (此處主人惡飯錢、便要講定明白、方可入店): *tout comme chez nous*.

It is curious to note the similarity in the names of hotels and inns in China and in the West, taking their names from the localities where they are established, as:

- › The inn of the village *Tsau*" (曹村店);
- › The inn south of the bridge of the river *Wen*" (汶河橋南店);
- › The *Koo-mountain* inn" (嶗山店);
- › The *South-bank*" inn (南阜店);

or after the name of titled persons, as:

- › The inn of the *Duke of Sü*" (徐公店); (B. C. 947—512);
- › The inn of the *Family Li*" (李家店);
- › The inn of the *Family K'ew*" (丘家店);
- › The inn of the *Three families*" (三家店);
- › The inn of the family *Shang*" (常家店);

Others are named after trees or fruits, as:

› The inn of the *Banyans*" (楊柳店 *Yang-liu tiem*) a corruption of the old name *Yang-liu* (羊流店), because it is situated in the native village of *Yang-shuh-tsze* of the *Tsin*-dynasty (晉羊叙子故里); an adherent of *Sze-ma Yen* (司馬炎), the founder of this dynasty, (comp. Mayers, Chinese Readers Manual N° 885);

- › The inn of the *Red fruits*" (朱果店):

Again others have miscellaneous names as:

- › The inn of the *Wheelwrapping*" (車輞店);
- › The new inn" (新店); › The Sideway inn" (半邊店); › The *Firestove* inn" (火爐店);
- › The *Roast-rice* inn" (炒米店);
- › The inn of *All virtues*" (萬德店);
- › The *Advance* inn" (進頭店), also called
- › The inn of true bliss" (真福店);

- ›The *Dragon-flower inn*" (龍花店), commonly called
- ›The *Pholo inn*" (婆羅店);
- ›The *Low-sung inn*" (樓桑店), in the native village of *Chau-tieh* of the *Han-dynasty*, better known as *Liu-pei* (died A. D. 222; comp. *Mayers, Chinese Readers Manual* N° 515), etc., etc.

In fact, the work favorably compares with our best guides for travellers published in Europe.

G. SCHLEGEL.

Chinese-Malay and Javanese literature in Java.

The Chinese population in Java is for the greater part of mixed Malay and Javanese blood; the first colonists not bringing their wives with them, but marrying native women. Chinese born in China are rarely met with, and those which are found belong to the lowest classes and are totally illiterate. The consequence has been that very few Chinamen are to be found able to read Chinese books. They learn just about as much of their own language as is sufficient for the requirements of trade and book-keeping.

With the female population the case is still worse; no Chinese woman in Java knows a single word of Chinese.

As, however, Chinese tales and novels are greedily read by natives, many Chinese in Java have put themselves to work to translate into Javanese or Malay the most celebrated Chinese novels; whilst others again have translated books of morals, books on medicine, divination etc. These books are generally printed in roman type and transcription; the roman alphabet being much easier to be learnt than the arab one in use by the Malays, or the javanese one.

Of Chinese novels, several have already been translated, among which we note the 三國志 or »History of the three states"; The *Sam He Lam Tong*, a historical novel from the time of Emperor *Chau-kwang-yin* of the *Sung*-dynasty (大宋朝趙匡胤皇帝) A. D. 917—975, published by *Yap Goan-ho* in Batavia, of which 6 fascicules have appeared; a translation of the *Si-yü ki* (西遊記) treating of the adventures of *Li-shi-min* (李世民) later emperor of the *Tang*-dynasty (A. D. 618—649) by *Bun Sing-ho*, published at Samarang by P. A. van Asperen van der Velde & C°. 1890 etc., etc.

Yap Goan-ho at Batavia published in 1890 a book on morals in Malay (roman transcription) under the title 暮鼓晨鐘 *Bou kou sin tjiong* (Evening drums and Morning bells), a collection of moral lectures for men and women translated from different Chinese works by *Oeij Tjoen-bin*.

The same publisher printed also a Malay translation of the 十二仔 under the title »Kitab *Tjapdjaya*, ilmoe meliatan dari radja Seitan *Thio tian soe*" (i. e. Book of the 12 marks, by the king of the devils *Thio-tian-soe*) being a collection of 30 written charms or amulets, printed in red, with a Malay description and prescription how to write and use the charm in margine. Before writing the 符 or charm the following prayer is to be muttered (念)

吉	金	逢	門	口	吾	赫
祥。	剛。	力	邑	吐	敕	赫
急	降	士。	之	三	此	湯。
急	服	破	光。	昧	符。	日
如	妖	疾	捉	之	等	出
律	怪。	用	怪	火。	掃	東
令	化	穢	使	服	不	方。
勅。	爲	跡	天	飛	詳。	

Gloriously and splendidly the sun rises in the East;
 I make this charm efficacious in order to sweep away misfortune.
 From my mouth I spurt the fire of *Samádhi*;
 In my belly flies the splendour of *Mândjus'ri*;(?)
 I grasp the portent and make the heavens meet a powerful master,
 Defeating illness and by filth searching for the traces of *Vadhrapáni*.
 The ominous portents descended in my belly,
 Will be changed to a happy prognostic;
 Quickly as a statutory decree.

The university-library at Leyden possesses two fine Mss. in Javanese (Eastern Mss. room N°. 2140 and 2151) with fine coloured portraits of the principal persons in the novel, being a translation from a Chinese novel treating of the adventures of *Li Shi-min* 李世民 before his accession to the throne of *Tang* in A. D. 618.

My colleague, Prof. Vreede, has given in the Catalogue of Javanese Mss. in the Leiden University library a synopsis of this novel:

The Ms. contains 748 pages fol. and is large 874×2. It mentions that it has been made (*kang jasa*) by the Chinese **Tig og** from the Chinese kampong in the town of Kediri; pleased with this *Chinese story* he got order to transcribe it in *Javanese* (*ookara djawa*). The date is 1859.

At the beginning are the portraits of Prabu (prince) *Li Si bin* (李世民), of Panembahan *Dji Bo Kong*, of *Li To-tjong* (李道宗), of the princess *Sang Retna Tjo wi*, *Djah ka kim* (in Cod. 2151 *Djah ko kim*, of *Ye-Gyok*, of the Pangéran *Sih-Djin-kui* (薛仁貴) and of Prabu (prince) *Sapotong*.

It is a romantic tale of the rise of the principality of *Tang* (唐) under the son of *Li-yuen* (李淵) named *Li Shi-min* (李世民)

(transcribed *Li-Si-bin* in the *Chang-chow* dialect and the javanese translation), who became afterwards emperor of China after the murder of the infamous *Yang-Ti* (煬帝) of the *Sui*-dynasty in A. D. 618. The tale is laid in the years A. D. 600 to 618. *Li-yuen* became emperor in 618, and bears in history the name of *Kao-tsu* (唐高祖); whilst *Li Shi-min* mounted the imperial throne in 627 under the name of *Thai tsung* (太宗).

Many of the names occurring in the tale are historical. As those of *Sih Djin kui* (薛仁貴 Mayers, Chin. Readers Manual, 582) son of 薛仁果). (Vide 歷代帝王年表, I, last folio), destroyed by *Li Shi-min*; of *Li To-tjong* (李道宗, Mémoires concernant les Chinois V, 173—175, 221—222), a son of *Shao* (韶), whose father was *Pih Wang-chang* (畢王璋), who was a son of *Thai-tsu* of the *Tang*-dynasty, and consequently, as the Javanese translation rightly says, an uncle of *Li Shi-min*; but most of the names are not recognizable in their *Chang-chow* transcription, according to the Dutch spelling, especially the fictitious names. Perhaps one of our readers will be able to discover the Chinese original of this historical novel, and kindly supply us with its Chinese title.

G. SCHLEGEL.

A Chinese opinion upon the question of humane warfare.

The question whether it is necessary in warfare to be merciless, i. e. killing as many enemies as you can, or to do the job as kindly as possible, only just putting your adversary »hors de combat”, and, afterwards, nursing and curing him, that he may a second time serve for canonfood, the *humane* system in short, agitates the human mind since centuries.

At the convention of Genève, it was even stipulated that ex-

plosive bullets would never be employed in European warfare; lest (we think) the warloving princes of Europe should find themselves too soon short of subjects to be slaughtered in their delicate passtime, and »que le combat finirait faute de combattants.”

Now we think all this to be sheer hypocrisy. The more enemies you kill, the sooner the battle is over, and the quicker war terminated; and we, therefore, advocate the use of the most destructive engines of war which the human mind can conceive and invent. It is only the knowledge that only one in a thousand bullets hits, and that »every bullet has its ticket”, that makes soldiers rush heedlessly against their foe. But we are equally convinced that no man would march if he had the positive knowledge of being killed irretrievably; and so war would be at an end, as no soldiers would longer be found.

The same opinion was expressed in the year B. C. 638 by the Minister of war of the Duke of Sung, *Tsze-yü* (子魚), after the battle waged on the first day of the 11th month between Sung and Ts'oo, when the army of Sung was shamefully defeated.

»At the beginning of the battle, the army of Sung was ready drawn up, before the army of Ts'oo had crossed the river *Hung* (泓). The minister of war *Tsze-yü* said then to the duke: »They are many, and we are few. Pray let us attack them, before they have all crossed over.” The duke refused; and again, when the minister asked leave to attack them after they had crossed, but when they were not yet drawn up, he refused, waiting till they were properly marshalled, before he commenced the attack.

The consequence was that the army of Sung was shamefully defeated, and the duke got wounded in one of his thighs.

The people blamed the duke, but he said: »A superior man does not inflict a second wound, and does not take prisoner any one of gray hairs. When the ancients had their army in the field, they

would not attack an enemy when he was in a defile; and though I am but the last representant of a fallen dynasty, I would not sound my drums to attack an unformed host."

Tsze-yü then said: »Your Grace does not know the rules of warfare: When a strong enemy is in a defile, or not yet drawn up with his army, it is a boon of Heaven. Is it then not proper for us to advance upon him so impeded with our drums beating, as we still run the risk (of being defeated)?

Moreover, the strong men now opposed to us are all our enemies. Even the old and begrimed ought to be captured by us if we can get them; — what have we to care for their gray hairs? *We already display our disgrace in teaching men to fight that they may kill their enemies.* If he be not wounded mortally, why not repeat the blow? If we shun inflicting a second wound, it would be better not to wound him at all; and if we are going to spare the gray-haired, we had better submit (at once to the enemy). In an army what are used are sharp weapons, while the instruments of brass and the drums are to rouse the men's spirits. The sharp weapons may be used against the enemy when beset in a defile; and when the din of battle is loudest, and the spirits of the men screwed up to the highest pitch, the drums ought to be beaten in order to drive the enemy into disorder." ¹⁾

1) 宋人既成列、楚人未既濟。司馬曰。彼衆我寡、及其未既濟也、請擊之。公曰。不可。既濟而未成列、又以告。公曰。未可。既陳而後擊之。宋師敗績。公傷股、門官殲焉。國人皆咎公。公曰。君子不重傷、不禽二毛。古之爲軍也、不以阻隘也。寡人雖亡國之餘、不鼓不成列。子魚曰。君未知戰。勍敵之人、隘而不列、天贊我也。阻而鼓之、不亦可乎。猶有懼

We think *Tsze-yü's* arguments quite right. Warfare is a disgrace, a horrible shame, for all civilised people.

But when it is necessary to make war, make it as terrible as possible, that it may be the sooner terminated.

Already, and precisely by the greater perfection of our firearms, the great wars, which formerly lasted 80, 30 and 7 years, are now reduced to campaigns of one or two years. Well, if it is not possible to do without war, let us then perfect our engines of destruction in such a way, that a war may be terminated in one month or a fortnight.

The immediate loss of life may be greater, but the frightful injuries inflicted upon the non-combatant population will be diminished.

A FRIEND OF PEACE.

焉。且今之勅者皆吾敵也。雖及胡耆、獲則取之、何有於二毛。明恥教戰、求殺敵也。傷未及死、如何勿重。若愛重傷、則如勿傷。愛其二毛、則如服焉。三軍以利用也。金鼓以聲氣也。利而用之、阻隘可也。聲盛致志、鼓儻可也。(左傳僖公廿二年; Legge, Chinese Classics V, I, p. 181 and 183).

VARIÉTÉS.



LE 9^e CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES.

COMPTE-RENDU.

Paris, le 14 Mars 1891.

Le neuvième Congrès International des Orientalistes aura lieu à Londres, en Septembre 1891, sous le Protectorat de S. A. R. le Duc de Connaught et de S. A. I. l'Archiduc Renier; MM. le Marquis de Dufferin et Ava et le Comte de Lytton sont présidents d'honneur. Le Comité organisateur a pour président Sir Patrick Colquhoun et pour Vice-Présidents Sir James Redhouse, Sir Lepel Griffin, Sir George Campbell, M. le Dr. Bellew et M. le Dr. Leitner. Ce dernier est également Secrétaire-organisateur et Délégué des Fondateurs. Le Comité organisateur, élu par les votes des signataires, est composé de représentants de la plupart des Universités britanniques, de membres du bureau de plusieurs corps savants, de professeurs et de hauts fonctionnaires des Indes. Parmi ses membres honoraires figurent Lord Lawrence, les Ambassadeurs d'Autriche-Hongrie et de Turquie et le Ministre de Perse à Londres, S. A. le Sultan de Johore et plusieurs Princes des Indes. Ceux-ci ainsi que les gouvernements italien et autres ont déjà promis de se faire représenter par des délégués. Le gouvernement français surtout est bien disposé envers le Congrès de 1891. L'organisation des sections du Congrès est en bonne voie. Leurs présidents, Vice-Présidents et Secrétaires seront élus parmi les savants des diverses nations lorsque le Congrès s'assemblera. En attendant, la Section de Bouddhisme et peut-être de Japonais est

confiée à M. Léon de Rosny; de Sinologie, à MM. les professeurs Schlegel et Cordier; d'Assyriologie, à M. le Professeur Oppert; d'Égyptologie, à M. le Professeur Maspéro. L'Afrique ne sera plus traitée comme appendice de l'Égypte, mais occupera une section à part. Dato sri Amar de Johore sera le secrétaire de la section malaise. Les sections sémitiques, y comprises celles pour l'Arabe et le Mahométisme, sont particulièrement fortes. Dans le but de participer aux travaux de la section aryenne, plusieurs pandits arrivent des Indes et l'on espère que M. le professeur Whitney, des États-Unis de l'Amérique, prendra la présidence de cette section. La section dravidienne est organisée par celui qui est le «*facile princeps*» en cette matière, M. D. G. U. Pope, et M. le Professeur Vambéry, le Dr. Bellew et autres explorateurs récents ont promis des communications importantes au sujet de l'Asie centrale et du Dardistan. Le congrès aura une nouvelle section consacrée aux «Instructions à donner aux explorateurs», section qui sera l'objet d'un grand intérêt. — Parmi les traits distinctifs du congrès de 1891, il convient de mentionner «le résumé des recherches orientales depuis 1886» confié à M. le Professeur Montet qui, dans le but de rendre son travail complet, s'est mis en communication avec les travailleurs les plus autorisés en différentes branches. L'absence d'un résumé pareil a été remarquée avec regret au dernier congrès. Tout en cultivant et même en approfondissant

les études théoriques, le congrès de 1891 traitera aussi le côté pratique et vivant des études orientales. Il y aura pour la première fois des sections pour l'étude comparée des religions, de la philosophie, du droit, des sciences et de l'histoire des peuples de l'Orient; des systèmes «Yunani» et «Vaidac» de thérapeutique; des moyens propres à encourager les études orientales; de l'art, l'archéologie et la numismatique orientaux; des rapports personnels des Européens avec les Orientaux; des langues vivantes de l'Orient et de leur importance pour le commerce; de l'anthropologie et ethnographie orientales; des produits naturels et artificiels des pays orientaux. Une section de philologie ethnographique mettra en lumière ce fait qu'une connaissance des us et coutumes, de l'histoire et des conditions physiques de l'existence d'un peuple est nécessaire pour comprendre complètement sa langue. MM. le Dr. Beddoe, Bradbrook, le Baron de Baye, Cartailhac et autres anthropologistes de renom participeront par conséquent aux travaux du Congrès. En outre, un concours sera ouvert pour des traductions d'œuvres orientales, à la suite duquel plusieurs prix seront décernés aux meilleurs travaux, et des examens auront lieu dans les principales langues et littératures de l'Orient.

Le siège principal du Congrès est à la Société Royale de Littérature, 20, Hanover Square, Londres. Les réceptions et séances solennelles auront lieu au Hall de l'Inner Temple, gracieusement mis à la disposition du Congrès par les «Benchers». Le German Athenaeum a ouvert ses portes hospitalières aux membres, dont beaucoup seront reçus comme hôtes par les membres anglais et les amis du Congrès.

Toutes les lettres et communications, scientifiques et autres, se rapportant au Congrès, son organisation et ses travaux, aux concours et aux examens institués pour les étudiants de langues orientales, ainsi que les livres à présenter et les objets destinés à figurer à l'Exposition Orientale qui sera arrangée à l'occasion du Congrès, doivent être adressés à M. le Dr. Leitner, Woking, Angleterre. Déjà près de 400 orientalistes, dans trente pays, ont déclaré leur adhésion au Congrès de Londres. La cotisation est de 25 francs. Il y aura probablement

un rabais de 50 % sur le prix des billets du chemin de fer pour les membres dûment inscrits qui se rendront de Paris au Congrès de 1891.

A la séance de la société de géographie, du 23 Janvier 1891, on a fait les communications suivantes relatives aux voyageurs en Asie:

Nous avons aujourd'hui à signaler une nouvelle lettre de M. Edouard Blanc, la quatrième de celles qu'il a depuis quelque temps adressées à la Société. Or, dans cette correspondance, il est question d'un de nos compatriotes que M. Blanca rencontré ou dont il a entendu parler en Asie, M. Raoul Humann, ancien lieutenant de vaisseau. Parti de France il y a deux ans pour explorer le pays des Moïs (Indo-Chine) dont il parlait la langue et chez lesquels il avait déjà pénétré quelques années auparavant, M. Humann parcourait le bassin du Donai, faisant des levés, quand ses travaux furent interrompus par un accident qui lui survint. Grand chasseur, M. Humann était monté sur un arbre pour tirer un éléphant sauvage; il avait en main un fusil d'un gros calibre, si fortement chargé qu'à la détente le recul lui cassa la clavicule. Il fut forcé de lâcher prise, tant il souffrait, et tomba au pied de l'arbre où il se brisa les côtes. On le transporta jusqu'au littoral de Cochinchine, et encore ce fut par le secours des indigènes, car il n'y avait là aucun Européen; on le transporta dans un panier, où il demeura dix ou douze jours, complètement immobile. La traversée des rivières fut particulièrement pénible. Comme bien on pense, cet accident l'empêcha de continuer ses levés et il dut rentrer en Europe.

Dans sa lettre d'aujourd'hui, datée de Sibérie, 4 Novembre 1890, M. Ed. Blanc, qui rentre en France, mais après une nouvelle station faite dans le Turkestan, — M. Ed. Blanc, disons-nous, donne des nouvelles d'un autre voyageur français, M. Joseph Martin, dont depuis longtemps on n'avait pas entendu parler. Le 15 Septembre dernier, M. Joseph Martin était à Soutcheou (dans le Kan-sou mongol, Chine), mais assez souffrant. Au reste, depuis le commencement de 1890, sa santé a, paraît-il été fort précaire. Aussi, depuis le mois de Janvier de ladite année, n'avait-il fait que l'itinéraire de Lan-

tcheou à Sou-tcheou; trois mois durant, il avait dû rester dans la première de ces villes, en traitement chez les missionnaires. Dans le courant de 1889, M. Joseph Martin était allé de Pékin à Lantcheou par Sou, Soui Da, Andang, etc.

Les voyageurs étrangers ne se ménagent pas non plus, et leur santé se ressent également des fatigues qu'ils endurent. C'est ainsi que l'explorateur russe en Asie centrale, M. Grombtchevsky, à peine revenu à Saint-Petersbourg, est tombé malade; M. Venukoff mande à la Société que cette maladie est la conséquence naturelle des «efforts surhumains» auxquels le voyageur a dû se livrer: aussi est-il atteint d'un épuisement du système nerveux, accompagné de fréquents accès de fièvre.

Comment, d'ailleurs, en serait-il autrement, quand on voit ce que tentent les voyageurs? Voici, par exemple, un capitaine anglais, M. Youngshusband, dont M. Ed. Blanc raconte les diverses excursions aventureuses depuis 1886, excursions qui ont valu à leur auteur la grande médaille d'or de la *Royal geographical Society* de Londres. En 1887, le capitaine rentre de la Chine dans l'Hindoustan par le col de Moustagh (19,000 pieds anglais), le plus direct, mais le plus difficile de toute la chaîne, et que personne, depuis trente ans, n'avait franchi à cause de son extrême difficulté. Passant tout près du Dapsang (28,278 p.), le second sommet du monde comme altitude, le plus élevé après le mont Everest (29,000 p.) «il resta cinq jours consécutifs sur la glace, et ne put descendre sur le versant sud qu'à l'aide d'une corde, en taillant des pas dans la glace sur une très grande hauteur».

M. Venukoff, qui a signalé également ces explorations du capitaine anglais, annonce le retour en Russie de l'expédition asiatique dirigée par M. Pievtzof, mais qui n'a pu pénétrer au Thibet. Elle a fait 8,000 kilomètres de levés topographiques et elle rapporte de précieuses collections en fait de zoologie, de botanique et de géologie, collections que quarante chameaux suffisaient à peine à porter.

Une autre expédition plus heureuse, rentrée également à Saint-Petersbourg, est celle des frères Groum-Grijmaillo, qui ont exploré complètement le Tien-Chan et découvert des montagnes dans la con-

trée qui s'étend entre Khamy (Khamil ou encore Hamy) et le Lob-Nor. La longueur de leur itinéraire a été de 7,300 kilomètres; ils ont recueilli de riches collections de végétaux et d'animaux, surtout de mammifères.

La Société de Géographie de Paris, dans une séance extraordinaire du 31 janvier, sous la présidence de M. de Quatrefages de l'Institut, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, a reçu M. Bonvalot et ses compagnons de voyage. L'affluence était énorme, à ce point que beaucoup de membres de la Société n'ont même pas pu trouver place dans le vaste hémicycle.

Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire le compte rendu fort exact de M. Guillaume Depping dans le Journal officiel de la république française du 7 février 1891 :

«On sait que M. Bonvalot, qui recherche les entreprises hardies, avait à peine achevé la relation du voyage entrepris par lui, en compagnie de MM. Capus et Pépin, à travers le grand plateau d'Asie, le Pamir on *Toit du Monde*, qu'il se remettait en route pour un autre voyage. Le but en était le Turkestan et la Chine, avec une excursion sur le territoire du Thibet, mais sans que l'objectif fût défini d'une manière bien précise; en tout cas le terme du voyage devait être notre colonie du Tonkin.

«Cette fois, M. Bonvalot était accompagné du prince Henri d'Orléans, auquel se joignit en route un missionnaire belge, le P. de Decken. Partie de Paris en juillet 1889, la petite expédition arrivait au commencement de septembre à la frontière chinoise, après avoir traversé la Sibérie avec toute la rapidité possible. Le passage des monts Tien-Chan, par des cols élevés où les voyageurs «subissent alternativement l'été torride dans les vallées et l'hiver glacé sur les sommets», se fit pourtant sans grande difficulté. A la sortie des Tien-Chan, ils entrèrent dans un autre monde, le monde bouddhique.

«Par Kourla (Turkestan chinois) et la vallée du Tarim, ils se dirigèrent sur le Lob-Nor, que nos cartes et nos géographies désignent sous le nom de lac mais qui n'est, semble-t-il, qu'une suite

de petits étangs et de collines avec un cours d'eau qui va en s'amincissant.

«A Tcharkhalyk, on réorganisa la caravane et l'on fit des provisions pour six mois, car on allait se lancer dans un désert inconnu de 1,400 kilomètres. Devant nos voyageurs s'élevaient les montagnes du Thibet, mais dissimulées par la brume, «image de notre situation d'esprit», dit M. Bonvalot. L'intention de ce dernier était de marcher vers le Sud-Est, d'atteindre la tête du Yang-tsé-kiang ou fleuve Bleu, et de rentrer en Chine par cette grande artère fluviale; sinon de traverser le Yunnan, province chinoise, pour de là gagner le Tonkin.

«Mais comment découvrir la route du Sud? Depuis vingt-trois jours ils marchaient à l'aventure sans avoir rencontré un seul être humain, «ayant fait monter leurs chameaux à des altitudes de 4,000 mètres et commençant eux-mêmes à ressentir le mal des montagnes, par un froid intense et un vent d'ouest des plus impétueux», quand au loin ils aperçurent, s'avancant vers le nord, les derniers chameaux d'une caravane de Kalmoucks. D'où pouvait venir cette caravane? Par leurs cavaliers, les voyageurs apprirent qu'elle venait de Lhassa, la capitale du Thibet, en suivant la route du Sud. Ce fut pour M. Bonvalot un trait de lumière qui orienta définitivement le reste du voyage.

«Renvoyant alors tous ceux qui voulaient quitter l'expédition, et ne conservant que 14 hommes, 40 chameaux et 18 chevaux, M. Bonvalot, suivi de ses deux compagnons, s'engagea audacieusement, à la faveur des traces laissées par la caravane kalmoucke, sur cette route menant droit à Lhassa. Les guides s'étaient bien gardés de la leur indiquer.

«Alors, comme l'a dit le secrétaire général de la Société dans son rapport de fin d'année (1890), alors s'effectua en plein hiver, par une température qui paraissait clémente à — 12 degrés et qui s'abaissa jusqu'à — 40 degrés, une marche de plusieurs mois, au cœur de contrées dont l'altitude est de 4,000 à 6,000 mètres, dans un chaos d'innombrables massifs dont il fallait gravir et descendre sans cesse les pentes vertigineuses. A l'horizon, s'étendait, infinie et décourageante, une mer de cimes neigeuses. La piste des pèlerins kalmoucks

disparaissait souvent et les voyageurs, perdus dans l'immensité, restaient anxieux sur la route à suivre.

«Cette partie du Thibet est un morne et terrifiant désert, auquel des troupeaux de yacks et d'antilopes et des corbeaux donnent seuls quelque animation. Pendant des semaines entières les voyageurs cheminèrent dans une solitude absolue et un silence impressionnant; parfois aussi ils affrontèrent des tourmentes d'une violence inouïe, qui menaçaient de tout emporter.»

«Ajoutons qu'ils n'avaient pas d'eau et que, pour étancher leur soif, ils étaient obligés de faire fondre de la glace; ni la viande ni le riz ne pouvaient cuire à l'altitude où ils se trouvaient. Pour combustible, ils n'avaient que la bouse des yacks sauvages de l'été précédent.

«Mais écoutons M. Bonvalot raconter un des épisodes de cette traversée du désert. On était au mois de décembre (1889); les chevaux mouraient, les chameaux avaient peine à se traîner: un des serviteurs de la troupe, un Turc, nommé Nias, succombant aux fatigues, rendit le dernier soupir au milieu du déchaînement de la tempête:

«... Rachmet, chef de toute la troupe des serviteurs, vint me trouver pendant cette tourmente de glace, véritable confusion des éléments, et il me dit: «Nous n'avons pas d'eau pour laver le corps, ainsi que le prescrit le rite musulman; nous n'avons point de linge pour l'envelopper: la terre est trop profondément gelée pour qu'on puisse y creuser une fosse!»

«A ce moment ma tristesse et celle de tous était inexprimable; mais, prenant un parti, je répondis à Rachmet: «Enveloppe le corps dans une pièce de feutre et couvre-le ensuite de pierres. Dieu saura bien reconnaître les siens.»

«Nous enterrâmes ainsi le pauvre Nias au milieu du camp, chacun apportant sa pierre, malgré l'horrible tempête de neige qui nous aveuglait. Au-dessus de l'amas de cailloux je fis placer de larges dalles de schiste, puis chacun fit la prière, les uns invoquant le Christ, les autres suppliant Allah! Tout le monde pleurait, et les larmes se figeaient instantanément sur la figure et sur la barbe en longs glaçons.

«Quand l'homme se fatigue à outrance

l'égoïsme atteint une égale intensité. Alors chacun ne songe plus qu'à soi et les hommes ne trouvent même plus une larme à verser sur autrui : leur souffrance leur suffit. Parmi nous, tout le monde pleurerait encore, en dépit des maux déjà éprouvés.

« Les 29 et 30 décembre et le jour de la Saint-Sylvestre nous essayâmes une effrayante tempête de trois jours. Nous ne voyions pas à dix pas devant nous ; impossible d'avancer, les tourbillons de neige nous priaient à la gorge ; jamais nous n'oublierons ces trois jours de cruelle angoisse ! Alors aussi nous perdîmes les traces jusque-là suivies et nous ne sûmes plus où aller... »

Et plus loin :

« ... Nous continuâmes sans traces ni guides, emportant toujours une provision de glace et de combustible pour quatre jours, provision qui, dans les moments de rationnement, pouvait durer six jours.

« Le 1^{er} janvier 1890, nous sommes éclairés par un rayon de soleil et, pas loin de moi, au bord de son trou, j'aperçois, se chauffant, un rat que j'envie. Durant quatre ou cinq secondes, je me dis : « Comme ce rat est heureux près de son gîte où sa nourriture est assurée et où il peut instantanément rentrer sans se faire de bile ! »

« Mais apercevant un faucon, je craignis aussitôt pour le rat. Déjà je voyais le pauvre animal dévoré par son puissant ennemi, qui planait au-dessus de son terrier, et, comparant le faucon au voyageur, le rat à l'être casanier qui ne bouge point, je me confirmai tout aussitôt et définitivement dans cette idée qu'il vaut mieux voyager... »

« Je ne saurais donner de longs détails sur la route que nous avons poursuivie tout le cours de janvier, route déserte où nous n'avons pas rencontré une âme, mais où nous découvrimés des lacs, des montagnes, des volcans éteints que nous baptisâmes en passant. Les lacs portent désormais les noms de Montcalm et d'Armand David, et le nom immortel de Duplex est attaché à une haute chaîne de montagnes que nous parvînmes à franchir... »

« C'est après des fatigues inouïes qu'ils

parvinrent à 60 kilomètres de Lhassa, où ils ne purent pénétrer. Les Chinois ne voulurent même pas les laisser avancer d'un autre côté ; pendant quarante-neuf jours on parlementa, les autorités chinoises s'obstinant à demander : « Vous dites que vous êtes Français ; mais qu'est-ce qu'un Français ? » et M. Bonvalot répondant toujours que la France est une puissante nation qui a pris Pékin, qui a conquis les terres de l'Annam et du Tonkin, au sud de l'Empire-Céleste. », les Chinois finirent par céder devant la ténacité des voyageurs, qu'ils laissèrent agir à leur guise.

« Par une route du nord-est, entièrement nouvelle pour la géographie, l'expédition gagna Batang, sur le territoire chinois proprement dit. A Ta-tsien-lou (14 juin), ils purent réparer leurs forces dans le couvent des missionnaires français, qui leur firent l'accueil le plus cordial. Ils en partirent le 28 juillet, et, le 2 septembre, ils arrivaient à Mong-tsé, sur la frontière méridionale du Yunnan, limitrophe de notre Tonkin. Un consulat français est depuis peu installé à Mong-tsé. A Lao-kaï, terre française, ils descendirent, sur des jonques, le fleuve Rouge, se félicitant de trouver enfin un autre moyen de locomotion que le cheval dont ils avaient fini par être dégoûtés : car ils étaient en selle depuis douze mois (septembre 1889 à septembre 1890). Ils n'étaient pas fâchés non plus de changer leur mode d'alimentation. Ils parvinrent ainsi à Hanoi, où s'acheva, fin septembre 1890, l'expédition commencée en juillet de l'année précédente et qui aura été, a dit M. Maunoir, « hautement profitable à la science ».

« En effet, sur un parcours de 3,000 kilomètres à vol d'oiseau, entre le Lob-Nor et le Tonkin, 1,700 kilomètres sillonnent des territoires absolument nouveaux. Des vallées inconnues, d'immenses chaînes de montagnes ignorées, qui dressent leurs cimes à 7,000 ou 8,000 mètres, des volcans éteints, des cours d'eau imprévus et de vastes lacs vont figurer dans la géographie avec des noms français. Les cartes de la partie habitée du Thibet, entre le Tengri-Nor et Batang, seront affirmées par des lignes nouvelles et porteront désormais toute une nomenclature qui leur faisait presque entièrement défaut. Des déterminations d'altitude nombreuses et des observations

météorologiques poursuivies avec continuité accroîtront nos données sur le régime des pays parcourus, tandis que l'ethnographie verra ses recherches s'enrichir de précieux renseignements sur des peuplades au milieu desquelles aucun Européen n'avait pénétré jusqu'à ce jour...»

Les voyageurs rapportent de précieuses collections qui seront données aux musées de l'Etat, et qui comprennent 500 oiseaux, 100 peaux de mammifères, un herbier avec plus de 600 espèces dont beaucoup sont encore inconnues, herbier formé par le prince, qui a pris en outre 5,600 photographies inédites, enfin une collection géologique importante.

Après le récit de M. Bonvalot, le président prend la parole pour féliciter les voyageurs; il s'exprime en ces termes :

«Les salves d'applaudissements si chaleureux, si prolongés, que vous venez d'entendre, me dispensent d'insister sur les sentiments avec lesquels a été accueilli le récit de votre audacieuse expédition, des souffrances qu'elle vous a fait courir, du succès éclatant qui l'a couronnée.

«Je ne dirai rien de cette glace, de cette neige qu'il fallait faire fondre pour avoir de l'eau et qui vous ont manqué parfois; de cette farine de fèves qui faisait le fond de votre nourriture; de ces gibiers dont vous deviez manger la chair, ou crue, ou braisée sur un feu de fiente. Ce sont là de simples misères, comme doit s'attendre à en rencontrer quiconque se hasarde en pays désert et inconnu.

«Celui que vous avez osé affronter vous gardait de bien autres épreuves, lorsque, secondés par votre brave Achmet — que je ne veux pas oublier plus que vous ne l'oubliez vous-mêmes — vous cherchiez votre route à la boussole sur ce vaste plateau découvert par vous, qui vous a tenus pendant un mois à une hauteur moyenne égale à celle du mont Blanc, et cela en plein hiver, alors que le mercure se gelait dans vos thermomètres. A coup sûr, plus d'un de vos auditeurs a frissonné à la pensée de cette bise qui soufflait en tempête et vous jetait à la figure du sable et des petits cailloux, par la température de 40 degrés au-dessous de zéro.

«La mort de deux compagnons, que vous avez ensevelis dans la terre gelée, n'atteste que trop la gravité des dangers que vous avez vous-mêmes courus.

«Mais ces privations, ces souffrances, ces dangers, vous les avez déjà oubliés en partie dans les joies du retour. Vous les oublierez mieux encore — ou plutôt leur souvenir même sera pour vous une source de jouissances — lorsque vous reverrez à loisir, lorsque vous rédigerez, pour notre instruction à tous, les magnifiques résultats de ce voyage, à coup sûr un des plus grands, peut-être le plus grand de tous ceux qui ont été accomplis dans ces régions.

«On peut d'ailleurs, en bien peu de mots, le caractériser et en indiquer les traits essentiels.

«Avant vous, pas un Européen n'avait pénétré dans les terres qui s'étendent du nord au sud, du Lob-Nor à Lhassa, sur un espace d'environ 1,100 kilomètres. Les premiers, vous les avez franchies d'un bout à l'autre. Les premiers, et sans doute pour longtemps les seuls, vous nous aurez appris ce que sont, en hiver, ces hautes régions du globe. Les premiers, vous en avez rapporté des collections prises dans trois règnes de la nature, collections dont le haut intérêt a été déjà constaté et qui accroîtront les richesses de notre Museum. Les premiers, vous avez vu et vous nous ferez connaître les hommes qui les habitent, véritables sauvages qui ont voulu vous arrêter, et auxquels vous avez fait comprendre la puissance de vos armes sans verser une goutte de sang. Les premiers, vous avez tracé, des environs de Lhassa à la frontière chinoise, une seconde route, de 1,500 à 1,600 kilomètres, bien distincte de celle qu'a jalonnée le P. Huc. Les premiers, vous avez traversé dans deux directions différentes une grande partie du Thibet, sans jamais cacher votre double qualité d'Européens et de Français; et, presque aux portes de Lhassa, vous avez forcé les autorités chinoises à respecter l'une et l'autre par votre sage fermeté. Les premiers, en fin, vous êtes allés, d'un trait, des dernières colonies sibériennes de la Russie à nos colonies indo-chinoises, traçant ainsi, dans cet Orient lointain, comme un trait d'union entre les deux puissances amies.

«En un mot, vous avez ouvert environ 2,500 kilomètres de route entièrement nouvelle, soigneusement relevée à la boussole, accompagnée de toutes les observations que demande la science moderne. Grâce à vous, de larges blancs

vont disparaître de nos cartes, où ils seront remplacés par ce grand plateau dont je parlais tout à l'heure, par ces chaînes de montagnes dont les sommets s'étagent à 7 et 8,000 mètres; par ces grands lacs, dont les eaux, restées liquides malgré le froid, parce qu'elles sont chargées de sel et par cela même imbuables, vous imposaient un vrai supplice de Tantale. Grâce à vous, nous aurons une idée, non seulement de l'orographie de ces régions, mais encore de leur météorologie, de leur constitution géologique, de leurs productions naturelles, de leurs populations.

«Vous avez donc bien mérité de la Géographie, largement comprise comme elle l'est ici. Je vous en félicite et vous remercie, au nom de la Société, au nom des géographes de tout pays. Mais on ne rend pas de pareils services à la science sans ajouter quelque chose à la gloire de sa patrie. Vous avez mis un fleuron de plus à la couronne scientifique de la France. C'est donc aussi comme Français que je vous salue et vous remercie.»

«En terminant, M. de Quatrefages annonce que la Société, devant des résultats si remarquables, a décidé d'attribuer sa grande médaille d'or à l'expédition dirigée par M. Bonvalot, médaille qui constitue la plus haute récompense décernée par la Société et qu'on n'accorde qu'à titre exceptionnel. Cette décision est saluée par les applaudissements unanimes de l'assemblée.»

SECRET LANGUAGES IN EUROPE AND CHINA.

The german monthly periodical for Ethnology «Am Urquell» publishes contributions towards the knowledge of secret language, according to an enquiry instituted by Mr. Krauss.

The secret languages, especially in use among the schoolgoing boys or girls, that the teacher may not understand them, are of different kind. In Hungary e. g. the jewish boys in Bodolo spoke a *Pe* and *We* language, saying f. e. instead of *guten Morgen* (good morning) *gupupen mopopen* or *guuwuen momowen*.

The scholars of the Leopoldstadt-gymnasium in Vienna used the *O*-language, when the vowel in the first syllable was changed to *o*, the preceding consonant placed at the end of the word,

and an *e* appended as a suffix, e. g. *oste otye* for *ist gut* (is good).

For about 60 years ago, the children in the school on the Katonberg near Elberfeld added to each word the syllable *la*; e. g. *Eckla mottla dattla donnla* for *eck* (I) *mott* (must) *datt* (this) *donn* (do).

This curious way of making a language of their own is not only observed in Germany, but also in England, France and Holland. I remember having made myself such a language for my sister and brother, which we spoke very fluently and which our parents could not in the least understand. It was the *vere*-language; adding this syllable to every word; e. g. *gavere jivere meeverer mijvere invere devere tuivere speelevator for ga jij me(t) mij in de(n) tui(n) spele(n)* (go you with me in the garden play). I was, therefore, not a little astonished, when arriving in the year 1858 in Amoy (China), to detect a similar secret language among the Chinese children, constructed upon the same principles. It was called the *sa-la* language. E. g. instead of saying: *goá* (I) *kā* (to) *li* (you) *kóng* (say), they said: *goásoa kása lísi kóngsong*, or *goáloasoa kálasa lílisi kónglongsong*. As it will be seen by this example, the dodge consists in doubling or trebling the syllable and changing the initial consonant into *s* or *l*.

Of course this secret language is quite distinct from the slang of the thieves and members of the Triadsociety, wherein totally different words are substituted for the original word. An Amoy thief will warn his mate by the words *líng-á!*

tsui téng lah (龍仔水漲喇)

«my little dragon! the tide is rising» for «mate! there is something wrong»;

the expression *tsui t'è* (水退) «the

water is falling» means «the coast is clear». A big fowl is called *ōng-lai toā*

ki (鳳梨大枝) «a big pineapple»,

etc. The Chinese chairbearers have a similar jargon; but all these are very different from the Chinese *Sa* and *La* language so curiously related to similar secret languages of the children in Europe.

G. SCHLEGEL.

THE MING GRAVES.

The «Globus» N^o. 17 contains a description with two illustrations of the outer aspect and groundplot of the grave of the third emperor of the *Ming*-dynasty *Yung-lo* (A. D. 1403—1425) by M. C. F. CASPARI of Hongkong. It consists mainly of a circular tumulus, walled in by a brickwall, having a diameter of 300 meter and grown over with pines and other coniferes in which the real grave is found. Access to this tumulus is given by a partially roofed corridor of 360 meter length and 150 meter breadth divided into three parts, the middlemost and largest of which, the central hall, the roof of which is supported by high columns of teakwood nearly 20 meter high, contains only the tablet of *Yung-lo*, a board 60 cm. high. The altar-table bears the usual incense-vessels with joss-sticks etc.

In the third division, open to the air, and nearest to the tumulus, is an enormous altar covered by a monolith of seven meter length, upon which in former times the sacrifices to the deceased emperor were offered. Then follows the mausoleum itself through which an easy, slanting alley leads to the top of the tumulus, from which a fine view is obtained of the valley with its numerous graves.

Mr. Caspari says that the real place of sepulture of the emperor is in the high mausoleum, built against the tumulus ¹⁾. But Mr. Caspari is here quite wrong. The body of the emperor is

buried in the tumulus itself, but nobody knows how far and how deep, and in which way. We owe this information to our friend Dr. J. J. M. de Groot, who visited some time ago these graves of which he made a very accurate description with measurements.

He had the kindness to place his MS., which he intends to publish some time or other, at our disposal; and we find therein distinctly stated that the funeral tunnel runs dead against that earthen tumulus and is there walled up with bricks; behind this wall the emperor's corpse was buried, nobody knowing how deep and in which way ²⁾. In the burialspot of emperor *Shi-tsung* (世宗肅皇帝) there is no tunnel, so that (as Mr. de Groot says) the whole tumulus must have been heaped upon the coffin, and the tombstone-turret built afterwards ³⁾.

Mr. Caspari's mistake can be easily explained: he mistook the last mausoleum in which the tomb-stone is placed, and upon which the name of the deceased is engraved, for the real grave as would be the case in Europe, where the tombstone covers the sepulchre. But this is never the case in Chinese graves; the upright tombstone shuts the frontside of the grave. With a little reflexion Mr. Caspari could have avoided writing this error; for if the grave was in the tombstone-turret, for what use would then the tumulus itself be thrown up?

G. SCHLEGEL.

1) Es folgt nun, unmittelbar an den Tumulus angebaut, das hohe Mausoleum, welches die eigentliche Grabstätte *Yung-Lo's* bildet.

2) Hij (de tunnel) loopt zoo te zeggen dood tegen den achter het terras aangeplempten grafheuvel en is ter plaatse dichtgemetseld met baksteen; daarachter is het, dat het keizerlijk lijk verborgen werd, hoe diep en op welke wijze is onbekend (page 9)

3) Ibid. p. 16.

CHRONIQUE.



ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

Das orientalische Seminar in Berlin wurde im letzten Wintersemester durch 101 Studenten besucht. Das »Athenaeum» ruft bei dieser Vermeldung aus: Weiviel Studenten haben die orientalischen Collegien welche in *King's College* und *University College* gelesen werden besucht?

Le Dr. Wilhelm Hein vient de publier dans les »Mittheilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien» (Vol. XXI) un article, illustré de 8 gravures, sur l'emploi de la figure humaine dans les ouvrages tressés (Die Verwendung der Menschengestalt in Flechtwerken).

AMÉRIQUE.

Le »Report of the proceedings of the Numismatic and antiquarian society of Philadelphia» pour les années 1887—1889 contient une lecture faite par Mr. Culin sur la société secrète chinoise *I-hing*; une note avec héliogravure d'un canon chargeable à la culasse Chinois actuellement dans l'école d'artillerie au fort Monroe (E. U.), par M. Culin. Ce canon a été capturé en Corée et porte l'inscription *fu-ran-chi* = *Frangi* ou canon franc (c.-à-d. européen); un article de M. Benjamin Smith Lyman, sur un ancien pied-mesure Japonais, ou plutôt Chinois, importé en 1047 au Japon; ainsi qu'une note par le même auteur sur une ancienne épée Japonaise présentée par M. Inman Homer, et appartenant au docteur John B. Shoter, de Philadelphie, à qui cette épée fut donnée par Go Shinosuke, fils du ci-devant vice-ministre du trésor Japonais.

GRANDE-BRETAGNE.

The April-number of the «Imperial and Asiatic Quarterly Review» contains an article on «Chinese culture as compared with European standards» by General **Tcheng Ki-tong**.

The «Scottish Geographical Magazine» publishes an article on «Our commercial relations with China» by Prof. **B. K. Douglas**.

L'évêque **A. E. Moule** a publié des notes sur la Chine et ses habitants pendant une résidence de 30 ans, sous le titre de **New China and Old**.

«The Babylonian and oriental record» of February contains a «Note on the Yenesai Inscription» by the Hon. **John Abercromby**; an article by Prof. **Terrien de Lacouperie**: «From ancient Chaldea and Elam to early China»; and the first part of an essay of Prof. **de Harlez** on the «Antiquity of the ancient Chinese sacred books.»

CHINE.

À *Wou-hou* (蕪湖), sur le *Yang-tsze*, la populace a attaqué la maison de la mission catholique; après y avoir mis le feu, elle a attaqué les bâtiments de la douane qu'elle a également brûlés; ensuite elle a pillé le consulat anglais. Le consul et sa femme ont pu s'échapper déguisés en costume chinois. Depuis, l'ordre a été rétabli.

Depuis plusieurs semaines, **M. l'abbé Armand David**, ancien missionnaire de la Congrégation de la Mission en Chine, membre correspondant de l'Institut, publie dans le *Journal des Missions Catholiques*, des notes importantes sur la *Faune et la Flore chinoises*.

Le Musée Guimet, à Paris, vient de s'enrichir, grâce au zèle et à la science de **Mr. J. J. M. de Groot**, d'une collection complète de toutes les divinités qui sont aujourd'hui l'objet d'un culte dans la province du Fou-kien. Nous parlerons de cette collection.

Audiences au corps diplomatique.

L'empereur de Chine a fait notifier aux puissances qui entretiennent des représentants à Pékin un décret, édicté le 12 décembre, pour régler les audiences désormais accordées au corps diplomatique.

Voici les termes de ce décret:

»Depuis la conclusion des traités avec les puissances étrangères nous avons échangé d'une façon ininterrompue des lettres avec les chefs d'État de ces puissances, et nos relations amicales ne font qu'augmenter de jour en jour. Nous sommes heureux de constater que les représentants étrangers accrédités à Pékin ont été tous fidèles à la mission à eux confiée de resserrer les liens qui nous unissent aux nations amies: ce dont nous ne pouvons que nous féliciter.

»L'année dernière, pendant les fêtes impériales qui ont eu lieu à la première et à la seconde lune, Sa Majesté l'impératrice mère avait ordonné au *Tsong-Li-Yamen* d'offrir des banquets aux représentants des puissances.

»Maintenant nous avons pris nous-même les rênes du gouvernement depuis bientôt deux ans, et notre devoir est de recevoir les envoyés de tous les pays amis.

»Conformément aux précédents créés par S. M. l'empereur TOUNG-TCHI en la douzième année de son règne, et désireux de montrer notre empressement à l'égard des puissances, nous voulons augmenter le nombre de nos réceptions.

»Nous décrétons donc : une réception en l'honneur des ministres et des chargés d'affaires étrangers aura lieu dans le courant de la première lune de l'année prochaine, et le TSONG-LI-YAMEN prendra d'avance les ordres nécessaires pour fixer le jour de cette réception.

»Le lendemain un banquet sera offert au corps diplomatique dans le palais du TSONG-LI-YAMEN. Cette cérémonie sera répétée tous les ans à la même époque.

»Les ministres qui arriveront dans le courant de l'année seront reçus par nous comme leurs prédécesseurs.

»De plus, à chacune des fêtes d'Etat qui doivent être des occasions de réjouissance pour tous, le TSONG-LI-YAMEN recevra des ordres à l'effet d'offrir un banquet au corps diplomatique.

»Le cérémonial sera fixé d'avance par le TSONG-LI-YAMEN.

»Ces dispositions montrent que nous avons le plus sincère désir d'entretenir et d'affermir continuellement nos bonnes relations avec les pays amis.

»Respectez ceci !"

The March-number of «The Chinese Recorder and Missionary Journal» contains an article by M. F. A. Fraser on the «History of the Manchu-language», from the Preface of Professor I. Zacharoff's Manchu-Russian Dictionary published in 1875; as also an extract from a paper read by Mrs. A. B. before the «Shanghai Literary and Debating Society» demonstrating the superiority of Chinese ethics over European ethics.

Consul-General GILES is engaged in carrying through the press at Shanghai his great «Chinese English Dictionary».

Le Père ZOTTOLI, auteur du «Cursus Literaturae Sinicae», travaille à une traduction latine non abrégée du Dict. Imp. de KHANG-HI. Nous regrettons que le rév. Père n'ait choisi pour sa traduction une langue moderne. Le latin, quoiqu'en disent les étudiants classiques, est devenu fossile pour des travaux scientifiques modernes. Sans se rendre ridicule, l'on ne peut plus rendre par le latin les idées et les noms d'objets de la civilisation actuelle.

COCHIN-CHINE.

La régie de l'opium a produit en 1889 la somme nette de 1,042,562 dollars ce qui fait la 7^e ou 6^e partie des frais de l'administration de la colonie. La

consommation moyenne y est de 0,433,120,5 thail, ou presque 43,5 *mata* par tête; tandis qu'à Java et Madoura la consommation par tête n'est que de 5,836 *mata*. (Rapport du conseiller des Indes W. P. Groeneveldt).

FRANCE.

La commission chargée de déterminer la frontière entre la Chine et le Tonkin a terminé ses travaux. (Paris, 20 Mai).

«L'Anthropologie» contient, dans son N° 2 de Mars-Avril, une légende sur le *Chua-Hai-Ba* ou «temple des Deux Dames», près Hanoi, par M. G. Dumoutier, ainsi qu'un article de M. C. Paris sur les caractères ethniques de l'Annamite.

M. E. Carteron vient de publier à Paris ses «Souvenirs de la campagne du Tonkin.»

M. L. Caubert a publié ses *Souvenirs Chinois*.

Le général Tcheng Ki-tong vient de faire paraître dans la Bibliothèque Charpentier un volume intitulé «Les Parisiens peints par un Chinois».

A la séance du 23 janvier 1891, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a procédé à la nomination de la commission de la fondation Garnier (missions dans l'Afrique centrale ou la *haute Asie*) qui se trouve composée de MM. le Marquis d'Hervey de Saint-Denys Barbier de Meynard, E. Sénart, Dr. E. T. Hamy.

A la séance du 29 Mai, elle a décerné pour l'année 1890, le prix Stanislas Julien au P. Séraphin Couvreur, S. J.

A la séance de l'Académie des Sciences morales et politiques du samedi 31 janvier 1891, M. Levasseur fait hommage à l'Académie, de la part de M. Launay, des missions étrangères, de l'*Atlas des missions de la société*. Cet atlas comprend vingt-sept cartes d'une bonne exécution et d'une lecture facile, accompagnées de notices sur les limites des missions et sur la description physique, le climat, etc. M. Levasseur fait observer que c'est là une histoire toute française qui continue l'œuvre commencée au dix-septième siècle par les jésuites dont les cartes sont restées des ouvrages classiques.

On sait, ajoute M. Levasseur, quelle action les missions ont exercée dans l'Orient pour propager l'influence française. Sous l'impulsion du P. Joseph, des capucins avaient commencé la propagande; la société des missions, puis les jésuites ont continué. L'œuvre était néanmoins plus avancée au dix-septième siècle qu'au dix-neuvième. A la suite de divisions survenues entre les jésuites, les missions étrangères et les dominicains, elle recevait un coup dont elle ne s'est pas encore complètement relevée.

On prépare à Paris une exposition internationale coloniale qui aura lieu en 1892, sous la présidence de M. de Quatrefages, membre de l'Institut. Dans une séance du 27 février 1891, on a nommé: 1° une commission scientifique avec

M. le Docteur Hamy, président, et M. Alfred Grandidier, Vice-Président, tous les deux membres de l'Institut; 2° une commission coloniale, avec M. Félix Faure, ancien secrétaire d'Etat aux Colonies, Président, et M. de Lanessan, député, vice-président. Ce dernier vient d'être nommé gouverneur général de l'Indo-Chine française, en remplacement de M. Piquet.

Un comité vient de se réunir à Paris pour élever une statue dans sa ville natale à Doudart de Lagrée, explorateur du Cambodge et du Mekong, né à St. Vincent de Mercuze (Isère) en 1823. Le promoteur de l'entreprise est M. le Commandant de Villemereuil, et le secrétaire, M. A. Muteau, 3 Rue Lincoln, Paris.

Le *Journal Officiel de la République française*, dans son numéro du 18 janvier 1894, contient un décret portant modification à l'organisation du corps diplomatique et consulaire, qui offre de l'intérêt pour les agents de l'Extrême-Orient:

«Le Président de la République française,

Sur la proposition du ministre des affaires étrangères,

Vu le décret du 31 mars 1882, portant organisation du corps diplomatique et consulaire, et le décret du 21 février 1880 sur l'assimilation et l'équivalence des grades de l'administration centrale et des services extérieurs,

Décète:

Art. 1^{er}. — Les cadres de l'activité du personnel diplomatique et consulaire comprennent, en dehors des ambassadeurs:

Douze ministres plénipotentiaires de première classe et quinze de deuxième classe;

Huit conseillers d'ambassade et quarante consuls généraux;

Douze secrétaires de première classe et cinquante consuls de première classe;

Vingt-quatre secrétaires de deuxième classe et soixante-quinze consuls de deuxième classe;

Trente secrétaires de troisième classe et douze consuls suppléants.

Art. 2. — Les agents diplomatiques ou consulaires qui seront chargés d'un service au ministère des affaires étrangères seront inscrits *hors cadres* sur le tableau des agents de leur grade.

Le nombre des agents *hors cadres* ne pourra excéder six pour chaque grade. Il sera au maximum de quatre pour le grade de consul suppléant.

Art. 3. — Aucun agent, jusqu'au grade de ministre plénipotentiaire de première classe, ne pourra être promu au grade ou à la classe supérieure avant d'avoir accompli trois années de service dans son grade ou sa classe.

Pourront toutefois être nommés ministres plénipotentiaires, les secrétaires de première classe qui auront au moins six ans de grade, dont trois ans à l'étranger.

Art. 4. — Les secrétaires ou consuls de deuxième classe ne pourront être

nommés secrétaires ou consuls de première classe qu'après avoir rempli, à l'étranger, pendant deux ans au moins, les fonctions de leur grade ou celles de secrétaire de troisième classe, de consul suppléant ou de vice-consul.

Les conseillers d'ambassade ou consuls généraux ne pourront être nommés ministres plénipotentiaires s'ils n'ont rempli à l'étranger, pendant deux ans au moins, les fonctions de leur grade ou celles de secrétaire ou de consul de première classe.

Toutefois, les dispositions du présent article ne seront pas applicables aux conseillers d'ambassade, consuls généraux, secrétaires et consuls de deuxième classe actuellement en possession de leur grade depuis plus de deux ans.

Art. 5 — Jusqu'à ce que le personnel ait été ramené dans les limites fixées par les articles 1 et 2, il ne sera fait qu'une nomination sur deux vacances, sauf dans le cas où il y aurait à pourvoir à la désignation d'un chef de légation, d'un résident général ou d'un titulaire de consulat général.

Art. 6. — Sont abrogés: le décret du 21 février 1880 sur l'assimilation et l'équivalence des grades de l'administration centrale et de la carrière extérieure, les articles 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 du décret du 31 mars 1882, et toutes autres dispositions contraires au présent décret.

Art. 7. — A titre de mesure transitoire, les agents de l'administration centrale inscrits *hors cadres* avant le 1^{er} janvier 1891, sur les listes du personnel diplomatique et consulaire, continueront d'y figurer.

Fait à Paris, le 17 janvier 1891.

CARNOT.

Par le Président de la République:

Le ministre des affaires étrangères,

A. RIBOT.»

ITALIE.

M. G. Gattinoni vient de publier à Venise une Grammaire japonaise de la langue parlée.

PAYS-BAS ET COLONIES NÉERLANDAISES.

Le Prof. G. A. Wilken a publié dans le »Tijdschrift voor Strafrecht» (Journal de droit criminel) un article sur le viol dans les mariages précoces indiens. Comme on le sait, les mesures proposées par le gouvernement de l'Inde britannique pour mettre fin à ce dévergondage de mœurs aux Indes, surtout au Bengale, ont provoqué une fermentation excessivement hostile dans les esprits de la population indigène. Comparez aussi Lenz, »Indische Kinderheirathen» dans le *Globus* 1891, p. 199 seq.

SIAM.

Le *Journal Officiel* de la République Française, dans son numéro du Dimanche 8 Mars 1891, donne dans ses *Avis Commerciaux* l'important renseignement suivant :

Royaume de Siam.

(Communication du gérant du Consulat général de France à Bangkok).

Construction d'une voie ferrée. — L'administration des chemins de fer de l'Etat a l'honneur de faire savoir qu'elle mettra prochainement en adjudication une série de travaux pour la construction d'une voie ferrée allant de la capitale de Bangkok à la ville de Korat, le plus important marché du Laos, en passant par l'ancienne capitale Ajuthia et Saraburi.

MM. les entrepreneurs de travaux publics qui auraient l'intention de soumissionner sont invités à envoyer à Bangkok une personne compétente qui pourra ainsi se rendre compte *de visu* de la nature du sol de chaque portion de la ligne, du genre des travaux à exécuter et des conditions de la main-d'œuvre. Le ministère siamois des travaux publics lui fournira tous les renseignements utiles et lui donnera communication des plans et devis.

La ligne projetée aura une longueur totale de 268 kilom. 167. Les travaux seront divisés en sections de 75 à 100 kilomètres chacune et donnés à des entrepreneurs généraux. Les offres doivent comprendre tous les travaux et tout le matériel qu'exige la construction complète du-dit chemin de fer, à l'exception :

- 1°. Des rails et accessoires;
- 2°. Du matériel télégraphique;
- 3°. Du matériel roulant;
- 4°. Des machines-outils;
- 5°. Du mobilier des stations.

Les entrepreneurs trouveront dans les dépôts de Bangkok et Ajuthia le susdit matériel, qui leur sera fourni par l'administration royale des chemins de fer.

Quant au matériel nécessaire à l'exécution des travaux (chemins de fer portatifs, outillage, etc.), les entrepreneurs doivent eux-mêmes le fournir.

Les travaux qui seront mis en adjudication comprendront :

- 1°. Des terrassements (environ 41 millions de mètres cubes);
- 2°. Tranchées en rocher (200,000 mètres cubes);
- 3°. Murs de soutènement (5,000 mètres cubes, chiffre approximatif);
- 4°. Maçonnerie pour les têtes des ponts (50,000 mètres cubes);
- 5°. Quatorze stations, construites en bois, dont onze petites, etc.

Les rails seront d'un poids de 30 kilogrammes par mètre courant; les traverses en bois de teck ou en bois rouge auront les dimensions suivantes: 250 + 20 + 15 centimètres.

Sur un parcours de 75 kilomètres, la ligne traversera une plaine basse et

alluviale arrosée par le Ménam, avec un remblai de 2 à 4 mètres, et sera facilement accessible par les nombreux canaux qui communiquent au fleuve.

A partir du 75^e kilomètre jusqu'au 136^e kilomètre, la ligne s'éloigne du fleuve et suit presque tout le temps le niveau du sol.

Du 136^e kilomètre jusqu'à Korat, on ne peut se mettre en communication avec la voie qu'au moyen de bœufs porteurs, et cela seulement pendant la saison sèche (décembre à juillet).

Du 136^e kilomètre la ligne serpente à travers les vallées pour gagner graduellement le plateau de Korat, de 300 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, avec des rampes de 15 m/m et des courbes de 180.

Toute cette région est couverte de forêts magnifiques d'où les entrepreneurs peuvent tirer le bois nécessaire aux constructions sans être soumis au payement d'aucun droit.

Au 180^e kilomètre le plateau est atteint, et de là jusqu'à Korat la construction sera sans aucune difficulté, et la ligne suivra à inclinaisons et courbures très douces la forme du terrain.

Quant au climat de cette région, il paraît utile de dire que, pendant le mois de janvier, le thermomètre descend pendant la nuit jusqu'à 8^o Réaumur.

Durée de la construction : 2 années pour la section de Bangkok, 4-5 années pour celle d'Ajuthia à Korat.

Pour le ministre des travaux publics et par autorisation :

S. BETHGE,

directeur général des chemins de fer siamois.

En même temps que le document qui précède, M. Hardouin a adressé à M. le ministre des affaires étrangères diverses indications complémentaires, dont les industriels intéressés sont invités à prendre connaissance au ministère du commerce, de l'industrie et des colonies (direction du commerce extérieur, bureau des renseignements commerciaux), 80, rue de Varenne.

STRAITS-SETTLEMENTS.

No less than 11,000 Chinese in Singapore have petitioned the British parliament to restrict the use of opium in that place; beseeching Parliament «not to ruin them morally, physically and financially by promoting the trade of this most-pernicious drug».

Half of the government revenue in Singapore is derived from the sale of opium, so that the Chinese will probably have not much success with their petition.

Still this petition must be recorded as a curious and useful deed. (*Indische Gids*, May 1891, p. 954).

NÉCROLOGIE.

AUGUSTE DOZON.

Louis Auguste Henri Dozon, ancien consul-général de France, professeur à l'Ecole spéciale des Langues Orientales, est mort dans sa 69^e année, le 31 décembre dernier, à Versailles. La carrière de ce savant sympathique et distingué a été retracée par M. Charles Schefer, de l'Institut, dans un discours prononcé, par suite d'une indisposition du savant académicien, par M. Henri Cordier au Cimetière du Père-Lachaise, le 3 janvier 1891 :

« L'Ecole des Langues orientales est éprouvée par un nouveau malheur ; la mort de M. Dozon vient attrister les premiers jours de l'année qui commence : Notre regretté collègue a succombé aux atteintes d'un mal implacable et sa perte sera vivement ressentie et par nous, et par ceux qui ont fait des différents dialectes slaves l'objet de leurs études.

« M. Dozon n'appartenait à l'Ecole que depuis quelques années. Sa vie avait été consacrée à la sauvegarde et à la défense de nos intérêts politiques et religieux dans le Levant, et principalement dans ces contrées qui, séparées depuis quelques années de l'Empire ottoman, sont devenues pour l'Europe un objet de constantes préoccupations. Admis dans la carrière extérieure du Ministère des Affaires étrangères, il débuta par le poste de chancelier du Consulat de France à Belgrade qu'il occupa de 1855 à 1868.

« Son zèle, la modération de son esprit et ses goûts sérieux attirèrent sur lui la bienveillante attention du Département des affaires étrangères et il obtint un poste consulaire à Mostar, dans cette province de Bosnie, toujours si agitée et où les moindres difficultés pouvaient donner naissance aux plus graves complications.

« L'heure de la retraite sonna pour M. Dozon, alors que, revêtu du titre de Consul général, il se trouvait placé à la tête du Consulat de France à Salonique.

« L'attention du public lettré s'était depuis longtemps portée sur les travaux de M. Dozon ; ils lui valurent le titre de correspondant de l'Institut. En 1859, il avait traduit et annoté les poésies populaires serbes et cet ouvrage avait été suivi par la traduction des chansons bulgares inédites, par le Manuel de la langue Chkipe, par les contes albanais et par l'épopée serbe.

« Ces ouvrages désignaient M. Dozon pour occuper la chaire de Russe et de dialectes slaves, lorsqu'elle vint à vaquer par la nomination de M. Leger au Collège de France. Il en fut investi, et pendant cinq ans il remplit avec la plus grande exactitude les nouveaux devoirs qui lui étaient imposés.

« Il publia pour l'Ecole, en dehors de mémoires réservés à des recueils spéciaux, la traduction d'un curieux travail sur les Tchérémisses, peuplade fixée dans le gouvernement de Cazan, et d'une Esquisse de l'histoire du Khanat de Khoqand, écrite par M. Naliskine.

« Nous espérions conserver longtemps au milieu de nous M. Dozon dont nous avons tous apprécié l'aménité, la sûreté de relations et l'humeur toujours égale et obligeante. La Providence en a disposé autrement. Depuis un an on pouvait constater une altération dans sa santé: la maladie qui l'avait frappé défia les ressources de la science et les soins dévoués dont il était entouré. M. Dozon vit s'approcher la mort avec ce calme et cette fermeté que donne la conscience du devoir accompli. L'Ecole des Langues Orientales associe ses regrets à la douleur d'une famille désolée, et lui donne, par ma voix, l'assurance que le souvenir de M. Dozon sera pieusement conservé parmi nous. »

BULLETIN CRITIQUE.

Kakemono. Japansche tafereeltjes, door Yoritomo (La Haye, Martinus Nijhoff, 1891; 8° pp. 61).

L'auteur qui a pris le pseudonyme de Yoritomo est un Hollandais demeurant à Java qui a passé quelques mois au Japon pour rétablir sa santé. De retour à *Buitenzorg*, il a fait devant la «Société scientifique» de cette place une lecture de ses impressions du Japon, qui sont généralement très favorables. Ce qui l'a surtout frappé c'est que tout le monde y lit, et que même le pauvre hère qui tire le *Jinrikicha*, se plonge dans la lecture d'un roman ou d'un journal dès qu'il trouve un instant de repos. Cette affreuse carriole, qui réduit l'homme à la condition de bête de somme, a été, dit-on,

inventée par un missionnaire américain (*sic!*).

L'instruction primaire est obligatoire au Japon; et déjà en 1881 on comptait dans les écoles primaires 76,618 maîtres-d'école et 2,608,177 écoliers. En outre il y a une université, une académie de musique, une école polytechnique etc., etc.

Malgré tout ce qu'on a raconté et écrit de la facilité avec laquelle les Japonais se sont appropriés la civilisation (?) européenne, il paraît pourtant que le peuple même n'y est pas autant enclin. Car malgré la peine qu'on se donne dans les écoles d'enseigner l'Anglais, l'on ne rencontre que très peu d'indigènes sachant une langue européenne. Même dans la plus haute classe le nombre de ceux qui par-

lent couramment l'Anglais (voir même le Français ou l'Allemand) est très restreint.

Sans un guide, il est impossible de voyager dans l'intérieur du pays, puisqu'on n'y parle que le Japonais.

Heureusement l'auteur rencontra un ancien compagnon de voyage: M. Wadda, élève d'une école polytechnique dans les Etats unis, et ayant fait après la tournée obligatoire par l'Europe.

En route vers *Nikko* il avait l'occasion d'échanger d'idées avec lui et plusieurs autres jeunes Japonais qui lui dirent entre-autres choses que quoique le Japon soit maintenant dans les meilleurs termes avec les puissances de l'Occident, elle ne l'était guère avec la Chine.

«Cependant», ajouta-t-il, «nous finirons par convaincre la Chine de faire cause commune avec nous, et dès que nous les aurons déterminés à se procurer ce qui fait la force de l'Europe: de bons engins de guerre, nous pourrons faire tête avec notre demi-milliard d'âmes à toute l'Europe; et nous ne serons plus forcés

de chanter sur l'air de nations cyniques, hypocrites et chrétiennes; — des peuples chrétiens, tellement engoués de leur présomption occidentale, qu'ils croient même posséder la toute-science en matière de religion, quoiqu'ils ne se nourrissent que de ce qui leur a été apporté de l'Orient, et qu'ils veulent maintenant nous imposer».

L'opinion de ces jeunes Japonais est, selon nous, la véritable expression du sentiment populaire. Rappelons encore une fois que ni les Chinois, ni les Japonais ne veulent de nous, ni de notre religion schismatique, divisée en autant de sectes qu'il y a de peuplades. S'ils font semblant d'adopter nos usages, nos sciences, voir même notre costume, ce n'est en vérité qu'une concession temporaire. Dès qu'ils en sauront assez, ils feront volte-face et nous fermerons leur pays au nez, pour nous repousser avec nos propres armes. Les Chinois et les Japonais répètent ce que fit dans le temps le grand **Colbert**, qui acheta aux Hollandais des canons, de la poudre et des fusils, fit bâtir chez eux des vaisseaux de guerre etc., tout en-

tièrement avec le but de les leur renvoyer avec usure dans la guerre qu'il méditait pour punir l'insolente nation qui avait osé insulter le «Roi Soleil». Nous n'avons donc guère raison de nous enorgueillir de ce que la Chine et le Japon daignent bien se laisser instruire par nous dans le noble métier des armes et les sciences qui s'y rapportent.

L'auteur se demande (p. 48) si vraiment la civilisation européenne a pris racine au Japon. Elle ne dépend apparemment que de la volonté du Gouvernement, et il est certain qu'elle a été introduite contre les vœux d'une grande et influente partie de la population — les *Samurai* et surtout les *Hata-moto* (porte-étendards) — et en partie à force d'armes. Il est bien

certain qu'une autre et encore plus grande partie de la population attache peu de valeur aux «Bien-faits» d'une civilisation exotique, dont elle a éprouvé jusqu'ici plus de désavantage que d'avantage.

Les religions métaphysiques ont peu de succès en Chine et au Japon. La population rurale au Japon est presque entièrement Shintoïste. Le Bouddhisme, mêlé avec le Shintoïsme, et divisé en plusieurs sectes, fleurit spécialement dans les villes. Mais les classes supérieures sont, comme en Chine, parfaitement indifférentes.

Nous ne ferons jamais des Japonais et des Chinois de bons Chrétiens, pas plus que les missionnaires bouddhistes n'en ont pu faire de bons Bouddhistes.

G. S.

UN CALENDRIER INDONÉSIE-CHINOIS.

Tjoe Toei Yang à Batavia, a publié un calendrier Chinois-occidental pour 1891 sur carton pouvant être suspendu au mur. Le calendrier a la forme d'un 拜樓

chinois à double étage. Le fronton porte le titre de 光緒辛卯年月份牌, Tableau mensuel de l'année *Sin-mao* de (la période) *Kouang-sü*.

Le tableau central contient les douze mois chinois, les jours des *Tsieh-k'i* (節氣日) et ceux de l'érection des pavillons (豎旗日) ainsi que les jours de dimanche (禮拜日).

Sur le bas du calendrier sont fixées douze feuilles détachées pour les douze mois de l'année, pouvant être mensuellement arrachées. El-

les contiennent les jours des mois chinois et occidentaux correspondants, avec les dates en chiffres chinois et arabes ainsi que les noms des jours de la semaine en Chinois et en Malais.

Nous reproduisons la première feuille, imprimée dans l'original sur papier rouge-de-pêche.

		1891 Februari 28	小 月 正 ≡ 月 二 和			廿一 六京 直水	正
Dimanche	Mingoe	8	1 廿一	22 十四	15 初七		拜禮
Lundi	Senen	9	2 廿二	23 十五	16 初八	9 初一	一拜
Mardi	Slasa		3 廿三	24 十六	17 初九	10 初二	二拜
Mercredi	Rebo		4 廿四	25 十七	18 初十	11 初三	三拜
Jeudi	Kemis		5 廿五	26 十八	19 十一	12 初四	四拜
Vendredi	Djoem.		6 廿六	27 十九	20 十二	13 初五	五拜
Samedi	Saptoe		7 廿七	28 二十	21 十三	14 初六	六拜

On voit par ce tableau que le 1^{er} jour de l'année chinoise commence avec le 9 février 1891; ce qui est d'accord avec le calendrier astronomique.

Le calendrier est élégamment imprimé en or sur le portique blanc, à fond grisâtre et bordure rose, et fait honneur à la typographie de *Tjoe Toei Yang.* G. S.

Note. Les car. 京直 dans la seconde colonne à droite se trouvent fautivement pour les car. 驚蟄 étant prononcés l'un et l'autre *King-tit* en dialecte d'Emoui.

NOTES AND QUERIES.

2. At the end of an interesting article by the late W. F. Mayers on the legends relating to *Nü-kwa*, in Vol. II p. 99. *seq.* of the «Notes and Queries on China and Japan», this author suggests that the passage in ancient Chinese records mentioning the «Supplementing of Heaven by melting five-coloured stones» by the famous *Nü-kwa* (女媧) might probably refer to the discovery of fossil coal as fuel.

Mayers' surmise is curiously corroborated by the opinion of a Chinese author quoted in the *Yen-han-luh* (燕閒錄) who says: «Mineral coal (*t'an*) is the same thing as fossil coal (*mei*). In the N. W. people call it *Cha*; in the South it is called fossil coal (*Mei*). The people in the province of *Shan-si* call it mineral coal. It is found in the department of *Ping-ting*; is very hard, black and lustrous, and has an intense heating power. Concerning what the historians say of *Nü-kwa* who melted five-coloured stones to supplement (the light of) Heaven, and that the remains of her furnace are till this day situated east of *Ping-ting*, *Fau Shan-tsze* says 'this is the first beginning of the burning of fossil coal of later ages.'

石炭即煤也。東北人謂之楂。南人謂之煤。山西人謂之石炭。平定所產。尤勝堅黑而光。極有火力。史稱女媧氏煉五色石以補天。今其遺竈在平定之東。浮山子謂。此即後世燒煤之始¹⁾。

We are the more inclined to this view because the use of fossil coal as fuel is very ancient in China. The author of the *曲洧舊聞* says that the time of its first use is unknown (石炭不知始何時). It is mentioned by *Wang-shau* of the *Sui*-dynasty (隋王邵 A.D. 6th century) under its present name of mineral coal (石炭).

1) *Vide* 格智鏡原, Chap. 日用器物, Art. 煤.

○手あノトコナツハカトワガニ人寐ニス床をテ太クテコサル 花がサイ

テカラハ塵サヘカケイトリあズルホド太クテコサル 折テハエシニジニス

イ。千秋云此身上月三二と
句を改テ一とスベシ

みる月のぬびりけり日よう

あゝ秋とゆきうもそけあひぢハカク入るじきゆやゆくらむ

○今晩クヒテユクエトモル秋トイキチカウネノ垂リモハソノ交ノ盡ツテ

ユク片一方ハあ暑ウテ 秋ノトホツテクル片一方ハ スミレイ風がフクデアラ

ウカイ

テナセニアノ兼ノ家ヲ玉ト見セテ人ヲバダニスコトゾイ

月のおもゝろかりるゝよらうつきがくふよせ家

ふりや婦

交れあはまきご音ねぐゝゆめはせむけいづふ日やざゝろくせ

○ア、ヨイ月デアツタニ 友ノ歌ノ短イコハ 一がヨヒノミデ フナルるモナニ

ハヤ明タモノ コノ歌ノ短サデハ月ハ 西方ノ山ニデイキツクるハアル、イガ

アノ曉ノ雲ノドコラニトニツタコヤラ

とわりのとるこそおつのもさくひふがせくありねバキ

此方風よみてはうりくさ みろ

しるし風よふと急じそがあふまゝと味とコがゆるなねつ乃家

むくしや今と急しく此節云ぬらさかきも唱てまうむ

○時ちヨ ソチモオレト同シヤウニ 昔が今デモ急シイカ 取モ多イニ付

本ノ在取ヘ唱テ事タノハ昔が急イヤラ

○千秋云今とハな急もく
あつまやしくおがゆ

時ちの唱つるまきしてこりつ みつね

おろき次々続とハねふ字はむのうたよの中ふねき候ううて

○世中ラウイ物ニ思テ泣テクラスモノハオレダヤが 時ちハオレデハナニニ ドウイ

フデ世中がウイトユテおむるタリキチアウウニオレト同シヤウニ唱テクラス
コトヤラ

ちちまはあをそんてよめり 借山遍昭

ちちらひ紫乃ふぐるふまぬむりておふりハあまふとつをむく

○連ハ世中ノ獨リニソノ又壁ニハ紙ニトイテアルが サウマは浄ナ心

○ま後二

〇七

ほろぎももろもゆるしぐ山彦ハほろお鳴き渡らへやハとぬ

○おんがナクカクトトテ声モツエガ ヨソテ鳴き多ナリトコヘヒッ

イテヤエバヨイニ コタマ山彦ハナゼニコヘヒカサ良ゾイ

ふりやろぎももの鳴き渡らへやハとぬ

つゆん

郭公人まじりふりやろぎももの鳴き渡らへやハとぬ

○人が来モセウカト待テ居ルハ松山ニアノヤウニおんがナク 今こてハ

サホドニモツハナクガ ニカニコチモ人ヲ待ツ心ガ一サツタワイ

こへカまじりやろぎももの鳴き渡らへやハとぬ

てよえぬ

まじりやろ

歌一長び

さき人あしび

るぞれ交ぬきあまてー部えきまうけうけぬりあうけうけぬ

○去年ノ交ヌクサニ冬ニナイテヨウサ知テ居ル時モガ今又ナクアレハ

去年ナイタモ時モぬ サラアハナイカ 声ガオコナレテガヤガ

部とのあしどはしてよめる ひんやれ

みりるれえもどろろふ時鳥ぬめをりしとつよふたつ

○時モガふ月ぬノ完モトセド、ヨヒトヨヒタスラ^{よひ}鳴ガ何クダラタイ

ト鳥ニアアノヤウニナクアヤラ

さかひうそまのこたのまきふんばふまして時きまら

まよあし者たねむある みつ

あつたを、打つたのゆく、おの目ともも、はなを、後の得じ。 餘材、あ
つめの流、う、あし。 。お秋、お旬の、のり、おが、のを、お、
お旬の、あ、う、へ、は、ぐ、く、お、う、り。

みやの、も、お、みや

く、う、く、え、ま、ば、め、ゆ、ま、は、よ、は、わ、ぶ、く、や、な、く、の、郎、ム

○日がクルルカト、おへ、ハヤ、ア、テ、タ、け、ま、ノ、兼、ヲ、ア、マリ、短、サ、ニ、お、り、オ、ホ、ウ
お、フ、テ、お、る、ハ、ア、ノ、ヤ、ウ、ニ、ナ、ク、カ、ヤ

紀秋筆

ま、う、り、お、く、い、ん、や、ハ、お、く、む、お、ゆ、り、く、く、く、な、く、か、そ、ぎ、ま、は

○此山へ、お、も、ノ、お、し、ウ、お、フ、人、が、コ、モ、ツ、タ、カ、シ、ラ、ヌ、ソ、ヂ、ヤ、ヤ、ラ、声、ヲ、ア、ゲ、テ
ナ、ク、餘、材、を、う、り、打、つ、た、あ、し

夜やらくはきやゆとへる郭カムカゑカをカきカもカるカてカりカぬカ

○夜カテカクカライカニカヨカツカテカドカチカモカエイカカカヌカカカヌカハカ道カニカヨカウカタカノカ郭カ公カがカ カカカモカ

多カイカニカコカチカノカをカデカバカツカカリカドカウカモカニカテカイカナカレカヌカヤカウカニカヂカツカトカ唱カテカサカルカ

大カにカみカ里カ

やカらカせカしカふカ梅カもカかカきカぬカくカふカぬカぞカゆカるカしカ急カしカめカんカめカしカむカ

○宿カカカツカテカ居カタカ梅カモカニカガカカカモカセカヌカニカ時カもカハカなカせカニカヨカソカイカニカテカ声カモカセカヌカヤカウカニカナカツカタカヤカラカ

まカのカほカくカゆカなカ

まカれカ夜カ乃カゆカるカしカとカもカれカバカ時カもカぬカくカしカ急カしカめカんカめカしカむカ

○子カルカカカトカ思カハカ時カもカノカイカタカ一カ声カデカハカヤカモカウカ時カガカタカニカナカツカタカサカテカくカ短カイカ夜カ

カナカトカ句カ又カハカ郭カムカノカイカタカ一カ声カデカ目カガカサカメカタカガカハカヤカモカウカ夜カガカアカケカルカ

○まカ後カ二カ

○五カ

デナセニアウノ兼ノ家ヲモト見セテ人ヲバダニスコトゾイ

月のおもくろかりるよらうつきかきふよせ家

ふりやん

まけあままじと青ねぐしめゆる風やせむいづふ日やさくしりせ

○ア、ヨイ月デアツタニ 五ノ夜ノ短イコハ一がヨロミニテ フナルモナニニ

ハヤ明タモノ コノ夜ノ短サデハ月ハ 西方ノ山ニデイキツクるハアルイカ

アノ曉ノ雲ノドコラニトニツタコヤラ

とわりのよとまきとわつのもまこひふあまをせよりたれバキ

此の風よみてはうりくき みつ

しるしはよふと急じそがあふまゝとせしとせしとふがゆるあねつりあ

ひうしんや今と急し此郭へぬらけをかくも唱てまうむ

○時もヨソチモオレト同レヤウニ昔が今デモ急シイカ 取モ多イニ付

和ノ五所へ唱テ替タノハ昔が急イヤラ
○千秋云今とハなほもと
あつちやうくわが甲

時もの唱りまきしてこりみつね

おろぎ次々種とハねふ字はむのうたよの中ふねきほろろ

○世中ラウイ物ニ思テ泣テクラスモノハオレダヤが 時ちハオレデハナニニ ドウイ

フデ世中がウイトマテおむる多クキチアウウニオレト同レヤウニ唱テクラス
コトヤラ

ちちもけあをそんてよめ 借山遍照

ちちの紫乃ふぐるふまぬむりておふりハあまふとつをむく

○蓮ハ世中ノ獨リニソメ又壁ニ紙懸ニトイテアルガ サウマは浄ナ心

ほろまゝも ちよとゆし ぐんまの ほうふ鳴き へんやハをぬ

○ ねえが ナクカク トニテ 声モツエカ ヨソデ 鳴き ちナリニ コヘヒッ

イテ せまバヨイニ 山^{コト}表ハナゼニ コヘヒカサズイ

ふりやろぎまもの 鳴き へんまゝ してよめる

つゆに

都えん ちよとゆし ぐんまの ほうふ鳴き へんやハをぬ

○ 人が 弟^キモセウカト 待テ 居ル け松山ニ アノヤウニ ねえが ナケバ 今ニテハ

サホドニモ 只ハナニガ ニカニコチモ人ヲ 待ツ心ガ 一サツタワイ

ちよとゆし ぐんまの ほうふ鳴き へんやハをぬ

てよをぬ

つゆに

路一長び
さき人あつび

さきね交ねきあまーてー部么きさうけりぬりきさうけりぬ

○去年ノ交ヌクサニ名ヲナイテヨウサ知テ居ル時モガ今又ナクアレハ

去年ナイタモ時モ名 サウデハナイカ 声ガオコナレテ我ガ

部么のきとせしてよめ けいんゆれ

みりるねえもさきか時鳥ねあをくしとうよさうさき

○時モガみ月ぬノ名モトド、ヨヒトヨヒタスラ^{よひが}マが何ララサイ

ト鳥コテアノヤウニナクヤラ

さかひうてしまのこたのまきさうぶふまて時きま

さよあて方たれむよめ みつ

あつたを、ササのゆく、おの目ととも、夕に、後の傳へ。 飯材、ふ

つめの流るる、し。
。お秋、お白ののり、おののとき、
お白のおら、へ、は、く、おら。

みよの、も、みよ

く、く、く、え、ま、ば、め、ま、は、よ、は、わ、ぶ、く、や、な、く、の、郎、ふ

○日がクレルカト、おへ、ハヤ、アチ、タ、け、ま、の、あ、ラ、ア、マリ、短、サ、ニ、お、リ、オ、ホ、ウ

お、フ、テ、お、る、ハ、ア、ノ、ヤ、ウ、ニ、ナ、ク、カ、ヤ

紀秋筆

ま、ゆ、り、あ、い、い、人、や、入、ふ、く、じ、あ、ゆ、り、く、く、く、く、わ、そ、ま、き、ん

○此山へ、時、も、の、あ、し、ウ、お、フ、人、が、コ、モ、ツ、タ、カ、ヒ、ラ、ヌ、ソ、ヂ、ヤ、ヤ、ラ、声、ヲ、ア、ゲ、テ

ナク、飯材、も、あ、い、い、サ、サ、よ、あ、し

夜やうらさきやゆとへる郭カノムゑぬをききもるさかてりおく

○夜トクライニヨツテドチモエイカヌカ又ハ道ニヨウタノカ 郭公カガ 所モ

多クイニコチノをデバツカリ ドウモウテイナレヌヤウニヂツト唱テキル

大いふ里

やうらとせしふ橘もかきおくふおぞめもさく急クしゆえぬし

○宿カツテ居タ橘モミダカモセヌニ 時モハナゼニヨソヘニテ声モセヌヤウニナツタヤラ

まのほろゆふ

まのほろゆふとさめれば時モおほくしゆりあふさつめ

○子ルカト也ハ時モノナイタ一声デハヤモウのがタニナツタ サテく短イ夜

カナ ト句又ハ 郭ノナイタ一声デ目カサメタガ ハヤモウ夜ガアケル

声ノアリタケハヒイデ コチノをデナチ

みふのまら

やよやまていひ新ふあつてひり種きけ中にとみふびぬとよ

○心ハカハル時ち ヤイノウ ナツト待テタモ コトツテラセウ ワレハモウ世ノ

中ニ住アグニダワイノ ソレデ進付ツレモ山ヘコモラウト思フホトニ サウキテタモ

定まは時きとんのみけ 秋会乃う

仇、あめ

ちとどれふおひもとばは時ちも 香保く唱てゆづらゆくらひ

○お月ぬがフリツイテ イヨク夜モモヤヤト物思ヒラシテ居レバ ぬもが唱テ

イクガ 夜モフナミ ドチヘイクヤラ オレモヒヤウデハト夫ナリヒキタイ

夢をいへば涙を忍びぬほろびて家もなほありしをわづらひて

○時ちハナク声ハシテ涙ハヒエヌカ 涙カナクハ オレガ袖カヒツタリトヌレ

テアルラ借テヤラウホドニ コレヲソチカ泣涙ニカツタガヨイ

わいなきは心部云をりもへりもまらちまると涙をのぞきぬ

○オレハイツシユク泣テバツカリ居ルガ アノ時ちモオナレヤウニ 間モナレニ

鳴テオレト誰ガ勝ゾサアナキクスベラセウトテ ヒタスラナクワイ

そりそへも時延びし時長くはびくる涙も涙にそりそ

へて涙も時長くはびくる涙も涙にそりそ

今らふふへりて那にそりそりなほありしをわづらひて

○山カラ出テキテモウ里ナレタコチヤニ 今サラ山ハハカヘルナヨ時ち

郭らおくとあまきまじふきぬしあゆまをさへしりのりうほ
○ホトノギスノナク声ヲキケバ 感情ガオコツテ ハナレテキタニヘカクヲ在ル
ノソノテガサナツカレウオハレルワイ

ほろけまをぬがたくしほぢあめつらこびおやうもよれぬありのりうほ

○あまヨ、チハ ナク黒ガアソクニモコニモアタアツテ コバカリテ鳴ヌニヨ

ツテ ^五賞^ル交ニ思ヒハストモ ^{ニヤカ}ソレデモウトクニウオハレル

ありにいづゝそれとのい入あまあめつらこびおやうもよれぬありのりうほ

○あし人ヲオヒガタ時ニハ の心の 三 四 声ヲアゲテサワシヤナクワイノ

はつらつとあがりおの事の本をよめてあふおのあがりおつてぬくとつととハ其
あまよてあまひをさへしあまのあめつらこびおやうもよれぬありのりうほ

すゝのそらとらにてねえはちやうどいふまゝ

つゞくもゆきかひ乃郎のうゑはうりこもむうりりりり

○は石上ノアサリハ昔ノ奈良ノ都ヂヤガ 今ハモウ何モカモ昔トハ變ツテシマウ

夕三 耶メノ声バカリガサ カラズニ昔ノトホリヂヤワイ 細とぬる石上寺ハ

ふき那石上ふわくと奈良といつるハ今ハ京までハ石上のはうりり

とことむらゝ奈良といひあつたじよとハ今の母ふ母はあむる愛宕山

とも他おまゝハ京の愛宕といふれむ 打すの尻むがごとし

類一らび よもく一らび

まふりりねくほろきひむわくバ物もあぬお夢めまゝせそ

○アノ山デナクの時ヨ心ガアルヲラ けやうニ物ヒラシテキルワニキカシテクレナイ

一だまの時節ニナラヌウチノ声ヲオタイモノチヤ

くみびとらうど

とつきまらふもらむふ時ふまはまばきけ人乃神所うごもる

○六月ニサク櫓ノむをホヒラカガハニカタノナジミノ人ノ袖ノ番ガサスル

ソノ乃まらふらつきくゆくむらくむきけら時きつるぞなくぬ

○イツノニ五月ニオツタヤラヒヨロキニ待々時きガ今始テサナクワレ

くさきおきつふはるるほろぎん花もらばふふやどハカクぬむ

○ケサ始テ本テ一ダエ佳ツカズニ張ガケテ居テ鳴時きヨ定メテ宿ヲトル

デアラワガコチノをナ櫓ニ宿ヲバカレカシソシタラぬふニオツワニ

おまほゆをうんぬ時り時きけなくびやまてらぬ

名ゴトナアハレ名ヲナト云々 ち何ヲ 方ノノ撰入カテヤルイ 己ヒト

リガサウ云レウー也マテ ワザト考ヨリ後ニオソウヒトリ 嘆クデアラ

ウカ ○千秋云 姑クイニ ちうらさ
かういしよみまわり

歌ニクハ ちみ人ニクハ

ちつきま川 山形云 ちらちらき 今もなうぬむとをばちち

○歌云ハ五月ヲ待テ鳴キヤガ 一ガ名も 六月ニハナラ子也 去来ノ妙リノフルコエヲ

出レテ ドウゾ今モナケカシ ○千秋云 ちらちらきハ ちみ人ノ打羽振とて 羽を
かき云ハ 澤なきハ ちみ人ノまきとて ちみ人ノ

伊勢

五月ニバぬきとゆりぬき ちちまき ちちまき ちちまき ちちまき

○時云ハ五月ニナツタナラバ モウハハニナツテメツラレウナイテモアラウ ドウソ

古今和歌集卷第三巻後

夏哥

類一らば

よみ人さうぞ

旅をぞの比乃縁おと嘆ふをこほそぎんいつうきぬくも

○コチノをノ比ノ邊^先ナ茲ノ旅ガ嘆又ワイ 類ニハイツ集テナクテアラウ

此うさう人のさうひきおのりやのくさうづじ

うづきふさうの縁をさうてよめる

紀一らば

わつこころはわらふふやらどもよふおらとてむさりほらき

○今月ニナツテ栲むくハムツラレイフヂヤ コハナニデモ 見ル人がアハレ

SOMMERGEDICHTE AUS DER SAMMLUNG KOKINWAKASHU

VON

Prof. Dr. R. LANGE.

Die vorliegende poetische Übersetzung und Erklärung der Sommergedichte aus der berühmten Gedichtssammlung KOKINWAKASHŪ (古今和歌集) ist eine Fortsetzung einer früher bei Weidmann, Berlin 1884 erschienenen Arbeit, betitelt: »Altjapanische Frühlingslieder aus der Sammlung KOKINWAKASHŪ«. Für diejenigen, welche die in der Einleitung dieses Buches behandelten Fragen nicht kennen, sei hier kurz Folgendes bemerkt.

Das KOKINWAKASHŪ, »die Sammlung der alten und neuen Lieder Japans«, enthält nächst der älteren Sammlung MANYŌSHŪ (萬葉集) der »Sammlung der 10,000 Blätter« die besten Erzeugnisse der japanischen Lyrik und ist von den vier Dichtern KI NO TSURAYUKI, KI NO TOMONORI, ŌCHI KŌCHI NO MITSUNE und MIBU NO TADAMINE auf Befehl des Kaisers DAIGO (醍醐) im 5. Jahre der Periode ENGI (延喜 905 n. Chr.) veranstaltet worden. Sie enthält sowohl ältere Gedichte, welche nicht in den MANYŌSHŪ Aufnahme gefunden hatten, als auch Gedichte der Sammler und ihrer Zeitgenossen. Die Hauptarbeit scheint dem erstgenannten Dichter KI NO TSURAYUKI zugefallen zu sein, der selbst eine grosse Anzahl der Gedichte geliefert und auch eine Vorrede zu dem Werk geschrieben hat, welche sowohl wegen ihres Inhaltes als auch wegen ihres Stils in Japan hochge-

schätzt wird. Eine Übersetzung derselben findet man in der Einleitung des obengenannten Buches S. VI—XIII. TSURAYUKI legt darin seine Ansichten über das Wesen und den Ursprung der Poesie dar und giebt eine Kritik der alten Dichter und seiner eigenen Zeitgenossen. In den folgenden Jahrhunderten entstanden nach den KOKINWAKASHŪ noch 20 grosse Gedichtssammlungen, welche aber wegen des geringeren poetischen Wertes bei Weitem nicht so berühmt wie die der MANYŌSHŪ und KOKINWAKASHŪ geworden sind. Als dann um den Anfang des 18. Jahrhunderts das Studium des Altertums erwachte, wurden die Erzeugnisse der besten Zeit der lyrischen Poesie Gegenstand der Forschung und Nachahmung, und Gelehrte wie KAMO MABUCHI (賀茂真淵) und MOTOORI NORINAGA (本居宣長) förderten das Studium der alten Dichtungen durch grammatische Schriften und Kommentare. Von den Kommentaren über die KOKINWAKASHŪ sind besonders zwei sehr bemerkenswerth und für das Studium sehr zu empfehlen:

1. KOKINWAKASHŪ UCHIGIKI (打聽) nach Vorträgen von KAMO MABUCHI niedergeschrieben.

2. KOKINWAKASHŪ TŌKAGAMI (遠鏡) genannt, von MOTOORI NORINAGA auf Bitte eines seiner Schüler CHIAKI (千秋) geschrieben. MOTOORI giebt darin eine meisterhafte Prosaumschreibung jedes Gedichtes in einer leichten Sprache und Schrift. Der Titel des Buches, *tōkagami*, bedeutet »Fernspiegel«; denn diese Erklärung soll die alten fernliegenden Dichtungen ebenso deutlich machen, wie der Spiegel die Gegenstände deutlich zeigt.

Das letztere Werk, welches für das Verständnis der KOKINWAKASHŪ besonders zu empfehlen ist, ist neben dem UCHIGIKI bei der vorliegenden Arbeit benutzt worden. Man findet am Schlusse derselben einen Abdruck des Textes der Gedichte, sowie der erklärenden Prosaumschreibung MOTOORI's. Der Text der Gedichte ist in chinesischen Kursivzeichen geschrieben, die mit Hirakanazeichen abwechseln; der

der Erklärung MOROORI's in quadratischen, mit Katakanazeichen abwechselnden, chinesischen Zeichen.

Nach dem Vorbilde der MANYÖSHŪ ist die Sammlung KOKINWAKASHŪ in 20 Bücher geteilt, welche nach TSURAYUKI's eigener Angabe im Ganzen 1000 Gedichte enthalten sollen.

- Teil 1 und 2 enthält Frühlingsgedichte (*haru no uta* 春ノ歌),
- » 3 » Sommergedichte (*nats' no uta* 夏ノ歌),
 - » 4 » 5 » Herbstgedichte (*aki no uta* 秋ノ歌),
 - » 6 » Wintergedichte (*fuyu no uta* 冬ノ歌),
 - » 7 » Glückwunschgedichte (*ga no uta* 賀ノ歌),
 - » 8 » Trennungsgedichte (*ribets' no uta* 離別ノ歌),
 - » 9 » Reisegedichte (*kiryō no uta* 羈旅ノ歌),
 - » 10 » Gedichte, in denen mehrere Worte zusammen den Namen eines bestimmten Gegenstandes bezeichnen (*mono no na no uta* 物ノ名ノ歌),
 - » 11—15 » Liebesgedichte (*koi no uta* 戀ノ歌),
 - » 16 » Elegien (*aishō no uta* 哀傷ノ歌),
 - » 17—18 » vermischte Gedichte (*zats' no uta* 雜ノ歌),
 - » 19 » Gedichte verschiedener Form (*zattei no uta* 雜體ノ歌),
 - » 20 » Gedichte vom kaiserlichen Hof (*ō utasho no uta* 大歌所ノ歌).

Die Sommergedichte, welche das 3. Buch bilden, sind, da ihre Anzahl 34 beträgt, nur ein verschwindender Teil der ganzen Sammlung. Vor jedem Gedichte steht der Name des Dichters und die Veranlassung, bei der das Gedicht entstanden ist; gewissenhaft wird durch die Überschrift: *dai shirazu, yomibito shirazu* bemerkt, wenn beides unbekannt ist. In den Sommergedichten ist das Letztere häufig der Fall. Als Verfasser finden sich daselbst: KI NO TOSHISADA (2), KI NO TOMONORI (8, 19), SOSEI (9, 10), MIKUNI NO MACHI (18), OYE NO CHISATO (21), KI NO TSURAYUKI (22, 26, 28), MIBU NO TA-

DAMINE (23, 29), KI NO AKIMINE (24), ŌCHI KŌCHI NO MITSUNE (27, 30, 33), FUKAYABU (32), SŌJŌ HENJŌ (31) und die Dichterin ISE (4).

Die Form der Gedichte der KOKINWAKASHŪ ist fast ausschliesslich die der 31 Silben. Nur einige im 19. Teile haben die Form der *nagauta* und bestehen aus der Aufeinanderfolge von 5 u. 7 silbigen Zeilen. Das *uta* von 31 Silben (wo sich mehr Silben finden wie im 11. 13. 34 Gedicht wird dies durch Verschleifung beseitigt) zerfällt in einen Obersatz von 17 Silben, *kami no ku* (上ノ句) genannt, und in einen Untersatz von 14 Silben *shimo no ku* (下ノ句). Im Obersatz findet sich nach der 5. und 12. Silbe, im Untersatz nach der 7. Silbe eine Cäsur. Sieht man von dem der japanischen Poesie mangelnden Rhythmus ab, so zeigt sich in der Gliederung grosse Aehnlichkeit mit dem Distichon. Ich habe daher nach Professor SCHOTT's Vorgang bei der Übersetzung der vorliegenden *uta* die Form des Distichons gewählt. In zwei Fällen, 32 und 34, verlangte die Deutlichkeit, den Gedanken des *uta* in zwei Distichen wiederzugeben.

Die Sprache in den *uta* zeigt manche Eigentümlichkeiten; sie ist frei von chinesischen Ausdrücken, welche in einigen Abarten der Poesie, den übrigen Zweigen der Literatur, sowie der Umgangssprache so zahlreich sind. Die Sprache der *uta* unserer Sammlung ist nicht mehr so altertümlich wie die der MANYŌSHU und steht zum jetzigen Japanisch etwa im Verhältnisse wie das Mittelhochdeutsche zum Neuhochdeutschen. Zu den besonderen Eigentümlichkeiten gehören:

1. Die *makurakotoba* (枕言) [auch *kanji* (冠辭) genannt], »Schlafkissenwörter“, weil diejenigen Wörter, die hinter ihnen stehen, sich gleichsam auf sie lehnen. Es sind konventionelle Epitheta für bestimmte Wörter und ihre Etymologie ist häufig nicht mehr sicher; da sie für den allgemeinen Gedanken des Gedichtes nicht wesentlich sind, hat sie MOROORI in seiner Umschreibung unberücksichtigt gelassen. In den Sommergedichten findet sich nur »*ashibiki no*“ im 6. und 16. Gedicht, (vgl. die Anmerkung zum 6. Gedicht);

2. Eine ausgedehntere Anwendung der *makurakotoba* ist das *jo* (Einleitung 序). Hier stehen entweder mehrere Wörter oder ein ganzer Satz aus einem phonetischen Grunde; z. B. im 14. Gedicht »*tokiwa no yama no und karakurenai no*“, im 30. Gedicht »*u no hana no*“, im 33. Gedicht »*imoto waga nuru*“ (s. die Bemerkungen daselbst);

3. Häufig sind Wortspiele. Diese Spielerei ist in den jetzigen *uta* fast zur Regel geworden. So ist *naku* im 15. Gedicht in zwei Bedeutungen zu verstehen und die erwähnten Beispiele für das *jo* im 14. u. 30. Gedicht sind durch den Doppelsinn von *furiideru* und *uki* in *ukiyo* veranlasst (s. daselbst die Bemerkungen). Zu den Wortspielen gehört auch das *Kenyōgen* (兼用言), das darin besteht, dass entweder ein und dasselbe Wort zweimal, das eine Mal in anderer Bedeutung zu verstehen ist, oder dass nur einige Silben doppelt genommen werden und ein neues Wort bilden; z. B. ist im 14. Gedicht aus *tokiwa no yama* »*toki wa*“ in der Bedeutung »als“, im 28. Gedicht aus *matsuyama* »*matsu*“ in der Bedeutung »warten“ zu entnehmen (siehe dort).

Was den Inhalt der Sommergedichte betrifft, so gilt von ihnen dasselbe, wie von den Frühlingsgedichten. Sie enthalten meist anmutige und originelle Gedanken, nie aber den Ausdruck grosser Erregungen der Seele. Die meisten Sommergedichte handeln vom *hototogis'* (*Cuculus poliocephalus*) poetisch auch *yamahototogis'*. Diese Species der *cuculidae* ist etwas kleiner als unser Kuckuk (*Cuculus canorus*, *kakkōdori*, alt u. dial. *yobukodori*) und sein Ruf lautet: *ho tuk tuk*, was unzweifelhaft Veranlassung zum Namen *hototogis'* gegeben hat ¹⁾. Sein Ruf, den die Japaner durch *teppen kaketa* wieder-

1) Die Schreibweise ist sehr verschieden; in dem Texte der Sommergedichte wird er bald 時鳥 „Zeitvogel“ bald 郭公 geschrieben. Eine genaue Beschreibung dieses Vogels findet man bei Blackiston and Pryer, Transactions of the Asiatic Society of Japan. Bd. X, S. 130.

geben, gilt jetzt für Unglück bringend und traurig, und auch die alten Dichter werden durch seinen Ruf wehmütig gestimmt. Der *hototogis'* ist ein sehr scheuer und schneller Vogel und besonders lebhaft in Mondnächten, weshalb er auch oft an der Mondscheibe vorüberfliegend abgebildet wird ¹⁾.

Ausser dem Kukul bilden den Stoff für die Sommergedichte: die spät blühende Kirsche (2), der Duft der Orangenblüte (5), der glitzernde Thau auf den Blättern der Lotusblume (31), die kurzen Sommernächte (32), die Nelke (33) und der erfrischende Herbstwind (34).

Bei der Transscription des Textes der Gedichte habe ich mich genau an die Kanaschreibweise gehalten, bei der des Textes von *Motoori* jedoch die phonetische Schreibweise angewandt; die hierbei gesperrt gedruckten Worte sind im japanischen Texte durch einen Strich an der Seite kenntlich gemacht und von *MOTOORI* zur Erläuterung der Gedichte hinzugefügt.

I.

Dai shirazu, yomibito shirazu.

*Waga yado no ike no fujinami saki ni keru
yamahototogisu itsu ka ki nakamu.*

Anlass und Dichter unbekannt.

Schon erschloss sich am Teich meines Heims der Glycinie Blüte,
Kukul im fernen Gebirg', wann wirst du rufen bei mir?

»Kukul im fernen Gebirg'«, ist eine freie Übersetzung von *yamahototogisu* wörtl.: Bergkukul; *itsu ka ki nakamu* wörtl.: Wann wirst

1) Bekannt ist das kurze Gedicht (*hokku* 發句):

Hito koe wa tsuki ga naita ka, hototogisu

Ein Ruf ertönt, war es der Mond oder war es der hototogisu?

Die Zusammenstellung von hototogis' und Mond findet sich auch in Namen wie: *Tōgekkyō*
郭月橋 „Kukulsmondbrücke“, eine bekannte Brücke in *Arashiyama* bei *Kyōto*.

du kommen und rufen? *fujinami* ist ein poetischer Ausdruck für *fuji*; der zweite Teil dieses Wortes, *nami*, ist wahrscheinlich aus *nabiki*, herabhängen, sich neigen, entstanden, und deutet auf die herabhängenden langen Blüten der *fuji*. Vgl. das Frühlingsgedicht II, 52:

waga yado ni sakeru fujinami tachi kaeri
sugigate ni nomi hito no miruramu.

Fuji (藤) ist *Glycinia* oder *Wistaria chinensis*, ein Schlinggewächs mit langen blauen oder weisslichen traubenartigen Blüten, das auch in Deutschland kultiviert wird. In Japan wird die Blüte besonders geschätzt und Tausende der Bewohner von Tōkyō ziehen im April nach dem Tempel Kameido, um sich am Anblick der langen herunterhängenden prächtigen Blüten zu erfreuen.

MOTOORI: *Kochi no niwa no ike no hotori wa fuji no hana ga saita wai; hototogis' wa itsu kite naku de arō.*

II.

Uzuki ni sakeru wo mite yomeru.

Ki no Toshisada.

Aware tefu koto wo amata ni yaraji to ya
haru ni okurete hitori sakuramu.

Gedichtet von KI NO TOSHISADA, als er einen Kirschbaum im 4. Monat blühen sah.

Dass ich nicht teile das Lob, das man mir spendet, mit vielen,
Bin ich allein noch erblüht, als schon der Frühling dahin.

Der Dichter lässt den Kirschbaum selbst reden. *Uzuki* (卯月) ist ein alter Name für den 4. Monat des alten japanischen Jahres. *Aware* (天晴), ein Ausruf der Bewunderung, bedeutet: *ā mezu-rashii*, (vgl. Frühlingsgedichte I, 33: *iro yori mo ka koso aware to omohoyure*). *Tefu* wird *chō* gelesen und ist = *to iu* »man sagt«. Zu

dem Gedanken, der diesem Gedichte zu Grunde liegt, vgl. das Frühlingsgedicht I, 68:

*Miru hito mo naki yamazato no sakurabana
hoka no chiruramu nochi yo sakuramashi.*

Kirsche im fernen Gebirg', wo keiner dein Blühen bewundert,
Blühen solltest du erst, wenn schon die andren verweht.

MOTOORI: *Kongets' ni natte sakurabana no aru wa mezu-rashii koto ja; kore wa nande mo miru hito ga, ā ware migoto na ā ware migoto na to iu; sono kotoba wo hōbō no sakura ye wakete yarumai ware hitori ga so iwareyō to omōte waza to haru yori nochi ni osō hitori saita de arō ga.*

III.

Dai shirazu, yomibito shirazu.

*Satsuki matsu yamahototogisu uchihabuki
ima mo nakunamu kozo no furukoe.*

Anlass und Dichter unbekannt.

Erst im fünften der Monde ruft Fittige schwingend der Kukuk.
Tönte des vorigen Jahrs Stimme, die alte, auch jetzt!

Satsuki (皐月) ist eine alte Bezeichnung für den 5. Monat des alten Kalenders und entspricht unserm Juni. Das Wort bedeutet noch jetzt eine Azalienart, welche im 5. Monat des alten Kalenders blüht. *Satsuki matsu yamahototogisu*, wörtl.: der Kukuk, welcher auf den 5. Monat wartet. *Uchihabuki* ist von *MOTOORI* in der Umschreibung des Gedichtes ausgelassen worden, da es für den Sinn des Gedichtes nicht wesentlich ist; es bedeutet: mit den Flügeln schlagen (*ha* = *hane*, *fuki* = *furu*) und kommt schon in den *Manyōshū* vor, wo es 打羽振 geschrieben ist. Auch die Verbindung *uchi-*

habuki naki, mit den Flügeln schlagend schreien, findet sich dort. Die Form *nakanamu* hat optative Bedeutung (vgl. Aston, S. 157), MOTOORI giebt es durch *nakekashi* (singe doch) wieder.

MOTOORI: *Hototogis' wa gogats' wo matte naku ja ga mada gogats' ni wa naranedomo, kyonen no nokori no furukoe wo dash'te dōzo ima mo nakekashi.*

 IV.

Ise.

*Satsuki koba naki mo furinan hototogisu,
madashiki hodo no koe wo kikabaya.*

Dichterin Ise.

Häufig ertönt der Ruf des Kukuks im fünften der Monde
Könnst' ich vernehmen ihn doch, wenn er noch selten erklingt.

Satsuki koba = *sats'ki ga kureba*, *kitaraba* der Umgangssprache: wenn der 5. Monat da ist. Die Form *furinan* ist auf ein altes Verbum *furu*, alt werden, zurückzuführen, das sich in Formen wie *furinishi*, *furinituru* »alt' findet. *Naki mo furinan* das Rufen wird alt sein, d. h. nichts seltenes sein. *Madashiki* = *mezurashii*, selten.

MOTOORI: *Hototogis' wa gogats' ni natta naraba mō tak' san ni natte mezurashiu nai de mo arō; dōzo mada sono jisets' ni naranu uchi no koe wo kikitai mono ja.*

 V.

Yomibito shirazu.

*Satsuki matsu hanatachibana no ka wo kageba,
mukashi no hito no sode no ka zo suru.*

Dichter unbekannt.

Spendet mir Duft die Orange, so blüht im fünften der Monde,
Scheint es des Ärmels Geruch einstigen Freundes zu sein.

Diesem Gedicht liegt die Anschauung zu Grunde, dass die Ärmel des Gewandes nach Blumen duften. Diese Idee, so fremdartig sie uns erscheint, ist dem Japaner geläufig. Man vgl. hierzu die beiden Frühlingsgedichte I, 33:

*Iro yori mo ka koso aware to omohoyure,
ta ga sode fureshi yado no ume zo mo.*

Mehr noch lieb' ich den Duft als Farbenpracht meiner Pflaume,
Wer verlieh ihr den Duft, streifend die Ärmel am Zweig.
und I, 34:

*Yado chikaku ume no hana ueji ajiki naku,
matsu hito no ka ni ayamateri keru.*

Nicht mehr pflanz' ich den Baum der Pflaume nahe dem Hause,
Duftet sie, denk' ich es ist Duft des erwarteten Freundes.

Vgl. auch das 15. Gedicht dieser Sammlung und die noch jetzt häufige Wendung: *sono hito no kaori ga mada nukenai* = sein Geruch ist noch nicht von mir gewichen, d. h. ich kann ihn noch immer nicht vergessen. *Satsuki matsu tachibana*, wörtl.: die Orange, welche auf den 5. Monat (mit Blüten) wartet. *Tachibana* (橘) ist in der poetischen Sprache allgemein *Orange*; in der gewöhnlichen Sprache bezeichnet es nur eine kleine, wenig geschätzte Art, die spät reift.

MOTOORI: *gogats' ni saku tachibana no hana no nioi wo kageba
maekata no najimi no hito no sode no ka ga sa suru.*

VI.

*Itsu no ma ni satsuki kinuran; ashibiki no
yamahototogisu ima zo naku naru.*

Wann ist erschienen der fünfte Mond? Im Dickicht des Waldes
Rufest du jetzo zuerst, Kukul, so lange ersehnt.

Der Dichter ist erst durch den Ruf des Kukuks gewahr geworden, dass der 5. Monat schon da ist. Die Worte der Übersetzung, »so lange ersehnt“ geben nur den Gedanken, nicht den Wortlaut wieder; (vgl. in MOTOORI'S Erklärung: *machi ni matta*). *Ashibiki* ist ein sehr altes Wort, das schon im *Kojiki* und den *Manyōshū* vorkommt und stets wie im obigen Gedicht, als ein *makurakotoba* für *yama* (山) Berg oder *iwa* (岩) Fels gebraucht wird. Es bedeutet wahrscheinlich »reich an Holz“ und ist daher von mir »im Dickicht des Waldes“ übersetzt worden. Die Ableitung nach den Zeichen, *ashi* (足) Fuss und *hiki* (引) ziehen ¹⁾ »den Fuss nachschleppen und müde werden, weil man auf den Berg geht“, ist nicht richtig. Jedoch lässt sich auch gegen MABUCHI'S Theorie manches einwenden. Er leitet es nämlich im *Kanjikō* (冠辭考) von *shimiki*, einen Ort, wo Bäume dicht stehen, ab; der dann vorauszusetzende Übergang von *m* in *b* hat nichts Auffallendes (cf. *tsumetai* u. *tsubetai* u. a. m.). Über die Etymologie des *a* giebt es nach MABUCHI a. a. O. verschiedene Ansichten. Er führt zwei davon an; nach der einen ist es eine Verkürzung von *ame*, das ursprünglich nicht »Regen“ sondern »Himmel“ bedeutet und in der alten Sprache in Verbindung mit Bergnamen vorkommt; z. B. *ame no kaguyama* (天ノ番山). Auch für die Verkürzung von *ame* in *a* giebt er Beispiele: *aware* = o! wie schön (cf. Ged. 2) für *ame hare* (天晴) in der Umgangssprache jetzt *appare*. Nach der Ansicht anderer ist *a* eine Abkürzung von *ao* (青) grün. MABUCHI giebt auch Beispiele dafür, dass dieses Wort oft zu *yama* gefügt wird, aber keine, dass *ao* zu *a* verkürzt wird. Bekannt ist das Gedicht aus *hyakuninshū*:

1) Die Schreibweise in alten Werken ist verschieden; im *Kojiki* (古事記) und den *Manyōshū* wird es u. a. geschrieben: 阿志比紀 oder 脚日木足 日木 u. s. w.

*Ashibiki no yamadori no o no shidare o no
naganagashiki yo wo hitori ka mo nen.*

wo *ashibiki no* ebenfalls *makurakotoba* zu *yama* in *yamadori* »Kupferfasan“ ist (cf. Rosny, Anthologie Japonaise, S. 41 in Bemerkungen).

An derselben Stelle wie in unserm Gedicht steht *ashibiki no* im 59. Frühlingsgedichte:

*Sakurabana saki ni kerashi mo ashibiki no
yama no kai yori miyuru shirakumo.*

Siehe, es scheinen zu blühen die Kirschen; denn zwischen
[den Bergen
Leuchtet weisses Gewölk lieblicher Blüten hervor.

MOTOORI: *Itsu no ma ni gogats' ni natta yara! higo ro machi ni
matta hototogis' ga ima hajimete sa naku wa are.*

VII.

*Kesa ki naki imada tabi naru hototogisu
hanatachibana ni yado wa karanan.*

Fremd noch, auf Wandern bedacht, rief heut in der Frühe der Kukuk
Möchte er wählen das Dach blühender Orangen als Heim.

MOTOORI: *Kesa hajimete kite mada yesumitsukazu ni tabigake
de ite naku hototogis' yo! sadamete yado wo toru de arō ga
kochi no niwa no tachibana yado wo ba karekashi! sō sh'tara
zombun ni kikō ni.*

VIII.

Otowayama wo koe keru toki ni hototogisu no naku wo
kikite yomeru.

Ki no Tomonori.

*Otowayama kesa koekureba hototogisu
kozue haruka ni ima zo naku naru.*

Gedichtet von KI NO TOMONORI, als er über den *Otawayama* ging und den Ruf des Kukuks hörte.

Als ich heut in der Früh' schritt über den *Otawayama*
Fern auf der Spitze des Baums hört' ich den Kukul zuerst.

Der *Otawayama* (音羽山) ist ein Berg in der Provinz *Yamashiro*.

MOTOORI: *Otawayama wo kesa koete kureba hototogis' ga ano haruka na kozue de are ima hajimete sa naku wa.*

IX.

Hototogisu no hajimete nakeru wo kikite yomeru.

Sosei.

*Hototogisu hatsukoe kikeba ajiki naku
nushi sadamaranu koi seraru hata.*

Gedichtet von SOSEI, als er den Kukul zum ersten Mal rufen hörte.

Hör' ich zum ersten Mal die Stimme des Kukuks ertönen
Fasst mich, ich weiss nicht nach wem, Sehnsucht, die nimmer
[zu still'n.

Hata am Schluss des Gedichtes erklärt MOTOORI durch *mata*, hingegen, das er hinter *omoshirō wa aredomo* einfügt.

Durch »die nimmer zu still'n" ist *ajiki naku* wiedergegeben, das eigentlich »vergeblich, umsonst" bedeutet. *Nushi* (主), eigentlich Herr, hat hier die Bedeutung von *hito*.

MOTOORI: *Hototogis' no hajimete naku koe wo kikeba omoshirō wa aredamo mata sa nani to kanjō ga okotte muyaku na sono hito to mo sadamatta koto mo nai koikokochi ga suru.*

X.

Nara no Iso no kamidera nite hototogisu no naku wo
kikite yomeru.

Sosei.

*Iso no kami furuki miyako no hototogisu
koe bakari koso mukashi nari kere.*

Gedichtet von SOSEI, als er im Tempel von *Iso no kami*, der zu *Nara* gehörte, den Kukuk rufen hörte.

Alles ist anders in *Nara*, wo einst die Kaiser gewaltet,
Unverändert allein rufet der Kukuk wie einst.

Unter *Iso no kami furuki miyako* ist *Nara* in der Provinz *Yamato* zu verstehen, welches während des 8. Jahrhunderts die Residenz der japanischen Kaiser war. Man vergleiche zu diesem Gedicht Frühlingsgedicht II, 22:

*Furusato to narinishi Nara no miyako ni mo
iro wa kawarazu hana wa saki keri.*

Auch in *Nara*, das nicht wie früher mehr heisset die Hauptstadt,
Sind die Blumen erblüht, zeigend die Farben wie sonst.

MOTOORI macht die Bemerkung, dass der Tempel *Iso no kami* (石上) entfernt von *Nara* im Kreise *Yamanobe* lag, und der Ausdruck *Nara no Iso no kamidera* in der Überschrift, sowie *Iso no kami furuki miyako* im Gedichte also ungenau sei. Zu vergleichen ist die ähnliche, geographisch ungenaue, Ausdrucksweise: *Kyō no Atagoyama* »der *Atagoyama* von *Kyō* oder *Kyōto*«, welcher Berg nicht im Weichbilde von *Kyoto*, sondern in der Provinz *Tamba* liegt.

MOTOORI: *kano Iso no kami no atari wa mukashi no Nara no miyako ja ga, ima wa mō nani mo ka mo mukashi to wa kawatte shimōta ni, hototogisu' no koe bakari ga sa kawarazu ni mukashi no tōri ja wai.*

XI.

Dai shirazu, yomibito shirazu.

*Natsuyama ni naku hototogisu kokoro araba
monoomoi ware ni koe na kikase so.*

Veranlassung und Dichter unbekannt.

Kukuk, der dort im Gebirge du rufst, sofern du ein Herz hast
Lass mich nicht hören den Ruf, der ich so traurig gestimmt.

Der Dichter bittet den Kukuk, ihn durch seinen Ruf nicht noch
trauriger zu stimmen.

Natsuyama ist = *nats' no kesh'ki no aru yama*, ein Gebirge, das
sommerliches Gepräge hat. Ebenso Gedicht N° 24.

MOTOORI: *ano yama de naku hototogis' yo! kokoro ga aru nara,
kono yō ni monoomoi wo sh'te iru washi ni kikash'te kurenai (= kure
na oder kureruna).*

XII.

*Hototogisu naku koe kikeba wakarenishi
furusato sae zo koishikari keru.*

Hör' ich des Kukuks Geschrei, so schleicht sich Sehnsucht ins Herze
Selbst nach der Heimat, von der lange geschieden ich bin.

Der Ruf des Kukuks stimmt den Dichter so wehmütig, dass er
sich selbst nach dem zurücksehnt, was schon längst aus seinem
Gedächtnis entschwunden war.

MOTOORI: *hototogis' no naku koe wo kikeba kanjō ga okotte hanarete
kita maekata no zaisho no koto made ga sã nats'kash'ku omowareru wai.*

XIII.

*Hototogisu na ga naku sato no amatu areba
nao utomarenu omou mono kara.*

Kukuk, du rufst aller Orten; doch würd' ich noch mehr dich
[bewundern
Riefest bei mir du allein; aber noch schein' ich dir fremd.

Na ga = nanji (汝) ga du; nao = mada noch; utomarenu prät.
Passiv. von *utomu*. Nach dem Nebensatze: *nao utomarenu omou mono kara* ist ein Satz zu ergänzen der den Inhalt hat: ich bewundere dich nicht so sehr. Bezüglich des Gedankens, der dem Gedicht zu Grunde liegt, vergl. man das folgende Gedicht aus dem *Zatsu no bu* (雜ノ部) Gedichte verschiedenen Inhalts).

*Katsu miredo utoku mo aru kana tsuki kage no
itaranu sato mo araji to omoeba.*

Zwar sehe ich den Mond von neuem und er erscheint mir sehr schön, aber ach! er bleibt mir doch fremd, denn ich glaube, es giebt kein Dorf, wo er nicht scheint.

MOTOORI: *Hototogis' yo! sochi wa naku sato ga asoko ni mo koko ni mo amata atte koko bakari de nakanu ni yotte shōkan ni omoi wa suredomo sore de mo utoutosh'ku omowareru* (es kommt mir vor, als ob du mich nicht lieb hast).

XIV.

*Omotizuru tokiwa no yama no hototogisu
karakurenai no furidete zo naku.*

Wie der Kukuk ruft mit lauter Stimme dem Weibchen
Also schreie ich laut, denk' der Geliebten ich mein.

Die Vergleichung in der Übersetzung entspricht dem Sinne, aber nicht dem Wortlaut des japanischen Textes. **MOTOORI** bemerkt, dass dieses Gedicht eigentlich ein Liebesgedicht ist und daher nicht hierher passt. Er giebt den Sinn des Gedichtes in seiner Umschreibung mit den Worten wieder: *koishii hito wo omoidash'ta toki ni wa koe wo*

agate sa washa naku wai, d. h. ich schreie mit lauter Stimme, wenn ich an die Geliebte denke. Die Worte: *tokiwa no yama no hototogis' karakurenai* bezeichnet er als *jo*, d. h. Einleitung für *furidete*, die veranlasst ist durch eine zweite Bedeutung oder besser Verwendung des Wortes *furideru*. Dasselbe kann nämlich ausser vom Schwingen der Stimme auch vom Hin- und Herschwingen der Kleider im Farbstoff gebraucht werden und auf diese Bedeutung bezieht sich das Wort *karakurenai* (唐紅) »dunkelroth«, ursprünglich der Name des jetzt *beni* (紅) genannten, aus China stammenden Farbstoffes (daher *kara* 唐 China). *Kurenai* und *karakurenai* findet sich in der Poesie häufig wie in dem vorliegenden Gedichte mit *furizuru* (= *furideru*) verbunden, so in einem Gedichte im *Yamatomonogatari* 和物語:

Shika no ne wa ikura bakari no kurenai zo
furizuru kara ni yama no somuranu.

Wörtl.: Wie viel rothen Farbstoff hat die Stimme des Hirsches. Denn durch das Schwingen in demselben werden sich die Berge roth färben. Der sonderbare Gedanke beruht nur auf der doppelten Verwendung von *furizuru*, das nur in der eigentlichen Bedeutung (vom Schwingen der Stimme) zu *shika no ne* passt.

In einer andern Sammlung, *Genshinshū* 元真集 genannt, heisst es:

Aki no no wa karakurenai ni nari ni keru
shika no furidete nakisomeshi yori.

Das Herbstgefilde ist dunkelroth geworden, seitdem es durch das Geschrei des Hirsches gefärbt worden ist.

Das Wort *tokiwa* ist ebenfalls in zwei Bedeutungen gebraucht, 1) im Sinne »zu der Zeit, wo« (時ハ) und 2) als Bestandteil des Namen eines Berges *Tokiwa no yama*, welcher in der Provinz *Yamashiro* liegt. Man ersieht hieraus, dass dieses Gedicht sehr künstlich ist und weniger unsern Begriffen über Poesie entspricht. In Japan jedoch haben dergleiche Wortspiele in Gedichten nichts Auffallendes.

XV.

*Koe wa shite namida wa mienu hototogisu
waga koromode no hizu wo karanamu.*

Kukuk, du klagest zwar laut, doch sind deine Thränen nicht
[sichtbar;
Möchtest du leihen von mir Ärmel, von Thränen durchnässt.

Der Dichter will dem Kukuk, dem die Thränen versagt sind, seine Thränen leihen. Die doppelte Bedeutung von *naku* (oder hier des gleichbedeutenden *koe wo suru*), das bei Vögeln schreien (鳴), bei Menschen klagen, weinen (泣) bedeutet, veranlasst den Dichter zu der Idee, dass der Kukuk auch Thränen haben müsse. Die Idee der von den Thränen durchnässen Ärmel ist den japanischen Dichtern sehr geläufig. *Hizu* bedeutet: *nigotta mizu* trübes Wasser.

MOTOORI: *Hototogisu' wa naku koe wa shite namida wa mienu ga, namida ga nakuba, ore ga sode ga pittari to nurete aru wo kashite yarō hodo ni, kore wo sochi ga naku namida ni katta ga yoi.*

XVI.

*Ashibiki no yama hototogisu orihaete
tare ka masaru to ne wo nomi zo naku.*

Unaufhörlich klaget wie ich der Kukuk im Walde
Sehen will er doch nur, wer wohl den andren bezwingt.

Über das *kanji* »*ashibiki no*“ s. Ged. N^o. 6. *Orihaete naku* erklärt MOTOORI: *toki nagaku aida mo nashi ni naku. Nomi zo* giebt MOTOORI in der unten folgenden Umschreibung durch *hitasura* (只管) wieder, Es liegt darin der Sinn: Es hat weiter keinen Zweck als, vgl. *tada*, Ged. N^o 26.

MOTOORI: *Ore wa issuku naite bakari oru ga, ano hototogis' mo onaji yō ni aida mō nashi ni naite ore to tare ga kats' zo sã nakikurabe wo shō tote hitasura naku wai.*

XVII.

*Ima sara ni yama ye kaeruna hototogisu
koe no kagiri wa waga yado ni nake.*

Kehre zum Wald nicht zurück, da jetzt du heimisch geworden,
Ruhe so laut du vermagst, Kukuk, im Garten bei mir.

MOTOORI: *Yama kara dete kite mō sato nareta koto ja ni ima sara yama ye wa kaeruna yo! hototogis', koe no aridake wa shimai made kochi no niwa de nake.*

XVIII.

Mikuni no machi.

*Yayoya mate yamahototogisu kotozuten
ware yo no naka ni sumiwabinu to yo.*

Gedichtet von **MIKUNI NO MACHI.**

Warte o Kukuk ein wenig! Du sollst mitnehmen die Botschaft
Dass ich hier müde der Welt balde dir folge hinaus.

Der Dichtet bittet den zum Walde zurückkehrenden Kukuk,
dort zur verkünden, dass er sich bald als Einsiedler ins Gebirge
zurückziehen werde.

Yayo oder *yayoya* entspricht dem deutschen: heda! holla! **MOTOORI**
übersetzt es durch *yainō*.

MOTOORI: *yama ye kaeru hototogis', yainō chotto matte tamo, kotozute wo shiō; washi wa mō yo no naka ni sumiagunda wai no, sore de otts'ke washi mo yama ye komorō to omou hodo ni sō itte tamo.*

XIX.

Kampiō no ontoki Kisai no miya no utawase no uta.
Ki no Tomonori.

*Samidare ni mono omoi oreba hototogisu
yo fukaku nakite izuchi yukuramu.*

Gedichtet von KI NO TOMONORI bei Gelegenheit einer *utawase* bei der Prinzessin KISAI NO MIYA in der Periode Kampiō.

Da ich zur Regenzeit weltmüde versank in Gedanken.
Zogest du Kukuk wohin? rufend im Dunkel der Nacht.

Die Periode Kampiō (寛平) war von 889—898. In dieser Zeit muss die Prinzessin KISAI NO MIYA häufig gute Dichter um sich versammelt haben. In diesen Zusammenkünften wurden die nach bestimmten Themen gedichteten Verse von den Gewandtesten verglichen und beurteilt. Daher heissen solche Versammlungen *utawase* (歌合) »Gedichtsvergleichungen“. Unter die Frühlingsgedichte sind eine Menge Gedichte aufgenommen, welche in dieser Zeit entstanden sind.

Der Dichter, welcher in einer trüben Nacht zur Regenzeit (4. u. 5. Monat nach altem Kalender) trüben Gedanken nachhängt und sich aus dem Getöse der Welt in die Einsamkeit sehnt, wird durch den Ruf des Kukuks, der in dunkler Nacht nach dem Gebirge aufbricht, aufgeschreckt und es regt sich in ihm der Wunsch, gleich dem Kukuk in die Einsamkeit des Gebirges zu ziehen. *Samidare* (五月雨) der Regen während der Regenzeit und die Regenzeit selbst, welche jetzt *baiū* (梅雨) oder *tsuyu* genannt wird. Der Ausdruck *samidare no yo* »eine Nacht in der Regenzeit“, in der man zu trüben Gedanken gestimmt wird, findet sich oft in der Poesie.

MOTOORI: *samidare ga furitsuzuite iyoiyo yo mo moyakuya to monoo-moi wo sh'te oreba, hototogis' ga naite iku ga yo mo fuketa ni dochira ye iku yara? ore mo kono yō de wa dochi ye nari to mo ikitai.*

XX.

*Yo ya kuraki michi ya madoeru hototogisu
waga yado wo shimo sugigate ni naku.*

Scheust du das Dunkel der Nacht, vermagst du den Weg nicht
[zu finden?

Bei mir rufest du stets, Kukuk, und kehrest nicht heim.

Der Dichter ist erfreut, dass der Kukuk seinen Garten zum ausschliesslichen Aufenthaltsort wählt und nicht ins Gebirge zurückkehrt, sei es nun, weil ihm die Nacht zu dunkel, oder weil er den Weg dahin nicht kenne. Die Partikel *shimo* dient zur Hervorhebung von *waga yado wo*. *Sugigate ni* ist gleich *sugigataku* (過ギ難ク) man kann schwer vorbeigehen, scheiden.

MOTOORI: *yoru de kurai ni yotte dochi ye mo ikanu no ka,
mata wa michi ni mayōta no ka, hototogis' ga tokoro mo ōi ni kochi
no niwa de bakari dōmo sugite inarenu yō ni jitto naite iru.*

XXI.

Oye no Chisato.

*Yadori seshi hanatachibana mo karenaku ni
nado hototogisu koe taenuran.*

Gedichtet von OYE NO CHISATO.

Noch nicht welkt die Orange, die du als Heim dir erkoren
Warum bist du verstummt, Kukuk und ziehest hinweg?

MOTOORI: *yado katte ita tachibana mo mada kare mo senu ni
hototogis'! naze ni yoso ye inde koe mo senu yō ni natta yara.*

XXII.

Ki no Tsurayuki.

*Natsu no yo wa fusu ka to sureba hototogisu
naku hito koe ni akuru shinonome.*

Gedichtet von KI NO TSURAYUKI.

Sommernacht, wie bist du so kurz! kaum war ich entschlummert,
Als mit des Kukuks Ruf grauet der kommende Tag.

In seiner Umschreibung des Gedichtes giebt **MOTOORI** noch einen andern möglichen Sinn des Untersatzes an: durch den Ruf des Kukuks bin ich erwacht und die Nacht ist schon vorbei.

MOTOORI: *neru ka to omoeba, hototogis' no naku koe de haya mo akegata ni natta; sate sate mijikai yo ka na. (shimo no ku mata wa: hototogis' no naita hito koe de me ga sameta ga haya mō yo ga akeru).*

XXIII.

Mibu no Tadamine.

*Kururu ka to mireba akenuru natsu no yo wo
akazu to ya naku yamahotogisu.*

Gedichtet von **MIBU NO TADAMINE**.

Kaum hat der Tag sich geneigt, so nahet schon wieder der
[Morgen;
Klagt auch der Kukul darob, dass ihm die Nächte so kurz?

MOTOORI: *hi ga kureru ka to omoeba haya aketa kono natsu no yo wo amari mijikasa ni nokoriō omōte hototogis' wa ano yō ni naku ka ya.*

XXIV.

Ki no Akimine.

*Natsuyama ni koishiki hito ya iri ni ken
koe furitatete naku hototogisu.*

Gedichtet von **KI NO AKIMINE**.

Drüben in jenem Gebirg' verweilen wohl Menschen, nach denen,
Kukul, dein Herze sich sehnt, laut drum ertönet dein Ruf.

»Drüben in jenem Gebirg'«, ist frei übersetzt (vgl. **MOTOORIS**

Umschreibung). Im Text steht: *natsuyama ni* Sommergebirge, = ein Gebirge, das sommerliches Gepräge trägt.

MOTOORI: *Kono yama ye hototogis' no koishiu omou hito ga komotta ka shiranu; sō ja yara, koe wo agete naku.*

XXV.

Dai shirazu, yomibito shirazu.

*Kozo no natsu nakifurushiteshi hototogisu
sore ka aranu ka koe no kawaranu.*

Veranlassung und Dichter unbekannt.

Wiederum rufet wie oft im vorigen Sommer der Kukuk.

Ist es derselbe? der Ruf klinget nicht anders wie sonst.

Nakifurushiteshi Praet. von *nakifurus'*, von *naku* schreien, rufen und *furus'* veralten (*furukusaku naru*); *sore ka aranu ka*, wörtl.: ist er es oder ist er es nicht?

MOTOORI: *kyonen no natsu tak'san ni taezu naite yō kikishitte iru hototogis' ga ima mata naku, are wa kybnen naita sono hototogis' ka, sō de wa nai ka? koe wa onaji koto ja ga.*

XXVI.

Hototogisu no naku wo kikite yomeru.

Tsurayuki.

*Samidare no sora mo todomi ni hototogisu
nani wo ushi to ka yo tada nakuran.*

Gedichtet von TSURAYUKI, als er den Ruf des Kukuks hörte.

Laut zum umwölketen Himmel ertönet die Stimme des Kukuks.

Was wohl erfasst ihn für Weh, dass er die Nacht hindurch klagt?

Samidare no sora bedeutet wörtlich: der Himmel der Regenzeit (vgl. Ged. XIX). *Todori ni*, dröhnend, ist jetzt veraltet; dagegen ist das abgeleitete Verbum *todoroku* (轟), dröhnen, üblich; *tada* nach *yo* ist wie *nomi* im Gedicht N° 16 von **MOTOORI** durch *hitasura ni* wiedergegeben.

MOTOORI: *Hototogis' ga gogats' no ame no sora mo dondo to yo hito yo hitasuru ni naku ga, nanigoto wo ui to omotte ano yō ni naku koto yara.*

 XXVII.

Samurai nite o no ko domo no sake tōbe keru ni meshite
hototogisu matsu uta yo to arikareba yomeru.

Mitsune.

*Hotogisu koe mo kikoezu yamabiko wa
hoka ni naku ne wo kotaye ya wa senu.*

Gedichtet von **MITSUNE**, als der Kaiser Hofadlige zum Gelage einlud, und ihm auftrug, ein Gedicht zu machen, in welchem die Sehnsucht nach dem Kükuk ausgesprochen würde.

Nimmer vernehm' ich des Kukuks Ruf; warum nicht, o Echo,
Hallest du wieder den Ruf, welcher wo anders erklingt.

MOTOORI: *Hototogis' ga naku ka naku ka to matedomo koe mo kikoenu ga, yoso de naku koe nari to mo koko ye hibiite kikoereba yoi ni, yamabiko wa, naze ni koko ye hibikasanu zoi.*

 XXVIII.

Tsurayuki.

*Hototogisu hito matsu yama ni naku nareba
ware uchitsuke ni koi masari keru.*

Gedichtet von **TSURAYUKI**.

Als ich den Freund mir ersehnt', vernahm ich dein Rufen im
 [Walde
 Kukuk! die Sehnsucht nach ihm mehrte im Herzen sich gleich.

Das Wort *matsu* ist einmal als Verbum = warten (待), das andere Mal als Substantivum = Kiefer (松), zu *yama* gehörig, aufzufassen. (vgl. Einl. S.183).

MOTOORI: *Hito ga ki mo shiō ka to matte iru kono matsuyama ni ano yō ni hototogis' ga nakeba ima made sahodo ni mo (koish'ku) omowananda ga, niwaka ni kochi mo hito wo matsu kokoro ga masatta wai.*

 XXIX.

Hayaku sumi keru tokoro nite hototogisu naki keru wo
 kikite yomeru.

Tadamine.

*Mukashie ya ima mo koishiki hototogisu
 furusato ni shimo nakite kitsuran.*

Gedichtet von TADAMINE, als er den Kukuk da, wo er früher gewohnt hatte, rufen hörte.

Kukuk, du scheinst gleich mir noch jetzt das Alte zu lieben;
 Rufend kamest du her, wo ich vor Zeiten gewohnt.

E (〜) in *mukashie* bedeutet Richtung, Ort, und wird in dieser Bedeutung noch als Postposition gebraucht. Ebenso findet es sich in *yukue* (往方), »das Ziel, der Ort wohin man geht«, *ie* (家一〜) »Haus, Wohnort«. Auf die Zeit übertragen, findet es sich in dem Worte *inishie* 往昔 (für *inishihe*) »die Vergangenheit«.

MOTOORI: *Hototogis' yo, sochi mo ore to onaji yō ni mukashi ga ima de mo koishii ka? tokoro mo ōi ni kono moto no zaiho ye naite kita no wa mukashi ga koishii yara.*

XXX.

**Hototogisu wo naki keru wo kikite yomeru.
Mitsune.**

*Hototogisu ware to wa nashi ni u no hana no
ukiyo no naka ni naki wataruran.*

Gedichtet von MITSUNE, als er den Kukuk rufen hörte.

Kukuk, du klagest so sehr, gesellet zur Blume der Trauer;
Gleich mir erscheint dir wohl nichtig und traurig die Welt.

Die Übersetzung dieses Gedichtes ist frei, da die Kürze der Ausdrucksweise des Textes keine genauere Übersetzung gestattet. Das Wortspiel im Texte mit *u no hana* (卯ノ花), einer kleinen weissen Blüte (*Deutzia scabra*), habe ich durch »Blume der Trauer« wieder gegeben. Der Ausdruck *u no hana no* ist ein *jo* (s. Einl. S. 183.) von *ukiyo* (憂世) »die traurige Welt«, welches durch *uki* in *ukiyo* veranlasst ist.

MOTOORI: *Yo no naka wo ui mono ni omōte naite kuras'
mono wa ore ja ga, hototogisu' wa sono ore de wa nashi ni dō iu
koto de yo no naka ga ui to itte u no hana no atari ye kite ano yō
ni ore to onaji yō ni naite kuras' koto yara.*

XXXI.

**Hachisu no tsuyu wo mite yomeru.
S⁰jō Henjō.**

*Hachisuba no nigori ni shimanu kokoro mote
nani ka wa tsuyu wo tama to azamuku.*

Gedichtet von Bischof HENJŌ, als er den Thau auf dem Lotus sah.

Rein vom Schmutze der Welt verbleibet der Lotus. Warum doch
Täuscht er die Menschen, den Thauweisend als Edelgestein?

Der Lotus ist nach der buddhistischen Lehre bekanntlich das Sinnbild der Reinheit. Der Dichter macht der Lotusblume den Vorwurf, dass sie trotz ihres reinen Herzens die Menschen täuscht, dadurch, dass sie den Thau auf den Blättern als Edelsteine erscheinen lässt. Man vergleiche eine Stelle aus dem heiligen Buche *Hokkekyō* (法華經): *Seken no hō ni somazu, renga no mizu ni aru gotoshi* (der gute Mensch) ist wie die Lotusblume im Wasser; er wird nicht von der Art und Weise der irdischen Welt berührt. Auf diese oder eine ähnliche Stelle deutet *MOTOORI* in seiner Umschreibung hin.

MOTOORI: Hachisu wa yo no naka no nigori ni somanu tatoe ni gokyō ni toite aru ga, sō iu shōjō na kokoro de naze ni ano yō ni ha no tsuyu wo tama to misete hito wo ba damas' koto zoi.

XXXII.

Tsuki no omoshirō hari keru yo akatsukigata ni yomeru.

Fukayabu-

*Natsu no yo wa mada yoi nagara akenuru wo
kumo no izuko ni tsuki yadoruran.*

Gedichtet von *FUKAYABU*, als nach einer prächtigen Mondnacht der Morgen graute.

Sommernacht, wie bist du so kurz! schon nahet der Morgen,
Als sich der Tag kaum geneigt; nimmer vermochte die Bahn
Enden der herrliche Mond zu den westwärts ragenden Bergen.
Wo wohl ist das Gewölk, das er zur Herberg' erkor?

Zum besseren Verständnis dieses Gedichtes ist dasselbe in zwei Distichen wiedergegeben. Man vergleiche hierzu die Erklärung von *MOTOORI*.

MOTOORI: A, yoi tsuki de atta ni natsu no yo no mijikai koto wa mada yoi no mama de fukeru ma mo nashi ni haya aketa

mono; kono yo no mijikasa de wa tsuki wa nishi no hō no yama made ikitsuku ma wa arumai ga, ano akats'ki no kumo no dokora ni tomatta koto yara.

XXXIII.

**Tonari yori tokenatsu no hana wo koi ni okosetari kereba
oshimite kono uta wo yomite tsukawashi keru.**

Mitsune.

*Chiri wo dani suyeji to zo omou sakishi yori
imoto waga nuru tokenatsu no hana.*

Gedichtet und übersandt von MITSUNE, als er bedauerte, keine Nelke schicken zu können, um welche ihn der Nachbar gebeten hatte.

Seit mir die Nelke erblüht, will rein ich vom Staub sie erhalten,
Sie, die als Unterpfand eh'lichen Glückes mir gilt.

Der Dichter bedauert, dass er die erbetene Nelke nicht übersenden kann, da sie ihm sehr wert ist. Die Idee, dass die Nelke ein Unterpfand des ehelichen Glückes ist, entspringt einem Wortspiel, indem der erste Teil des Wortes *tokenats'* (瞿麥) »Nelke'' in der Bedeutung »Schlafstatt'' (床) genommen ist. Hierauf bezieht sich dann der Ausdruck *imoto waga nuru* (= *neru*) »wo meine Frau und ich schlafen''. *Imoto* hat hier die jetzt nicht mehr übliche Bedeutung »Ehefrau''. Auch der Ausdruck *chiri wo sueru* bezieht sich auf die Bedeutung von *toko* = Schlafstatt. So sagt man z. B. *toko no chiri wo harau* »den Staub der Schlafstatt wegfegen,“ d. h. Vorbereitungen für die Nachtruhe treffen. Ein ähnlicher Gedanke wie dem obigen Gedichte, liegt folgendem von der Dichterin Ise zu Grunde.

*Izuku no mo saki wa suramedo waga yado no
yamatonadeshiko tare ni misurame.*

Überall erschlossen sich wohl die Blüten der Nelken
Doch die erblühte bei mir halt' ich vor jedem geheim.

MOTOORI: *Temae no tokonats'wa kakà to wàshi gà f'tàri nemàs' tokonats' de daiji no de gozàru hana ga saite kara chiri sae kakemai to sa zonzuru hodo no daiji no de gozaru otte wa e shinjinàs'mai.*

XXXIV.

Minazuki no tsugomori no hi yomeru.

Natsu to aki to yukikau sora no kayoiji wa kàtahe suzushiki kaze ya fukuramu.

Gedichtet am letzten Tage des 6^{ten} Monats.

Oben am Firmament zieht hin der scheidende Sommer.

An dem Herbste vorbei, welcher sich jetzo uns naht.

Heiss noch brennet der Weg, auf welchem jener dahin fährt,

Aber wo dieser erscheint, weht schon ein kühlender Wind.

Die Übersetzung dieses Gedichtes ist etwas freier und lehnt sich an **MOTOORI's** Erklärung. *Minazuki*, ein alter Name für den 6^{ten} Monat des alten Kalenders, wird nach der Etymologie »*mizu nai tsuki*» (水無月) geschrieben. *Yukikau* (行來), auch *yukikō* gesprochen, ist ein, schon in den *Manyōshū* sich findender Ausdruck für *yukikaeru*, hin und zurückgehen; *yuku* bezieht sich hier auf den Sommer, *kaeru* (oder *kaeru*) auf den Herbst.

MOTOORI: *komban kurete yuku natsu to kuru aki to ikichigō sora no tōrimichi wa sono natsu no tōtte yuku kataippo wa mada atsūte, aki no tōtte kuru kataippo wa suzushii kaze ga fuku de arō ka e.*

BEITRÄGE ZUR KUNDE DER ASIATISCHEN SPRACHEN¹⁾,

VON

WILLY BANG.

I.



Einführung.

Sprache im wahren und eigentlichen Sinne des Wortes hat eine psychologische und eine physiologische Seite: die Lautbildungen sind rein animaler, physischer Art — wenn auch die Anwendung bestimmter Laute psychologisch sein kann — während die Begriffsbildungen rein psychischer Natur sind.

Das physiologische Element der Sprache ist nicht vom Menschen erfunden, von ihm gemacht worden, vielmehr haben die Keime seines Organismus von Anbeginn in der menschlichen Natur gelegen; das psychologische Element der Sprache ist dagegen als das eigenste Product des menschlichen Geistes anzusehn.

1) Vorbemerkung: Da die Sprache ein Organismus ist, so darf a priori die von der modernen Naturwissenschaft mit so durchschlagenden Erfolgen angewandte Methode: von der Betrachtung unentwickelterer Organismen zur Betrachtung entwickelterer Organismen ortzuschreiten, auch auf dem Gebiete der Vergl. Sprachwissenschaft befolgt werden; ich wende diese Methode um so mehr durchgängig an, als sie, wie wir schon in diesem Hefte an einigen Beispielen sehen werden, in der That sich fruchtbar erweisen kann.

Beide Elemente hängen auf das innigste zusammen, stehen in fortwährender Wechselbeziehung und können, sofern Sprache entstehen soll, nicht getrennt werden, denn Begriffsbildung ohne Laute schlägt in die Kategorie des Denkens, während Lautbildungen ohne Begriffe als Natur-, Empfindungs- und Nachahmungs-Laute oder Lautcomplexe bezeichnet werden können ¹⁾.

So aufgefasst bildet die Sprachwissenschaft einen Zweig der allgemeinen Psychologie und Physiologie, und eine irgend befriedigende Antwort auf die so oft aufgeworfene, aber noch nie beantwortete Frage nach dem Ursprung der Sprache ist nur von steter Berücksichtigung jener beiden Momente, und ganz besonders des psychologischen, zu erwarten.

Wer das Wesen der Sprache so begreift, wie dies in den obigen Andeutungen geschehen ist, der darf sich sagen, dass jene Frage theoretisch schon als gelöst betrachtet werden kann; denn diejenigen Mittel, mit denen wir heute Sprache bilden, sprechen, sind als für alle früheren Perioden massgebende zu betrachten. Hat der Geist den *Begriff x* gebildet und hat er den Willen, diesen Begriff zum mündlichen, sprachlichen Ausdruck zu bringen, so hat er diesen Willen nur den betreffenden physischen Organen mitzuteilen und das den *Begriff x* wiedergebende *Wort x* muss ausgesprochen werden.

Wie, Wann und *Wo* jetzt der Begriff *x* entstanden ist, warum ihm gerade der Lautcomplex *x* und nicht etwa *y* oder *z* eignete, ob ihm eventuell der Complex *y* zum lautlichen Ausdruck hätte gegeben werden können, oder ob das Wort *x* gleichsam naturgesetzlich für den Begriff *x* gebraucht werden musste, dass zu sagen

1) Hierdurch ist den immer wieder gemachten Versuchen, den Ursprung der Sprache aus den Interjectionen etc. abzuleiten, der gebührende Standpunkt angewiesen. Damit soll aber weder geleugnet werden, dass die Interjectionen die ersten menschl. *Laute* haben sein können, noch dass die Empfindungs- und Natur-Laute, allerdings in vereinzelten Fällen zum Ausdrucke eines erst später apperceptirten Begriffes haben verwendet werden können.

oder auch nur zu ahnen wird vielleicht einmal nach langjähriger feinsten psychologischer Miniarbeit gelingen, ist aber vor der Hand vollkommen unmöglich.

Wissen wir also von dem wirklichen Ursprung der Sprache in der That nichts, so dürfte es auf der anderen Seite eine für jeden Linguisten feststehende Thatsache sein, dass im Laufe der sprachlichen Entwicklung es einmal eine Periode gegeben hat, in der die ganze Sprache im Wesentlichen aus einer mehr oder weniger grossen Anzahl von sogenannten Wurzel-Wörtern bestand, eine Periode, die noch lange Zeit nach der Entstehung der ersten Begriffe und Wurzeln angedauert haben muss, und deren sprachhistorischen Standpunkt »Wurzelstufe“ zu nennen wir uns gewöhnt haben.

Als nun mit der fortwährenden Erweiterung des menschlichen Gesichtskreises, mit der fortschreitenden Culturentwicklung des jungen Menschengeschlechtes, die Begriffe sich immer mehrten, da musste auf Mittel gesonnen werden, die neuen Begriffe auf klare Weise von den alten zu trennen, dort wo zwei Begriffe vielleicht nahe verwandt aber nicht identisch waren, dieselben lautlich zu differenziren, zu specialisiren. Dies geschah zunächst durch das Mittel der Vocal- oder Consonant-Differenzirung innerhalb der Wurzel-Wörter selbst.

Bei dem für die Klarheit der menschlichen Rede stetig gefährlicher werdenden Umstände jedoch: »dass einerseits bei der kleinen Anzahl der Laute und der grossen der Begriffe *ein* Laut in allzuvielen Begriffen aufzutreten hat um bestimmbar zu bleiben und andererseits die Lautcomplexe, obschon sie zahlreich genug zur Vermeidung dieser Schwierigkeit hergestellt werden könnten, in den Wurzeln jeder Sprachfamilie zu wenig variiren, um jedem Begriffe seine besondere Type zu lassen“¹⁾ musste die Sprache gar bald an

1) cf. die Anzeige von Steinthal's Gesch. d. Sprachw. b. Griech. u. Röm. in der Nation N°. 7 pag. 104.

weitere Differenzierungsmittel denken: Ganz natürlich griff sie zur Anfügung meist wohl schon vorhandener Elemente ¹⁾.

In der Einleitung zur vierten Auflage seines Vergleichenden Wurzelwörterbuches (pag. XXXIV) sagt FICK ²⁾ nach Definition der Wurzel: »Bei näherer Untersuchung werden sich auch viele starken Verba weiter auflösen lassen; dann sind sie eben nicht einfach und keine Wurzel mehr, wie z. B. *drā* »laufen“ und *dremo* »laufen“ unabweisbar auf eine ältere Urwurzel zurückgehen, zu welcher sich *drā* und *dremo* verhalten, wie die Molekel zum Atome. Wird es je gelingen, diese Sprachatome wieder zu gewinnen? und sind die wahrhaften Wurzeln d. h. die wirklichen sprachlichen *ἄτομα* etwa auch anderen, oder gar ursprünglich allen Sprachenfamilien gemein?“

Die Beantwortung der letzten Frage FICK's hängt von dem naturwissenschaftlichen Standpunkte der Sprachforschung ab: Solange die Wogen des heute alle Wissensgebiete beherrschenden Darwinismus-Polygenismus sich nicht verlaufen haben, wird und muss jene Frage principiell immer verneint werden, sobald aber einmal der Monogenismus und sein unermüdlicher Vertreter de QUATREFAGES sowie dessen Anhänger die Überhand gewonnen haben werden, wird man allgemach anfangen, wenigstens die Möglichkeit, FICK's Frage im bejahenden Sinne zu beantworten, zuzugeben ³⁾.

Ich theile seit langer Zeit den monogenistischen Standpunkt meines verehrten Lehrers de QUATREFAGES: War nun nach diesem

1) Auf dieser Anfügung beruhen z. B.: ganze und halbe Reduplication, Synonym-Compos., sog. Lautwuchs, lautwechselnder Lautwuchs und ganz besonders die sog. Stamm-bildenden Suffixe.

2) FICK's schönes Werk ging mir erst zu, als ich das Manuscript zum Drucke fertig machte. Es freut mich zu sehen, dass dieser scharfsinnige Gelehrte, auf ganz verschiedenem Wege zu „Hypothesen“ kommt, die den meinigen oft überraschend ähnlich sind, cf. z. B. den Schlussparagr. auf pag. XXXIV und meine folg. Abhandl.

3) Cf. L'Anthropologie 1890, pag. 320 ff. Biolog. Centralbl. X. 449 ff. zur Beurtheil. des Darwinismus.

meinem Standpunkt der Ursprung des Menschen ein einheitlicher — die Racen haben sich durch die Einflüsse der verschiedensten äusseren Lebensverhältnisse gebildet, — so muss auch der Ursprung der menschlichen Sprache ein einheitlicher sein.

Kein billig denkender Forscher wird nun schon jetzt von mir den unumstösslichen Beweis für die Richtigkeit meiner eben ausgesprochenen Ansicht auch nur erwarten, ist diese doch zunächst lediglich die allerdings mit eiserner Consequenz sich aufdrängende Folge meiner naturwissenschaftlichen Überzeugungen.

Der Beweis — und ihn zu erbringen halte ich für die vornehmste Aufgabe der Vergleichenden Sprachwissenschaft — der Beweis muss durch den Nachweis der Identität jener Sprachatome geführt werden.

Es bedarf, um diesen Nachweis auch nur anzubahnen, der genauesten und umfassendsten Forschungen auf dem Gebiete der Bedeutungs-, Suffix- und Wurzel-Lehre; denn nur auf Grund dieser Forschungen können wir hoffen, die »Sprachatome wieder zu gewinnen.“¹⁾

Bei diesen Studien kann nur die altbewährte vergleichende Methode wahrhaft nutzbringend sein; da nun aber z. B. die indogermanische Ursprache im Grossen und Ganzen als etwas Fertiges, Einheitliches vor uns liegt, so müssen wir, um die vergleichende Methode befolgen zu können, zu einem anderen Sprachstamme greifen: Hier bieten sich uns die uraltaischen Sprachen als die geeignetsten dar.

Von den altaischen Sprachen sagt FR. MÜLLER in seinem Grundriss II. 2, pag. 258: »Für die Sprachgeschichte sind die altai'schen Sprachen unstreitig die allerwichtigsten, da in ihnen

1) Eine Auflösung einer „Verbalwurzel“ im Sinne FICK's habe ich im Yasna XI. (Bull. Académie roy. de Belgique 1889 pag. 259) vorgeschlagen, wo ich das awest. *iš* „senden“, als Causativ von *i* gehen (cf. *tašš*, Spiegel, Vergl. Gramm. pag. 221) zu erklären suchte. Bestehen etwa Beziehungen zwischen den von FICK als ursprachl. *ésmi* und *stīā* angesetzten Formen und gewissen Pronominalstämmen?

der ganze Entwicklungsprocess dieser Sprachclassen vor unseren Augen liegt. Die hiehergehörenden Sprachen repraesentiren nämlich in Betreff der grammatischen Flexion zwei Stufen: 1. die Stufe der Isolirung (Mandschu und Mongolisch) und 2. die Stufe der Agglutination, die in ihrer höchsten Entwicklung beinahe der echten Flexion gleichkommt (Tungusisch, Burjätisch, Jakutisch, Türkisch). Wir können an diesen Sprachen die sogenannte *aufsteigende Entwicklung* (die Entwicklung von der Isolirung zur Agglutination), die innerhalb des indogermanischen Sprachkreises vor Jahrtausenden bereits abgeschlossen war, verfolgen und die Triebkraft des sprachschaffenden Menschengenies einigermassen begreifen."

Obgleich diese Sätze, die übrigens schon zur Zeit ihrer Niederschrift hätten praecisirt werden können, ohne Frage eine der grössten Wahrheiten enthalten, die seit Begründung der Vergleichenden Sprachforschung ausgesprochen worden sind, so sind sie doch ebenso spurlos an den meisten Sprachforschern vorübergegangen und haben ebenso wenig zum Studium jener Sprachen angetrieben, als der höchst vernünftige und wohlgemeinte Rath PAUL HAUPT's an die Semitisten, sich mit dem Indogermanischen zu beschäftigen ¹⁾.

Und doch giebt es eben Grenzen, über die Indogermanisten und Semitisten etc. mit lediglich indog. oder semit. Mitteln nicht hinauskommen, naturgemäss nicht hinauskommen können.

Es sei mir gestattet, in dem folgenden Aufsätze einige noch nicht genügend aufgeklärte Punkte der indogerm. Grammatik vom Standpunkte der uraltaischen Sprachen aus mit wenigen Worten zu beleuchten. Obwohl ich selbst von dem genetischen Zusammenhang der uralalt. mit den indogerm. Sprachen ebenso fest überzeugt bin als von demjenigen des Sanskrit und Lateinischen, so nehme ich in den folgenden Bemerkungen doch überall nur analoge Bildungen an.

1) HAUPT, Sam. Familienges. pag. 11. 4. cf. Beiträge zur Assyriol. I. pag. 249.

I. Pronominal-Stämme, Personalpronomina, — ihr Plural, Personalsuffixe des Praesens. Locative des Singular und Plural.

Als Grundformen der Personal-Pronomina des Uralaltaischen sind anzusetzen:

1. Pers. m° 1)

2. Pers. s° , t° , n° .

Im Nominativ und vorzüglich in den obliquen Casus erscheint heute sehr häufig nach das Suffix n , das aus der Silbe (n + einem der Vocalharmonie unterworfenen Vocale) verkürzt und mit obigem n° identisch ist:

Lappisch *mon*, Mordwinisch *mon*, Türkisch *men* »ich“,

» *ton*, » *ton*, » *sen* »du“.

Als ursprüngliche Bedeutung dieser Elemente dürfen wir in den uralaltaischen Sprachen, denen fast alle Verhältnisse als rein örtliche erschienen sind und *noch erscheinen*, für m° »hier“, für s° , t° , n° aber »da“ ansetzen. Diese Annahme wird geradezu zur Gewissheit durch die Thatsache, dass s° , t° und n° auch die Stammformen des Pronomens der 3. Person sind.

Die Urformen von *mo-n* »ich“, *to-n* »du“ hätten also die Bedeutung »hier - der“, »da - der“ gehabt.

Der Plural unserer Pronomina wird besonders in den uralischen doch auch in den altaischen Sprachen durch sogenannte Vocal-differenzirung 2) gebildet:

Lapp. *mon* »ich“ - *mi* »wir“

» *ton* »du“ - *ti* »ihr“

1) Da die Vokale gewisser vorauszusetzender uralaltaischer Grundformen bis jetzt unbestimmbar, diejenigen gewisser indogermanischer Formen aber principiell strittig sind, so bezeichnen wir sie durch ein $^{\circ}$.

2) Ob in allen den Fällen, in denen man einfache Vocaldifferenzirung annimmt, dieselbe auch wirklich vorliegt ist mir fraglich geworden; die scheinbare Vocaldifferenzirung kann häufig als auf der Anwendung verschiedener Elemente beruhend gedacht werden.

Mordw. *mon* »ich" - *min* »wir"

» *ton* »du" - *tin* »ihr"

Tungus. *bi* »ich" - *bu* »wir"

» *ši* »du" - *šy* »ihr".

Im Mandschu wird aus *si* »du" zunächst *su* »ihr" gebildet, doch erscheint *su* nicht unter dieser Gestalt, es wird vielmehr noch der Pronominalstamm *e* angefügt: *su-e*, *suwe*; ebenso wurde aus *bi* »ich" wohl durch *bu*, *bu-e* der Plural *be* »wir", wenn in *be* nicht einfach Vocaldifferenzirung vorliegt.

Im Mongolischen und Burjätischen dient zur Bildung des Plurals des Pron. 1. Pers. der Pronominal-Stamm d° 1): *bi* »ich" - *bide* »wir"; das Pron. 2. Pers. lautet im Burjät. *ši* - plur. *ta*.

Unter verkürzter Form erscheinen diese Personal-Pronomina auch als Personal-Suffixe des burjät. Verbums:

alana-m »ich töte" - *alana-bda* (auch *bdi*) »wir töten".

alana-š »du tötest" - *alana-t* (auch *-ta*) »ihr tötet".

cf. *nemene-bde* (auch *-bdi*) »wir fügen hinzu".

Wir sahen oben, dass *da*, *de*, *di* der Pronominalstamm d° ist. Wie verhalten sich nun, rein äusserlich, zu *bdi*, *bde*, *bda* die indogermanischen Formen der ersten Person Pluralis Praesentis: ind. *-masi*, *-mas*; altpers. *-mahy*, awest. *mahī*, *mahi*?

Nehmen wir einmal an, das *s* in *masi* etc. sei, analog dem *de* in *bde*, ein Rest des Pronominalstammes s° , so haben wir eine Basis zur Erklärung der Personal-Suffixe des Praesens, auf der wir weiter arbeiten können, gefunden; denn da *si* nicht aus s° geschwächt sein kann, so muss es nothwendigerweise in *s-i* zerlegt werden.

1) Die Bezeichnung der Pluralität durch ein Pronominal-Element bietet für die Sprachgeschichte nichts Neues. cf. JUSTI, Kurdische Gramm. pag. 123 und dazu meinen Versuch die pahlav. — neu-pers. — und kurd. Plurale auf *ihā* zu erklären in Bezz. B. XVI. pag. 260. Auf demselben Princip beruht die Bildung des Plurals in fast allen uralten Sprachen. cf. z. B. nur die folg. Pluralsuffixe, die oft zwei und gar drei verschiedene Pronom.-Stämme in sich schliessen: Burjät. *t*, *na-r*, *nu-t*; Tungus.: *r*, *l*, *sa-l*, *na-sa-l*.

Die gesammten Personal-Suffixe des Praesens würden also folgendermassen zu trennen sein:

Singular.	Plural.
1. Pers. <i>m-i</i>	1. Pers. <i>ma-s-i</i>
2. Pers. <i>s-i</i>	2. Pers. — 1)
3. Pers. <i>t-i</i>	3. Pers. <i>n-t-i</i> .

Es ist klar, dass sich *m*, *s*, *t*, — *ma*, —, *n* auf die handelnde Person oder ursprünglich nur auf den Ort der Handlung beziehen: hier, da, dort, — hier, —, dort.

Die Pronominalstämme *s*^o in *-masi* 2) und *t*^o in *-nti* können dann nur als Zeichen des Plurals aufgefasst werden.

In *i* von *mi*, *si* etc. sehe ich den Pronominalstamm *i*, der sich hier, unbeschadet seiner ursprünglich localdemonstrativen Bedeutung, nur auf die Zeit der Handlung beziehen kann, genau wie sein Vetter *a*, der ja bekanntlich als Augment des Praeteritums fungirt.

Demnach hätten wir als Grundbedeutung unserer Personalsuffixe etwa gewonnen:

Singular.	Plural.
hier - jetzt	hier - die [- plural] - jetzt.
da - jetzt	
dort - jetzt	dort - die [- plural] - jetzt 3).

Dieselben uraltischen Pronominalstämme *d*^o und *e*, die wir oben als Zeichen des Plurals in *bide* und *sue*, *suwe* gefunden haben, erscheinen in vielen uralalt. Sprachen in der Funktion von Dativ-Locativ-Suffixen: z. B. Mandschu *de*.

1) Über das Personal-Suffix der 2. Pers. Plur. kann bis jetzt kaum etwas Richtiges gesagt werden, da das Verhältniss von *t'a*, *thä*, *tha* zu *ta*, *re* erst geklärt sein muss.

2) In der That wird *masi* = *m-a-s-i* sein; cf. das Suffix der 2ten Plur. Ich kann an dieser Stelle noch nicht näher auf eine Erklärung eingehen.

3) Als Zeichen des Praesens entspricht dem indog. *i* im Mandschu, Mongolischen, Burjätischen und teilweise im Tungusischen der Pronom.-Stamm *n*^o. cf. meine Uralalt. Forschungen, *Études oural. und T'oung Pao* I. 846, passim.

Als Beispiel setze ich her: Mandschu *horin*, die Falle, dat.-loc. *horin de*; *horin* ist eine Ableitung der Wurzel *hr*, *i* ist Primärsuffix und *n* der Rest des mehrerwähnten Pronominalstammes, der im Auslaute von Nominibus determinirende Kraft hat, ähnlich dem Artikel *n* des Armenischen — rein äusserlich genommen.

d° liegt mit ähnlicher Bedeutung noch vor in Mandschu: *do-lo* in, innen, zu Hause, das Innere; *do-lo-ri* innen, innerhalb, innerlich; *do-r-gi* in, innerhalb, im Innern, im Hause, das Innere, Hof, Mitte [cf. *du-li-n* in, mitten in, Mitte.]; *do-r-gi-de-ri* im Innern, durch das Innere, geheim; *do-si* innen, hinein, das Innere, etc.

Als die eigentlichen Suffixe des Locativ Singularis der urindogerm. Sprache haben ohne Frage *-i* (*-ī*) und *-u* (*-ū*) zu gelten; cf. BARTHOLOMAE, Bezz. Beitr. XV. 23; — BRUGMANN, Grundriss II. 2. § 256. Anm., konnte mich nicht vom Gegentheil überzeugen.

Beide sind die bekannten Pronominalstämme *i* und *u*¹⁾, wie wohl schon von indogermanistischer Seite erkannt war.

Zu den Loc. sing. in *i* und *u* verhalten sich die Loc. plur. in *-s-i* und *-s-u* meines Dafürhaltens ähnlich wie *-ma-s-i* zu *-m-i*; d. h. rein locativisch sind nur *-i* und *-u*, während *-s-* als Pluralsuffix aufzufassen ist, solange ihm *i* oder *u* folgen.

Die Loc. sing. der Stämme in *i*, *u*, *s*, *n* etc. sowie die Loc. plur. in *s* (neben *si* und *su*) werden ihre nach Analogie des Obigen wahrscheinlich ganz natürliche Erklärung wohl erst dann finden, wenn die Characteres *i*, *u*, *s*, *n* etc. einmal als Local-Pronominalstämme allgemein erkannt sind.²⁾

1) Als Loc. in *-u* hat auch ind., awest. *anu* nach, längs, gemäss zu gelten. Als Ableitungen des Stammes *u* betrachte ich auch: *utá-uta*, *utā*, *úpa*, *upa*, *upā* im ind., awest., altpers.

2) Cf. dazu meinen demnächst erscheinenden Aufsatz: Pronominal-Wurzeln; Ihre Verwendung als Stammbildende-, Casus- und Numerus-Suffixe etc.

II. Wechsel von r-l-n im Mandschu, Mongolischen, Burjätischen und Tungusischen.

Es gilt als Regel, dass einem Mandschurischen *r* oder *l* oder *n* im Mongolischen, Burjätischen und Tungusischen wieder je *r* oder *l* oder *n* entspricht und dass in einer und derselben Sprache *r* nur als *r*, *l* nur als *l*, *n* nur als *n* erscheinen kann.

Eine ganz eigenartige Kategorie von Ausnahmen liegt in folgenden Wortformen vor:

1. r - l.

Tung. *nāla*, *nāla* = Mand. *ḡala* = Mong.-Burj. *ḡar* »Hand“¹⁾ 2).

Dialektisch: *dul* »zwei“ (Kisi-Tung.) *dur* (Udskoje-Tung.)

emēršeñ »Landwind“ (Nishn.-Burj.) *imēlšeñ* (Tunk.-Burj.)

2. n - l.

Tung. *nonim.*, *ñonim* = Mand. *ḡolmin* »lang“.

Kondog. *lokokol* — Ochotsk. *nokuttem* »aufhängen“.

Nishn.-Burj. *entelek* und *eltenek* »Hanf“.

3. n - r.

Tung. *hirukī* - *hinukī* »Waldhaselhuhn“ = *inuki* »dass“ an der Unteren Tunguska.

Da diese Wechsel nicht mit äusseren Gründen, etwa durch Heranziehen der Einwirkung eines stärkeren Gesetzes, gerechtfertigt werden können, so bleibt uns zu ihrer Erklärung nur die Annahme,

1) Zu Tungusisch *n*, *ñ* = Mandschu-Mongolisch *ḡ*, *ḡ* cf. noch: *nālām*, *ñālām* = *gelembi* (*gotombi* = mongol. *ḡolomui*). *nānām*, *ñānām* = *genombi* (auch *noombi* und *-nombi*, *-nambi*, *nombi* »gehen“ in Compositis).

2) Mongol. *ḡ* nnd *ḡ*, die nur vor und nach den harten Vokalen *a*, *o*, *u* und nach dem neutralen *i* stehen können, haben nach Schmidt die Aussprache des deutschen *ch* in Sache, Pracht, resp. diejenige eines aspirierten *g*. Burjät. *ḡ* ist das vor *a*, *o*, *u* emphatisch ausgesprochene *k*. Der Uniformität wegen habe ich auch Mandschu *ḡ*, *ḡ*, (*ḡ*) eingeführt, die gewöhnlich, obwohl sie im Originalalphab. genau geschieden sind, nicht von *k*, *g*, *h* getrennt werden, und über deren genaue Aussprache linguistisch verlässliche Nachrichten fehlen.

dass die Consonanten *r*, *l* und *n* so nahe verwandt sind, dass sie dort, wo durch ihre Vertauschung keine Zweideutigkeiten hervorgerufen und dort, wo durch ihre Vertauschung eine Zweideutigkeit etwa vermieden wird, verwechselt werden können: eine Annahme, welcher die ungemein grosse gegenseitige Assimilationsfähigkeit jener Consonanten sehr das Wort redet.

Da nun aber diese Vertauschungsfähigkeit nicht neueren oder neuesten Datums sein kann, im Gegentheil uralt sein muss, so dürfen wir rein theoretisch der Hoffnung uns hingeben, in den obgenannten Sprachen altererbte Lautformen aufzufinden, die denselben Wechsel von *r* mit *l* und *n*, gleichsam versteinert, an sich tragen.

Kann demnach theoretisch eine angenommene Wurzel *xyr* auch unter den Spielformen *xyl* und *xyn* erscheinen — diese Formen mögen in gewissen Fällen zur Differenzirung und Specialisirung des Grundbegriffes dienen — so bedarf es nur des Nachweises, dass in einer Anzahl lebendiger Wurzeln jene Wechsel in der That erscheinen, um die Reihe *xyr* - *xyl* - *xyn* als auch practisch zu Rechte bestehend zu erweisen.

Ich theile aus dem von mir für andere Zwecke gesammelten Materiale hier einige Wurzeln mit, in denen unwiderstreitbar überkommener Wechsel von *r-l-n* vorliegt; Vollständigkeit ist in den folgenden Listen keineswegs erstrebt.

I. ✓ *sr*, *sl*, *sn*.

Der Wurzel *sr* und ihren lautlichen Spielarten *sl* und *sn* eignet die Grundbedeutung »scheiden»; aus dieser Grundbedeutung haben sich im Laufe der Zeit ein geistiges Scheiden (unterscheiden, untersuchen, forschen, erkennen, sehen, wissen etc.) und ein körperliches Scheiden (abscheiden, trennen, loslösen, ausstrecken, ausdehnen, vertheilen etc.) entwickelt.

A. sr.

- Mandschu: *sarambi*, ausstrecken, erstrecken, ausdehnen, entfalten, öffnen, ausziehen, lösen, losmachen, sich ausbreiten.
sarasu, Verstand, Kenntniss, Wissenschaft.
sarbaḷōn, mitausgespreizten Beinen, ausgebreiteten Ästen.
sargiyan, dünn gesäet oder gepflanzt.
sarkiyambi, auslesen, reinigen.
sartacun, Verzögerung, Vernachlässigung. [cf. mong. *sunumui* und *suñgumui*].
sartambi, verzögern, aufhalten.
sartabun, Verzögerung, Aufenthalt.
serembi, bemerken, aufmerken, erfahren, wissen, erkennen.
seri, verstreut, einzeln, selten.
sirambi, ausbreiten.
sirimbi, befragen.
sure, einsichtig, vernünftig, verständig, deutlich, Verstand, Klugheit ¹⁾.
soroki, verboten [cf. *selgiyen*],
sorombi, verboten sein.
- Mongolisch: *sarḡul*, clair, clair-semé.
sarnimui, se disperser, se séparer, s'éloigner.
sarbajimui, s'étendre, s'étendre de tout son long, entrelacer.
surumui, apprendre, étudier [conf. Burj. *surnap*, lernen].
surimui, examiner si une chose est bonne ou non; essayer, éprouver, s'informer, deviner, tirer au sort.
surulḡa, demande, question, habitude, enseignement, doctrine.
sereñḡui, prudence, précaution, circonspection [conf. mandsch. *silka* etc.].

1) *sure* könnte zu *sumbi* „erklären“ sich verhalten wie *sara* zu *sambi*; *sure*: *sun-re*: *sumbi* = *sara*: *san-ra*: *sambi*; zu *nr* etc. cf. m. Études ouraloalt. S. 409, Note.

B. *sl.*

Mandschu: *sambi* [= *san-bi* = *saln-bi* = *salan-bi* cf. mong. *salamui*, Burj. *salanap* dial. *halnap*. cf. m. Études ouraloaltaïques. Principiell ist nichts gegen eine directe Ableitung von *sn* einzuwenden] ausstrecken, ausdehnen, entfernen.

salambi, vertheilen.

salgabun, Bestimmung des Himmels, Schicksal; davon: *salgʻabumbi*, zumessen, zutheilen, bestimmen, vom Himmel bestimmt sein.

saligan, bestimmt, Vorsatz, Wille.

salimbi, verwalten, beherrschen, regieren.

selgiyen, Ausbreitung, Ausdehnung, Bekanntmachung, Edict, Gebot. davon:

selgiyembi, ausbreiten, verkündigen, erklären, mittheilen.

silgʻambi, unterscheiden, sondern, ausscheiden.

silin, Kerntruppen.

silimbi, auswählen, nachsehen.

silka, vorsichtig.

silgʻabumbi, vorbereiten, vorrichten, vorsichtig, besorgt, gewohnt sein.

sulambi, übrig lassen, hinterlassen, verlassen.

sultuŋga, scharfsinnig, erforschend.

Burjätisch: *salanap*, sich trennen.

salgʻānap, trennen.

Tungusisch: *salūm*, sich trennen.

salugām, trennen.

Mongolisch: *salamui* [*salumui*], se séparer, être détaché, partagé, isolé, tirer son origine, descendre.

salgʻamui, séparer, détacher, diviser, partager, dépercer, isoler, dériver.

C. *sn.*

Mandschu: *sambi* [= *san-bi* cf. mong. *san-amui* cf. m. Ét. ouraloalt.]

merken, erkennen, einsehen, schon, wissen.

sambaršame [*san-baršame* cf. l. c.], ausstrecken, entfalten.

sandalambi, trennen, aus einander sein, die Beine ausbreiten.

sandaršame, mit ausgespreizten Beinen gehen.

saniyambi, ausstrecken, ausdehnen, verschieben.

sañka, [von **sanambi*, *sambi* oder von *sambi*, *salambi* cf.

B. 1], entfernt von, von weit her, von alter Herkunft.

son son, zerstreut, zerschnitten.

sonihon, einzeln.

sombi [*son-bi*], sprützen, streuen, zerstreuen, loslassen.

sumbi [*sun-bi*], ausziehen, öffnen, ablegen, erklären, entlassen.

Burjätisch: *sāna*, Verstand [dialect. *hanañ*, Verstand, Absicht].

sananaṗ, denken, gesonnen sein.

Tungusisch: *sam* [= *san-m*], wissen, kennen.

Mongolisch: *sanamui*, penser, songer, réfléchir, se souvenir.

sanagan, pensée, réflexion, idée, mémoire, opinion.

sanal (*sanagal*), action de penser, réflexion, désir.

sunyamui, s'étendre.

sunumui, s'étendre, s'allonger, être allongé, rester en arrière, être en retard, être distant, éloigné.

sunul, élargissement.

sunumal, étendu, étiré, allongé.

sunḡamui (*suḡamui*), étendre, tendre, tirer en long,

éloigner, reculer, différer au lendemain, ajourner.

soḡamui, choisir, faire sortir, prendre par préférence.

soḡamal, choisi, élu, exquis.

Ich stelle jetzt die wichtigsten Vertreter der Wurzel *sr - sl - sn* nach jenen beiden Bedeutungen geordnet zur besseren Übersicht neben einander:

- I. Scheiden - Unterscheiden: Mand. *sambi* [= *san - bi*], merken, erkennen, wissen, sehen. Mong. *sanamui*, penser, songer. Mand. *silka*, vorsichtig, *sultuñga*, scharsinnig, erforschend, *sarasu*, Verstand, Kenntniss, Wissenschaft (cf. Burj. *sanā*, Verstand). *serembi*, bemerken, erkennen, wissen, *sirimbi*, befragen, *sure*, einsichtig, vernünftig, Verstand; Mong. *surumui*, apprendre, étudier, *surimui*, examiner, s'informer, *surulja*, demande, question.
- II. Scheiden - Abscheiden: Mand. *sandalambi*, trennen, aus einander sein. Mongol. *sunumui*, s'étendre, s'allonger. Mand. *salambi*, vertheilen. Mong. *salgamui*, séparer, diviser, partager. Mand. *sarambi*, ausstrecken, ausdehnen, Mong. *sarnimui*, se disperser, se séparer, *sarbijimui*, s'étendre, entrelacer, cf. im Übrigen die früheren Listen.

II. ✓ *gr, gl, gn.*

- Mandschu: *ǰalǰa* (*ǰalǰan*), hell, heiteres Wetter.
gelfiyeken, etwas bleich; zu: *gelfiyen*, bleich.
gelmerjembi, glänzen.
geñgituñga, glänzend, scheinend: dann: in südlicher Richtung, link.
geñgiyen, hell, glänzend, durchsichtig, rein, dünn, hell sehend, einsichtig, verständlich, ausgezeichnet, bekannt, berühmt, Gesicht, Sehkraft, Klarheit, Einsicht, Verstand.
geñgiyelembi, erhellen, erleuchten, sich aufhellen, einsehen, durchschauen.
gerembi, hell werden, Tag werden, aufgehen (v. d. Sonne).
gerilambi, leuchten.

gerišembi, glänzen, leuchten.

gilha, schönes, heiteres Wetter.

gilta gilta, glänzend.

giltahön, glänzend, blank, rein.

giltarilambi, glänzen, blenden.

gincihyan, rein, glänzend, glatt, kahl.

gulu, weiss, ungefärbt, einfarbig, rein, unvermischt,
schlicht, einfach, aufrichtig, Grund eines Gemäldes,
Wesen, Natur.

Mongolisch: *gere*, lueur, éclat, aurore, flambeau, témoignage, garantie. (cf. Burj. *gerel*, »Spiegel“; Kondogir *ńáriših*, »Licht“ etc.)

gerel, éclat, clarté, lumière, splendeur.

gereldemui, luire, briller, resplendir.

gereci, témoin, dénonciateur (cf. *gere*, témoignage,
Mandschu: *gereci*, Angeber; *gercilembi*, angeben,
verbreiten, bekannt machen; cf. Mand. *geńgiyelembi*,
erhellen, durchschauen).

gilaskikü, faire des éclairs, briller, luire.

gilüger, brillant, resplendissant (Burj. *gilür*, glatt,
schlüpfrig. Mand. *gincihyan*, glänzend, glatt.)

gilbaġa, clarté, brillant, reflet.

III. ✓ šr, šl, šn.

Mandschu: *šalibumbi*, verbleichen.

šańgiyan, weiss, glänzend, Rauch.

šanyan, weiss.

šarambi, bleichen, weiss werden.

šarapi, bleichend, ergrauend.

šarińgiyambi, bleichen, Jemand's Unschuld an den Tag
bringen.

šarišambi, glänzen.

šerembi, weiss werden, bleichen.

šun, Sonne, Milch.

Da wir im folgenden Abschnitte noch Gelegenheit haben werden, Wechsel von *r-l-n* aufweisende Wurzeln anzuführen, so schliessen wir mit diesen Beispielen diese Liste, deren Sprache im Übrigen verständlich genug sein dürfte, um ohne Commentar verstanden zu werden.

Wir werden in einem der folgenden Hefte auf diesen Wechsel zurückkommen; dort werden wir dann sehen, in welcher Weise derselbe zur Erklärung analoger Erscheinungen der indogermanischen Sprachen sowie zur Aufhellung der Frage nach den urindogerm. Liquidis dienen kann.

III. Zum Princip der Synonym-Composition.

Das Chinesische, welches nach den Untersuchungen Grube's und de Lacouperie's ¹⁾ die Stufe der Isolirung in einer gewissen Periode einmal überschritten haben muss, fällt durch sein Bestreben auslautende Consonanten und Silben zu verschleifen immer wieder auf jene Stufe zurück. Die unausbleibliche Folge davon ist eine Fülle von homonymen Wörtern für die heterogensten Begriffe, eine Fülle unter der die Klarheit der chinesischen Sprache ungemein leiden würde, wenn diese, die ebenso practisch ist als ihre Bildner, sich nicht sehr einfach dadurch zu helfen gewusst hätte, dass sie neben anderen Differenzierungsmitteln dasjenige der Synonym-Composition erfand.

1) Cf. W. Grube, die sprachwissenschaftl. Stellung des Chines; T. de Lacouperie, le non-monosyllabisme du chinois antique. Muséon, VIII. pag. 247. ss.

Das Princip der Synonym-Composition beruht auf der Verbindung zweier im wesentlichen sinngleicher oder sinnähnlicher Wörter zu einem einzigen Ausdrucke zum Behufe der Specialisirung ¹⁾.

Einige Beispiele werden genügen dieses Princip zu illustriren ²⁾:

I. *kù-liáng* »to guess”.

Synonym-Compositum aus:

1. *kù* (估) to estimate, to appraise, to value, to guess, to think, to have an opinion.”
2. *liáng* (量) to measure, to judge, to estimate, opinion, a capacity etc.”

II. *šēu-lièn* to harvest, to collect.”

1. *šēu* (取) »to receive, to gather, to take, to bind, to terminate, to stop, to harvest, to collect.”
2. *lièn* (斂) »to amass, to collect, to gather, to hoard, to husband.”

III. *š'á-k'àò* »to examine, to investigate”.

1. *š'á* (查) to search into, to inquire into, it appears that, to investigate”.
2. *k'àò* (考) to examine, to investigate, to complete, to beat, to strike, old, aged.”

IV. *kiā-t'ièn* »to add to, to increase.”

1. *kiā* (加) to add to, to increase, to advance, to confer on, to inflict, to charge.”
2. *t'ièn* (添) to add to, to increase, to moisten, to imbue, to bedew, to infect.”

Die äussere Nebeneinanderrückung zweier synonymen daneben aber auch vieldeutiger Ausdrücke zum Zwecke der Specialisirung

1) Cf. Reduplication; sind die Elemente synonym und symmorph, so entsteht Redupl., sind sie dagegen zwar synonym aber allomorph, so entsteht Synonym-Compos. im engeren Sinne.

2) Die Transcription ist die von Prof. von der Gabelentz eingeführte.

ist im Mandschu und Mongolischen eine so häufige Erscheinung, dass ich auf die allgemein zugänglichen Hilfsmittel verweisen darf.

Was man aber bisher nicht erkannt hatte — die Erkenntniss wird von der grössten Tragweite für die uralaltaische Wurzelforschung überhaupt sein — das ist der Umstand, dass im Mandschu und den mit ihm stammverwandten Sprachen das Princip der Synonym-Composition in *einheitlichen* Lautcomplexen zu Tage tritt:

I. *sandalambi* (*san-dal-a-n-bi*), trennen, auseinander sein, die Beine ausbreiten, mit ausgespreizten Beinen sitzen.

Synonym-Compositum aus:

1. *sn*, mit Wechsel von *r-l-n* auch: *sl*, *sr*. cf. die oben mitgetheilte Liste.

2. *dl*, mit Wechsel von *r-l-n* auch: *dn*, *dr* cf. Mandschu: *dalambi* (*dal-a-n-bi*), mit ausgespannten Armen messen, ausstrecken; *delhemi*, theilen, scheiden; *dendecimbi*, theilen, vertheilen; *dañdaka*, mit ausgespreizten Beinen, ausgebreitet: *darañ sembi*, ausgestreckt sein, der Länge lang daliegen.

II. *ğolohonjombi* (*ğol-o-ğon-jombi*), sich vor Furcht krümmen.

Synonym-Compositum aus:

1. *gl*, *ğl*. cf. Mandschu: *gelemi*, fürchten, Furcht erwecken; *gelecuke*, furchtbar, Gefahr; *gelesu*, furchtsam, ehrfurchtsvoll; *gelhun akō*, (ohne Furcht) wagen, sich unterstehen; [*gel-hun*] *gol-ombi*, fürchten, erschrecken, cf mongol. *ğolomui*, être choqué, être saisi de crainte.

2. *hn*, mit Wechsel von *r-l-n* auch *hr*, *hl*. cf. Mandschu: *heñkileku*, eisernes Häkchen; *heñkilembi*, den Kopf auf die Erde schlagen, sich niederwerfen; *heñkin*, das Niederbeugen des Kopfes bis zur Erde; *ğaldaba*, Schmeichler; *ğalgimbi*, kriechen, sich winden, umdrehen, umwickeln, verschlingen; *ğari*, krumm, gekrümmtes Gehen; *helmehen*, Spinne; *helmembibi*, spinnen, weben; *hergimbi*, umwälzen, umdrehen,

umgehen, umherschweifen; *ḥorgimbi*, wirbeln; *ḥōmbi* (*ḥōnbi*), zusammendrehen, winden, flechten.

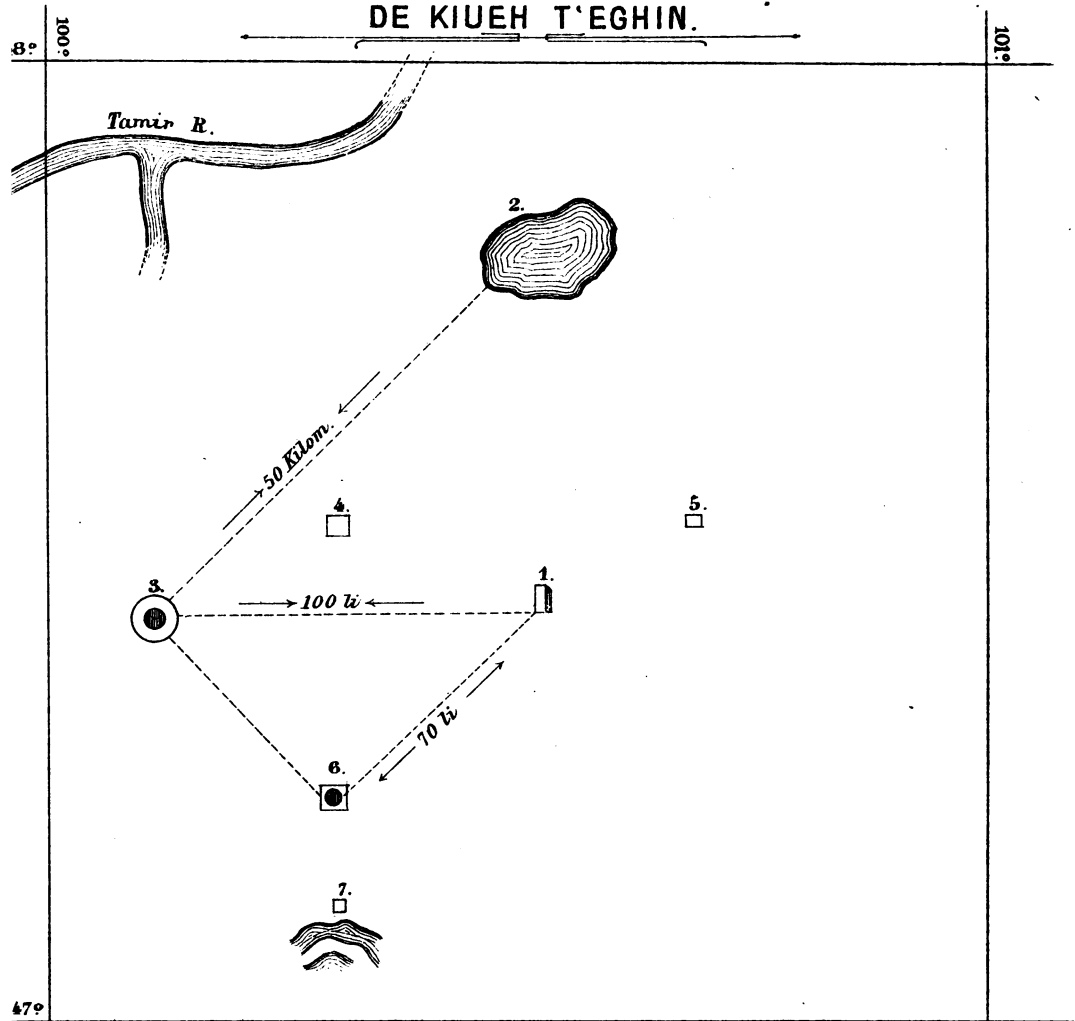
- III. *ḥaltarambi*, gleiten, ausgleiten [cf. Mand. *ḥaltarasḥōn*, schlüpfrig; *ḥaltarsḥambi*, gleiten, ausgleiten: Burjät. *ḥalternam*, ausgleiten; Mongol. *ḥaltorimui*, glisser, broncher].

Synonym-Compositum aus:

1. *kl*, *kr*. cf. Mand. *kelḥimbi*, sich neigen (von der Sonne, von Schiffen etc.); *kelḥimbi*, schwanken, zittern, unentschlossen sein; *ḥōlisitambī*, zittern. Burjät. *ḥalber*, schief; *kōlber-nām*, sich wälzen; *xalkernap*, ausgleiten; *xalturnap*, ausgleiten (cf. Tung. *tor-kul-dim*, ringen) Tungus. *kalgon*, glatt, schlüpfrig; *kalgūm*, ausgleiten. Mongol. *kalḡomui*, glisser, broncher; *kalgorimui*, glisser, être glissant; *keleñ kalañ*, vacillant; *keltüris kaibaris*, en chancelant, en vacillant. Mand. *ḥarkambī*, sich winden, schaben; *kurkumbi*, sich hin und her wenden. Mongol. *ḥorokai*, vers, insecte, en général poissons, amphibies, insectes et vers; cf. Burj. *ḥorkoi*, Wurm. Tung. *kulin*, Schlange, *kulikan*, Wurm.
2. *tr*. Mandschu: *terten tartan*, wankend; *terin tarin*, wackelnd, schwankend; *torḥombi*, sich drehen, sich wenden. Mongol. *tarḥilaku*, se retourner de tous les côtés, branler; *tarḥilekü*, vaciller, chanceler.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

EMPLACEMENT DE LA STÈLE DE KIUEH T'EGHIN.



1. Stèle du Prince **TURK KIUEH T'EGHIN**, découverte par M. le Professeur **HEIKEL**, datée de 731 et située, d'après les auteurs chinois, à 70 li Nord-Est de Holin.
2. **LAC OUGHELVOR**, 100° 25' 10" lat. 47° 47' 23 long. D'après *Pievtzof*.
3. Kara Balgasoun de M. *Yadrintseff*, ancienne capitale des **KHANS OUTGOURS** à 70 li au N.O. de Holin.
4. Ancienne ville de **SAOLIN** et palais de **KIA KIEN TCHAHAN TIEN** construits par *Ogdai* en 1237 à 70 li au Nord de Holin.

5. **TALARHOKARA BALGASOUN** 47° 32' 24" long. 13° 21' 30" lat. de Peking d'après *Gaubil*
6. **KARA KORUM** ou **HOLIN**, Ancienne capitale des Mongols où fut bâti le palais de **WANGAN-KONG** en 1235.
7. Palais et montagne de **THOU-SOU-HOU** à 30 li (au Sud) de Holin. Le palais bâti en 1238 était appelé **ING-KA-TIEN**.
8. Temple de **ERDENT TCHAO** 101° 2' long Est de Paris (13° 5' 25" de Peking), 46° 57' lat. Nord. Ancienne résidence des successeurs de *Tojan Tamar* en 1371.

25 liées = 250 li au degré.

LA STÈLE FUNÉRAIRE DE KIUEH T'EGHIN.

Notice de Ye-lu-tchou ¹⁾.

(XIII^e SIÈCLE.)

Extraite de l'ouvrage intitulé *Choang-ki-tsouei-in-tsi* (雙溪醉隱集)

TRADUCTION DE

GABRIEL DEVÉRIA,

Professeur à l'École des Langues Orientales.



La ville de Holin (*Kara-Koroum*), ancien territoire des *Pèk Khans* (des *Ouïgours*). Dans l'année *Y-Wei* (1235) S. M. l'Empereur *T'ai-tsong* (*Ogdaï*) y fit construire une ville et éleva le palais appelé *Wan-ngan Kong* (萬安宮), Palais des dix-mille tranquillités.

1) Cette notice en chinois se trouve dans la Description des Mongols nomades intitulée *Mong-kou yeou-mou ki* (蒙古游牧記) K. 7. f^o. 2. J'ai été amené à la rechercher après lecture d'une analyse qu'en a faite M. Koch et qu'a publiée le *T'oung-pao* à la page 128 de son n^o. 2 (Juin 1891). Cette notice chinoise dont M. Koch a omis certains passages me paraît de la plus haute importance car son auteur, contemporain d'*Ogdaï*, parle en témoin oculaire de l'emplacement de la ville de *Kara-koroum*, par rapport à celui de l'ancienne capitale des Khans ouïgours du VIII^e siècle et de l'emplacement de la stèle de *Kiueh T'eghin* par rapport à celui de *Kara-koroum*. La stèle de *Kiueh T'eghin*, datée de 781, a été retrouvée en 1890 non loin du lac Zaidam par Mr. HEIKEL, professeur à l'université de *Helsingfors*; l'inscription est composée d'un texte chinois, et au revers de la stèle se trouvent deux lignes de caractères que l'on dit pareils à ceux dont nous avons publié en 1890 un relevé dans le *T'oung-pao*, I, p. 275. Ces caractères auraient donc été employés par les Turcs *Tou-Kiue*

A 70 li, au Nord-Ouest de la ville (de *Ho-lin*) se trouvent les vestiges de la ville et du palais des *Pék Khans* (des *Ouïgours*).

A 70 li, au Nord-Est de la ville (de *Ho-lin*) se trouve une stèle, portant une inscription de l'empereur (de Chine) *Thang Ming-hoang* (*Hiuan-tsong*), que ce souverain fit ériger en 731 à la mémoire de *Kiueh T'eghin* (關特勤.)²⁾

D'après la notice historique sur les *Tou-Kiueh* (Turks) qui se trouve dans l'histoire de la dynastie des *Thang*, *Kiueh T'eghin* était fils de *Koutlouk Khan* (骨吐祿可汗) et frère du *Pék-Khan* (苾伽可汗).

*Kiueh*³⁾ est un nom; *T'eghin* était le titre du frère cadet du *Khan*. En 731, *Kiueh Theghin* mourut; l'empereur (de Chine) ordonna à *Tchang Kiu-i* (張去逸), du titre de *Kin-ou tsiang-kiun*⁴⁾, et à *Liu Hiang* (呂向), du titre de *Tou-kouan lang-tchong*, d'aller dans le Nord avec une lettre munie du sceau impérial pour porter

antérieurement à la domination des Khans ouïgours dans la vallée de l'Orkhoun, ainsi que le faisait pressentir ma communication à l'Académie des Inscriptions et Belles lettres en date du 21 Nov. 1890. Conf. Bulletin de l'Académie des Inscriptions 4e trim. p. 18. Comme le dit M. КОСН, l'homme d'Etat *Ye-lu-tchou* était fils du tartare *Ye-lu-tchou-tsaï* (1190—1243), compagnon d'armes de *Gingiskhan*. Son ouvrage, le *Choang-ki-tsouei-in-tsi* (雙溪醉隱集), est inscrit dans le grand catalogue impérial K. 166^o 32, comme faisant partie de la collection *Yong-lo ta tien* (永樂大典). Il sera cependant possible d'en trouver copie puisque l'auteur du *Mong-kou-yuan-leou* en a eu un exemplaire à sa disposition.

2) Ces indications si précises sur la position de l'ancienne capitale des Ouïgours, de la stèle de *Kiueh-T'eghin* et de *Kara-koroum*, nous fournissent un triangle isocèle renversé, dont le sommet est occupé par *Kara-koroum* et dont l'hypothénuse nous offre un développement d'une dizaine de lieues à compter de l'est à l'ouest, entre la stèle de *Kiueh-T'eghin* découverte par M. HEIKEL et l'emplacement de l'ancienne capitale des Khans ouïgours. Il serait donc on ne peut plus intéressant que M. le professeur HEIKEL ait relevé l'emplacement exact de cette stèle par rapport à un point voisin astronomiquement déterminé tel que l'Ougheïnor ou le monastère *Erdeni-tchao*.

3) *Kiueh* serait donc la transcription d'un mot turk oriental qui pourrait représenter des sons tels que *Kiet* ou *Guenk*.

4) C'était un fonctionnaire qui précédait l'empereur, lorsqu'il sortait, pour prévenir les dangers imprévus. Il tenait à la main un bâton de cuivre doré des deux bouts, qu'on appelait *Kin-ou* (St. Julien).

des compliments de condoléance (au Khan turk) et d'offrir un sacrifice. L'empereur ordonna de graver une inscription dont il était l'auteur sur la stèle (placée devant le tombeau du défunt), de lui élever un temple et de lui dresser une statue.

Cette statue se voit encore aujourd'hui (XIII^e siècle)⁵.

Sur le fronton et dans le corps de l'inscription de cette stèle impériale on lit le titre *T'eghin* transcrit à l'aide des caractères 特勤; tandis que, dans l'ancienne et la nouvelle histoire des *Thang*, ce titre est transcrit 特勒 *T'e-le*. Or c'était la coutume constante des hordes turques de donner aux fils de leurs *Khans* le titre *T'eghin* qui concorde avec celui qu'on lit sur la stèle⁶.

Sur cette même stèle on lit: 特勤苾伽可汗之令弟也。可汗猶朕之子也. («Le *T'eghin* est le digne frère cadet du *Pék Khan*, le Khan est comme mon fils»).

Le mot *Pék* (*Pikia*) est donc transcrit à l'aide des caractères 苾伽, tandis que dans l'ancienne et la nouvelle histoire des *Thang*, on emploie pour cette transcription les caractères 毗伽. Le caractère 毗 dans *Pi-Kia* (*Pék*) et le caractère 勒 *Le* employé au lieu de 勤 *Khin* dans le titre du prince, résultent donc d'une erreur que rectifie la stèle (funéraire de *Kiueh T'eghin*).

5) L'empereur avait donné l'ordre de construire, en l'honneur de *Kiueh T'eghin* (que les annalistes chinois appellent *Kiueh T'ele*), un temple sur les murs duquel on représenterait ses exploits guerriers. En vertu d'un décret, il chargea six artistes habiles d'exécuter ces peintures. C'est ce qu'on n'avait jamais vu chez les Turcs. Le Khan fut vivement touché à la vue de ce monument. (St. Julien. Documents historiques sur les *Toukious* (turcs) page 201. Extrait du Journal Asiatique, 1877).

6) *T'eghin* est sans doute un équivalent de *Tikin* qui est un titre affecté chez les Turcs aux chefs de hordes. Conf. d'Ohsson, Hist. des Mongols, Tome I, p. 84.

D'autre part, M. J. Deniker nous communique la note suivante :

A la suite des découvertes de M. Yadrintzev, l'Académie des Sciences de St. Pétersbourg vient d'organiser une expédition chargée d'explorer à tous les points de vue la région du haut Orkhon en Mongolie septentrionale et plus spécialement de visiter toutes les ruines de cette région et rapporter le plus grand nombre possible de monuments, estampages, photographies etc. L'expédition, dont la direction est confiée à M. W. Radlov, se compose de son fils, de M. Yadrintzev, de M. Klements, connu par ses travaux archéologiques et géologiques dans la Sibérie méridionale, d'un topographe, d'un botaniste et d'interprètes chinois et mongols. L'Académie a accordé 12,000 roubles pour couvrir les frais de cette expédition, et a donné tous les instruments nécessaires pour les observations astronomiques, météorologiques etc. L'expédition a quitté St. Pétersbourg au milieu du mois de mai et se trouve aujourd'hui déjà près d'Irkoutsk où les derniers préparatifs vont être faits.

Quant au travail de déchiffrement des inscriptions, voici les dernières nouvelles que nous recevons de M. Yadrintzev. Les inscriptions des deux fragments de pierres rapportés par ce voyageur à Pétersbourg ont pour sujet les ambassades des Khans ouïgours. Dans les deux il est question du Khan *Pi-kia-kho-khan* (*Pék-Khan*?). Sur l'une des pierres (brisée en 37 morceaux et recueillie par le voyageur dans les ruines de Kara-koroum) on lit les noms des deux ambassadeurs *I-nan-tchou* et *Mo-khe* (ou *ho*) envoyés en 821 en Chine et dont il est fait mention dans le *Sin-t'ang-chou*

cah.	217 ^a — p.	17
p.	217 ^b — ligne	1

Le texte chinois de ces pierres démontre donc que ce sont des monuments ouïgours. Quant aux signes non chinois de ce fragment de stèle, c'est de l'écriture ouïgoure, car M. Radlov a pu y lire deux lignes en Ouïgour et même en rapprocher le dialecte de celui du *Koudouktou-Bilik* récemment publié par lui.

D'après Radlov, il n'y plus de doute que la langue de cette inscription ouïgoure de l'*Orkhon* est la même que celle des Ouïgours du Turkestan oriental et des inscriptions nestoriennes de l'Asie centrale. D'ailleurs, M. Radlov dit dans la préface à son édition du texte de *Koudouktou-Bilik*: M. Yadrintzev a réussi de trouver l'emplacement exact de l'ancienne résidence des Khans ouïgours, fondée par *Pei-lo* au commencement du VIII^e siècle.

M. Yadrintzev nous donne également quelques détails sur l'expédition finlandaise de M. Heikel (1890). Il a réussi à estamper plus de 15,000 caractères runiques. Il a photographié également nombre d'inscriptions runiques et chinoises, mais la plupart des photographies, mal venues, sont presque indéchiffrables. L'une d'elle a pu cependant être traduite à Ourga et vérifiée à Pékin. Il y est question d'un nommé *Kiueh-t'e-le* (*Kiueh t'eghin*), frère du Khan des *Tou-Kiué*, *Mekhilien*, en l'honneur duquel le monument fut dressé en 731. L'inscription, assez longue, ne parle que des vertus et des mérites de ce person-

nage en termes enflés ¹⁾). La supposition de M. Devéria qui attribue aux turcs ces monuments et les caractères des Inscriptions du *Yenissei* se trouverait donc pleinement justifiée: Au bas de l'inscription chinoise se trouvent deux lignes de caractères *runiques* que M. Radlov n'a pas pu déchiffrer ²⁾).

1) La traduction russe a été publiée dans la revue fondée par M. Yadrintzev et intitulée „Восточное обозрѣніе” (Revue Orientale) d'Irkoutsk, 1891, n^o. 13.

2) Au moment de mettre sous presse, le savant numismate, M. Drouin, nous fait voir des moulages de monnaies bilingues percées d'un trou carré et contemporaines de la stèle de *Kinsh-T'eghin*; elles ont été trouvées, nous dit-on, dans le gouvernement de Semirjetshie et portent très lisiblement en chinois la date chinoise, de *K'ai-yuan* (713—741). Elles sont donc antérieures d'au moins trois ans à l'établissement du Khanat des Ouïgours. A droite et à gauche des caractères chinois placés verticalement l'un sous l'autre, se trouve une légende dont le caractère est bien plutôt Syro-tartare que Tchoudo-runique. Les Turks-ouïgours n'auraient-ils donc pas été les premiers à recevoir l'alphabet des nestoriens? Les Turks *Tou-kinè* l'avaient-ils adopté avant les Ouïgours et employaient-ils à la fois l'alphabet Tchoudo-runique des monuments du Yenissei et celui qu'apportaient les Nestoriens dans la haute asie? Telles sont les questions que paraît devoir soulever la découverte presque simultanée et de ces monnaies bilingues du VIII^e siècle et de la stèle de *Kinsh-T'eghin* si les caractères non chinois relevés sur celle-ci sont réellement *tchoudo-runiques*. G. D.

MÉLANGES.

On the Ancient history of Glass and Coal
and the legend of Nü-Kwa's coloured stones
in China

BY

TERRIEN DE LACOUPERIE.

§ 1. The legend of *Nü-Kwa* is a remarkable adaptation to Chinese lore of the Deluge tradition as told in the Chaldean narrative. It has been borrowed from the same source as the eleventh canto of the Nimrod Epos¹). This is clearly shown by the correlation of the two narratives. As in the third chapter of my paper on *The Deluge-tradition and its remains in Ancient China* (Babylonian and Oriental Record, March and April, 1890), I have treated of the matter at a certain length²) it is not necessary for me here to cover again the same ground.

1) The story of the Deluge formed the subject of more than one poem among the Sumero-Akkadians. Two of these were amalgamated together by *Sin liki unnini*, the author of the great epic in twelve books, which describes the adventures of a solar hero, whose name, long supposed to be pronounced *Gisdhubar*, is now ascertained to have been *Gilgameš*, as was shown first in the *B. and O. R.* of October 1890, vol. IV, p. 254.

2) When I published these articles, I had not seen in the most interesting *Journeys in North China*, etc. 2 vols. 1870, of the Rev. Alexander Williamson, that the author in a passing way points out that the *Nü-Kwa*-legend is the early Chinese tradition of the first great flood. Cf. Vol. I, p. 188.

One of the episodes in the Chinese legend is singular ¹). *Nü-Kwa* is said to have melted stones of five colours to repair the rent which the catastrophe had caused in the azure heaven. This I have explained by the RAINBOW, which the Goddess in the Chaldean account places in Heaven; and this explanation was looked upon by several critics as so much the more satisfactory, that *Nü-Kwa* does really fill the same part as the great Goddess of *Sin-liki unnini's* poem. Since these chapters of mine have been written, the decipherment of the Chaldean text has made some new progress and further light has been thrown on the corresponding passage of the Rainbow episode. It is not without satisfaction that I have seen this advance to be nothing else than a further confirmation of my views, »The great Goddess in her approach raised up the great Gem-zones which *Anu* had created for his glory" ²). It is not necessary to insist on this point of similarity which is quite clear and does not require any further explanation ³). The western source of *Nü-Kwa's* legend cannot now be disputed by European scholars. It remains only to be seen how and when it has been adapted and altered in the middle Kingdom. But from the Chinese point of view there is another side of the question.

§ 2. The sages Beneath-Heaven have been at a loss to understand what could be meant by 鍊五色石以補蒼天, litt. »(she) smelted five-coloured stones to mend the azure heaven ⁴),” *lien*

1) It is told by *Lieh-tze*, who flourished early in the IVth century B. C. — Cf: *Tai-ping-yü-lan*, cyclopedia of 983 A. D. Kiv. 51, fol. 4 v. Also by *Hwai-nan-tze* and others.

2) Cf. P. Jensen, *Die Kosmologie der Babylonier*, p. 380, 439; with A. H. Sayce, *Fresh lights from the monuments*, p. 31.

3) There is no mention however there of five-coloured stones, and the statement looks like a development and embellishment of the original legend; but nothing can be said with certainty on the matter as some undeciphered Babylonian tablet may give some day the required information.

4) *Lien*, to smelt ores, to refine, to forge; *pu*, to repair, to mend, to close up

wu seh shih y pu t'sang t'ien, of the legend, without success. As late as the tenth century no explanation had been put forward ¹). But some recent native writers, reasoning on the matter, have attempted to explain it away, and have suggested that if the word *pu* was taken in its acceptation of 'to supplement', instead of 'to mend', there might be an allusion in the story to the 'first fusing of the five metals' for the use of man, supplying in tools and utensils the deficiencies of nature, or the burning of stones of five colours to supply the place of the light of Heaven during darkness.

Mr. Fredk. Mayers, from whom we derive this information ²), gave vent, unconsciously as his own, to a funny idea, which he had certainly met with in chinese literature, viz. that the five colours of the stones were an allusion to the prismatic hues seen in the mineral coal and which might well obtain for it such a designation. Now Dr. G. Schlegel comes to the rescue of this fanciful suggestion in the June (1891) number of his archives the *T'oung Pao*, and quotes a chinese author who held the aforesaid opinion. We shall refer to it further on. It is sufficient now to remark that the legend does not show that the light of Heaven was impaired and that it was necessary to supplement it. Coal is very bad to produce light, and besides, the iridescence, which casually appears in blocks of Anthracite, is so slight and fleeting, that it cannot have ever or anywhere caused them to be called five-coloured

(as a breach), to patch, to substitute, to make up; *ts'ang*, the azure of the sky. Cf. Wells Williams, *Syll. Dict.*, s. v., pp. 536, 712, 950; J. Eitel, *Chin. Dict.*, pp. 366, 550 and 823. — 鍊 is the symbol which occurs in the text of *Hwai nan-tse*; but in later accounts the character 煉 *lien*, which means chiefly 'to refine metal', is often substituted to it.

1) Cf. the *Tai ping yü lan*, Kiv. 78, fol. 4—5, where extracts of eight different works of olden times are quoted on the subject.

2) *On the legends relating to Nü-Kwa: Notes and Queries on China and Japan*, 1868, vol. II, pp. 99—101.

stones. The confusion may have arisen from a geological phenomenon in Shansi, which we shall explain below. § 7.

§ 3. I have already objected to the Coal theory as an inadequate attempt to meet the difficulties of the legend ¹⁾. Even admitting one moment, for the sake of argument, that *Nü-Kwa's* story should conceal the historical fact of an individual having melted five-coloured stones, this would apply much better to the making of glass than to the turning of black coal of which nothing remains except ashes ²⁾. But when the legend was adapted to Chinese idiosyncrasies and surroundings, neither glass nor mineral coal were known.

§ 4. Glass was heard of in China for the first time from *Ki-pin* 罽賓 (*Kandahar*) during the reign of *Han Wu Ti*, about 115 B. C., under the name *pih-liu-li* ³⁾ 璧琉璃 ⁴⁾, an imitation of a foreign word such as the Persian *balur*, crystal, glass, or another cognate word ⁵⁾. It became shortened to *liu-li*, and applied chiefly to opaque and coloured glass. Transparent glass was *po-li* (頗黎 或 玻

1) *Babylonian and Oriental Record*, April 1890, vol. IV, pp. 106—107.

2) In the *Lieh-sien-tshuen* (列仙傳) of *Liu-Hiang* (劉向) we read about *Ning-Fung-tze* (甯封子) a contemporary of *Hwang-ti*, who became manager of the Imperial furnace. A spirit came suddenly forward towards him and grasped some fire which produced smoke of five colours. Cf. *Tai-ping-yü-lan*, Kiv. 971, fol. 2—2v.

3) *Tsien-Han-Shu*, Kiv. 96, part. I. — *Tai-ping-yü-lan*, Kiv. 793, fol. 1 v.

4) Sometimes written 吠瑠璃; cf. F. Hirth, *China and the Roman Orient*, p. 228—232.

5) Cf. Hind. *balur*; Arab. *ballur*; Mongol. *bolor*; the Egyptian was *bashnu*, Coptic *bjmi*. — Dr. J. Edkins, *Chinese Buddhism*, p. 260, has pointed out that in the Buddhist enumeration of the Eight precious things, *liu-li* corresponds to the Sanskrit *vaidūrya*, lapis lazuli and Dr. Geerts, *Les produits de la nature Japonaise et Chinoise*, vol. II, p. 471, has translated it by lapis-lazuli. But this seems to be a deviation of the original meaning which is still that of the word in China, i. e. opaque glass. Cf. F. Hirth, *China*, op. cit. p. 229. Cf. also the Japanese *bīdoro*, glass. In Max Müller's *India, what can it teach us*, p. 266, *vaidūrya* is the "cat's eye", and reference is made to its connection as shown by Burnouf with the *Bolor*, Belurtagh. Cf. on the latter, the identical view of a Chinese author in the following note.

璆) perhaps abridged ¹⁾ from *pih-po-li* ²⁾. But the art of glass making was not actually known in China before 435 A. D. ³⁾ when merchants from the N. W. borders of India came to the court of the *Wei*-dynasty and taught the process ⁴⁾. Previously glass was known but by the trade ⁵⁾ and this only since about 110 B. C., so it cannot have had any influence on the minds who a long time before had adopted the chaldean legend of *Nū-Kwa* in chinese folklore, no more than could have the mineral coal.

1) Mentioned as *Pih-po-li* (碧頗黎) in an allusion to the Belurtagh, by *Tung-fang-so*, 十州記 *Shih-tchou-ki*, c. 100 B. C. The same scholar was acquainted also with the *liu-li* as shown by the statement to that effect of *Kwoh-hien* (郭憲) in his *Tung-ming-Ki* (洞冥記), his contemporary. — Cf. *Tai-ping-yü-lan*, Kiv. 808, f. 6 and 4.

2) The evidence as to this special form of the name is not very well established as it rests solely on the authority of the *Shih-tchou-ki*, quoted in the preceding note, where it is preceeded by *hung* (紅) light red. The latter with *pih* as another colour-name might be *hung-pih* (紅碧) red and azure *po-li*. Dr. F. Hirth, op. cit. p. 230 did not know an earlier instance of *po-li* than 343 A. D.

3) In his *Nan-tchou y-wu-tchi* (南州異物志), *Wan-Tchen* (萬震), of the 3rd century, says that he did not know how *liu-li* could be made. — The date of 435 A. D. is the only one in the ephemeridis *Li-tai-Ti-Wang-nien-piao*, during the reign of *Tai-Wu-Ti* of the *Wei* dynasty, when parties from the west went to court.

4) The *Wei* court was then not near the present *Ta-t'ung-fu* (大同府) in N. Shansi, as stated inadvertently by Dr. F. Hirth, *China* etc. p. 231, but at *Tchung-shan* (中山), modern *Ting-Tchou* (定州) in W. N. W. *Tchihli*. It remained there until 493, when it was transferred to *Loh-yang* in *Ho-nan*.

5) Glass was brought to China through the *Ngai-Lao y* of present *Yun-nan* and the *Shan* states according to the supplement to the *Dynastic Annals* of the *Han* (*Sü-Han-Shu*); and through *Hwang-lung* and *Fu-nan* (Indo-China) according to the *Tung-Ming-Ki*, previously quoted, under the First *HAN*-dynasty. In the geographical part of the same *HAN* *Dynastic annals*, the Emperor *Wu-Ti* sent himself boats to the south to purchase some *liu-li* objects (*Tsien-Han-Shu*; *Ti-li-tchi*). *Kwoh-Y-hung* (郭義恭) of the *Liang* period (502—556), in his *Kwang-tchi* (廣志) states that *liu-li* objets were brought from the *Hwang-tchi* (黃支), *Sze-Tiao* (斯調), *Ta-T'sin* (大秦), and *Jih-Nan* (日南) kingdoms.

§ 5. Although the precise year of the discovery of stone-coal in China is not ascertained ¹⁾, we are able to infer from the various information on the matter that it was known during the second century B. C. It is mentioned for the first time by *Liu-Ngan* ²⁾, who died in 122 B. C. He speaks in his writings on alchemy of «frozen charcoal» (冰炭 *ping-t'an*), and this first intimation can refer but to mineral coal ³⁾. His principality of *Kwang ling kiün* ⁴⁾, which valued him the title of *Hwai-nan wang* ⁵⁾, was situated in the S. E. of the present *Kiang-su* province and, therefore, he may easily have heard of the curious sort of black stone which had been discovered at a little distance to the south. We do not find any precise information other than in the Dynastic Annals of the Former HANS (B. C. 206 — A. D. 9), Geographical section, which were compiled before 92 A. D., where it is stated that the *Yü tchang Kiün* (預章郡), corresponding to the present *Kiang-si*, produces a stone which can burn like firewood ⁶⁾. In the Annals of the Eastern Han dynasty, sections of laws and calendar (後漢書律歷志), the virtues of the *t'u t'an* (土炭) or earth-coal are discussed for geomancy purposes. This section of the Annals, which was written by *Sze-ma Piao*, who lived in 240—305 A. D., gives thus a new name, but the former one was not extinct as

1) There is some uncertainty on its discovery in Europe. Theophrastes (371—286 B. C.) says that in his time, the founders and smiths of Greece made a great use of fossil coal from Liguria and Elide, which they called stone-coal. In the basin of the Loire, some coal pits date of the Roman period. Wallis, in his History of Northumberland, says the same thing from some mines in the north of England. It seems to have been used by the ancient Britons. During the Anglo-Saxon period, as early as 852 A. D., it was to some extent an article of household consumption.

2) 劉安.

3) Cf. *Hwai-nan-tze*. His writings owed their preservation to *Liu-Hiang* B. C. 80—9.

4) 廣陵郡 in S. E. *Kiang-su*.

5) 淮南王.

6) *T'ien-Han-Shu*, *Ti-li-tchi*.

shown by the following occasion. Under the Tsin ¹⁾ dynasty (317—420 A. D.), *Wang-shen* (王沉), governor ²⁾ of *Yü tchang*, made enquiries about the *ping t'an* or «frozen charcoal» of the country which had hitherto been very little known. *Luy-sze Tsung* of the same dynasty, in his «Records of *Yü tchang*» ³⁾, says that the *shih t'an* (石炭) or stone-coal was found in the village of *Koh* (葛) and the district of *Fung tch'eng* (豐城) South of the capital of the present *Kiang-si* ⁴⁾. This is, as far as we have been able to ascertain, the oldest instance ⁵⁾ of the chinese term stone-coal 石炭 *shih-tan* ⁶⁾, which has remained in use since that time, though not in a general way; but it has superseded the «frozen charcoal» *ping-t'an* and the *t'u t'an* «earth charcoal» of former times, in the Northern provinces ⁷⁾.

§ 6. Another place *Ping-ting* (平定) is quoted for its hard, dark and lustrous coal. It is situated in the *Ki-ning* circumscription of the present C. Shansi, but the date of its discovery there, although certainly later than that shown by the foregoing references, is not

1) *Tsin-shu*. — *Tai-ping-yü-lan*, Kiv. 871, fol. 4.

2) 刺史. Cf. W. F. Meyers, *The Chinese Government*, N° 284.

3) 雷次宗 *Luy-sze-Tsung*, 預章記 *Yü-tchang-Ki*. — *Tai-ping-yü-lan*, Kiv. 871, fol. 4 v.

4) The name of *Fung-tch'eng* was given by the Tsin-dynasty to the former *Fu-tch'eng*, and altered into *Kwang-fung* by the Sui-dynasty (589—618), into *Wu-kao* under the Five dynasties (907—960) and restored afterwards. — Dr. G. Schlegel in his large Dictionary, *Nederl. Chin. Woordenb.* s. v. Steenkool, vol. III, p. 1064, quotes without source a chinese statement describing the stone-coal of *Tung-tch'eng* and *Ping-niang*, two districts. Its date cannot be older than the Tsin-dynasty.

5) Cf. *Sin-pien-ku-kin-ssu-wen-luy-tze*, Kiv. 128, fol. 29.

6) It has given the Japanese *sekilan*. In Burmese *Kyauk-mèz-thoay*, litt. stone *Mei-t'an*. In Malay *arang tanah* «earth charcoal», french *charbon de terre*, chinese *t'u t'an*.

7) *Mei-t'an* (煤炭) is the term for «fossil coal» in South-China (*Fuh-tchou*, *Kwang-tung*) and for «charcoal» in North China (Eitel, *Chin. Dict.* p. 448); and *shih-mei* means especially «anthracite coal» (Eitel, *ibid*). *Shih-t'an* is stone coal in *Shan-si*. In the north-east (not the N. W.) it is called *tcha* according to the *Yen-han-luh* (quoted in the *T'oung Pao*, vol. II, p. 178) and this word represents probably the corean *sur*.

indicated in any of the authorities within my reach. According to the author of the *Yen-han-luh*, quoted in the *Koh tchi king yuen* «Mirror and source¹ of all things», by *Tch'en Yuen-lung* (1652—1736), a certain *Fou-shan tze* (浮山子) says that the remains of *Nü kwa's* furnace, in which she had melted the stones of five colours, and which were the beginning of the burning of fossil coal of later ages, were still to his day situated east of *Ping-ting*. I cannot verify the accuracy of the statement, as I am unable to ascertain when and where *Fou-shan tze* lived and wrote¹). But the fable reported by him is certainly not ancient. I have looked in vain through many books to find it. An old coalpit is according to all probability the spot referred to by this author. East of *Ping-ting*, at one mile distance of the city, a peculiar and famous perpendicular coal-pit, worked by a windlass, is shown to the travellers, but nothing of the legend in question was heard of by Williamson and Lees when they went there in 1869²). Perhaps was it only a personal opinion of *Fou-shan tze*, whose name or soubriquet seems to show that he did not live far from there, as *Fou-shan* is the name of a district of S. Shansi in the prefecture of *Ping-yang*, which was so called after 951 A. D. The latter particularity, joined to a similar fact concerning the name of *Ping-ting*, which dates from 960 A. D., shows that the writer in question is later than the Xth century. At all events during the *T'ang*-dynasty, the remains of *Nü-Kwa's* five coloured stones were not everywhere imagined to be found in mineral coal nor in Shansi. *Wang Hin-tchi*, in the «Records of *Nan-kang*»³), on the West of the *Po-yang* lake

1) He cannot have lived before the *Sung*-dynasty (960 A. D.), because he speaks of *Ping-ting*, which did not receive that name before that dynasty. On the other hand, *Fou-shan* is the name of a district in S. Shansi which was so called after 951 A. D. under the Posterior *Tchou*-dynasty.

2) They would not have failed to mention it as they did other legends. Cf. Alexander Williamson, *Journeys in North-China*, 1870, vol. I, pp. 295—296.

3) 王詵之南康記.

in *N. Kiang-si*, reports that beautiful red stones found on the mountain of *Kwei-mei*, coloured like veins in gems, were looked upon as the remnants of the famous stones of *Nü-kwa* ¹⁾.

§ 7. The coal hypothesis cannot have sprung from a Chinese mind as an explanation of *Nü Kwa's* stones unless some preliminary suggestions had been put forth previously by one or more writers. It must have been built up, as the Chinese always do with great ingenuousness, from combination of information. Now the Shansi province was after that of Shensi the oldest residence of the Chinese in China. The country is rich in old souvenirs and foisted legends. For instance, a real pyramid of granite stones with a small house at the top, next to a mound, said to shelter the tomb of *Shao-Hao* ²⁾, a semi-historical ruler, son of *Hwang-ti*, whose existence is doubted and reign still more doubted ³⁾, is venerated not far from the tomb of Confucius. The mineral deposits are very rich; coal, iron and other metals are abundant, and the geological strata produce in certain places a most curious effect. The Rev. Alexander Williamson, in the narrative of his Journeys in North China, describes it in a most effective manner. According to his statement, the hill sides of the *Chian-ya-ling*, the range next to the famous *Han-hsin-ling*, present a most curious appearance; in many the strata are clearly marked from base to summit, and the many coloured clays present all the hues of the rainbow; sometimes an entire valley would present such coloured strata ⁴⁾. We think that this is the connecting link of the various circumstances of the legend foisted in Shansi and eventually located at *Ping-ting*. It must have lingered a long time in the folklore of the province, and the coal adaptation has been the last

1) 歸美山. — Cf. *Tai-ping-yü-lan*, Kiv. 52, fol. 1 v., Kiv. 48, fol. 9 v.

2) A. Williamson, *Journeys in North-China*, vol. I, p. 234.

3) Cf. *Tchuh-shu ki-nien*, 1, 2.

4) *Journeys in North China*, Vol. I p. 331.

evolution of the whole affair. The Ancient Chinese were not such fools as too many Europeans are easily apt to suppose; they were acquainted through their first leaders with a good deal of western culture, and they have received by tradition not a few legends from the west. When, in after ages, they pondered over them, and looked around themselves, they foisted in their own country such of these legends which were permitted by the outwards circumstances of the events told therein. In the present case, the coloured stones veined like gems, and the superposed strata presenting the hues of the rainbow, the abundance of coal-seams and the presence of ancient coal-pits in this region, which is famous in ancient Chinese history, combined with the legend of the coloured stones of *Nü-kwa*, and her melting them, necessarily in a furnace, are the various circumstances which have produced this fable of remains of the furnace where *Nü-kwa* first burnt mineral-coal.

§ 8. We hope that the foregoing remarks will be sufficient to show that the legend of *Nü-kwa* was not originary of China, and has nothing whatever to do with the introduction of glass and the discovery of stone-coal in the Middle Kingdom, which we have ventured to elucidate.

CHINA OR ELAM

BY

G. SCHLEGEL.



In the addition to Note 35 of his article «From ancient Chaldea and Elam to China», published in the «Babylonian and oriental record» (pag. 84), Prof. Terrien de Lacouperie repeats the objections made against my »Uranographie Chinoise». It is disagreeable to have over and over again to refute these objections, which, I think, I have sufficiently overthrown in my «Réponse aux critiques de l'Uranographie Chinoise»; and to which I would refer these critics. I will only shortly state in reply 1): that the hours of astronomical observation assumed by me are in perfect accordance with Chinese tradition (Uranogr. p. 23 ff.; 2): that the unexplained gap of 12,000 years is filled up by the revision of the calendar in the years 14,671 and 2700 before our era. Besides, we have explained the silence of history between these two epochs on page 498 of our work. Lack of historical evidence cannot disprove a tangible fact. No geologist denies the existence of the prehistoric man in the valley of the Somme in France, though he is, according to Lyell, separated from his modern descendants, not by a paltry eleven thousand years, but by at least a hundred thousand years.

To the last objection we have only to reply that we think to have fully explained the Chinese arrangement: spring, winter, au-

tumn and summer (pag. 5 ff. of the Uranographie), which could not be otherwise because the observations were made in spring in the morning, in winter at midnight, in autumn in the evening and in summer (theoretically at noon, but really) equally in the evening (Uranographie pp. 10—30 esp. p. 27).

Unless my critics can prove for another country a so perfect accordance between the names of the asterisks and constellations and the natural history, ethnography and customs of that country as we have shown in our Uranographie Chinoise for China, we must absolutely refuse to believe in an importation either from India, Chaldea or any other western country. We cannot follow Prof. de Lacouperie in his method of dissecting the ancient Chinese characters and then giving to each part a phonetic value ¹⁾, thus getting polysyllabic words, which, by stretch of imagination, are made to resemble chaldean words. It is so totally contrary to the genius of the chinese graphic system, that no genuine Sinologue can admit his conclusions ²⁾.

With respect to the desert-question of central Asia, the soil there is so moving and shifting, that there is no saying that the desert of to day may not be a habitable country to morrow, and flourishing towns may not be (as really has been the case) overwhelmed with sand the next day. The Chinese name *Shamo*, «drifting sands», is sufficiently significant. At all events, the inhabitable tracts of the central asiatic plateau are mere oasises.

The argument of prof. T. de L. (Babyl. a. Orient. Record. V, 34 § 5) that «the idea that a distinct civilisation could have arisen

1) Babylonian and Oriental record 1891, pp. 87, 5 pastim.

2) We are gratified to find Professor Von der Gabelentz in Berlin express in his latest work «Die Sprachwissenschaft» (page 252, note) his conviction that the oldest Chinese language was purely monosyllabic and isolating, and that the arguments adduced of late by some savants against this monosyllabism have not in the least convinced him. (Den Monosyllabismus des ältesten Chinesisch haben allerdings in neuerer Zeit einige Forscher angezweifelt. Ihre Gründe jedoch, auf die ich hier nicht näher eingehen darf, können mich nicht überzeugen).

and grown by itself without any notions from the west, in an eastern part of the ancient continent where such notions could possibly have reached, has become untenable» is in itself untenable. For we could just as well reverse his question and doubt, «that in the West a distinct civilisation could have risen and grown by itself without any notions from the East».

The disbelievers in Chinese antiquity will firstly have to prove by undeniable *astronomical* testimony that Elam, Chaldea or Bactria have an older history than China. Now this is for the moment impossible. The oldest astronomical observation in the whole world being the eclipse of the sun in B. C. 7 May 2165 which has been proved by Mr. Kühnert and myself to have really taken place and observed in *China*. Secondly to give another explication of the names, origin and reason, not only of all the westasiatic asterisms, but also of the eastasiatic ones. After having studied for more than 20 years all that has been written and published upon this subject, before we wrote our *Uranographie Chinoise*, we do not believe a like explanation will be easily found for any other country. Even the latest assyriological discoveries (?) upon the subject ¹⁾, which moreover are still so dangerously uncertain and are based upon such unstable foundations, have not in the least shaken our firmly rooted conviction of an independent Chinese growth of civilisation.

1) Prof. Dr. Fritz Hommel, *die Astronomie der alten Chaldäer* (Ausland 1891).

VARIÉTÉS.

LES FORMULES ÉPISTOLAIRES DES CHINOIS.

La presse s'est occupée récemment des formules en usage dans l'administration française entre fonctionnaires de divers grades, formules qui vont de la considération distinguée, très distinguée, la plus distinguée, à la plus haute, au profond respect, etc. La *Saturday review* fait observer à ce propos qu'une certaine dose de charlatanisme a toujours été nécessaire dans les sociétés polies et que les tentatives faites pour abolir ou simplifier les formules épistolaires, depuis celle des quakers jusqu'à celle de la Révolution française, se sont toujours heurtées à des habitudes invincibles, parce qu'elles reposent sur le principe même de la sociabilité.

Toutes les vérités ne sont pas bonnes à exprimer. Les réunions mondaines ou politiques deviendraient rapidement impossibles, si chacun se croyait tenu d'énoncer franchement l'estime qu'il fait du prochain. Le monde roule sur des fictions : celle des formules de courtoisie est si essentielle, qu'elle se retrouve dans toutes les civilisations. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, les nations asiatiques et spécialement les Chinois nous ont devancés de longue date. Nous nous contentons d'appliquer nos vœux et nos compliments de commande à la vie courante; un Céleste va beaucoup plus loin: il espère que ses amis vivront à jamais «et que les ancêtres de ses ennemis seront éternellement accablés d'opprobre. Nous disons tout uniment «je» et «vous»; un homme bien élevé, dans l'Extrême-Orient, se croit tenu d'accumuler sur lui-même les épithètes méprisantes et sur ses cor-

respondants les hyperboles les plus exagérées.

Il y a dans le protocole épistolaire de la Chine cent façons traditionnelles de graduer les sentiments que désire exprimer l'auteur d'une missive; non seulement les phrases toutes faites, mais les caractères mêmes de l'écriture et leur disposition servent à cet effet. Par exemple, quand un lettré veut marquer de la froideur à un ami absent, il commencera par dire: «Il y a quelques jours que nous nous sommes vus.» Veut-il, au contraire, lui exprimer de la considération, il écrira: «De la distance où je me trouve, je n'ai cessé d'espérer que les bénédictions de la vie quotidienne et les joies de la fortune pleuvent constamment sur vous»; ou bien encore: «Séparé de vous comme je le suis depuis plusieurs jour, je n'ai jamais cessé de vous avoir présent à l'esprit.» Après quoi, il entre en matière et aborde l'objet propre de sa lettre, mais en évitant de son mieux l'emploi du pronom personnel. A cet effet, il se décrira lui-même comme «votre jeune frère», en se servant pour ces mots de caractères imperceptibles et de nature à exprimer l'humilité. S'il parle de sa famille, ce sera pour dire: «Nous autres fournis.» Son correspondant, au contraire, est «son excellence», «son bienveillant frère aîné», son honneur», «celui qui est sur les marches de la chambre du conseil». Sa propre maison est toujours «ma misérable demeure», ou même, par une métaphore qu'expriment aux yeux des caractères heurtés, «ma demeure en ruines». Quant à celle du personnage

à qui il s'adresse, c'est toujours un «glorieux palais», «un palais de perles». S'agit-il de signer, il dira: «Votre stupide jeune frère, nn tel, vous salue jusqu'à terre.» Encore aura-t-il soin d'exprimer le mot *stupide* par des lettres qui éveillent l'idée d'un singe, cet animal étant réputé chez les Célestes le plus bête de tous; et de même le salut est rendu par des hiéroglyphes où le crâne et le gazon, rapprochés, éveillent l'idée d'un front qui touche terre.

S'agit-il d'accepter un rendez-vous; on vous dira qu' «à l'heure fixée, les mains levées en signe d'obéissance, on attendra que Son Excellence daigne s'abaisser jusqu'à descendre de voiture devant l'indigne demeure du soussigné». La lettre reçue est «la révélation de l'insigne main» du correspondant, et cette lettre, on a eu soin de ne la recevoir qu'à «mains levées et pour en chanter la teneur». Le tout, exprimé en lettres qui impliquent une aiguère, un filet d'eau, etc. De même la fourmi est rendue par des signes indiquant «l'insecte vertueux», économe et laborieux.

Les remerciements son naturellement exprimés avec une force particulière. Un Chinois dira: «Votre bonté est profondément gravée et *enveinée* dans mon cœur.» Son correspondant est-il malade, il écrira qu'il «pend dans l'anxiété», et son écriture montrera un cœur qu'une ligature empêche de battre, accouplé à la recommandation de «prendre soin de sa précieuse personne comme d'une perle rare». Les bulletins médieaux sont-ils rassurants? «Comment pourrai-je supporter une joie si vive!» Enfin, pour terminer sa lettre, le moins qu'ils puisse faire est de souhaiter à son ami «toutes les bénédictions de la saison» et surtout «l'avancement qu'il mérite si bien dans la noble carrière des honneurs...»

Tout cela sonne faux et exagéré à nos oreilles occidentales. Il n'y a pourtant dans ces façons d'écrire rien de plus absurde en somme que le «cher monsieur» ou le «votre tout dévoué», adressé à quelqu'un dont on ne se soucie aucunement. Et, pour aller au fond des choses, il n'est pas douteux que de telles formules contribuent puissamment à adoucir les mœurs. Dans tous les cas

où la correspondance implique des vacités de pensée et d'expression, elles servent à canaliser les violences. On assure que la manière orientale de lever les mains en signe de salutation a son origine dans la coutume, pratiquée par les voleurs de grand chemin, de crier *mains levées!* au voyageur, pour être sûr qu'il ne tient pas d'arme. De même l'habitude d'enfermer la pensée en des formules courtoises empêche à l'occasion qu'elle devienne blessante ou féroce.

Mais précisément parce que les nuances du style épistolaire sont innombrables dans l'Extrême-Orient, un Chinois peut mettre une forte dose de venin dans la formule en apparence la plus polie. Les règles de l'étiquette sont si étroites et si nombreuses, que la plus légère omission peut constituer un outrage. On sait, par exemple, que l'écriture chinoise se trace en colonnes verticales commençant à l'angle droit supérieur du papier. Dans les circonstances ordinaires, chaque colonne finit au bas de la page; mais quand le nom ou la dignité de la personne à qui l'on s'adresse vient sous la plume, la courtoisie exige que la colonne soit immédiatement laissée en blanc et que les premiers mots de la colonne suivante s'élèvent d'une épaisseur ou deux au-dessus du niveau général. On écrira ainsi, par exemple, «votre honorable pays,» ou «mon bienveillant frère aîné», de manière à donner à ces mots l'importance que confère chez nous la lettre majuscule.

La conséquence s'aperçoit aisément. Ecrire le nom d'un homme ou d'un pays dans le corps d'une colonne constitue en Chine l'outrage le plus sanglant qu'aucun mot européen puisse exprimer. On peut imaginer si les Célestes s'en sont privés, depuis deux ou trois siècles, dans leurs rapports diplomatiques avec ceux qu'ils appellent les «barbares» et les «diables rouges» de l'Occident. Les interprètes européens sont maintenant au fait de ces choses et ne laisseraient plus passer une insulte banale. Mais il est très probable qu'en beaucoup de cas ils passent sans les soupçonner sur une multitude de nuances d'étiquette épistolaire, qui inscrivent dans les traités les plus solennels le mépris et la haine du vaincu.

(Lectures étrangères du *Temps*
30 juin 1891).

CHRONIQUE.

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

Le N^o. 3 des «Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde» à Berlin contient une lecture de **M. L. Conradt** sur l'expédition de Grombtchevski dans l'Asie Centrale en 1889 et 1890.

GRANDE BRETAGNE.

The «*Babylonian and Oriental Record*» N^{os} 51 and 52 contain the conclusion of Prof. **de Harlez's** «*Antiquity of the ancient Chinese sacred books*»; the continuation of Prof. **de Lacouperie's** «*From ancient Chaldea and Elam to early China*», as also a paper on «*Several tutelary spirits of the silkworm in China*» by the same author, and the continuation of the *P'u-yao-king* by the late Prof. Dr. **S. Beal**.

Mr. F. W. Rudler, Hon. Sec. of the Anthropological Institute of Great Britain and Ireland, has read before the Institute a paper «*On the Source of the Jade used for ancient implements in Europe and America*».

He has ably and impartially treated of the different views respecting these sources and though he seems inclined to believe that the jade is for the most part indigenous to the countries in which the implements occur, he says at the close of his paper that the last word on this matter had not yet been said. As for us, we will hold to our opinion that these objects were all derived from the East, until geologists have discovered in Europe itself the rocks wherein jadeite and nephrite is to be found. The occurrence of jade pebbles does not warrant this enough, because they may have been imported by way of trade.

G. S.

CHINE.

M. P. S. Hamel, consul des Pays-Bas pour la Chine méridionale à Emoui, nommé en même temps consul-général pour la colonie anglaise de Hong-kong, vient d'être accrédité dans ces qualités par le gouvernement de S. M. britannique.

On écrit au *Temps* (N^o. du 24 Juin 1891) de Tien-tsin :

«La ligne ferrée qui reliait Tien-tsin aux charbonnages de Kai-ping (distance : cent cinquante kilomètres environ) a été, sans bruit, prolongée jusque dans le voisinage de Young-ping-fou, et l'on compte que, avant la fin de l'année, elle atteindra Chan-hai-kouan, qui se trouve juste à la limite du Tche-li et de la Mandchourie, à l'endroit où la grande muraille vient plonger dans la mer. On annonce aussi que les travaux sont sérieusement commencés à Nieou-tchoang, port maritime de la Mandchourie.

Il est donc bien certain, maintenant, que la Chine est décidée à pousser très activement l'exécution de cette ligne stratégique, qui reliera Tien-tsin à Nieou-tchoang, Port-Arthur, Moukden, Kirin et à la frontière russe de Mandchourie. Deux millions de taëls (environ 12 millions de francs) sont affectés annuellement à ces travaux, pour lesquels la Chine paraît décidée à demander aussi peu qu'il lui sera possible le concours étranger. La Russie va évidemment pousser aussi avec vigueur son chemin de fer transsibérien, qui reliera à la métropole ses possessions de l'Amour.»

Selon la Gazette de Peking la ligne télégraphique dans le Yunnan va jusqu'à *Momein* à la frontière de Birmah. La distance de la ville est de 1600 li, ou 440 Km.

La ligne parcourt un pays montagneux et boisé où l'on ne rencontre en plusieurs endroits aucune âme humaine mais seulement des tigres et des loups, et où les ouvriers durent coucher à la belle étoile. On a éprouvé la plus grande difficulté au passage des fleuves *Meikong*, *Salwin* et *Choui-lei*. La malaria a emporté le plus d'ouvriers près de la *Salwin* où le climat était si méchant que les sabots pourrissaient aux pieds des chevaux. La construction de la ligne à été terminée au mois de Mai 1890.

La distance de *Momein* de la frontière Chinoise, jusqu'à *Bamo*, le terminus de la ligne télégraphique anglaise, près de l'Irawadhi en Birmah, est relativement courte. (*Globus* N^o. 18).

FRANCE.

L'*Anthropologie* de Mai-Juin contient un article de M. C. Paris sur les Ruines tjames de *Tra-Kéou*, province de *Quang-nam* (An-nam).

Le *Journal Officiel* (2 mars 1891) donne sous la date du 1 mars 1891 des *Renseignements sur la situation des Colonies* dont nous extrayons ce qui est relatif à l'Extrême-Orient¹⁾:

Un télégramme du gouverneur-général de l'Indo-Chine, en date du 23 février, est venu confirmer les renseignements publiés dans le numéro du 16 février dernier sur la situation politique du Tonkin.

1) Voir *Toung Pao*, p. 96, N^o. 1, Avril 1891.

Ainsi qu'il a été dit déjà, l'affaire de Cho-bo, du 17 janvier, reste un attentat isolé que l'on peut considérer comme un acte de piraterie très audacieux, mais sans portée au point de vue de la situation générale du pays.

Le gouverneur général considère comme empreints d'une manifeste exagération les commentaires publiés à ce sujet par certains organes de la presse locale.

La surprise du poste de Cho-bo doit être attribuée en grande partie à l'imprévoyance du malheureux chancelier Rougery, chargé par intérim de la résidence. L'attaque a été organisée et conduite par une bande installée depuis longtemps dans la zone montagneuse du Bavi, voisine de Cho-bo, sans complicité aucune de la part des habitants. Ceux-ci, bientôt rassurés par les mesures prises en vue de la mise en état de défense du poste, ont repris leur existence normale. Enfin, le kinh luoc du Tonkin, envoyé sur les lieux pour s'entendre avec les chefs muongs de la région, a constaté chez ces derniers un esprit excellent. Le gouverneur général a décidé de charger ce haut fonctionnaire indigène d'exécuter une tournée de police générale dans les provinces qui sont encore inquiétées par les pirates.

Dans le Yen-thé, la colonne militaire organisée pour l'attaque des positions fortifiées de Hun-thuong, qui avaient résisté à un premier assaut, a réussi à occuper le fort après une lutte assez vive: les bandes ont été finalement dispersées avec des pertes sensibles; nous avons malheureusement à enregistrer de notre côté la perte d'un officier, le capitaine de Guigné, du 3^e régiment de tirailleurs tonkinois. Les opérations sont aujourd'hui entièrement terminées dans cette région.

En résumé, la situation présente n'inspire aucune inquiétude: elle est en voie d'amélioration très sensible, grâce aux habiles et énergiques dispositions prises de concert par l'autorité civile et le commandant en chef des troupes. Ainsi, depuis les opérations qui ont eu lieu dans le *Phu-lan-tao*, la rive gauche du fleuve Rouge se trouve dégagée jusqu'à *Yen-luong*; il en est de même de la rivière Claire, en aval de *Phu-doan*. Sur la basse rivière Noire, la région, très troublée au commencement du mois de novembre, est calme depuis qu'une reconnaissance faite dans le massif du *Run-dai*, a amené la destruction du repaire principal des pirates. La région du *Thanh-hoa-dao* est tranquille; le nouveau quan chau de *Bien-dien*, *Deo-van-tri*, semble tout à fait gagné à notre cause. Il est venu à Hanoi au devant de M. Pavie, notre consul à *Luang-prabang*, et nous pouvons espérer qu'il mettra à notre service la grande influence dont il jouit dans sa province. La tranquillité n'a pas cessé de régner aux environs de *Mon-cay*. La commission d'abornement des frontières de Chine et du Tonkin continue ses travaux; elle a quitté *Mon-Cay* le 6 décembre avec la délégation chinoise pour se rendre à *Pak-si*, et de là à *Hoanh-mo*, où elle est arrivée le 17 décembre.

Commerce entre le Tonkin et la Chine par Long-tchéou. — Le rapport commercial du commissaire des douanes chinoises à Long-tchéou, constate les résultats suivants pour l'année 1889 :

Le port de Long-tchéou a été ouvert au commerce franco-annamite le 1^{er} juin 1889. Pendant les sept mois de l'année qui ont suivie, la valeur totale des importations s'est élevée à 10,683 taëls, les produits venant soit de *Thatké* par le *Song-ki-kong*, soit de *Cao-bang*, par la rivière dite de *Cao-bang*. Les principaux articles d'importation ont été :

Le *cû-naù*, 3,700 piculs, d'une valeur de 5,910 taëls et les *bois durs* pour une valeur de 4,437 taëls. Le *cû-naù* est un tubercule poussant à l'état sauvage dans les districts montagneux du Tonkin. Il est aujourd'hui cultivé dans une certaine limite, mais chose étrange, la culture diminue la qualité du produit plus qu'elle ne l'augmente. Le *cû-naù* se récolte d'ordinaire pendant le printemps et au commencement de l'été; il est expédié, par la rivière de l'Ouest, de Long-tchéou à Canton où on l'emploie à teindre des étoffes de coton; la valeur attribuée sur place au produit est de 1 \$ 10 à 2 \$ par picul, suivant la qualité, l'espèce sauvage étant plus chère.

Les bois durs viennent aussi des districts montagneux du Tonkin; ils sont fournis en radeaux et apportés par la rivière de *Cao-bang* et le *Song-ki-kong*. Très peu sont destinés à être employés sur place; presque tout descend à *Nanning* et à Canton pour servir aux constructions.

Exportations. — Le district Long-tchéou n'a pas, peut-on dire, de produits d'exportations; un coup d'œil jeté sur la liste des produits importés en 1889 permet de remarquer que pas un seul n'a atteint 500 taëls: cinq seulement ont dépassé 100 taëls. La valeur totale des exportations a été de 1,708 taëls.

La population de Long-tchéou est de 20,000 âmes et comprend des aborigènes et des gens des autres provinces. Le commerce est entre les mains des Chinois cantonnais. La ville est reliée par le télégraphe à Canton et aux villes baignées par la rivière de l'Ouest: elle est aussi en communication télégraphique avec *Mong-tzé*, viâ *Po-sé*: la ligne a été prolongée, au cours de l'année 1889, jusqu'à *Tchen-nan-kouan*, station de la frontière, et la jonction avec la ligne tonkinoise qui s'arrête à 3 milles seulement de la frontière, ne tardera pas à se faire.

Nous notons parmi les mémoires lus cette année au *Congrès des Sociétés savantes*, Paris :

M. **Gaullieur**, archiviste de la ville de Bordeaux, Une lettre inédite de Soliman le magnifique à François I (1543). M. **Dutilh de la Tuque**, de la Société académique indo-chinoise de France, État politique de nos colonies d'Indo-Chine en 1891. M. **A. Paulus**, de la Société académique indo-chinoise de France, Influence du collectivisme familial sur la législation sino-annamite. M. **Pélessier**,

Situation économique de nos possessions d'Extrême Orient. **M. le baron de Ravisi**, De l'équilibre politique dans la presqu'île indo-chinoise. **M. Varat**, de la Société sino-japonaise, Notes sur l'histoire et la géographie de la Corée. **M. Cl. Routier**, De l'influence de la France en Extrême Orient par le commerce et l'industrie.

JAVA.

Dans la séance du Mercredi 25 Mars 1891, à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, **M. le Docteur Hamy** appelle l'attention de l'Académie sur les travaux poursuivis dans les ruines de l'intérieur de Java par les archéologues hollandais. Les documents dont ils pouvaient alors disposer se rapportaient principalement aux monuments bouddhiques de la plaine de Prambanan. Une communication de **M. IJzermann** lui permet de résumer aujourd'hui les nouvelles découvertes faites dans les ruines çivaïtes de cette même plaine anciennement connues sous le nom de Chandi-Loro-Djougrang, nom indigène de Dourgo, compagnie de Çiva. **M. Hamy** expose les résultats des fouilles commencées par **M. IJzermann** et poursuivies par la société archéologique de Djokjokarta, sous la direction du docteur Grönemann. Ces fouilles ont amené le déblayement des chambres intérieures, dont **M. IJzermann** a déterminé le caractère funéraire en prouvant l'existence de puits cinéraires sous la base des statues des dieux. **M. Gronemann** et ses collaborateurs ont dégagé les galeries extérieures de la base des monuments encombrés de débris écroulés, enfouis dans une alluvion épaisse, et ont mis au jour quatre rangées de magnifiques bas-reliefs, dont **M. Hamy** présente à l'Académie des photographies, qu'il commente rapidement. L'une de ces rangées de bas-reliefs constitue une sorte d'illustration en pierre du célèbre poème du *Ramayana*. Après avoir donné quelques renseignements sur les édifices consacrés à Brahma et à Vichnou, qui encadrent l'édifice principal consacré à Çiva et à sa famille, **M. Hamy** termine en disant qu'on ne saurait trop rendre justice à ce groupe d'hommes dévoués à la science qui, dans des conditions particulièrement difficiles, ont entrepris et mené à bonne fin une entreprise si intéressante pour l'histoire de l'art et pour l'archéologie de l'Extrême Orient.

JAPON.

Selon «Nature» (5 Mars 1891) la population des *Ainos* comptait en 1888, 17062 âmes (8475 hommes et 8587 femmes). Sur l'île de Jeso on trouve en outre 350,000 Japonais immigrés.

Le 43 fasc. des «Mittheilungen der deutschen Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens in Tokio» (Févr. 1890) contient un article du Dr. **H. Weipert** sur le droit de famille et le droit de succession japonais (Japanisches Familien- und Erbrecht).

Le docteur **O. Hering** donne une notice de l'activité littéraire actuelle au Japon; et le Dr. **M. Fisca** une sur le sol du Japon comme agent productif économique.

A partir du 1^{er} Janvier 1891 se publie à Yokohama un journal en langue française: *le Japon*.

Cette nouvelle feuille quotidienne — ainsi que le déclare son programme — sera un organe de la colonie française, dont il soutiendra les intérêts. Il donnera en même temps aux lecteurs français de l'Extrême-Orient un tableau fidèle de la situation politique et commerciale du Japon.

Selon un journal japonais le progrès économique du Japon a été énorme depuis l'année 1868 de la grande réformation politique.

En 1868 l'exportation s'éleva à 15,500,000 dollars et l'importation à 10,690,000 dollars. En 1889 ces chiffres montaient respectivement à 70,060,000 et 66,100,000 dollars; étant presque le sextuple en 20 années. Il y a à présent 2038 sociétés à actions avec un capital de presque 68 millions de dollars, et 1061 Banques avec un capital de 92½ millions de dollars. Toutes ces sociétés et banques s'occupent spécialement de l'exploitation de mines, et de la fabrication de la soie et autres tissus. La récolte du riz s'éleva de 25½ millions de kokou en 1878 à 38½ millions de kokou en 1888. Celle du froment, du thé et de la soie s'est décuplée dans les dernières années.

Déjà en 1888 le Japon possédait 1420 bâtiments construits selon la méthode européenne. La poste transporta 158¼ millions de lettres, journaux etc. On avait en 1888 27,923 écoles avec 69,023 de précepteurs et 3,050,538 d'élèves contre 1,326,190 en 1873. (*Globus* N^o. 20).

RUSSIE.

C'est par erreur que dans le dernier numéro du *T'oung Pao* nous avons marqué que l'article de **M. Koch** sur *deux Pierres avec inscriptions chinoises* avait paru dans le *Bul. de l'Acad. imp. des Sciences de Russie*; il n'a été publié que dans les *Zapisky* de la section orientale de la Société impériale russe d'Archéologie dirigés par le savant professeur V. R. de Rosen.

TONGKING.

Voici quelques renseignements importants venus de *Ha-noi* (*Temps*, 25 juin 1891) sur les explorations de M. Pavie:

On sait que, pour mener à bien son œuvre, la mission Pavie s'est fractionnée en plusieurs groupes ayant chacun un programme spécial à remplir.

Un de ces groupes, composé de neuf hommes, dirigé par M. le commandant Trumelet-Faber, a été chargé de déterminer la position des routes qui figurent hypothétiquement sur les cartes et qui paraissent devoir relier le port de Tourane au moyen Mékong.

Ces routes sont les suivantes :

- 1° De Tourane, par Saravane, au Mékong ;
- 2° De Tourane à Bassac, par Pa-Hoï et le plateau de Bolovent ;
- 3° De Tourane à Stung-Treng, par Attopeu.

Le premier de ces itinéraires vient d'être relevé dans des conditions fort pénibles pour les explorateurs. En effet, c'est sur le parallèle de Tourane que la chaîne annamite, noueuse, tourmentée, présente les plus grands obstacles ; des premiers contreforts de l'Annam jusqu'au Sé-cong, elle n'a pas moins de 250 kilomètres en profondeur. Couverte de forêts impénétrables et, çà et là, par la brousse venue sur d'anciens terrains de culture, on ne peut y circuler qu'en battant de mauvaises pistes ; parfois, il faut s'ouvrir un passage à l'aide du coupe-coupe ou suivre le lit des torrents en marchant dans l'eau jusqu'à mi-corps. Pendant les mois humides d'avril et de mai, on essuie en moyenne un orage par jour, et toutes ces difficultés ont été augmentées par la famine qui sévissait dans ces régions au moment du passage des explorateurs. Mais ces peuplades, que nous considérons comme arriérées, leur ont souvent donné des exemples de droiture et d'honnêteté. Notre correspondant nous cite à ce propos le fait suivant :

Il y a quelques mois, le capitaine de Malglaive (dont nous avons relaté le voyage) passait par le village de Pou-Aï, dans le nord-ouest de Hué. Le nombre réduit de ses coolies ne lui permettant pas d'emporter tout son approvisionnement de riz, il en confia une partie aux indigènes, à titre de dépôt. Or, depuis son départ, la famine a éclaté dans la région, et elle prit des proportions telles que quarante habitants sur soixante sont morts de faim.

Telle était la situation quand arriva le commandant Trumelet-Faber avec sa petite troupe ; eux aussi manquaient du nécessaire et, à défaut de riz, ils devaient se contenter de maïs. On trouvait bien moyen, de temps à autre, d'échanger des marchandises de pacotille contre un cochon (car, en ce pays, la monnaie n'a pas cours), mais l'occasion était rare. Sur les indications d'un indigène, notre compatriote se dirigea sur Pou-Aï, où il arriva après huit jours de marche. Là, il retrouva le riz laissé par le capitaine de Malglaive : les habitants n'y avaient pas touché, en dépit de la famine dont ils souffraient depuis longtemps. Bien entendu, le commandant récompensa largement les braves gens dont l'honnêteté lui permettait de refaire l'estomac de ses hommes.

Le principal but de l'exploration a été atteint. La ligne de partage des eaux sur le parallèle de Tourane, entre les fleuves annamites et le bassin du Mékong, est fixée ; on a reconnu les sources du Sécong, la route de Tourane à Saravane et on a relié la piste Tourane-Saravane à celle de Hué-Saravane.

Sans entrer dans de plus longs détails, nous pouvons résumer de la façon suivante cette question du Laos dont se préoccupent avec raison les Français qui suivent notre expansion en Indo-Chine. Il importerait d'installer sur le

Mékong, au fur et à mesure des explorations, des agents commerciaux qui noueraient des relations avec les populations laotiennes; puis, afin de parer aux agissements des Siamois, d'établir de petits postes annamites; il faudrait surtout régler définitivement les droits de l'Annam sur le Laos, car plus on le retardera, plus il deviendra difficile.

Dans une correspondance du *Temps*, du 11 avril 1891, nous notons les intéressants renseignements suivants :

Les gardes civils au Tonkin.

«De nombreuses critiques ont été émises sur le rôle de la garde civile au Tonkin; instituée pour faire la police des provinces, elle est devenue une seconde armée placée sous l'autorité des résidents qui la commandent et s'en servent pour diriger de véritables opérations de guerre souvent couronnées d'insuccès. Comment une institution dont l'utilité est incontestable a-t-elle été ainsi déviée de son but. Comment a-t-elle été organisée? C'est ce que nous nous proposons d'examiner.

C'est le général de division Warnet qui ordonna en février 1886 la création des milices provinciales; mais le premier règlement sur leur organisation porte la date du 6 août de la même année et la signature de Paul Bert.

S'inspirant des idées de son prédécesseur et de son collaborateur, M. Paulin Vial, le résident général, voulait constituer entre les mains de l'autorité civile une force de police capable d'assurer l'ordre, eu faisant appel au concours des autorités indigènes et des populations. Ici, pour bien montrer le rôle qu'on réservait aux milices, il convient d'analyser les divers arrêtés qui les concernent, notamment ceux du 6 août 1886 et du 19 juillet 1888, qui changea les milices provinciales en garde civile indigène.

Décret du 6 août 1886.

«Les milices doivent être recrutées, selon la loi annamite, par les soins des chefs de canton, proportionnellement au nombre des inscrits de chaque village.

«Les miliciens sont réunis en sections de cinquante hommes.

«Chaque section sera commandée par un phoquan, ayant sous ses ordres deux dois.»

Cette dernière disposition est bonne à retenir: elle indique l'absence d'Européens dans les sections autres que celles faisant partie des compagnies d'élite et établit que, dans l'esprit du gouvernement, les miliciens ainsi encadrés ne devaient pas prendre part à des expéditions militaires.

Il est vrai qu'on créait en même temps dans chaque chef-lieu de résidence une compagnie d'élite «destinée à marcher pour les expéditions d'une certaine importance, pour les missions les plus périlleuses et à fournir les escortes.»

Les cadres de ces compagnies d'élite devaient comprendre un lieutenant, recruté soit parmi les officiers de l'armée active, soit parmi les officiers démissionnaires ou de réserve: un adjudant; quatre sergents, recrutés parmi les sous-officiers de l'armée active ou parmi les sous-officiers ayant satisfait à la loi du recrutement.

Maintenant, si l'on considère que certaines compagnies comptaient près de 400 hommes (celle de Ha-noï notamment), on trouvera bien petit le nombre des Européens appelés à les encadrer. D'autre part, plusieurs Européens envoyés de France n'avaient jamais servi dans l'armée, et c'est à eux que l'on confiait le périlleux honneur de conduire au feu une troupe indigène.

A l'appui de ce que nous disons plus haut, voici les attributions conférées par le décret aux milices :

- 1°. Garde des résidences;
- 2°. Garde des gouverneurs de province;
- 3°. Garde des phus;
- 4°. Garde des huyens;
- 5°. Garde des prisons;
- 6°. Garde des édifices publics;
- 7°. Service des courriers officiels;
- 8°. Service des postes détachés;
- 9°. Service des détachements en tournée.
- 10°. Transports pour le compte de l'Etat;
- 11°. Escortes et missions admises par les usages de l'administration annamite.

Le décret contenait aussi une clause importante mais qui n'a jamais reçu son application: un officier de l'état-major du résident général ou de l'armée du protectorat devait procéder, à des époques déterminées, à l'inspection des milices.

L'arrêté du 19 juillet 1888 a supprimé la milice et organisé la «garde civile indigène».

Cet arrêté, signé par M. Richaud, contient les dispositions générales du précédent; mais il fixe la durée du service à trois ans. C'est là une grave erreur dont nous avons déjà ressenti les conséquences lors du premier licenciement des tirailleurs tonkinois.

Le gouverneur général arrêtait comme suit la hiérarchie du cadre européen :
Inspecteurs de 1^{re} et 2^e classe;
Gardes principaux de 1^{re}, 2^e et 3^e classe.

Les inspecteurs étaient choisis parmi les anciens officiers de l'armée, à raison des trois quarts des vacances, et parmi les gardes principaux de 1^{re} classe pour le dernier quart.

Les gardes principaux devaient être recrutés parmi les militaires libérés du service actif ou en position de congé renouvelable, les gendarmes, agents de police, gardiens de la paix, etc. etc.

C'est cet *et cætera* qui a donné lieu à des abus criants, car on a vu arriver au Tonkin des gens que leur passé n'avait nullement préparé pour le rôle qu'on leur fait jouer. Parmi eux, il y avait d'anciens huissiers.

Ainsi, il ressort des termes du décret d'août 1886, que les milices provinciales n'avaient pas été instituées en vue d'expéditions militaires contre un ennemi bien armé et souvent retranché dans des positions inexpugnables.

L'arrêté du 19 juillet 1888 était conçu dans le même esprit.

Les milices provinciales, ou la garde civile indigène, devaient limiter leur action au rôle de gardes d'escortes et de service de renseignements. Et, en vérité, si l'on avait suivi un programme, c'est-à-dire délimité la zone dans laquelle devait s'exercer la police du territoire soumis à notre action, en un mot si l'on avait créé une ceinture de police autour du Delta, les conflits qui tendent à amoindrir notre influence ne se seraient pas produits. Tous les tiraillements entre les autorités civiles et militaires proviennent de là. Ajoutez à cela que certains résidents, voulant jouer au soldat avec leurs milices, se sont lancés dans des aventures qui nous ont rendus ridicules.

Avec une administration sérieusement organisée, les conflits n'existeraient pas: le résident se renfermant dans son rôle d'administrateur, concentrerait le service de renseignements, qui a une très grande importance au Tonkin, puis il ferait appel à l'armée c'est-à-dire au commandant de la région pour les opérations militaires, sans s'immiscer dans des détails en dehors de sa compétence.

Le pente dangereuse sur laquelle on a glissé, provient incontestablement de l'importance militaire que les résidents ont voulu se donner. Tenu à l'écart, privé de renseignements quand on lui demandait son concours, le corps d'occupation a manifesté sa mauvaise humeur et a soulevé maintes fois des conflits des plus regrettables. Du haut en bas de la hiérarchie, les autorités civiles et militaires vivaient ainsi et vivent encore à l'état d'hostilité permanente. Comment veut-on que la pacification progresse dans de telles conditions ?

Il faut donc remettre les gardes civils à leur place, dissoudre les compagnies d'élite et les fondre dans un nouveau régiment de tirailleurs indigènes, ou, bien encadrés, ils rendront d'utiles services. Il faut aussi que le gouvernement n'hésite pas devant les mesures nécessaires pour mettre fin à ces conflits qui compromettent nos intérêts.

NÉCROLOGIE.



Nous avons le regret d'annoncer la mort de **M. Léon Besson**, licencié en droit, élève diplômé de l'Ecole des Langues Orientales, Commis de résidence de première classe, décédé le 29 mai 1891, à Ninh-Binh, dans sa 23^e année. M. Besson était parti pour l'Extrême-Orient l'année dernière. En trois ans l'Ecole des Langues Orientales fait des pertes cruelles en Chine et dans l'Annam en la personne de MM. Chantre, Girod et Besson.

Un télégramme annonce la mort de **M. Ernest Millot**, ancien président de la commission municipale française de Shanghai, le compagnon de Jean Dupuis, l'explorateur du Tonkin.

M. Millot est décédé subitement à Vinh (Annam). Il était chevalier de la Légion d'honneur.



BULLETIN CRITIQUE.

Les Voyages en Asie au XIV^e siècle du bienheureux frère Odoric de Pordenone, religieux de Saint-François publiés avec une introduction et des notes par HENRI CORDIER, professeur à l'école des langues orientales vivantes et à l'école des sciences politiques. Ouvrage orné de fac-similés, de gravures et d'une carte (Paris, Ernest Leroux. pp. CLVIII et 602).

Ce magnifique volume fait partie du Recueil de Voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le XIII^e jusqu'à la fin du XVI^e siècle, publié sous la direction de MM. Ch. Schefer et Henri Cordier. L'ouvrage est dédié par l'auteur à la mémoire du Colonel H. YULE, si bien connu pour ses ouvrages ad-

mirables sur Marco Polo, et qui avait promis de son vivant à l'auteur de faire l'analyse de son ouvrage. Malheureusement l'inexorable mort a ravi à la science l'érudit savant anglais, et ce n'est qu'avec une hésitation extrême que nous entreprenons de donner une analyse d'un ouvrage qui a désespéré l'érudition et la critique de savants bien plus compétents en cette matière que moi.

Rappelons d'abord que la relation du voyage d'*Odoric* fut reçue avec défiance par le monde savant. Ce monde était encore ébloui par le merveilleux récit de MARCO POLO, et par le voyage fictif de MANDRILL, et le bienheureux *friar ODORIC* devint pour les Anglais le *liar ODORIC* ¹⁾. Les recherches de YULE, NICHOLSON, BOVENSCHEN

1) Collection Astley IV, 620 Index: "Oderic, friar, Travels of, "A great liar."

et WARNER ont depuis démontré à l'évidence que c'était le compilateur du voyage de Mandeville qui était le menteur et qu'il avait volé la plus grande partie de ses récits à la relation du frère ODORIC.

Nous le voyons donc sur le commandement du pape aller « outre mer pour preschier aux mescreans la foy de Dieu. » L'on ne sait pas s'il a été désigné pour cette mission sur sa propre demande ou sur le choix de ses supérieurs. Il part de *Padoue* au mois d'avril 1318, s'embarque à *Constantinople* ou à *Péra*, traverse la *Mer noire* et arrive à *Trebizonde*. De là il suit la route d'*Arménie* par *Erzeroum* et le mont *Ararat* jusqu'à *Tauris* en *Perse*. Nous le voyons traverser cet empire par la route ordinaire de *Tauris*, *Sulthanyeh*, *Qaschûn*, *Yezd* et *Persépolis*; puis il revient par le *Farsistan* et le *Khouzistan* au golfe *Persique* où il s'embarque à *Ormouz* pour les Indes. En 28 jours il arrive à *Tana de Salsette*; parcourt ensuite la côte de *Malabar*, visite *Fandaraina*, *Cranganore*, *Coulam*, remonte la côte de *Coromandel*, s'arrête à *Su-*

matra et à *Java*, touche au S. de *Borneo* à *Bandjermasin*, se rend de là au royaume de *Tchampa* et arrive enfin en *Chine* à *Canton*.

Il remonte les ports du *Foukien*, entre autres *Zaitoûn* (*Tchang-tcheou*), et du *Tche-kiang*, où il arrive à la capitale *Hang-tcheou* (la *Quinsay* de Marco Polo). De là, il se dirige dans l'intérieur, visite *Nan-king*, puis *Yang-tcheou* et se rend par la voie du grand canal par *Lin-tsing* et *Tsi-ning* jusqu'à *Khan-bâliq*, la capitale du Grand *Khan*, où Odoric demeura trois ans. Il part de la Chine par le *Chânsi*, le *Chensi*, le *Se-tchouen* et le *Tibet*, puis il prend probablement la route du *Badakchân*, *Khorâçân* et *Tauris* et retourne en 1330 par l'*Arménie* en Europe après une absence de 12 ans. Se préparant pour un nouveau voyage, St. FRANÇOIS lui apparut sous la forme d'un vieillard près de Pise, et lui ordonna de rebrousser chemin, car il devait mourir 10 jours plus tard. Il obéit, et mourut dans son couvent d'*Udine* le 14 janvier 1331 à l'âge d'environ 45 ans, et il fut enterré dans l'église de *Saint*

François à Udine. Mais on ne laissa au pauvre frère pas même le repos après sa mort. Son cadavre fut transféré plusieurs fois et repose actuellement dans l'église des Carmélites (Chiesa del Carmine e San Pietro) à Udine. Il ne fut béatifié qu'au 2 Juillet 1755 par Benoît XIV.

Ce que nous venons de dire n'est que le résumé de la discussion critique de l'auteur contenue dans les 63 premières pages de son Introduction. Depuis la page 64 jusqu'à la page 156, M. Cordier nous donne la bibliographie complète des manuscrits et diverses éditions du voyage d'*Odoric*. Il y a 47 Ms. latins, 18 Ms. Italiens, 6 Ms. Français, 2 Ms. Allemands et 13 éditions imprimées. M. Cordier mentionne encore 51 ouvrages sur *Odoric* et 8 ouvrages de bibliographie sur les publications relatives au voyage d'*Odoric*.

Sans copier textuellement le texte d'*Odoric* ainsi que les elucidations qu'en donne M. Cordier, il est impossible de donner au lecteur une idée de la quantité de

labour qu'il a fallu dépenser pour compiler tout ce que divers auteurs ont débité sur les choses miraculeuses racontées par *Odoric*. Le bon frère était un enfant de son siècle, naïf, peu défiant et au plus haut degré crédule; et dans son temps, comme dans le nôtre, il aura fallu mettre devant les yeux du lecteur quelque chose de piquant, d'extraordinaire, quand on revenait de loin. Si l'on raconte aujourd'hui en Europe que l'on vit en Chine de la même façon que chez nous, on est mis de côté comme un animal fort peu intéressant.

Si donc les voyageurs ne mentent pas toujours, ils flattent et exagèrent généralement pour plaire au public.

Quand notre brave moine croit voir dans un couvent bouddhiste à *Hang-tcheou* des bêtes à tête humaine que les prêtres y nourrissaient, il flatte un peu les animaux que les dévots offrent aux couvents et temples bouddhistes et qui y sont nourris jusqu'à leur mort naturelle, la doctrine de Bouddha défendant de tuer aucun être vivant. Nous avons vu nous-même dans le tem-

ple de Honan à Canton une quantité de cochons votifs nourris par les prêtres ainsi que par les visiteurs dévots du temple, qui s'amuse à y donner de la pâture aux animaux, comme nos enfants s'amuse à jeter du pain aux animaux dans les jardins zoologiques.

En faisant la part du merveilleux, nous finiront presque toujours de découvrir le grain de vérité caché sous le voile du miracle. Ainsi Odoric rapporte par oui-dire (Une grande merveille oy raconter et affermer gens dignes de foy, *mais je ne le vi point*) l'histoire merveilleuse des pompoms contenant un petit agneau; histoire qui, d'après les recherches de M. Henry Lee et mes propres recherches dans les sources chinoises, où la même histoire est répétée, doit son origine à une description inexacte de la culture du cotonnier, de l'éducation des chameaux nouveau-nés et de la coutume barbare à Astracan de découper l'agneau de la brebis vivante, recherches que j'ai résumées dans un mémoire lu au 8^e Congrès international des Orien-

talistes à Stockholm, le 4 Sept. 1889.

Cependant il reste encore plusieurs points secondaires à élucider dans la relation d'Odoric. Tel est p. e. le fameux vin qu'il but à *Hang-tcheou* et qui est nommé par lui (ou plutôt dans les divers Mss.) *bigum*, *bygun*, *bigini*, *bigni* ou *vigim* (pp. 302 et 320). M. Cordier croit que le mot est persan, la terminaison *goun* marquant une idée de couleur; et il le compare au vin mongol *tarasoun* que les voyageurs européens, e. a. Rubrouck, nommaient *teracine*; mais Rubrouck, qui compare le goût de ce vin au meilleur vin d'Auxerre, dit expressément qu'il n'en avait pas la couleur; en d'autres mots ce n'était pas un vin de raisin, mais un de ces cidres alcooliques que les Chinois excellent à distiller. Dans le **曲洧舊聞** ou «Anciennes informations du *Khio-wei*» (le *Wei-tchouen* **洧川** actuel, Lat. 34° 18', Long. 111° 45') on trouve une liste complète des vins célèbres de la Chine, et nous y trouvons pour la ville de *Hang-tcheou* le vin «Vert

feuilles-de-bambou», le «Saphir odorant» et le «Vin blanc»¹⁾.

Mais le vin mentionné par Odoric est probablement le vin fait de la datte *Mi-yin* (prononcé anciennement *Bi-im*.) Cette datte croît dans les montagnes du *Tchin-louh*, et on dit qu'en n'en mangeant qu'une seule l'on devient très ivre et ne se dégrise plus pendant l'année entière.

Le célèbre *Tung-fang So* (Mayers Chinese Readers Manual N°. 689), ayant voyagé un jour dans ce pays, en rapporta un muids qu'il offrit à l'Empereur. L'empereur le fit mêler avec toutes espèces de parfums et en fit faire des pilules grandes comme des grains de moutarde. Et chaque fois qu'il réunissait ses

courtisans, il fit dissoudre une pilule dans un *chih* (120 livres) d'eau, qui se transforma en un instant en un vin dont le goût surpassait celui du meilleur vin aromatisé, et qu'on nommait vin *Mi-yin*²⁾.

Yen-poh dit qu'on faisait à *Lieu-kieou* un vin avec du riz trempé à l'eau. On fit mâcher le riz par des femmes et en exprimer le jus avec les doigts; vin qu'on appelait *Mi-ki* (ancienne pron. *bigi*)³⁾. La même chose est mentionnée dans les «Notices ethnographiques du *Tchin-lah*» (Cambodge) où le vin préparé dans la bouche de belles filles, vin qui était distillé en une seule nuit, se nommait «Vin des belles filles» *Mi-jin tsieou*⁴⁾.

Si nous nous rappelons qu'Odo-

1) 杭州竹葉清。又望香。又白酒。

2) 糜飲棗出真陸之山。食一枚大醉、經年不醒。東方朔嘗遊其地、以一斛歸進上。上和諸香作丸、大如芥子。每集羣臣、取一丸入水一石。頃刻成酒。味愈醇醪。謂之糜飲酒。Vide 緝柳編。

3) 琉球造酒則以水漬米越宿。令婦人口嚼、手搓、取汁、爲之。名曰米奇。Vide 偃曝談餘。

4) 美人酒於美人口中含而造之。一宿而成。Vide 真臘風土記。

ric a du prononcer le *g* à l'italienne, son *bigum*, *bygun* ou *bigin(i)* serait écrit selon la transcription française *bijoum*, *bijun* ou *bijin(i)*; et la ressemblance au vin Chinois *Bi-jin* s'établit facilement.

ODOBIC a probablement entendu le nom de ce vin de Mahométans, qui prononcent le *m* comme *b*; ainsi les ambassadeurs de *Schah-Rock* nomment les jeunes gens chargés du soin des chevaux, les *Ma-fou* (馬夫), *bafou* (Cordier, Odoric, p. 418) ¹⁾.

Quant à la transcription du nom des Chinois méridionaux *Mangi* ou *Manzi* par 蠻子, nous avons déjà remarqué en 1867 (Notes and Queries on China and Japan, Vol. I, pag. 91) qu'on doit transcrire le second caractère par 兒 et non par 子. Marco Polo, Odoric e. a. ont entendu ce mot à *Zaitoun* dans le *Foukien*, et l'on prononce à *Tchang-tcheou* (= *Zaitoun*) les c. 蠻兒

Bân-dzi (à Canton *Mân-ji*); tandis que 蠻子 serait prononcé *Bân-tsou* à *Tchang-tcheou* et *Mân-tsz* à Canton.

Or jamais *tsou* ou *tsz* aurait pu devenir en Italien ou en Français *gi* ou *zi*.

Nous ne savons pas encore quel mot est caché sous la transcription *bidun*, nom que donne Odoric aux pygmées de la Chine (pag. 347). L'explication de M. Terrien de Lacouperie par 耀短 *pai-twan* (*Bai-dün*) est inexacte. *Yang-hiung* dit expressément que les gens de *Kwei-lin* nommaient les nains *Pai-tchi*, *Pai-k'iai* ou *Pai-k'ai* ²⁾; mais je ne lis nulle part qu'ils les nommaient *Pai-twan*.

Que ODOBIC a réellement visité les pays qu'il décrit est évident par plusieurs particularités qui, autant que nous sachions, n'ont jamais été mentionnées par d'autres voyageurs. Entre-autres nous mention-

1) Notons en passant que le mot *iam* (poste) dans la même relation n'est pas, comme l'a supposé Pauthier, une contraction de 驛馬 *yi-mà*, poste aux chevaux, [*yi-mà* signifie cheval de poste et Pauthier fait erreur], mais représente le c. 站, prononcé actuellement *tchán*, et qui signifie en effet une station de route, un poste.

2) 桂林謂人短爲耀雉。雉或作婿、亦作訶。[揚子方言]。

nerons à cet égard sa description du système de poste (pag. 374 et suivants). Il dit: «Les coureurs à pié ont une autre manière. Ilz demeurent en ces hostelz attendant pour porter nouvelles quant elles viennent; ces maisons où ces coureurs demeurent ont nom *Chiribo* (variantes *Chideba*, *Chidebeo*) et sont à III milles près l'une de l'autre; quand ils cuerent ilz ont une ceinture pleine de sonnettes et quant ilz approchent à une maison ilz sonnent ces sonnettes; à ce son s'appareillie un autre pour porter ces lettres à une autre maison et ainsi avant, si que on ne peut riens faire en cet empire que ly roys ne sache bien tost». Les ambassadeurs de *Schah-Rokh* nomment ces postes *Kidi-fou*. M. Cordier croit que la syllabe *Ki* représente le mot Chinois 寄 ou 驛, auberge et que *fou* représente le mot Chinois 夫, et fait un reproche aux voyageurs

d'avoir fait d'une profession le nom d'un lieu. Mais les voyageurs ont parfaitement raison. *Kidifou* représente le bureau de poste nommé 急遞舖 *Kih-ti-p'ou* (bureau de prompt rapport, *Angl.* Despatch-office). On en plaçait un à chaque quinzaine de milles, et dans chaque bureau se trouvaient quatre courriers et un maître de poste ¹⁾.

Chacun de ces courriers devait être pourvu d'un portefeuille, d'une garniture de sonnettes, d'une lance ornée de franges, de trois pieds de soie huilée, d'une couverture pour les paquets de poste en soie douce, d'un capuchon et d'un manteau à pluie, d'une canne rouge secrète et d'une carte de retour ²⁾. J'ai rassemblé dans mon Dictionnaire Néerlandais-Chinois, sous le mot *Post* (poste), tout ce que j'ai trouvé dans les auteurs Chinois relativement à la poste aux chevaux et la poste à pied, et l'on voit par

1) 急遞舖每一十五里設置一所。每舖設舖兵四名、舖司一名。

2) 舖兵每名合備什物夾板一副。鈴鐸一副。纓鎗一副。油絹三尺。輦絹包袱一條。箬帽蓑衣各一件。紅閫棍一條。回冊一本。

ce que je viens de citer qu'*Odoric* a parfaitement bien rapporté ce qu'il avait observé.

Par les *Kaigon*, ou tours à signaux, les ambassadeurs de *Schah-Rokh* désignent les 焚 *fung* ou les 燧 *sui* chinois et par lesquels effectivement des signaux par feu étaient donnés d'une tour à l'autre. Le mot doit être mongol.

Comme l'on voit par ces quelques remarques faites au hasard, le dernier mot n'est pas encore dit sur les voyageurs du Moyen-âge en Orient. Si même dans un livre imprimé sur la Chine il y a une trentaine d'années, on lit les mots *feest van den drank* (fête de la boisson) au lieu de *feest van den draak* (fête du dragon) ¹⁾, que d'erreurs de transcription n'y aurât-il pas dans les manuscrits du 13^e ou 14^e siècle. Ces voyageurs n'entendaient généralement pas la langue du pays qu'ils visitaient. Ils comprenaient mal, entendaient mal et transcrivaient par conséquence mal, et encore chacun selon la valeur qu'avaient les lettres dans sa propre langue, ou en substituant une autre

lettre quand sa langue n'en avait point pour rendre le son entendu. Nous devons les noms *China*, *Chine*, *Xina*, *Tjina* à l'incapacité des Anglais, Français, Portugais et Malais de prononcer le *Ts* au commencement du mot *Tsina*.

Ces voyageurs du moyen-âge auraient pu nous éviter un travail terrible, s'ils avaient bien voulu ajouter à leurs transcriptions de noms et de mots les caractères Chinois. Aucun doute n'aurait alors été possible, et le fastidieux ouvrage auquel leurs éditeurs ont voué leur temps, leur science et leur énergie aurait été de beaucoup abrégé.

Nous félicitons cependant M. Cordier d'avoir pu mener à bonne fin une entreprise aussi ardue; son livre sur *Odoric de Pordenone* restera un »Standardwork". L'exécution typographique est excellente et fait honneur à Mess. Burdin à Angers.

Nous n'avons qu'à signaler quelques petites erreurs dans les caractères Chinois.

Par une faute d'impression très commune, nous lisons pag. 416,

1) Edition hollandaise, pag. 277, de la Description de la Chine par Miss Corner.

ligne 3: 嶺比 au lieu de 嶺北
 et ligne 6: 江比 au lieu de 江
 北 et à la page 414 on trouve
 開子府 au lieu de 開平府.

L'ouvrage est complété par un
 index alphabétique très complet et
 une carte de l'Asie dressée par
 l'auteur pour indiquer les points
 de repère du voyage du bienheu-
 reux frère *Odoric*.

G. S.

Lehrbücher des Seminars für
 Orientalische Sprachen in Berlin.
 Band 4. Stuttgart und Berlin, W.
 Spemann, 1891. *Japanisches Lese-
 buch, Märchen und Erzählungen
 in japanischer Umgangssprache und
 lateinischer Umschrift nebst Anmer-
 kungen und Wörterbuch* von HER-
 MANN PLAUT.

Dieses neue, für die Schüler
 des Orientalischen Seminars be-
 stimmte, Lehrbuch füllt eine längst
 gefühlte Lücke aus. Die japani-
 sche Litteratur ist zwar sehr reich-
 haltig, doch fehlt es ihr eben an
 Büchern in der Umgangssprache,
 eine natürliche Folge der Vernachlässigung der eignen Sprache

zu Gunsten der Chinesischen Spra-
 che welche als klassischer galt.
 Ein gebildeter Japaner denkt und
 schreibt im Geiste China's.

Selbst die jetzige Neuerungs-
 wuth der Japaner, sich die euro-
 päischen Wissenschaften anzu-
 eignen, und ihre Unterrichts-
 anstalten auf europäischem Fuss
 einzurichten, hat doch das Stu-
 dium der Sprache ihrer früheren
 Lehrmeister kaum beeinträchtigt.
 Das Chinesische bleibt seinen Ein-
 fluss auf die wissenschaftliche
 Litteratur, die amtliche Sprache
 sowie den einfachen Briefstil be-
 haupten. Da sich die japanische
 Sprache sogar weniger zweckmäs-
 sig als die chinesische erwiesen hat
 die mit der europäischen Cultur
 eingeführten neuen Begriffe und
 Ausdrücke wiederzugeben, so haben
 die Japaner dazu wohl die Chi-
 nesishe Sprache wählen müssen,
 deren Einfluss sich deshalb noch
 mehr gesteigert hat.

Ausser ein Paar in der Um-
 gangssprache geschriebenen No-
 vellen, hat Herr Plaut sich also
 damit begnügen müssen die Lese-
 stücke nach in der Schriftsprache

geschriebenen Büchern, zu bearbeiten oder zu übertragen. Andere hat Herr Plaut nach den mündlichen Erzählungen befreundeter Japaner niedergeschrieben.

Wir brauchen nicht daran zu erinnern dass die Grammatik der Umgangssprache sehr von der der Schriftsprache abweicht; nicht so leicht ist es jedoch eine Grenze zu ziehen betreffs des Wortschatzes. Je gebildeter der Mann ist mit dem man spricht, desto mehr Chinesische Worte kann man ins Gespräch einfließen lassen. Es ist sogar sehr *chic* wo möglich reichlichen Gebrauch dieser Wörter zu machen da es zeigt dass der Redende eine klassische Erziehung gehabt hat.

Es geht ihnen wie unseren Gelehrten im Mittelalter mit dem Latein, wovon Hüon im Oberon schon zeugt:

»Sie disputirten oft bei einer Flasche
[Wein,
»Doch, wenn das letzte Glas zu
[Kopf zu gehn begonnte,
»So mischten sie so viel Latein darein

»Dass unser einer kaum ein Wort verstehen konnte" 1).

Das Chinesische vertritt noch heut zu Tage in Japan die Stelle, die das Lateinische noch bis vor Kurzem in Europa einnahm. Die Kenntniss davon zeugt von der klassischen Bildung des Sprechenden.

Die Lesestücke sind in der von der *Rōmaji-kai* (羅馬字會) eingeführten Transcription romanisiert, mit der von Prof. Dr. Lange eingeführten Änderung, dass für die Vokale *i* und *u*, wenn dieselben stumm oder wenig hörbar sind, ein Apostroph gesetzt ist. Herr Plaut schreibt jedoch *fu* statt *f'*.

Es wäre wirklich wünschenswerth wenn diese Transcription nicht allein bei uns, sondern auch in Japan allgemein eingeführt würde. Dieser Wunsch wird jedoch noch lange ein frommer bleiben da dem Japaner seine, seit Jahrhunderten Bürgerrecht erlangt habende, modificirte Chinesische Schrift zu geläufig geworden ist, als dass er sie sobald über Bord werfen wird.

1) Wieland's Oberon, 2. Gesang: 24.

Dem Lesebuch ist ein Japanisch Deutsches Wörterbuch angehängt, das sich dem Japanisch Deutschem Wörterverzeichnis von Dr. Lange's »Lehrbuch der Japanischen Umgangssprache« an-schliesst. Der Schüler der Japanischen Sprache darf Herrn Plaut dankbar sein für seine mühsam zusammengetragene, hübsche Auswahl von Lesestücken.

G. S.

Die Sprachwissenschaft, ihre Aufgaben, Methoden und bisherigen Ergebnisse, von GEORG VON DER GABELENTZ. (Leipzig, T. O. Weigel Nachfolger, 1891).

Wenn wir auch darauf verzichten müssen aus der Fülle des in genanntem Werke gegebenen Materials, unseren Lesern etwas vorzuführen, so können wir doch nicht umhin die Aufmerksamkeit auf dieses Buch zu lenken, das durch seinen Titel eigentlich etwas anderes erwarten lässt als es wirklich enthält. *Philosophie der Sprache* wäre, glaub'ich, ein mehr bezeichnender Titel gewesen; es

behandelt doch hauptsächlich die vermuthlichen oder gemuthmassten Bildungselemente des menschlichen Sprachvermögens.

Das Werk ist in vier Bücher vertheilt, wovon das erste Buch Begriff, Aufgaben, Stellung und Anregungen zur Sprachwissenschaft behandelt, und ein Capitel der Schulung des Sprachforschers gewidmet ist.

Das zweite Buch handelt über die einzelsprachliche Forschung, nämlich was Sprache, Dialekt oder Unterdialekt bedeute, weiter über Sprachkenntniss und Spracherlernung, die einzelsprachliche Grammatik und das Wörterbuch, die Sprache und Schrift.

Das dritte Buch behandelt die genealogisch-historische Sprachforschung, sowohl die äussere Sprachgeschichte als die innere. Hernach die sprachgeschichtlichen Mächte, den Bedeutungswandel, die Verluste und Neuschöpfungen, die Sprachmischung, nebst einem Satze über die Wurzeln der Sprache.

Das vierte, fast rein philosophische Buch, bespricht die Auf-

gaben der Sprachwissenschaft, die Grundlagen des menschlichen Sprachvermögens, den Inhalt und die Form der Rede, die Wortstellung, Betonung und Ausspracheweise, die Sprachwürderung, Sprachschilderung, allgemeine Grammatik, und Wortschatzkunde.

Über alle diese obengenannten Fragen hat der Verfasser seine Gedanken gehen lassen um sie, wie er uns selbst mittheilt, nach Maassen sie ihm reif erschienen, nieder zu schreiben. Schon eben deshalb lässt sich darin kein System erwarten, und ist es geradezu unmöglich, ohne in extenso zu citieren, seine Ansichten zu besprechen, die auch überhaupt meist subjectiver Art sind, und welche Einige annehmen, andere dagegen anzweifeln werden. Jedenfalls empfehlen wir jedem Sprachforscher das Buch als eine anregende, selbstständig ausgesprochene und entwickelte Arbeit.

G. S.

Die Sammlungen aus Korea im ethnographischen Reichsmuseum zu Leiden, von J. D. E. SCHMELTZ,

Conservator am ethnographischen Reichsmuseum zu Leiden (Internationales Archiv für Ethnographie, Bd. IV, 1891, Ss. 45—65, 105—138, mit drei Tafeln und Illustrationen im Text; Leiden, P. M. Trap).

As is well known to students, DR. VON SIEBOLD was the first European who brought to Europe (Holland) a scientifically chosen ethnographical collection from Japan and circumjacent countries. This collection formed the nucleus of the present ethnographical Museum in Leiden, which has been ever growing since, and possesses now a wealth of ethnographical material which the actual buildings can no longer contain, as they have become too narrow for the purpose. It is to be hoped that the Netherlands Government will soon erect a building worthy of the costly ethnographical collections brought together by the industry, munificence and disinterestedness of so many savants and amateurs.

Among the collections brought together by VON SIEBOLD, was also

a fine collection of objects from Corea; part of which was described by VON SIEBOLD and HOFFMANN. For many years this was the only source of information we possessed for this curious country, and only of late we owe some new notions respecting Corea to the hand of LOWELL, GRIFFIS, KOIKE, KEMPERMANN, KRAUS, etc.

VON SIEBOLD'S original collection of Corea was completed by the collection formerly in the Curiosity-cabinet in the Hague, by a collection bought in Corea by Mr. F. KRAUS at the request of Mr. SERRURIER, the director of the Museum, by some presents made by the former Chinese ambassador LI FANG-PAO, and a large collection sent by Mr. J. RHEIN, secretary of the Netherlands Legation in Peking.

The zealous conservator of the ethnographical Museum, Mr. J. D. E. SCHMELTZ, has given us in the 4th Volume of the «Internationales Archiv für Ethnographie» a very complete and accurate description of these corean objects illustrated with numerous woodcuts in the text and

three finely-coloured plates at the end. The description is divided into 12 sections: Food, narcotics and medicines; Dress, ornaments and toilet; Houses and furniture; Hunting and fishing; Agriculture and cattlebreeding; Means of intercourse and conveyance; Trade; Industry; Arms and implements of war; Constitution, jurisprudence, ceremonies by coming to puberty and marriages; Art and industrial arts, music, dancing, games; Religion and festivals, science, instruction.

A special article treats of the corean ornamental decorative art; whilst the 4th part contains the conclusions drawn by the author from the described material respecting the ethnographical position of the Coreans.

It is impossible to make a selection from the rich material so ably described by Mr. SCHMELTZ, and we must refer our readers to the work itself, which is well worth reading, as it does not only contain a faithful description of the objects, but a mass of ethnological, philological and ethical remarks illustra-

ting the description, carefully selected by the author from the best sources upon the subject.

By a mistake of the printer, the character 貴 on page 132 has been placed upside down, whilst the engraver has made the classifier 示 of the ch. 福 upon the same page too short. Instead of the words «Fig. a = Glück» on the 22^d line,

the words «Fig. a = langes Leben» ought to be substituted.

The plates, splendidly executed and surpassing all other specimens of chromolithography produced in Europe, testify to the ability of the chromolithographic establishment of the publisher.

G. S.

NOTES AND QUERIES.



3. The Chinese title of the novel translated into Javanese and analyzed p. 150 of last number, is probably the 說唐仁貴傳 *Shwo T'ang Jin-kwei chwan*, mentioned by the late MAYERS in «Notes and Queries on China and Japan» Vol. I, p. 120; a novel treating of the adventures of 薛仁貴 *Sih Jin-kwei*.

4. In the Chinese Recorder of April 1891, page 190, the following notice appears: 本行自今年正月爲始、凡遇禮拜之日暫停生理。餘日照常交易。特此佈知。復利行啟 which is translated by:

«Notice is respectfully given that our firm commenced business on the first month of the present year. We close on Sundays, but are open every other day of the week for the transaction of business. Hok Lee and Co.»

Instead of by:

«We herewith give special notice that to begin with the first month of this year, our business will rest during the Sundays, whilst it will be carried on as usual on the other days».

As the translation given in the Recorder runs, it would seem that the Hok Lee firm only began business in 1882; which firm, we however understand to have existed much earlier.

G. S.

ON THE CAUSES OF ANTIPHRAISIS IN LANGUAGE

BY

G. SCHLEGEL.

(Read before the 9th International Congress of Orientalists held in London
1 to 10 Sept. 1891).



We think it was father **De Prémare**, of the former Jesuit mission in Peking, who, more than a century ago, brought to notice the curious feature of antiphrasis, or opposite meaning of one and the same word, in the Chinese language. In his »Notitia linguæ Sinicae», translated by J. G. BRIDGMAN in 1847 into English, he says (p. 298):

»Many characters have evidently an opposite signification. This figure is denominated *antiphrasis*; e. g. *luán* 亂 properly signifies »to create disorder, but its figurative meaning is the same as *chi* 治 and *li* 理, »to govern wisely” and »to arrange in order”. *Lwán-shin* 亂臣 is a faithful subject who assists in maintaining the authority of government. *Tuh* 毒 properly signifies »to poison”, and in the *Yih-king* it signifies the same as *Yang* 養 »to nourish”. *Ku* 蠹 is properly a vessel corroded by three insects *chung* 蟲, and metaphorically it denotes »to wash” and thus to restore a vessel to a good condition. *Ts'ing* 清 signifies pure and clean, and by antiphrasis it denotes a watercloset”.

In 1885, Carl Abel treated in his »Sprachwissenschaftliche Abhandlungen”, VIII pp. 313—367, of the antiphrasis of primitive

words (über den Gegensinn der Urworte), giving a list of Egyptian examples of antiphrasis occupying 3 pages, one of Indo-european ones occupying 4 pages and one of Arabic ones occupying 16 pages.

He tried to find the causes of this curious feature, but without much success. None of the causes he mentions, as fortuitous resemblance of two roots of opposite meaning, distinction made in speaking by a gesture of the body of the speaker, the incapacity of primitive man to conceive abstract ideas unless by contrasts, as e. g. not being able to conceive the idea of *light*, except when passing out of the *dark*, etc., are sufficiently striking, and none of them have been demonstrated.

Now it is quite sure that primitive man did not think in such a subtle way as we are wont to do now. If one and the same word has got exactly opposite meanings, it has come on »quite naturally” and not by subtle reasoning. Such opposite meanings may come by taking the word in its active or passive form, by euphemism, by ironical metaphor, and especially because the rootword for the two opposite meanings of a word meant primitively something else from which both significations naturally derived.

Let us take e. g. the Indo-european root *dhigh* »to stab, to dig”. Its derivates are in German *Teich*, *Deich*, in Dutch *dijk*, in English *dike*. Now, in German, *Teich* means a pond and *Deich* a dam, whilst in Dutch and English the word *dijk*, *dike* has only retained the signification of a dam. However, in certain parts of England a narrow ditch between fields is still called a *dike*.

The opposite meaning has come very naturally to the word. The root *dhigh*, still preserved in the chinese word 剔 *thik* (to pick bones, to stab, to dig out) means primitively »to dig out”. Now, when digging out the ground in order to make a pond, the earth dug-out is thrown up to the side of the pond, where it forms a wall or dam. The consequence was that the root *dhigh* got the double

meaning of the hollowed-out earth and of the thrown-up earth, for digging and throwing up are inseparable actions. In Chinese 剔剔 *thiao thik* means to cut, as with a graver, so that the Latin *fig-ûra* (figure, form), *fig-ulus* (a potter or former) are properly derived by Fick ¹⁾ from the same root; for in order to cut a human or other figure, or to make a pot, it is necessary to dig out the wood, stone or clay of which figure and pot are to be formed. We have a similar example in the Chinese language in the root 掘 *khut*, which means 'to dig, to excavate', when the determinative *hand* is added to the root. It means a hollow cave when written with the determinative earth (掘) or cavern (窟); an abrupt mountain when written with the determinative mountain (崛); *khut khi* (崛起) means 'thrown-up high', 'to rise abruptly'. In Holland the canal between a street is called a *gracht*, a word anciently written and pronounced *gracht* and a derivative from the verb *graven* (to dig). Thus *gracht* means 'the dug-out'. But the street itself is also called *gracht* exactly as the dug-out pond and the heaved-up earth from the pond are both called *dijk*, *Teich*, *Deich*. The wall of masonry which embanks the canal is called in Holland *wal*; but the proper meanings of the words *wal* and *gracht* are so mixed-up in the minds of the common people, that a servant girl in Amsterdam will say that she emptied out her pail of dirty water from the *gracht* into the *wal* (i. e. from the canal into the wall, instead of from the wall into the canal).

M. Abel rightly juxtaposes the words *blac* (Angl. sax.) *black* (English), *bleak* (pale, greyish), the Angl. Saxon *blican*, to glitter, *blac*, pale. But why do these words have an opposite signification? It is clear that the English *black* and *bleak*, as the German *bleich* (pale) and the Dutch *bleek* (pale) must have derived from two

1) Indogerm. Wörterbuch p. 102 ✓ *dhigh*; Etymologische Beiträge in Zeits. für vergl. Sprachforschung, 1873, p. 102—105.

separate but allied roots *blic* and *blac*. But both roots must be reduced to one: *bic* or *bac*, meaning originally 'to bake, to burn'. In this form we find it back in the Chinese 燭 *pik*, anciently pronounced *pik*, but in an earlier period *bak*, as we have shown in our 'Sinico-Aryaca' (p. p. 31 and 87, 95), meaning originally 'to spread as fire', 'fire spreading'; a root-word corresponding to the Sert. *bhak* + *ta* (cooked), probably not from a root *Bhaj*, but from an ancient root *pach* = *pak*. Now fire not only *shines*, but it also *charres* and *blackens*. We get the dental *r* inserted in the words *bhr̥ij* and *bhr̥aij*, 'to parch, to fry, to boil'; and allied to these are the Indo-european words *blik*, *blaik*, *blikum*, to shine, to become pale; *blika* and *blikja*, shine, lustre²). Now, what is shining is *white*, but the wood burnt by the shining fire is *black*, and the opposite meanings appear as a natural consequence.

In dutch printing-offices, the compositor calls *wit* (white) the black leaden spaces serving to separate the words in printing, because, being shorter than the lettertype, they do not receive the ink and therefore leave a blank upon the corresponding place of the printing-paper. In this case the opposite meaning derives naturally from the inverse effect the *black* space has upon the *white* paper.

The german word *Boden*, meaning as well the groundfloor as a loft or garret, derives its opposite significations from the fact that the groundfloor of a house, as well as the uppermost part of it, are both boarded with deals. The groundfloor is now distinguished in German from the loft by the name of *Fussboden* (footfloor); but the primary meaning of a boarded floor is still retained in the german words *Tanzboden* (dancingroom), *Heuboden* (hayloft), *Kornboden* (corn-floor) etc.

Many languages have no different words for 'to buy' and 'to sell', although one would think this to be a great difference. This

2) Fick, Indog. Wörterbuch pp. 133 and 825.

is, however, not the case, as the seller is also buyer; he sells to others what he has himself bought from others. In Dutch, the word *koop* (buyer) has both significations: a *wijnkoop* or *houtkoop* is not a *buyer* of wine or timber, but a *vendor* of it.

In Chinese, the word for buying and selling is *mai*, only distinguished by a different tone; *mai* (to buy) *mai* (to sell). Even the character for the last word 賣, now written 賣, is composed of the character *mai* 買 'to buy' with the ch. 出 *chhut*, 'to out' *) — to emit again the bought article.

In Latin the word *hostis* meant 'a stranger, a guest', and also 'an enemy or foe'. The word is allied to the Gothic *Gasts* and Anglo-saxon *Gest* (a stranger or a guest) and the word is generally derived by etymologists from the Skt. *ghas*, 'to eat' †).

The transition is not difficult: the stranger may be a good guest or he may be a bad one — an enemy. The word has in modern german languages very often a less reputable meaning.

In Danish, *gast* is a rough sailor, called in Dutch a *varengast* (a seafaring guest); in German 'ein schlimmer Gast' or 'ein böser Gast' means an undesirable visitor, a bad customer. Likewise, in Chinese, the word *khik* (客) means a guest, a customer, a stranger, but also a squatter or marauder. A *paou khik* (暴客) or 'wild guest' is a robber; a *tsz khik* (刺客) or 'stabbing guest' is an assassin.

In Chinese, the character *fung* (縫) means 'a seam of a garment' and, as a verb, 'to sew, to seam'; but at the same time it also means 'a chink, a crevice or a seam in timber'.

Show fung (手縫) means the interstices between the fingers; *chhi fung* (齒縫) the intervals between the teeth.

*) 賣从出从買, *Khang-hi's* Imp. Dict. i. v.

†) Benfey, Skt.-Engl. Dict. p. 283 a; Diefenbach, Gothisches Wörterbuch II, 393.

Shan fung (山縫) means a cleft in the hills, where a road or stream comes through. In this word the opposite meaning originated out of the fact that a cleft or crevice, even when closed up by a seam, always remains visible; the seam itself indicating the former cleft. This is evident by the Chinese expression *chē fung* (銜縫) »to join a seam»; *hō pan chē fung* (合版銜縫) means »to join together two boards and unite their seams», though the ch. *chē* (銜) has properly the meaning of »to cut” or »carve”⁵⁾.

To the same category belong the characters 矚 *li* »the eyes open, to look at” and 瞽 *li*, »the eyes shut”, because even when shutting the eyes, the cleft or slit remains visible. I have explained the double meaning of the root *li* or *ri* at length in my *Sinico-Aryaca* (p. p. 169 en 170).

The chinese ch. *Chhow* (臭) means at the same time *fragrant* and *stinking*⁶⁾. It meant primitively only *smell*, and a smell may be bad or good; »this flower *smells*” means that it is fragrant; »the corpse *smells* already” means that it stinks.

As Prémare already remarked, the ch. *lwán* (亂) means rebellion and well-governed. In the *Shooking* we find it in this sense in the »Counsels of *Kaou-yaou*”: 亂而敬 *lwán ri king* »aptness for government combined with reverence”; in the »*Pwankang*”: 亂政 *lwán ching*, »the ministers of government”; 亂越我家 *lwán yueh ngo kia* [God has] secured the good government of our empire; in the »Announcement concerning Lo”: 四方迪亂 *sz fang chik lwán*, »order has been initiated throughout the four quarters of the empire; in the »*Timber of the Tsze-tree*”: 王啟監厥亂爲民, *wang khi kien kiueh lwán weī mìn*, »when sovereigns appointed inspectors,

5) 銜刻也, *Khang-hi*, Imp. Dict.

6) 臭惡氣也。又香也, *Khang-hi*, Imp. Dict.

they did so in order to the government of the people"; in the »Establishment of Government": 丕乃俾亂 *p'ei nai pi ludn*, »let us greatly employ them in the government".

All this may at first sight seem rather unintelligible; but this is only seemingly so. The first meaning of the ch. *ludn* is »entangled 7), as the lines of a fishingnet". Now whatever is entangled has to be disentangled before it is fit for use; the momentary entanglement doing, however, no prejudice to the primitive usefulness of the thing. *Disorder* is only a negation of *order*, and when order has been reestablished, no vestige of the disorder remains.

The next character will show this contrast still better. The chinese ch. 讓 *jang* means »to cede, to yield, to recede from one's rights" and, at the same time, »to reprove, to wrangle and scold, to recriminate", meanings as antagonistic as possible.

The Chinese are proverbially a very polite people; no guest will take precedence before the other; even when he has a superior right, he will not take the seat of honor or the superior seat before a good deal of recriminations, excuses, refuses etc., whilst the host, from his side, prays, induces, nay even forces his guest to accept of it. A stranger, not understanding Chinese, and hearing two Chinese trying to outvie each other in polite recriminations and debates, would very likely mistake it for a squabble or dispute, so loud are the voices and so lively the gestures of the speakers.

Thus the *jang* of disputing and of waiving sounding exactly the same, the word got the two opposite significations it now possesses. In fact, *jang* means originally »confusion" as is apparent from other characters in which it enters as a phonetic. So e. g. combined with *hair* 囊, it means »disheveled hair", »the hair in the utmost con-

7) 亂紊也。 Vide Shooking, Pw'an-kang 若網在綱有條而不紊。

fusion"; combined with *earth* 壤, it means ›the thick mass": *t'ien-hia jang-jang* (天下壤壤) means ›the crowds of people in the empire", ›the land's confused multitude"; combined with *hand* 攘, it means ›to embroil"; combined with *water* 攘, it means ›muddy, troubled water"; combined with *grain* 穰, it means ›the luxuriant confusion of a field of corn"; combined with *divinity* 禳, it means ›to deprecate evil": i. e. to mutter confused prayers in order to avert a calamity"; lastly, combined with *word* 讓 or *mouth* 嚷, it means properly ›confused speech", which is just as well heard when people *waive* their rights or *quarrel* for them. In Chang-chow, near Amoy, the noisy brawling of a multitude is still called *jiáng*.

To take another example: the ch. 挾 *hiéh* means ›to help, to support, to cherish" and, in opposition to these meanings, also ›to extort, to squeeze". The ch. is composed of an arm (手 *shou*) and *kiah* 夾 as a phonetic element, but which itself has the same meaning as its derivatives and originally meant ›to take or press under the arm". Now when we take up a person under the arm, we help and support him and, of course, we do so because we cherish him. But when we press him a little more forcibly, we will pinch and squeeze him, and so will procure him pain instead of relief. From this physical squeezing to the tropical idea of extortion the distance is not far, and the apparent antiphrasis is easily explained. To *press* a man's hand is a sign of affection, but to *press* him for the naval service cannot be said to be done out of friendship for the man.

In the same way the ch. 忍 *jin* has the opposite significations of ›to bear or suffer patiently" and of ›harsh, harshhearted, to give way to anger"; *jin khi* (忍氣) means ›to repress one's anger", but *tsing hwai jin-jin* (情懷忍忍) means ›his feelings will not suffer it".

If we look at the composition of the ch. *jin*, we will see that

it is composed of a *heart* (心) and a sharp weapon (刃) i. e. a heart pierced by a dagger stifling its pain (如刀刺心忍意也). The primitive meaning is thus clear enough, and the secondary is a natural derivative of the first. A man able to stifle in his heart the stab he has got, is a *strong* man, a *hard* man; and a man who is hard for himself, will very often be also hard for others, as he expects in them the same fortitude he himself possesses; and so it has come to pass that the synonymous compositum *tsên jin* (殘忍) means *cruel*. Transferred to a moral sense, the »suffering” becomes »brooding”; the heart becomes »pent-up” as the popular saying goes. Now a heart pent-up and brooding over its griefs, is prone to burst out some day or other and give vent to its feelings. Patience is not endless, and the too long compressed feelings burst at last with an explosion of anger.

The ch. *e* 易 means »easy, negligent, indifferent”⁸⁾. How has it come at the same time to the opposite meaning of »to pay minute attention to”? Confucius uses the word in this sense in his *Analects* (III, IV, 3) 喪與其易也寧戚 *Song yü ki e ye, ning ts'ih.* »In the ceremonies of mourning, it is better that there be deep sorrow, than a minute attention (to observances)”.

But we must first look out for another meaning the ch. *e* has got, before being able to arrive at the meaning in which it is used by Confucius. In the *Book of Ceremonies*⁹⁾ the ch. *e* is used in the sense of »to cut away, to clear away: 易墓 *e mu* means there to clear the old graves of weeds and trees¹⁰⁾. Mencius said (*Book VII* pt. I, chap. XXIII): *e ki tien ch'ow* (易其田疇), »Let it be seen that their fields of grain and hemp are well cultivated.”

The adjective *easy* is derived from the substantive *ease*, and this

8) 易略。易怠。 9) 禮檀弓。

10) 易謂芟治草木。

occurs in English in a verbal form meaning to »alleviate, to lighten”. In weeding well the fields, in removing carefully the herbs which would choke up the good grain, the growth of the corn is quickened, the field is *easied*, and therefore another passage in Mencius (Book I pt. I Chap. v, 3) 深耕易耨 *shin king e nau*, »to plough deep and to ease (the field of) weeds”, has been rightly translated by Legge »to plough deep and carefully to attend to the weeding”.

Once the metaphor established, the opposite meaning of »to pay minute attention to” became so attached to the ch. *e*, that it was universally made use of in opposition to its primary meaning of easiness or negligence.

Again the Chinese ch. 往 *wang*, meaning primitively »to go to, to go away, to depart”¹¹), has come to get the meanings of »past, gone, formerly”¹²). *Wang jih* (往日) are »bygone days”. But when one goes to another place, one follows a forward direction, and goes to a place one has not yet reached, which lies before us. So in the question *ho wang* (何往) or *na-li wang* (那裡往) »where are you going”? and in *hiang wang* (向往) »the intention, the design, the direction one’s thoughts take”, the future is meant, and thus Wells Williams rightly gives in his Dictionary (p. 1044) the meaning of »the future” to the ch. *wang*; for you may go forwards as well as backwards with your thoughts. In n°. 16 of the Sacred Edict of emperor *Yung-ching* we read the phrase 自今以往 *tsz kin i wang*, »from this day and in the future” (henceforth”).

The ch. 矯 *kiao* is defined by lexicographers to mean »to straighten, to correct what is wrong” and also »to falsify, to simulate, a dissembler”; properly it means »to bend straight what is crooked”¹³).

11) 往之也、行也、去也。 12) 往昔也。

13) 使曲者直爲矯。

So in the sentence 民彌惰怠將何以矯之 *Min mi to-tai, tsiang ho-i kiao chi*, "when people are indolent and lazy, where-with shall we correct (straighten) them?" Now what may be bent straight, may just as well be bent crooked, or twisted; a fellow who twists himself in order to obtain his ends is, of course, a dissembler, a simulator or falsifier, and the opposite meaning of *kiao* is easily established.

The ch. *Nien* (踈 or 蹠) in Chinese means "to cast out" and "to connect".

If we go back to the primary meaning of the ch., we'll find that it means "to tread upon, to stamp with the foot" ¹⁴). By so doing, I drive out the thing I am treading or stamping upon, and the meaning "to cast out, to drive away" is obtained. But when I tread in another man's footsteps, I follow up his proceedings and establish a connection between him and myself. I become a continuer of what he has done before me, and in this way the meaning "to connect one's proceedings" ¹⁵) becomes naturally attached to the character *nien*.

Such an opposite meaning is still stronger exemplified in the chinese ch. 投 *t'eu*, meaning "to cast off, to reject" and "to join, to consort with". You may cast away a man's bones to the dogs (投與狗骨); you may throw yourself into a well *t'eu tsing* (投井) and you may throw yourself into the ranks of the army *t'eu kiun* (投軍) enlist therein or *join* the army.

When in despair, you may throw yourself upon the mercy of a cord *t'eu hwan* (投纜); or, when defeated in battle, throw yourself upon the mercies of your enemy *t'eu hiang* (投降); but you may

14) 蹠蹈也。踐也。

15) Medhurst, Chinese and English Dictionary.

also cast your cares upon another man's trust *t'eu t'oh* (投託 »to confide to anyone"). All these so opposite meanings are born naturally enough, if we only first grasp the embryonic meaning of the rootword, out of which two quite opposite bymeanings may sprout.

The Chinese proverb rightly says:

- »Among the fruit of one and the same tree, we find sweet ones
and sour ones;
»Among the progeny of one and the same mother, we meet worthless
and excellent sons" 16).

These few examples may give us a hint how to search for the opposite meanings of one and the same word. But by far the greater part of antiphrasis is due to two mighty agents in speech: **Euphemism** and **Irony**.

If the Dutchman calls the most secluded and ugliest room in his house — the watercloset — his »best room" (bestekamer) it is only done for the sake of euphemism. For the same reason the Chinese call this place *Ts'ing* (閤) »The Clean"; not as the Chinese lexicographers say because a privy wants perpetual cleansing 17), but because it sounds well to call the *dirtiest* place in the house the *cleanest*, just as a Dutchman calls the *worst* room his *best* room. For, in general, people dislike to call ugly things by their real name. We will only quote the word »inexpressibles" whose real name no well-bred Englishman will take in his mouth, though he sometimes freely dispenses therewith, under pretence of walking in scotch costume.

16) 一樹之果有酸有甜。一母之子有愚有賢
Davis, Chinese Maxims, N° 12.

17) 厠古謂之清者、言污穢常常清除也。

In German »eine *saubere* Dirne" may mean a neat girl, and, ironically, a nasty girl. »*Sauberes* Wetter", meaning fine weather, gets sometimes the meaning of nasty weather. When I say to a fellow »you'r a *nice* boy", I mean to tell him that he is exactly the counterpart of *nice*. The word *knave* was formerly a very honorable designation, and the four squires in the royal game of cards were called *knaves* or lads (German *Knabe*, *Knappe*); nowadays the word means »a villain, a rascal". The german *Bube* means to the present day »a boy" and »a rogue or convict", which latter signification alone has remained attached to the Dutch *boef*, which in former times had not this ignominious signification.

The *Mähreschalk* or horse-boy has risen from a groom to be a marshal or high military commander. Only the french *maréchal ferrant* reminds us of his humble origin. The second part of the word *Schalk*, which entered formerly into several official titles, and meant nothing but a servant, has become degraded by irony to the meaning of *wag*, *scamp* or *rogue*.

In German the word *Dirne* means as well a decent lass, a maid, as a quean or harlot, exactly as in French the word *fille* has a reputable and a disreputable signification.

Likewise, in the Canton-dialect, the name *ló keú* (老舉) »an old graduate", formerly a honorific appellation, is now only applied to prostitutes, who have taken their degrees in vice; and as the expression has become too vulgar for decent ears, they are called *màn-ngau* or »literary cows", from the component parts of the character *keú* abbreviated to 拳.

By searching well, many more examples could be adduced, but we only intend to draw the attention of savants to this most interesting part of linguistic study, which opens a vast vista to the enquiring mind.

JEAN DE MANDEVILLE ¹⁾

PAR

HENRI CORDIER.



Cette publication remarquable qui met au point, si je puis m'exprimer ainsi, la question de Mandeville, n'a pas été suffisamment connue dans le monde savant français, et je ne sache pas qu'elle ait eu en Angleterre, sauf dans deux publications périodiques estimées ²⁾ et dans le monde spécial de la bibliophilie l'accueil qu'elle méritait.

Il est bien entendu pour le grand public et même pour quelques autres que Jean de Mandeville, chevalier anglais, natif de St. Albans, passa « la meer lan millesme ccc^{me} vintisme et secund, le iour de Saint Michel » ³⁾ et qu'il a voyagé depuis dans l'Asie entière au XIV^e siècle, que pour se reposer de ses fatigues il écrivit dans la retraite le récit de ses voyages, et enfin qu'il mourut le 17 Novembre 1372 à Liège où il fut enterré dans l'église des Guillemins.

1) The Buke of John Maundeuill being the Travels of Sir John Mandeville, knight 1322—1356, a hitherto unpublished english version from the unique copy (Egerton Ms. 1982) in the British Museum edited together with the French text, notes, and an introduction by George F. Warner, M. A., F. S. A. Assistant-keeper of Manuscripts in the British Museum. Illustrated with twenty-eight miniatures reproduced in fac-simile from the additional MS. 24,189. Printed for the Roxburghe Club. Westminster, Nichols and Sons, MDCCCLXXXIX, gr. in-4°, pp. XLVI+232+28 miniatures.

2) *The Academy*, Sept. 6, 1890; notice par Alfred W. Pollard. — *Edinburgh Review*, 1891.

3) Brit. Museum, Harley, 4383, f. 1 verso.

Rarement ouvrage jouit d'une plus grande popularité; tandis que le colonel Sir Henry Yule cite 78 manuscrits du plus grand voyage en Asie à l'époque du moyen-âge, Marco Polo, que j'en marque 73 pour Odoric de Pordenone qui vient immédiatement après l'illustre Vénitien par ordre d'importance, c'est par centaines que l'on compte les copies de Mandeville. Quant aux éditions imprimées, elles sont légions; Carl Schönborn ^{a)} en a donné en 1840 une bibliographie fort incomplète, Tobler ^{b)} a été moins étendu mais meilleur dans sa *Bibliographia geographica Palestinae* (1867); je crois pouvoir ajouter, quoiqu'elle soit inconnue de Mr. Warner, ma *Bibliotheca Sinica* ^{c)} qui décrit les éditions de Mandeville, col. 944/959 et va être terminée dans peu de temps par un supplément.

La première édition imprimée est incontestablement, comme pour Marco Polo, en langue allemande ¹⁾, s. l. n. d. ²⁾, mais probablement à Bâle, vers 1475, découverte par le libraire Tross, et faisant aujourd'hui partie de ma collection particulière ^{d)}. Puis viennent l'édition française du 4 avril 1480 suivie de celle du 8 février de la même année, Pâques tombant le 2 avril ^{e)}, ensuite les éditions latines ^{f)}, hollandaises ^{g)} et italiennes ^{h)} puis les impressions anglaises de Pynson et de Wynkin de Worde.

Mais en quelle langue avait été écrite la relation?

Quoique la première édition imprimée soit en Allemand, elle n'indique, comme nous l'avons déjà dit pour Marco Polo, qui a été dicté en français, que l'activité scientifique plus grande et l'impulsion donnée à la presse dans les villes de Bâle, Nuremberg et Augsbourg. On a cru tout d'abord à l'existence de trois textes originaux, probablement en Français, en Anglais, et en Latin vulgaire: le doyen de Tongres, Radulphus de Rivo, originaire de Bréda, écrit en effet dans

1) Nuremberg, 1477. — Cf. *Bibliotheca Sinica*, col. 909—910.

2) Voir toutefois l'éd. hollandaise signalée page 309.

les *Gesta Pontificum Leodiensium*, p. 17 ¹): «Hoc anno Ioannes Mandeuilius natione Anglus vir ingenio, & arte medendi eminens, qui toto fere terrarum orbe peragrato, *tribus linguis* peregrinationem suam doctissime *conscriptit*, in alium orbé nullis finibus clausum, lōgeque hoc quietiorem, & beatiorem migravit 17. Nouembris. Sepultus in Ecclesia Wilhelmitarum non procul à moenibus Ciuitatis Leodiensis.» Le doyen de Tongres est mort en 1483 ²); Mr. Warner ³) marque 1403.

Mandeville lui-même a cependant dit à la fin de son introduction ⁴): «Et sachez qe ieusse cest escript mis en latyn pur plus briefment deuiser; mes, pur ceo qe plusours entendent mieltz romantz qe latin, ieo lay mys en romance, pur ceo qe chescun lēntende et luy chualers et les seignurs et lez autres nobles homes qi ne sciuent point de latin ou poy, et qount estee outre meer, sachent et entendent, si ieo dye voir ou noun, et si ieo erre en deuisant par noun souenance ou autrement, qils le puissent adresser et amender, qar choses de long temps passez par la veue tornent en obly, et

1) Radulphi de Rivo Decani Tongrensis *Gesta Pontificum Leodiensium*. Ab anno tertio Engelberti a Marcka vsque ad Ioannem a Bauaria, dans le Vol. III de: *Qui Gesta Pontificum Leodiensium scripservnt avctores Præcipvi, Ad seriem rerum & temporum collocati, ac in Tomos distincti. Nunc primùm studio & industria R. D. Ioannis Chapeavilli Canonici & Vicarij Leodiensis typis excusi, & annotationibus illustrati, & ad nostra vsque tempora deducti. Tomvs III. et Vltimvs. Leodii, Typis Christiani Ouvverx iunioris, propè sanctum Dionysium sub signo Patientiæ. Anno 1616. in-4.*

2) *L. c.* Vita Radulphi de Rivo ex eivs scriptis.: „Obijt Radulphus anno 1483.”

3) „De Rivo died in 1403, so that, unless the words „*tribus linguis*,” are a subsequent interpolation in his chronicle, we must suppose that an English translation of some kind was made long enough before that date to have become known on the continent. Be that as it may, it could not have been long after 1400 that the defective text, as we now have it, fell into the hands of those who have the means of comparing it with a complete French manuscript (perhaps indeed more than one) and took the opportunity of revising it and supplying the omitted matter.” (Warner, p. xi).

Mr. Warner s'appuie (p. xxxiv) pour la date 1403 sur le *Bulletin de l'Inst. Archéol. Liégeois*, XVI, 1882, p. 358.

4) Warner, texte du Harley, 4383.

memorie de homme ne puet mye tot retenir ne comprendre¹⁾. D'Avezac, il y a longtemps, avait penché pour une unique version française d'après ce passage et d'après le texte latin²⁾. Le manuscrit anglais du British Museum (Cott., Titus. C. xvi) donne d'autre part dans le prologue (cf. éd. 1725, p. 6): «And zee schulle undirstonde, that I have put this Boke out of *Latyn* into *Frensche*, and translated it azen out of *Frensche* into *Englyssche*, that every Man of my Nacioun may undirstonde it . . .³⁾» Mais en dehors de l'importance du passage français cité plus haut, mal compris probablement par le traducteur anglais, dont le texte est reproduit dans le Titus. C. xvi, nous verrons que la version anglaise dont nous venons d'extraire une phrase, qui ne se rencontre pas d'ailleurs dans les manuscrits latins, est certainement postérieure au texte français et que par suite l'extrait de Titus C. xvi n'a qu'une maigre valeur. Il ne peut y avoir de doute pour l'antériorité que pour le Français et le Latin dont il y a, suivant le Dr. Vogel, cinq versions différentes, dont une seule a été imprimée.

Le Dr. Carl Schönborn⁴⁾ et M. Eduard Mätzner⁵⁾ ont démontré que les textes latin et anglais n'ont pu être rédigés par Mandeville lui-même, et, dit Nicholson, le Dr. J. Vogel marque la même chose pour les textes latins inédits qu'il a découverts au British Museum, ainsi que pour la version italienne⁶⁾.

L'universalité de la langue française à l'époque serait encore un

1) Le Dr. Vogel donne le même passage d'après le plus ancien manuscrit français connu, celui de 1371 écrit par Raoulet d'Orléans et provenant de la Bibliothèque de Charles V, jadis Barrois XXIV — et depuis qu'il est passé de la collection Ashburnham à la Bib. Nationale, à Paris, N. Fr. 4515.

2) . . . Ce qui est confirmé par l'intitulé de la version latine: „Incipit itinerarius a terra Anglie ad partes Iherosolimitanas et in ultiores transmarinas, editus primo in lingua gallicana a milite suo autore anno incarnationis Domini m. ccc. lv, in civitate Leodiensi, et paulo post in eadem civitate translatus in hanc formam latinam”. (P. 83 de la *Relation des Mongols ou Tartars par le frère Jean du Plan de Carpin*, Paris, 1838).

3) Ce passage n'existe ni dans le MS. Egerton, 1982, ni dans les versions latines.

4) *Encyclopaedia Britannica*.

argument en faveur d'une rédaction originale dans cette langue, si des noms propres corrompus, des abréviations dans le texte latin, etc. ne rendaient plus vraisemblable encore ce fait.

L'histoire de la version anglaise racontée par MM. Nicholson et Warner est fort intéressante. Une première version a été faite sur un texte français (incomplet ainsi que le montre Mr. Warner p. X) au commencement du XV^e siècle; elle a servi de modèle à tous les manuscrits anglais sauf deux et elle a fourni les textes imprimés jusqu'à 1725^k). Ainsi que l'a marqué M. Nicholson¹⁾, elle est incomplète de tout le passage donné par Halliwell (1839) d'après Titus C. xvi depuis la page 36, l. 7. «And there were to ben 5 Soudans», jusqu'à la page 62, l. 25 «the Monkes of the Abbeye often tyme». qui répond dans le texte Egerton de Warner à la p. 18, l. 21 «for the Sowdan», à p. 32, l. 16 «synges oft tyme». C'est ce mauvais texte, nous disons donc, qui a été imprimé, avec de nombreuses variantes jusqu'en 1725, même par M. Ashton²⁾ qui a reproduit dans une édition, sans valeur et sans critique, celui de East et non celui de la Cottonienne sous prétexte que celui-ci est illisible³⁾).

Deux révisions de la version anglaise furent faites dans les vingt cinq premières années du XV^e siècle et sont représentées, l'une au British Museum par le MS. Egerton 1982 et à la Bodléienne par le MS. abrégé e Mus. 116, l'autre au British Museum par le MS. Cotton. Titus C. xvi. Ce dernier est celui de l'édition de 1725 souvent réimprimée jusqu'à celle de Halliwell (1839 et 1866)^{l)}. Le

1) *The Academy*, X, p. 477. — *Encyclopaedia Britannica*, 9th ed., XV, p. 475.

2) *The Voiage and Travayle of Sir John Maundeville Knight which treateth of the way towards Hierusalem and of marvayles of Inde with other ilands and countreys. Edited, Annotated, and Illustrated in Facsimile by John Ashton....* London, Pickering & Chatto, 1887, gr. in-8, pp. xxiv—289.

100 ex. imprimés sur grand papier.

3) *L. c.*, p. vi.

MS. Egerton 1982 est celui qui est reproduit dans le magnifique ouvrage dont nous parlons aujourd'hui. A dire vrai, le MS. Egerton 1982 est le seul manuscrit anglais complet que possède le British Museum ¹⁾, car en dehors des sept copies du texte défectueux, le Cotton. a trois ff. en moins après le f. 53, le texte de l'édition de 1725 ayant été complété avec le MS. Royal. 17 B. ²⁾.

Malgré son extrême popularité, la version de Mandeville ne pouvait néanmoins manquer de frapper par son extrême ressemblance avec certains autres récits de voyages, celui du frère Odoric de Pordenone notamment ³⁾. Cette similitude a fait parfois donner le religieux de St. François comme compagnon au Chevalier de St. Albans, par exemple dans des manuscrits de Mayence et de Wolfenbüttel ^{m)}. D'autres ont été plus loin et ont traité soit de plagiaire, soit de menteur le moine d'Udine. L'excellent Samuel Purchas ⁿ⁾ dans son avertissement au lecteur avant Marco Polo, p. 65, a soin de nous rappeler son compatriote! Mandeville, après le célèbre Vénitien, de tous les voyageurs en Asie le plus grand, et encore! il nous laisse entendre que le travail du chevalier a été pillé par quelque prêtre! Astley est plus brutal; il traite Odoric de menteur, *liar* ^{o)}.

D'autres plus équitables, Malte-Brun ^{p)} par exemple, avaient signalé les emprunts faits par Mandeville à Odoric. La Renaudière n'est pas moins explicite dans la *Biographie universelle* ^{q)}.

Ce que Malte-Brun et La Renaudière indiquaient d'une façon générale, d'autres allaient tout récemment le marquer d'une façon irréfutable et démontrer — non seulement que l'ouvrage entier ou presque entier est pillé principalement de Vincent de Beauvais, de Jacques de Vitry, de Guillaume de Boldensel, de Jean du Plan

1) Le British Museum renferme 29 msa. de Mandeville, dont dix français, neuf anglais, six latins, trois allemands et un irlandais. Cf. Warner, p. x.

2) Cf. Warner, p. 61.

3) Cf. *Odoric de Pordenone*, publié par Henri Cordier. Paris, E. Leroux, 1891, gr. in-8, pp. 1—lii, 211, 326, 352, 361, 468. .

de Carpin, d'Hetoum l'Arménien, d'Odoric, etc., mais encore que le récit de voyages imaginaires n'est dû ni à un chevalier de Saint-Albans, ni à un Anglais, ni à un Sire Jean de Mandeville, mais très probablement à un médecin, Jean de Bourgogne ou Jean à la Barbe. Ce résultat est dû à M. le Docteur S. Bormans ¹⁾, au Colonel Sir Henry Yule, à Mr. E. B. Nicholson ²⁾, au Docteur J. Vogel ³⁾, à M. Léopold Delisle ⁴⁾, à Mr. A. Bovenschen ⁵⁾ et enfin à Mr. G. F. Warner.

Dans un répertoire de *La Librairie de la Collégiale de Saint-Paul à Liège au XV^e siècle*, publié par le Dr. Stanislas Bormans, dans le *Bibliophile Belge*, 1^{ère} année, Bruxelles, Olivier, 1866, in-8, p. 236, se trouve indiqué sous le No. 240, *Legenda de Joseph et Asseneth ejus uxore, in papiro. In eodem itinerarium Johannis de Mandevilla militis, apud guilhelmitanos Leodienses sepulti*.

Le Dr. B. a ajouté à cette indication la note suivante: «Jean Mandeville, ou Manduith, théologien, médecin et mathématicien, était né à St. Alban en Angleterre d'une famille noble. On le surnomma pour un motif inconnu, *ad Barbam et magnovillanus*. En 1322, il traversa la France pour aller en Asie, servit quelque temps dans les troupes du sultan d'Egypte et revint seulement en 1355 en Angleterre. Il mourut à Liège chez les Guilhemins, le 17 novembre 1372. Il laissa au dit monastère plusieurs mss. de ses œuvres fort vantées, tant de ses voyages que de la médecine, écrits de sa main;

1) *Vide infra*.

2) E. B. Nicholson. — *Letters to the Academy*, Nov. 11, 1876; Feb. 12, 1881. — E. B. N. et Henry Yule, MANDEVILLE, dans *Encyclopædia Britannica*, 9th ed., 1883, pp. 472/475.

3) Dr. J. Vogel. — *Die ungedruckten Lateinischen Versionen Mandeville's*. (Beilage zum Programm des Gymnasiums zu Crefeld). 1886.

4) *Vide infra*.

5) Untersuchungen über Johan von Mandeville und die Quellen seiner Reisebeschreibung. Von Albert Bovenschen. (*Zeitschrift d. Ges. für Erdkunde zu Berlin*, XXIII Bd., 3 u. 4 Hft., n^o. 185, 186, pp. 177/306).

il y avait encore en ladite maison plusieurs meubles qu'il leur laissa pour mémoire. Il a laissé quelques livres de médecine qui n'ont jamais été imprimés, des *tabulae astronomicae*, de *chorda recta et umbra*, de *doctrina theologica*. La relation de son voyage est en latin, français et anglais; il raconte, en y mêlant beaucoup de fables, ce qu'il a vu de curieux en Egypte, en Arabie et en Perse.»

Puis vient un extrait, d'après Lefort, héraut de Liège, à la fin du XVII^e S., de Jean d'Outremeuse, que nous aimons mieux tirer d'une autre publication du Dr. S. Bormans, parce que cette dernière contient en plus la phrase finale; «Mort enfin, etc.»

En effet, dans son introduction à la *Chronique et geste de Jean des Preis dit d'Outremeuse*, Bruxelles, F. Hayez, 1887 (*Collection des chroniques belges inédites*), le Dr. Stanislas Bormans écrit, pp. cxxxiii—cxxxiv: «L'an M.CCC.LXXII, mourut à Liège, le 12 novembre, un homme fort distingué par sa naissance, content de s'y faire connoître sous le nom de Jean de Bourgogne dit à la Barbe. Il s'ouvrit néanmoins au lit de la mort à Jean d'Outremeuse, son compère, et institué son exécuteur testamentaire. De vrai il se titra, dans le précis de sa dernière volonté, messire *Jean de Mandeville, chevalier, comte de Montfort en Angleterre, et seigneur de l'isle de Campdi et du château Perouse*. Ayant cependant eu le malheur de tuer, en son pays, un comte qu'il ne nomme pas, il s'engagea à parcourir les trois parties du monde. Vint à Liège en 1343. Tout sorti qu'il étoit d'une noblesse très-distinguée, il aima de s'y tenir caché. Il étoit, au reste, grand naturaliste, profond philosophe et astrologue, y joint en particulier une connoissance très singulière de la physique, se trompant rarement lorsqu'il disoit son sentiment à l'égard d'un malade, s'il en reviendroit ou pas. Mort enfin, on l'enterra aux F. F. Guillelmins, au faubourg d'Avroy, comme vous avez vu plus amplement cy-dessous.»

Ce n'était pas la première fois que l'on rencontrait en même temps les noms de Jean de Mandeville et de Jean à la Barbe, car Ortelius, dans sa description de Liège, renfermée dans son itinéraire de Belgique, avait donné l'épithaphe du chevalier médecin ¹⁾: «*Leodium primo aspectu ostentat in sinistra ripa (nam dextra vinetis plena est,) magna, & populosa suburbia ad collium radices, in quorum iugis multa sunt, & pulcherrima Monasteria, inter quae magnificum illud ac nobile D. Laurentio dicatum ab Raginaldo episcopo, vt habet Sigebertus, circa ann. sal. M.XXV aedificatum est in hac quoq. regione Guilelmitarū Coenobium in quo epitaphiū hoc Ioannis à Mandeville excepimus: Hic iacet vir nobilis Dñs Ioēs de Mandeville al' Dcvs ad barbam miles dñs de Cāpdi natus de Anglia medicē p fessor devotissimvs orator et bonorum largissimvs paupribvs erogator qui toto quasi orbe lustrato leodii diem vitē sve clausit extremum āno Dñi M° CCC° LXXI°* ²⁾ *mēnsis novēbr die XVII.* ³⁾»

«Haec in lapide, in quo caelata viri armati imago, leonem calcantis, barba bifurcata, ad caput manus benedicens, & vernacula haec verba: *vos ki paseis sor mi povr lamovr deix proies por mi.* Clypeus erat vacuus, in quo olim laminam fuisse dicebant aëream, & eius in ea itidem caelata insignia, leonem videlicet argenteum, cui ad pectus lunula rubea, in campo caeruleo, quem limbus ambiret denticulatus ex auro, eius nobis ostendebat & cultros, ephippiaque, & calcaria, quibus vsus fuisse asserebat in pera-

1) Itinerarium // per nonnullas // Galliae Belgicae partes, // Abrahami Ortelii et // Ioannis Viviani. // Ad Gerardum Mercatorem, // Cosmographum. // Antverpiae, // Ex officina Christophori Plantini. // clo. lo. lxxxiv. // pet. in-8, pp. 15—16.

2) Lire 1872.

3) Purchas, *His Pilgrimes*, 3rd Pt., Lond., 1625, la reproduit ainsi p. 128: «*Hic iacet vir nobilis, D. Ioannes de Mandeville, aliter dictus ad Barbam, Miles, Dominus de Campdi, natus de Anglia, Medicinæ Professor, devotissimus, orator, & bonorum largissimus pauperibus erogator qui toto quasi orbe lustrato, Leodij diem vitæ suæ clausit extremum. Anno Dom. 1371, Mensis Nouembris, die 17.*»

grando toto fere terrarum orbe, vt clarius eius testatur itinerarium, quod typis etiam excusum passim habetur».

Dans une lettre datée de la Bodléienne, 17 mars 1884, et insérée dans *The Academy*, avril 12, 1884, N^o. 623, Mr. Edward B. Nicholson attirait l'attention sur l'extrait de Jean d'Outremeuse, et en tirait cette conclusion que l'auteur de la relation de Mandeville est un grand menteur, *a profound liar*, et qu'il est le professeur de médecine de Liège, Jean de Bourgogne ou à la Barbe. Il ajoute: «If, in the matter of literary honesty, John a Beard was a bit of a knave, he was very certainly no fool».

D'un autre côté, M. Léopold Delisle ¹⁾ nous montre que deux manuscrits Nouv. acq. franç. 4515 (Barrois, 24) et Nouv. acq. franç. 4516 (Barrois, 185), faisaient jadis partie d'un même volume copié en 1371 par Raoulet d'Orléans et donné au roi Charles V la même année par son médecin Gervaise Crestien, c'est à dire une année avant la mort du prétendu Mandeville; or, l'un de ces manuscrits — aujourd'hui séparés, — renferme le livre de Jehan de Mandeville, l'autre, un traité de «la preservacion de epidimie, minucion ou curacion d'icelle faite de maistre Jehan de Bourgoigne, autrement dit à la Barbe, professeur en médecine et cytoien du Liège», en l'an 1365. Ce rapprochement n'est pas fortuit.

Enfin, il est un point intéressant à signaler, dans la relation de Mandeville, c'est l'absence de renseignements personnels, d'anecdotes typiques, d'incidents de voyage, du nom de ses compagnons, en un mot de tout ce qui fait la vie d'un récit. Ce fait seul suffirait à marquer le caractère général et non particulier du voyage de Mandeville. Mr. Montégut, qui a lu Mandeville, comme on eût pu

1) Bibliothèque nationale. — Catalogue des manuscrits des fonds Libri et Barrois par Léopold Delisle..... Paris, H. Champion, 1888, in-8, cf. pp. 251—253.

le faire il y a cent ans, a bien relevé cette circonstance, mais elle n'a pu lui ouvrir les yeux ¹⁾).

Aussi croyons-nous que l'on peut dire aujourd'hui que le récit des voyages qui porte le nom de Mandeville, rentre, sauf peut-être en ce qui concerne la Palestine et l'Égypte, dans la série des voyages imaginaires que nous a légués le Moyen Age, qu'il est l'oeuvre d'un habile géographe en chambre, qui ne serait autre, d'une part d'après le passage du chroniqueur de Liège, Jean d'Outremeuse, de l'autre, par la coïncidence avec certains ouvrages du même auteur, que le médecin Jean de Bourgogne ou à la Barbe.

La publication de Mr. Warner se compose de: 1° une Introduction, pp. v—xlIII, datée du 20 Nov. 1889; 2° d'un glossaire, pp. xlv—xlvi; 3° des textes anglais et français imprimés l'un sous l'autre, pp. 1/156: le texte anglais est d'après le ms. du British Museum, Egerton 1982; le texte français d'après le ms. du Brit. Mus., Harley 4383, qui est incomplet et s'arrête au milieu du chap. XXII, p. 103; ce dernier est complété par le ms. Royal 20 B. X; 4° Notes, pp. 157/222; 5° Index, pp. 223/232; 6° 28 planches d'après les miniatures du ms. du Brit. Museum, Add. MS. 24, 189.

Ce magnifique volume, édité aux frais du Roxburghe Club, en 1889, qui ne devait être au début, que la reproduction des miniatures d'un manuscrit du Musée Britannique, est devenu, grâce à M. Warner, un document extrêmement précieux pour l'étude de la géographie de l'Asie à l'époque du moyen age, et prendra place à côté des travaux de Yule.

1) Curiosités historiques et littéraires. — Sir John Maundeville. Par Emile Montégut. I. L'homme et le Conteur. (*Revue des Deux Mondes*, 15. nov. 1889, pp. 277/312). — II. Le Philosophe. (*Ibid.*, 1er déc. 1889, pp. 547/567). — Voir note, p. 284. — Les articles de M. Montégut ont été réimp. sous le titre *Heures de lecture d'un critique*, Paris, Hachette, 1891, in-18. — Cf. *T'oung-Pao*, art. de Henri Cordier, déc. 1890, pp. 344/5.

a) Bibliographische Untersuchungen über die Reise-Beschreibung des Sir John Maundeville. — Dem Herrn Samuel Gottfried Reiche, Rector und Professor des Gymnasiums zu St. Elisabet in Breslau und Vice-Präses der Schlesischen Gesellschaft für Vaterländische Cultur, Ritter des rothen Adlerordens, zur Feier Seines Amts-Jubelfestes am 30. October 1840 im Namen des Gymnasiums zu St. Maria Magdalena gewidmet von Dr. Carl. Schönborn, Director, Rector und Professor. — Breslau, gedruckt bei Grass, Barth und Comp., br. in-4°, pp. 24.

b) Bibliographia geographica Palaestinae. Zunächst kritische Uebersicht gedruckter und ungedruckter Beschreibungen der Reisen ins heilige Land. Von Titus Tobler. — Leipzig, Verlag von S. Hirzel. 1867, in-8°, pp. IV—265. =: C. 1336 (1322—1356). Der englische ritter John Maundeville, pp. 36/39.

c) *Bibliotheca Sinica*. — Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'empire chinois par Henri Cordier. Paris, Ernest Leroux, 1878—1885, 2 vol. in-8°.

d) Editions allemandes.

Ich. Otto von diemeringen ein // Thumherre zû Metz in Lothoringen. han dises bûch verwandelt vsz // welschz vnd vsz latin zû tûtsch durch das die tûtschen lûte ouch mögent // dar inne lesen von mēnigen wunderlichen sachen die dor inne geschribē // sind... (Le f°. VI *recto* est occupé par une gravure en bois de la grandeur de la page; le texte commence *au verso*); Do ich Johann // von Montauill // ein Ritter geborn vsz Engeland von // einer stat die heisset sant Alban (Au v°. du f. CI, ligne 7); Vnd das selbe bitte // ouch ich Johans von Montauil Doctor in der artznye vnd Ritter ge // born vsz Engeland von der stat heisset

sant alban der des ersten disz bûch // got zû lob gemacht hat. // Hie hat ein end das v. bûch. (Puis vient une grande grav. s. bois) *S. l. n. d. (Bâle? vers 1475)*. In-fol., goth., sans ch. récl. ni signat., 102 ff., dont le premier blanc, à 38, 41 et 42 lignes à la page entière, avec 139 gr. sur bois.

« Cette édition très ancienne peut être considérée comme la première, ainsi que le croyait M. Tross, qui la découvrit et demandait 600 fr. d'un exempl. incomplet des ff. 89 et 90; ce qui nous a fait mettre au colophon le nom de Bâle, c'est que les armes de la ville figurent au milieu d'un édifice gravé au feuillet 43 ». (Brunet, *Suppl.* que nous vérifions sur l'exemplaire. H. C.)

Voici les autres éditions allemandes :

Iohannes de montevilla: hie hebt sich an das buch des ritters herr hannsen von monte villa. (A la fin): *Das buch hat gedruckt vnd vol enndet Anthoni Sorg zu Augspurg an der mitwochen vor sant marie Magdalene tag. MCCCC. lxxxj jare*, in-fol. de 91 ff. non chiffr. à 34 et 35 lign. par page, fig. en bois. « Cette traduction est de Michelfeld ou Michelfelser; il en a paru une seconde édition à *Augsbourg* par *J. Schoensperger*, en 1482, in-fol. de 87 ff. à 34 lignes par page, avec fig. en bois. [Il en existe un ex. dans la Bibliothèque Grenville, 6774]. Une autre traduction allemande de cette relation, par Otto von Demeringen, a été imprimée à Strasbourg, chez *J. Pruss*, en 1484, in-fol. fig. en bois; en 1488, in-4°; et aussi dans la même ville par *Barth. Kistler*, 1499, in-fol. de 77 ff. fig. en bois, et réimpr. plusieurs fois depuis. L'édit. de Strasbourg, par *Math. Hüffus*, pet. in-fol. 31 fr. en novembre 1856. Une traduction hollandaise du même ouvrage a été imprimée à Anvers, par *Govaerdts Back*, 1494, in-4° » (Brunet). L'ex. que nous avons examiné — celui de la Bib. roy. de Berlin — est incomplet; il n'a que les 80 ff. [dont le dernier blanc] de la fin. Voir Hain, *Rep. Bib.*

(*Recto 1^{er} f.*): Johannes Von Mon // teuilla Ritter. — (*Recto 2^e f. sig. aii*): *Do ich Johan von Monteuilla Ritter Geborn vssz En//geland, etc.* — *Sig. miii*: *Ich Otto von Demeringen Thumherre zu Metz in Lothringen // han dises buch usz Latin vñ welscher sprochen in teutsch, etc.* // (à la fin du dernier f.): *Gedruckt zu Straszburg // Johannes Prüssz. Anno Domini, M.CCCC. lxxxiiij [1484]*, in-fol. Bib. Grenville, 6773. Un ex. en mar. vert, fil., tr. dor., à la date 1483, a paru à la vente Sobolewski. N°. 1726 avec la note suivante: « Belle reliure janséniste. de Duru. Cette traduction allemande, quoiqu'elle ne soit pas la première, est un livre de la plus grande rareté. Elle se compose de 87 feuillets non chiffrés, sig. a-m ornés d'un grand

nombre de figures sur bois fort bizarres. Brunet, Graesse et d'autres bibliographes citent une édition de 1484, mais point celle de 1483. Ils ont probablement commis une erreur. L'exemplaire a quelques raccommodages, très habilement faits du reste, dans les marges. Sans cela, il est en bel état». La Bib. nat. possède un ex. incomplet au commencement et à la fin, d'une éd. allemande que l'on a cataloguée à la date 1484; il commence au f. a-iiij et comprend 73 ff. — Réserve ¹¹f. Les sig. doivent être: a, b, e, g, i, k, l, m par 8; et c, d, f et h par 6; voir *Cat. of the Huth Library*, III, p. 896. — Un ex. de l'éd. de 1483 a été mis en vente par Joseph Baer, Francfort-sur-le-Main en 1886, 86 ff. in-fol., et 150 grav. Il est, je crois, conservé maintenant à la Bibliothèque de Karlsruhe.

Von . der . erfahrung . // des . strengen . Ritters // iohannes, v̄o .
mon // tauille. Titre ut supra recto 1^{er} f. — s. pag. — 70 ff. — sig.
Ajj — Mjjjj — Grav. sur le titre et dans le texte. — Trad. d'Otto
von Demeringen. — Finit recto fol. 70: ¶ | *Gedruckt v̄nnd volendt
durch Johannem Knobloch Bürger v̄nnd // inwoner der keyserlichen
fry en stat Strassburg. nach Cri//sti geburt fünffzeh̄ hundert v̄n sybenn
jor // In dez XXI. tage des mo//nes Octobris.* Excessivement rare. —
British Museum, 148. c. 3.

Reysen v̄nd Wanderschafften durch das Gelobte Land, Indien
v̄nd Persien, dess Hoherfarnen, v̄nd Weitfahrenden Doctors v̄nd
Ritters Johannis de Monteilla auss Engelland von ihm in Frantzö-
sischer v̄nnd Lateinischer Sprach, vor zwey hundert v̄nnd sechtzig
Jaren, selbst beschrieben. Nachmals durch Otto von Demeringen
Thumbherrn zu Metz in Lothringen, verteutsch . . . auff's neuw
corrigieret und mit schönen Figuren gezieret. Gedruckt zu Franckfurt
am Mayn, mdlxxx, pet. in-8, s. pag., sig. a-d 5 plus 6 ff. préł.
et 1 f. à la fin.

Reysen v̄nd Wanderschafften Des Hoherfarnen v̄nd Weitberumpten
Herrn Doctors v̄n Gebornen Ritters / Johannis de Monteilla auss
Engellandt / so er ins gelobte Land / Indien / v̄nd Persien / vor
200. v̄nd ettlich Jahr̄n gethan / v̄nd in Lateinischer v̄nd Frantzösischer
Sprach selbs beschrieben hatt. Allen Teutschen zu gutem / in Teutscher
Sprach vbersetzt / durch Herrn Ottho von Demeringen / Thumbherrn

zu Metz. Zu Cölln // Bey Wilhelm Lützenkirchen. Im Jahr M.D.C. In-8, pp. 266 s. l. t. de ff. 3 à la fin. Bib. royale de Berlin.

Reysen vnnnd Wanderschafften durch das gelobte Landt, Indien vnnnd Persien, den. . . . Johannis de Monteulla. . . . Nachmals durch Otto von Demeringen. . . . verteutscht. (*Reyssbuch dess heyligen Lands*. . . . Franckfort am Mayn, 1584, in-folio, ff. 405—432.)

Reysen unnd Wanderschafften durch das gelobte Landt, Indien und Persien. . . . durch Otto von Demeringen. . . . verteutscht. (*Bewehrtes Reissbuch dess Heiligen Lands*, etc, Nürnberg. Pt. I, 1659, in-folio, pp. 759/812.)

Reysen. . . . durch das gelobte Landt, Indien und Persien, etc. (Feyerabend [S.] *Reyssbuch dess heyligen Lands*, etc. Franckfort am Mayn, Th. I., 1609, in-folio, pp. 759/812.)

Des vortrefflich Welt-Erfahrenen. . . . Ritters Johannis de Montevilla, curieuse Reiss-Beschreibung, wie derselbe in das gelobte Land, Palästina, Jerusalem, Egypten, Türckey, Judäam, Indien, Chinam, Persien. . . . angekommen, und fast den ganzen Erd- und Weltkreiss durchzogen seye. . . . Nunmehr. . . . ins Teutsche übersetzt. . . . jetzt von neuem auferlegt, vermehrt und verbessert, etc. [1700?], in-8.

Des edlen engelländischen Ritters und weltberühmten Landfahrers Johann v. Montevilla wunderbare und seltsame Reis-Beschreibung. . . . Von neuem an's Licht gestellt durch Ottmar F. H. Schönhuh. Reutlingen [1865?], in-8, pp. vi—202.

e) Editions françaises.

Ce liure est eppelle mā // deuille et fut fait i compose // par monsieur iehan de man // deuille cheualier natif d'agle // terre de la uille de saict alex // Et parle de la terre de pro // mission cest assauoir de ieru // salem et de pluseurs autres // isles de mer et les diuerses i // estranges choses qui sont es // dites isles.

Finit au recto du feuillet 88: Cy finist ce tres plaisant // liure

nome Mandeville par // lanc moult autentiquement // du pays et terre d'oultre mer // Et fut fait La Mil cccc // lxxx le 1111 iour dauril.

S. l. ni nom d'imp., petit in-folio de 88 feuillets; sig. a (7 feuillets) — 1 (9 feuillets); les autres cahiers ont 8 feuillets.

L'exemplaire que nous avons examiné est celui de Grenville, 6775.

Brunet qui décrit cette édition d'après un exemplaire qu'il a vu chez J. Techener écrit: «Cette édition du 4 avril 1480 paraît avoir été impr. à Lyon, et comme en cette même année Pâques tombait le 2 avril, elle doit être antérieure à l'édition datée du 8 février. C'est un livre de la plus grande rareté, et, quoique sans figures, il a une grande valeur».

Mr. Warner se trompe donc lorsqu'il écrit. p. ix: «The earliest known edition of the French text was printed at Lyons, in-folio, with the date 8 Feb. 1480», qui est la seconde et la suivante:

F. 1 recto: Ce liure est appelle // mandeuille et fut fait et // compose par monsieur // iehan de mandeuille che // ualier natif dangleterre // de la uille de saint alein // Et parle de la terre de // promission cest assauoir // de iherusalem et de plu // seurs autres isles de mer // et les diuerses et estran // ges choses qui sont esd' // isles. — Finit verso f. 93: Cy finist ce tresplay // sant liure nôme Mande // uille parlât moult anté // tiquement du pays r t're // doultre mer Jmprime a // lyō sur le rosne Lan Mil cccclxxx le viii iour de // freuier a la requeste de // Maistre Bartholomieu // Buyer bourgeois du dit // lyon.

Pet. in-fol.; à 2 col.; Bibliothèque nationale, réserve 0; f; 93 ff; sig. a; — p₁₃; ex. incomplet; doit avoir probablement 116 ff. car *b* et *c* ne sont représentés que par 3 ff.; *o* par 6, et *l* manque = *a* — *o* par 8 = 112 ff. + *p* × 4 = 116 ff. à 30 lignes.

«L'exemplaire que nous décrivons [le même que nous] n'a que 93 ff.; mais les cahiers *b*. et *c*. paraissent y manquer. Celui qui a appartenu au duc de La Vallière renferme 113 ff. et, selon la description que nous a communiquée M. Van Praet, il diffère un peu de celui-ci dans l'orthographe des mots de l'intitulé ci-dessus. Par exemple, à la 3^e ligne, il y a *mons'* au lieu de *monsieur*, à la 4^e *iehā* au lieu de *iehan*, à la 6^e *de angleterre* au lieu *dangleterre*, etc.» (Brunet). L'ex. du duc de La Vallière a été acheté à la vente La Caille pour la bibliothèque du Baron James de Rothschild.

Le même livre appelle Mandeville (*sans lieu ni date*), gr. in-4, goth., fig. en bois.

«Edition à longues lignes, au nombre de 35 sur les pages (qui sont entières) et qui paraît avoir été imprimée à Lyon, vers 1490. Elle se compose de 76 ff. non chiffrés, sous les sign. a-miii. Les deux premiers cah. sont de 8 ff. chacun, et les autres de 6. Au verso du premier f. se voit une grande pl. grav. sur bois, représentant l'auteur, avec l'inscription: *Joannes de Montevilla*; puis, au commencement du 2^e f., se lit le titre suivant, imprimé en 5 lignes: *Ce liure est appelle Mandeville (sic) et fut fait et compose par messire / iehan de mandeville cheualier natif dangleterre de la ville de saint a / lain. Et parle de la terre de promission cest assavoir de iherusalem et / de plusieurs aultres isles de mer et des diuerses et estranges choses / qui sont esdictes illes. La souscription finale est placée au recto du dernier f. après la 31^e ligne, et ainsi conçue: *Cy finist ce tres plaisant liure nomme mandeville parlāt mōlt autentiquement du pais et terre doultre mer et du saint voyage de / iherusalem. Dans l'exemplaire ici décrit, et qui a été vend. 2 liv. 1 sh. Hanrott; 61 fr. 50 c. St.-Mauris, en 1841; il manque 3 ff. du cah. B.**

Une note sur La Croix du Maine cite une édition des mêmes Voyages, impr. à Lyon (chez Pierre Bouteiller), 1487, in-4». (Brunet.)

Autre édition de la fin du XV^e siècle, sous ce titre:

Monteuille cōpose par // messire Jehā de mōte//uille cheualier natif dangleterre//re de la ville de saint alain. le q̄l // parle de la terre de promission . . . // de mer.

«Ce titre est impr. en rouge, et il y a dessous un cavalier armé. On lit au recto du dernier f.: *Cy finist le tres plaisant liure nōme. Monteuille parlant // moult autentiquement de pays ☞ terre doultre mer. Jm//prime a Lyon par Barnabe Chaussart. Au dessous de la souscription est repetée la même planche qui se voit sur le titre, et plus bas se lit un huitain commençant:*

Son me donne peu de louange.

Le volume est un gr. in-4 goth. de 66 ff. à longues lignes, au nombre de 44 par page, signat. a—q, avec fig. en bois.

Un exempl. en *mar. r.* avec quelques raccommodages au titre, 300 fr. Coste. En *Mar.* de Koehler, exempl. médiocre, 370 fr. Yéméniz, revendu 401 fr. Potier, et 255 fr. seulement Benzon». (Brunet et sup.)

F. 1 recto: Mandeuille. — F. 2 recto, commence: Ce liure est appelle mandeuille et fut fait // et compose par mousieur iehan de mandeuille // cheualier natif dangleterre de lauille de saint // alein Et parle de la terre de promission cest as // sauoir de iherusalem

et de pluseurs aultres is // les de mer ⁂ les diuerses et estranges
choses q̄ // sont es dites isles. //

Pet. in-4 goth. de 123 ff. à longues lignes; 25, 26 et 27 lignes à la page; les ff. 3 verso et 4 recto ont 20 lignes; sig. a—qii; a—p par 8 = 120 ff; q, 3 ff. [s. l., Lantenac].

F. 123 verso: Cy finist ce tres playsant liure nomme Man- //
deuille parlant moult autentitquemēt du pais // et terre doultre mer.
Imprime Lan de grace // Mil cccc qutre vingz et sept le. xxvi.
iour // de mars. // Jehan cres.

Le titre de départ et l'explicit sont donnés en facsimile dans les *Premiers monuments de l'imprimerie en France au XV^e siècle publiés par O. Thierry-Poux...* Paris, Hachette, 1890, in-folio, Pl. XXXIV, 10 et 11. M. Thierry-Poux ajoute, *l. c.*, p. 19, No. 138: «Le nom de Lantenac ne figure pas sur cette impression, mais le nom de l'imprimeur et l'identité des caractères avec ceux employés plus tard par Jean Crès dans un autre incunable, le *Doctrinal des nouvelles mariées*, daté de Lantenac, 1491, ne laisse aucun doute sur le lieu de l'impression du Mandeville, qui est ainsi le premier livre connu imprimé à Lantenac. (V. sur ce livre: A. de La Borderie, *Archives du Bibliophile Breton*. T. II, pp. 1—9)».

Exemplaire de la Bibliothèque nationale, Réserve 0¹ f, ancien O. 1271, mar. rouge, sur les plats, *Bibliothèque royale*, à froid.

F. 1 recto: Sensuit le Liure // du noble et puis = // sāt cheualier
nō//me maistre Jehā māde=//uille natif du pays dāgleterre. Leq̄l
parle d' // la terre doultre mer ⁂ du saiot voyage de ihe // rusalē
⁂ de plusieurs aultres pais Lesq̄lles // uous pourres cōgnoistre en ce
p'sent liure cy//pres desclaires. XX, [vignette sur le titre]. Finit
f. 99 verso: Q Cy fine le liure cōpose // p maistre Jehan de mandeuille
cheualier natif du pays dā//gleterre. Jmprime a paris Par la veufue
feu Jehā treppe//rel et Jehan iehānot imprimeur ⁂ libraire iure en
luniuer // site de Paris / demourant en la rue neufue Nostre dame
a // lenseigne de lescu de France. [vignette au f. 100 recto].

Pet. in-4 goth.; 100 ff. à longues lignes; 33 lignes par page; fig. dans le texte; sig. a—v par 4 sauf b, d, k, m, t par 8.

Bibliothèque nationale, Réserve 0¹ f; dans cet ex. les ff. 3 et 4 de la sig. e manquent.

Le même livre de J. de Mandeville. *Paris, Philippe le Noir*, sans date, in-4, goth.

«Réimpression faite après l'année 1521, mais qui est encore assez précieuse. Vend. 3 liv. 5 sh. *White Knights*» (Brunet).

Maistre Jehan mandeuille Cheualier natif du pays Dangleterre Lequel parle des Aduentures des pays estranges, tant par mer que par terre ou il sest trouue, comme Môtaignes boys ilsle terre nouuelle, ou il a trouue plusieurs bestes oyseavlx dragōs serpens hommes sauaignes poissōs ⁊ aultres bestes. Ensemble la terre de promission ⁊ du saint voyage de Hierusalem, xvij. a paris Pour Jehan Bonfons.... (au verso du dernier f.): *Cy fine le liure compose par maistre Jehan de mandeuille... Imprime a Paris pour Jehan bonfons libraire demourant en la rue neufue nostre dame a lenseigne Saint Nicolas*, pet. in-4, goth. de 68 ff. à 2 col., titre en rouge et noir.

«Publié vers 1550. Vend. 21 fr. *mar. r.* La Valliere; et quelquefois plus ou moins cher» (Brunet).

Recueil ou Abrégé des Voiages et Observations, du S^r. Jean de Mandeville, Chevalier et Professeur en Medecine, faites dans l'Asie, l'Afrique, &c. Commencées en l'An MCCCXXXII. Dans lesquelles sont compris grand nombre des choses inconnues par Monsieur Bale. (Dans le *Recueil*, de Bergeron, La Haye, 1735, II).

f) Editions latines:

F. 1. recto. Jtinerarius domi//ni Johānis de mā//deville militis.
— F. 2 recto: Tabula capitulorum in // itinerarium ad partes Jhe=//rosolimitanas. ⁊ ad vltorio // res trāsmarinas domini Jo//hannis de Mandeville mili//tis Jncipit feliciter. — F. 4 recto: Jncipit Itinerarius a ter//ra Anglie in ptes Jherosoli=//mitanas. ⁊ in vltiores trās//marinas. editus primo in l//gua gallicana a milite suo au//tore Anno incarnatōnis dñi // M. ccc. lv. in ciuitate Leodi // ensi. ⁊ paulo post in eadē ciui//tate trāslatus in hanc formā // latinam. // Finit f. 71 verso: Explicit itinerarius domini // Johannis de Mandeville // militis.

Pet. in-4 goth., de 71 ff. à 2 col.; de 30 lignes; sig. a—iij; a—h par 8 = 64 ff; i, 7 ff.

Bibliothèque nationale, Réserve 0² f. — Hain; *Repertorium*, No. 10643.

Vend. 20 fr. Brienne; 9 liv. 9 sh. White Knights; 40 fr. 50 c. Eyriès (Brunet). — 6 liv. 10 sh. Sunderland Library (7923), mais inc. d'un f.

Itinerarius, pet. in-4 de 166 ff. goth. (dont 62 pour Mandeville), sign. a—h par 8 (excepté g qui n'a que 6 ff.). — Anvers, Gerard Leeu, vers 1485?

L'ex. que nous avons examiné est celui de Grenville (British Museum, 566 f. 6).

1^{er} feuillet blanc.

Commence recto du 2^e feuillet: Tabula pñtis libri singula per ordinem capl'a et in eo 4 quolibet quid agitur notificat euidenter.

Au bas du 4^e f. verso: Liber pñis cui 'auctor fert iohānes de Mādeuille militari ordīs / agit de diuers. patrijs / regionibz / puincijs / ꝛ insul' Turchia / Armenia maiore ꝛ miōre / egipto / libia bassa ꝛ alta / suria / arabia / psia / caldea / tartaria / india. et de infinit. insul' / ciuitatibz villis castris ꝛ locis q̄ gentes legū morum et rituum inhabitant diuerso 4.

Recto du 5^e feuillet: Commendacio breuis ire iherosolimitane Capt'm pmū.

Verso f. 62: Explicit itinerarius a terra anglie ī ptes ierosolimitanas et in vteriores transmarinas editus p'mo in lingua gallicana a domino iohanne de mandeuille milite suo auctore. Anno incarnationis dñi MCCCCLV. in ciuitate Leodiensi ꝛ paulo post in eadē ciuitate trāsatus in dictā formā latinā....

Cet itinéraire est suivi de celui de Ludolphus de Suchen:

Recto folio 63: Registrū in librum ludolphi de itinerere at t'ram sanctam.

A la dernière page: Domini ludolphi eccl'ie prochialis in Suchen pastoris libellus de itinere ad terram sanctā Finit feliciter.

Bib. nat., Réserve, 0² f. — British Museum, 566. f. 6.

Brunet écrit: « Autre édition de la fin du XV^e siècle; la souscription que nous allons rapporter semble prouver qu'elle a été impr. à Venise; cependant Panzer, IX, 200, la croit sortie des presses de Theodoric Martin, à Alost, et M. Grenville en trouvait les caractères conformes à ceux que Gerard Leeu a employés à Anvers, de 1484—85.

Mr. Campbell (*Ann. de la typ. néerlandaise*) le donne à Gérard Leeu, et fixe la date de l'impression à la première année du séjour de ce typographe à Anvers, après son départ de Gouda.

Dans une autre édition in-4 goth., sans lieu ni date, mais de la fin du XV^e siècle, l'auteur est nommé *Montevilla*.

Il est certain par l'emploi des signatures ꝛ, ꝛꝛ, ꝛ, et la conformité des caractères pour les trois ouvrages que le *Mandeville*, le *Ludolphe* et le *Marco*

Polo sortent de chez le même imprimeur, probablement ensemble, ainsi que le prouve l'ex. de la Sunderland library qui était complet et renfermait les trois ouvrages. Il a été vendu liv. 150 à Quaritch.

Ioh. de Mandeville. *Itinerarium*. Zwollis, 1483, in-4. (*Forte belgique*). [Hain, 10645].

Sans nom d'imprimeur; cette édition est citée par Maittaire, IV, p. 442, Panzer, III, p. 567, 10., Jansen, p. 268, Freytag, Vogt, Bauer, et même Hain, qui ajoute: *Forte Belgice*, «et, malgré tout ce cortège d'autorités, nous la considérons comme fort douteuse, pour ne pas dire apocryphe». (Brunet, *Supp.*)

F. 1 recto: *Johannis de monte vil//la Jtinerari' in partes // Jherosolimitanas. Et in//vltiores transmarinas //*.

F. 1 verso: *¶ Tabula capitulon in itinerariū ad ptes Jherosolimitanas // et ad vltiores trāsmarinas domini Johānis de Montevil//la militis Jncipit liber.*

F. 3 recto: *Jncipit Jtinerarius Johannis de Montevilla a terra // Anglie in ptes Jherosolimitanas. et in vltiores trans-//marinas Edit' primo in lingua gallica a milte suo au-//tore anno incarnatiōis dñi M.ccc.lv. in ciuitate Leo//diēsi. et paulo post eadē ciuitate trāslatus in hac formā latinā. — F. 48 recto ¶ Explicit itinerarius domini Johan//nis de Montevilla militis.*

Pet. in-4 goth., de 48 ff. à longues lignes; de 37 lignes; sig. a—iⁱⁱⁱⁱ par 6 sauf d, f et h par 4; s. l. n. d.

Bibliothèque nationale, Réserve 0; f.

Nous supposons que cette éd. que nous avons vue est la même que la suivante:

Itinerarius. // Johannis de monte vil//la Itinerarius in partes // Jherosolimitanas. Et in//vltiores trāsmarinas. // Au f. 3: Incipit Itinerarius Johānis de Montevilla a terra // Anglie in ptes Jherosolimitanas et in vltiores transmarinas, etc., s. l. n. d. (c^a 1485), in-4, goth.

«Cette édition, non décrite, ne correspond à aucune de celles indiquées par Hain, Dibdin, et autres bibliographes.

Un exemplaire fig. au petit catal. anglais de M. Asher en 1865, et est porté, réuni à d'autres pièces moins importantes, à 150 fr.» (Brunet, *Supp.*)

Itinerarius domini Johānis de Mādeville militis. (In fine): Explicit itinerarius domini Iohannis de Mandeville militis. *S. l. n. d.*, in-4, goth., à 2 col.

En *mar. anc.*, 135 fr. Yéméniz. (Brunet, *Supp.*)

g) Editions hollandaises.

Reysen. — *Sans indic. de lieu, de typogr. ni de date*, in-fol. de 108 ff. imprimés, goth. à 2 col., à 29 et 30 lignes, sans ch., récl. ni sign.

Au f. 1, recto: Dit is die tafel van // desen boecke // (D)at eerste capittel van // desen boeck is Hoe dat Jan vā//mandauille schyhet wt enge//lāt.... au f. 108 v^o 26^e ligne: regneert in allen tiden // Amen// ¶ *Laus deo in altissimo* //

Il faut ajouter 1 f. blanc au com. et 1 f. blanc à la fin; ce qui fait 110 ff. pour l'ouvrage entier.

«Seul ouvrage cité, dit M. Campbell, p. 338, d'une imprimerie néerlandaise, dont on ne connaît ni l'adresse ni le propriétaire; l'exécution typogr. dénote une enfance de l'art relative ou locale; la date de cette rare édition (deux exempl. seulement sont connus) doit remonter au moins à 1470».

Nous avons examiné l'ex. du British Museum. C. 32. m. 5.

Thantwerpen, Govaerdt Back, 1494, in-4.

Au recto du 2^e f.: ¶ Hier beghint een genoechlyje boec gemaect // eñ bescreuen bi eenē edelen ridder eñ notabe//len doctoer in medicinē eñ wel geleert in astro//nomien gehieten heer ian van Mādeville ge//boren wt enghelant. *A la fin*: ¶ Dit boeck is gheprent Thātwerpen int vo//ghelhuys bij my Gouaerdt Back, int iaer os // heeren m.cccc. ende xciiij. den xix dach in // Junio.

Au recto du 1^{er} f. une pl. coloriée.

Bib. Grenville, 6707.

De wonderlyjcke Reyse van Jan Mandevijl, beschrijvende eerst de Reyse ende gheschiedenisse van den H. Lande... Daer na de ghestaltenisse ende zeden van den Lande van Egipten, Syrien,.... Persen,.... Indien, ende Ethiopien, etc. t'Amsterdam, Gedruckt van Ian Bouman, 1650, in-4.

De Wonderlijke Reyse van Jan Mandevyl Naer het H. Landt / ghedaen in 't Jaer 1322 T'Antwerpen. By Jacobus de Bodt / ... Anno 1677, in-4 à 2 col., p. 79.

L'app. se trouve p. 80 qui n'est pas chiff., elle est datée du 22 Août 1623. — Vig. sur le tit. — Brit. Mus. 12410, f. 10.

De Wonderlijke Reyse, beschrijv. de gestaltenisse en zeden v. Egypten, Perssen, Indien en Ethiopien. Utr., 1707, in-4.

De wonderlyke Reyse van Jan Mandevyl, naer het H. Land, gedaen in 't Jaer 1622 [sic] ... Men heeft desen nieuwen Gendschen Druk van alle Fouten gesuyverd ... Tot Gend, by Jan Gimblet, in-4, à 2 col., pp. 79 [1780].

A la p. 80 qui n'est pas ch., liste des publications du libraire. — Vig. sur le titre. — Brit. Mus. 1295. c.

Trad. différente des suivantes:


De wonderlijke Reyse van Jan Mandevyl, etc., t'Amsterdam. By Gysbert de Groot Keur, 1742, in-4, à 2 col., pp. 94 + 1 f. p. la table. — Vig. sur le titre.

De wonderlyke Reize van Jan Mandevyl ... Amsterdam [1750?], in-4.

De wonderlyke Reyze ... t'Amsterdam [1760]. Gedruckt by de Erven de Weduwe Jacobus van Egmont. in-4, à 2 col., pp. 94 + 1 f. pour la table. — Vig. sur le titre.

De wonderlyke Reyze ... Te Amsterdam. By d'Erve Van der Putte en Bastian Boekheut, 1779, in-4, à 2 col., pp. 78 et 1 f. p. la table. Vig. sur le titre.

b) Editions italiennes.

F. 1 verso: Tractato de le piu marauegliose cosse e piu notabile che // se trouano in le parte del mōdo redute  collecte soto bre//uita in el presente cōpēdio dal strenuissimo caualer sperō // doro Johanne de Mandauilla anglico nato ne la Citā // de sancto albano el quale secōdo dio prīcialmente uisi // tato quali tute le

parte habitabel de el mōdo cossi fidelm̄ // te a notato tute quelle piu degne cosse che la trouato e ve//duto in esse parte ☉ chi bene discorre q̄sto libro auerra p // fecta cognitione de tuti li reami puincie natione e popu//li gente costumi leze hystorie ☉ degne antiquitate cō bre//uitade le quale pte da altri non sono tractate ☉ parte piu // cōsusamēte dalchū gran ualente homini son state tocate ☉ amagiore fede el p̄sato auctore in psona e stato nel 1322. in//yerusalem Jn Asia minore chiamata Turchia i Arme//nia grande e in la piccola. Jn Scythia zoe in Tartaria in // persia Jn Syria o uero suria Jn Arabia in egipto alto // ☉ in lo inferiore in libia in la parte grande de ethiopia in // Caldea in amazonia in india mazore in la meza ☉ in la // minore in div'se sette de latini greci iudei e barbari chri//stiani ☉ infideli ☉ i molte altre prouincie como appare nel // tractato de sotto. — Finit f. 114 verso: Explicit Johannes d' Mādeuilla impressus Medio//lani ductu ☉ auspicijs Magistri Petri de corneno pri // die Callendas augusti m.cccclxxx. Joha//ne Galeazo Maria Sfortia Vicecomitte Duce no // stro inuictissimo ac principe Jucondissimo.

Pet. in-4 à longues lignes; 114 ff.; F. 1; recto blanc; verso ut supra; sig. a—o par 8 = 112 ff.; 1 f. intercalé entre a et b.

Bibliothèque nationale, Réserve 0^o f.

Tractato dele piu maraue // gliose cose . . . reducte e colte sotto breuita in lo p̄sente com // p̄edio dal strenuissimo caualier . . . Johā // ne de Mandauilla anglico. A la fin: *Q. Imp̄ssuz boñ. p̄ Ugone Ru//geriū āno dñi. m.cccclxxxviii.* In-4 goth. à 2 col. de 39 lignes, sign. a—k.

«Vend. 81 fr. en février 1822. — Yéméniz, mar., fr. 230». (Brunet.)

Il en a paru un ex. à la vente Sobolewski (N^o 1724), mais les feuillets 8, 9, 16 et 17 manquaient et les ff. 63 et 64 avaient été endommagés dans la partie supérieure.

British Museum, 789. a. 19.

Joanne de mandauilla. — Au verso du titre: Tractato de le piu maraue//gliose cose e piu notabile che si trouino i le parte del mō//do . . . à la fin: *Impreso venetia p̄mi Nicolò de li//ferari de pralormo Pie-*

montese stā//pador ne lano 1491 adi. 17.//de nouemberio (sic) pet. in-4, goth. de 70 ff. non chiffrés, à 2 col. de 41 lignes, sig. a—i.

British Museum: b. 4. h. 11.

Vend. 14 fr. La Vallière. — Gancia, Fr. 115.

Tractato bellissimo delle piu marauigliose cose ρ piu notabile che si truouino nelle parte del mondo scripte et raccolte dallo strenuissimo Caualiere asperondoro Giouanni Mandauilla Fräzese che visito quasi tutti le parti del mondo habitabili ridocto in lingua Thoscana, in-4 à 2 col. sig. a—k. par 8 = 80 feuillets non chiffrés, gothiques.

Au verso du dernier feuillet: Finito il libro bellissimo di Giouanni Madiuilla ridocto in lingua Toschana Impresso nel la Excelsa Cipta di Firenze per ser Lorēzo de Morgiani ρ Giouanni da Maganza. A di. vii. di Giugno. m.cccc.lxxxxii.

La première page qui porte le titre est ornée d'une gravure sur bois.

Ex. de Grenville examiné, 6705.

Crofts: liv. 1. 3.

Tractato bellissimo delle piu marauigliose cose... in-4, à 2 col. sig. a—k. par 8 = 80 ff. n. c., goth., s. d.

Au verso du dernier f.: \square Finito il libro bellissimo di // Giouanni Mandiuilla ridocto i // lingua Toschana Impresso nella // excelsa cipta di Firenze appeti//tione di Ser Piero da Pescia &c.

Bib. Grenville, 6701. — Vig. sur le titre. — Le Cat. Grenville marque circa 1512; elle nous paraît plutôt contemporaine de la précédente.

Johanne de Mandauilla. *A la fin:* \square *Impresse nella nobel cita d'Bo//gna, ρ mi Joanne iacobo ρ Joanne // antonio di beneditti da Bologna ne // lanno de la christiana gratia mcccc//lxxxxij adi xviii de Luglio...* in-4, goth. à 2 col., 56 ff., sig. a—g par 8.

Bib. Grenville, 6706.

Johanne de Mandauilla. Tractato de le piu marauigliose cose e piu notabile che si trouino en le parte del mondo redute e colte sotto breuita in lo presente compendio dal strenuissimo cauallier a sperō doro Iohāne de Mandauilla anglico nato ne la cita de Sancto Albano... *A la fin:* ¶ *Qui fenisse el libro de Zouane de Mandauilla: el quale trata de le cose marauigliose del mondo. Stampado per Maestro Man-*

fredo de Mōferato da Streuo de Bonello mcccc.lxxxxvi. *Adi. ii del mese de Decembrio*, in-4, à 2 col. s. pag., sig. A. P.

British Museum: 789. a. 20.

«L'éd. (de Venise) per (*Maestro Manfredo de Monteferrato*, 1496, in-4, a été vend. 3 liv. 5 sh. White Knights, et 1 liv. 6 sh. Heber» (Brunet.)

Jouanne Mandauilla che tracta de le più marauegliose cose più notabile che si trouyno in le parte del mondo. (In fine): *Impresso in Bologna, per mi Piero et Iacobo fratelli da Campii. Neli anni m.cccc.lxxxxvii. Laus deo*, in-4, caract. dem. goth. signat. a. j.

Liv. 1. 12 sh. mar. v. Heber. (Brunet.)

Johanne de mandauilla. Tractato de le piu marauegliose cose e piu notabile Pet. in-4, goth. à 2 col.

Sig. A—M, par 4 exc. M qui à 6 ff. = 50 ff., le titre ut supra est encadré; au recto du dernier f.: *Qui finisse el libro d'zouāe de Māduilla el ĵle trata de le cose marauegliose del mōdo. Stāpado i Milano ꝑ Maestro Uldericho Scinzenzeler nel ano del Mcccclxxxvii, a di. XXI. del mese de octobre.*

Bib. Ambrosiana.

Johanne de mandauille. — Même titre. A la fin: *Qui finisse el libro d'zouāe de Mādeuilla el ĵle trata de le cose marauegliose del mondo. Stāpado i Milaō ꝑ Maestro Ul [deri] cho scinzēzeler nelano del m.cccc.lxxxx [] adi VI. del mese de decembre.* in-4 à 2 col. de 50 ff. n. chiff.

British Museum; 10077. b.; le bas de la dernière p. endommagé; impossible de lire la date exacte.

Giouāne de māduilla, pet. in-4 à 2 col.

Sig. A. P., tous par 4 exc. P (3 ff.) = 59 ff. Dans l'ex. que j'ai examiné, celui de l'Ambrosiana à Milan, il n'y a que 56 ff., le f. P manquant, ainsi que les ff. A et Ajj. On lit à la fin: *Qui Finisse el libro di Zoāne de Māduilla: el ĵle trata ꝑ le cose marauegliose ꝑ mōdo. Stāpado in Venezia ꝑ Māfredo da sustre uo: ꝑ Zorzi ꝑruscōi cōpagni. M.cccc. adi. xxiii. Decembrio.*

Iohāne de Man//dauilla // Tractato de le piu ma // raviliose cose e piv // notabile, pet. in-8.

Sig. A—EE par 4, exc. EE qui n'a que 3 ff. — 111 ff. n. c. — Au recto du dernier f.: ¶ *Qui Finisse el libro di Zoāne de māda//uilla: il q̄le trata dele cose maraueglio//se del mōdo: Stāpato in Venexia // per Manfredo da sustreuo. daca // Bonis. M.CCCC.V. // adi xxvi Ze // naro: + D.*

British Museum, 280. f. 32.

Questo · Sie · El Libro · de Johanne · De · Mandauilla. pet. in-4 à 2 col. goth. de 58 ff.

Sig. a—g par 8 exc. g qui a 10 ff. — Collation: f. 1 recto: titre ut supra et gravure sur bois; f. 1 verso: *Tractato de le piu marauegliose cose . . .* dernier f. verso: *Qui finisse el libro de zouāne de Mandauilla el quale trata de le cose marauegliose del mōdo. Stampato in Milano per Rocho ⁂ Fratelli da Valle ad Instātia de Meser Nicolo da Gorgonzola. M.CCCC.XVII. adi Ultimo de zugno* Au dessous la marque de N. Gorgonzola.

Bib. Ambrosiana.

«Un bel exemplaire de l'édit. de Venise, J. Bapt. Sessa, 1504, in-4, avec une gravure en bois sur le frontispice, a été vend. 6 liv. 8 sh. 6 d. Hibbert. Le même Sessa a donné en 1515 une autre édit. in-4 de cette trad., . . . (Brunet.)

Joanne de Man//dauilla: Qual tracta de le piu // marauegliose cose e piu no//tabile . . . in-8, de 128 ff., dont 119 f. c., 1 n. c. à la fin (colophon) et 8 n. c. en tête pour le titre, l'avert. et la table.

On lit à la fin: *Qui finisse el libro . . . Im//presso ī Venetia p Marchio // Sessa & Piero de rauani // compagni. Anno dñi // 1521. Adi. 26. // de Ago--//sto.* — Au-dessous la marque de M. Sessa.

Bib. Grenville, 6656.

Joanne de Mandauilla: Qual tratta delle piu marauegliose cose e piu notabile ch̄ si trouinote come presentialmente ha cercato tutte le parte habitabile del mōdo: & ha notato alcune degne cose che

ha vedute in esse parte. MDXXXIII, pet. in-8 de 119 ff. chiff., plus 8 ff. pour le titre, la table, etc.

A la fin: *Stampato in Venetia per Aluise di Torti nell'anno del Signore MDXXXIII. Nel mese di Agosto. Registro A B C D E F G H I K L M N O P Tutti sono Quaterni.*

Iohanne de Mandauilla. Pet. in-8 de 119 ff. plus 8 ff. pour le titre & la table.

A la fin: *Qui finisce el libro de Iohanne de Mandauilla. . . . Stampato in Venetia per Aluise Torti nell'anno del Signore MDXXXVII. Nel mese di Otubrio. Registro A B C D E F G H I K L M N O P Tutti sono Quaterni.*

Bib. Ambrosiana.

Ioanne de Mandavilla Qual tratta de le piu marauegliose cose e piu notabile che se trouino, e como presentialmente ha cercato tutte le parte habitabile del mondo, & ha notato alcune degne cose che ha vedute in esse parte. In Venetia MDLIII, pet. in-8, de 119 ff. c., plus 8 ff. pour le titre, la table, etc.

A la fin: *Stampato in Venetia per Nicolo de Bascharini nell'ano del Signore MDLIII. Nel mese di Ottobre. Registro A B C D E F G H I K L M N O P Tutti sono Quaterni.* — Examiné l'ex. de la Marciana.

Ioanne de Mandavilla, nel quale si contengono di molte cose marauiuose. Con la Tauola di tutti i Capitoli, che nella presente opera si contengono. Nouamente stampato, & ricorretto. In Venetia, MDLXVII, pet. in-8 de 106 ff. Fig. sur le titre.

A la fin: Registro A B C D E F G H I K L M N O. Tutti sono Quaterni, ecceto O, ch'è cartesino.

I Viaggi di Gio. da Mandavilla volgarizzamento antico toscano ora ridotto a buona lezione coll' aiuto di due testi a penna per cura di Francesco Zambrini. Bologna, Presso Gaetano Romagnoli. 1870, 2 vol. pet. in-8, pp. xxviii/184, 217.

Imola. — Tip. d'I. Galeati e Figlio, Via del Corso, 35. — Tiré à 206 ex.

numérotés. — Forme les liv. 113 et 114 de la collection *Scelta di Curiosità letterarie inedite o rare del secolo XIII al XVII in Appendice alla Collezione di Opere inedite o rare*.

i) *O. c.*

j) *Altenglische Sprachproben nebst einem Wörterbuche unter Mitwirkung von Karl Goldbeck herausgegeben von Eduard Mätzner. Erster Band; Sprachproben. Zweite Abtheilung: Prosa. Berlin. Weidmannsche Buchhandlung. Vol. I. 1869, gr. in-8, pp. 415.*

Vol. I: John Maundeville, pp. 152/221.

Renferme une introduction et le texte de Halliwell avec un commentaire.

k) *Editions anglaises jusqu'à 1725:*

Maundyale. — in-4. goth. s. d. Au recto du dernier f.: ¶ Here endeth the boke of John Maundyale. // Knyght of wayes to Jerusalem & of marueyls // of ynde and of other countrees. // Empremented by Rychard Pynson. — Au verso la marque de Pynson. Collation: a—g par 8, h et i par 6, k par 4; 72 ff.; dans l'ex. de Grenville, 6713, le seul connu a, et VIII., c et VIII. manquent. L'ex. qui avait appartenu à Sir Francis Freeling avant d'être acheté par Grenville contient en tête sur ff. séparés, des notes de ses deux propriétaires. «I believe that no other copy of this edition is known to exist — it was unknown to Ames & Herbert. — Dibdin describes it in p. 586. Vol. 2 of his *Typographical Antiquities*, but he is not correct in stating that it was obtained from Ford of Manchester. I purchased it from Dyer of Exeter. «I rather think this edition of Pynson's must have been the first printed in this country. — W. de Worde published an edition in 1499 & again in 1503 — both with woodcuts — an imperfect copy of the latter is in the possession of Mr. Douce. . . .» [suit une liste d'éd. anglaises]. (*Note ms. de Sir F. Freeling*).

Pas de titre. Carte et Vig., in-4. Bib. Grenville. 6714. «That this book was printed by T. Este appears from Herbert's Ames, II, 1022, and from Douce's *Illustrations of Shakespeare*, I, p. 21. This copy has the last leaf in Ms. and appears to want the title».

The Voiage and trauayle of syr John Mandeuile Knight, which treateth of the way toward Hierusalem, and of maruayles of Inde with other Plands and Countryes. London, 1568, in-4. *A la fin:* Imprinted at London in Breadstreat at the nether ende, by Thomas East. an. 1568. The 6 day of october. — Goth. — Vig.

The Voyages and Trauailes of Sir Iohn Mandeuille Knight. Wherein is treated of the Way towards Hierusalem, and of the meruailes of Inde, with other Lands and Countries. London, Printed by Thomas Snodham, 1612, in-4. Goth. — Vig. — Sig. a—u par 4, u 4 blanc. (*Cat. of the Huth Library*, III, p. 896.)

The // Voyages and // Trauailes of Sir *John Mandeuille* // Knight. . . . London: // Printed by Thomas Stansby // 1618, in-4, vig. sur le titre et dans le texte. Bib. Grenville, 6715.

The Voyages and Travailes, which treateth of the way to Hierusalem. London, 1625, in-4. Goth. — Vig. (*Cat. of the Lib. at Chatsworth*, III, p. 17).

Voyages and Travels. . . London, 1657, in-4. — Vig. Bib. Grenville, 6716.

The Voyages and travels of Sir J. Mandevile knight. wherein is set down the way to the Holy Land, and tho Hierusalem; as also to the lands of the Great Caane, and of Prester John, etc. London, 1670, in-4. Vignettes.

The Voyages & Travels of Sir John Mandevile. . . . London, Printed for *R. Scot, T. Basset, J. Wright*, and *R. Chiswel*, 1684, in-4, pp. 139 + 1 f. au com. et 2 ff. à la fin.

The // Voyages & Travels // of Sir *John Mandevile*, Knight. . . London, // Printed for *Rich. Chiswell, B. Walford, Mat. Wotton*, and // *Geo. Conyers*. 1696, in-4. Bib. Grenville, 6718. «This edition seems to have been so popular as to have been quite exhausted & to have become scarce. The present copy was bought by Mr. Milner in 1810 for the high price of liv. 7. 7. 0. (*Note Ms. de Grenville*.)

The Voyages and Travels of Sir *John Mandevile*, Knight: Wherein is set down the Way to the *Holy Land*, and to *Hierusalem*: As also to the Lands of the great *Caan*, and of *Prestor John*; to *India*, and divers other Countries: Together with many and strange Marvels therein. London: Printed for *R. Chiswell*,

B. Walford, M. Wotton, and G. Conyers. 1705. — In-4, pp. 135 + 2 ff. à la fin. — Vig.

The Voyages and Travels of Sir J. Mandevile . . . wherein is set down the way to the Holy Land . . . as also to the lands of the Great Caan, and of Prester John; to India, and divers other countries, etc. London [1710], in-4.

The Travels and Voyages of Sir J. M. etc. London [1720?] in-12.

The Voyages and Travels of Sir John Mandevile, Knight: . . . London: Printed by A. Wilde, for G. Conyers, in *Little-Britain*, T. Norris, at *London Bridge*, and A. Bettesworth, in *Paternoster-Row*, 1722, in-4 pp. 132 + 2 ff. à la fin.

1) Voici les différentes éditions du *texte anglais* de 1725:

The // Voiage // and // Travaile // of // Sir John Maundevile, kt. // Which Treateth of the // Way to Hierusalem; and of // Marvayles of Inde, // With other // Ilands and Countreyes. // — Now publish'd entire from an Original MS. // in the Cotton Library. // — London: // Printed for J. Woodman, and D. Lyon, in // Russel-Street, Covent-Garden, and C. Davis, // in Hatton-Garden. 1725, in-8, 5. ff. n. c. p. l. t. etc., + pp. XVI—384 + 4 ff. n. c. pour la lettre de Mandeville au roi d'Angleterre et l'index.

Même éd. London: 1727.

The Voiage and Travaile of Sir John Maundevile, Kt. which treateth of the way to Hierusalem; and of Marvayles of Inde, with other ilands and countreyes. Reprinted from the Edition of A. D. 1725. With an introduction, additional notes, and Glossary, By J. O. Halliwell, Esq., F. S. A., F. R. A. S. London: Published by Edward Lumley, M.DCCC.XXXIX, in-8, pp. xvii—xii—326.

Mr. Thos. Wright a reproduit cette version en la «modernisant» dans sa collection des «*Early travels in Palestine*» 1848, pp. 127—282.

The Voiage and Travaile of Sir John Maundevile . . . By J. O. Halliwell, London: F. S. Ellis, MDCCLXVI, in-8, pp. xxxi—326. 12 ex. ont été imp. sur papier fort.

Nous terminons la bibliographie des éditions anglaises par la liste suivante :

The Travels and Voyages of *Sir John Mandevile, Knt.* containing An Exact Description of the Way to *Hierusalem, Great Caan, India,* the Country of *Preston John*, and many other Eastern Countries: With an Account of many strange Monsters, and whatever is curious and Remarkable therein. Faithfully collected from the *Original Manuscript* and Illustrated with Variety of *Pictures*. London: Printed for *J. Hodges*, at the *Looking Glass* opposite to *St. Magnut's Church, London Bridge*, and *J. Harris*, at the *Looking Glass and Bible*, on *London Bridge*, Price bound, *one shilling.* in-12, pp. 138 + 3 ff. pour la table. [1730] British Museum, 495. a. 1.

The Travels and Voyages [titre ut supra]. London: Printed for *J. Osborne*, near *Dockhead, Southwark*, and *James Hodges*, at the *Looking-Glass*, on *London Bridge*. Price bound, *one shilling.* in-12, pp. 138 + 3 ff. pour la table. Une grav. en bois pour front. — Même éd. que la précédente. British Museum, 10055, a.

The Foreign Travels of *Sir John Mandeville*. Containing, An Account of remote Kingdoms, Countries, Rivers, Castles, &c. Together with a Description of Giants, Pigmies, and various other People of odd Deformities; as also their Laws, Customs, and Manners. Likewise, enchanted Wildernesses, Dragons, Griffins, and many more wonderful Beasts of Prey. &c. &c. &c. Printed and Sold in Aldermary Church Yard, London, in-12, pp. 24, vig. [1750?] Chap Book.

British Museum, $\frac{1079-i-14}{23}$.

Réimp. pp. 405—416 de *Chap Books of the Eighteenth Century* . . . by John Ashton. London, Chatto & Windus, 1882, in-8.

The Foreign Travels of *Sir John Mandeville* [ut supra] &c. &c. Printed and Sold in London, in-12, pp. 24, vig.

Chap Book. — British Museum $\frac{12315.aaa.6}{3}$.

The Foreign Travels and Dangerous Voyages Of that renowned English Knight Sir John Mandeville. Wherein He gives an Account of Remote Kingdoms, Countries, Rivers, Castles, and Giants of a prodigious Height and Strength. Together with the People called Pigmies, very small and of a low Stature. To which is added, An Account of People of odd Deformities, some without Heads. — Also dark enchanted Wildernesses, where are fiery Dragons, Griffins, and many wonderful Beasts of Prey, in the Country of Prester John. — All very delightful to the Reader. Printed and Sold in Bow-Church-Yard, in-12, pp. 24, vig. [1785?] Chap Book. — British Museum $\frac{1076-1-3}{12}$.

Briefe Collections of the Trauels and Obseruations of Sir Iohn Mandeville: written by Master Bale. (Purchas, *His Pilgrimes*, III, Lib. I, Ch. VI, pp. 128 et seq.)

Voici pour compléter les Editions espagnoles et danoise:

Editions espagnoles.

Mandauilla (Juan de). Libro de las maravillas del mundo y del viaje de la terra sancta de Jerl̄m̄ y todas las prouincias y ciudades de las Indias y de todos los ombres monstruos q̄ hay por el mundo. En Valencia, en casa de Jorge Costilla, año de mill y Quinientos y XXI (1521), in-fol., goth., à 2 col., de lxiii ff., signés a—h par 8, le 64^e feuillet blanc, fig. s. bois.

«Aucun bibliographe n'a mentionné cette édition qui figure au cat. Salvà, n° 3782, lequel reproduit quelques-unes des singulières figures sur bois qui décorent ce volume. Barcia ne signale que deux éditions de *Valencia*, 1515, in-4, et 1540, in fol.; Salvà ne les a jamais vues ni l'une ni l'autre, et il révoque en doute l'existence de la première; Antonio mentionne la seconde comme ayant été imprimée par Juan Navarro». (Brunet, *Supp.*)

Cette édition de Valence, 1540, se trouve au British Museum. H. C.:

Juan de Mandauilla. Libro de las Marauillas del mundo y del viaje d' lá tierra santa de Hierusalē ☉ de todas las puincias ☉ hombres monstruosos que hay en las Indias. In-fol. goth. à 2 col., titre rouge, avec encadrement et grande vignette noirs; fig. sur bois;

59 ff. chiff., au bas du verso du f. 59: «... *Imprimiosse el presente libro de las maravillas del mundo: en la muy insigne ciudad de Valencia por Juan Nauarro. Acábossse a veynte y ocho días del mes de Enero. Año del nascimiento de n̄ro señor Jesu christo de M.D.XXXX.*

British Museum: 567. i. 5.

Selua deleytosa. Libro de las maravillas del mūdo llamado Selua deleytosa / que trata del viaje de la tierra santa de Hierusalem y de todas las prouincias y ciudades de las Indias y d' los bōbres mostruos que ay en el mundo: con otras muchas admirables cosas q̄ escriuio el noble cauallero Juan de mandauilla como el lo vio y paseo / agora de nueuo impresso corregido y emendado. Año de m.d.xlvij. In-fol. goth. à 2 col., titre rouge et noir avec encadrement et grande vignette; fig. sur bois; 57 ff. chif., 1 f. à la fin: «... *Imprimiose en Alcála de Henares / a veynte y ocho dias del mes de Março, año del nascimiento de nuestro señor Jesu christo de mil y quinientos y quarenta y siete años*». 1 f. préł. pour la table.

Brit. Museum, 149. e. 6.

Edition Danoise.

Mandevilles Rejse I gammeldansk oversættelse tillige med en Vejleder for Pilgrimme, after Håndskrifter udgiven af M. Lorenzin. København. S. L. Møller, 1882, pet. in-8, pp. lxxv—206.

Forme le No. 5. de la Collection *Samfund til udgivelse af gammel nordisk litteratur*.

m) Mayence. — Bibliothèque du chapitre de la cathédrale: »Incipit Itinerarius fidelis Fratris ODERICI, socii *Militis Mendavil*, per Indiam; licet hic prius, et alter posterius peregrinationem suam descripsit". — Wolfenbüttel, Bibliothèque ducale, N°. 40, Weisseburg: Incipit itinerarius fidelis fratris ODERICI socii *militis MANDAUIL* per Indiam..." cf. *Odoric de Pordenone*, par Henri Cordier, Paris, 1891, p. lxxii, et p. lxxv.

«Huius Ioannis Mandeuilli indiuiduus itineris comes fuit Odericus à Foro Julii inter ordinis Franciscani cœnobitas vitæ sancti-

monia conspicuus. Itaque quum hortatu & impulsu Cardinalium quorundam, commentarios sui itineris conscripserit, conformia maxime ijs quae Mædeuillus recenset, de orientis tractu commemorat¹⁾.

n) Purchas, *His Pilgrimes*, 3rd Pt., London, 1625: «and, O that it were possible to doe as much for our Countriman Mandeuil, who next (if next) was the greatest Asian Traueller that euer the World had, & hauing falne amongst theeues, neither Priest, nor Leuite can know him, neither haue we hope of a Samaritan to releuee him».

o) Astley (IV, p. 620): «The next Traveller we meet with into *Tartary*, and the Eastern Countries, after *Marco Polo*, is Friar *Odoric*, of *Udin* in Friuli, a *Cordelier*; who set-about the Year 1318, and at his Return the Relation of it was drawn-up, from his own Mouth, by Friar *William* of *Solanga*, in 1330. *Ramusio* has inserted it in *Italian*, in the second Volume of his Collection; as *Hakluyt*, in his Navigations, has done the *Latin*, with an *English* Translation. This is a most superficial Relation, and full of *Lies*; such as People with the Heads of Beasts, and Valleys haunted with Spirits: In one of which he pretends to have entered, protected by the Sign of the Cross; yet fled for Fear, at the Sight of a Face that grinned at him. In short, though he relates some Things on the *Tartars* and *Manci* (as he writes *Manji*) which agree with *Polo*'s

1) De orbis // sitv ac descriptione, ad re // uerendiss. D. archiepiscopum Panormitanum, // Francisci, Monachi ordinis Fraciscani, // epistola sane qua luculenta. In qua // Ptolomaei, caeterorum'q; supe // rioru geographorum hal // lucinatio refellitur, // alia'q; praeterea // de recens // inuen // tis // terris, mari, insulis. Deditioe papae Ioannis De situ // Paradisi, & dimensione miliarium ad pro // portionē graduum caeli, praelara // & memoratu digna recen // sentur. // *A la fin*: "Excvdebat Martinvs Cae- // sar, expensis honesti viri Rolandi Bollaert, com- // morantis Antuerpiae iuxta portam Ca- // mere, sub intersignio maio- // ris falconis albi. pet. in-8, de 16 ff. (1524?) Bib. nationale G A 541.

Account; yet it seems plain, from the Names of Places and other Circumstances, that he never was in those Countries, but imposed on the Public the few Informations he had from others, mixed with the many Fictions of his own. He set out again for the East in 1331; but warned, it seems, by an Apparition a few Miles from *Padua*, he returned thither, and died». Et pour l'achever à l'index: «Oderic, Friar, Travels of, IV, 620, a. *A great liar*»!!

p) «Mandeville voyagea en Tartarie et en Egypte. De son aveu, il emprunta beaucoup de récits aux vieilles chroniques et à des romans de chevalerie. Malte-Brun a déjà fait remarquer qu'il copia des pages entières du Voyage d'Oderic de Partenau et d'Hayton». (Santarem, *Essai sur l'histoire de la Cosmographie et de la Cartographie pendant le moyen âge, et sur les progrès de la géographie après les grandes découvertes du XV^e siècle*. (Paris, Maulde et Renou, 1849—1852, I, p. 147).

q) «L'itinéraire du voyage de Mandeville est le même que celui d'Oderic de Portenau. Il copie des pages entières de la relation du moine italien; et quand il ne la copie pas, ses observations ont presque toujours pour objet les mêmes particularités. Il met également à contribution la géographie d'Haïton, et transcrit des morceaux entiers des romans de chevalerie et des vieilles chroniques du temps».

MÉLANGES.



With reference to some very interesting remarks made by Mr. Diośy after his lecture on *Yamato Damashi* at the recent Congress of Orientalists on stenography and its application to the Japanese language, we cannot do better than to give the *Times'* Correspondent letter from Tokio, printed in the number of Tuesday, Sept. 1, 1891.

PARLIAMENTARY REPORTING IN JAPAN.

(FROM OUR TOKIO CORRESPONDENT.)

To complete the sketch of the Japanese Diet and its procedure, which was undertaken by me in a recent letter, it is necessary to say something further about that which I therein referred to as the very novel and interesting subject of the shorthand reporting of the debates. The novelty consists in the fact of its being the first case of the application of stenography to an Oriental language; the interest will, perhaps, be gathered from what I have now to say. When Japan's statesmen first approached this subject, they had before them an important question of a serious difficulty. The question was as to the exact line that had best be taken—should the reporting be strictly official and verbatim, or should it be intrusted to private or semi-official enterprise, under stipulations in respect of fulness as conditions of Government support? Great Britain offered them an example of the latter plan. There they found that, apart from the admirable system of reporting which is pursued by *The Times* and some other journals, the work of semi-official reporting

is carried out by the Hansard Union, under a contract forbidding the abbreviation of any speech by more than one-third, and providing that the published speeches, revised as far as practicable by the speakers themselves, shall be in the hands of members a week after delivery. Elsewhere, however, the general practice was found to favour official and, consequently, *verbatim* reports, subject to correction in grammar alone. Next, as to the difficulty above referred to. This lay chiefly in the character of the language, which was known to offer terrible obstacles to stenographic reporting. To make the nature of the difficulty clear, some explanation is necessary. The Japanese language has contained for more than a thousand years a large admixture of so-called Chinese words. By this it is to be understood, not that the actual Chinese sounds have been adopted in such cases, but that when Japan took to the Chinese ideographic method of writing, ideographs representing such and such things were alone appropriated, Japan giving to their expression sounds of her own, different from the Chinese sounds; from which it follows that, though a Chinese and a Japanese may be utterly unable to converse by speech, they can do so readily enough if both of them have a sufficient knowledge of the ideographs. Now it happens, further, that this admixture of Sinico-Japanese words has of late been growing with great rapidity, and is still growing, in consequence chiefly of the introduction into Japan of many novelties from the Western world, under which it has come to pass that a number of technical and scientific terms, not previously represented in the language, have been manufactured out of Chinese and adopted into Japanese, somewhat as we employ Greek or Latin for the same purpose. Again, as a result of this increased use of Sinico-Japanese words by the educated and student classes, it has lately become the fashion to employ words of that character more freely than before in the conversation of daily life. It may seem strange that the

language of such a nation as China should be resorted to for the expression of the most modern ideas. But the explanation is simple. Chinese, with its thousands of monosyllabic roots, of precise and fixed meanings, out of which an almost infinite number of words may be built up so as to give fairly exact equivalents of pretty well any idea whatever, offered a ready channel for the conveyance of clear notions to the Japanese mind, even in technical matters, whereas words in an unknown tongue would convey no meaning at all. To take the word "telegraph",? for example, which has no equivalent in true Japanese. Its Japanese pronunciation would be *te-re-gu-ra-fu*, a meaningless aggregation of syllables. The Sinico-Japanese words *den-shin*, 電信 "lightning communication", on the other hand, are almost self-explanatory. But, when we come to the question of stenographic reporting, the greater the proportion of Chinese words, the greater is the difficulty. This is because of the abundance of homonyms. In Chinese the same word-sound may mean a dozen or more different things. There will be a separate ideograph for each of the dozen, but only one sound for all. One of the broadest contrasts between the language of China and the more purely phonetic tongues of Europe and America is that the former, with its myriads of ideographs on the one hand and its distracting homonyms on the other, does not lend itself to simple and intelligible record by means of any syllabic or alphabetic script. Japanese suffers from a like disability, but perhaps hardly in the same degree, because, though Japan employs the Chinese ideographic system of writing, her language is only partly of Chinese origin. Nevertheless, to the extent by which Chinese has affected the Japanese language, to the same extent at least does the homonym difficulty prevail. It would be tedious to explain the exact cause of this result, but by persons familiar with the subject it is well known that an inevitable consequence of the process of constructing language out of Chinese

ideographs is a reproduction of China's perplexing homonyms. In this country, however, a palliative has been in operation for many centuries. As far as is known, Japan never possessed a completed method of writing that could be fairly called her own; and, after the advent of Buddhism from China in the seventh century, the Chinese system was gradually adopted. But the thralldom of that system was soon found to be terribly irksome, and to escape from it, at least in some measure, Japanese scholars before long devised a syllabary called the *kana*, consisting of highly abbreviated forms of those 47 Chinese characters which correspond with the 47 syllabic sounds that enter into the Japanese spoken language. The *kana* has proved an enormous boon to the Japanese people. Though it left the difficulty of the homonyms unsolved, and to the scholar was no real substitute for the wearisome study of Chinese, it was at least a valuable aid to the acquisition of knowledge, and brought the arts of reading and writing within easy reach of the masses.

In this *kana*, it will at once be seen, lies the sole chance for Japanese shorthand reporting — the *kana* syllabary, that is to say, affords the only available basis for a shorthand script. But the *kana* pure and simple fails, as already explained, in the crucial matter of the homonyms. There is yet another special difficulty. To follow and report intelligently the speeches in the Diet or in any cultivated circles, it is necessary that the stenographers themselves be not only scholarly men, well versed in Chinese, but men able to keep at all times abreast of the style of language in vogue among the most highly educated classes. This, as we have seen, is undergoing changes almost from day to day, in obedience to the exigencies of the time. To keep pace with it demands, besides mere scholarship, at least some knowledge of Western science and philosophy, and familiarity with the newly-corned words and phrases that are employed for their discussion. With such obstacles confronting it—as well as many

others appertaining, in the nature of things, to fabrication of a shorthand script—the successful application of stenography to the Japanese language came to be well-nigh despaired of, long ago, by foreign sinologues. To the Japanese, however, or at least to one Japanese, the problem seemed less desperate. Many years back, a poor ex-samurai scholar, named MINAMOTO KOKI, went to work upon it at his cottage in this capital, at first silently and alone. By 1879 he had succeeded in devising a stenographic system and had organized a class to study and elaborate it. It is impossible to help admiring the fortitude, almost amounting to heroism, with which MINAMOTO and his fellow-students, toiling patiently and bravely year after year, at length wrought out, in some inscrutable way of their own, the result of which Japan has now such good reason to be proud. Theirs was a gallant fight against heavy odds—the tremendous difficulties of the task itself, their own straitened means, and for all their reward scarcely anything more tangible than the knowledge of having achieved success. Till last autumn so little were these men in request that they could hardly earn better wages than those of a common labourer. It was generally understood that an efficient stenographic system and a staff to work it existed, but the experts themselves, unheeded and unrewarded, struggled on in poverty and obscurity.

That was the state of things with respect to shorthand in this country when Mr. KANEKO KENTARO, then Secretary of the Privy Council, returned last summer to Japan, armed with the results of a long investigation into Western methods of Parliamentary procedure, on which he had bestowed much painstaking research and the powers of a highly intelligent mind. Mr. KANEKO'S inquiries had led him to favour very strongly the adoption, if possible, of official shorthand reporting for the proceedings in the Japanese Diet. The great point to be determined was whether the system already existing could be safely resorted to. With that object he gathered together at his

house, on a certain evening in September last, about a dozen of MINAMOTO's disciples, and tested their capacity to record accurately from his own lips a lecture on his Western travels. The result of two such evenings of trial was a genuine triumph, leading later to the assemblage of a sufficient staff for the Diet's work, and to the elaboration of an organized system of reporting. Thus, the labours of MINAMOTO and his little band were at last to bring forth fruit and reap reward. Mr. KANEKO could now produce the system and the men; and the Government, advised by him, adopted the principle of official verbatim reporting and established a stenographic bureau. As a result, the proceedings, day by day, of each House of the Diet, all through the Session, appeared in print in the *Official Gazette* at 6 o'clock the next morning, and with such fidelity were the speeches reproduced that many a country member is said to have been fairly aghast at finding his very provincialisms literally taken down and published in the enduring pages of the Government journal. Twelve is the standing number of reporters for each Chamber. On account of the great difficulty of the operation two work at a time, so that one may be a check on the other, and they are relieved every fifteen minutes. Each man has thus 75 minutes in which to translate his script into longhand. There are six spare reporters, as a reserve and for extra work in Committee, also three stenographic revisers, eight fair copyists, and a half-dozen general officials. The orthographic revision is carried out by secretaries of the House and the head of the Stenographic Bureau. The two chief men of the stenographers' guild—formerly MINAMOTO's leading experts—have permanent posts, the rank and file being employed only for the period of the Session, but at ten times the salaries they earned before. Mr. KANEKO himself is now Chief Secretary of the House of Peers.

Such is the story of an undertaking long thought to be hopeless—begun in drudgery and privation, achieved only to meet at first

with the poorest recognition, but at length crowned with a measure of success so great as to have placed Japan in the enviable position of being able to record the utterances of her earliest Parliamentary legislators from the first hour of their very first assemblage. It is also said by scholars that the new stenography bids fair to confer an inestimable blessing on Japan, by bridging the gulf which now separates the written from the spoken language. Meantime its author, the sturdy MINAMOTO, will take neither office nor reward. He is a Japanese of the old school. He worked for his country and for a cause; he succeeded; and that, for him, is enough.

The Illustrated London News, of Saturday, Sept. 19, 1891, gives a sketch by its special artist, Mr. Julius M. Price, of Sir Robert Hart, G. C. M. G., Inspector-General of Chinese Customs, in his "den" at Peking, with an article we think interesting to reproduce here though it contains several mistakes. Of course, in 1861, more than *three* ports were opened in China to Europeans, etc.

SIR ROBERT HART AT PEKING.

It was Sir Robert's "At Home" day, for every Wednesday afternoon the Inspector-General of Chinese Customs receives his friends in the garden surrounding his house, where they can enjoy lawn-tennis and dancing. This is the only day of the week on which he is visible, except on actual business. He invited me to stay to dinner, and I was glad of the chance of a quiet talk with him. Sir Robert, who was born in Belfast in 1834, joined her Majesty's Consular Service in Hong-Kong in 1854; and the following is his own account of his career.

"After I had been in the Consular Service five years, I was invited to join the Chinese Customs. This was shortly after Lord Elgin's treaty, when certain ports were to be opened to Europeans.

Something inspired me to accept the offer; one thing led to another, and in 1861 I was made Acting Inspector-General, in the place of Mr. Lay, who was going home on leave for two years. A few months after his return to China he was compelled to resign, and I was appointed Inspector-General in his stead. So, in four years I had risen to the highest post in the service. In those days the position was not nearly so important as it is now, for the Chinese Customs Service was in its infancy. It has since grown to such huge dimensions that the work it entails is something incredible. In 1861 there were only three ports open to Europeans, whereas there are now thirty; the ramifications of the system extend as far south as Tonking, and in the north to Corea. Over 700 Europeans and 3000 Chinamen, of all classes, are employed in the land service alone. The entire coast-line is guarded by twenty armed cruisers of the very latest types, built in England, most of them by Armstrong. These cruisers are commanded by Europeans and manned by Chinese. There is, besides, quite a flotilla of armed steamlaunches used in the various harbours. The lighthouses along the coast are also under my jurisdiction. Each port has its European commissioner, who has acting under him a Chinese official and staff of assistants, European and otherwise."

"How do you admit Europeans into the service?" I asked: "have you a competitive examination, or are special qualifications necessary?"

"Well, it is very seldom there is a vacancy," replied Sir Robert, "but when there is, there are so many candidates on the waiting list that my agent in London has a sort of examination held; but, of course, a man with some knowledge, however slight, of Chinese has the best chance of getting on."

"But how is all this supported?" I naturally asked, though aware that the Chinese Government got a splendid revenue out of the Customs Service.

"The Chinese Government," replied Sir Robert, "allows about £ 400,000 a year for the support of the service. This is absolutely under my control; also the appointment or dismissal of all officials. The Chinese Customs are assuming bigger proportions every year, and are an ever-increasing source of revenue to the State. The great mistake that foreigners make with regard to China is to imagine that she is in want of extraneous pecuniary assistance — that she is bordering on a state of insolvency. Nothing could be more erroneous; it is rather the other way. If the Chinese moneyed men only trusted their own Government a little more, China would undoubtedly soon be in the position of being able to lend money to other countries. Putting this aside, China is not trying, nor has she ever been trying, to borrow money, though many German, French, and other syndicates have been doing their utmost to lend her some."

I could not help remarking that this was a very enviable position for a country to be in.

"Besides," continued Sir Robert, "the system of such loans is contrary to Chinese ideas; for a Chinaman prefers a short loan at a high rate of interest to a long one at a low rate. I have been much amused, knowing what I do, to hear of agents of syndicates stopping in Peking for months at a time on the chance of floating a loan. In several cases, in their anxiety to do business, they were on the point of doing so with the wrong people. After all, the Chinamen are no better than they ought to be; and as it takes so little to make the average European believe that every well-dressed Celestial is an official mandarin, they often took advantage of this simplicity of the Western barbarian. There were some extraordinary cases, a few years ago, of people being introduced to one of these agents as the Grand Chamberlain of the Court, or some other high dignitary, empowered to negotiate a loan. They were absolutely nothing of the sort, but were perhaps connected with officialism in

the remotest and obscurest way. In some instances, however, though not what they pretended to be, the agents were actually connected with the big officials. This was proved by the fact of the Government, though not recognising the loan thus obtained officially, still assuming to a certain extent the responsibility of it, as it had been used partially for official purposes. Very little, however, has transpired of these curious transactions.

“As it has been with loans, so it is with railways. Undoubtedly China will one day have her railways, but though she has for years past been pestered with offers by foreign capitalists to help her start them, so far the reply has always been that when the time comes the engineers, the capital, all that is needful, will be found by China — a strong hint, which has not, however, been taken, that no foreigners need apply. Of one thing I feel convinced,” continued Sir Robert, “that China, though certainly very many years behind-hand, is undoubtedly going ahead — advancing slowly, it is true, but still advancing, and every step she takes forward is a certain one. In spite of sarcasm and adverse criticism she adheres to her slow steady pace, and, so far, has never receded a single step. As compared with Japan, she reminds me always of the old adage of the hare and the tortoise.”

Having finished our coffee we rose from the table and had a stroll through the suite of rooms in which Sir Robert dwells in solitary grandeur. There was a striking absence of the “curios” which one would have expected to find in the quarters of a man who had passed so many years in the “far East.” Beyond his work Sir Robert had evidently but few hobbies. In one corner of the drawing-room was a large table covered with the Christmas cards which my host received last year from his many friends all over the world. Sir Robert’s office — or, rather, his “den,” as he called it — was very characteristic of the man, for here he spends the

greater part of his day. He never sits down to write, but always stands at the tall desk in the centre of the room. "The air of Peking," he added with a smile, "has a very somniferous effect, and I feel sure I should instantly fall asleep if I were to sit down to my work of an afternoon."

Leading out of the "den" was a room which Sir Robert told me he uses as his audience-chamber, where he receives all Chinese officials. The place was furnished in a sort of semi-Chinese fashion, with the indispensable raised platform for sitting, and the usual small table. I remarked that I had often heard how difficult foreigners usually found it to get on with the Chinese mandarins of high rank. "Well," replied Sir Robert, "owing to the favour of the Emperor, there are few with whom I am brought in contact who hold a higher rank than my own; for I am the happy possessor of almost all the distinctions, a Red Button of the First Class, a Peacock's Feather, and the First Class of the Second Division of the Double Dragon. But the honour recently bestowed upon me is the highest that it is possible to confer on even a most distinguished Chinese subject: my family was ennobled by Imperial decree, to three generations back — that is to say, 'Ancestral rank of the first class of the first order, for three generations, with letters patent.' The value of this decree may be estimated from the fact that at the same time the Emperor ennobled his own grandmother in like fashion, she having been an inferior wife of the Emperor TAOU KWANG, in whose reign took place the first opium war." Sir Robert is also a Knight Grand Cross of St. Michael and St. George, and a Grand Officer of the Legion of Honour.

PEKING, June 17, 1891.

JULIUS M. PRICE.

LA SITUATION ACTUELLE EN CHINE.

Le Prince Henri d'Orléans a adressé à M. Edouard Hervé, Directeur du *Soleil*, une lettre sur les affaires de Chine qui a fait beaucoup de bruit en France et en Angleterre, insérée dans le journal le mardi 15 sept. 1891:

« Mon cher monsieur Hervé,

Le *Soleil* a bien voulu, il y a une quinzaine de jours, citer l'opinion qu'un mois de séjour au Tonkin m'a permis de me faire de cette colonie ¹⁾; à ce propos, permettez-moi de vous signaler une observation que j'ai faite en arrivant en Chine, pour mettre le pied sur un territoire français.

L'officier commandant le premier poste que l'on rencontre sur le haut fleuve Rouge, en venant de Chine, me racontait qu'il ne pouvait faire de transports de provisions ni même de malades, de Bac-Sat à Laokay, que par voie de terre.

« A Bac-Sat, ajoutait-il, la rive gauche est chinoise, la frontière est au milieu du Song-ka; or, les difficultés de la navigation forcent les jonques à passer sans cesse d'un côté du fleuve à l'autre; et les Chinois ne nous permettent pas de naviguer sur leurs eaux ».

« Et leurs jonques, les laissez-vous aller impunément sur les eaux françaises? »

« Assurément », me fut-il répondu.

Le fait que je rapporte est en lui-même insignifiant; mais au moment où une partie de la presse entreprend une campagne pour demander une intervention armée en Chine, il peut intéresser vos lecteurs; car il peint la situation où nous nous trouvons vis-à-vis

1) Le prince Henri d'Orléans fait allusion à ma phrase d'un article de M. de Kerohant publié dans le *Soleil* du 28 août 1891 sous le titre: *Situation nouvelle*.

du Céleste-Empire; nous souffrons des Chinois ce qu'ils ne nous laissent pas faire; la réciproque n'existe pas, nous craignons de les froisser. Pas d'humiliation pour la Chine, tel a été le mot d'ordre donné à nos agents diplomatiques lors de la conclusion du traité de Tien-Tsin en 1884. Cette politique de ménagement, le gouvernement en a pris la responsabilité lorsqu'il a renoncé à demander une indemnité pécuniaire:

«Une satisfaction en argent», disait M. Ferry à la tribune, «aurait-elle aux yeux du pays plus de prix qu'un traité de bon voisinage, une alliance commerciale et politique ne laissant derrière elle ni humiliation, ni amertume...»

Nous savons ce qu'il en est du bon voisinage; quant au soin que nous avons apporté à ne pas froisser nos adversaires, c'est par des humiliations que le gouvernement chinois y a répondu.

Lorsque les moindres nuances dans la politesse, lorsque les plus petites formalités dans l'étiquette sont scrupuleusement observées, notre représentant accepte avec ses collègues d'être reçu par l'empereur de Chine dans la salle des tributaires, c'est-à-dire d'être considéré comme un vassal: encore peut-on dire qu'en donnant une audience quelconque si humiliante qu'elle fût, l'empereur a fait un pas dans la voie des concessions: il y a deux ans, nos ministres n'étaient pas reçus du tout.

Peut-être serait-il intéressant d'étudier dans l'histoire de nos rapports avec le Tsong-ly-Yamen, le rôle joué par l'Angleterre, peut-être verrait-on alors que ce n'est pas seulement des Chinois que nous avons été les dupes; peut-être reconnaîtrait-on qu'on a eu souvent tort de prendre comme intermédiaires entre Pékin et Paris, des douaniers, des marchands soldés par la Chine, qui nous offraient leur aide pour défendre leur propre argent, en prenant les intérêts du Céleste Empire.

C'est sur notre situation actuelle en Chine, et non sur la ma-

nière dont elle s'est faite que j'ai voulu appeler votre attention, à propos du fait que je vous ai raconté.

Nos représentants ont-ils la volonté ou la possibilité de défendre nos intérêts?

Les Chinois agissent-ils envers nous comme nous agissons à leur égard? En un mot, les traités sont-ils observés?

Nous n'avons pour ainsi dire pas de commerce en Chine; des colonies sur la côte, des missions dans l'intérieur, voilà ce qui représente toute notre influence, toute la raison d'être de nos ministres dans l'Extrême-Orient.

Examinons les colonies. Je ne compterai pas le petit comptoir français de Shang-Hay; notre colonie frontière de la Chine est le Tonkin; c'est une contrée riche, et je le répète, une terre d'avenir, mais en sommes-nous les maîtres? Sur le papier, il est à nous, mais est-ce posséder une colonie que de ne pas pouvoir y voyager, y faire des exploitations, en un mot, coloniser impunément?

Le Tonkin indigène est en plein état d'anarchie, entretenue, chacun le sait, par les Chinois; qui paie les pirates? qui fait l'espionnage? qui leur ouvre la frontière? leur donne des refuges dans le Yunnan ou le Kouang-Si, lorsqu'ils sont traqués? C'est la Chine. «Ce sont», dira le Tsong-ly-Yamen, «des mandarins désobéissants», mais contre qui on se gardera bien de sévir. Et s'il arrive par hasard à l'un d'eux de se révolter contre le gouvernement de Pékin et de se rendre à nous avec ses armes, sur la parole d'un officier français, la Chine pousse les hauts cris jusqu'à ce que notre ministre, pour ne pas la froisser, ait fait rendre le rebelle trop confiant en nous.

Quant aux missionnaires, il serait long d'en parler ici; je compte le faire ailleurs; je me contenterai de dire qu'en accordant à l'Allemagne la protection de ses propres missionnaires, le Tsong-ly-Yamen a porté à notre protectorat une grave atteinte contre laquelle on a oublié de protester.

Les missionnaires français gagnent peu d'ailleurs à être seuls protégés par notre légation. Chassés de leurs établissements, pillés, persécutés, à des plaintes qu'ils adressent à notre ministre, ils ne reçoivent en réponse que des conseils de prudence, et témoins de l'inaction de notre légation, les mandarins qui tracassent nos missionnaires, peuvent leur dire ironiquement :

«Qu'allez-vous devenir, maintenant que votre pays n'a plus le protectorat des Missions?»

Mais les mandarins ne se contentent pas de paroles ironiques; sûrs de l'impunité, ils organisent un mouvement contre les Européens. Ils commencent par les missionnaires. Le prétexte sera la haine d'une foule qu'ils disent fanatique, qui en réalité est profondément indifférente en matière religieuse, mais qui est poussée par le sentiment d'envie d'un peuple orgueilleux pour une race supérieure. Nulle victime ne sera mieux choisie que le missionnaire :

«C'est son métier de se faire tuer, dira-t-on à la légation, en apprenant sa mort, il est si imprudent.»

Nos ministres protesteront pour la forme, on leur répondra par des promesses, et rien ne sera accordé; mais les Chinois auront fait un pas dans l'œuvre anti-européenne qui se prépare. C'est ce qui se passe déjà maintenant, on n'en est qu'aux préliminaires: des assassinats, des incendies, des pillages, parfois même de petits massacres; autant d'escarmouches où nos compatriotes sont un contre dix mille; victoires de Chinois, c'est-à-dire victoires de lâches, dont la nouvelle déformée, changée, exagérée, est aussitôt répandue par tout l'empire. Déjà le bruit est venu jusqu'au Kansou, que le Pétang, l'église des lazaristes de Pékin, a été brûlé; rien n'est négligé pour maintenir la foule en effervescence; on sera prêt lorsque sonnera l'heure du massacre général des Européens. Toutefois, avant de tuer, il faut manger; le temps est venu de faire la récolte, ce sera une époque d'accalmie, et tandis que le peuple fera ses provisions, nous autres

Européens nous attendrons tranquillement qu'il recommence de plus belle. Nous savons pourtant que c'est par le blocus du riz devant le Pei-ho que Courbet a amené les Chinois à traiter. Tien-tsin était sur le point de se soulever contre la capitale, et on ne parlait qu'avec terreur du terrible «général en avant». Nous avons entre les mains l'arme la plus redoutable contre un peuple: la faim; et nous pouvons encore en disposer maintenant, mais qu'on prenne garde, il sera bientôt trop tard.

De deux choses l'une: ou nous considérons la Chine comme une nation civilisée, ou bien c'est un peuple de barbares. Dans le premier cas, nous la traitons d'égal à égal, nous faisons des conventions avec elle, mais alors il y va de notre honneur et de notre dignité que ces conventions soient observées; les Chinois doivent être avec nous sur le pied de la réciprocité; je ne veux pas demander par là que nos attachés d'ambassade aient le droit d'user, pour s'enrichir à Pékin, de procédés analogues à ceux qu'à employés, à Paris, certain diplomate jaune; non! mais il n'est pas juste que les Chinois puissent se promener impunément chez nous, bénéficier des avantages de notre civilisation, entrer dans nos écoles, profiter de nous, tandis que, chez eux, nous courrons, à chaque pas, le risque d'être massacrés, et encore sans avoir une seule liberté! Ayons le droit de naviguer librement dans leurs eaux comme ils font dans les nôtres, ou répondons-leur comme ils nous répondent. La loi du talion: œil pour œil, dent pour dent.

Si les Chinois sont des barbares inférieurs à nous, nous ne pouvons traiter avec eux; retirons nos représentants de Pékin, et remplaçons-les par des militaires qui dicteraient nos volontés au Tsong-ly-Yamen avec des baïonnettes derrière eux pour souligner les mots.

Que nous soyons en présence de gens civilisés ou de barbares, il est grandement temps pour nous d'agir... si nous voulons garder une influence dans l'Extrême-Orient.

On devrait pourtant savoir, en France, ce que valent des conventions avec des gens qui ne sont pas de bonne foi, nous l'avons appris par expérience; on devrait aussi se défier des conseils des nations intéressées qui, possédant les plus riches comptoirs; à la tête des douanes et de la majeure partie du commerce, ne veulent à aucun prix d'une intervention qui leur porterait un grand préjudice.

Ces gens-là envoient des vaisseaux de guerre dont l'attitude reste équivoque; pendant qu'on massacre des Européens, ils acceptent un consul chinois à Singapore, et chez eux, la commande de cent mille fusils pour le compte du gouvernement de Pékin. J'ai nommé les Anglais.

Nous devons intervenir en Chine, parce que nos intérêts, notre influence, l'existence de nos compatriotes, là-bas, sont en danger; nous devons intervenir parce que nous sommes insultés, bafoués, tournés en dérision; nous devons intervenir pour rapprendre à la Chine ce que, depuis l'expédition de 1860, elle a oublié: ce que vaut l'honneur du drapeau français.

Ces réflexions que m'ont suggérées un voyage de quinze mois à travers la Chine, une correspondance suivie avec nos missionnaires, des conversations, non avec des diplomates qui sont restés sur la côte, mais avec des voyageurs qui ont appris à connaître les Chinois à leurs dépens, je vous les sou mets avec l'espoir que vous voudrez bien leur donner une place dans le journal libéral, avant tout français, que vous dirigez.

Veuillez agréer l'expression de ma haute considération.

Prince HENRI D'ORLÉANS».

VARIÉTÉS.

THE ORIENTAL CONGRESS.

The following is a brief statement of the principal results of the recent Oriental Congress:

Summaries of research up to date were submitted in various departments, among which the most noteworthy are those of Prof. Vasconcellos-Abreu, for Sanskrit; Prof. Montet, for Hebrew; Prof. René Basset, for Arabic, Dr. Ziemer, for Comparative Philology; Prof. Cordier, for Sinology; Prof. Amélineau, for Egyptology; Capt. Guiraudon, for African Languages since 1883; Mr. J. J. Meyer, for Malayan; and Col. Huart, for Turkish.

The following explorations were brought under notice: — Those of M. Claine in the interior of Sumatra; the finds and conclusions of Mr. Flinders Petrie at Madum; the discovery of the first Dravidian prehistoric pictures and remains at Bellary, by Mr. F. Fawcett; the contested report regarding a dwarf race in the North of Africa, by Mr. Haliburton; the Oriental features of numerous monuments and tombs in Majorca and Minorca, by M. Cartailhac; the Cyclopean remains in Polynesia, by Mr. H. Sterndale; and the Lybian inscriptions of Capt. Malix.

Among the 160 papers that were contributed, the most noteworthy, perhaps, are: "The Creation by the Voice and the Hermapolitan Ennead," by Prof. Maspero; "The Identity of the Pelasgians and the Hittites proved by Ceramic Remains," by Father C. A. de Cara; "The Order, Historians, and Registers of the Holy Sepulchre," by the Abbé Albouy; "Indian Theogony," by Prof. G. Oppert, of Madras, showing

non-Aryan sources; "The History and Practice of Hindu Medical Science," by Pandit Janardhan, illustrated by several collections of native drugs made by himself and others, and accompanied by two unique Sanskrit MSS.; "The Ancient Tshampa" and "French Colonial Education," by M. E. Aymonier; Expositions of Indian and Japanese Music; the Linguistic Basis of the Shawl and other Eastern Manufactures, by Profs. Leitner and Schlegel; a series of papers on Central Asia, Afghanistan, and Dardistan, by Drs. Bellew and Leitner, Mr. R. Michell, Colonel Tanner, and a number of Central Asian chiefs and Indian or Kashmir explorers. Oriental folklore has also, probably for the first time, been included in the programme, forming a connecting link with the forthcoming Folk-Lore Congress.

Among other new departures may be mentioned — the inclusion of comparative law and legal administration in Oriental countries; the condition of indigenous oriental education; the importance of ethnography in philological studies, illustrated by papers from Prof. G. Schlegel, Mr. C. Johnston, M. G. Reynaud, Dr. Leitner, M. Pret, and the Rev. Dr. C. Edkins. Prof. Abel's Indo-Egyptian affinities have received confirmation from Pasteur Fesquet's contribution on "The Phonetic Relations of the Hebrew and Indo-European Languages," Mr. R. Michell's treatise on "The Russian Verb," and from others, including Mr. Stuart Glennie.

Mr. Vincent A. Smith submitted a "progress report" on Numismatics, which

brings this subject up to date; and Mr. W. Simpson gave an account of the progress of Oriental archaeology since 1874, when the Oriental Congress paid its first visit to London. The Graeco-Buddhistic and other art collections at the Woking Museum have led to valuable communications on Oriental art and ethnography; and Prof. J. Oppert settled the date of an inscribed Assyrian brick in the Blau collection as being 668 B. C. The commercial importance of Oriental linguistics has been emphasised, and the co-operation of the London Chamber of Commerce has been secured towards the founding of an Oriental commercial school in the City of London. Prizes in various Oriental subjects have been offered; and a society for the cultivation of Japanese, and another for Semitic languages, are in course of formation in London.

The relations of Europeans with Orientals, especially those between Orientalists and native scholars, including their respective methods of research, have been considered by Sir Richard Meade, Generals Denneby and Showers, and others; and proposals for the encouragement of Oriental studies have been made for the Universities, the Christian ministry, the Scotch Commission on Examinations in Arts, the Oriental University Institute Examinations, and for various countries which, whether in Europe or even in the East itself, neglect the cultivation of ancient learning for its own sake, or in its relation to modern requirements. Profs. Wright, Adams, and Witton-Davies took an active part in this matter, and the last-named advocated the holding of an annual Oriental Congress in England.

In Oriental history, Dr. Schlichter's "Indian Ocean in Antiquity," the Rev. Prof. Skarsted's "Phoenician Colonisation of Scandinavia," Dr. A. C. Lincke's "Continuance of the Names Assyria and Niniveh," Dr. W. Hein's "Omar II," Dr. Schlichter's "History of African Explorations," Mr. Hordern's "Episode in Burmese History" may be referred to.

Among special questions of research, "The Assyrian Pronoun," by the veteran scholar, Mr. Richard Cull; "Cussari (11),"

by Dr. Friedländer; "Pirke Aboth," by the Rev. Dr. C. Taylor; "The Hymns of St. Ephraim in Syriac," by Monsignor Lamy; "Syriac Diacritical Points," by the Abbé Graffin; "Vital Statistics among the Ancient Jews," by Dr. M. Adler; the Book "Koheloth," by Prof. Myrberg; the "Himyarite Inscription N^o. 32 in the British Museum," by Prof. H. Derenbourg — follow the lines of previous Oriental Congresses. Prof. Jules Oppert's paper on "The Chronology of Genesis," also attracted much attention.

As usual, the Congress was inundated by proposals regarding the transliteration of Oriental languages. Foremost among them was one by Sir Monier Williams, who was not a member of the Congress. They have all been referred to a committee, but it is to be distinctly understood that they are not in any way to displace the native characters.

Among the governments that have taken a special interest in the Congress are those of Spain, Italy, France, Russia, and Greece. The Colonial Office sent a representative, who spoke on "Fiji and Rotuman." The Lieutenant-Governor of Adelaide, the Hon. S. J. Way, represented its University; and the Deputy Vice-Chancellor gave the Congress and official reception at Cambridge. Altogether nine governments and thirty-eight universities and learned bodies were represented.

Two invitations reached the Congress for next year, one from the Spanish and the other from the French Government. The former was accepted; and the Statutory Tenth International Congress of Orientalists will accordingly be held at Seville and Granada in September or the beginning of October 1892, following the festivities in connexion with the fifth centenary of the departure of Columbus from Huelva and the assembly of the Congress of Americanists and Geographers at Madrid. The Oriental University Institute has assigned two prizes, one of Rs. 5000 the other of Rs. 500, to the Spanish organising committee, to be awarded for translations from Sanskrit and Arabic respectively.

"Academy" Sept. 19th.

CHRONIQUE.

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

Le N^o. 3 de la «*Zeitschrift des Vereins für Völkerkunde*» contient une dizaine de fables d'animaux chinoises modernes communiquées par **M. C. Arendt**, professeur au Séminaire oriental à Berlin. Elles se rapprochent des Avadanas chinois traduits du sanscrit et expliqués par Stanislas Julien dans sa Grammaire chinoise.

La fable N^o. 5, racontée par Arendt, est la même que le 39^e Avadana communiqué par St. Julien sous le titre de «L'Homme aveuglé par la convoitise». Nous avons expliqué cette fable, ainsi que quelques autres, dans un article publié dans les «*Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië*», 1884, 4^e volgr., Dl. VIII, intitulé *Alt-Indische Fabeln in Germanischem und Chinesischem Gewande*; et nous avons démontré que cette fable avait servi de prototype à la fable germanique intitulée «*Die Jagd des Lebens*». G. S.

Le «*Ausland*» N^{os} 36 et 37 contient un article du docteur **M. Alsberg** sur la thérapie du Japon, ou plutôt un éloge de la thérapie européenne introduite au Japon, saupoudré des invectives ordinaires et injustes contre la thérapie chinoise jusqu'ici en vigueur au Japon. Si la Chine et le Japon ont à apprendre de nos savants l'anatomie et la chirurgie, c'est à nos médecins au contraire d'apprendre des Chinois et des Japonais un traitement rationnel des maladies intérieures que nous traitons bien plus empiriquement qu'eux.

Les N^{os} 37, 38 et 39 contiennent une relation de voyage à *Jehol* (où l'empereur de la Chine tient ses chasses) par le docteur **O. Franke**. G. S.

La «*Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde*» à Berlin contient un article très intéressant du Dr. **Georg Webener** sur l'orographie du *Kuan-lun* avec deux cartes.

Le professeur R. Dvořák, de Prague, vient de publier un petit ouvrage sur la famille chinoise «*Z Čínské Domácnosti*», obraz z kulturni historie Čínské avec le titre Chinois 漢人之家.

Le no. d'Août du journal allemand «Aus allen Welltheilen», contient une description très pittoresque de la vie intime au Japon par Mdle. **Clara Nascentes-Ziese**.

Le no. 17 du «Globus» contient un article du Dr. **Joseph Grunzel** sur l'organisation politique de la Chine (China als staatlicher Organismus).

BELGIQUE.

Nous venons de recevoir le premier numéro du *Bulletin de Folklore organe de la Société du Folklore Wallon*, qui a pour directeur M. Eugène Monseur, Professeur à l'Université de Bruxelles, avec un comité de rédaction composé de MM. Oscar Colson, Joseph Defrecheux, Auguste Giltée, Maurice Wilmotte.

CHINE.

«The Chinese Recorder and Missionary Journal» du mois d'Août, contient la conclusion du Journal du Marquis *Tseng* par le Rév. A. P. Parker; un article sur l'Introduction au Mahométanisme par le Rév. C. F. Hogg; un voyage du Rév. Griffith John dans le Hounan, etc. etc.

Port Arthur ou *Liu-chun-khou*, le grand arsenal maritime de la Chine, commencé en 1886, est presque complètement terminé. Il est dû à l'initiative de **Li Hung-tchang**, vice-roi du *Pe-tchely*. Il est situé à l'extrémité de la presqu'île de Mandchourie, à l'ouest de la Corée. C'est une belle rade naturelle, protégée contre les vents et le feu d'une flotte ennemie par une ceinture de rochers. Elle est reliée à la pleine mer par une passe étroite. Le golfe du *Pe-tchely* et la capitale seront ainsi désormais protégés contre l'attaque d'une flotte ennemie, tant par *Port Arthur* que par le port de *Wei-hai* (威海 37° 30' Lat. 119° 50' Long.), qui se trouve en face, sur la côte de *Chan-toung*, un peu à l'est de *Tché-fou*.

La construction de ce port a été confiée à des ingénieurs français, et le syndicat français, constitué en 1886, s'est engagé à exécuter ces travaux pour 1,500,000 taëls, soit environ dix millions de francs. (*Revue française*.)

Le Temps contient un long article sur «L'industrie minière en Chine».

Les affaires de Chine.

M. Ribot, ministre des affaires étrangères, a reçu le chargé d'affaires de Chine à Paris, Tching-Tchang, qui lui a communiqué un télégramme du gouvernement chinois.

D'après ce télégramme, le gouvernement chinois aurait pris toutes les mesures nécessaires pour assurer la protection des étrangers. Il a donné l'ordre à la flotte impériale du Nord de se rendre dans les parages des régions troublées.

Le chargé d'affaires de Chine a ajouté que son gouvernement espérait que les mesures prises donneraient complète satisfaction aux puissances étrangères

et assureraient la sécurité par le maintien de l'ordre dans les provinces du sud.

Les dernières nouvelles de Chine causent dans le public anglais de grandes appréhensions. Malgré les promesses du gouvernement chinois, il semble que l'état de choses s'aggrave tous les jours.

L'opinion publique en Angleterre est très montée et demande des mesures énergiques. Le gouvernement chinois ayant répondu au cabinet qu'il allait prendre des dispositions sérieuses, les puissances doivent attendre; mais il faut que les mesures soient promptes et efficaces sans quoi les représentants des puissances à Pékin sont, dit on, d'accord pour pousser l'action en se servant des navires qu'ils ont à leur disposition.

On parle de tous côtés de renforcer les flottes européennes dans les eaux chinoises afin qu'elles soient en état d'agir et de débarquer des détachements.

Les missions catholiques de Lyon viennent de recevoir une lettre de Rome donnant les noms des trois religieux européens massacrés au Chen-Si septentrional; ce sont: le Père Etienne, franciscain, né à Avignonet (Haute-Garonne), la sœur Marie de la Purification, née à Saint-Oreste, près de Rome, et la sœur Marie de l'Incarnation, née à Châtel-Audren (Côtes-du-Nord).

La lettre ajoute qu'on est sans nouvelles de M. Pagnucci, vicaire apostolique, des autres pères et sœurs et de 90 orphelines.

Les nouvelles venues de Vancouver à New-York annoncent que le navire *Empress* est arrivé dans ce port, venant de Chine et rapportant des renseignements sur la situation des missions catholiques.

Le 3 septembre, à I-tchang, la maison de MM. Cain et Aldridge aurait été brûlée; plusieurs sœurs franciscaines et un prêtre auraient été violemment maltraités. Le jour suivant, les missions catholique et protestante auraient été saccagées et incendiées. On aurait eu, paraît-il, toutes les preuves que ces troubles avaient été préparés de longue main.

D'après une dépêche adressée de Fou-Tcheou au *Times*, les employés européens attachés à l'arsenal de ce port auraient découvert un complot parmi les employés chinois; le but des conjurés était, dit-on, de massacrer les Européens et de s'emparer de l'arsenal.

Le correspondant du *Times* à Singapour assure que des nouvelles reçues de Changhaï le 12 de ce mois ne laissent aucun doute sur l'origine des émeutes de Y-Chang. Ces émeutes auraient bien été organisées par les soldats chinois du Hunan.

Malheureusement le gouvernement central ne peut réprimer de pareilles émeutes qu'en envoyant sur les lieux où elles se produisent les troupes stationnées à une grande distance de là et en s'exposant à une guerre civile.

On sait aussi que les canonnières ne peuvent, vu leur tirant d'eau, remonter jusqu'à I-tchang.

Des placards affichés à Nan-King accusent les chrétiens de crimes abominables.

Les résidents des ports de Chine disent que la présence de forces maritimes imposantes est nécessaire si l'on veut avoir raison des émeutiers.

Il faut envoyer des canonnières à Wou-Hou, Nan-King, Han-Kéou, Fou-Tcheou et autres points menacés, et il est indispensable d'agir avec la plus grande vigueur.

Le *Daily Telegraph*, commentant les nouvelles de Chine, constate qu'elles sont extrêmement graves. Le gouvernement chinois, dit-il, n'ose agir avec vigueur; s'il n'agit pas, les flottes devront le faire.

La Chine doit être considérée plutôt comme continent que comme une simple contrée à cause de son immensité, de la variété des langues qui s'y parlent. Elle offre, de même que l'élément slave, un grand danger pour la civilisation.

Quatre cent millions d'hommes ayant les mêmes opinions philosophiques, travailleurs attachés à leurs coutumes, n'ayant aucune crainte de la mort, insensibles à la pitié, constituent une menace incessante pour les petits peuples qui représentent le progrès. Or, la Chine apprend aujourd'hui l'art et la science modernes de la guerre; elle fabrique ses canons et apprend de plus en plus à se passer des services jadis indispensables des Européens.

Si quelques-uns de ses hommes d'Etat réalisent les progrès qu'elle caresse, où s'arrêtera-t-elle? La Chine est trop grande, trop conservatrice et trop chinoise pour la sécurité de la civilisation.

On écrit de Singapore qu'il y a eu le 27 Septembre dernier à Emoui en Chine une révolte sérieuse de la population contre le monopole du sel, dans laquelle plusieurs mandarins ont été tués. Une force militaire de mille hommes a supprimé la révolte.

On écrit de Singapore au Times que, d'après une nouvelle de Shanghai du 3 Octobre, les représentants des puissances étrangères ont rompu les relations avec le gouvernement Chinois.

FRANCE.

Le N^o. 4 de «l'Anthropologie» contient un excellent article du Dr. **E. Martin** ex-médecin de la légation de France à Pékin, sur la grande muraille de la Chine, exaltée d'abord par les missionnaires Jésuites du dernier siècle, puis niée tout simplement par l'abbé Larrieu.

C'est un malheur que les voyageurs généralisent toujours. L'un, ayant vu une partie de cette muraille en excellent état, a cru que la muraille entière était semblable à la partie qu'il avait vue; tandis que l'autre, n'ayant vu que quelques terrassements aux endroits où un mur aurait été superflu, a cru que le mur entier n'existait pas. Il est toujours dangereux de généraliser, mais surtout pour un pays aussi vaste que la Chine; cependant le plus infime touriste qui a fait une petite excursion, dans une petite partie de l'Empire du

milieu, se croit le droit de généraliser et de qualifier la Chine entière d'après ses observations faites dans peut-être une millionième partie de l'empire. G. S.

Le lieutenant **A. Massy** vient de publier chez E. Leroux un livre intitulé «Quatorze mois chez les *Thôs* et les *Mans-Tiens*» (Tonking).

La «Société normande de géologie» vient de publier dans son Bulletin de 1890 la «Relation d'un voyage d'exploration et d'études au Laos» par **M. S. Taupin**.

A l'occasion de la 8^e session du Congrès international des Américanistes tenu à Paris en 1890, **M. Désiré Charnay** (Paris) a communiqué au Congrès ses observations sur les analogies qu'il a trouvées entre les civilisations du Mexique et de l'Amérique centrale, d'une part, et celles de l'Asie, de l'autre. Il rapproche *Fou-hi*, représenté en Chine par un serpent à tête humaine, au dieu mexicain *Quetzalcoatl*, etc. etc.

M. A. J. Gouin vient de publier dans le «Bulletin de la Société de Géographie» un article sur le Costume Annamite.

La 3^e Livraison du «Bulletin de la Société de Géographie de Lyon» (Jan.—Fév. 1891) contient un article sur le nouveau port ouvert en Chine *Tchoung-king* (重慶府) auquel on a déjà donné le nom de «Le Liverpool de la Chine». Cette belle ville, chef lieu de la province de *Sze-tchouen*, située sur le *Yang-tsze* (104° 22' 00" de Long. et 29° 42' 10" de Lat.) étant ouverte pour le commerce européen, promet de devenir un des plus grands centres commerciaux de la Chine.

La 1^e fasc. du Tome X des «Mémoires de la Société Sinico-Japonaise» contient le second article des «Etudes sur la Mandchourie» par Henry de Rosny; «Les origines de 日光 *Nik-kwau*» par J. Dautremer, et des «Etudes sur la gravure japonaise» par Jacques Tasset.

Notre ami, le célèbre artiste Félix Régamey, vient de publier, avec cent dessins, chez Hetzel, un petit volume sur lequel nous reviendrons, intitulé *Le Japon pratique*.

Nous notons dans le No. du 15 oct. 1891 des *Annales de l'école libre des Sciences politiques* un article de M. Auguste Arnauné sur la *Monnaie de l'Indo-Chine*.

Messieurs Armand Colin & Cie, éditeurs, annoncent pour le 15 octobre 1891, une nouvelle revue trimestrielle: *Annales de Géographie*, Recueil publié sous la direction de MM. P. Vidal de la Blache, Sous-directeur et Maître de conférences à l'École normale supérieure et Marcel Dubois, Maître de conférences de géographie à la Faculté des lettres de Paris.

PAYS-BAS ET COLONIES NÉERLANDAISES.

Le 8^e volume du «*Nederlandsch-Indisch Plakkaatboek*» (Livre des placets des Indes orientales Néerlandaises) 1602 à 1811, publié par M. J. A. van der Chijs, vient de paraître à Batavia.

Le Journal pour la littérature, la géographie et l'ethnologie des Indes (Vol. XXXIV, fasc. 5) contient une Notice sur le Malais de *Billiton*, par M. A. G. **Vorderman**; une sur les différentes rédactions malaises du *Seri Rama* par M. D. **Gerth van Wijck**, et un essai de description du pays et du peuple du Mangarai central (Flores occidental) par M. J. W. **Meerburg**.

Au 9^e Congrès international des orientalistes tenu à Londres du 1 au 10 Septembre, un certificat d'honneur ainsi qu'une médaille d'argent ont été décernés au professeur G. Schlegel de Leide.

C'est avec une vive satisfaction que nous apprenons que S. M. le roi de Prusse, Empereur de l'empire allemand, a nommé M. le docteur **J. H. C. Kern**, professeur de Sanscrit à l'université de Leide, chevalier étranger de l'ordre «*Pour le mérite*» pour arts et sciences.

Cette haute distinction est certainement pleinement méritée par le savant illustre et en même temps si modeste, dont la Néerlande, et surtout l'Université de Leide, ont le droit d'être fiers. L'ordre civil «*Pour le mérite*», institué en 1842 par Frédéric Guillaume IV, ne compte que 60 membres, 30 prussiens et 30 étrangers. Il n'est, par conséquent, que rarement décerné, et seulement à des hommes très éminents.

RUSSIE.

A la suite des découvertes si intéressantes faites par M. Yadrintsev dans la vallée de l'Orkhon, sur l'emplacement de l'ancienne ville de Karakoroum, l'Académie des Sciences de St. Pétersbourg a envoyé une mission en Mongolie, chargée d'étudier les ruines des anciennes villes ouïgoures et mongoles du bassin de l'Orkhon. L'expédition était composée de MM. Radloff, Yadrintsev, Radloff fils, Klementz, d'un botaniste et d'un officier topographe. La caravane a été organisée définitivement à Ourga. L'académie a accordé 12000 roubles (36000 francs) à cette entreprise et a fourni tous les instruments nécessaires pour les observations astronomiques, topographiques, météorologiques, craniométriques ainsi que l'outillage nécessaire pour la photographie, l'estampage, etc. On devrait surtout recueillir le plus possible d'estampages, dessins, photographies, etc. des inscriptions qui se trouvent dans ces parages. La mission a terminé avec fruit ses travaux; M. Yadrintsev est rentré à Irkhoutsk et M. le Prof. Radloff est allé jusqu'à Peking.

SIAM.

La concession pour le chemin de fer *Korat*, dont nous avons parlé page 262 du 1^r Volume du *T'oung-pao*, n'a pas été donnée aux Allemands, mais à une

maison anglaise à *Singapore*, qui avait souscrit pour cet important ouvrage 200,000 livres sterlings moins que les maisons allemandes.

SUISSE.

Le professeur Dr. **Benward Brandstetter**, de *Lucerne*, vient de publier chez les frères *Rüber* ses études sur le poème épique chez les **Malais** sous le titre de «Charakterisirung der Epik der Malaien».

NÉCROLOGIE.

GEORGE ALEXANDER WILKEN.

L'université de Leide vient de faire une grande perte en la personne du professeur **G. A. Wilken**, mort à l'âge de 44 ans après une maladie de trois mois.

Wilken était né le 13 Mars 1847 à Tomohon (île de Célèbes); il était le fils d'un missionnaire allemand et d'une mère hollandaise de sang mêlé. Après s'être préparé en Hollande pour la carrière civile aux Indes Orientales Néerlandaises, il entra dans ce service et parcourut en quelques années les degrés de contrôleur 3^e, 2^e et 1^{er} Classe. Ayant pris un congé pour le rétablissement de sa santé, il fut nommé en 1881 lecteur pour l'ethnographie, la géographie et les langues indigènes à l'école municipale pour l'instruction des employés destinés au service civil dans les Indes Néerlandaises.

Les travaux et mémoires importants qu'il publiait à cette époque attiraient sur lui l'attention du monde scientifique, et lorsque le professeur *Veth* donna sa démission à cause de son âge avancé, *Wilken* fut nommé le 27 Avril 1885 à sa place comme professeur de l'histoire, la littérature, les antiquités, les institutions, les moeurs et usages des peuples de la Polynésie, ainsi que de la géographie physique de l'Archipel Indien.

Le 16 Septembre de la même année, il ouvrit son cours avec un Discours sur l'Utilité de l'ethnographie pour l'étude du droit comparé¹⁾. Pour lui le bâton de maréchal qu'il avait obtenu dans la science n'était pas, comme pour tant d'autres, un diplôme d'oisiveté. Au contraire, c'était pour lui un aiguillon pour poursuivre ses études. Travailleur infatigable, il publiait l'une après l'autre une série de Monographies sur les cérémonies de mariage, le matriarchat, le Shamanisme, etc. etc. des peuples polynésiens. Hors le théâtre, il ne prit aucune récréation, malheureusement non plus l'exercice du corps si nécessaire pour chaque individu, mais surtout pour l'homme de cabinet et d'étude. Sa constitution ne put résister aux exigences inouïes qu'il exigeait d'elle jour-

1) De Vrucht van de beoefening der Ethnologie voor de vergelijkende rechtswetenschap. Leiden, E. J. Brill, 1885.

nalièrement. Les germes d'une phtisie pulmonaire se développèrent rapidement, et lorsqu'il dût s'aliter à la fin du printemps, c'était pour ne plus se relever. Le 28 Août il succomba à sa maladie. Il fut enterré le 1 Septembre suivant. Son convoi fut suivi par le Sénat de l'Université, ainsi que par plusieurs professeurs et étudiants, tandis que l'Institut royal de la littérature, la géographie et l'ethnographie des Indes orientales Néerlandaises était représenté par le président du conseil F. H. der Kinderen, conseil dont Wilken faisait partie. Six couronnes de fleurs convraient le cercueil, dont un des élèves de l'école indienne de Leide.

Sa perte est en quelque sorte irréparable. Il avait une connaissance littéraire très étendue et quand il traitait d'un sujet quelconque, rien ne lui échappait de ce qui avait été écrit sur le sujet dont il traitait. Le seul reproche que l'on pourrait faire à ses études, c'est la tendance qu'il montrait de rapporter trop exclusivement l'origine des institutions sociales et des superstitions vulgaires, répandues sur la surface entière du globe habité, aux peuples de la Polynésie; mais cette tendance était naturelle chez un homme qui s'était, pour ainsi dire, identifié avec les Polynésiens.

L'université de Leide lui avait décerné le 1 Déc. 1884, *honoris causa*, le degré de docteur-ès-lettres.

FRANCIS GARNIER.

Nous avons le regret d'annoncer la mort du père de Francis Garnier, le célèbre pionnier français au Tong-king: **M. Louis Alexandre Garnier** est décédé, à l'âge de 89 ans, en son domicile Rue Francis-Garnier, n°. 14, à La Varenne Saint-Hilaire.

SIR POPE HENNESSY.

Sir John Pope Hennessy, sometime governor of Hongkong, died 7 Oct. last at his residence, Rostellan Castle, at the age of 59. *The Times* of 8 Oct. devotes a long article to his memory.

BULLETIN CRITIQUE.

Études ouraloaltaïques par
WILLY BANG.

Unter diesem Titel erschien im Muséon eine Fortsetzung der schon früher veröffentlichten »Uralaltaïschen Forschungen« desselben Verfassers. Unter Recapitulation der in den »Forschungen« aufgestellten Regel des natürlichen Lautwandels von dem dentalen Resonanten *n*, in den jeweilig entsprechenden Resonanten anderer Consonantenreihen, wie z. B. in *m* vor *p*, *b*, in *ñ* (*ng*) vor *k*, *g*, wird nunmehr das in den Forschungen für das Mandschu-Präsens aufgestellte Gesetz einer Verbindung eines reinen Substantives in *n* und des Zeitwortes *bi sein*, welches in einem Artikel dieser Zeitschrift nach seiner Erscheinung im Burjätischen erörtert wurde, bezüglich

analoger Verbalformen des Mongolischen in Erwägung gezogen.

Im Burjätischen fand sich, dass das aus *n-bi* entstandene *m-bi* infolge einer weiteren Assimilation zu *mm* beziehungsweise *m* werden kann. Dieser Wandel wird nun zur Erklärung der mongolischen Präsensformen *abunam* und *abumi* dienlich gemacht, indem die Zusammensetzung aus der Participleform des Gerundiums und dem Hilfszeitworte *amui sein* entwickelt wird und zwar: *abun-amui*, woraus sich zunächst durch Elimination von *a* *abun-mui* also *abumui* nach Obigem, und durch Elimination von *ui* *abunam* ergibt. Der Verfasser bespricht dann die Entstehung von *amui* aus *an-bui*, worin *bui* ein weiteres, im Mongolischen oft gebrauchtes Hilfswort für *sein* ist. Hiedurch ist aber

die Beziehung von *amui* zum gleichbedeutenden mandschuischen *ombi = on-bi* klargelegt.

Der nächste Abschnitt ist den Wurzeln gewidmet.

Unter Wurzel will Prof. W. Bang, wie es bei dem gegenwärtigen Stande der Forschung in diesen Sprachen noch nicht anders sein kann, verstanden wissen: einen gewissen Complex, der *vorläufig* als ein Untrennbares zu betrachten ist und der sich in mehreren Worten von gleicher Bezeichnung oder analogem Sinne vorfindet. Er will keineswegs gesagt haben, dass diese Complexe schon Wurzeln im eigentlichen Sinne für alle künftigen Zeiten bleiben werden. Wir haben hier sonach ähnliche Beziehungen bei dem Begriffe Wurzel, wie in der Chemie bei dem Begriffe Element. Wie hier in jedem Zeitpunkte jene Stoffe, welche in diesem Momente einer weiteren Zerlegung nicht zugeführt werden können, als *ad hoc* Elemente bezeichnet werden, ohne dass damit gesagt sein soll, diese Stoffe seien absolut einfache, jederzeit unzerfällbare, so ist auch dort

der Begriff Wurzel in dem Sinne zu fassen, dass er jene Elemente bezeichnet, die einer weiteren Zurückführung in einem gegebenen Momente nicht zugänglich sind.

Die Wurzelformen werden in 4 Gruppen zerfällt nämlich: in solche, die aus einem Vocale, einem anlautenden Consonanten mit folgendem Vocale, einem anlautenden Vocale mit folgendem Consonanten, endlich aus einem von zwei Consonanten eingeschlossenen Vocale bestehen. Der Verfasser hält sich hierbei, wie es einem bisher kaum noch planmässig bearbeitetem Gebiete entsprechend ist, nur an die in die Augen springenden Bildungen. Er unterscheidet deshalb, wie er selbst sagt, z. B. noch *šal* und *šel*, wiewohl die beiden Worte *šala* und *šele* mit der gleichen Bedeutung »Hilfe« sicher von einer einheitlichen Wurzel im absoluten Sinne abstammen, die im Verhältniss einer vocalharmonischen Differenzierung sich umbildete.

Im 3. Abschnitte werden einige Wurzeln im oben angegebenen

Sinne und entsprechende Verbalformen im Mandchu untersucht.

Zunächst sind weitere Beispiele für die Bildung des Präsens aus der Nominalform in *n* und dem Hilfszeitworte *bi* angeführt. Es kann hier nicht die Absicht sein ins weitere Detail einzugehen. Dass jedoch gerade dieser Abschnitt das Interesse herausfordert möge an einem Beispiele angedeutet werden.

Das Präsens *dabambi* »überschreiten“ ist nach dem Gegebenen aufzufassen als *daban-bi*. In *daban* ist nun *n* beziehungsweise *an* das Suffix. Es bleibt sonach als Wurzel im angenommenen Sinne: *dab*, welcher der Sinn des *Ueberschreitens* zu Grunde liegen soll. Dies bestätigen nun die Worte:

daba = verschwenderisch

daban = Excess

dabagan = Gipfel (man vergleiche das hiehergehörige türkische *داغ* *dağh*)

dabali = sehr, zu sehr, etc.

Es wäre nur zu wünschen, dass sich weitere Forscher durch diese interessanten Resultate angeregt fänden, auf diesem Arbeitsfelde mitzuwirken, um bald innerhalb einer bisher spärlich gepflegten Sphäre zu Resultaten zu kommen, welche uns einen weiteren Schluss auf die Sprachverwandschaft ergeben mögen. Die Grösse der Arbeit erheischt aber ein Zusammenwirken mehrerer *viribus unitis*, sollen bald eclatante und durchschlagende Ergebnisse zu Tage treten, denn auch hier gilt: *l'union est la force*.

F. KÜHNERT.

Wien im September.

NOTES AND QUERIES.



5. «THE "SEVEN WONDERS" OF COREA.

Corea, like the world of the ancient, has its "seven wonders". Briefly stated in the *North China Herald*, they are as follows: — First, a hot mineral spring near Kin-Shan-tao, the healing properties of which are believed by the people to be miraculous. No matter what disease may afflict the patient, a dip in the water proves efficacious. The second wonder is two springs situated at a considerable distance from each other; in fact, they have the breadth of the entire peninsula between them. They have two peculiarities: when one is full the other is always empty, and, notwithstanding the obvious fact that they are connected by a subterranean passage, one is bitter and the other pure and sweet. The third wonder is a cold wave cave — a cavern from which a wintry wind perpetually blows. The force of the wind from the cave is such that a strong man cannot stand before it. A forest that cannot be eradicated is the fourth wonder. No matter what injury is done to the roots of the trees, which are large pines, they will sprout up again directly, like the phoenix from her ashes. The fifth is the most wonderful of all. It is the famous "floating stone". It stands, or seems to stand, in front of the palace erected in its honour. It is an irregular cube of great bulk. It appears to be resting on the ground free from supports on all sides; but, strange to say, two men at

opposite ends of a rope may pass it under the stone without encountering any obstacle whatever. The sixth wonder is the "hot stone", which from remote ages has lain glowing with heat on the top of a high hill. The seventh and last Corean wonder is a drop of the sweat of Buddha. For thirty paces around the large temple in which it is enshrined, not a blade of grass will grow. There are no trees or flowers inside the sacred square. Even the animals decline to profane a spot so holy». (*The St. James's Gazette*, Thursday, Sept. 24, 1891.)

6. Il y a à la Tour de Londres, dans la cour, deux superbes canons en bronze qui portent les inscriptions:

"Manoel Tavares Bo // carro affes. a. 1627".

"Da cidade donome de deos da China". Avec les Armes de Portugal.

On lit qu'ils ont été "Captured in China A. D. 1841".

La culasse forme une tête de Chien.

H. C.

AN
ALPHABETICAL LIST
OF THE
EMPERORS OF CHINA
AND OF THEIR
YEAR-TITLES OR NIEN-HAO 年號

WITH THE DATE OF THEIR REIGN AND DURATION

COMPILED BY

J. L. J. F. EZERMAN and B. A. J. VAN WETTUM.



PRELIMINARY NOTE.

The late W. F. Mayers has given in his "Chinese Reader's Manual", pp. 366—390, a very good chronological list of the Emperors of China and of their *nién-hao* or titles of reign. The same list is found in the Appendix to the "Dictionnaire Français-Latin-Chinois" of the Abbé Paul Perny, pp. 25—93 and, besides, in many other authors, but without the Chinese characters added to it. As far as we are aware, an alphabetical list of these designations has never been published; and however useful the abovenamed lists may be, they are not very convenient for reference.

Supposing, e.g. that a Chinese student reads in a Chinese author, that such and such a fact occurred in the third year of the period

Yung-Kia (永嘉), he will have to peruse the whole list of some 500 and odd *Nien-hao* in Mayers's tables, till he meets with this name, which occasions an enormous loss of time. In turning up our alphabetical tables, he will find at a glance that the period *Yung-Kia* commenced in the year A.D. 307, so that the 3^d year corresponds to the year A.D. 309.

In referring to Mayers's tables, he will see then that this designation was adopted by the emperor *Hwai Ti* of the Western *Tsin*-dynasty (西晉懷帝).

The same may be said of the names of the Emperors — the dynastic title or *Miao hao* (廟號). There are so many *Kao-tsu*'s, *Wu-ti*'s, *Wen-ti*'s, *Fei-ti*'s, that the reader is bewildered to find out which one is meant by his Chinese author, or in european works on China, wherein generally no chinese characters are added, and wherein the name is only represented by the transcription.

Our alphabetical list gives at a glance the desired name or dynastic title, the beginning and duration of the reign of the emperor in question, as also (between brackets) the dynasty to which he belongs.

Although we do not presume that our lists have a great scientific value, still we think that Chinese students will find them a convenient and practical guide for ascertaining, at a moments notice, a given name or date.

I.

Dynastic Title. Since the Han-dynasty,

Miao-hao.

廟號.

C.

Chang Tsung	章宗	A.D. 1190—1208 (Kin).
Chang Ti	章帝	A.D. 76—88 (Tung Han).
Chao-Lieh Ti	昭烈帝	A.D. 221—222 (Shuh Han).
Chao-Siang Wang	昭襄王	B.C. 255—251 (Ts'in).
Chao-Süan Ti	昭宣帝	A.D. 905—906 (T'ang).
Chao Ti	昭帝	B.C. 86—74 (Han).
Chao Ti	少帝	A.D. 189 (Tung Han).
Chao-Tsu-Yüan	肇祖原皇帝	A.D. 1500 (Ta Ts'ing).
Chao Tsung	昭宗	A.D. 889—904 (T'ang).
Chao Wang	昭王	B.C. 1052—1002 (Chow).
Ch'eh Tsung	哲宗	A.D. 1086—1100 (Sung).
Chên Tsung	真宗	A.D. 998—1022 (Sung).
Chên Tsung	神宗	A.D. 1068—1085 (Sung).
Ch'êng Ti	成帝	B.C. 32—7 (Han).
Ch'êng T'ang	成湯	B.C. 1766—1754 (Yin).
Ch'êng Ti	成帝	A.D. 326—342 (Tung Tsin).
Ch'êng T'ien	承天	A.D. 1154—1167 (Si Liao).
Ch'êng Ting Wang	貞定王	B.C. 468—441 (Chow).
Ch'êng Tsu	成祖	A.D. 1403—1424 (Ming).
Ch'êng Tsung	成宗	A.D. 1295—1307 (Yüan).
Ch'êng Wang	成王	B.C. 1115—1079 (Chow).
Ch'êng Yang How	貞陽侯	A.D. 555 (Liang).
Chih Ti	質帝	A.D. 146 (Tung Han).
Chow Sin	紂辛	B.C. 1154—1123 (Yin).
Ch'u	杼	B.C. 2057—2041 (Hia).

Chu Li	主 昱	A.D. 473 (Peh Sung).
Chung K'ang	仲 康	B.C. 2159—2147 (Hia).
Ch'ung Ti	冲 帝	A.D. 145 (Tung-Han).
Chung Ting	仲 丁	B.C. 1562—1550 (Yin).
Chung Tsung	中 宗	A.D. 684 (T'ang).
Chung Tsung	中 宗	A.D. 705—709 (T'ang).
Chwan Hü	顯 頊	B.C. 2513—2436 (Wu Ti).
Chwang-Lieh Ti	莊 烈 帝	A.D. 1628 (Ming).
Chwang-Siang Wang	莊 襄 王	B.C. 249—247 (Tsin).
Chwang Tsung	莊 宗	A.D. 923—925 (How T'ang).
Chwang Wang	莊 王	B.C. 696—682 (Chow).

F.

Fah	發	B.C. 1837—1819 (Hia).
Fei Ti	廢 帝 (齊 王 芳)	A.D. 240—253 (Wei).
Fei Ti	廢 帝	A.D. 252—257 (Wu).
Fei Ti	廢 帝	A.D. 465 (Peh Sung).
Fei Ti	廢 帝	A.D. 560 (Peh Tsi).
Fei Ti	廢 帝	A.D. 934—935 (How T'ang).

H.

Hai-Ling Wang	海 陵 王	A.D. 494 (Tsi).
Hai-Ling Wang	海 陵 王	A.D. 1149—1160 (Kin).
Hai-Si Kung	海 西 公	A.D. 366—370 (Tung Tsin).
Hi Tsung	僖 宗	A.D. 874—888 (T'ang).
Hi Tsung	熙 宗	A.D. 1135—1148 (1123— 1148) (Kin).
Hi Tsung	熹 宗	A.D. 1621—1627 (Ming).
Hi wang	僖 王	B.C. 681—677 (Chow).
Hiao Chao Ti	孝 昭 帝	A.D. 560 (Peh Tsi).

Hiao Chwang Ti	孝莊帝	A.D. 528—529 (Peh Wei).
Hiao Min Ti	孝愍帝	A.D. 557 (Peh Chow).
Hiao Ming Ti	孝明帝	A.D. 516—527 (Peh Wei).
Hiao Tsing Ti	孝靜帝	A.D. 534—549 (ToungWei).
Hiao Tsung	孝宗	A.D. 1163—1189 (NanSung).
Hiao Tsung	孝宗	A.D. 1488—1505 (Ming).
Hiao Wang	孝王	B.C. 909—895 (Chow).
Hiao Wen Ti	孝文帝	A.D. 471—499 (Peh Wei).
Hiao Wên Wang	孝文王	B.C. 250 (Chow).
Hiao Wu Ti	孝武帝	A.D. 373—396 (Tung Tsin).
Hiao Wu Ti	孝武帝	A.D. 454—464 (Peh Sung).
Hiao Wu Ti	孝武帝	A.D. 532—534 (Peh Wei).
Hien Ti	獻帝	A.D. 190—220 (Tung Han).
Hien Wang	顯王	B.C. 368—321 (Chow).
Hien Wên Ti	獻文帝	A.D. 466—470 (Peh Wei).
Hien Tsu Sūan	顯祖宣皇帝	A.D. 1583—1615 (Ta Ts'ing).
Hien Tsung	憲宗	A.D. 806—820 (T'ang).
Hien Tsung	憲宗	A.D. 1251—1259 (Yüan).
Hien Tsung	憲宗	A.D. 1465—1487 (Ming).
Hing Tsu Chih	興祖直皇帝	A.D. ca. 1525 (Ta Ts'ing).
Hing Tsung	興宗 (遼)	A.D. 1031—1054 (Khi-tan).
Ho Tan Kia	河亶甲	B.C. 1534—1526 (Yin).
Ho Ti	和帝	A.D. 89—105 (Tung Han).
Ho Ti	和帝	A.D. 501 (Ts'i).
How Chu	後主	A.D. 223 (Shuh Han).
How Chu	後主	A.D. 565—575 (Peh Ts'i).
		See Wên Kung.
How Chu	後主	A.D. 583 (Ch'ên).
Hüan Tsung	玄 (元) 宗	A.D. 713—755 (T'ang).
Hwai	槐	B.C. 2040—2015 (Hia).
Hwai Ti	懷帝	A.D. 307—312 (Western Tsin).

Hwai-Yang Wang	淮陽王	A.D. 23—24 (Han).
Hwan Ti	桓帝	A.D. 147—167 (Tung Han)
Hwan Wang	桓王	B.C. 719—697 (Chow).
Hwang Ti	黃帝	B.C. 2697—2598 (Wu Ti).
Hwei Ti	惠帝	B.C. 194—188 (Han).
Hwei Ti	惠帝	A.D. 290—306 (Western Tsin).
Hwei Ti	惠帝	A.D. 1399—1402 (Ming).
Hwei Tsung	徽宗	A.D. 1101—1125 (Sung).
Hwei Wang	惠王	B.C. 676—652 (Chow).

I. J.

I Tsung	懿宗	A.D. 860—873 (T'ang).
I Wang	夷王	B.C. 894—879 (Chow).
I Wang	懿王	B.C. 934—910 (Chow).
Jèn Tsung	仁宗	A.D. 1023—1063 (Sung).
Jèn Tsung	仁宗	A.D. 1142—1153 (Si-Liao).
Jèn Tsung	仁宗	A.D. 1312—1320 (Yüan).
Jèn Tsung	仁宗	A.D. 1425 (Ming).
Jèn Tsung Jui	仁宗睿皇帝	A.D. 1796—1820 (Ta Ts'ing).
Ju Tsz Ying	孺子嬰	A.D. 6—8 (Han).
Jui Tsung	睿宗	A.D. 684 (T'ang).
Jui Tsung	睿宗	A.D. 710—712 (T'ang).

K.

Kan T'ien How	感天后	A.D. 1136—1141 (Si Liao).
K'ang Ti	康帝	A.D. 343—344 (Tung Tsin).
K'ang Wang	康王	B.C. 1078—1053 (Chow).
Kao	皐	B.C. 1848—1838 (Hia).
Kao How	高后	B.C. 187—180 (Han).
Kao-Kwei K'ing-Kung	高貴鄉公	A.D. 254—259 (Wei).
Kao Ti	高帝	B.C. 206—195 (Han).
Kao Ti	高帝	A.D. 479—482 (Ts'i).

Kao Tsu	高祖	B.C. 206—195 (Han).
Kao Tsu	高祖	A.D. 589—604 (Sui).
Kao Tsu	高祖	A.D. 618—626 (T'ang).
Kao Tsu	高祖	A.D. 936—942 (How Tsin).
Kao Tsu	高祖	A.D. 947 (How Han).
Kao Tsung	高宗	A.D. 650—683 (T'ang).
Kao Tsung	高宗	A.D. 1127—1162 (Nan Sung).
Kao Tsung Shun	高宗 純皇帝	A.D. 1736—1795 (Ta Ts'ing).
K'ao Wang	考王	B.C. 440—426 (Chow).
K'eng Ting	庚丁	B.C. 1219—1199 (Yin).
K'ih	啟	B.C. 2197—2189 (Hia).
Kieh Kwei	桀 癸	B.C. 1818—1767 (Hia).
Kien Wang	簡王	B.C. 585—572 (Chow).
Kien Wen Ti	簡文帝	A.D. 371—372 (Tung Tsin).
Kien Wèn Ti	簡文帝	A.D. 550 (Liang).
Kin	廛	B.C. 1900—1880 (Hia).
K'in Tsung	欽宗	A.D. 1126 (Sung).
King Ti	景帝	B.C. 156—141 (Han).
King Ti	景帝	A.D. 258—263 (Wu).
King Ti	敬帝	A.D. 555—556 (Liang).
King Tsu Yih	景祖 翼皇帝	A.D. ca. 1550 (Ta Ts'ing).
King Tsung	敬宗	A.D. 825—826 (T'ang).
King Tsung	景宗 (遼)	A.D. 968—982 (Khi-tan).
K'ing Wang	頃王	B.C. 618—613 (Chow).
King Wang	景王	B.C. 544—520 (Chow).
King Wang	敬王	B.C. 519—476 (Chow).
Kiung	肩	B.C. 1921—1901 (Hia).
Kün Wang	均王	A.D. 915—922 (How Liang).
K'ung Kia	孔甲	B.C. 1879—1849 (Hia).
Kung Ti	恭帝	A.D. 419 (Tung Tsin).
Kung Ti	恭帝	A.D. 554—556 (Si Wei).

Kung Ti	恭帝	A.D. 960 (How Chow).
Kung Ti	恭帝	A.D. 1275 (Nan Sung).
Kung Ti Yew	恭帝侑	A.D. 617 (Sui).
Kung Ti T'ung	恭帝侗	A.D. 618 (Sui).
Kung Wang	共王	B.C. 946—935 (Chow).
Kwang Tsung	光宗	A.D. 1190—1194 (Nan Sung).
Kwang Tsung	光宗	A.D. 1620 (Ming).
K'wang Wang	匡王	B.C. 612—607 (Chow).
Kwang Wu Ti	光武帝	A.D. 25—57 (Tung Han).

L.

Li Tsung	理宗	A.D. 1225—1264 (Nan Sung).
Li Wang	厲王	B.C. 878—828 (Chow).
Lieh Wang	烈王	B.C. 375—369 (Chow).
Lin Hai Wang	臨海王	A.D. 567—568 (Ch'ên).
Lin Sin	廩辛王	B.C. 1225—1220 (Yin).
Lin T'ao Wang	臨洮王	A.D. 528 (Peh Wei).
Ling Ti	靈帝	A.D. 168—189 (Tung Han).
Ling Wang	靈王	B.C. 571—545 (Chow).
Lü Shi	呂氏	B.C. 187—180 (Han).
Lu Wang	潞王	A.D. 934—935 (How T'ang).

M.

Mang	芒帝	B.C. 2014—1997 (Hia).
Min Ti	閔帝	A.D. 313—316 (Western Tsin).
Min Ti	閔帝	A.D. 934 (How T'ang).
Ming Ti	明帝	A.D. 58—75 (Tung Han).
Ming Ti	明帝	A.D. 227—239 (Wei).
Ming Ti	明帝	A.D. 323—325 (Tung Tsin).
Ming Ti	明帝	A.D. 465—472 (Peh Sung).
Ming Ti	明帝	A.D. 494—498 (Ts'i).

Ming Ti	明帝	A.D. 557—560 (Peh Chow).
Ming Tsung	明宗	A.D. 926—933 (How T'ang).
Ming Tsung	明宗	A.D. 1329 (Yüan).
Ming-Yüan Ti	明元帝	A.D. 409—423 (Peh Wei).
Moh Chu	末主 (西遼)	A.D. 1168 (Si Liao).
Moh Ti	末帝	A.D. 264—280 (Wu).
Moh Ti	末帝	A.D. 915—922 (How Liang).
Moh Ti	末帝 (金)	A.D. 1234 (Kin).
Muh Ti	穆帝	A.D. 345—361 (Tung Tsin).
Muh Tsung	穆宗	A.D. 821—824 (T'ang).
Muh Tsung	穆宗 (遼)	A.D. 951—967 (Khi-tan).
Muh Tsung	穆宗	A.D. 1567—1572 (Ming).
Muh Tsung	穆宗	A.D. 1862—1874 (Ta Tsing).
Muh Wang	穆王	B.C. 1001—947 (Chow).

N.

Nan K'eng	南庚	B.C. 1433—1409 (Yin).
Nan-Ngan Wang	南安王	A.D. 452 (Peh Wei).
Nan Wang	南王	B.C. 314—256 (Chow).
Ngai Ti	哀帝	B.C. 6—1 (Han).
Ngai Ti	哀帝	A.D. 362—365 (Tung Tsin).
Ngai Tsung	哀宗	A.D. 905—906 (T'ang).
Ngai Tsung	哀宗 (金)	A.D. 1224—1233 Kin).
Ngan-T'eh Wang	安德王	A.D. 576 (Peh Ts'i).
Ngan Ti	安帝	A.D. 107—125 (Tung Han).
Ngan Ti	安帝	A.D. 397—418 (Tung Tsin).
Ngan-Ting Wang	安定王	A.D. 531 (Peh Wei).
Ning Tsung	寧宗	A.D. 1195—1224 (Nan Sung).
Ngan Wang	安王	B.C. 401—376 (Chow).

P.

P'an K'eng	盤庚	B.C. 1401—1374 (Yin).
P'ing Ti	平帝	A.D. 1—5 (Han).
P'ing Wang	平王	B.C. 770—720 (Chow).
Puh Kiang	不降	B.C. 1980—1922 (Hia).

S.

Shang Ti	殤帝	A.D. 106 (Tung Han).
Shao Hao	少昊	B.C. 2597—2514 (Wu Ti).
Shao K'ang	少康	B.C. 2079—2058 (Hia).
Shao Ti	少帝	A.D. 254—259 (Wei).
Shao Ti	少帝	A.D. 423 (Peh Sung).
Shi Hwang-Ti	始皇帝	B.C. 221—210 (Ts'in).
Shi Tsu	世祖	A.D. 1260—1294 (Yüan).
Shi-Tsu Chang	世祖章皇帝	A.D. 1644—1661 (Ta Ts'ing).
Shi Tsung	世宗 (遼)	A.D. 947—950 (Khi-tan).
Shi Tsung	世宗	A.D. 954—959 (How Chow).
Shi Tsung	世宗	A.D. 1161—1189 (Kin).
Shi Tsung	世宗	A.D. 1522—1566 (Ming).
Shi-Tsung Hien	世宗憲皇帝	A.D. 1723—1735 (Ta Ts'ing).
Shên-Tsing Wang	慎靚王	B.C. 320—315 (Chow).
Shên Tsung	神宗	A.D. 1573—1619 (Ming).
Shêng-Tsu Jên	聖祖仁皇帝	A.D. 1662—1722 (Ta Ts'ing).
Shêng Tsung	聖宗 (遼)	A.D. 983—1030 (Khi-tan).
Shun Ti	順帝	A.D. 126—144 (Tung Han).
Shun Ti	順帝	A.D. 477—478 (Peh Sung).
Shun Ti	順帝	A.D. 1333—1367 (Yüan).
Shun Tsung	順宗	A.D. 805 (T'ang).
Siang	相	B.C. 2146—2120 (Wu Ti).
Siang Wang	襄王	B.C. 651—619 (Chow).

Siao Kia	小甲	B.C. 1666—1650 (Yin).
Siao Sin	小辛	B.C. 1373—1353 (Yin).
Siao Yih	小乙	B.C. 1352—1325 (Yin).
Sieh	泄	B.C. 1996—1981 (Hia).
Su Tsung	肅宗	A.D. 756—762 (T'ang).
Süan Ti	宣帝	B.C. 73—49 (Han).
Süan Ti	宣帝	A.D. 569—582 (Ch'ên).
Süan Ti	宣帝	A.D. 578—579 (Peh Chow).
Süan Tsung	宣宗	A.D. 847—859 (T'ang).
Süan Tsung	宣宗 (金)	A.D. 1213—1223 (Kin).
Süan Tsung	宣宗	A.D. 1426—1435 (Ming).
Süan-Tsung Ch'êng	宣宗成皇帝	A.D. 1821—1850 (Ta Ts'ing).
Süan Wang	宣王	B.C. 827—782 (Chow).
Süan Wu Ti	宣武帝	A.D. 500—515 (Peh Wei).

T.

Ta Ti	大帝	A.D. 222—251 (Wu).
Ta Yü	大禹	B.C. 2205—2198 (Wu Ti).
T'ai Hao	太昊	B.C. 2852—2738 (Wu Ti).
T'ai K'ang	太康	B.C. 2188—2160 (Wu Ti).
T'ai K'êng	太庚	B.C. 1691—1667 (Yin).
T'ai Kia	太甲	B.C. 1753—1721 (Yin).
T'ai Mow	太戊	B.C. 1637—1563 (Yin).
T'ai Ting	太丁	B.C. 1194—1192 (Yin).
T'ai-Ting Ti	泰定帝	A.D. 1324—1328 (Yüan).
T'ai Tsu	太祖	A.D. 907—914 (How Liang).
T'ai Tsu	太祖 (遼)	A.D. 907—926 (Khi-tan).
T'ai Tsu	太祖	A.D. 951—953 (How Chow).
T'ai Tsu	太祖	A.D. 960—975 (Sung).
T'ai Tsu	太祖 (金)	A.D. 1115—1122 (Kin).
T'ai Tsu	太祖	A.D. 1206—1228 (Yüan).

T'ai Tsu	太祖	A.D. 1368—1398 (Ming).
T'ai-Tsu Kao	太祖高皇帝	A.D. 1616—1626 (Ta Ts'ing).
T'ai Tsung	太宗	A.D. 409—423 (Peh Wei).
T'ai Tsung	太宗	A.D. 627—649 (T'ang).
T'ai Tsung	太宗	A.D. 976—997 (Sung).
T'ai Tsung	太宗 (金)	A.D. 1123—1134 (Kin).
T'ai Tsung	太宗	A.D. 1229—1245 (Yüan).
T'ai Tsung	太宗 (遼)	A.D. 927—946 (Khi-tan).
Tai Tsung	代宗	A.D. 763—779 (T'ang).
Tai Tsung King Ti	代宗景帝	A.D. 1450—1456 (Ming).
T'ai-Tsung Wen	太宗文皇帝	A.D. 1627—1643 (Ta Ts'ing).
T'ai Wu Ti	太武帝	A.D. 424—451 (Peh Wei).
T'ang Ti Yao	唐帝堯	B.C. 2357—2256 (Wu Ti).
Tao Tsung	道宗 (遼)	A.D. 1055—1100 (Khi-tan).
Tao Wu Ti	道武帝	A.D. 380—408 (Peh Wei).
T'eh Tsung	德宗	A.D. 780—804 (T'ang).
T'eh Tsung	德宗 (西遼)	A.D. 1125—1135 (Si Liao).
Ti Chih	帝摯	B.C. 2366—2357 (Wu Ti).
Ti H'ian	帝玄	A.D. 23—24 (Han).
Ti K'in	帝欽	A.D. 552—553 (Si Wei).
Ti Kuh	帝饜	B.C. 2435—2367 (Wu Ti).
Ti Ping	帝曷	A.D. 1278 (Nan Sung).
Ti Yih	帝乙	B.C. 1191—1155 (Yin).
Ti Yih	帝奕	A.D. 366—370 (Tung-Tsin).
T'ien Cha	天祚 (遼)	A.D. 1101—1124 (Khi-tan).
Ting Tsung	定宗	A.D. 1246—1250 (Yüan).
Ting Wang	定王	B.C. 606—586 (Chow).
Ts'ang-Wu Wang	蒼梧王	A.D. 473—476 (Peh Sung).
Ts'i Wang	齊王	A.D. 943—946 (How Tsin).
Tsieh-Min Ti	節閔帝	A.D. 531 (Peh Wei).
Tsing Ti	靜帝	A.D. 580—588 (Peh Chow).

Tsu Kêng	祖庚	B.C. 1265—1259 (Yin).
Tsu Kia	祖甲	B.C. 1258—1226 (Yin).
Tsu Sin	祖辛	B.C. 1506—1491 (Yin).
Tsu Ting	祖丁	B.C. 1465—1434 (Yin).
Tsu Yih	祖乙	B.C. 1525—1507 (Yin).
Tsze Yeh	子業	see Fei Ti A.D. 465.
Tu Tsung	度宗	A.D. 1265—1276 (Nan Sung).
Tung-Chow Kün	東周君	B.C. 255—249.
Tung Hwen How	東昏侯	A.D. 499—500 (Ts'i).
Tung-Hai Wang	東海王	A.D. 530 (Peh Wei).
Twan Tsung	端宗	A.D. 1276—1277 (Nan Sung)

U.

Urh-Shi Hwang-Ti	二世皇帝	B.C. 209—207 (Ts'in).
------------------	------	-----------------------

W.

Wai Jên	外壬	B.C. 1549—1535 (Yin).
Wang Cheng	王政	B.C. 246—222 (Ts'in).
Wang Mang, styled Sin (usurper)	僞新王莽	A.D. 9—22 (Han).
Wei-Lieh Wang	威烈王	B.C. 425—402 (Chow).
Wei-Shao Wang	衛紹王 (金)	A.D. 1209—1212 (Kin).
Wên-Ch'êng Ti	文成帝	A.D. 452—465 (Peh Wei).
Wên Kung	温公	A.D. 565—575 (Peh Ts'i).
Wên-Süan Ti	文宣帝	A.D. 550—559 (Peh Ts'i).
Wên Ti	文帝	B.C. 179—157 (Han).
Wên Ti	文帝	A.D. 220—226 (Wei).
Wên Ti	文帝	A.D. 424—453 (Peh Sung).
Wên Ti	文帝	A.D. 535—551 (Si Wei).
Wên Ti	文帝	A.D. 560—566 (Ch'ên).
Wên Ti	文帝	A.D. 589—604 (Sui).

Wên Ti	文帝	A.D. 1330—1332 (Yüan).
Wên Tsung	文宗	A.D. 827—840 (T'ang).
Wên-Tsung Hien	文宗顯皇帝	A.D. 1851—1861 (Ta Tsing).
Wu-Ch'eng Ti	武成帝	A.D. 561—575 (Peh Ts'i).
Wu How	武后	A.D. 684—704 (T'ang).
Wu Ti	武帝	B.C. 140—87 (Han).
Wu Ti	武帝	A.D. 265—289 (Western Tsin).
Wu Ti	武帝	A.D. 420—422 (Peh Sung).
Wu Ti	武帝	A.D. 483—493 (Ts'i).
Wu Ti	武帝	A.D. 502—549 (Liang).
Wu Ti	武帝	A.D. 557—559 (Ch'ên).
Wu Ti	武帝	A.D. 561—577 (Peh Chow).
Wu Ting	武丁	B.C. 1324—1266 (Yin).
Wu Tsung	武宗	A.D. 841—846 (T'ang).
Wu Tsung	武宗	A.D. 1308—1311 (Yüan).
Wu Tsung	武宗	A.D. 1506—1521 (Ming).
Wu Wang	武王	B.C. 1122—1116 (Chow).
Wu Yih	武乙	B.C. 1198—1195 (Yin).

Y.

Yang Kia	陽甲	B.C. 1408—1402 (Yin).
Yang Ti	煬帝	A.D. 605—616 (Sui).
Yen Ti	炎帝	B.C. 2737—2698 (Wu Ti).
Yew Chu	幼主	A.D. 577 (Peh Ts'i).
Yew Wang	幽王	B.C. 781—771 (Chow).
Yin Ti	隱帝	A.D. 948—950 (How Han).
Ying Tsung	英宗	A.D. 1064—1067 (Sung).
Ying Tsung	英宗	A.D. 1321—1323 (Yüan).
Ying Tsung	英宗	A.D. 1436—1449 (Ming).
Ying Tsung	英宗	A.D. 1457—1466 (Ming).
Ying-Yang Wang	營陽王	A.D. 423 (Peh Sung).

Yü-Chang Wang	豫章王	A.D. 551 (Liang).
Yü Kia	沃甲	B.C. 1490—1466 (Yin).
Yü-Lin Wang	鬱林王	A.D. 494 (Tsi).
Yü Ti Shun	虞帝舜	B.C. 2255—2206 (Wu Ti).
Yü Ting	沃丁	B.C. 1720—1692 (Yin).
Yüan Ti	元帝	B.C. 48—33 (Han).
Yüan Ti	元帝	A.D. 260 (Wei).
Yüan Ti	元帝	A.D. 317—322 (Tung Tsin).
Yüan Ti	元帝	A.D. 552—554 (Liang).
Yüan Wang	元王	B.C. 475—469 (Chow).
Yung Ki	雍已	B.C. 1649—1638 (Yin).

II.

Year-title or Nien-Hao.

年號.

C.

Chang Ho	章 和	A.D. 87—88.
Chang Wu	章 武	A.D. 221—222.
Ch'ang Hing	長 興	A.D. 930—933.
Ch'ang K'ing	長 慶	A.D. 821—824.
Ch'ang Ngan	長 安	A.D. 701—704.
Ch'ang Show	長 壽	A.D. 692—693.
Chao Ning	昭 甯	A.D. 189.
Chêng Ho	征 和	B.C. 92—89.
Chêng Ho	政 和	A.D. 1111—1117.
Ch'êng Hwa	成 化	A.D. 1465—1487.
Chêng Kwan	貞 觀	A.D. 627—649.
Chêng Kwang	正 光	A.D. 519—524.
Ch'êng Kwang	承 光	A.D. 577.
Chêng Lung	正 隆	A.D. 1156—1160.
Ch'êng Ming	承 明	A.D. 476.
Ch'êng Ming	禎 明	A.D. 587—588.
Chêng Ming	貞 明	A.D. 915—920.
Ch'êng Ngan	承 安	A.D. 1196—1200.
Ch'êng P'ing	承 平	A.D. 452.
Ch'êng Shêng	承 聖	A.D. 552—554.
Chêng Shêng	證 聖	A.D. 695 ¹⁾ .
Chêng Shi	正 始	A.D. 240—248.
Chêng Shi	正 始	A.D. 504—507.
Chêng Ta	正 大	A.D. 1224—1231.

1) The 唐書 and 舊唐書 give both 證聖 *Chêng Shêng*, which Mayers, Perny and others all erroneously write *Tiao Shêng*.

Chêng Têh	正	德	A.D. 1506—1521.
Chêng T'ung	正	統	A.D. 1436—1449.
Chêng Yeu	貞	祐	A.D. 1213—1216.
Chêng Yüan	正	元	A.D. 254—255.
Chêng Yüan	貞	元	A.D. 785—804.
Chêng Yüan	貞	元	A.D. 1158—1155.
Chi Chêng	至	正	A.D. 1341—1367.
Chi Chi	至	治	A.D. 1821—1323.
Chi Ho	至	和	A.D. 1054—1055.
Chi Ho	致	和	A.D. 1328.
Chi Ning	至	甯	A.D. 1213.
Chi P'ing	治	平	A.D. 1064—1067.
Chi Shun	至	順	A.D. 1330—1332.
Chi Ta	至	大	A.D. 1308—1311.
Chi Tao	至	道	A.D. 995—997.
Chi Têh	至	德	A.D. 588—586.
Chi Têh	至	德	A.D. 756—757.
Chi Yüan	至	元	A.D. 1264—1294.
Chi Yüan	至	元	A.D. 1335—1340.
Ch'ih Wu	赤	烏	A.D. 238—250.
Ch'u Shi	初	始	A.D. 8.
Ch'u P'ing	初	平	A.D. 190—193.
Ch'u Yüan	初	元	B.C. 48—44.
Chui Kung	垂	拱	A.D. 685—688.
Ch'ung Hi	重	熙	A.D. 1032—1054.
Chung Hing	中	興	A.D. 501.
Chung Hing	中	興	A.D. 531.
Chung Ho	中	和	A.D. 881—884.
Chung Ho	重	和	A.D. 1118.
Chung P'ing	中	平	A.D. 184—189.
Chung P'ing	中	平	A.D. 189.

Chung Ta T'ung	中 大 通	A.D. 529—534.
Chung Ta T'ung	中 大 同	A.D. 546.
Ch'ung Têh	重 德	A.D. 1154—1167.
Chung T'ung	中 統	A.D. 1260—1263.
Chung Yüan	中 元	A.D. 56—57.
Chung Yüan	中 元	B.C. 149—144.

F.

Fung Hwang	鳳 凰	A.D. 272—274.
------------	-----	---------------

H.

Han Ngan	漢 安	A.D. 142—143.
Hi Ning	熙 寧	A.D. 1068—1077.
Hi P'ing	熹 平	A.D. 172—175.
Hi P'ing	熙 平	A.D. 516.
Hiao Ch'ang	孝 昌	A.D. 525—527.
Hiao Kien	孝 建	A.D. 454—456.
Hien Fung	咸 豐	A.D. 1851—1861.
Hien Hêng	咸 亨	A.D. 670—678.
Hien Hi	咸 熙	A.D. 264.
Hien Ho	咸 和	A.D. 326—334.
Hien K'ang	咸 康	A.D. 335—342.
Hien K'ing	咸 顯	A.D. 656—660.
Hien Ngan	咸 安	A.D. 371—372.
Hien Ning	咸 寧	A.D. 275—279.
Hien P'ing	咸 平	A.D. 998—1004.
Hien Shun	咸 淳	A.D. 1265—1274.
Hien Têh	咸 顯	A.D. 954—959.
Hien Têh	顯 德	A.D. 959—960.
Hien Ts'ing	咸 清	A.D. 1136—1141.
Hien T'ung	咸 通	A.D. 860—878.

Hien Yung	咸	雍	A.D. 1066—1073.
Hing Ho	興	和	A.D. 539.
Hing Kwang	興	光	A.D. 454.
Hing Ngan	興	安	A.D. 452—453.
Hing Ning	興	寧	A.D. 363—365.
Hing Ping	興	平	A.D. 194—195.
Hing Ting	興	定	A.D. 1217—1221.
Hing Yüan	興	元	A.D. 784.
Ho Ping	和	平	B.C. 28—25.
Ho Ping	和	平	A.D. 150.
Ho Ping	和	平	A.D. 460—465.
Ho Ts'ing	和	清	A.D. 562—564.
How Yüan	後	元	B.C. 163—150.
How Yüan	後	元	B.C. 143—141.
How Yüan	後	元	B.C. 88—87.
Hung Chi	弘	治	A.D. 1488—1505.
Hung Hi	洪	熙	A.D. 1425.
Hung Kia	洪	嘉	B.C. 20—17.
Hung Kwang	弘	光	A.D. 1645. (Ming-dynasty.)
Hung Tao	弘	道	A.D. 683.
Hung Wu	洪	武	A.D. 1368—1398.
Hwang Ch'u	黃	初	A.D. 220—226.
Hwang Hing	皇	興	A.D. 467—470.
Hwang Kien	皇	建	A.D. 560.
Hwang K'ing	皇	慶	A.D. 1312—1313.
Hwang Lung	黃	龍	B.C. 49.
Hwang Lung	黃	龍	A.D. 229—231.
Hwang Shi	皇	始	A.D. 396—397.
Hwang T'ai	皇	泰	A.D. 618.
Hwang Têh	皇	德	A.D. 1154.

Hwang T'ung	皇	統	A.D. 1141—1148.
Hwang Wu	黃	武	A.D. 222—228.
Hwang Yew	皇	祐	A.D. 1049—1053.
Hwei Ch'ang	會	昌	A.D. 841—846.
Hwei T'ung	會	同	A.D. 937—945.

I. J.

I Fung	儀	鳳	A.D. 676—678.
I Hi	義	熙	A.D. 405—418.
I Ning	義	寧	A.D. 617.
Jên Show	仁	壽	A.D. 601—604.
Ju I	如	意	A.D. 692.

K.

K'ai Ch'êng	開	成	A.D. 836—840.
K'ai Hi	開	禧	A.D. 1205—1207.
K'ai Hing	開	興	A.D. 1233.
K'ai Hwang	開	皇	A.D. 581—600.
K'ai K'ing	開	慶	A.D. 1259.
K'ai Pao	開	寶	A.D. 968—975.
K'ai P'ing	開	平	A.D. 907—910.
K'ai T'ai	開	泰	A.D. 1012—1019.
K'ai Yao	開	耀	A.D. 681.
K'ai Yüan	開	元	A.D. 713—741.
K'ai Yün	開	運	A.D. 944—946.
Kan Lu	甘	露	B.C. 53—50.
Kan Lu	甘	露	A.D. 256—259.
Kan Lu	甘	露	A.D. 265.
K'ang Hi	康	熙	A.D. 1662—1722.
K'ang Kwoh	康	國	A.D. 1126—1135.
K'ang Ting	康	定	A.D. 1040.

Kêng Hing	更 興	A.D. 529.
Kêng Shi	更 始	A.D. 23—24.
Kia Hi	嘉 熙	A.D. 1237—1240.
Kia Ho	嘉 禾	A.D. 232—237.
Kia K'ing	嘉 慶	A.D. 1796—1820.
Kia P'ing	嘉 平	A.D. 249—253.
Kia T'ai	嘉 泰	A.D. 1201—1204.
Kia Ting	嘉 定	A.D. 1208—1224.
Kia Tsing	嘉 靖	A.D. 1522—1566.
Kia Yew	嘉 祐	A.D. 1056—1063.
Kien Chao	建 昭	B.C. 38—34.
Kien Ch'u	建 初	A.D. 76—88.
Kien Chung	建 中	A.D. 780—783.
Kien Chung Tsing Kwoh	建 中 靖 光	A.D. 1101.
K'ien Fu	乾 符	A.D. 874—879.
K'ien Fung	乾 封	A.D. 666—667.
Kien Hêng	建 衡	A.D. 269—271.
K'ien Hêng	乾 亨	A.D. 978—982.
Kien Hing	建 興	A.D. 223—237.
Kien Hing	建 興	A.D. 252—253.
Kien Hing	建 興	A.D. 313—316.
K'ien Hing	乾 興	A.D. 1022.
Kien Ho	建 和	A.D. 147—149.
K'ien Hwa	乾 化	A.D. 911—914.
Kien I	建 義	A.D. 528.
Kien K'ang	建 康	A.D. 144.
Kien Kwang	建 光	A.D. 121.
Kien Lung	建 隆	A.D. 960—962.
K'ien Lung	乾 隆	A.D. 1736—1795.
Kien Ming	建 明	A.D. 530.
K'ien Ming	乾 明	A.D. 560.

Kien Ngan	建	安	A.D. 196—219.
Kien Ning	建	寧	A.D. 168—171.
K'ien Ning	乾	寧	A.D. 894—897.
Kien P'ing	建	平	B.C. 6—3.
Kien Shi	建	始	B.C. 32—29.
K'ien Tao	乾	道	A.D. 1165—1173.
Kien Têh	建	德	A.D. 572—577.
K'ien Têh	乾	德	A.D. 963—967.
K'ien T'ung	乾	統	A.D. 1101—1109.
Kien Wên	建	文	A.D. 1399—1402.
Kien Wu	建	武	A.D. 25—55.
Kien Wu	建	武	A.D. 304.
Kien Wu	建	武	A.D. 317.
Kien Wu	建	武	A.D. 494—497.
Kien Yen	建	炎	A.D. 1127—1130.
K'ien Yew	乾	祐	A.D. 948—950.
Kien Yüan	建	元	B.C. 140—135.
Kien Yüan	建	元	A.D. 343—344.
Kien Yüan	建	元	A.D. 479—482.
K'ien Yüan	乾	元	A.D. 758—759.
King Ch'u	景	初	A.D. 237—239.
King Fuh	景	福	A.D. 892—893.
King Fuh	景	福	A.D. 1031.
King Ho	景	和	A.D. 465.
K'ing Lih	景	曆	A.D. 1041—1048.
King Lung	景	龍	A.D. 707—709.
King Ming	景	明	A.D. 500—503.
King Ning	景	寧	B.C. 33.
King P'ing	景	平	A.D. 423.
King T'ai	景	泰	A.D. 1450—1456.
King Têh	景	德	A.D. 1004—1007.

King Ting	景	定	A.D. 1260—1264.
King Yao	景	耀	A.D. 258—262.
King Yen	景	炎	A.D. 1276—1277.
King Yew	景	祐	A.D. 1034—1037.
King Yüan	景	元	A.D. 260—263.
K'ing Yüan	慶	元	A.D. 1195—1200.
King Yün	景	雲	A.D. 710—711.
Kiu Shi	久	視	A.D. 700.
Kü Shih	居	攝	A.D. 6—7.
Kwang Hi	光	熹	A.D. 189.
Kwang Hi	光	熙	A.D. 306.
Kwang Ho	光	和	A.D. 178—183.
Kwang Hwa	光	化	A.D. 898—900.
Kwang Ki	光	啟	A.D. 885—887.
Kwang Ming	廣	明	A.D. 880.
Kwang Shun	廣	順	A.D. 951—953.
Kwang Sü	廣	緒	A.D. 1875 to the present day.
Kwang Ta	光	大	A.D. 567—568.
Kwang Têh	廣	德	A.D. 763—764.
Kwang Tsêh	光	宅	A.D. 684.

L.

Lin Têh	麟	德	A.D. 664—665.
Lung Ch'ang	隆	昌	A.D. 494.
Lung Hing	隆	興	A.D. 1163—1164.
Lung Ho	隆	和	A.D. 362.
Lung Hwa	隆	化	A.D. 576.
Lung Ki	龍	紀	A.D. 889.
Lung K'ing	龍	慶	A.D. 1567—1572.
Lung Ngan	隆	安	A.D. 397—401.

Lung Ngan	隆	安	A.D. 402.
Lung Soh	龍	朔	A.D. 661—663.
Lung Têh	龍	德	A.D. 921—922.
Lung Wu	隆	武	A.D. 1646 (Ming).

M.

Ming Ch'ang	明	昌	A.D. 1190—1195.
Ming Tao	明	道	A.D. 1032—1033.

N.

Ning K'ang	寧	康	A.D. 373—375.
------------	---	---	---------------

P.

Pao K'ing	寶	慶	A.D. 1225—1227.
Pao Lih	寶	曆	A.D. 825—826.
Pao Ning	保	甯	A.D. 968—977.
Pao Ta	保	大	A.D. 1119—1125.
Pao Ting	寶	鼎	A.D. 266—268.
Pao Ting	保	定	A.D. 561—565.
Pao Yew	寶	祐	A.D. 1253—1258.
Pao Ying	寶	應	A.D. 762.
Pao Yüan	寶	元	A.D. 1038—1039.
Pên Ch'u	本	初	A.D. 146.
Pên Shi	本	始	B.C. 73—70.
P'u Tung	普	通	A.D. 520—526.

S.

Shang Yüan	上	元	A.D. 674—675.
Shang Yüan	上	元	A.D. 760—761.
Shao Hi	紹	熙	A.D. 1190—1194.
Shao Hing	紹	興	A.D. 1181—1162.

Shao Hing	紹興	A.D. 1142—1153.
Shao Shêng	紹聖	A.D. 1094—1097.
Shao T'ai	紹泰	A.D. 555.
Shao Ting	紹定	A.D. 1228—1233.
Shên Fung	神鳳	A.D. 252.
Shên Shwui	神瑞	A.D. 414—415.
Shên Kia	神麤	A.D. 428—431.
Shên Kung	神功	A.D. 697.
Shên Kwei	神龜	A.D. 517—518.
Shên Lung	神龍	A.D. 705—706.
Shên Ts'êh	神册	A.D. 916—921.
Shên Tsioh	神爵	B.C. 61—58.
Shêng Ch'ang	盛昌	A.D. 1234.
Shêng Lih	聖曆	A.D. 698—699.
Shêng Ming	昇明	A.D. 477—478.
Shêng P'ing	升平	A.D. 357—361.
Shi Kien Kwoh	始建	A.D. 9—13.
Shi Kwang	始光	A.D. 424—427.
Shi Y'ian	始元	B.C. 86—81.
Show Kwoh	收國	A.D. 1115—1117.
Show Lung	壽隆	A.D. 1092—1100.
Shun Chi	順治	A.D. 1644—1661.
Shun Hi	淳熙	A.D. 1174—1189.
Shun Hwa	淳化	A.D. 990—994.
Shun Yew	淳祐	A.D. 1241—1252.
Siang Hing	祥興	A.D. 1278—1279.
S'uan Chêng	宣政	A.D. 578.
S'uan Ho	宣和	A.D. 1119—1125.
S'uan Têh	宣德	A.D. 1426—1435.
Sui Ho	綏和	B.C. 8—7.
Sze Shêng	嗣聖	A.D. 684.

國

T.

Ta Ch'êng	大成		A.D. 579.
Ta Chung Siang Fu	大大中	祥符	A.D. 1008—1016.
Ta Hiang	大大大		A.D. 402.
Ta K'ang	大大大	康建	A.D. 1074—1082.
Ta Kien	大大大	觀曆	A.D. 569—582.
Ta Kwan	大大大	明安	A.D. 1107—1110.
Ta Lih	大大大	安安	A.D. 766—779.
Ta Ming	大大大	寶順	A.D. 457—464.
Ta Ngan	大大大	象德	A.D. 1083—1091.
Ta Ngan	大大大	定定	A.D. 1209—1211.
Ta Pao	大大大	足通	A.D. 550.
Ta Shun	大大大	同業	A.D. 890—891.
Ta Siang	大大大	元常	A.D. 580.
Ta Têh	大大大	昌昌	A.D. 1297—1307.
Ta Ting	大大大	初中	A.D. 581.
Ta Ting	大大大	熙	A.D. 1161—1189.
Ta Tsuh	大大大		A.D. 701.
Ta T'ung	大大大		A.D. 527—528.
Ta T'ung	大大大		A.D. 535—545.
Ta T'ung	大大大		A.D. 946.
Ta Yeh	大大大		A.D. 605—616.
T'ai Yüan	大大大		A.D. 376—396.
T'ai Chang	大大大		A.D. 416—423.
T'ai Ch'ang	大大大		A.D. 532.
T'ai Ch'ang	大大大		A.D. 1620.
T'ai Ch'u	大大大		B.C. 104—101.
T'ai Chung	大大大		A.D. 847—859.
T'ai Hi	大大大		A.D. 290.

T'ai Hing	太 興	A.D. 318—321.
T'ai Ho	太 和	A.D. 227—232.
T'ai Ho	太 和	A.D. 366—370.
T'ai Ho	太 和	A.D. 477—499.
T'ai Ho	太 和	A.D. 827—835.
T'ai Ho	太 和	A.D. 1201—1208.
T'ai K'ang	太 康	A.D. 280—289.
T'ai Kih	太 極	A.D. 712.
T'ai Ngan	太 安	A.D. 302—303.
T'ai Ngan	太 安	A.D. 455—459.
T'ai Ning	太 寧	A.D. 823—825.
T'ai Ning	太 甯	A.D. 561.
T'ai P'ing	太 平	A.D. 256—257.
T'ai P'ing	太 平	A.D. 440.
T'ai P'ing	太 平	A.D. 556.
T'ai P'ing	太 平	A.D. 1020—1030.
T'ai-P'ing Chin-Kiun	太 平 真 君	A.D. 440—451.
T'ai-P'ing Hing-Kwoh	太 平 興 國	A.D. 976—983.
T'ai Shi	太 始	B.C. 96—93.
T'ai Shi	太 始	A.D. 265—274.
T'ai Shi	太 始	A.D. 465—471.
T'ai Ting	太 定	A.D. 1324—1327.
T'ai Ts'ing	太 清	A.D. 547—549.
T'ai Yen	太 延	A.D. 435—439.
T'ai Yü	太 豫	A.D. 472.
T'ai Yüan	太 元	A.D. 251.
Tao Kwang	太 光	A.D. 1821—1850.
Têh Ch'ang	德 昌	A.D. 576.
Têh Yew	德 祐	A.D. 1275.
Têng Kwoh	登 國	A.D. 386—395.
Ti Tsieh	地 節	B.C. 69—66.

T'iao Lu	調	露	A.D. 679.
T'ien Chêng	天	正	A.D. 551.
T'ien Ch'êng	天	成	A.D. 555.
T'ien Ch'êng	天	成	A.D. 926—929.
T'ien Fu	天	輔	A.D. 1118—1122.
T'ien Fuh	天	復	A.D. 901—908.
T'ien Fuh	天	福	A.D. 936—943.
T'ien Fuh	天	福	A.D. 936—947.
T'ien Fung	天	鳳	A.D. 14—19.
T'ien Han	天	漢	B.C. 100—97.
T'ien Hi	天	禧	A.D. 1017—1021.
T'ien Hi	天	禧	A.D. 1168.
T'ien Hien	天	顯	A.D. 925—926.
T'ien Hien	天	顯	A.D. 927—936.
T'ien Hing	天	興	A.D. 398—403.
T'ien Hing	天	興	A.D. 1232.
T'ien Ho	天	和	A.D. 566—571.
Ti Hwang	地	皇	A.D. 20—22.
T'ien Hwei	天	會	A.D. 1123—1137.
T'ien K'ang	天	康	A.D. 566.
T'ien Ki	天	紀	A.D. 277—280.
T'ien K'ih	天	啟	A.D. 1621—1627.
T'ien Kia	天	嘉	A.D. 560—565.
T'ien Kien	天	監	A.D. 502—519.
T'ien K'ing	天	慶	A.D. 1110—1118.
T'ien K'üan	天	眷	A.D. 1138—1140.
T'ien Lih	天	曆	A.D. 1329.
T'ien Lih	天	曆	A.D. 1330.
T'ien Luh	天	祿	A.D. 947—950.
T'ien Ming	天	命	A.D. 1616—1626.
T'ien Ngan	天	安	A.D. 466.

T'ien P'ing	天 平	A.D. 534—537.
T'ien Pao	天 保	A.D. 550—559.
T'ien Pao	天 寶	A.D. 742—755.
T'ien Shêng	天 聖	A.D. 1023—1031.
T'ien Show	天 授	A.D. 690—691.
T'ien Shun	天 順	A.D. 1457—1464.
T'ien Si	天 璽	A.D. 276.
T'ien Têh	天 德	A.D. 1149—1152.
T'ien Tsan	天 贊	A.D. 922—924.
T'ien Ts'êh	天 冊	A.D. 275.
T'ien Ts'êh Wan Sui	天 冊 萬 歲	A.D. 695.
T'ien Tsung	天 聰	A.D. 1627—1635.
T'ien Ts'ze	天 賜	A.D. 404—408.
Ta T'ung	天 大	A.D. 535—557.
T'ien T'ung	天 統	A.D. 565—569.
T'ien Yew	天 祐	A.D. 904—906.
Ts'ai Ch'u	載 初	A.D. 689.
Tsin Tai	晉 泰	A.D. 531.
Tsing K'ang	靖 康	A.D. 1126.
Ts'ing Lung	青 龍	A.D. 238—236.
Ts'ing Ning	清 甯	A.D. 1055—1065.
Ts'ing T'ai	清 泰	A.D. 934—935.
Tsung Chang	總 章	A.D. 668—669.
Ts'ung Chêng	崇 禎	A.D. 1628—1644.
Ts'ung Fuh	崇 福	A.D. 1154.
Ts'ung K'ing	崇 慶	A.D. 1212.
Ts'ung Ning	崇 寧	A.D. 1102—1106.
Ts'ung Têh	崇 德	A.D. 1636—1643.
T'ung Chi	同 治	A.D. 1862—1874.
T'ung Ho	統 和	A.D. 983—1011.
T'ung Kwang	同 光	A.D. 923—925.

Twan Kung	端拱	A.D. 988—989.
Twan P'ing	端平	A.D. 1234—1236.

W.

Wan Lih	萬曆	A.D. 1573—1619.
Wan Sui Tung T'ien	萬歲通天	A.D. 696.
Wên Ming	文明	A.D. 684.
Wên Têh	文德	A.D. 888.
Wu Ch'êng	武成	A.D. 558—560.
Wu Fung	五鳳	B.C. 57—54.
Wu Fung	五鳳	A.D. 254—255.
Wu P'ing	武平	A.D. 570—575.
Wu T'ai	武泰	A.D. 528.
Wu Têh	武德	A.D. 618—626.
Wu Ting	武定	A.D. 543—550.

Y.

Yang Kia	陽嘉	A.D. 132—135.
Yang Soh	陽朔	B.C. 24—21.
Yen Ch'ang	延昌	A.D. 512—515.
Yen Hi	延熹	A.D. 153—166.
Yen Hi	延熙	A.D. 238—257.
Yen Hing	炎興	A.D. 263.
Yen Hing	延興	A.D. 471—475.
Yen Hing	延興	A.D. 494.
Yen Ho	延和	A.D. 432—434.
Yen Ho	延和	A.D. 712.
Yen K'ang	延康	A.D. 220.
Yen K'ing	延慶	A.D. 1125.
Yen Kwang	延光	A.D. 122—125.
Yen P'ing	延平	A.D. 103—106.

Yen Tsai	延	載	A.D. 694.
Yen Yew	延	祐	A.D. 1314—1320.
Ying Lih	應	曆	A.D. 951—967.
Ying Shun	應	順	A.D. 934.
Yüan Chêng	元	貞	A.D. 1295—1296.
Yüan Fu	元	符	A.D. 1098—1100.
Yüan Fung	元	封	B.C. 110—105.
Yüan Fung	元	鳳	B.C. 80—75.
Yüan Fung	元	豐	A.D. 1078—1085.
Yüan Hi	元	熙	A.D. 419.
Yüan Hing	元	興	A.D. 105.
Yüan Hing	元	興	A.D. 264.
Yüan Hing	元	興	A.D. 402.
Yüan Hing	元	興	A.D. 403—404.
Yüan Ho	元	和	A.D. 84—86.
Yüan Ho	元	和	A.D. 806—820.
Yüan Hwei	元	徽	A.D. 473—476.
Yüan K'ang	元	康	B.C. 65—62.
Yüan K'ang	元	康	A.D. 291—299.
Yüan Kia	元	嘉	A.D. 151—152.
Yüan Kia	元	嘉	A.D. 424—453.
Yüan Kwang	元	光	B.C. 134—129.
Yüan Kwang	元	光	A.D. 1222—1223.
Yüan P'ing	元	平	B.C. 74.
Yüan Shi	元	始	A.D. 1—5.
Yüan Show	元	壽	B.C. 2—1.
Yüan Show	元	狩	B.C. 122—117.
Yüan Siang	元	象	A.D. 538.
Yüan Soh	元	朔	B.C. 128—123.
Yüan Ting	元	鼎	B.C. 116—111.
Yüan T'ung	元	統	A.D. 1333—1334.

Yüan Yen	元	延	B.C. 12—9.
Yüan Yew	元	祐	A.D. 1086—1093.
Yung Ch'ang	永	昌	A.D. 322.
Yung Ch'ang	永	昌	A.D. 689.
Yung Chéng	永	貞	A.D. 805.
Yung Chéng	雍	正	A.D. 1723—1735.
Yung Ch'u	永	初	A.D. 107—113.
Yung Ch'u	永	初	A.D. 420—422.
Yung Chun	永	淳	A.D. 682.
Yung Han	永	漢	A.D. 189.
Yung Hi	永	熙	A.D. 290.
Yung Hi	永	熙	A.D. 532—534.
Yung Hi	雍	熙	A.D. 984—987.
Yung Hing	永	興	A.D. 153—154.
Yung Hing	永	興	A.D. 304—305.
Yung Hing	永	興	A.D. 409—413.
Yung Hing	永	興	A.D. 532.
Yung Hwei	永	徽	A.D. 650—655.
Yung Ho	永	和	A.D. 136—141.
Yung Ho	永	和	A.D. 345—356.
Yung K'ang	永	康	A.D. 167.
Yung K'ang	永	康	A.D. 300.
Yung Kia	永	嘉	A.D. 145.
Yung Kia	永	嘉	A.D. 307—312.
Yung Kien	永	建	A.D. 126—131.
Yung Kwang	永	光	B.C. 43—39.
Yung Kwang	永	光	A.D. 465.
Yung Lih	永	曆	A.D. 1647.
Yung Loh	永	樂	A.D. 1403—1424.
Yung Lung	永	隆	A.D. 680.
Yung Ming	永	明	A.D. 483—493.

Yung Ngan	永	安	A.D. 258—263.
Yung Ngan	永	安	A.D. 304.
Yung Ngan	永	安	A.D. 528.
Yung Ning	永	寧	A.D. 120.
Yung Ning	永	寧	A.D. 301.
Yung P'ing	永	平	A.D. 58—75.
Yung P'ing	永	平	A.D. 291.
Yung P'ing	永	平	A.D. 508—511.
Yung Shi	永	始	B.C. 16—13.
Yung Show	永	壽	A.D. 155—157.
Yung T'ai	永	泰	A.D. 498.
Yung T'ai	永	泰	A.D. 765.
Yung Ting	永	定	A.D. 557—559.
Yung Yüan	永	元	A.D. 89—104.
Yung Yüan	永	元	A.D. 499—500.

LES FRANÇAIS EN BIRMANIE AU XVIII^E SIÈCLE.

NOTES ET DOCUMENTS PUBLIÉS

PAR

HENRI CORDIER,

d'après les Archives du Ministère de la Marine et des Colonies.

(Conclusion de la page 48.)



L'auteur d'un incendie est puni sévèrement; non seulement il perd son bien, mais il est encore condamné à payer comme amende une somme considerable et éprouve outre cela beaucoup d'outrages. Un vieillard de 70 ans avait mis par accident le feu à sa case au mois de decembre 1783; ce qui etoit dedans fut la proie des flammes. Il fut conduit à la case de feu et condamné à une amende de huit cent Roupies. On le mena par toute la ville ayant un tison pendu au col et, à chaque coin des rues, il reçut un certain nombre de coups de bambous. Les Etrangers ne sont point exempts de ces punitions, lorsqu'il leur arrive cet accident. Ils sont obligés de fuir jusqu'à ce que leur affaire soit arrangée.

Lorsque le feu a totalement consumé une case ou une maison, on condamne les propriétaires des quatre maisons qui sont de chaque côté à payer une amende; ce qui les oblige de se secourir mutuellement et à prévenir les accidents. Cette sévérité est cependant pardonnable dans un endroit où les maisons ne sont faites qu'avec des bambous et couvertes de pailles. On est plus exposé les mois

de mars, d'avril et de may, à cause de l'excessive chaleur et de la sécheresse et des tourbillons de vent qui viennent tout à coup, enlèvent les toits et pompent le feu. Aussi est-il ordonné aux habitans d'éteindre les feux à 10 heures du matin et de ne l'allumer qu'à quatre heures après midi parce que les tourbillons sont plus considérables pendant la force du soleil. Pendant cet intervalle il y a des patrouilles qui font leurs rondes pour voir si l'ordonnance est exécutée. Ceux qui ont des maisons faites en paille et en bamboucs sont obligés de faire cuire leur manger au milieu de la rue et les feux doivent être éteints à huit heures du soir.

S'il se commet un assassinat pendant la nuit, les habitans des quatre maisons les plus proches du lieu où le corps se trouve exposé sont condamnés à une amende qui monte au même prix qu'on auroit fait payer à l'assassin s'il eut été reconnu.

Si un particulier est poursuivi en justice par des créanciers qui réclament ce qu'il leur doit, il est obligé de se vendre s'il ne peut satisfaire sur le champ. Il a l'avantage de se racheter pour le même prix qu'il a été vendu, s'il peut le rembourser à celui qui l'a acheté, car il ne se vend que pour la somme qu'il doit.

La femme et les enfans d'un homme qui s'enfuit pour dettes, sont faits esclaves par les créanciers qui sont autorisés par les loix à les garder et à les vendre pour être payés de ce qui leur est dû.

Un maître est responsable des dettes et des fautes de ses serviteurs, les capitaines le sont de leurs matelots.

CHAPITRE 14.

De la Sévérité et de la Tyrannie du Gouvernement du Pegu.

Le Gouvernement est d'une sévérité extraordinaire Les Etrangers sont obligés de se conformer aux loix de ces pays et à la

manière dont le peuple vit. Ils doivent observer les principes de la Religion fondés sur la métempsicose qui deffendent de ne rien tuer. On paye pour une seule volaille 30 à 40 Roupies d'amende. Il se trouve cependant dans ce pays des quadrupedes de toutes espèces ainsy que de la volaille et du gibier. On vend du cerf qui est censé tué par les chiens ¹⁾. Les Officiers du navire français *Le Bien-venu* voulurent un jour donner un repas; ils acheterent secrètement un veau qu'ils firent tuer; le gouvernement en ayant été instruit, ils furent appelés en justice et condamnés à payer une amende d'environ 800 R.

On doit eviter avec soin toute dispute; la plus petite insulte occasionnerait beaucoup de frais. Les Pions cherchent souvent à en faire naître afin d'en tirer quelques avantages. Si on menace de donner un coup de bâton ou un coup de pied, ou si on tient quelques propos insultants on paye 60 à 80 R. Si on frappe c'est le double, si le sang coule, ou si on fait quelque contusion on paye une somme considerable. Mettre sa main sur la tête d'un Barman même en badinant seroit une insulte très grande ainsy que de passer sur leurs jambes quand elles sont etendues. Cela seul vous feroit appeler en justice. On doit se comporter avec la plus grande circonspection, se conformer aux usages et être très-patient.

Il n'est pas permis de construire une maison suivant son idée, on ne peut la bâtir ni en pierres ni en briques; l'Étranger peut seul la faire ainsy quand il en a obtenu la permission.

Un Barman tel riche qu'il soit ne peut avoir qu'un etage à sa maison; il n'est point le maître d'y faire les ornements qui lui conviennent, il ne peut y faire faire des colonnes rondes qui ne sont accordées qu'aux grands seigneurs et Talapoints. On est gêné jusque dans les meubles; l'intérieur de la maison ne doit être ni blanchi

1) Les Étrangers qui demeurent en campagne prennent au filet les cerfs qui sont très nombreux, les tuent secrètement et les apportent par morceaux au Marché pour les vendre.

ni peint. Il n'est pas permis d'avoir des rideaux moustiquaires. Les habitans sont aussi gênés sur la manière de s'habiller. Depuis longtemps l'usage des parapluies ou parasols est interdit; le peuple est obligé de se servir de feuilles de lataniers ou de grandes rondellieres de bambouc pour se garantir de la pluie.

L'homme le plus riche craint de le paraître; il est dangereux de passer pour avoir beaucoup de biens. La vie d'un tel homme est continuellement exposée. Il faut se vêtir simplement afin de ne pas attirer sur soi les regards. Le gouvernement agit de manière à borner les hommes dans leurs fortunes par les différentes vexations qui emanent de lui, principalement envers ceux qui sont dans l'aisance. On est forcé de vivre avec la plus grande sobriété afin d'avoir toujours de quoi satisfaire à tout ce qu'on exige.

Il y a des commissaires établis dans chaque quartier; ces places s'achètent suivant le Revenu qu'elles procurent. Ceux qui les possèdent sont juges et notaires; ils ont le droit de passer certains actes de peu de valeur qui ont cependant toute la force nécessaire. Ils peuvent juger de certaines causes qui leur rapportent un lucre considerable. Leurs jugemens sont presque toujours definitifs à moins que la personne condamnée ne voulût en appeler aux audiences supérieures, alors les dépenses sont triplées et la suite de la procedure conduit à des frais considerables.

Les principales fonctions de ces commissaires sont de maintenir la police dans le quartier qui leur est assigné; d'inspecter tous les lieux pour prevenir les incendies et contenir les habitans dans les lois prescrites par le gouvernement. Ils rendent compte des maisons, des personnes qui les occupent, des différens états qui sont dans leur département. Ils ont pour cet effet des registres où sont écrits les noms, les âges et les différens sexes, et lorsqu'il plait au gouverneur de lever un impôt sur le peuple, ces commissaires sont chargés de la Recette. Ils parcourent leur quartier avec des écri-

vains pour taxer les habitans suivant leur état et pour compléter la somme dont ils sont comptables. Ils ont le pouvoir d'infliger des peines à ceux qui ne peuvent satisfaire à leurs demandes. Les personnes qui ne peuvent payer sont forcées d'engager leurs effets, s'ils ne veulent pas subir la punition du Chabouc. Ceux dont la taxe excède 30 Roupies sont vendus comme esclaves s'ils ne peuvent y faire honneur, et lorsqu'ils sont dans cette classe ils sont exempts de tous impôts. Ces hommes infortunés preferent une servitude particulière qui les fait subsister à une tyrannie continuelle.

Les particuliers qui ont des esclaves les traitent avec bonté et ont pour eux tous les égards qu'ils voudroient, qu'on eût pour eux dans une semblable position, car l'homme le plus riche est exposé à subir le même sort. Les esclaves du gouvernement ne jouissent pas de ce même avantage. Ils sont fort malheureux.

S'il se trouve des hommes qui s'occupent à quelque travail ingenieux pour se procurer de l'aisance, ils n'en jouissent point. Le gouvernement ou la cour les employent et retirent tous les fruits de leurs travaux. Il ne leur reste que la peine et souvent ils n'ont pas de quoi suffir à leurs besoins. Tant d'autres oppressions que les Barmans éprouvent leur font detester leur patrie, quoi qu'ils la regardent comme le meilleur pays de la terre. Un grand nombre se retirent dans les forêts et y occupent des petites cases faites en paille ou avec des nattes elevées de 25 à 30 pieds sur des bamboucs pour se garantir des Tigres qui sont très multipliés dans ces cantons. Plusieurs cultivent un peu de ris pour leur subsistance; ils vivent aussi de gibier et de fruits qu'ils trouvent dans les bois. La plus grande partie mène une vie sauvage. On les nomme *Carians*. On en voit souvent hors de la ville aux grandes fêtes de Pagodes. Ils ne paroissent point souffrir de leur position principalement les femmes qui ont de l'embonpoint et sont vêtues plus décemment que celles des villes, n'étant soumises à aucunes lois qui combattent leurs usages et leur manière de vivre.

Lorsque les Barmans éprouvent des revolutions ils envoient des détachemens pour s'emparer d'un nombre de Carians et les obliger à prendre les armes pour les aider à détruire leurs adversaires. Mais à la plus petite apparence d'une recherche les Carians enlèvent leurs familles et leurs ménages qui sont peu de choses; ils s'enfuient dans les bois et forment des partis qui sont difficiles à dompter. Plusieurs se sont procuré des armes et se défendent avec beaucoup de courage. Ils préfèrent la mort à la servitude tant ils craignent de se trouver sous le despotisme du gouvernement Barman.

CHAPITRE 15.

Fêtes Solennelles du Pégu.

Les Péguans ont plusieurs fêtes solennelles qui sont réglées par les lunes.

L'année commence à la lune de mars: à la pleine lune de ce mois est la fête qui porte le nom de *Sapan Giache*. On fait un pèlerinage à la Pagode de Digon pour faire les offrandes au Dieu Sommonagodom. On en fait les préparatifs deux mois auparavant.

Il vient un peuple innombrable des pays les plus éloignés; il y a apparence que la foire qui dure huit jours est ce qui attire un si grand nombre. On assure qu'il y vient au moins un million d'étrangers. Cette foire se tient à peu de distance de la Pagode dans une vaste prairie où sont rassemblées plus de mille charrettes remplies de vivres, d'habillemens et d'ornemens.

Les Chinois et les Cochiuchinois se mettent en marche un an avant avec leurs voitures pour faire leurs devotions à la pagode et vendre ce qu'ils apportent pour les dédommager des frais de leurs voyages. Chaque étranger fait son offrande ainsi que les habitans

de Rangon, qui malgré leurs offrandes particulières s'assemblent par quartier pour en faire une en commun qui leur coute beaucoup.

Une autre fête nommée *Sapan Daiche* est la fête de l'Eau. Les Talapoints vont en grande cérémonie laver leurs idoles avec des eaux parfumées, mais par respect on ne leur lave point la tête. Après cette operation ils lavent leurs Superieurs. Le peuple lave les Talapoints; la Cour la noblesse; les gens de guerre les imitent; le peuple suit aussi cet exemple et sous ce pretexte il arrose les passants par les fenêtres des maisons. Les Etrangers ne sont pas epargnés. J'en ai ressenti les effets ayant été arrosé de la bonne manière. Les personnes qui n'ont point d'affaires qui les appellent hors de chez elles, font très bien d'y rester pendant les trois jours que dure cette fête.

La troisième qui a lieu à la lune de Septembre se nomme *Sapan-Donon*; elle dure un mois. Elle commence par des joutes de balons sur la rivière. Dans chacun sont 70 hommes; ils s'abordent et forment un simulacre de guerre; les balons se renversent; ceux qui sont dedans et qui nagent avec agilité, les relevent et remontent dedans pour continuer leurs courses. D'autres font leurs efforts en ramant pour arriver plus tôt vers un certain but.

La quatrième est à la lune de Décembre. Elle se nomme *Sapan-Catena*. Toutes les femmes et les filles travaillent pendant huit jours à faire une pièce de toile assez fine plus ou moins grande suivant leurs facultés. Elles y travaillent jour et nuit pour rendre leur offrande plus considérable, et c'est une emulation entre elles, à qui en fera le plus pendant le temps indiqué¹). Les femmes de chaque quartier rassemblent ce qu'elles ont fait, joignent le tout bout à bout. Ces toiles réunies forment souvent une longueur d'une demi lieue. Celles qui y ont travaillé portent cette toile dessus leur tête en procession, en se tenant à une distance égale.

1) Toutes ces toiles sont teintes en jaune.

Ces femmes sont toutes vêtues proprement à l'usage du pays, elles marchent en ordre avec une modestie étonnante. Une bruyante musique les précède; des petites filles qui marchent devant portent sur leurs têtes des plateaux sur lesquels sont des fruits, des fleurs etc. D'autres portent des vases et coupes d'argent destinés pour l'offrande; ces femmes marchent par rang d'ancienneté, les plus jeunes vont devant. Derrière la pièce de toile est portée la Divinité qui doit aussi être offerte à la Pagode. Elle est placée dans une espèce de chasse à laquelle il ne manque rien pour les ornemens.

Les hommes font aussi leurs offrandes et assistent à la procession portant des obelisques de 25 à 30 pieds de hauteur faites en cire blanche et différentes figures pyramidales faites avec autant d'adresse et de propreté qu'il est possible. Ces figures renferment des artifices qu'ils envoient le soir à la Pagode. On allume une grande quantité de lampions autour d'ycelle, et sur la plate forme; ils sont arrangés de manière qu'ils forment différents dessins fort agréables à la vue.

CHAPITRE 16.

Description de la grande Pagode de Digon.

La Base de la grande Pagode de Digon forme un carré et au dessus un octogone irrégulier. Elle est construite de manière qu'on peut monter facilement jusqu'à cette hauteur. Le reste est rond jusqu'à son extrémité qui est en pointe et est élevé au total d'environ cent toises. Elle est terminée par une couronne dorée composée de plusieurs cercles de fer qui peut avoir trente pieds d'élévation et sur le haut de laquelle est un bouquet d'une richesse inestimable par les pierres précieuses et les plus rares du pays, qui y sont employées en très grand nombre.

Le premier cercle de cette couronne a 24 pieds de diamètre, et les autres qui sont au-dessus diminuent à proportion et forment une pyramide. La quantité d'or qui a été employée pour la dorer est très-considérable. On assure que le Roi d'Ava s'est mis avec sa famille dans un côté de balance, et que de l'autre il a fait mettre le même poids d'or pour dorer cette couronne et une partie de la Pagode. Le peuple en a fourni aussi beaucoup. On en donne journellement dans les offrandes pour réparer les endroits où l'or est enlevé par l'air, principalement dans la partie qui se trouve au Sud-Ouest qui est exposée aux pluies continuelles pendant six mois et aux vents qui sont très forts depuis le mois de mai jusqu'en novembre.

Il y a autour de la couronne de la grande pagode des petites cloches arrangées de manière que les vents les faisant sonner elles donnent un carillon assez agreable.

Sur le quarré fait en plate forme, qui sert de base à la Pagode, sont placées en plusieurs endroits de grosses cloches élevées de deux pieds de terre, soutenues par des figures d'hommes et d'animaux. Les Barmars vont frapper dessus par dévotion, et à plusieurs reprises avec des cornes de cerfs qui sont auprès en entrant et en sortant de la pagode. Ils prétendent chasser le diable par le bruit de ces cloches et l'éloigner afin qu'il ne vienne par les interrompre dans leurs prières; ils lui font des offrandes de ris et de fruits qu'ils déposent, en sortant sur des planches ou des vases placés exprès.

Cette plate forme, sur laquelle est la grande pagode, forme un carré parfait et s'élève par une pente très douce à une hauteur considérable, ce qui donne par sa situation un bastion quarré à trois levées, et de grandeur à contenir l'artillerie la plus formidable. Le tout est couvert de gazon et planté d'arbustes de différentes espèces. Au milieu de chaque côté il y a des escaliers très-larges du bas et qui sont plus étroits au haut, ayant une rampe de chaque côté. De distance à autre on trouve des chemins pour faire le tour et sur

lesquels sont construites différentes petites pagodes. On compte plus de deux cents marches dans les différens escaliers pour arriver au pied de la pagode. Toute cette masse enorme est faite en briques, chaque côté de la base a au pied huit cent toises de longueur et au haut 200. Sa hauteur perpendiculaire a pour le moins 300 pieds qui ne sont point compris dans les 100 toises de la pagode ¹⁾. A côté d'icelle et sur une espèce d'autel couvert d'un chapiteau soutenu par des colonnes dorées, on voit une statue colossale du Dieu Sommonagodom couché la tête appuyée sur la main gauche représentant une personne endormie. Ce lieu est très fréquenté et est éclairé jour et nuit par un grand nombre de lampions. On y trouve toujours des Talapoints en prière.

L'histoire Barmane rapporte que ce Dieu est descendu du Ciel pour visiter la Pagode. On y voit la marque de son pied d'une toise de long empreinte dans une pierre très-dure; elle est déposée dans un appartement décoré de plusieurs divinités, orné de dorures et de superbes peintures de la Chine. Au près se trouve un arbre sous lequel l'histoire rapporte aussi que ce Dieu s'est endormi; et que pendant son sommeil ses cheveux s'y sont accrochés; qu'une partie y étant restée, les Barmans les ont cueillis avec soin et déposés sous une Pagode très haute erigée en leur honneur et construite à côté de cet arbre. Cette Pagode est dorée ainsy que toutes celles au nombre de 400 élevées sur la plate forme et qui environnent la grande.

On trouve dans un des angles un labyrinthe très compliqué fait avec des petites murailles de quatre pieds de haut; et tout auprès de l'escalier de la partie de l'Est, on voit sur le talus trois pierres d'une espèce de grès ayant cinq pieds de haut sur trois de large,

1) Il faut observer que cette énorme pyramide n'a point d'intérieur. Les dévotions se ont sur la plate forme où sont placées plus de 4000 divinités de différentes grandeurs et matière arrangées avec ordre dans plusieurs chapelles séparées.

et sur les deux faces sont des inscriptions en caractères inconnus. Toutes les informations qu'on a pu faire, n'ont pu faire découvrir ce qu'elles contenaient, ni à les faire traduire quoiqu'on en ait envoyé des copies exactes en Chine en Arabie et dans d'autres pays dont les caractères ont quelques rapports avec ceux gravés sur ces Pierres.

Au pied de l'Escalier du côté du Nord il y a un petit étang dont les eaux minérales sont très salutaires; on leur trouve un goût aigre. Plusieurs Européens qui en ont fait usage et qui s'y sont baignés, s'en sont très bien trouvés. Le terrain où ces eaux se trouvent fournit d'excellent salpêtre.

A une certaine distance du côté du Sud-Ouest est une aldée habitée par les lepreux qui sont en très grand nombre; on les trouve les jours de fête assis sur les bords des chemins de la Pagode. Il leur est expressément défendu de ne rien toucher ni boire dans les vases destinés aux voyageurs: lorsque la soif les presse, ils s'adressent au premier passant et le prient de mettre de l'eau dans une coupe qu'ils portent toujours avec eux. On les reconnoit à l'habillement qui est différent de celui du peuple. Ils ont un sac dans lequel ils mettent ce qu'on leur donne; ils ont un chapeau que les hommes et les femmes sont obligés de porter. Ce sont les seuls pauvres qu'on voit dans le pays. Le gouvernement pourvoit à une partie de leur subsistance.

MÉLANGES.



CHRISTMAS-TREES IN CHINA

BY

G. SCHLEGEL.

The festival of the revival of the Sun after the winter-solstice was celebrated with all nations by several ceremonies all relative to the new light which the new sun brought upon the world.

In Germany especially, as is well known, a tree, mostly a young fir, is adorned with small candles, gilded nuts and apples and a quantity of toys for the benefit of the children. It is, in fact, the greatest native festival, celebrated as well by the Emperor, as by the poorest labourer.

Traces of this festival are already found in Iceland, where it was said that the Sorb or Service-tree (Reynir) is found adorned with burning lights during the Christmas-night, which lights cannot be extinguished, even by the strongest storms. ¹⁾

The english Yule-log is only a faint remembrance of this festival; remains of which are also found in some parts of Germany, especially in Hessa, where from Christmas-eve till the next evening, a log of wood, called Christklotz (Christ's log) is kept burning.

1) Maurer, isländische Volkssagen, p. 148 seq.

In ancient China the same festival was celebrated.

In the old state of *Wu* (modern *Soochow*), which lasted till the year 473 B.C., a basin full of firewood was burned on New-Year's eve before the doors of the houses ¹). Already a month before the *Shang-yüan* festival, lanterns were sold; which was called the market of lanterns ²).

According to the "Antiquities of *Thsin* (an old principality founded by the Chows and which lasted till 247 B.C.) by *Wang-lang*" ³), the Tree with a hundred flowers and lamps was placed on New-Year's day between the three steps leading to the audience felicitation hall, whilst outside the "Correct gate" candles of five and three feet were placed. So that, what with the moonshine and the light of the stars, it was as light during the night as in daytime ⁴).

The lady *Han-kwoh*, the celebrated princess Yang (楊貴妃), the all-powerful favorite of Ming-hwang, emperor of the T'ang-dynasty (唐明皇 A.D. 713—755) caused a "hundred lamp tree", 80 feet high, to be erected upon a high mountain; it was lighted during the New-Year's night, and its shine was seen for a hundred miles, totally eclipsing the light of the moon ⁵).

In the poetry of the T'ang-dynasty is celebrated "The dragon

1) 除夕各於門首燃薪滿盆。Vide 吳中風俗。

2) 吳中上元一月前已賣燈、謂之燈市。Vide 風土記。

3) 王朗秦故事。

4) 百華燈樹、正月朔、朝賀殿下、設於三階之間。端門外設五尺三尺燈。月照星明、雖夜猶晝。

5) 韓國夫人置百枝燈樹、高八十尺、豎之高山上。元夜點之、百里皆見光明、奪月色也。Vide 開元遺事。

holding in its mouth the firetree whereon a thousand lamps were shining" ¹).

In the third year of the period *Yung-hwei* (A.D. 652) *Tu kwang-lo* presented a "lamptree" of agate, three feet high ²).

As far as we are aware, the Christmas candletree is now no longer lighted in China; it being replaced by the enormous quantity of lanterns lighted every where. However, the existence of it in China, long centuries before Christ, is a striking proof that the festival of the "Lamptree" ought to be reputed as a symbol of the regeneration of light by the resurrection of the sun, after the winter-solstice.

北 蝦 夷 圖 說

Illustrations and descriptions of the Northern Ainos.

The work which bears this title is in the library of the Museum of Ethnography, in Rotterdam.

It consists of four volumes, nicely illustrated, and was printed at Yedo in the beginning of the summer of the year *Yih-mao* of the period *Ansei* (安政) corresponding to the year 1855 of our era, at the *Wen-ming* hall (文明堂) by *Ma-miya Rin-chû* (間宮倫宗) and *Sin-tei-ren* (秦貞廉). The work is divided into 13 Chapters. 1. 北蝦夷地總說 General description of the country inhabited by the northern Ainos. 2. 島名 Names of the island. 3. 地勢 Aspect of the country. 4. 產物 Productions. 5. 交易 Trade and Commerce.

1) 唐詩龍銜火樹千燈艷。Vide 畱青日札。

2) 吐光羅永徽三年獻碼碯燈樹高三尺。
Vide 孔六帖。

6. 南方初島人物 Men and things of the southern island.
 7. 飲食 Drink and Food. 8. 居家 Dwellings. 9. 産業 Occupations.
 10. 冠婚喪祭 Ceremonies at Majority, Marriages, Mourning and Sacrifices. 11. フロツコ夷 The Worotsuko barbarians.
 12. スメレンクル夷 The Sumerenkuru barbarians. 13. 附録 Appendix.

We are wont to call only Ainos the natives of the island of Yezo, but the Japanese also call the natives of the northern islands Ainos. The first chapter of our book says, at the title, that the land of the Northern Ainos was anciently called the island of *Krafto* or *Karafto* (北蝦夷地古稱カラフト島). Now *Karafto* is the island between Mantchuria and Kamtchatka, which we call *Saghalien* (サカリイシ). It is a prolongation of the long small reeflike islands, beginning with the Philippines and extending over Formosa, Japan and Yezo to *Saghalien*, protecting the east coast of China against the surges of the Pacific. It further appears that *Worotsuko* and *Sumerenkuru* are native names for the same island. They are also called *Sirun Ainos* (シレンアイノ) or *Santans* (サシタシ夷)¹⁾ The Tatars of the coast opposite call them *Kimun Ainos* (キムンアイノ) The name of *Saghalien* is given to the island, because the river *Amúr* or *Saghalien* discharges itself in the Gulf of Tartary, exactly opposite the island of *Krafto*, as the Japanese author rightly remarks. In Chinese the island is called *Ngao-ti* (奧地) "Cove-island".

In the next chapter the general aspect of the country is described. An engraving is given of the mountains *Kito-usi Nofoŕi* (キトウシノホリ) and *Fokarani* (ホカヲニ) and one of the mountains *Totsusiyoka-Usiri* (トツシヨカウシリ) and *Siyoyunkotan* (シヨユシユタシ) and of the cliff *Tigaveroki* (チガヘロキ岩).

The third plate shows the ebb of the sea (奧地減潮圖).

1) *Santan* is the name of a tract of country to the right side of the mouth of the Amur.

which is so extreme that it leaves the coast for more than a (Chinese) mile dry land (海面凡一里餘陸地). The next seven plates represent different views as seen upon and from the island: A view of the *Noteto* (ノテト崎圖) and *Natsuko* (ナツコ崎圖) defiles; A sight of the coast with two men standing between the rushes and looking out (眺望圖); A view of the *Fokobei* (ホコベイ) and of the *Wokobe* cliff (ヲケベ岩) etc. etc., the last plate giving a view of an ancient stockade, or fortification (古塔圖).

The following plate gives a good representation of the Reindeer, the *Tonakaï* (トナカイ圖), and of the *Likinkamoï* (リキンカモイ圖) or *Moschus moschiferus*, called in Japanese *Nora* or *Kusika*. Among other animals found there are mentioned; the marten (貂); wild duck and waterfowl (鳧鷗); perches (鱸魚); eels (鱈); whales (鯨魚); fresh-water perches (鮒) living in the lakes, longer than a foot and different from the species living in Japan; oysters (牡蠣); soles (比目魚); torpedos (鮭魚). Insects are numerous, and the gnats and gadflies a plague (蚊虻之類甚多).

The second volume gives engravings and descriptions of the dress of the islanders. Plate one that of a woman's robe and girdle. Plate two a native on snow-shoes with a lance in his hands and two females carrying baskets. Plate three represents two men, one only armed with a spear and having a dog in leash, the other carrying bow and arrows, whilst a small boy stands by holding a harpoon.

Then follows the description of the food of the natives, among which are mentioned sea-lions (水豹), dogs (犬), foxes (狐), otters (獺), several fishes and different roots of plants, only mentioned in Japanese transcription. Our author next describes the dwellings of the natives. During the winter they live in caves, which they occupy from the 9th or 10th till the 2^d or 3^d month of the following year. These caves are dug out in the mountain about

3 or 4 feet deep; a row of palisades is then rammed all around, and covered over with hides. They are a kind of iglo or snowhut as the adjoined engraving (穴居圖) shows. A hole is left in the roof above the fireplace.

Tools and instruments are next described, among which are mentioned iron caldrons (鑊釜) and earthen pans (土鍋), the fabrication of which is described at length; bowls (碗) etc.

Then follows the description of their boats and their sledges (舡), lances (槍), bows and arrows (弓矢).

Three plates illustrate the form of the earthen pan, of the bowl (which has exactly the form of the paper boat with seats fore and aft folded for the amusement of our children); of two kinds of caldron, of the "Sledge" (舡, a character evidently made, as it does not exist, of 雪 snow and 舟 ship), which is either drawn by dogs or pushed with prickers, of their ordinary boats and of their snow-shoes (履板).

The next two plates show how dogs are trained (畜犬圖). They are tied up at a beam and fed with raw fish. They are used for hunting and also for drawing the sledges, which is again illustrated by two good engravings (裝舡絆圖。使犬牽舡圖).

These dogs are also used for drawing boats along the shore, which the next plate illustrates (使犬挽船圖).

The third volume begins with a description of the chase of different animals. Plate one shows how foxes are caught in traps or otters in springbows, which shoot the otter as soon as it has caught the bait — a fish. — They are also caught by enticing them within a certain part of the stream, which can be shut off by two beams. Plate three shows how marine animals are attacked (衝海獸圖). In this case a native armed with a long lance, with a harpoon at the end, attacks a seal in the ice.

Bears are killed with poisoned arrows.

The following chapter treats of trade and barter, and then passes to the description of some trades and implements. We get an illustration of the Aïno bellows (鞴圖) consisting of a bag of fishskin or sealskin which can be inflated, provided with a long tube through which the wind is pressed upon the fire. The next plate shows how iron is forged and smelted (鍛冶圖).

The author then abruptly passes to the description of the funeral ceremonies. It seems that for females a kind of post, with a transverse piece, sloping towards both extremities, superimposed, is erected. The author gives a special engraving of this curious monument, which he calls a *Pai* (牌). The custom of shaking hands with a friend from whom one has been long separated, and which is practised by these Aïnos, seemed so curious to our Japanese author, that he gives a special engraving of it (逢久別人圖).

A whole chapter is next devoted to the famous sacrifice of the bear (熊祭), also practised by the Aïnos of Yézo. A young bear is caught and nourished for this purpose. When it has shed its first teeth and gets its definitive teeth, the animal is tied with its legs upon two poles: its mouth is held open with a wooden stick, and its teeth are then sawed off, which a good engraving shows (去熊齒牙圖).

The bear-sacrifice is celebrated by the *Worotsukos*, *Sumerenkurus* the *Santans*, the *Korutetsukes* etc. (凡熊祭の事ハ奥地ヲロツコ○スメリクル○サシタン○ユルテツケの諸夷と云へとも行ヤりとも云へ云).

Next the head-dress of males and females is described, as also their earrings and dress. The latter is made especially of sealskins, fishskins or the skins of other animals. Cotton clothes are obtained by barter.

The next plate shows two barbarians of the *Worotsuko*, armed

with bow and spear and leading a tamed reindeer. The next, two females, one of whom sells fish to the other; then comes an engraving of a skin-hut of the same people (ヲロツコ 皮屋圖) and one showing how these skins are sewn together (綴皮圖). We then get an engraving of a granary (廩圖), consisting of four posts, covered by a square roof made of superimposed beams, which granary, however, does not contain any grain, but is only a storehouse for preserving fish and meat. The ceremonies of majority, marriage and funerals are brushed off in a few lines, though an engraving is given of a Worotsuko coffin, consisting of a large, long, square box (ヲロツコ 棺圖). The third volume closes with an engraving of a riverboat of the same people (ヲロツコ 川舟圖).

The 4th Volume begins with an engraving of some *Sumerenkuru* natives, showing two men armed with bow and spear and three females, one carrying an infant tied upon a plank in her arms.

The next plate shows a woman washing out her long hair; the third plate represents a woman carrying firewood upon her back, and another woman kneeling and gathering herbs in a little basket. The fifth plate shows the way in which an infant is suckled (哺乳圖). This is most curious. The child is strapped with three thongs upon a plank, which reaches from the hollow of the knee to above the head of the child. The child stands upon a couch covered with a mat, and the plank is suspended by two cords to a double-horned curved-up crossbeam, which is itself suspended from the ceiling by two cords. In this position the woman's breast is presented to the babe, which is kept for 4 or 5 years in this disagreeable position.

These natives live in houses built of natural rocks and wood, covered with thatch, which is kept down by a network of stout sticks. The Japanese author gives an engraving of the outer aspect and inner arrangement of these houses, with their furniture. Sometimes the house is built in the side of a mountain, represent-

ing an earlier stage when people only lived in the cavern itself. We also find an engraving of a blockhouse on pillars, destined for a storehouse (倉廩). All these buildings seem to be very substantially built.

We next get an engraving of two natives fishing with a drag-net (差網漁圖), one of the fishermen being in a boat to which one of the lines of the net is attached, and the other walking along the shore. Then comes an engraving showing how the native children catch birds. Two boys sit opposite each other holding a long slackened rope of about 3 or 4 fathoms length between them, a third boy drives up the birds towards the two other boys. As soon as a bird passes over the rope, this is jerked up by a sudden pull, and kills or disables the bird.

The three following plates give a representation of a helmet, a coat of armour, bow, arrow, sword, quiver and a tin vase of the Mantchu's.

The next plate, again, gives a drawing of a dish and a wineflask of the *Korutetsuke* natives (コルテツケ夷製盆酒瓶圖). Then comes an engraving of a native guitar and tobacco-pipes, the former having the Chinese, the latter the Japanese form. Next follows an engraving of a native pillow and a native conical hat both in Chinese form. Cups and saucers of Chinese model, and probably imported, are used by them.

Another plate is devoted to their snow-sledge.

The author now passes to the funeral ceremonies. The bodies are burned and deposited in a prayer-house next to the dwelling-house (家側起祀堂). This prayer-house is generally more than two feet high; it is made of deals, and the ancestral tablet is placed in it. This tablet (神主) consists of a long, upright-placed plank cut off slantingly at the upper end and tied round with six loops. At the foot lies a fish and two tobacco-leaves (神主前置魚

肉煙草之類). For the spirit which guards the house a special chapel is built (守家神祠), in which a round tube, upon which a human face is engraved, is placed. Of both the Japanese author gives an engraving.

The volume concludes with some statistical and historical notes. The illustrations were drawn by *Hasi-moto Gyokū-ran* (橋本玉蘭) and *Syū-tan* (重探).

It would be very desirable if some Japanologue would translate the whole work. We know as good as nothing of the ethnography of the Aïnos, especially of those of Saghalien, described by our Japanese author, who seems to have made very careful observations.

G. SCHLEGEL.

VARIÉTÉS.



THE STATUTORY NINTH INTERNATIONAL CONGRESS OF ORIENTALISTS.

LONDON.

After a great deal of trouble, the Congress which met in turn in Paris, London, St. Petersburg, Florence, Berlin, Leyden, Vienna and Stockholm, has assembled again in the Capital of the United Kingdom from the 1st to the 10th of September 1891, with a success due entirely to the energetic action of its organizing Secretary. The premature death of Sir Patrick Colquhoun left the presidential chair vacant and it was filled by the Lord High Chancellor of England, Lord Halsbury, the acting president being however the excellent Rev. Charles Taylor, Master of St. John's College, Cambridge.

The Committee comprised the following names:

Patrons: H. R. H. the Duke of Connaught and Strathearn, K.G., K.T., K.P., G.C.B., G.C.S.I., &c. H.I. and R.H. the Archduke Rainer of Austria.

Honorary Presidents: The Marquis of Dufferin and Ava, K.P., G.C.B., G.C.S.I., D.C.L., &c., The Earl of Lytton, G.C.B., G.C.S.I., LL.D., &c.

Hon. Members: His Grace the Duke of Devonshire, K.G., Chancellor of the University of Cambridge. — His Eminence Cardinal Manning; The Marquis of Bute, K.T.; Lord Lawrence; H.H. the Sultan of Johore, G.C.S.I.; H.H. the Maharaja of Travancore, G.C.S.I.; H.H.

the Maharaja of Bhownagar, G.C.S.I.; H.H. the Raja of Faridkot; Raja Sir Sourindro Mohun Tagore; Sir Henry Austin Layard, G.C.B.; Sir F. Leighton, Bart., President of the Royal Academy; The Right Rev. The Lord Bishop of Worcester; His Exc. P. Villari, Italian Minister of Public Instruction; His Exc. L. Bourgeois, French Minister of Public Instruction; His Exc. J. De Burlet, Belgian Minister of Public Instruction; M. J. A. Bonnevie, President of the 8th Congress of Orientalists at Christiania; Lord Knutsford, Secretary of State for the Colonies.

President of the Organizing and Reception Committees: Lord Halsbury, Lord High Chancellor of England, Vice-President of the Royal Society of Literature.

Vice-Presidents: *The Rev. Charles Taylor, D. D., Master of St. John's College, Cambridge; *Sir Lepel Griffin, K.C.S.I.; Sir George Campbell, K.C.S.I., D.C.L., M.P. (hon.); *W. H. Bellew, Esq., M. D., C. S. I (Surgeon-General Bengal Army, retired); *Prof. G. W. Leitner, L.L.D., Ph D., D.O.L., Principal of the Oriental Institute. Woking, Organizing Secretary and Delegate-General.

—
* Also a Member of the Reception Committee.

Members of Committee: His Exc. Count Deym (hon.); His Exc. M. de Staal (hon.); His Exc. Count Tornielli-Brusati (hon.); His Exc. Rustem Pasha (hon.); His Exc. Luiz de Soveral (hon.); The Earl of Limerick (hon.); His Exc. Count Hatzfeldt-Wildenburg (hon.); His Exc. Marquis de Casa Layglesia (hon.); His Exc. John Gennadius (hon.); His Exc. Mirza Muhammad Ali; His Exc. Viscount Kawasé Masataka (hon.); His Exc. Sieh Ta-jen (hon.).

Count Kinsky (hon.); Sir A. C. Lyall, K.C.B., K.C.I.E. (hon.); Prof Sir R. Owen (hon.); Prof. W. D. Whitney (hon.); The Rev. Prof. C. H. H. Wright, D.D., etc.; W. Simpson, Esq., F.R.G.S.; *Hyde Clarke, Esq., Vice-President, Royal Hist. Soc., Assist. Delegate-Gen.; *Sir R. Lethbridge, K.C.I.E., M.A., M.P.; Sir Richard Meade, K.C.S.I., C.I.E.; The Rev. G. U. Pope, M.A., D.D.; The Rev. Dr. R. Morris, M.A., LL.D.; Major R. Poore; John Beddoe, Esq., M.D., F.R.S., etc.; Prof. J. T. Marshall, M.A.; Sir Julian Goldsmid, Bart; Principal W. D. Geddes, LL.D., Vice-Chancellor, Aberdeen Univ. (hon.); Sir Charles Nicholson, Bart., D.C.L. (hon.); *Sir Owen Tudor Burne, K.C.S.I., C.I.E.; Sir E. N. C. Braddon, K.C.M.G.; *R. A. Sterndale, Esq., Assistant Secretary; *W. Fooks, Esq., Assistant Secretary; *Percy W. Ames, Esq.; *C. H. E. Carmichael, Esq., M.A.; Baron Alphonse de Rothschild (hon.); C. A. Stephens, Esq., M.P.; Israel Davis, Esq.; Rai B. K. Lahiri; Prof. T. Witton-Davies; Dr. Phené; Col. A. Fishwick; L. Alma Tadema, Esq.; P. Ralli, Esq.; Gen. T. G. R. Forlong; W. Irvine, Esq.; The Very Rev. Archdeacon T. T. Perowne; Sir Halliday Macartney, K.C.M.G.; The Master of Corpus Christi College, Cambridge; H. H. Risley, Esq., B.C.S.; The Rev. Dr. H. Adler; The Rev. H. Gollancz; J. Stuart Glennie, Esq.; A. Cates, Esq.; Sir Philip Magnus; Sir Philip Cunliffe-Owen, K.C.B. (hon.); H. Baynes, Esq.; Sir J. D. Linton (hon.); Prof. L. M. Simmons; The Rev. Dr. L. Baronian; *E. W. Brabrook, Esq.; The Rev. G. R. Badenoch, LL.D.; The Rev. Wm. Jones, D.D.; Prof. I. Platts; Gen. Sir Andrew Clarke, K.C.M.G.; The Rev. Prof. D. L. Adams, D.D., Edinburgh University; *General T. Dennehy, C.I.E.; Gen. Sir Collingwood Dickson, G.C.B.; Walter de Gray Birch, Esq.; Baron G,

de Reuter; Sir A. K. Rollit, M.P., Chairman of the London Chamber of Commerce; A. J. R. Trendell, Esq., C.M.G.; Sir Somers Vine (hon.); Sir Thomas Sutherland; Franklin R. Kendall, Esq.; Prof. H. Herkomer; M. M. Bhowmagri, Esq.; The Rev. Prof. J. Birrell, D.D., University of St. Andrew's (hon. delegate); The Rev. Prof. J. Robertson, D.D., University of Glasgow (hon. delegate); L. Mond, Esq., Member of the Reception Committee.

(*Secretary:* Colonel J. BRITTEN.)

The Sections were thus divided up:

a) Summaries of Oriental Research since 1886. b) 1. Semitic languages except Arabic: The Master of St John's College, Cambridge, *President*. Rev. H. Gollancz, *Secretary*. 2. Arabic and Islâm: The Right Rev. Dr. J. J. S. Perowne, Lord Bishop of Worcester, *Hon. President*. Professors Gayangos and Moncada, *Secretaries*; Moulvi Fasih-ud-din Ahmad, *Assistant Secretary*. 3. Assyriology: Professor J. Oppert, *President* of the Institut, *President*; Professor C. A. Lincke and Abbé Quentin, *Secretaries*. 4. Palestinology: Abbé A. Albouy, *President designate*; Mr. Ch. Rudy, *Secretary*. c) Aryan: Professor P. Carolides, *President*; Herr R. Cúny, *Secretary*, and Pandit Bulaki Ram Shastri, *Assistant Secretary*. d) Africa except Egypt: Captain G. Binger and Professor René Basset, *Presidents*; Dr. H. Schlichter, *Secretary*. e) Egyptology: Sir Charles Nicholson, *Hon. President*; Professor G. Maspero, *President*; Professor E. Amélineau, *Secretary*. f) Central Asia and Dardistân: Professor A. Vambéry, *President*; Drs. H. W. Bellew and G. W. Leitner, *Vice-Presidents*; Dr. H. Schlichter and Herr F. Kanitz, *Secretaries*. g) Comparative Religion, etc.: Professor E. Montet, *President*; Messrs. C. H. E. Carmichael and W. Fooks, *Secretaries*. h) Comparative Language: Prince Lucien Bonaparte, *Hon. President*, and Professor Carl Abel, *Secretary*. i) Suggestions for the Encouragement of Oriental Studies: Dr. G. W. Leitner, *President*; Sir Lepel Griffin and Professor D. L. Adams, *Vice-Presidents*; Dr. J. Val d'Erémao, and Principal Th. Beck, *Secretaries*. j) Indo-Chinese: Principal E. Aymonier, *President*; Dr. J. S. Phéné, *Secretary*

k) Sinology: Professor G. Schlegel, *President*; Professor H. Cordier, *Vice-President*; Rudy, *Secretary*. *l*) Japanese: His Exc. the Japanese Minister, *Hon. President*; Professor Léon de Rosny, *President*; Messrs. Daigoro Goh and A. Diošy, *Secretaries*. *m*) Dravidian: Dr. G. Ü. Pope and Baron T. de Ravisi, *Presidents*, and Professor J. Vinson, *Secretary*. *n*) Malayan and Polynesian: H. H. The Sultan of Johore, *President*; and Dato Sri Amar, *Secretary* for Malayan, and R. A. Sterndale, Esq., *Secretary* for Polynesian. *o*) Instructions to Explorers: Prince Roland Bonaparte, and Sir G. Campbell, *Presidents*, and Dr. H. Schlichter, *Secretary*. *p*) Ethnographical Philology: Dr. J. Beddoe, *President*, and Mr. G. Reynaud, *Secretary*. *q*) Oriental Art. Art Industry, Archæology, and Numismatics: Mr. W. Simpson, *President*, and Mr. W. de Gray Birch, *Secretary*. *r*) Relations with Orientals: Sir R. Meade, *President*; General T. Dennehy and Dr. G. W. Leitner, *Vice-Presidents*; and Mr. W. Martin Wood, *Secretary*. *s*) Oriental Linguistics in Commerce, etc. Sir A. K. Rollit and Sir Lepel Griffin, *Presidents*, Colonel J. Britten, *Secretary*.

Subsections of (*s*) «Various Modern Oriental Languages»:

1. Turkish: His Exc. Rustem Pasha, *Hon. President*; Morel Bey, *President*; Hamid Bey, *Secretary*. 2. Modern Greek: His Exc. J. Gennadius, *Hon. President*. 3. Armenian: Dr. Baronian, *President*; Prof. Minasse Tchéráz, *Secy*. 4. Caucasian and Georgian: Mr. Hyde Clarke, *President*. 5. Arabic: Professor Salmoné, *President*; Mr. H. Leitner, *Secretary*. 6. Persian: His Exc. the Persian Minister, *President*; Professor J. T. Platts, *Secretary*.

The following papers had bien promised in the sections of interest to us and most of them were read:

j) Indo-Chinese: Summary, by M. E. Aymonier. A paper by Baron Textor de Ravisi. The History of Tchampa (the Cymba of Marco Polo), now Annam or Cochinchina, by M. E. Aymonier. Law and Administration in the French Colonies and Protectorates in the Far East, by C. H. E. Carmichael, Esq.

k) Sinology: Summary, by Prof. H.

Cordier. The Position of Women in Ancient and Modern China. by Prof. G. Schlegel. On the Influence of Nomad Life on the Religion, Mythology, and Linguistic Development of China, by Dr. J. Ekins (Shanghai). On Prehistoric China, by Lim Boon Keng. The Twenty-eight Inner Mansions, and the Place of Astronomical Myths in the History of China, by Dr. T. Kingsmill (Shanghai). A History of the Descendants of Confucius, with Portraits, lent by Francis Brent, Esq., F.S.A. System of Reviewing Literary Work in China, by Daigoro Goh, Esq.

l) Japanese: Summary, on the «Japanese Language and the Bibliography of Japanese Studies», by Prof. Am. Guibert. Yamato Damashi, the Spirit of Old Japan, by A. Diošy, Esq. Kama, or the Japanese Alphabet, by Daigoro Goh, Esq. A Paper by Prof. Tetsusirô Inouyé, of Tokio. Growing Importance of Japanese to Occidental Nations, by Daigoro Goh, Esq. Symbolism in Japanese Art, by C. Holme, Esq. The Antiquities of Japan, by Dr. J. S. Phéné. Discovery of 200 Prehistoric Caves near Tokio, by Rigakhusi Tsuboi.

m) Malayan and Polynesian: Malayan Summary, by M. J. J. Meyer. A Paper on Sumatra, illustrating his Explorations, by M. Claine, of the Athénée Oriental, Paris. Polynesian Summary, by Dr. Emil Schneider, of Honolulu. On Polynesian Linguistics, by Dr. E. Schneider, of Honolulu. A Paper, by M. Aristide Marre. On Fiji and Rotuman, by Commissioner F. C. Fuller. Asiatic Migrations in the South Pacific, by R. A. Sterndale, Esq. A Tour in the South Pacific and Cyclopean Remains in Polynesia, with illustrations by the late J. Sterndale, Esq.

We add some other papers announced under other headings:

On the Spiritual Taste of Japanese Art, by Daigoro Goh, Esq. On the Symbolism of Japanese Art, by C. Holme, Esq. On the Antiquities of Japan, by Dr. J. S. Phéné. Practical Instruction in Oriental Languages, especially Chinese, by M. Ch. Rudy. The new Japanese Legislation, from an Ethnographical Point of View, by the same. On Castes and Classes, from an Ethnographical Point of View, by M. C. A. Pret.

The following delegates to the congress were to be appointed by the Government of France (Ministry of Commerce, Industry, and Colonies), the Governments of Russia, Italy, Turkey, Spain (Colonies), Greece, Egypt, Persia, the Universities of Adelaide, Athens, Barcelona, Geneva, Granada, Japan, Madrid, Melbourne, Rome, the Catholic University of Washington, the Académie d'Hippone, de Bone, Algier, the Anthropological Society of Bombay, the Anthropological Society of Paris*, the Anthropological Society of Vienna*, the Association for the Reform and Codification of the Law of Nations, the Athénée Oriental*, the Batavian Society of Arts and Sciences, the British Archaeological Association, the East India Association, the Ethnographical Society of Paris*, the Geographical Societies of Paris, Madrid, Lisbon, Vienna, the Imperial Archaeological Society of Moscow, the London Chamber of Commerce, the Royal Academy of Sciences. Turin, the Royal Oriental Institute of Naples*, the Royal Asiatic Society of London, the Royal Society of Literature* of the United Kingdom, the Royal Academy of Belgium, the Société Académique Franco-Hispano-Portugaise of Toulouse*, the Société Académique Indo-Chinoise*, the Société des Antiquaires de France, the Society for the Encouragement of the Fine Arts, the Portuguese Association of Civil Architects and Archaeologists.

A novel feature of the Congress was a summary of oriental research since 1886, and the task was thus distributed among various scholars. Hebrew and Aramaic: Prof. E. Montet. Arabic and Æthiopic: Prof. René Basset. Assyriology: Abbé Quentin. Africa, except Egypt since 1883: Captain Th. G. de Guiraudon. Egyptology, including Coptic: Prof. E. Amélineau. Sinology: Prof. H. Cordier. Palestinology: Abbé Albouy. Aryan: Prof. G. de Vasconcellos-Abreu. Comparative Language: Prof. C. Abel. Indo-Chinese: M. E. Aymonier. Japanese: Prof. A. Guibert. Dravidian: Prof. Julien Vinson. Malayan: M. J. J. Méyer. Turkish: Colonel Huart.

Prof. G. de Vasconcellos Abreu was not present at the Congress, but sent his report printed in advance; it is a very important contribution to sanscrit

studies and extends to 56 pages 8vo.

Three things are of special interest to our readers, two of which are new in a Congress of Orientalists: I. EXPLORATIONS. — II. COMMERCE. — III. FAR EAST.

We give a resumé of the two first headings from various newspapers

I. EXPLORATIONS.

The third general sitting of the Congress of Orientalists was held yesterday at the Law Society's Hall, which was found more convenient for the larger attendance of the public expected to be attracted by the papers, which were all of remarkable interest. They were, in all, five — (1) »Prehistoric Remains in the Balearic Isles", by M. Emile Cartailhac, one of the most eminent of French anthropologists; (2) a learned paper giving the results of the study or Punico-Libyan inscriptions by Captain Malix; (3) »Discovery of Prehistoric Remains in Southern India", by Mr. Fawcett; (4) »Discovery of Prehistoric Races in Egypt", by Mr. Flinders Petrie; and, lastly, »The Explorations in Sumatra", by Mons. J. Claine, of Paris. Dr. Taylor, Master of St. John's, presided, and amongst the audience were four of the original founders of the Congress of Orientalists — M. Madier de Montjau, M. Léon de Rosny, Baron Textor de Ravisi, Mons. Emile Guimet (Musée Guimet, Paris) — Sir C. Nicholson, Mons. Beauregard, Sir Richard Meade, Count Tornielli, Don Donadiu, Mr. Hyde Clarke, &c.

WORKERS IN STONE.

»Mr. Fawcett, the explorer of Bellary in Southern India, directed by the discovery of the remains of stonefolk at Kappal, a hill near Bellary, started off with two companions to the mountain in June last, and at a point hardly or not at all visited by Europeans discovered what proved to be picture rocks. On a closer examination the party found themselves in presence of an extensive stretch of picture rocks, the existence of which in India seems never to have been suspected. The curious thing about all of them is that the details of the pictures are far less distinct when the

rocks are looked at closely than when looked at from a point further distant, the best distance being fifteen or twenty feet. The figures of elephants, tigers, antelopes, and human beings were found in the pictures in great variety. There were no horses. The discovery of flint implements and weapons, the situation of the rocks themselves, and the subjects portrayed upon them led to the belief that they were executed by a prehistoric race inhabiting India anterior to the Hindoos.

ASIATIC TRACES IN POLYNESIA.

“Mr. R. Sterndale read a paper on “Asiatic Architecture in Polynesia”, from observations collected by his brother, the late Mr. Handley Sterndale. Mr. H. Sterndale spent many years in the remote islands of the Oceanic group, and made many drawings of delicate finish, though he had to draw with sharpened bullets and work up the drawings with pens of fish-bone, and tint them with sepia taken from the cuttlefish. Mr. R. Sterndale said that one of the reasons why the remarkable architectural remains existing in the many islands of the Pacific had as yet attracted so little attention was the prevailing idea of their comparatively recent construction. The early people of the Carolines were builders of Cyclopean towers and pyramids, and were still very skilful in building great walls of rude stone. Though many of the Pacific islands had been peopled by accidental castaways, the settlement of the great mountain groups was effected by organized migrations of savage navigators, fighting their way from land to land, and carrying with them their families, household gods, and the seeds of plants and trees. The copper-coloured autochthones of Eastern Asia spread in the course of ages to the Caroline group, and were the progenitors of the Palaos, Barbudos, Hombres, Blancos, and other families of gentle barbarians. They were followed by another exodus of a kindred race, ferocious and pugnacious in the extreme, and Cyclopean builders on a large scale. That these wars were frequent and destructive seemed probable from the style of their castles and strongholds,

built on steep hills or surrounded by enormous trenches. That these people were greatly impressed with their religion was evident from the architecture of their temples — immense quadrangular, paved enclosures, surrounded by lofty walls and containing within them terraces, pyramids, and frequently artificial caverns and subterraneous passages. Some of these structures were mausoleums as well as temples. They were spoken of by the present race of natives as the sepulchres of the ancient deities. While exploring the mountain ranges of Upolu, at that time the theatre of a war between rival factions of Samoans, Mr. Handley Sterndale came across some stupendous Cyclopean remains belonging to the race which founded the Samoans of the present day. He found an enormous fort, in some places excavated, in others built up at the sides. This led him to a truncated conical structure about 20ft. high and 100ft. in diameter. The lower tiers of stone were very large — were, in fact, lava blocks. They were laid in courses, and in two places near the top there seemed to be entrances to the inside. It was not likely that it was intended itself as a place of defence, but rather as a base or platform upon which some building had been erected. It was no doubt the centre of a village, as many foundations of a few feet in height were near it. The Samoan natives had no tradition of what people inhabited this mountain fastness. No food-bearing trees were to be found here, and the question was on what the inhabitants used to live. The question had arisen whether Polynesian architecture was of Asiatic or of South American origin. He believed that the preponderance of evidence was in favour of the Asiatic theory. Indeed, it seemed probable that the American continent was influenced by the same migration from Asia which gave the copper-coloured races to Polynesia”.

We take from the *Illustrated London News*, of the 12th of September the following account of Mr. Claine's Journey.

“M. Jules Claine, a native of Champagne, thirty-five years of age, returned from Sumatra two months ago, having visited that distant island purely in quest

of scientific knowledge, and is the only European ¹⁾ who has ever penetrated its almost unknown interior to the land of the independent Batak-Karo tribes. He has brought home a collection not only of photographs taken by himself, but also many specimens of Batak-Karo weapons, utensils, ornaments, articles of dress and manuscript books, exhibited at the Examiners' Hall of the Law Society, in Carey Street, on Thursday, Sept. 3, where M. Claine delivered his oral discourse. The congress awarded to M Claine the medal of honour and diploma of merit for scientific discovery. He has written for us the following narrative:

A VISIT TO THE INDEPENDENT BATAK-KARO TRIBES OF SUMATRA.

"My attention had often been directed to the Bataks, the most interesting, apparently the most ancient, of the different races of people in the island of Sumatra. I resolved to penetrate their country as far as possible, to learn their manners and customs. Leaving Paris in May 1890, I arrived at Singapore after a month's voyage. I re-embarked at first for the southern coast of Sumatra, to visit the country of the Orang-Oeloe and the fertile plateau of Passumah. Having accomplished this expedition, I returned to Singapore, proceeded to Pulo-Penang, and thence to Deli, on the north-west coast of Sumatra, my starting-point to explore the Batak country. My first care at Deli was to communicate with the Dutch authorities. These gave me a very sympathetic reception, and aided me to the utmost of their power. I am particularly obliged to Colonel Van de Pol, and to Mr. Westenberg, Contrôleur of the Bataks under the Dutch protectorate. Their assistance was most valuable, and merits sincere gratitude on my part. Accompanying these gentlemen, who had to visit the Bataks within their jurisdiction, I went forward to the village of Djinkem, at the foot of the pass so named, which gives access to the table-land inhabited by the Batak-Karo independent tribes. I had to wait there several days for the return of the messengers sent by the Dutch Contrô-

leur to the chiefs of those tribes asking permission and protection for me to enter their country. Meantime we had some alarming news from the uplands — that a band of brigands, Acheenese and Gayioux, were attempting to force the pass on the opposite side of the Batak country, towards Lake Tobah, for plunder or conquest. The Acheen people, being inveterate enemies of the Dutch, would take vengeance on the Bataks for their friendly dealings with the Dutch, from whom they buy some firearms and ammunition. On the third day, however, a messenger brought us the sabre of the Batak chief of Bouloe-Hauwer, with a letter written on bamboo, giving me permission to enter, under the guidance of a young chief sent down for th's service with some baggage-porters. Early next morning, with this escort and an interpreter, I started up the mountain pass.

"The ascent was very toilsome and difficult; the steep path is encumbered with huge rocks in some places, with dense forests and trees of immense size, whose intertwined roots, as well as the tangled climbing-plants, were a troublesome impediment; and with pools of pestilential water. We were all much fatigued before gaining, in six hours, the summit of the pass; but the descent beyond was a dangerous labyrinth or narrow passages, the huge trees often standing so close together that a corpulent man could hardly squeeze his body through between them. The chief who was my guide showed me the place where the Bataks would form an ambush to stop an enemy, and where, he said, more than a hundred and fifty men had been killed at once. I felt that I should have little chance of escaping it alive. The descent occupied two hours; then the jungle was succeeded by a more open forest, and soon I was on the wide plateau which I so much desired to reach.

"I saw before me a great plain surrounded by high mountains, its best fortifications, to the right hand, to the left, and in front, with towering summits, including those of the volcanoes Piseoh-Piseoh, Sing-yelang, and others,

1) The independent Karau Bataks were described by Mr. C. J. WESTENBERG, in a short notice in Vol. XXXIV, p. 106—116 of the "Tijdschrift voor Indische Taal-, Land- en Volkenkunde", Batavia 1890. He visited them himself in 1891. g. s.

guarding a land never before trodden by the foot of any European traveller. It was studded with numerous groves of trees, among which the Batak villages lay hidden in their foliage. We halted in a sheltered spot while our leader, the chief of the "kampong" of Djawa, went forward to ask leave for us to advance. The approach to one of these villages is even more difficult than traversing the mountain pass. Each village is built on a small island formed by the different channels of a deep river, now partially dry, leaving precipitous banks which defend the place like a moat: it can be entered only by winding artificial paths, often by dark tunnels, and by a labyrinth of stockaded passages, with gates, and with chevaux-de-frise of sharpened bamboo points. But at last I got inside the "kampong", and was surrounded by the whole population, eager to see the stranger. Mats were spread on the ground, and a sort of rude arm-chair was placed for my seat, while the natives squatted on the mats. The chief bade me welcome, and I felt quite at ease with my Batak hosts.

"I stayed until the Sibrayac, the great ruling chief of the country, should allow me to go farther. He came in person, undertaking to conduct me to his own "kampong", situated at the other extremity of the plateau, near Lake Tobah. In every village I was well treated, but many Bataks seemed distrustful of me. I was discreet and circumspect, while guarding against a sudden attack; wherever I slept my loaded weapons lay beside me, and the house was always guarded by chiefs with muskets in their hands. So I arrived at Sirbaya, the capital, head village, or town, with a population of about 7000, the residence of the Sibrayac, or grand chief. Here I made a complete study of the Batak-Karo nation.

"The town of Sirbaya is divided into several "kampongs", separated by bamboo palisades, and ruled by their respective chiefs. The houses, built on piles, are of squared timber, with sloping walls externally, about 6 ft. high, but with very lofty graduated roofs, conical in the centre, or a steeple terminating with the rudely carved head of an animal; sculptured forms of this kind may ornament the angles on the outer walls.

In front of the house is a raised platform with a staircase of bamboo. The interior is one large room, with a solid plank ceiling, and with a trench along the middle of the floor, serving for a passage from end to end. This abode is occupied by the family patriarch, with his married sons and daughters and their children, each branch of the family having its allotted place. They pass much of the day on the outer terrace or platform, and occasionally sleep there at night. A dozen married couples with their offspring, or nearly a hundred persons, may inhabit one such dwelling. Granaries, or storebins of rice, either square or cylindrical, are placed here and there. No theft is feared, and there is apparently no poverty. The numerous household is under patriarchal rule. Unmarried young men live together in a large house, sometimes of two storeys, which is set apart for them. Polygamy is not usual, but there are frequent instances. Wives have tolerable liberty, and girls are married only by their own consent.

"The people of this race are of good stature and shape, with clear brown skins, long black hair, dark eyes, prominent cheek-bones, and the nose often aquiline — on the whole, agreeable in visage. The man's dress is a "kain", or skirt, of dark blue, fastened by a belt, a small waistcoat with tight sleeves, a blue shawl, and a turban; a sabre and a knife are stuck in his belt. Married women do not cover their bosoms; girls or unmarried women do, and are distinguished also by wearing a collar of gold and silver, which they give up when married. The women's silver ear-ornaments are of amazing size, formed like a double Ionic volute with spiral shafts, quite six inches long, and two or three inches wide at the top, weighing nearly two pounds. The Batak-Karos are skilful in metal-working, and make good steel of their iron, for swords, lances, and knives, besides jewellery of gold and silver.

"The political constitution of the Batak-Karos is republican, inasmuch as the heads of families elect the village chief, and the village chiefs elect the Sibrayac, or grand chief ruling the nation, which numbers over twenty thousand souls on this tract of table-land. Crime is

rare among them, and the penalty of death is not inflicted. Their religion appears to be only a vague belief in the immortality of the soul; they have no priesthood, but small wooden figures, as a man on horseback, for idols. Funerals are conducted by placing the corpse aloft on a decorated bier with a canopy, and leaving it to become a skeleton, after which the skull is preserved in a coffin; the lips are in some cases preserved to be made into bracelets, as a magical charm potent in warfare. The Batak-Karos are literary, having manuscript books written on bamboo, or on bark, on sheep's shoulder-blades, and on other materials. Every village chief writes a chronicle or record of important social events, which is transmitted to his successor. Wars and epidemic diseases naturally find large place in this local history. I was presented with an ancient book, which I have brought to Europe, containing an account of some plague, and this book is illustrated by very curious drawings, which seem to show that the Batak physicians, two centuries ago, had anticipated the modern theory of germs and bacilli".

At the conclusion of the lecture, Dr. Taylor (the president) said they had heard papers of extraordinary interest, and the Congress was bound to mark its sense of their importance (cheers). — Dr. Leitner explained that the organisers of the Congress had arranged to indicate their appreciation of original inquiries by a medal of honour, and of additions to literature by a diploma. He proposed that the latter be conferred upon M. Claine, the intrepid Sumatra explorer, for his valued contribution to literature, and also the medal of honour for his investigations and discoveries. M. Claine had refrained from mentioning the great dangers he had passed through, nor had he alluded to the many difficulties encountered, which, overcome by his marvellous courage, had enabled him to break through the belt of the cannibalistic Bataks, in order to find an indigenous civilisation. (Applause.) They had been entranced with the statements of Mr. Petrie, to whom it was proposed to award both the medal and diploma. As to Mr. Fawcett, they could not judge of the value of his

literary discoveries. That could better be ascertained by a succeeding Congress, and meanwhile they would confer upon him the medal of honour. — These proposals were carried by acclamation, and the Congress adjourned.

II. COMMERCE.

The second week of the Congress opened in the morning in the Examination Hall of the Law Society's buildings, the attendance at the general meeting being the largest known since the opening day. This was in consequence of the popular interest attached to the subjects to be discussed, the daily bulletin giving a number of papers all tending to show the value of Oriental studies in commerce. A deputation from the London Chamber of Commerce, and other representatives of the City of London, attended by appointment to interchange views with the Congress. Amongst those present were Sir Richard Meade, Sir Lepel Griffin, Major-General Sir Andrew Clarke, the Master of St. John's, Cambridge, Mr. Hyde Clarke, assistant-delegate-general (who has been one of the most constant attendants), and his Excellency the Italian Ambassador. The chair was taken by Sir Lepel Griffin — who is one of the vice-presidents of the Congress, and president of one of the sections — and he explained that his absence during previous sittings had been caused, not from lack of will, but on account of detention by illhealth on the Continent. He said that was the first time that an attempt had been made to associate practical men with the proceedings of the congress, and he welcomed the presence there that day of so many of the representatives of that commercial enterprise which had made the British Empire. The Asiatic Society, of which he was a member, had not taken the active part which it might have taken during the past century in leading the Eastern world. It had, on the contrary, been asleep, and he had on that account the greater pleasure in taking the chair on that occasion.

With these introductory remarks the Chairman called upon Mr. MATHESON, a gentleman who, he said, is one of the foremost representatives of the men

who have made our Empire of India in the East. Mr. Matheson observed that he appeared as representing the London Chamber of Commerce, being, in point of fact, the chairman of its Eastern section. There were other members of the London Chamber of Commerce present, and they all agreed that there was scarcely a feature of Oriental life which was not by one or other of the threads referred to connected with the commerce of the world. As the representatives of practical men in the City, they were therefore delighted to find that for the first time the Oriental Congress had instituted a section for commerce. It was not merely his pleasure personally to be present, but his duty as chairman of the Eastern section of the Chamber of Commerce, and although he and his friends came there to hear rather than to speak, he suggested that such subjects as trade routes and the acquisition of Eastern languages by our young men were of great importance. The arts and textile manufactures of Japan and Upper India might well engage the close attention of even learned men.

Mr. FAITHFULL BEGG (Edinburgh Chamber of Commerce) said he had come to learn, and not to speak. He agreed with Mr. Matheson in welcoming the new subjects introduced into the programme of the congress. He was glad to be present, the more so that he felt that his own countrymen had not been the most backward as pioneers of British commerce.

Major-General Sir ANDREW CLARKE said he had for more than 30 years been working on the lines now adopted by the congress, and he added his congratulations upon the new departure. The identification of the civilisations of the east and the west was a noble object to aim at, and he cordially wished the congress success.

Mr. W. N. HOOPER said it must certainly be an advantage to know either personally or by their representatives at least one oriental language. As an illustration of the want of familiarity with oriental languages among the people in this country he had been informed that not long ago one of the great City merchants had offered a salary of 2,000*l.* a year to a clerk who

was able to speak and write Chinese, but no such person could be found. He had himself offered a prize for proficiency in eastern languages through the London Chamber of Commerce, and he had been informed that the prize had not been awarded for want of sufficient knowledge on the part of those who came up for examination.

Prof. SCHLEGEL (Leyden) said that frequently English firms failed to succeed in oriental markets through ignorance of the prejudices, manners, and customs of the eastern peoples. This will be exemplified by a reference to the remarks of prof. Schlegel of the necessity of merchants studying the customs and prejudices of the Chinese in their relation to commercial undertakings. The instances specified by the able professor showed that an ignorance of them led to very practical losses. We may not have prejudices in this country as to whether needles are wrapped in black paper (as they usually are) or any other, but this fact has militated against them in China. We presume, seeing the large number that are imported, either that their utility is so great that they appeal to the practical Chinese, or that they are in some part wrapped in papers other than black. Again, the instance given by prof. Schlegel, of the rice boilers though not offending any prejudice, shows the strong practical sense and frugality which permeates the Chinese. The native pots are very thin, and they burn through quickly, and some English firms thought it would be a very good thing to make boilers in England and send them to China. Accordingly, a ship-load was sent to Hong-Kong. They were cheaper and stronger than the native boilers, and a few hundreds were sold; but the Chinese would buy no more, though they admitted that the boilers were cheaper than their own, but to make them boil they had to use much more fuel, as they were so thick. Before they could get their rice boiled, they spent more in the way of fuel than it would cost to renew the boilers every two or three months. These are hints which may well be borne in mind by our merchants and manufacturers. The Chinese are very superstitious as

to lucky and unlucky colours. A little careful attendance in such matters would probably bring a larger trade than by attempts to get the Chinese to accept what are our tastes.

The Importance of a proper announcement of European Goods had already been shown in the following circular which is in itself a curiosity and worth while reproducing :

»It is a generally well known fact, that during the last years the export-trade to Asia, America and Australia has considerably increased and enlarged.

It is also a fact not to be denied, that besides the improvements of the means of communication, this enlargement is chiefly due to the special care and large expenses bestowed upon the publication and circulation of names of firms and manufactories, trademarks, directions for use &c. Even in the smallest towns of almost the whole of Europe one may be easily convinced of the daily increasing power of advertising.

Consequently, the announcements of the products of European industry and agriculture are very numerous in those parts of the world where they are circulated in different, occidental as well as oriental, languages.

A few rare cases excepted, such announcements of European goods are, for the present, not met with in the Chinese language. Whether this may be owing to the difficulty of the study of the Chinese language and the small number of sinologues in Europe or to the want of a complete Chinese printing-office or to the relatively high costs of translating, printing and stereotyping in Chinese characters, it is most certain that a large circulation of such announcements in the Chinese language would be very profitable to the export-trade. For the Chinese, comprising nearly the half of the population of the whole world, have spread themselves by hundreds of thousands over British and Dutch East-India, the Straits-Settlements, Australia and America. By their special aptitude for colonization and undeniable natural disposition for trade, wholesale and retail, they rather have been everywhere in those countries the pioneers of the European colonists.

Moreover their facility of accomodation

to the altered circumstances abroad and of familiarizing themselves with the use of goods of European origin at home oblige us to consider them as an important item in the large number of Asiatic customers of European goods.

These circumstances have induced the two first undersigned, who, by their philological studies in China and afterwards by an almost daily intercourse during several years, (in consequence of their official duties) with Chinese of every class and standing in Dutch East-India, are perfectly acquainted with the language and the social wants of the Chinese, to enter into relation with the third undersigned, owner of a complete Chinese printing-office, in order to enable the export-trade of Europe to send their goods with trademarks, labels, announcements, directions for use &c. in Chinese characters to the markets of China, British and Dutch East-India, Australia and America.

In this way they hope to provide in an actual want of the export-trade. By their collaboration they are able to furnish on moderate terms: **transcriptions and translations in Chinese characters printed, written, drawn or stereotyped, of names of firms, manufactories and merchandise in general, of labels, announcements, directions for use and everything that may be required for the said purpose.**

In offering enclosed copies of what has already been furnished in this line, they beg to apply your orders to P. Meeter Esq., Zoeterwoudsche Singel H. 31 Leiden, who is at the same time prepared to communicate terms and further particulars concerning the Chinese ways and customs as to the packing of goods, &c."

Leiden, December 1888.

Dr. G. SCHLEGEL
Professor of Chinese literature at the
University of Leiden, late Chinese
Interpreter to the Dutch E. I.
Government.

P. MEETER
late Chinese Interpreter to the
Dutch E. I. Government.

E. J. BRILL
Oriental printingoffice.

Label for toiletsoap.

諸 君 必 防 偽 假

本號精辦香鹼匣子肥皂等發客

舖在日耳曼國馬泥河上巴閱字城開張

諸君賜顧者請認鹼原封外貼

本行亞南黎是之號以別真偽焉

本行特准美醴駕公司在香港與上海將

本行香鹼行眩發客

Directions for use of medicines.

晨早宜服一粒
臨睡時又宜服
一粒

每日三次未食
餐一點鐘之前
宜服一塊

Directions for use of medicines.

此藥湯用三十滴冲
青水壹飯匙每日三
次未食餐一點鐘之
前宜服之

每四點鐘宜服
藥瓶四分之壹

Advertisement for mineral water.


正約翰醴泉水

此水乃是亞利曼國那哨郡神井所出力
能補筋力及消食之具飲之者可以自
防凡瘡亂鬼瘡之症以及飲濁井水所
致之疾席上飲之勝諸井水或和以冰
片火酒樽樣等甚為清涼爽口之食
蓋正約翰醴泉之原主特准本行將此
水行眩發客然將其水或盛大小樽餅
轉運到爪哇等國
諸尊光顧請認每樽餅上簽本行和家
冤士德之花押庶不欺悞

舖在荷蘭國恩斯德爾敦城開張

Label for Cognac.

圖記



城堡

大佛蘭國道惠利自釀正功藥酒

行眩發客

巴城級新洋黎范特准將此功藥酒

樽外標頭有城堡圖記方無有誤

騙賣實難識認諸君賜顧者請認

射利假冒本號招牌內外印標各處

毫無苟且近有一無恥之輩貪圖

本號馳名已久酒色純厚氣味清香

Dr. LEITNER read a paper on "The Shawl Manufacture of Cashmere" The specific subject of Indian shawls was introduced by Dr. Leitner, who described the history of the manufacture and its linguistic basis as illustrated by Samad, Shah of Cashmere. It may be remarked in passing that at the Oriental Museum and Institute at Woking on Saturday, Dr. Leitner showed the visitors a work upon the rise and fall of this native art manufacture, the

beautiful printing and other Oriental work having been done in the establishment. With the subject thus introduced by Dr. Leitner, Mr G. C. HAITÉ delivered a speech from a fine art point of view, and used some very strong expressions in condemnation of the manner in which the native art had been degraded by European imitators. A number of illustrations, showing the manner in which the shawl designs had gone from bad to worse in the race of com-

mercial novelty, were handed round.

Japan, which is largely represented at the Congress, found a mouthpiece at this period of the sitting in Mr. DAIGORO GOH, Chancellor to the Consulate-General for Japan. He read a paper in excellent English entitled "The growing importance of Japanese to Occidental nations". He apologised for appearing to preach before Buddha, and discuss philosophy in the presence of Confucius, by saying that he had formed strong opinions upon the subject, through his official consular connection in London and Liverpool. He took a high view of commerce, regarding it as a handmaid of religion, in enlightening and humanising the dark corners of the earth, and cultivating peace, goodwill, and happy prosperity among all mankind. He assumed (wrongly we fancy) that Japan is the least considered of all Oriental countries on this side of the globe; but the situation, he admits, is improving. Further, he is convinced that the old-fashioned treaties regulating the ports open, or partly open, to foreign merchants, are most injurious, the consequence being, to quote his own language, that "The whole of the foreign trade in Japan is, up to this moment, restricted to a very narrow channel—a channel, if I may so describe it, each bank of which is occupied by Japanese and foreign merchants respectively, and separated by the run of the treaty, the traffic being carried on between them by the troublesome and tedious means of what may be called "ferries" of small merchants, native and foreign, the ferry-men being the "bantos" of the former, and the "poomprodoros" of the latter, speaking English or Japanese".

Mr. Goh laments that the Japanese cannot manage a single business transaction in London without a knowledge of the English language, and he recently met in town an Englishman who had been five years in a Yokohama house of business and who could not speak a word of Japanese. The key to the treasures of his country, he concludes, is familiarity with its language, and he said:

"Were the entire dominion of the Mikado open, as it soon must and will be, there are forty millions of inhabi-

tants (exceeding those of the United Kingdom) waiting to exchange the rich produce of their soil, the varied productions of their art, their skill, and their ingenious industries with those of every part of the civilized world. There are 148,000 square miles of territory (also exceeding that of the British Islands) likewise waiting for the application of new and improved methods in agricultural, manufacturing, and mining operations; and even still more urgently is experienced assistance required in the important enterprises of harbour and railway improvements and extensions; in waterworks, sanitary reforms, ship-building, submarine cables, &c.; and though last, not least, in the investigation of our literature, arts, and sciences, by the highest cultured minds or other nations in each of those varied departments of thought and intelligence. ∴ No appreciable research can be effected, no adequate diffusion of their benefits can take place, without the aid of the Japanese language.

"The Acting Consul-General for Japan, NINKOBO KOROSHI, supported his colleague, and expressed the hope that a knowledge of literary Japanese might become a more common accomplishment among Europeans.

"The Italian Ambassador (Signor TORNIELLI) then addressed the congress, speaking in French. His Excellency said that he understood the keynote of the congress had reference to the efforts made to extend the study of oriental lore and to give to that study a practical form, within the reach not only of those who made a special study of those languages, but also of those who were placed in contact with oriental people. The Italian Government had formed an institute at Naples with the especial object of teaching oriental languages and of studying the material and moral condition of the present mode of living among Orientals¹). He had pleasure in laying on the table of the congress the list of chairs at present existing in the Italian universities for the study of oriental subjects, together with the rules of the Royal Oriental Institute of Naples. The institute at Naples was open to all, and there was a special clause in

1) See *Young Pao* I, pp. 160—161.

the rules providing for the observance of the rules of each particular religion represented. The masters might be either Italians or foreigners, but were chosen by preference from natives of the country of the language taught. Very stringent rules were laid down to ensure efficiency. As to results, they could scarcely be spoken about when the Institute was so young, but he would be happy to convey to the administration any suggestions coming from so experienced a body as the members of the congress.

III. FAR EAST.

We give this résumé from the remarkable article given in the *London and China Telegraph*, by Mr. Arthur Gorton Angier

At the meeting of the Oriental Congress on the 4th sept. Dr. RIGAKHUSI S. TSUBOI, of the University of Tokio, in his paper on

ARTIFICIAL CAVES NEAR TOKIO

gave the details of the caves examined by him at Nishi Yoshimi, near Tokio, the exploration of which he was enabled to make through a grant by the University of Tokio. Dr. Tsuboi in his paper, a large part of which was taken as read at the meeting, said:

»Several objects of different ages were found in the caves. Among these finds are a few pieces of *Kwan-yei tsu-ho*, the small Japanese coins, and a piece of *Ten-kei tsu-ho*, the Chinese coin of exactly the same size. But as the coins of the latter kind are, in rare cases, mixed with those of the former, which are still in current use among the Japanese, the presence of either does not tell much about the nature or the age of the caves. A brass bowl of a tobacco pipe and a bronze disc of a hand mirror are also among the objects found. By the aid of archaeological examinations we know that the former is the object of about 250 years ago, and the latter of 600 years ago, but neither seems to be as old as the caves themselves. Unglazed potteries, which are known as *Iwaibe*, and are of greater antiquity than those objects mentioned above, were also found; their positions were generally outside of the slabs or the stone piles, and in a few cases,

inside of them. The fact that the *Iwaibe* potteries were found in those two positions shows that the artificial closing of the chambers with stones and the deposition of the potteries in the caves belong to the same age. Two *Mugata-tama*, or carved jewels, made of agate, one *Kuda-tama*, or tubular jewel, made of green jasper, some iron swords, numerous iron arrow-heads, and a few small incomplete rings of gold, silver, copper, and iron were found in the chambers, and many fragments, and a few more or less entire *Tatemono*, or hollow post made of clay, were also found in or in front of the passage ways. It is known archæologically that these objects are of the same age with *Iwaibe* potteries. The majority of the caves were found neither to contain objects commonly discovered in sepulchral mounds, nor to be closed artificially. Even the caves, which show the traces of having been used as burial places, can hardly be said to have been made for that purpose. The general results of the examination of several hundred caves in these places is also in favour of the view that the object of making a cave would have been something else than to place the dead. But there exists no record or tradition.

A question will now arise, Is there any mention in Japanese history about dwelling-caves or caves-dwellers? Those who are acquainted with the ancient literature of the country will answer, without hesitation, in the affirmative. Though records are equally silent about the makers and the original uses of any particular caves, we can gather from them the passages telling us that cave-dwelling was practised largely by the savage people called *Tsuchigumo*, and in far less degree by the ancestors of the present Japanese. The latest date of the mention of the dwelling-cave used by the latter is one year before the accession of the second Emperor — that is, 582 B.C. The custom of dwelling in caves was carried on by the *Tsuchigumo* to much later dates. The very name *Tsuchigumo*, which was given by the first Emperor to the savages, who were then occupying the southern half of the main island of Japan, is said to signify those who hide themselves in earth — that is, those who dwell in

caves. The latest date of the mention of these cave dwellers is 200 A. D. We are still ignorant of the difference in structure of the dwelling-caves of two different peoples, so I am unable to say precisely who were the makers of Nisi Yoshimi caves, even if the views about the uses of these caves were correct. I am fully aware that the investigations are yet very incomplete; but what I am inclined to think, at present, is, that the numerous artificial caves, which I have discovered in Nishi-Yoshimi, were made for dwelling by the people acquainted with metallic implements, and afterwards, especially at the beginning of the Christian era, used as burial places by the ancestors of the present Japanese. Some of the caves used as burial-places were undoubtedly opened at different times by those who wanted to see the interior of the chambers or to take out their contents. As to the relation between those who made the caves and those whose bodies were placed in them there are no sufficient data yet to form any safe opinion.

FRENCH COLONIAL EDUCATION.

A paper was read by M. le Commandant E. AYMONIER on French Colonial Education. He said that the question of the instruction and education given to the natives of conquered colonies was of the greatest importance, and of the most delicate character, bearing as it did on the permanence and enterprise of the conquered. In France they were feeling their way, having lost their colonies by historical vicissitudes, and thus being without colonial traditions. But the national character, tending to symmetry, generalisation, and uniformity, rendered it difficult to avoid mistakes in the application of principles. Leaving out colonies which, like the Antilles, have been assimilated in character with the mother country, he noted, first, the group of Algeria and Tunis. The Europeans there received French education. In the former there were for the indigenous people only 100 French-Arabic schools, with 10,000 scholars, very poor figures compared with at least 400,000 children. In Tunis, recently placed under French

protection, things were better; 16,000 scholars were found in the numerous schools open to all races and religions. Another group included Senegal and other settlements on the West African coast, where there were no secondary schools, and primary instruction was given by mission teachers. For India the numerous primary schools taught French, and according to locality, Tamil, Bengali and even English in preparation for English Universities. There was a Colonial College at Pondicherry. At Madagascar the instruction was in the hands of the Protestant and Catholic Missions. He had however, no details of the results obtained. In Cochin-China the schools for native employés had had but poor results on account of the rude character of the native language. In conclusion, Professor Aymonier said they must be modest, having had much to learn in this department from the English, who had occupied India so long and had spent so much on native education with results, perhaps, scarcely in proportion.

Wednesday, the 9th inst., may be described as the field day of the Sinologists. Professor SCHLEGEL was in the chair and the first paper read was by Professor CORDIER, on

HALF A DECADE OF CHINESE STUDIES.

None but a bibliographer can have an exact idea of the enormous literary and scientific production having China as its object. In my *Bibliotheca Sinica*, published between the years 1878—1885, I tried to give a complete survey of the immense field of researches on China. It is a little over five years since, and I have in print a supplementary part which should be a volume in itself; it shows more than any other fact the importance taken nowadays by studies which have not only a scientific interest, but are equally indispensable to commerce and politics. Moreover, in these studies the revolution foreseen long ago by us has occurred. Formerly sinologists were divided into two camps: sinologists de chambre, sinologists at home, whose type is Stanislas Julien, who never went out to the East, and did not speak a word of Chinese and who were sup-

posed to be more scientific; the sinologist in China was generally considered but as an interpreter. Times have changed, however. On the one hand, the return at home of many scholars, such as the glorious veterans the Rev. James Legge and Sir Thomas F. Wade; on the other, the facilities of intercommunication between the East and the West have brought to an end a distinction which ought not, in fact, to exist in the study of a living language. Henceforth it will be necessary for Chinese scholars to be acquainted with both sides of the question, and add to a practical knowledge gained in China a scientific training obtained at home. Moreover, if China has been drawn now into the general circle of international politics, the Chinese language, thanks to philological researches, is no more isolated in the immense field of the spoken languages of the world, whilst archæology, and especially epigraphy and numismatics, neglected or insufficiently cared for to this time, have brought new light on many historical problems unsolved till now.

CHINA. — The Shanghai Literary and Scientific Society, founded in 1857, turned into the North China Branch of the Royal Asiatic Society, has of late years shortened its name into the China Branch of the Royal Asiatic Society, which belonged a score and a half years ago to the Hong-Kong Society. It still gives interesting papers, signed with new names and with old familiar ones, like Kingsmill, Haas, &c. A list of the more important papers is here appended. The Oriental Society of Peking is a much younger one, as it dates only from 1885, but it shows great activity, and has already published eight numbers containing papers by Rev. S. Edkins Dr. S. W. Bushell, M. C. Arendt, Dr. W. A. P. Martin, &c. Of the two reviews devoted to Chinese subjects, the *Chinese Recorder and Missionary Journal* fully sustains the latter part of its appellation; it is a mere missionary journal, almost without interest to the general reader. The *éclat* thrown upon it by Alexander Wylie, while its editor, and by such contributors as Palladius and Bretschneider, is now entirely lost. On the other hand, the *China Review* continues its long and

prosperous course, under the editorship of Dr. E. J. Eitel, of Hong-Kong. During the past few years Mr. E. H. Parker has become its most regular and prominent contributor. The Rev. Dr. Edkins, though very aged now, amid his duties as translator to the Imperial Chinese Maritime Customs, finds time enough to write papers on kindred subjects, especially on the evolution of Chinese language.

The first interpreter of the French Legation in Peking, M. Arnold Vissière, has made of Chinese mathematics the chief object of his studies, but he has not as yet given us the result of his labours; we have only to mention of him the translation of the travel of a Chinese scholar to Tong-King. A young attaché to the same legation, M. Edouard Chavannes, has translated the sixth book of the *Se-ki*, of Sse-ma Tsién.

The Jesuit Mission in China continues very active; long ago Father Angelo Zottoli completed the first five volumes of his grand work, *Cursus litteraræ sinicæ*, which comprises not only grammar, but also translations of the elementary books and of the Classics. To crown the work, the Father thought of adding to it a sixth volume containing an Index of all the Chinese characters of the *Cursus*. He has enlarged his primary plan, and instead of an Index, we shall have a full Chinese Dictionary on the model of Emperor Kang-hi's *Tseutien*. Zottoli's work is written in latin as it is for the use of young men trained to the church. To make the book more popular Father de Bussy has undertaken a French translation of it; the first volume has just appeared at the Siu Ca-wei's press. During five-and-twenty years, Father Aloysius Pfister, recently deceased, has carefully collected the materials for a complete history of the Jesuit Mission in China, a specimen of which he gave us in his catalogue of missionaries, published at Shanghai in 1872. Feeling that death was near, he sent all his manuscript to his friend, Father Havret, at Wuhu; in the recent Chinese riots the Wuhu Jesuit Mission was entirely destroyed, and at the same time a life-long labour. In another part of the mission Father Couvreur has given a Chinese-French Dictionary and a French-Chinese Dictionary which is

so far the best work of this kind in France, and has been deservedly rewarded with the Stanislas Julien prize at the Academy of Inscriptions and Belles-Lettres. Father Boucher obtained the same prize for his *Boussole* of mandarin language.

Dr. Friedrich Hirth, of the Imperial Maritime Customs, has always been one of the most successful workers in the large field of our researches, and his *Text Book of Documentary Chinese*, together with his *Notes on the Chinese Documentary Style*, will rank among the best guides of this branch of the written language. The first of these books was published by order of the Inspector-General of Customs. I cannot help remarking how liberal has always been the encouragement awarded to Chinese studies by Sir Robert Hart, K.C.M.G. The publications of the Chinese Imperial Maritime Customs are in the foremost rank, either as commercial or scientific undertakings; by the side of statistics of goods and ships we find in the *Special Series* invaluable Medical Reports and Papers on Fisheries, on Silk, on Opium. Dr. Hirth has also given us the first volume in German of *Chinese Studies*, which comprises many articles of interest hitherto scattered through various periodicals only, as the *History of Ancient Oriental Commerce*, the *Eastern Trade in the Middle Ages*, *Porcelain Industry in the Middle Ages &c.* Another of the Commissioners of Customs, Mr. A. Mouillesaux de Bernières, has followed in the wake of Dr. Hirth, and gives a useful book under the form of progressive lessons of spoken and written Chinese.

ENGLAND. — The world-famed translation of the *Chinese Classics* was to be contained in seven volumes, five of which (Volumes III., IV., V. are double) were published in Hong-Kong between the years 1861 and 1872; they comprise the *Lün-yü*, the *Ta-hio*, the *Tchong-yong*, *Meng-tseu's book*, the *Shoo-king*, the *Shi-king*, and the *Chun-Tseu*. Thus the *Sze-shoo* (four books) were translated, as well as three out of the five great classics (Kings), two, the Book of Changes, *Y-king*, and the Book of Rites, *Li-ki*, remaining to be dealt with. Dr. Legge had been out to the East since 1839, when he arrived at Malacca in December.

His was a hard life till he returned home in 1875. Luckily, thanks to some spirited gentlemen, a chair of Chinese Language and Literature was erected for him at Oxford in 1876, and Dr. Legge has been able to push on his work in the collection of the *Sacred Books of the East* edited by Professor F. Max Müller. So far he has given four volumes in the collection. Part I. *The Shu-king, the religious portions of the Shih-king and the Hsiao-king*; the latter one being a new translation of the classic of Filial Piety, the *Shü* and the *Shi-king* were substantially what had already been done by Legge; Part II., the *Yi-king*, the Book of Changes, which led to great controversies, as we shall see hereafter; and Parts III. and IV., the *Li-ki*, thus completing with the two last books the translation of the Five Great Kings. Unfortunately these four volumes, which are published under the general heading of *The Texts of Confucianism*, have not, like the tomes printed in China, the Chinese text, and to suit the general collection of the *Sacred Books of the East*, the orthography has been singularly distorted. Since this great undertaking has been successfully brought to an end Dr. Legge has given new translations of the Nestorian Stone at Si-ngan-fu, and of the travels of the Buddhist pilgrim Fa-hian.

I may safely say that during the last quarter of the century no work has been more used to study the Chinese language at the British Legation at Peking and in the offices of the Imperial Chinese Maritime Customs than the *Tzü-erh Chi* of Mr. (now Sir) Thomas Francis Wade, Chinese Secretary and afterwards H.B.M.'s Minister in the capital of the Middle Kingdom. The distinguished diplomatist having retired on a pension, after a well-filled career, has been, since 1888, Professor of Chinese at the Cambridge University, to which he has, I understand, bequeathed his magnificent collection of Chinese books; and his last work has been a new edition of the *Tzü-erh Chi*, prepared with the aid of Mr. Walter Cane Hillier, Chinese Secretary to H.B.M.'s Legation, Peking; this second edition, with Sir Robert Hart's permission, has been printed at the press of the Customs establishment at Shanghai, and without any charge to the author.

It was an easy task for a man so well prepared as Professor Robert K. Douglas to write a book on *China* at large. The success of a first edition, followed by an American edition, has induced the learned Professor of Chinese at King's College to give a reprint of a useful handbook, which, with the same author's article in the *Encyclopædia Britannica*, give a sufficiently complete synopsis of all that is necessary to know about China. The requirements of a regular course of lectures have led Professor Douglas to publish in a very convenient form a Chinese manual, whilst, as one of the Librarians of the British Museum, he has given a short note on the Chinese labours of the late Dr. Samuel Birch, and has nearly through the press a catalogue of the Japanese books of the large collection of Great Russell-street, which will be a very good supplement to the catalogue already published of the Chinese Library in 1877.

Professor Terrien de Lacouperie has undertaken as a labour of love to study the origin of Chinese civilisation, which he seeks to find more to the West—that part of Asia celebrated in Eastern History on the banks of the famous rivers which water Mesopotamia. With the greatest ingenuity he has induced all sorts of proofs in favour of his theories which have met the approval of Mgr. de Harlez, of Louvain, of Professors R. K. Douglas and Sayce and other scholars, while among the contradictors I find Professor Schlegel, in the last number of the *T'oung-Pao*. Besides this particular pet subject, Professor Terrien de Lacouperie has given many interesting papers on various questions¹).

This summary will show that we are in a period of hard and profitable work, and that our studies not only are not at a standstill, but are renovated, and are progressing, thanks to new hands, to new theories and to new methods".

"Succeeding this came a lengthy paper by Mr. T. Kingsmill, of Shanghai, on "The Place of Astronomical Myths in the History of China", from which Professor Schlegel read certain selected portions, which gave the numbers and names of the stars and constellations in

¹) Prof. Cordier only read the parts treating of China and of England.

Chinese. The paper concluded as follows

The curious coincidences which accompany the names of the stations, the resemblances now between Chinese and Indian, and, again, between Chinese and Greek, or Persian, the close connection, too, between the latter and the Arab, all tend to show that neither can lay claim to be the founders of the system. On the other hand, the fact that in all, with the possible exception of a few Arabic names not original, the notes can be traced to Aryan sources, while the descriptions accord best in the northern temperate zone point to some locality in Central Asia between Mesopotamia and the Pamir as the original home of the inventors. Notwithstanding the wide extension of the lunar mansions, which must have been received into common speech from China in the east to Greece and Italy in the west, the system cannot have prevailed for many centuries. The nomenclature distinctly points to a period when the equinoctial column passed through or near the Pleiades at one intersection and at the other through the "Claws" of Scorpio, and this would fix the date as near as may be to 2350 B.C. Traces, indeed, exist of a still earlier distribution when Aldebaran and Antares marked the equinoctial points, about 3000 B.C., but these earlier names do not seem to have ever been worked into a system and exist only sporadically. If, however, the completion of the series of lunar stations and the crude astronomy to which they gave rise cannot be dated anteriorly to 2350 B.C., we find that the system cannot have had more than two centuries of unchallenged existence. Evidence as strongly goes to prove that when the astronomers of Chaldea adopted the solar signs and marked the beginning of the year by the solar conjunction of the constellations, the Pleiades still occupied the place of honour, marking a date not later than 2150 B.C."

Prof. Schlegel who was chairman, vacated the chair and read a paper

ON THE CAUSES OF ANTIPHRASIS
IN LANGUAGE.

The Editor of *de London and China Telegraph* gracefully adds:

"We are informed, his paper will be

published at length in the *T'oung-Pao*, a periodical on the races of the Far East, published by himself and Professor Cordier from Paris, the only periodical in Europe treating at present especially of the history, languages, geography, and ethnography of the Far East, specimens numbers of which were placed upon the table for those who take an interest in these countries'.

Our readers perused Prof. Schlegel's valuable paper in our preceding member.

PREHISTORIC CHINA.

"Mr. Lim-Boon-keng was then to have read an essay on the Legends and Traditions of the Chinese from the earliest times to the reign of the Hia Dynasty, but, owing to the length of the day's programme, and the absence of Mr. Lim, the paper was taken as read. Despite the comprehensiveness of the subject, Mr. Lim treats it in a fairly complete manner and with considerable breadth of thought. At the outset he is obliged to admit that the origin of the Chinese race must for ever remain unknown, and the dates of the earliest rulers of China must remain unsettled. The remarkable legends which have been handed down to later ages concerning prehistoric China must, he says, be regarded as a mixture of traditionary history, pure myth, and the additions or other alterations made by more recent writers and annotators. It is curious to note that although the names of a countless number of deities are met with in modern Chinese, and although a mention of the existence of myriads of spirits is to be found in the *Shoo-king*, yet we do not find that the creation is attributed to the operations of a Divine Power, as it is in the first chapter of *Genesis*. The Chinese mind, always more or less materialistic, did not conceive of a Jehovah, but pictured to itself the universe coming into existence through the operations of unknown laws. However, it must not be supposed, Mr. Lim says, that the Chinese are atheists; they are perhaps, he adds, the most theistic of all nations. But the Chinese, like other nations which have become civilised, did not attain their civilisation all at once. The first glimpse we catch of the condition of our primitive ancestors, says Mr. Lim, cannot be expect-

ed to reveal to us humanity in a state of excellence. Accordingly we find that at the beginning the forefathers of the Chinese race were perfect savages, devoid even of the attainments of the savage tribes of our day. In the legends of China we could trace the beginning of civilisation when the Patriarch Yew-Ch'ao appeared on the scene. In his days men dwelt in caves, and wore animal skins round their loins. They drank the blood of wild animals, and lived on fruits. They had no settled dwellings, but wandered from place to place. The seat of their wanderings was likely the region which corresponds with the Province of Shan-se. In the time of Yew-Ch'ao, however, the first civilising factor, viz, the new permanent abodes, came into existence. Tracing the gradual steps in the progress of civilisation, Mr. Lim tells us that Yew-Ch'ao was succeeded by Sui-jin, whose name means literally "wood from which fire is obtained". It is said that he discovered the art of producing fire, and was the first to use knots in a cord as memoranda, in the same manner some civilised persons still employ knotted handkerchiefs. In the knotted cords used by Sui-jin we have, as it were, the writer says, the earliest incarnation of human thoughts in material objects, for are not these knots the prototypes of hieroglyphics and written words? With Sui-jin ends the mythical era. Without this early period Chinese history, he contends, must appear unnatural and forced, because if we begin with the reign of Fuh-he or of Yau it would seem that the Chinese began their existence as a people all at once with a grandeur and civilisation which we may well attribute to the pride or imagination of their historians. Mr. Lim then seizes the opportunity of a quiet thrust at the missionaries, by remarking that it is because many of them forget that civilisation, like everything else, has reached its highest development only "by minute, slight, and insensible metamorphosis", that they will moralise when they ought to be dealing with history. Following up the further progress made during the reign of Fuh-he, he tells us that one of the ministers at the Court had his attention attracted to the subject of hieroglyphics by observing the marks on a tortoise-

shell. Forthwith the idea struck him of representing thought and natural objects by various symbols or signs. Thus Tsong-Chi, for such was his name, laid the foundation of the ideographic written language of China. In this way Mr. Lim traces the gradual development of the Chinese, showing that they only attained their civilisation by slow degrees similar to other nations. The paper is interesting throughout, and indicates a considerable amount of research on the writer's part.

In the afternoon Professor Aymonier, delegate of the French Government, read a paper on "The Ancient Tchampa of Indo-China". This people, after having undergone a series of invasions by the Chinese from the fourth to the tenth centuries of the present era, were finally conquered by the Annamites, who gave to their vanquishers the name of Yavana. Some of the Tchampa were Mahomedans and some were heathen, the latter section being much degenerated and corrupted. Their customs were very curious. They worshipped the Indian goddess Bhagavati, the wife of Siva, and they also worshipped two of the kings whom they had deified. They had many other secondary deities, as well as genii and local demons. Their pantheon further included Allah, Mahomet, and Christ, of whom they had learnt from the Koran. Castes were recognised among them, and their religious rites were conducted by priests of different grades, and by priestesses, who were inspired by the gods much as the Greeks sought inspiration from the Delphic oracle. Cremation was practised among them, and the accompanying ceremony was very long and expensive. The frontal bone and some others, which were considered most honourable, were carefully preserved and placed in boxes of metal interred at the foot of small cairns. The family tomb included generally five of these cairns. These people, set down in the midst of a Chinese civilisation, represented a curious vestige of an ancient people of Indian culture and civilisation".

GENERAL TCHENG KI-TONG.

A paper by the ill-fated Diplomatist ou Chinese culture, as compared with

European standards, was distributed; we give a few extracts from it:

"It is by no means uncommon to hear out Mandarin class spoken of as an all-powerful caste, in full possession of the country, and governing, according to its own good pleasure, other castes that yield a passive obedience to it, without any intelligence, and, above all, without any influence.

Nothing can be more unjust to our "literati" than to describe them thus, for they are far from constituting a class separated from the rest of the nation. The "literati" in fact, are not recruited specially from among any certain number of families to which are reserved the special appointments of administration and government. Favour has nothing whatever to do with it. The selection, on the contrary, is a most severe one, taking in the entire Chinese territory, and drawing out from the whole mass of the Chinese people the most capable individuals, to form of them the members of the corps of instructors and of the functionaries of the State: as you will see presently, it is the examinations, open to all, which establish this selection.

Neither birth nor fortune confers the claim to aspire to the title of a "literate". Nothing but the capacity of the individual can cause him to be admitted".

"The boy who has made up his mind some day to succeed to the management of his father's business, attends school up to his fourteenth year; there he learns to read, to write, and to reckon, also to draw a little. He there acquires sufficient knowledge of the history and the literature of his country and studies the works of our philosophers. I should add, that our philosophy, disencumbered of all metaphysics, and reduced to the question of public and private morals, is easily mastered by young intellects"

It is naturally enough a pleading *pro domo*.

THE INDIAN OCEAN OF ANTIQUITY.

"A paper was read by Dr. H. SCHLICHTER, on "The Indian Ocean of Antiquity". He said that the campaigns of Alexander the Great brought many unknown Asiatic countries and nations

within the range of European influence; and, looking at the geography of Eratosthenes and Strabo, and comparing it with that of Herodotus, the progress was very marked. The Ganges then formed the eastern limit of Asia, and India was described as the south-eastern corner of that continent. In those days Alexandria was the commercial and scientific centre of the world; and important towns were founded along the coasts of the Red Sea and Indian Ocean in order to direct the commerce of the Orient to Lower Egypt. It was at this time that the navigator called Hippalus made the great discovery that it was possible to sail to India right across the Indian Ocean, and it was due to this discovery that the Indian Ocean in antiquity became thoroughly explored. At that time the Indian Ocean was regarded as an inland sea similar to the Mediterranean, but of much larger extent. Navigators and traders sailed beyond further India and did business with the inhabitants of the Islands of Luzon, Mindoro, Palavan, Borneo, and Sumatra, and perhaps with Formosa and Java. The coasts and countries of further India itself were likewise well known in antiquity. All promontories, bays, and rivers beyond the Ganges might be recognized on modern maps. The peninsula of India between the Indus and the Ganges was, of course, during the later centuries of antiquity, much more within the range of Greek and Roman influence; and that trade connexions with India existed was proved by Ptolemy. There was a trade route from the south of the Straits of Bab-el-Mandeb round the southern coast of Arabia, and along the coasts of Karmania, Gedrosio, and Indo-Scythia, to the town of Barygaza, in India, which corresponded with the present town of Baroche. A second route ran from the part west of Cape Fartak, in South-Arabia, right across the Indian Ocean to Muzur and Melkouda, which places probably corresponded to the Muyiri Kotta and the Kannettri of to-day on the Malabar coast. A third route was to the same places, starting from Cape Aromata, on the East African coast. With respect to the coasts of East Africa, it had hitherto been uncertain how far the knowledge of the

ancients reached along the coasts of Eastern Equatorial Africa. The furthermost *emporía* which were known in antiquity in this part of the Indian Ocean were those of Azania, and especially a place called Rhapta. Critics differed vastly as to whether Rhapta should be Mombasa, or still further down at Zanzibar, or even in the neighbourhood of Cape Delgado. This great uncertainty was chiefly due to the incorrect position of another very important place on this coast of the Indian Ocean — namely, Cape Aromata. This cape had hitherto been generally believed to be identical with the Cape Gardafui of to-day; but this was not possible, and he had established the fact that Cape Aromata was identical with the modern Ras Aswad. Further, the promontory of Rhaptum was found to correspond to Ras-Mamba-Mku, south of Zanzibar; and, having thus fixed the two extreme points given on the coast of East Africa on the ancient maps, it was easy to determine all the intermediate points which were of importance in antiquity. Very little was known of the territories south of Rhapta; but Periplus contained the most remarkable passage, "that beyond the Rhapta territory an ocean, hitherto unexplored, curves round towards sunset, and, stretching along the southern extremities of Ethiopia, Libya, and Africa, amalgamates with the western sea". This passage was the only trustworthy proof that the ancients had any knowledge about the actual extension of South-Africa and about the connexion between the Indian and Atlantic oceans. The recorded navigation of Africa by Phœnician sailors, in the works of Herodotus, was not sufficient and indisputable evidence. As to the exact position of Ophir, many explanations had been offered, but none were satisfactory. It was impossible to solve the problem as long as the attempt was made to explain the uncertain *data* of the Old Testament without looking for other corresponding facts. Such facts were found in an inscription on the walls of an Egyptian temple, referring to a sea expedition which took place in the 17th century B. C. It followed from this inscription that maritime trade existed between Egypt and unknown countries to the south in those very products

which were mentioned in the Old Testament, and especially in gold. The region of this gold could not be ascertained, but there was no doubt that, if it were possible to determine with certainty one other product mentioned, a good deal would be gained for the geographical determination of Ophir. The Egyptian and Hebrew names of the monkeys mentioned in the reports offered the key to the problem, as these names were of identical origin. The Egyptian record contained a picture of the monkeys, which were from this easily recognized as modern African monkeys. Therefore it must be concluded that Solomon's report referred to African and not to Indian territories.

*
**

It will thus be seen what an amount of new and varied information was

brought before the Members of the Congress. It would be unfair not to mention the splendid reception offered to the Congress at the University of Cambridge; we have also to be grateful to H. B. Majesty and to H. R. H. the Duke of Connaught for the interest they have taken in the proceedings. The whole burden fell upon Dr. G. W. Leitner and his family, and it would be unjust not only to recognize his untiring zeal, but to thank him also for the energy he has displayed all along in the difficult task he had undertaken. The next Congress is to be held at Seville in 1892, the centenary of Christopher Columbus, under the Presidency of the Spanish Premier, H. E. Señor Don Antonio Cánovas del Castillo. Let us hope that it will be a Peace Congress, and that we shall see there the end of a Schism very unprofitable to the true interest of Science.

H. C.

X^{ME} CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES

(sur la base des Statuts et des principes du Congrès fondateur de Paris, 1873).

SEVILLE, Sept.—Octobre, 1892.

WOKING, Décembre, 1892.

Monsieur et honoré Collègue,

Nous avons l'honneur de vous informer que le 10^{me} Congrès International des Orientalistes se réunira à l'Alcazar de Séville entre le 23 Septembre et le 1 Octobre, 1892, sous la présidence de Son Excellence Don Antonio Cánovas del Castillo, Président du Conseil des Ministres et Directeur de l'Académie Royale de l'Histoire de Madrid, et sous le patronage de S. A. I. & R. l'Archiduc Rénier d'Autriche.

Les neuf Congrès précédents se sont réunis à Paris (1873), Londres (1874), St. Pétersbourg (1876), Florence (1878), Berlin (1881), Leyde (1884), Vienne (1886), Stockholm-Christiania (1889), Londres (1891).

La ville de Séville ayant été choisie par le Congrès de Londres comme siège de la dixième session, le Comité de Londres a transmis régulièrement ses

pouvoirs au Comité espagnol organisateur de cette Session.

Ce Comité est sous la présidence de S. E. Don Antonio Cánovas del Castillo et la vice-présidence de S. E. Don Antonio Maria Fabié. Le Secrétaire organisateur est Dr. Ayuso, Professeur de Sanscrit à l'Université de Madrid; on pourra s'adresser à lui ou aux sous-signés pour tous renseignements, l'envoi des mémoires, des cotisations de Membre, ouvrages, etc.

Le prix de la cotisation est de 16 shillings, de 20 pesetas ou de 20 francs. On peut souscrire en France au Comité du Centenaire à l'Ambassade d'Espagne, 36, boulevard de Courcelles ou à la Société Académique Indo-Chinoise, 44, Rue de Rennes; chez M. E. Leroux, Editeur, 28, Rue Bonaparte, Paris; en Angleterre chez M. M. Hachette & Cie, Libraires, King William Street, Strand, Londres, et en autres pays chez M. M. les Délégués du X^{me} Congrès des Orientalistes. Les Membres dûment inscrits

recevront le Grand Diplôme Statutaire.

Le Programme scientifique embrasera les Sections suivantes :

a. Sommaire des recherches orientales depuis 1891. *b.* 1. Langues sémitiques excepté l'Arabe. 2. l'Arabe et l'Islam. 3. Assyriologie. 4. Palestinologie. *c.* Langues aryennes. 1. Le Sanscrit et l'Hindouisme. 2. le Pali et le Bouddhisme. 3. l'Iranien et le Zoroastrianisme. *d.* L'Afrique, à l'exception de l'Égypte. *e.* Egyptologie. *f.* Asie Centrale et Dardistan. *g.* Religions comparées (y compris Mythologie, Philosophie, Lois, Sciences orientales, Histoire, &c.). *h.* Langues comparées. *i.* Encouragement des études orientales. *j.* Études Indo-Chinoises. *k.* Sinologie. *l.* Études Japonaises. *m.* Études Dravidiennes. *n.* Malaisie et Polynésie. *o.* Questionnaires pour explorateurs. *p.* Philologie ethnographique, y compris les migrations des races. *q.* L'Art, l'Archéologie, la Numismatique et l'art industriel de l'Orient. *r.* Relations avec les savants et les peuples de l'Orient. *s.* La linguistique orientale en commerce, &c. (avec sous-sections pour les différentes langues modernes orientales). *t.* L'Anthropologie, la Science et les produits, naturels et artificiels de l'Orient. *u.* L'Orient et l'Amérique. *v.* L'Orient et la Péninsule ibérienne. *w.* Exposition de livres et d'objets à l'appui des Sections susmentionnées.

Le programme détaillé sera rédigé

par la R. Academia de la Historia de Madrid, la R. Academia de Bellas Letras de Séville, la R. Academia de Bellas Artes, l'Université et l'Athénée de cette ville.

La Couronne et l'Ayuntamiento préparent des fêtes à l'Alcazar, aux Casas Capitulares, à la Casa Lonja, à la Casa de Pilatos, aux casinos (cercles), au théâtre de S. Fernando et à la Plaza de Toros, des visites à la Biblioteca Colombina, à l'Archivo de Indias, aux musées, aux principaux monuments, à la Manufacture des tabacs, aux manufactures de Triana, des promenades aux Delicias, des excursions sur le Guadalquivir, etc., etc.

La Session sera suivie d'excursions à Cordoue, Malaga, Grenade, Cadix, Xérès et Huelva, afin de permettre aux membres du Congrès de visiter les plus beaux monuments arabes de l'Andalousie et ses principales villes.

Le programme sera mis prochainement en distribution.

PASCUAL DE GAYANGOS,

Délégué du Gouvernement de l'Espagne,

G. W. LEITNER,

Délégué, Secrétaire-Général du 9^{me} Congrès International des Orientalistes.

Woking, Surrey.

(Comité de Permanence.)

MARQUIS DE CROIZIER,

Délégué Général en France.

Depuis l'envoi de cette circulaire, le Président du Congrès, Señor D. Antonio Cánovas del Castillo, et le Secrétaire général, Señor D. F. G. Ayuso, ont expédié le programme définitif: le Congrès se tiendra à Madrid, à Cordoue, à Granade et à Séville du 29 Sept. au 7 Oct. 1892; la cotisation est de 12 francs. Le Congrès se composera de six sections: 1) Sect. des langues sémitiques, autres que l'Arabe,

textes et écritures cunéiformes, etc.; 2) Langue et littérature arabe; 3) Sect. indo-européenne; 4) Sect. de l'Asie centrale et de l'Extrême Orient; 5) Section spéciale des îles Philippines; 6) Section africaine, dont fera partie l'Égyptologie.

Le 9^o Congrès des *Américanistes* tiendra sa 9^e Session au Couvent de la Rabida, du 7 au 14 Oct., et le 12 on célébrera la découverte du Nouveau Monde.

CHRONIQUE.

ALLEMAGNE.

Le *Globus* (N^o. 23) contient un article sur le commerce à *Nam-dinh* (Tongking) de M. H. *Seidel*, illustré de cinq gravures, ainsi qu'un rapport sur le voyage de *Pjevtsov* dans le Kouen-loun pendant les années 1889—1891.

Les cours du séminaire für Orientalische Sprachen (Berlin, C. Am Lustgarten 6) ont recommencé le 15 octobre; nous reproduisons la partie du programme relative à l'Extrême-Orient; on verra que les élèves ne manquent pas de besogne:

- Chinesisch.** 1) *Anfängercursus*: täglich ausser Dienstag, 8—9 Uhr Vormittags, Herr Prof. **Arendt**.
2) *Zweiter Coursus*: täglich ausser Freitag, 9—10 Uhr Vormittags, Herr Prof. **Arendt**.
3) *Erklärung schwierigerer chinesischer Texte in der Selecta*: Dienstag, Freitag, 10—11 Uhr Vormittags, Herr Prof. **Arendt**.
4) *Geographie (mit besonderer Berücksichtigung der Handelsverhältnisse) Fortsetzung und Schluss*: Dienstag, 8—9 Uhr, Freitag, 9—10 Uhr Vormittags, Herr Prof. **Arendt**.
1) *Praktische Uebungen mit besonderer Berücksichtigung des Nordchinesischen*, täglich ausser Sonnabend, 5—8 Uhr Abends (6½—8 Uhr für den *Anfängercursus*, 5—6½ Uhr für den *zweiten Coursus*), Herr **Hsüeh Shen**.
1) *Praktische Uebungen mit besonderer Berücksichtigung des Südchinesischen*, täglich ausser Sonnabend, 5—8 Uhr Abends (5—6 Uhr für den *zweiten Coursus*, 6—7 Uhr für den *Anfängercursus*), Herr **Au Fung Tschü**.
2) *Chinesische Schreibübungen*, Montag, Dienstag, Donnerstag, Freitag, 4—5 Uhr Nachmittags, Herr **Au Fung Tschü**.
- Japanisch.** 1) *Anfängercursus*: täglich ausser Mittwoch, 8—9 Uhr Vormittags, Herr Prof. Dr. **Lange**.

- 2) *Zweiter Cursus*: täglich ausser Sonnabend, 9—10 Uhr Vormittags, Herr Prof. Dr. Lange.
- 3) *Neueste Geschichte von Japan*. (*Fortsetzung*), Mittwoch, 8—9 Uhr, Sonnabend, 9—10 Uhr Vormittags, Herr Prof. Dr. Lange.
- 1) *Praktische Uebungen*: täglich ausser Sonnabend, 5—8 Uhr Abends (5—6½ Uhr für den *zweiten Cursus*, 6½—8 Uhr für den *Anfängercursus*), Herr Lector T. Senga.
- 2) *Japanische Schreibübungen*: Dienstag, Freitag, 4—5 Uhr Nachmittags, Herr Lector T. Senga.

ASIE CENTRALE.

Le *Standard* apprend qu'on vient de découvrir dans l'Asie centrale russe les restes d'une ville importante qui était composée entièrement de cavernes taillées dans le roc. Cette ville était située sur la rive droite de l'Amou-Daria (Oxus), dans le voisinage de la ville bokhare de Harki. La ville souterraine paraît, à en juger par les inscriptions, monnaies, etc., qu'on y a trouvées, avoir existé au deuxième siècle avant notre ère. Certaines habitations sont à plusieurs étages. Il y a des rues et des places dont quelques unes seulement sont obstruées par les ruines.

Le Temps, 26 Octobre 1891.

BELGIQUE.

Nous annonçons avec plaisir l'apparition d'un nouveau et important travail de M. C. de Harlez, le savant professeur de Louvain sur les *Religions de la Chine*. (Leipzig, W. Gerhard). Nous en parlerons à loisir.

GRANDE BRETAGNE.

"L'Imperial Asiatic Quarterly Review", édité par le Dr. Leitner, de l'Oriental university Institute, à Woking, près Londres, donne un numéro spécial pour le dernier Congrès international des Orientalistes tenu à Londres en Septembre 1891. Nous faisons suivre ici le contenu extrêmement intéressant de ce numéro relatif à l'Asie :

Proceedings and Papers of the statutory ninth international Congress of orient-
talists :

ASIA. J. Claine: "The Oeloes of Sumatra" (with illustr.).

C. E. Biddulph: "A march through the great persian desert".

Dr. G. W. Leitner: "Routes through the Hindu-Kush and to Central Asia" (with illustrations).

R. Michell: "Russian contributions to Central Asian Cartography and Geography" (with a Map of Siberia of the XVIIth. Century).

W. Barnes Stevens: "Col. Grambcheffsky's Pamir explorations and the Indian government".

Dr. H. W. Bellew: "The Ethnography of Afghanistan".

The Rev. J. Edkins, of Shanghai: "Effect of nomad life on the growth of language".

By the 9th Statutory international Congress of Orientalists held in London 1—10 Sept. this year, the following Rewards were made to students of eastern asiatic languages and to discoverers:

A Diploma and a Medal of honour to **M. Jules Claine.**

A Diploma of honour to **M. H. Cordier,** of Paris

A Medal and Certificate of honour to **M. Rigakushi Tsuboi,** of Japan.

A Certificate of honour and Medal of Merit to **MM. Rigakushi Tsuboi,** of Japan, **Prof. G. Schlegel,** of Leiden, **Prof. A. Marre** and **M. E. Aymonier,** of Paris.

A Certificate of honour to **MM. A. Diosy,** of London, **J. J. Meyer,** of Netherlands-India, **Diagoro Goh,** of Japan, **Rev. J. Edkins,** of Shanghai, **Emile Guimet,** of Paris.

A Certificate of merit to **Mr. Kingsmill,** of Shanghai and **C. G. Leland,** of America.

The total list of Awards is printed in the "Imperial Asiatic quarterly Review" for October, pp. CVI—CVII.

Messr. Kegan Paul, Trench, Trübner & Co. London have published a metrical translation of the Shi-king or Book of Odes, by H. B. M.'s Consul at *Chefoo* (China), **C. F. Romilly Allen,** under the title "The Book of Chinese poetry".

CHINE.

Le mouvement révolutionnaire continue en Chine. Le 13 Novembre une insurrection a eu lieu à *Fou-tcheou*. La ville de *Teh-wei* a été saccagée par 15000 rebelles.

Le mouvement est dirigé par le parti national contre le gouvernement tatar, plutôt que contre les Européens. On attaque ces derniers afin de les exaspérer et de provoquer une guerre entre les puissances européennes et le gouvernement actuel de la Chine, guerre dont le parti national profiterait. Le Gouvernement chinois, qui a peur autant des Européens que des rebelles, ne sait où donner de la tête. D'un côté il paye 2000 livres sterling pour les victimes de *Wou-tcheou* et 4000 livres sterling pour les familles européennes tuées à *Wou-hou*, tandis qu'il permet de l'autre côté au Taotai de *Wou-hou* son retour dans cette ville, d'où il avait été rappelé sur les instances des puissances étrangères.

Il ne faut pas confondre ce mouvement du parti national, avec les déprédations commises par la soldatesque du Hou-nan. Cette soldatesque était contenue

jusqu'ici par le Marquis de Tseng, lui même natif de cette province, et qui payait la solde arriérée de ces soldats. Mais, après sa mort, le nouveau gouverneur n'a pas cru nécessaire de continuer la paye; de là l'insurrection de ces soldats.

Les puissances étrangères auront tout le temps de regretter leur politique lors de la révolution des Taiping. Si, alors, ces puissances avaient aidé le parti national à renverser la dynastie mantchoue pourrie, et à placer sur le trône de la Chine un souverain Chinois, la Chine aurait été depuis longtemps ouverte aux Européens. Aujourd'hui le gouvernement Mantchou nous déteste et le parti national nous méprise. N'importe quel parti gagnera, ce seront nous qui serons expulsés du céleste empire. Les derniers télégrammes de Shang-hai nous apprennent que le flot de l'insurrection s'est porté vers la capitale. Les rebelles ont envoyé un corps d'infanterie et de cavalerie vers Peking. Les habitants de la plaine ainsi que plusieurs mandarins se sont ralliés aux insurgés. Les troupes impériales ont été envoyées contre les rebelles.

Les Chinois chrétiens de *King-tcheou*, convertis par des prêtres belges, ont été massacrés. Selon des nouvelles reçus par *Li Houng-tchang*, les troupes impériales auraient été des témoins passifs de ce meurtre.

La Russie ayant refusé de participer à la démonstration maritime dans les mers de la Chine, les autres puissances se borneront à protéger leurs sujets.

Il n'est pas improbable que le gouvernement Mantchou ne demande l'assistance de la Grande Bretagne, de l'Allemagne et des Etats-Unis pour réprimer l'insurrection chinoise. Espérons que l'Europe ne le fasse point. Elle n'a rien à gagner avec les princes Mantchous et beaucoup avec le parti national. Selon l'habitude chinoise, des nouvelles rassurantes sur l'insurrection sont circulées. Les télégrammes officiels du 6 Décembre déclarent que la révolte dans le Nord de la Chine a été presque supprimée. Ceci se rapporte à une défaite à *Tchao-yang* de 3000 rebelles par 4500 troupes impériales. Tout cela ne signifie rien du tout. La dynastie mantchoue est pourrie jusqu'aux os, et rien ne pourra la préserver de l'extinction qui la menace. (*Voir notre correspondance.*)

Le *Times* apprend de *Shang-hai* que le sujet britannique *Mason*, accusé d'avoir livré des armes à une société secrète révolutionnaire chinoise, a confessé le délit et a été condamné à 9 mois de prison.

On vient d'apprendre les détails des désordres dans la province de *Fokien*. Le chef de l'émeute, nommé *Tchen*, avait rassemblé 2000 hommes et déroulait un étendard sur lequel on lisait «Chassez la dynastie de *Tsing*, et donnez du repos au peuple».

On se rendit d'abord aux bâtiments de sel à *The-ma* et on y mit le feu. Ensuite les insurgés se tournèrent vers la ville d'*Emoui*, qui n'était pas préparée à cette attaque, et qui pouvait rassembler à peine un millier de volontaires. Pourtant les

insurgés furent repoussés, mais ils établirent un siège régulier devant la ville. Après 3 jours, les défenseurs de la ville durent cesser la défense à cause du manque de munitions. Les insurgés pénétrèrent alors dans la ville et mirent les prisonniers en liberté. Cependant, des secours étant arrivés du dehors, les insurgés durent fuir. Des deux côtés un nombre considérable d'hommes avaient péri.

FRANCE.

Le Prince Henri d'Orléans est reparti en voyage le dimanche 29 novembre 1891 par le paquebot des Messageries maritimes, le *Sydney*. Le jeune explorateur se rend au Tong-king, et «se propose, nous dit le *Petit Journal*, de visiter la région comprise entre le Song-bœ ou Rivière Noire et le Mékong, et dont M. Pavie, notre consul à Luang-Prabang, a le premier fixé la situation topographique et géographique.

«Il emporte une quantité de caisses, de boîtes et de d'appareils de toute sorte destinés à emmagasiner les collections qu'il compte faire concernant la faune et la flore de ces contrées; il espère ramener en Europe divers animaux et jusqu'à des poissons vivants.

«Enfin, pour la plus grande joie des naturalistes, le prince collectionnera également des échantillons de vase provenant des marais pestilentiels.

«Cette vase, qu'on fait dessécher sur place, est peuplée d'une myriade de vers et d'animalcules que le feu semble tuer, mais qui ressusitent fort bien plus tard dans le laboratoire de nos savants, au moyen d'un peu d'eau chaude, tout simplement.»

Le Prince vient de publier dans la *Revue française de l'étranger et des colonies* (1^{er} Oct. 1891) un article fort intéressant sur le *Père Huc et ses Critiques* dans lequel il fait le plus grand éloge du voyage au Thibet du célèbre Lazariste, et dans le *Correspondant* un mémoire sur les *Missionnaires français au Thibet*.

L'ouvrage de M. G. Bonvalot paraîtra le 18 déc. chez Hachette; il aura pour titre: *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, avec 108 gravures d'après les photographies du Prince Henri d'Orléans; nous en rendrons compte.

Le no. de Septembre des «Mémoires de la Société Sinico-Japonaise» contient la suite et fin des «Études sur la gravure japonaise» par M. Jacques Tasset; une liste d'ouvrages bouddhiques chinois; un article sur «Le Commerce du Japon» par M. Georges Bourgarel, et le 11^e article de la traduction du «Chan-Hai-King» par M. L. de Rosny. Dans les Nouvelles et Mélanges, l'on trouve un compte-rendu du 9^e Congrès international des Orientalistes tenu à Londres en Septembre dernier.

Les belles collections ethnologiques rapportées de l'Asie centrale par M. Henri Moser et exposées par lui au «Panorama Marigny» (Champs-Élysées) vont être

transportées au Musée Guimet. Le caractère de ce Musée va d'ailleurs se modifier; au lieu d'être simplement un Musée des Religions, il deviendra également un Musée asiatique où l'on placera les collections relatives à l'Asie conservées jusqu'ici au Trocadéro. Ce Musée s'enrichira également des collections coréennes de M. Charles Varat et tibétaines du prince Henri d'Orléans et de M. G. Bonvalot.

Société de Géographie commerciale. — Le mardi 20 Oct. 1891 a eu lieu dans la salle de la Société de Géographie, 184, boulevard Saint-Germain, la première assemblée générale de la Société de géographie commerciale, sous la présidence d'honneur de M. de Vogüé, de l'Académie française. — Après une allocution de M. de Vogüé, sur l'Afrique, M. Macey a rendu compte de son voyage au Laos. Il a rappelé d'abord qu'il avait fait une première reconnaissance dans cette région avant d'accompagner la mission Pavie, de Hanoi à Louang-Prabang, où il créa un comptoir. De Louang-Prabang, M. Macey descend à Saigon, satisfait des résultats commerciaux de son voyage, puis regagne le Tong-king par mer, s'engage de nouveau dans le Laos, arrive à Kieng-Hong, sur le Mékong, et redescend à Louang-Prabang. M. Macey s'y procure des bêtes de somme d'une caravane chinoise de Tali, venue apporter de l'opium, et forme ainsi le premier convoi commercial franco-chinois voyageant à travers le Yunnan, sur les grandes routes qui mènent vers Tali, Batang, le haut Yang-Tsé et le Tibet. Un gisement de charbon affleurant le sol fut trouvé sur le haut Nam-Hou, et M. Macey traita avec les gros marchands d'I-Hou, qui s'engagèrent à expédier à Hanoi, par la voie du haut Nam-Hou et de la rivière Noire, 5,000 kilogr. du fameux thé d'I-Bang. On les y attend dans quelques mois. Ce marché passé, il quitta Loung-Prabang, descendit le Mékong et prit la route de Vinh (Annam), employant, pour faire ce trajet, tantôt des pirogues, tantôt des éléphants. De Vinh, le voyageur passait à Hanoi, où il regagnait la France.

M. le vicomte H. Begouen vient de faire paraître dans le *Correspondant* une très intéressante étude sur *La France et l'Angleterre pendant la campagne de Chine*, en 1860. Ces révélations fort curieuses sur l'attitude des Anglais vis-à-vis de leurs alliés sont extraites de la correspondance confidentielle du général de Montauban, comte de Palikao, avec le maréchal Randon, alors ministre de la guerre.

Dans la séance publique annuelle des cinq académies, tenue le 24 Octobre 1891 au Palais de l'Institut, M. le Dr. E. T. Hamy, représentant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, a lu un mémoire intéressant sur *le Pays des Troglodytes*. Ce savant décrit aussi dans un important travail lu à l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans sa séance du 26 Juin 1891, *L'oeuvre géographique de Reinell et la découverte des Moluques*.

M. Auguste Arnauné vient de publier, dans les Annales de l'Ecole libre des Sciences politiques, un important travail sur *la Monnaie de l'Indo-Chine*.

JAPON.

Le terrible tremblement de terre qui a ravagé dernièrement (28 Octobre) le Japon a causé de sérieuses calamités. En dehors du dégât matériel, les autorités Japonaises mentionnent 6500 morts et 9000 blessés. Le chiffre de maisons détruites remonte à 75,000. Plusieurs grandes villes ont été détruites, entre autres les villes de *Osaka*, *Kano* et *Kusa mitsu*; le chemin-de-fer a été ruiné sur une longueur de 50 lieues. Dans la province de *Nagoya*, 2000 personnes ont perdu la vie, et 18000 maisons ont été détruites. Dans la ville de *Gifu*, 5000 personnes ont péri et 5000 maisons détruites. On a compté jusqu'à 6600 secousses de la terre dans 31 provinces.

Une ville de 15,000 habitants près du chemin-de-fer du Tokaïdo fut presque entièrement détruite, et 747 personnes ont péri dans la catastrophe. A *Kano*, 600 maisons étaient détruites et 100 personnes perdirent la vie. Dans *Ogaki*, 35 maisons s'écroulèrent, 2000 furent brûlées, 700 personnes furent tuées et 1300 blessées. Dans les districts *Achy* et *Gifs*, 42,000 maisons furent détruites, 4000 personnes tuées et 4000 blessées. Le tremblement de terre a duré depuis le 28 Octobre jusqu'au 9 Novembre. Depuis 1855, aucune catastrophe pareille n'a eu lieu.

Le tremblement volcanique ne s'est pas seulement fait sentir sur la terre ferme, mais aussi en mer. La barque «Hesperus», partant du Japon pour San-Francisco, entendit soudainement, à 15 lieues de la côte japonaise, un bruit sourd. Le navire fut renversé sur un côté. Un moment après le navire était submergé par des flots énormes qui s'y précipitèrent de tous côtés. L'eau était très chaude; l'équipage monta dans les agrès et dût y rester pendant 5 heures. Pendant tout ce temps des vapeurs sulfureuses émanaient de l'océan bouillant qui ont failli asphyxier l'équipage. La poix des sutures du pont était fondue. Le navire travaillait énormément, et on craignait à chaque instant que la mâture ne sautât.

Le directeur de l'observatoire à *Gifu* a fait des recherches sur les causes de ce terrible tremblement de terre, et publie les résultats suivants: Déjà depuis plusieurs années on avait découvert, dans les parties du Japon où le cataclysme a été le plus violent, de grands trous dans la terre, qui paraissaient communiquer, à une grande profondeur, avec des cavernes souterraines fort étendues. Le directeur de l'observatoire pense que le tremblement a été causé parce qu'une des montagnes les plus grandes de *Gifu* s'est affaissée dans une de ces cavernes. Dans le district *Onno* un déplacement de terre eût lieu qui occasionna une digue dans le fleuve, en conséquence de quoi un lac de plus de 50 pieds de profondeur s'est formé. Le 9 Novembre la terre n'était pas encore entièrement en repos, et dans les 20 heures, on compta encore 730 secousses plus ou moins

fortes. Heureusement la nourriture ne manquait pas, de sorte qu'il n'y eût pas de famine. Mais plus de 400,000 personnes étaient en un instant sans abri, et plusieurs n'avaient pas même de vêtements, tout ayant été enseveli sous les ruines des maisons.

Les tremblements de terre ne sont pas rares au Japon. Le Nipon-ki en mentionne plusieurs: De 675—685 l'action volcanique était très considérable. En 675 il y eût un violent tremblement de terre, suivi, en 680 et 685, par des pluies de cendre, surtout dans la province de *Mino*, où la végétation entière était brûlée (三月信濃雨灰、草木皆枯). En 734 un grand tremblement de terre fit écrouler les montagnes, et barra le lit des fleuves, ce qui occasionna une inondation qui fit périr plusieurs personnes (四月地大震。山崩、川壅、民多死). En 745, au quatrième mois, il y eût un tremblement de terre qui dura trois jours de suite, et se fit surtout sentir dans la province de *Mino* (四月地震三日不止、美濃殊甚).

Le tremblement de terre du 6^e du 12^e mois de l'an 1819 était surtout très violent dans les provinces Yamusiro, Omi, Ise, Setsu, Awa, Idsumi, Tanba etc. (文政二年六月十二日城、江、勢、攝、阿、泉、丹波、等大地震).

G. S.

Nous apprenons que le Japonais qui a essayé de massacrer le *Tsarewitz* est mort de pneumonie dans la prison. Pour ceux qui connaissent l'Orient, il n'est pas difficile de lire entre les lignes. On sait quelle est la méthode usitée pour faire disparaître une personne que l'on ne peut pas condamner selon le droit commun et qu'on veut pourtant sacrifier à la politique. Cette méthode est ainsi décrite dans un roman Chinois:

你今日不要去罷。今晚獄中有人討病狀。恐你害怕。輕烟道。怎麼叫做討病狀。吳宗笑道。這是衙門暗号。若犯人不該死罪、要暗暗絕他性命、第二日遞一個病死的呈子、掩人耳目。故此叫做討病狀。「Tu n'as pas besoin d'y aller aujourd'hui. Ce soir il y aura dans la prison une «Demande pour rapport de décès, et je crains que cela ne vous effraie». *Khing-yen* disait: «Qu'est-ce que vous appelez une «Demande pour rapport de décès?» *Won-tsoung* (le «bourreau») répondit en riant: «C'à c'est un ordre secret dans les cours de justice. Quand un accusé ne mérite pas la peine de mort et qu'on veut pourtant lui ôter secrètement la vie, on envoie le lendemain un rapport de «mort de «maladie» pour boucher les yeux et les oreilles du public. C'est pour cela que cela se nomme «Demande pour rapport de décès». (Vide 五鳳吟, Chap. 9).

G. S.

Les «*Mittheilungen der Deutschen Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens in Tokio*» (fasc. 45, Janvier 1891) contiennent un Mémoire du Docteur **Ludwig Riess** sur l'insurrection à *Shima-bara*, en 1637 et 1638, par les chrétiens japonais; la récente législation judiciaire du Japon par le Landgerichts-rath (conseiller de la cour des assises) **Otto Rudorff**, ainsi que le procès-verbal des séances de la société.

PAYS-BAS ET COLONIES NÉERLANDAISES.

Comme nous l'avons déjà mentionné dans notre dernier numéro, S. M. la Reine-régente des Pays-Bas a nommé, par décret du 24 Octobre, M. le docteur **Jean-Jacques Marie de Groot**, professeur de l'ethnographie des Indes-orientales Néerlandaises à l'université de Leide, en remplacement du défunt professeur **A. G. Wilken**.

M. de Groot, né le 18 Février 1854, nommé élève-interprète pour la langue chinoise en 1872, a étudié cette langue sous la direction du professeur **Schlegel** à Leide jusqu'en Novembre 1876, quand il s'est rendu pendant un an en Chine, où il resta jusqu'en Février 1878, et partit alors pour Java, où il fut nommé interprète Chinois à Cheribon (Avril 1878). Au mois de Janvier de l'an 1880, il fut transféré à *Pontianak* (Borneo), où il publia, pendant le cours des années 1880 et 1881, dans les Mémoires de la Société des Arts et des Sciences de Batavia, un livre sur les fêtes religieuses des Chinois à Emoui, intitulé «*Jaarlijkse feesten en gebruiken van de Emoy-Chinezen*». Cet ouvrage, qui n'est que le préliminaire du grand ouvrage sur la religion primitive de la Chine, que l'auteur est en train de publier en ce moment, eut en 1886 l'honneur d'une traduction française aux frais de l'aimable Mécène français des sciences orientales, M. **Emile Guimet**. Le président de la république française accorda pour cet ouvrage au Dr. de Groot les insignes de chevalier de la Légion d'honneur. En Mars 1883, il prit un congé pour la Hollande, d'où il repartit en Décembre 1885, quand il fut envoyé par le gouvernement colonial en Chine avec une mission scientifique. De retour dans sa patrie, il mit ses observations et recherches par écrit dans un grand ouvrage, qui n'occupera pas moins de 12 volumes, et que la maison *Brill* à Leide publie en ce moment. En attendant, il était chargé — Septembre 1891 — du cours de Chinois et de Malais à l'école commerciale d'*Amsterdam*, où la faculté littéraire de l'Université venait de le proposer comme professeur de Chinois, quand le Gouvernement l'appela à remplir à Leide la chaire vacante du professeur **Wilken**.

Espérons qu'il se montrera aussi bon travailleur dans le nouveau champ de labour où il se trouve placé, que dans ses travaux antérieurs,

Le nouveau professeur a fait son discours inaugural, intitulé «*Over het belang der kennis van China voor onze Koloniën*» (sur l'intérêt de la connaissance de la Chine pour nos colonies) le mercredi, 9 Décembre dernier. G. S.

A l'occasion de la discussion du budget colonial pour les Indes Néerlandaises, S. E. le Ministre des colonies disait :

Mr. le docteur **J. J. M. de Groot**, interprète chinois en congé ici, chargé en 1886 d'une mission en Chine afin de compléter ses études de l'ethnographie de cet empire, vient de rassembler le résultat de ses recherches dans un ouvrage qui contient la description du système religieux des Chinois dans le sens le plus étendu, et en rapport avec les us et coutumes qui en découlent.

La maison **Brill** à Leide veut bien se charger de la publication de cet ouvrage, quoiqu'elle sera très coûteuse, à cause des nombreux textes chinois que l'ouvrage contient, et qui, par sa nature même, ne trouvera qu'un débit limité, si le gouvernement voulait lui accorder une subvention de 12,000 florins, c.-à-d. 1000 fl. pour chacun des 12 volumes qui paraîtront dans le cours de 8 années. Quelques personnes qui s'intéressent à cet ouvrage, se sont engagées à donner une subvention pareille. Eu regard à la grande valeur que le monde scientifique accorde à l'ouvrage du Dr. **De Groot**, le gouvernement ne croit point devoir s'abstenir de subventionner cette entreprise, et elle a fait connaître ses intentions d'accorder la subvention demandée pour le budget colonial de 1892. En attendant que la question puisse être décidée, le gouvernement ne s'est engagé que de payer une somme de fl. 1000 (à trouver sur le budget de 1891) pour l'impression du premier volume.

Le second fascicule du 3^e volume du «Manuel d'Histoire, de Généalogie et de Chronologie de tous les états du globe, etc.» par **M. A. M. H. J. Stokvis**, fonctionnaire au Ministère des Colonies à la Haye, vient de paraître à Leide chez **M. E. J. Brill**. Il contient la seconde partie des Etats de l'Europe et leurs colonies, et est rédigé avec la même exactitude scrupuleuse que les tomes précédents. Nous recommandons l'ouvrage à tous ceux qui ont besoin de vérifier un nom, une date historique quelconque avec facilité et sans perte de temps.

G. S.

Selon le rapport du Vice-consul des Pays-bas à *Singapore*, l'émigration chinoise à Deli a monté à 8402 coulis en 1890 contre 8408 en 1889. La majeure partie (5940) venait directement des ports chinois et 2462 seulement des Straits Settlements. De ces 8402 Chinois, 3580 venaient de *Swatow*, 182 d'*Emoui*, 861 de *Hongkong*, 92 de *Hoihow*, et les autres des Straits.

Selon le dernier Rapport colonial de la fin de 1889 on trouve dans les chef-lieux de *Java* et *Madura* 82,987 Chinois, ainsi repartis :

à Serang	452
» Batavia	27,049
» Poerwakarta.	156
» Bandong	974

à Cheribon	5,488
» Tegal	2,147
» Pekalongan	3,009
» Semarang.	11,971
» Patti	1,557
» Rembang.	2,681
» Soerabaja	8,285
» Pasoeroean	2,836
» Probolingo	2,157
» Bezoeki	460
» Banjoemas	433
» Poerworedjo	1,051
» Magelang	2,076
» Djokjakarta	2,606
» Soerakarta	4,063
» Madioen	1,236
» Kediri	2,391
» Pamakassan	709
	<hr/>
total	82,987,

et dans ceux des possessions hors Java 31,947 Chinois:

à Padang	5,799
» Benkoelen	391
» Telok-betong.	274
» Palembang	3,896
» Medan	2,962
» Kotta Radja	2,187
» Tandjong—Pinang	1,641
» Muntok	811
» Tandjong—Pandan	853
» Pontianak	3,653
» Bandjermasin	2,069
» Makasser	3,984
» Menado	2,068
» Amboina	359
» Koepang	594
» Boeleleng	406
	<hr/>
total	31,947;

ou un total de 114,934 Chinois dans les chef-lieux seuls. Il y a 237,000 Chinois à Java et Madoura et 447,000 dans la totalité de nos possessions.

Le sixième volume du recueil intéressant intitulé *Archief voor de Geschiedenis der Oude Hollandsche Zending* vient de paraître à Utrecht (C. van Benthum); il continue les relations des Iles Moluques (*De Molukken. 1625—1638*).

M. le Dr. C. Leemans, ancien directeur du Musée des Antiquités à Leide, vient d'être nommé correspondant de l'Institut, dans la séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres du 23 Décembre.

SIAM.

Le 23 Novembre deux villages au Golfe de Siam, *Tchai-ja* et *Bandon*, ont été détruits par un cyclone; on évalue le chiffre des morts à trois-cent.

Sur la proposition du ministre des affaires étrangères, le président de la République française a signé, le 22 déc. 1891, un décret par lequel M. Pavie, consul de 2^e classe, est nommé consul général à Bangkok (Siam);

M. Dejardin, précédemment nommé consul général à Bangkok et non installé, est maintenu, sur sa demande, à Melbourne (Australie);

M. Meyer, précédemment nommé consul général à Melbourne et non installé, est chargé du consulat de Zurich.

Le décret nommant M. Pavie sera précédé au *Journal officiel* d'un rapport justifiant cette dérogation aux règles hiérarchiques par les éminents services que M. Pavie a rendus, on le sait, au cours de sa mission en Indo-Chine.

CORRESPONDANCE.



Nous avons la bonne fortune de pouvoir placer sous les yeux de nos lecteurs le récit des émeutes de la province de Kiang-nan, extrait soit des correspondances envoyées aux journaux de Chine par les missionnaires, soit de leurs propres lettres.

I.

Émeute de Ou-hou (蕪湖).

Lettre du Père HAVRET, S. J. — Extrait du *Daily News* du 18 mai 1891.

Dans le but de prévenir les impressions erronées qui pourraient résulter de rapports incomplets et inexacts, je tiens à vous donner les détails qui suivent sur l'émeute de Ou-hou, lesquels ont été fournis par les PP. Havret et Debrix, qui viennent d'arriver par le Té-hing.

Depuis trois ans les Missionnaires catholiques vivaient en paix dans cette ville qui était le centre de leur administration pour la Province de Ngan-hoei (安徽). Ni eux-mêmes ni leurs chrétiens n'avaient jamais eu aucune difficulté avec le peuple, et il n'était jamais rien arrivé qui pût faire présager l'attaque soudaine et injustifiable dont ils viennent d'être victimes.

Dans la soirée du Dimanche, 10 courant, deux vierges attachées à la Mission étaient sorties de leur maison et traversaient une des rues du quartier au Sud du Canal, à peu de distance du tribunal du Tao-t'ai, quand elles furent tout à coup attaquées, arrêtées brutalement et trainées au bureau du chef de police local. On les accusait d'avoir ensorcelé deux enfants au moyen d'une drogue. Comme preuve de l'accusation, on amena deux enfants, l'un de 5, l'autre de 7 ans, que l'on disait être leurs victimes.

Le Chef de police, heureux de montrer son zèle en faveur des accusateurs, fit à la nuit transférer les vierges au tribunal du Sous-Préfet.

Le consul anglais, M. Ford, sur la demande des Missionnaires, invita le Tao-t'ai à agir, mais celui-ci se contenta de dire que c'était une affaire sérieuse qu'il fallait laisser suivre son cours.

Vers minuit, le sous-préfet fit comparaître les deux parties à son tribunal. Après un interrogatoire sommaire, dans lequel les deux vierges repoussèrent énergiquement l'accusation d'avoir donné aucune drogue aux enfants, le sous-

préfet donna un jugement provisoire à savoir que «les prisonnières seraient remises en liberté dès que les enfants auraient recouvré l'usage de la parole». Car il paraît que le pouvoir magique de ces pauvres filles avait eu pour effet de rendre les 2 enfants muets.

Dans la journée du lundi, les enfants n'eurent plus la patience d'observer la consigne qui leur avait été imposée; ils parlèrent et relevèrent ainsi le sous-préfet de son engagement. — Vers 2 h. après-midi, il vint lui-même féliciter les missionnaires catholiques et leur annoncer la délivrance des deux vierges, lesquelles effectivement retournèrent chez elles vers 4 h.

Il était parfaitement clair qu'il y avait eu un complot préparé de longue main. Dès le Dimanche soir, les autorités de la douane furent informées qu'il circulait des bruits sinistres dans le quartier du Tao-tai, et qu'il y avait un projet d'attaquer le quartier européen. En conséquence avis du danger fut envoyé aux Missionnaires et ils furent invités, à la première alerte, à se rendre aux bureaux de la Douane, pour être ensuite conduits à bord d'un bateau à vapeur qui était à charger du riz dans la rivière.

Malgré ces bruits bien fondés, la journée entière du lundi et la matinée du mardi se passèrent sans aucune alerte. Rien ne faisait présager l'orage qui allait éclater, car les calomnies que l'on débitait dans les maisons de thé et autres lieux publics ne paraissaient pas une cause suffisante du soulèvement qui se préparait sous main.

Mardi donc, à 1 h. une femme inconnue se présenta à la mission, suivie d'une vingtaine de gens de mauvaise mine. Elle réclamait à grands cris son enfant «que les missionnaires avaient volé, comme aussi deux autres dont les cadavres étaient dans l'enclos de la résidence».

C'était le signal d'une nouvelle attaque. Les Missionnaires le comprirent immédiatement. Ils allèrent donc prier M. Ford de faire appel à la conscience du Tao-tai; après quoi ils revinrent mettre ordre à quelques affaires urgentes.

Cependant la foule augmentait toujours, et elle commençait à entourer les murs d'enceinte. Vers 3 h., sur la demande des missionnaires, un officier militaire était venu au secours et s'était saisi d'un des assaillants qui essayait de briser une porte à coups de pierre. En même temps le sous-préfet également à la sollicitation des missionnaires, se fit jour à grand'peine à travers la foule et se porta devant la porte principale d'où il harangua le peuple qui poussait déjà des cris hostiles. Ces magistrats déclarèrent tous deux qu'ils se feraient tuer plutôt que d'abandonner leur poste. Dans le fait, ils restèrent jusqu'à la fin.

Les clameurs furieuses, toutefois, augmentaient rapidement et se faisaient entendre de plus en plus rapprochées. Vers 4 h. le sous-préfet fit savoir aux missionnaires qu'il lui était impossible de contenir la foule; le consul anglais devrait faire encore appel au Tao-tai. On s'adressa donc à M. Ford, qui répondit que le Tao-tai savait tout. Mais personne ne vint, et tel fut le rôle joué par le premier magistrat chinois pour la défense de la Mission catholique.

A 5 h., les pierres et les morceaux de briques commencèrent à pleuvoir dans l'enclos. Le Sous-préfet envoya supplier les Missionnaires de se réfugier au consulat anglais qui n'est séparé de leur enclos que par une ruelle. Mais ils s'y refusèrent, ne voulant pas compromettre inutilement une famille aussi innocente qu'eux-mêmes.

Enfin à 5 h. 50, une des portes de la façade latérale céda. Les 3 missionnaires européens qui étaient encore à la résidence jugèrent qu'il était temps de s'échapper par une porte de derrière. Sur le chemin, ils furent interpellés de la manière la plus outrageante, l'épithète de Koai-tsé (voleurs d'enfants) leur étant surtout adressée.

A bord du ponton de la C^{ie} Tai-Kou, ils reçurent le plus gracieux accueil de la part de M. Weatherstone, mais, craignant de compromettre encore davantage une compagnie qui avait déjà tant souffert des brigands chinois, ils prirent une barque qui les conduisit à Tchín-Kiang (鎮江).

Avant de quitter le ponton, les missionnaires furent témoins de l'incendie de tous les bâtiments de la résidence.

Deux télégrammes confiés ce soir là même à M. Weatherstone, ainsi qu'un autre présenté à l'agent le lendemain matin, furent refusés, sous prétexte que le Tao-tai avait défendu d'envoyer aucune dépêche des missionnaires chinois.

Jeudi dernier, à leur arrivée à Tchín-Kiang, les Missionnaires apprirent que l'incendie du mardi avait été suivi d'un pillage aussi complet que honteux sans aucune intervention des autorités chinoises.

Le docteur de la mission protestante de Ou-hou, qui est arrivé avec les PP. Havret et Debrix, leur a assuré que les tombeaux de 2 missionnaires ont été violés.

A la lettre qui précède nous ajouterons que les premières nouvelles arrivaient à Chang-hai mardi soir; mercredi 13, vers 3 h. après-midi, l'«Inconstant» partait pour Ou-hou.

Vendredi 15, les PP. Havret et Debrix arrivaient à Chang-hai à bord du Té-hing. Ce jour là même ils informaient en détail M. le Consul de ce qui s'était passé.

Samedi soir, les mêmes Pères s'embarquaient pour Ngan-King à bord du Té-hing afin d'aller traiter l'affaire avec le Yang-ou-Kin.

Dimanche, une lettre du P. Delorme disait ce tribunal bien disposé et désireux de tout arranger au plus vite et témoignait le désir de les voir bientôt. Ils étaient en route.

Mais Samedi, émeute à Ngan-King. Quelques milliers d'hommes stationnent à la porte. Heureusement les mandarins étaient arrivés à temps et s'étaient installés à l'intérieur avec des soldats. L'émeute ne réussit pas.

Le lendemain, autre tactique; ils envoyèrent des femmes réclamer des enfants. Les mandarins les dispersèrent.

L'«Inconstant» était Lundi à Ngan-King. On craignait une nouvelle émeute.

Hier soir Mardi 19, 3 h. 30, le P. Havret envoyait ce télégramme arrivé ce matin: «Danger actuel conjuré Ngan-King».

Mardi 19, lettre du P. Bedon au P. Debrix annonçant le 16 que le 15 son école de filles a été pillée en grand, mais que les vies sont sauvées; que sa résidence de Ho-tcheou (和州) a reçu une grêle de pierres, qu'il est menacé d'être incendié, que le Lao-yé s'est très bien montré et que des soldats habitent chez lui pour le protéger. Il doit les nourrir, dépense pour cela 1 carolus par jour et n'en a plus que 30. «Je tiendrai jusqu'au bout».

A Ning-Ko-fou¹⁾, le P. David craignait. Les mandarins veillaient. Ces nouvelles sont du 14.

Yang-tcheou (揚州), Hoai-ngan (淮安), Siu-tcheou (徐州) étaient en paix.

Le premier Shang-hai du «Daily News» du 20 pense que ces troubles sont le fait des sociétés secrètes, que les meneurs ne croient pas aux abominables calomnies lancées contre nous uniquement pour amener le peuple. Quoiqu'il en soit, les oeuvres de la Ste Enfance sont le prétexte ordinaire. La plus grande prudence est donc de toute nécessité. Dans les villes, les vierges doivent cesser leur tournées de charité auprès des enfants tant que durera cette tempête.

II.

Emeutes sur divers points du Kiang-nan.

Extraits de lettres des missionnaires, Zi-ka-wei, 28 mai 1891,
et du journal *the North China Daily News*.

Chang-haï (上海).

Daily News — 28 mai du *Hou pao*.

Le Tao-tai de Chang-haï a lancé une proclamation destinée à arrêter les placards anonymes excitant le peuple à se révolter contre les étrangers et à faire courir des bruits fâcheux et injurieux sur les religions étrangères. Il ajoute que déjà il prenait en secret les moyens de découvrir et d'arrêter les coupables quand il reçut une dépêche du vice-roi de Nan-king sur le même sujet. La loi porte contre ceux qui affichent des placards anonymes et font courir des bruits de nature à troubler le peuple, la peine de mort, le coupable sera décapité ou étranglé suivant le degré de l'offense. Le vice-roi rappelle que le gouvernement chinois a concédé l'entrée de l'Empire aux étrangers pour prêcher et pour faire le commerce. Quant aux indigènes qui ont embrassé ces croyances

1) 寧國府 Ning-kouo-fou, chef-lieu dans la prov. du Kiang-nan 南江.

étrangères, qu'ils ne craignent rien et ne prêtent point l'oreille aux rumeurs.... Que le peuple des concessions et de Zi-ka-wei tienne compte de cette proclamation. — Cette proclamation et une autre du vice-roi de Nan-king ont été reçues à Zi-ka-wei. — Ici, tout est dans le calme.

26 mai. — Navires de guerre à Chang-hai: *Villars*, *Peacock* (Angl.), *Wolf* (Allem.).

25 mai: *Swift* à Tchín-Kiang, *Linnet* à Ou-hou, *Inconstant* et *Vipère* à Ngan-King, *Iltis* à Kieou-Kiang. *Porpoise* quitte Chang-hai pour Nan-King où l'on attend aussi le *Palos* (U.S.S.). — L'*Inconstant* est descendu à Ou-hou.

Le journal remarque l'absence de Li Hong-tchang parti pour visiter les places fortes du Nord.

Zi-ka-wei (叙家匯).

Mardi 26, plusieurs mandarins militaires sont venus visiter la maison. — Mercredi 27. Le général des troupes qui dépendent directement du vice-roi dans cette région est venu à Zi-ka-wei disant qu'il a reçu un télégramme du Tche-tai lui ordonnant de protéger les établissements des missionnaires. Comme il est depuis une dizaine d'années à Chang-hai, il a déjà plusieurs fois visité nos établissements et paraît renseigné sur notre compte. Il s'est montré très bon, a pris quelques mesures de précaution et a recommandé de l'avertir en cas de danger.

Nan-King (南京).

21 mai (P. Simon). Lieū Tao-tai a fait une assez bonne réponse à la lettre du P. Simon lui demandant de prendre à l'avance des mesures de précaution et de faire renforcer les postes militaires. Le Tao-tai lui-même est passé à cheval avec son escorte devant notre poste. Les deux Tche-hien ont passé une partie de la nuit au poste voisin. Des soldats continuent à venir et d'autres gens de très mauvaise mine, demandant avec menaces des explications de la doctrine. Leur but paraît être de lasser la patience de nos gens. J'ai recommandé de ne pas répondre un mot mal sonnante aux malédictions. On me dit qu'il y a un placard au Nan-men annonçant l'incendie du T'ien-tchou tang¹⁾. — 24 Mai. Nous sommes menacés. M. Penniall (Ecole navale) m'a envoyé un exprès après midi pour m'avertir. Ses sources sont certaines, dit-il. Il a répété son avis de la manière la plus grave aux PP. Goulven et Thomas envoyés à Hia-Koan pour le voir. Il a envoyé le même avis aux protestants. Les soldats ont afflué aujourd'hui «voulant visiter la maison» plusieurs avec des paroles vraiment prodigieuses. Je compte disperser demain nos orphelines dans quelques familles Xennes.

1) 天主堂. Temple du Maître céleste, nom que donnent les Chinois aux églises catholiques.

25 Mai : 10^h 45 soir (au Daily News) : Les dames étrangères et les enfant sont quitté sur un avertissement semi-officiel. Au moment de leur départ, aucune insulte.

L'école méthodiste des filles a été pillée et incendiée; les autres attaquées, mais les soldats ont dispersé la foule. Ici, point de navire de guerre. —

Le Lundi 25, le P. Thomas et le F. Hervé ont également quitté Nan-King et sont arrivés à Chang-hai : par le même navire sont arrivées 18 orphelines de Tchen-Kiang avec 2 présentandines. Le lundi matin, 10 h 1/2, une dizaine de soldats du vice-roi avait été envoyée pour protéger le T'ien-tchou t'ang.

26 mai, 6^h 15 après midi. Tout est calme. Des arrestations importantes ont été faites. Le vice-roi a été aussi prompt que possible et a employé des mesures vigoureuses. Le bruit court qu'on peut s'attendre à des troubles plus considérables (Daily News).

D'autre part le P. Simon adressait le 25 après midi au P. Chevalier le télégramme suivant (2 h. 40) «Nanking pillage commence». On attend des nouvelles.

Le journal remarque à Nan-King l'absence du Tao-tai, chargé des affaires étrangères.

Tchin-Kiang (鎮江).

— 25. (P. Chevalier). Hier télégramme du Vice-roi enjoignant aux mandarins locaux d'interdire la procession du 27. Proclamation du Tche-fou signifiant l'arrêt du vice-roi.... On regrette unanimement cette mesure tardive qui augmentera l'excitation déjà très grande contre nous. L'orphelinat ne viendra plus à la messe, le personnel en est menacé et insulté dès qu'il sort. (Une partie des orphelines est maintenant à Zi-Ka-wei, les plus petites ont été dispersées dans les familles.)... Le consul (M. Allen) est aussi dévoué que possible. Il est venu hier me dire qu'en cas d'attaque, je devais aller autant que faire se pourra, immédiatement au consulat.... Il pense que le consulat ne sera pas envahi à cause de la présence du navire de guerre.... Hier on a vu des placards contre nous; dans la soirée, ils avaient disparu.... Le bruit court ce matin qu'on ne se soumettra pas à la défense du vice-roi et que la procession aura lieu quand même.

Ngan-K'ing (安慶).

— 24 soir (R. P. Havret). Nous sommes informés ici que les mandarins sont à la recherche des 2 vierges qui ont été l'occasion si innocente de nos désastres.... Le Tao-tai à Ou-hou, dès le mercredi matin, a envoyé au vice-roi un wen-chou dans lequel il rejetait la responsabilité de ces événements sur les vierges en question.... Nous remettons notre voyage à Ou-hou de 48 heures.

P. Delorme. Je n'ai pas de nouvelles des différents centres de la Section : Koang-tsen (廣晉?) seul, vu sa proximité de Ngan-king, a été menacé : l'ordre paraît rétabli : Rien de Tai-hou (太湖), Wang-kiang (望江), Tong-lieou (東流) et Kien-té (建德). (22 mai).

P. Delorme, 20 mai, Ngan-king, au Daily News. — «Les événements de Ou-hou ont failli avoir leur contre-coup sérieux à Ngan-king. Dans la journée du jeudi 14, le bruit courait en ville que le Tao-tai de Ou-hou avait envoyé aux autorités une longue dépêche dans laquelle il présentait comme exacts les faits calomnieux et infâmes imputés aux missionnaires. D'un autre côté, des voyageurs arrivés par des steamers, contribuaient par leurs récits et leurs excitations à échauffer les têtes des habitants de la capitale. Dans la matinée du samedi 16, des placards étaient déjà affichés, surtout dans les quartiers voisins de la porte de l'Ouest. On y disait que ce même jour, on allait vider la vieille querelle avec la mission catholique, et que si le 16, l'opération ne réussissait pas, on recommencerait le 18. — Vers 10 h. du matin, quelques individus forçaient la porte d'entrée de la résidence des missionnaires et refusaient d'obéir à la prière que leur faisaient poliment les employés de se retirer. Un des missionnaires se présente alors, et leur fit entendre que les étrangers n'étaient pas admis ces jours-ci à visiter l'établissement, à moins d'être représentants à un titre quelconque des autorités de la ville. — Les intrus se retirèrent lentement et la porte fut refermée. Mais en même temps, on avertissait le plus proche tribunal et on demandait du secours. Le secours arrive et il était temps; la foule grossissait en effet et en peu de temps, plusieurs centaines de personnes arrivaient de différents côtés et se massaient aux alentours de la résidence et de l'orphelinat. Toute la journée, la position fut des plus critiques, il y eut plusieurs alertes, on tenta de briser la porte de l'orphelinat. Heureusement, un des coupables fut aussitôt arrêté, puni sur le champ par l'officier chinois qui était de garde; puis l'arrivée successive d'une quinzaine de mandarins, dont quelques uns d'un grade élevé, put contenir la foule jusqu'au soir. — Pendant ce temps, la mission catholique n'était pas seule en péril: une foule également considérable assiégeait aussi la résidence de l'Inland Mission, située près de la porte du Nord. Les autorités chinoises se portèrent à temps sur ce second point menacé: et ainsi pour cette journée, tout malheur fut évité. — Le 17 au matin, les émeutiers changèrent de tactique. Des femmes venaient aux portes de l'orphelinat, réclamer les enfants qu'elles auraient donnés jadis à la mission. Tout se faisait, il est vrai, avec assez de calme; mais ce concours sembla dangereux et on pria les autorités de prendre des précautions nouvelles. A ce moment, les missionnaires sachant qu'un navire de guerre était à Ou-hou, télégraphiaient à M. le Consul anglais de cette ville, le priant de vouloir bien informer le commandant du péril où ils se trouvaient. Une réponse arriva quelques heures plus tard, annonçant le départ de l'avis *Inconstant*, commandant de Jonquières, qui se dirigeait sur Ngan-king. Cette nouvelle fut immédiatement connue des autorités chinoises. — Le 18 au matin, l'*Inconstant* était mouillé sous les murs de la ville, non loin de la résidence des missionnaires. Le commandant reçut aussitôt un billet des PP., lui résumant la situation: du reste, il était lui-même déjà en route sur une chaloupe à vapeur,

pour avoir des nouvelles. Il se retira à bord pour rédiger une lettre au gouverneur de la ville, l'assurant de ses intentions pacifiques, de son désir d'agir de concert avec les autorités chinoises, pour protéger le droit et réprimer l'émeute; mais il faisait entendre que si le magistrat n'était pas écouté des bandits, comme cela était arrivé à Ou-hou, il n'hésiterait pas à user de ses forces, laissant à qui de droit la responsabilité des événements ultérieurs. Le Gouverneur fit répondre que l'ordre serait maintenu et qu'il n'y avait pas de crainte à avoir. Il chargeait le Tao-tai d'aller le lendemain porter de sa part cette assurance au commandant de l'*Inconstant*. De fait, dans cette journée du 18, le calme le plus parfait semble régner dans la ville. — Le 19, le navire allemand l'*Illis*, commandant Ascher, qui descendait le fleuve, mouillait aussi sous les murs de Ngan-king. Dans la matinée, les deux commandants accompagnés de quelques officiers, venaient ensemble à la résidence des missionnaires.

On avertit le Tao-tai qu'il pouvait y faire sa visite. Il y vint avec sa suite et l'entrevue fut des plus courtoises. Toutefois, le supérieur général de la mission, arrivé le matin même, crut devoir exposer énergiquement les faits dont il avait été témoin à Ou-hou, dans cette résidence qu'il n'abandonna qu'au moment de l'incendie; de ce simple exposé, résultait clairement la part de responsabilité qui revenait à chacun dans ce lamentable événement. — Puis visite des établissements de la mission. Officiers retournent à bord escortés par la garde du mandarin chinois. — Nuit suivante, Commandant Ascher reçoit l'ordre de partir pour Kieou-kiang. — Le 20 Commandant de Jonquières descend seul à terre et rend au Tao-tai sa visite. — Tout péril n'est pas conjuré. Des placards annoncent pour le 22 la destruction complète de la mission. — Dimanche la *Vipère* était à Kieou-kiang (Daily News, 27). — A Ou-hou, la mission américaine a été protégée par les soldats chinois (Daily News, 25).

Au Ning-kouo-fou (寧國府), d'après les dernières lettres, il semble, que grâce aux mandarins, tout est resté dans le calme.

Ta-t'ong (大通).

(Gros bourg situé dans une île du Kiang à mi chemin de Ou-hou à Ngan-king (P. Guittard).

Le 19, la mission a été sur le point d'être pillée et ruinée.

Une forte bande d'émeutiers ayant appris le désastre de Ou-hou et croyant la mission de Ngan-king ruinée, s'est portée en masse contre le T'ien-tchout'ang de Ta-t'ong. Le père missionnaire était absent (pour cause de santé). Vite les gardiens de la maison ont averti les mandarins; ceux-ci se mirent vite en devoir d'arrêter l'émeute, soit en faisant acte de présence pour apaiser et disperser la populace, soit en envoyant partout des satellites pour calmer le peuple, soit en publiant des proclamations. On dit que les émeutiers étaient bien 7 ou 8 cents. — Les magistrats ont été admirables de promptitude, d'énergie et de bonne entente (Ngan-king, 22 mai '91).

P. Bichon. -- Dès le samedi soir le Eul-fou avait de lui-même dans la nuit fait faire patrouille à ses soldats pour nous garder. Dès que les émeutiers affluèrent, nos gens le firent prévenir ainsi que le Ta-t'ong-se. Ils vinrent bientôt avec des soldats, ainsi que le Pa-tsong (把總) et un envoyé du Tchen-tsiang (參將). Ils restèrent 4 heures dans la salle d'exhortation pendant que les soldats faisaient lentement évacuer l'enclos. Ils affichèrent une proclamation qu'un crieur public alla aussi publier en ville.

Le lendemain, le Tong-ling-hien, venu à Ta-t'ong, donna également un Kao-chi (proclamation)¹⁾. Bref, l'orage fut conjuré et les soldats restèrent maîtres de la place, qu'ils gardèrent deux ou trois jours. Rien n'a été brisé, on n'a volé que des choses insignifiantes. Les bons Anges ont sauvé notre maison.

Ho-tcheou (和州).

Aux détails déjà donnés sur l'affaire de Ho-tcheou, 15 mai, on peut joindre l'extrait suivant du Daily News (26 mai).

La crise menaçait; la multitude devenait de plus en plus serrée et les rues étaient encombrées.

Aussitôt que le mandarin en fut averti, il se dirigea immédiatement vers la mission avec une escorte de soldats. Le caractère déterminé de ce mandarin «sans peur» est si connu que sa seule présence imposa immédiatement le respect. Sans pourparlers ni autres cérémonies, il fit immédiatement avec sa garde une charge en avant et s'ouvrit un passage au milieu de la foule compacte des émeutiers; «he wheeled to the right and then to the left, striking and trampling down all and every one opposed to his dauntless fury». La foule se dispersa bientôt dans toutes les directions, mais 16 émeutiers suivirent au tribunal l'escorte triomphante du mandarin.... Indemnité fut accordée aux P.P. pour réparer la maison.... A son retour, le mandarin siégea en plein tribunal et tint jugement.... Un meneur fut condamné aux fers et jeté en prison.... Il n'y a pas à craindre une nouvelle émeute parce que le mandarin n'est pas de ces hommes dont on se moque impunément. — Le R. P. Bedon écrivait cependant au 17 que les rumeurs continuent.

Ou-hou (蕪湖).

Un dessinateur du F. Goussery, qui a vu Ou-hou après le désastre, nous rapporte ce matin 28 que la grande maison est complètement brûlée, les murs restant debout; l'Eglise provisoire, les chambres des catéchistes, la porterie, le bureau du F. Goussery, l'école des garçons sur la butte ont également été la proie des flammes; la grande Eglise en construction n'a pas été incendiée, on en a volé tous les échafaudages et endommagé un peu deux colonnes (peut-être démolit les quelques arceaux de voûte déjà faits).

1) 告示

Les voisins se sont opposés à ce que l'on mit le feu au hangar des charpentiers de peur qu'il ne se communiquât aux paillettes environnantes. Le mur d'enclos est à peu près à moitié démoli; l'hôpital est détruit; à l'école des filles on a enlevé portes et fenêtres, item dans les logements nouvellement construits pour les douaniers, qui sont maintenant occupés par des soldats. On avait commencé à piller la maison du capitaine de port, mais le pillage a été arrêté.

Siu-toheou-fou (徐州府).

Le P. Gain écrivait le 29 avril de Heou-Kia-tchoang au P. Durandière: . . . Ma réapparition dans le pays a fait bon effet. Tout le monde s'attend à me voir bâtir ici une grande église. Un marchand de briques s'est établi à un li et je lui ai acheté un wan (10,000) de briques et un wan de tuiles . . . Le notable P'ang, naguère notre ennemi, m'a envoyé son fils avec des présents et m'invite à l'aller voir. Les femmes de Heou-Kia-tchoang sont venues en corps (20) me demander une vierge qui leur enseigne les prières.

J'ai urgé près du mandarin de T'ang-chan (碭山), la publication de la proclamation et la conclusion du procès de T'ang-kia-tsi, ma lettre a été favorablement reçue . . . On fait le Kao-chi (proclamation); quand il sera affiché et que je pourrai quitter «ad tempus», j'irai au Fou et demanderai à voir les mandarins . . . Cette fois le Consul a parlé ferme, nous aurons des proclamations mais aurons-nous la maison promise à la place de celle de Tse-si-lou introuvable.

Un Père me paraît indispensable ici, au fou et à Sou-hien (蕭縣) simultanément, sans parler de Scho-hien (宿遷縣?) et de Soei-ning (睢寧).

Hai-men (海門).

— Siao-so (P. Véné). Nos gens sont cette année plus pauvres que d'habitude, à cause du prix peu élevé du coton. La première récolte s'annonce mauvaise. Les chaleurs qui viennent tout d'un coup font murir le blé et l'orge avant que le grain ne soit pleinement formé.

Dernière nouvelle.

— Une lettre est venue de Nan-king, on nous en communique de vive voix la substance, le départ de la malle ne laisse pas le temps d'attendre le texte.

La cour de notre maison a été envahie, on commençait à forcer les portes de l'Eglise. A ce moment le P. Goulvin consomme les saintes espèces; le Tchehien arrive et fait arrêter un certain nombre des plus ardents et les fait conduire en prison. Bientôt les mandarins vinrent en grand nombre; deux passèrent la nuit à la maison avec 20 ou 30 soldats, pendant qu'une centaine campaient dans la rue. Jusqu'ici on en a été quitte pour la peur. L'orphelinat avait été évacué à temps. — De mauvais bruits courent encore contre les étrangers.

H. C.

La Légation de Chine à Paris fait publier (Déc. 1891) les renseignements suivants dans les Journaux :

«D'après les nouvelles les plus récentes que notre légation a reçues de Chine, l'ordre et la tranquillité sont complètement rétablies, depuis plusieurs mois, dans toute la région du fleuve Yang-Tze, où les bandes de la société secrète de Kolao avaient fomenté plusieurs émeutes, l'été dernier, en se livrant au pillage et à l'incendie des établissements chrétiens.

«Grâce aux mesures très efficaces et énergiques prises par le gouvernement chinois, aucun incident nouveau ne s'est produit depuis le mois de septembre dernier, époque à laquelle a eu lieu la dernière émeute de I-Tchang.

«Pour réparer les dommages causés aux étrangers et prévenir le retour de pareils désordres, le gouvernement impérial a pris les dispositions suivantes, qui ont reçu leur entière exécution :

«1^o Une indemnité de 3 à 400,000 taëls (soit 2,500,000 francs environ) a été payée aux missions chrétiennes de toutes les nationalités et aux familles des victimes. Celles-ci sont au nombre de deux seulement, dont un prêtre et un employé de la douane. Ils appartiennent tous les deux à la nationalité anglaise. Aucun autre étranger n'a été tué pendant toute la durée des troubles. Par conséquent le terme «massacres» employé dans la presse à ce sujet est tout à fait exagéré.

«2^o Des punitions sévères ont été infligées à une dizaine de fonctionnaires civils et militaires, coupables de faiblesse ou de négligence. Les uns sont révoqués de leurs fonctions, les autres mis en disponibilité ou privés des insignes du mandarinat. Plusieurs autres fonctionnaires ont reçu un blâme disciplinaire qu'est consigné dans leurs états de service.

«3^o Une centaine d'individus ont été arrêtés pour avoir pris part aux émeutes. Un grand nombre d'entre eux font partie de la société secrète de Kolao. Quatre principaux coupables ont été condamnés à mort et exécutés. Leurs complices ont été condamnés soit à la déportation, soit à des peines plus ou moins sévères, suivant le degré de leur culpabilité, déterminé par les lois chinoises.

«4^o Des bâtiments de guerre sont placés depuis plusieurs mois, en station permanente, dans les ports situés sur le fleuve Yang-Tze, pour protéger la vie et les propriétés des étrangers. Les établissements chrétiens situés dans l'intérieur du pays sont protégés par des postes militaires affectés spécialement à ce service. De plus, les autorités locales ont reçu des instructions très sévères pour assurer le maintien de l'ordre et la sécurité des étrangers.

«5^o La peine capitale sera appliquée à l'avenir aux auteurs des placards ou des écrits tendant à exciter la haine populaire contre les étrangers et les chrétiens. Tout individu reconnu coupable de ces actes sera exécuté sur-le-champ. Cette mesure exceptionnelle est rendue nécessaire par les dernières émeutes qui ont été fomentées précisément par des publications de ce genre, dont les auteurs n'étaient autres que les partisans de la société secrète de Kolao.

«6^o Les agissements antiétrangers étant l'œuvre de cette société secrète, le gou-

vernement chinois a ordonné l'arrestation d'un grand nombre de partisans de cette société dont plusieurs, reconnus coupables, ont subi la peine capitale. Ces exécutions sommaires ne manqueront pas d'inspirer une crainte salutaire aux esprits malveillants, de façon à empêcher de nouveaux troubles à l'avenir.

«Voilà les principales mesures prises par le gouvernement chinois pour régler d'une manière définitive toutes les affaires soulevées par les événements survenus, l'été dernier, dans la région du fleuve Yang-Tze. Maintenant que les dommages sont réparés et que le calme est rétabli aussi bien dans les esprits que sur les lieux, il faut considérer l'incident comme clos. Quant aux garanties pour l'avenir, on peut compter sur la vigilance et l'énergie du gouvernement chinois qui est décidé à remplir tous ses devoirs internationaux et à maintenir en même temps tous les droits de sa souveraineté territoriale.

«En ce qui concerne particulièrement la révolte qui a éclaté près de la Mongolie, il y a un mois, elle n'a eu aucun rapport avec ce qui s'est passé au sud de la Chine. Du reste, les révoltés ne visaient que le pillage et le meurtre, en mettant tout à feu et à sang, sans faire de distinction entre les chrétiens et les non chrétiens. A l'heure qu'il est, ce soulèvement local est complètement réprimé. Il n'a point eu les mêmes causes que les émeutes du Yang-Tze, et ne saurait avoir les mêmes conséquences.

«En présence des nouvelles erronées qui continuent à circuler dans la presse européenne sur les derniers événements de Chine, il est du devoir de notre légation de faire connaître au public le véritable état de choses, pour qu'il sache à qu'oi s'en tenir. C'est dans ce but que nous avons publié plus haut les nouvelles officielles qui nous sont parvenues de Chine et qui, nous l'espérons, pourront calmer les inquiétudes de l'opinion publique et couper court à tous les bruits exagérés ou malveillants qu'on fait courir depuis quelque temps sur le compte de la Chine».

Nous recevons la lettre suivante de M. le professeur **Carl Abel** au sujet de notre article «On the causes of antiphrasis in language» publié dans le dernier no. du «T'oung-pao» :

24 Park Strasse.

Wiesbaden, November 7. 1891.

Verehrter Herr Professor,

Haben Sie verbindlichen Dank für die Freundlichkeit, welche Sie mir Ihre schöne Abhandlung über Antiphrasis übersenden liess, die mir bei dem Geräusch der betreffenden Sitzung allerdings unvernehmlich geblieben war. Ich habe Sie mit verpflichteter Aufmerksamkeit gelesen und gebe gerne zu, dass sowohl Euphemismus wie Ironie unter die späteren Ursachen des Phänomens aufzunehmen sind. Eine Anzahl Ihrer Beispiele zeigt das unwiderleglich. Andere können noch zufälliger entstanden und überhaupt nur scheinbar sein, wie wenn »Boden" möglicher- (nicht gewisserweise) nur eine gemeinsame Eigenschaft oberer und unterer Gelasse bezeichnen sollte.

Ich habe im Augenblick keine genügenden Hilfsmittel zur Hand, mich über dies heikle Wort völlig schlüssig zu machen. Verbleibt der ächte Rest, der im Aegyptischen (und an der Hand des Aegyptischen nachweisbar auch im Indogermanischen) alle fruchtbaren Wurzeln umfasst. Wenn ich hiefür die von der Logik von Heraklit und Aristoteles bis Hegel und Baine demonstrierte gegensinnige Entstehung unserer Begriffe als eine genügende Erklärung angesehen habe, so glaube ich von der Ihrigen nicht principiell, sondern nur chronologisch abzuweichen. Sie sagen z. B. man habe die Spalte noch in ihrer Ausfüllung bemerkt und deshalb beide mit *éin*em Namen belegt. Das heisst, man habe (da in den genannten Sprachstämmen die Wurzeln, die trennen und gleichzeitig verbinden ausdrücken, abundiren) zuerst nur den Begriff und das Wort der Trennung gehabt, den Begriff und das Wort der Verbindung aber erst erhalten, nachdem man bisher Getrenntes durch menschlichen Eingriff verbunden und in der Verbindung noch die Spuren der früheren Trennung wahrgenommen habe.

Angesichts der Nothwendigkeit, viele verbundene Dinge, die nie getrennt waren, und viele einzelne Dinge, die zusammen auftreten, als vereint zu bezeichnen, gestehe ich dieser Erklärung durch das Nacheinander die des Nebeneinander vorzuziehen, welche in der unumgänglich gemeinsamen Bildung beider Begriffe eine ausreichende Begründung ursprünglich gegensinniger Wurzelbildung findet.

Die Tragweite dieses Arguments verstärkt sich, wo es sich um Naturerscheinungen handelt, die entweder jeder menschlichen, oder wenigstens jeder sie absichtlich verbindenden menschlichen Thätigkeit fern sind, wie z. B. hell und dunkel, stark und schwach, gross und klein, steigen und sinken, liegen und springen, die alle zu der obengenannten ächten Kategorie gehören. Es kommt dazu, dass sich gegensinnige Wurzelbildung wohl begreifen lässt, insofern gegensinnige Begriffsbildung ursprünglich unvermeidlich war, die Uebertragung eines einsinnig aufgefassten Begriffs auf sein Gegenheil aber schwer zu verstehen sein würde. Konnte man die ganze Sprache — denn es handelt sich um alle Wurzelbegriffe, nicht um einige, bei denen die menschliche Action einen Gegensatz bewusst erzeugt — absichtlich so wenig verständlich wie möglich machen wollen? Wenn man die Kraft hatte, einsinnige Worte zu erzeugen, warum begnügte man sich mit lauter doppelsinnigen? Wenn man »trennen« einsinnig zu benennen vermocht hatte, warum erfand man, als man das Getrennte verband und darin die Verbindung bemerkte — angenommen dass der Gedanke der Verbindung überhaupt sich auf diese Weise erst dargeboten hatte — nicht auch für »Verbinden« ein einsinniges Wort?

Uebrigens ist es erklärlich genug, dass man vom Standpunkt einer Sprache aus, welche die Erscheinung nur noch in einigen Wurzeln unmittelbar klarlegt, sich zunächst mit metaphorische und ähnliche Lösungen begnügt.

Wenn Sie Raum haben, gestatten Sie mir wohl den Wunsch meine wenigen Worte im «T'oung Pao» erscheinen zu sehen. Ausführlicheres findet sich in meiner »Einleitung zu einem Wurzelwörterbuch« etc.

Mit freundschaftlichen Grüßen

Ihr aufrichtig ergebener

C. ABEL.

NÉCROLOGIE.

ALOYS PFISTER.

En Juin 1878, j'écrivais ceci dans la Préface de ma *Bibliotheca Sinica* : « C'est avec une profonde reconnaissance mêlée à des sentiments de respect et de sincère amitié que je parle du Rév. Père A. Pfister, de la Compagnie de Jésus. Peu de résidents étrangers connaissent ce religieux modeste auquel les continuateurs de St. François-Xavier et de Matteo Ricci doivent la réorganisation de leur bibliothèque à Siu Kia-wei. Combien de fois, en été, malgré une chaleur dont l'intensité ne peut être appréciée que de ceux qui ont visité Chang-hai au mois d'août, en hiver, malgré la perspective d'un travail de plusieurs heures dans une vaste salle sans feu, exposée au nord, combien de fois n'ai je pas suivi la route conduisant des concessions étrangères qui bordent le Hoang-pou au village de Siu Kia-wei, pour m'entretenir avec le pieux missionnaire de nos recherches. Quand un fait intéressant pour nos études m'était connu, je le lui communiquais immédiatement ; dès qu'une édition rare, que des volumes dignes d'être signalés lui passaient entre les mains — et il en passait beaucoup, vite il m'en faisait part : je dois ajouter que, malgré tous mes efforts, lui retiré dans un pays éloigné, moi revenu à Paris, lui dans un village chinois, moi dans cette ville immense où tout se sait, je suis encore son débiteur ; fort souvent des documents partis de Paris ne me sont parvenus qu'après avoir passé par la cellule du P. Pfister. Un instant j'avais désiré de lui dédier cet ouvrage dont il a suivi tous les développements ; la modestie du missionnaire, la crainte aussi de n'avoir pas écrit un livre digne de lui, ne m'ont pas permis de réaliser ce vœu ».

La vie de cet excellent homme est simple ; né à Gerbeviller, Meurthe, le 24 Avril 1833, il entra dans la Compagnie de Jésus le 6 Janvier 1852 et arriva dans la mission du Kiang-nan en 1867. Pendant plusieurs années, sa vie s'est écoulée à Siu Kia-wei où, comme bibliothécaire, il réorganisa la Bibliothèque, tandis que d'autres missionnaires créaient l'observatoire météorologique connu du monde entier. Il portait le nom chinois de *Fei Lai-tchi* 費賴之.

Envoyé dans les petites îles de l'embouchure du Kiang, il y resta quelques mois pour perfectionner sa connaissance du Chinois, en évangélisant les habitants un peu abandonnés de ces parages. Je retrouve quelques renseignements sur ces pays dans des lettres qu'il m'adressa à l'époque :

«Hai-men 海門, 25 Décembre 1874. . . . Pour moi, je vais de chrétienté en chrétienté, pour remplir mon ministère, auprès des chrétiens qui me sont confiés. Si je savais bien parler, cette vie me plairait assez, car il y a beaucoup de bien à faire ici.

«C'est un singulier pays que celui de Hai-men ; il est à la lettre sillonné par des canaux, ce que vous connaissez des environs de Chang-hai n'est rien en comparaison. Sauf dans les villes et les bourgs, toutes les habitations de même que les propriétés particulières sont entourées de canaux, et on ne peut pas faire 100 pas sans en rencontrer. Ces canaux communiquent peu ou point les uns avec les autres, aussi il est rare d'y rencontrer une barque excepté dans quelques uns plus grands qui vont jusqu'au Kiang. Il n'y en a pas que je sache qui communique avec la mer à l'Est. Ces canaux plus ou moins profonds, plus ou moins larges, sont bordés de grands roseaux, et près des maisons plantées d'arbres, ce qui donne un aspect sui generis à tout le paysage.

«Le terrain a subi une dépression au centre de la contrée, et les eaux n'ont aucun écoulement. Du reste, pas une colline, à peine une très légère ondulation sépare le centre des rivages. Ceux-ci à l'Est sont également couverts de roseaux, et par-ci par-là on rencontre des salines artificielles ; une digue défend le reste du pays des flots de la mer à l'époque des hautes marées.

«Tout en voyageant d'un endroit à un autre et toujours en brouette, car excepté marcher à pied, il n'y a pas d'autre mode de locomotion, je recueille des coquilles, des graines, des peaux d'animaux sauvages pour le P. Heude. Les *Xiens*. me reçoivent très bien, et la vie n'est pas si dure qu'elle pourrait paraître, surtout pour celui qu'anime un motif surnaturel. Ce qui est plus pénible, c'est de se faire à certains usages, pour lesquels, nous Européens, nous avons de la répugnance. On y arrive en faisant abstraction, quand on le peut, de ses cinq sens.

«Voilà en quelques mots ma vie, et le pays que j'habite. Et vous?»

«Kiong-ta-pin, 18 Mars 1875. . . . Je voudrais bien vous dire quelque chose d'intéressant sur le pays où je suis, mais c'est bien difficile, par la raison qu'il est de formation toute récente : il y a 40 ou 50 ans, la mer l'occupait encore. La ville de Li-se, qui en est aujourd'hui distante de 3 lieues, était il y a 30 ans un port assez fréquenté par les grandes jonques qui se rendent au Nord. Toutes les petites îles qui sortent des eaux autour de Pé-hai-so grandissent à vue d'oeil, et se rapprochent tous les ans ; bientôt elles ne formeront qu'une seule île avec Pé-hai-so, et l'île de Pé-hai-so elle-même sera jointe au continent ; à marée basse, on peut déjà passer à gué de l'une à l'autre. A l'Est

la mer se retire continuellement devant la terre qui s'avance peu à peu, tandis qu'au Sud, les eaux du Kiang emmènent tous les ans une partie de la côte. L'île de Tsong-ming 崇明縣 elle-même diminue sensiblement au Nord-Ouest, tandis qu'au Sud-Est, ses accroissements sont très limités.

«Il y a de ces terrains qui sont encore couverts par les eaux, de ces îles qui n'ont pas encore émergé, et qui déjà sont disputés par différents propriétaires. Aussitôt que la vase est assez solide pour porter un homme, on y plante des roseaux, ou plutôt ils y poussent comme d'eux-mêmes, puis on fait une petite digue pour protéger le reste. Après quelques années, on plante, on sème, on cultive, on bâtit, l'île est habitée».

Enfin, «Teng-Kiuen-châ, 27 Nov. 1875. J'espère bien que vous ne prenez pas mon silence pour un oubli, il est dû à une force majeure; ayant deux mois de retard dans la besogne, j'ai dû presser un peu celle-ci, et naturellement tout loisir a disparu. Je viens de donner 4 missions dans 4 petites îles, dont 3 aujourd'hui se sont réunies en une seule, et je passe sur la plus grande d'où je vous écris, car Teng-Kiuen-cha fait partie de Pan-hai-cha, et j'ai dans celle-ci 5 grandes chrétientés de plus de mille chrétiens; c'est peu, car on dit que l'île a une population de plus de 200,000 âmes.

«En causant j'ai voulu recueillir quelques détails sur la formation de ces îles, mais ç'a été peine perdue, les détails ne concordent pas, les dates sont très divergentes, et pour avoir quelque chose de clair et de certain, je devrai recourir aux cahiers des Receveurs des impôts qui ne sont pas toujours très complaisants. Pour une de ces îles, Jong-hing-cha, j'ai constaté qu'il y avait une partie dont la formation remonte aux premières années de Kang-hi, puis le terrain voisin s'est ajouté seulement vers la fin de Kien-long, ensuite de nouvelles terres au temps de Tao-Kouang, de plus récentes encore il y a 5 ou 6 ans, et enfin cette année, une petite île récemment émergée vient de s'y agréger. Dans quelques années il en sera de même de 2 ou 3 autres. Selon les parties plus ou moins anciennes, on trouve ou ne trouve pas d'arbres, toutes les nouvelles fondations en sont privées, et sont plus fournies en roseaux, et en terrains vagues, non encore cultivés et sujets aux inondations.

«Les habitations sont très pauvres, toutes en roseaux, je n'ai vu sur mon parcours que 3 maisons en brique, en dehors des bourgs. Les habitants sont simples, bien disposés, curieux et point méchants, plus grossiers que sur le continent. Leur vie est aussi plus dure et plus pénible, et consiste dans la culture du coton principalement; j'y ai vu quelques champs de riz et de haricots chinois. La petite récolte, comme dans tout Hai-men, consiste en blé de diverses espèces. Les habitants sont des émigrés, et il en vient tous les ans, soit de Tsong-ming, soit des pays de Hai-men sujets aux inondations. Ils apportent avec eux les moeurs, les usages, les vertus et les vices des endroits d'où ils viennent. Les fumeries d'opium y sont malheureusement nombreuses dans les

bourgs, et c'est une vraie peste, qui est la ruine des Leang-you ou propriétaires, et de bien d'autres. Une de mes consolations, c'est que presque aucun chrétien ne fume l'opium.

«La faune et la flore de ces îles est très pauvre et je n'ai rien trouvé qui put être de nature à faire plaisir au P. Heude, en fait de coquilles, animaux, plantes, etc.»

Peu de temps après, le P. Pfister retournait à Siu Kia-wei, où il reprenait ses fonctions; il ne reprenait le cours de ses voyages qu'en 1881; dans une lettre datée de l'île de Tsong-ming, 10 Février 1881, il m'écrivait: «J'ai été envoyé ici il y a quelques jours pour aider dans ses travaux un de nos Pères fatigués, et pour administrer l'extrême onction aux malades assez nombreux qui auraient besoin de mon ministère. Je ne sais pas combien de temps j'y demeurerai, cela dépendra: cependant d'ici un mois ou deux je pense être de retour à Zi-Ka-wei». Fatigué avant l'âge, atteint d'une maladie de cœur, il était obligé au commencement de 1889, de quitter Siu Kia-wei pour Chang-hai, et c'est là, dans la maison de Yang King-pang, qu'est mort cette année ce savant paisible (17 mai 1891).

Le P. Pfister était l'un de mes meilleurs amis de Chine, et c'est en cette qualité, que je lui adresse ici un dernier adieu.

OUVRAGES DU R. P. A. PFISTER.

- Letter to Fr. Fitz-Simon, Zi-Ka-wei, January 1868. (*Letters and Notices*, V, 1868, pp. 73/6.) — Zi-Ka-wei, May 1868. (*Ibid.*, pp. 189/195.) — Shanghai, June 7th 1869. (*Ibid.*, VI, 1869, pp. 222/6.) — Nan-kin, Nov. 13, 1869. (*Ibid.*, VII, 1871, pp. 33/7.)
- Lettre de Shanghai du 7 Juin 1869 au P. Fitz-Simon sur la première Procession de la Fête-Dieu à Si-ca-wei. (*Miss. Cath.*, II, p. 277.)
- Lettre de Nan-king du 6 Janvier 1870 sur l'expédition du comte de Rochouart dans le Yang-tze. (*Ibid.*, III, pp. 92 et seq.)
- Lettre de Wei-chan [dans le Kiang-sou en face de Wou-si]. (*Ibid.*, III, p. 189.)
- Lettre de Nan-king du 16 Juin 1870. (*Ibid.*, III, pp. 291/2.)
- Lettre de Si-ca-wei, 20 Sept. 1870, sur la pagode des supplices près de Shang-hai. (*Ibid.*, IV, p. 28.)
- L. sur les fêtes religieuses célébrées par les chrétiens du Kiang-nan à l'occasion de l'avènement de Tong-tche. (*Ibid.*, V, pp. 302/3.)
- L. de Shanghai le 5 Mai 1873 sur l'ouverture de l'église de Notre Dame Auxiliatrice, à Zo-cè, le 1^{er} Mai 1873. (*Ibid.*, V, pp. 398/9.)
- Cf. les *Annales de la Propagation de la Foi*.

- Collection Saint-Michel. La Compagnie de Jésus en Chine. Le Kiang-nan en 1869. Relation historique et descriptive par les Missionnaires. Avec deux Cartes. Paris, E. de Soye, s. d., in-12, pp. 317 sans l'errata et la table.

Il y a, à la fin du vol., deux appendices: A. Pères et Frères de la Compagnie de Jésus qui sont entrés dans la mission du Kiang-nan depuis le rétablissement. — B. Religieux de la Compagnie de Jésus qui sont enterrés: 1° au cimetière du Sen-mou-tang (près de Chang-hai); — 2° dans le Kiang-nan, mais ailleurs qu'au Sen-mou-tang; 3° dont on a retrouvé les inscriptions tumulaires en dehors du Kiang-nan.

- Catalogus Patrum ac Fratrum e Societate Jesu qui a morte S. Fr. Xaverii ad annum MDCCCLXXII Evangelio Xti propagando in Sinis adlaboraverunt. Pars prima. Shang-hai, Typis A. H. de Carvalho, 1873, in-8, pp. 91, s. 2 ff. prélim., pour le tit. et la préf.

Ce catalogue, fruit de nombreuses et patientes recherches, a pour auteur le R. P. A. Pfister. — Il est divisé en deux parties: Catalogus Patrum ac Fratrum ab anno 1652 ad annum 1779, (N^o. 1—466.) — Cat. Pat. ac Fratrum ab anno 1842 ad annum 1873. (N^o. 467—648). — Ces Cat. sont suivis de: Index alphabeticus sociorum. — Elenchus I. Episcoporum et Vicariorum apostolicorum Soc. Jesu in Sinis; II. Visitatorum Missionis sinicae; III. Vice-Provincialium; IV. Superiorum Missionis gallicae; V. Residentiarum in variis provinciis anno 1720; — Corrigenda et addenda.

Outre ces ouvrages imprimés, le P. Pfister laisse en manuscrit quelques travaux déposés entre les mains d'un de ses confrères d'Europe et les cartes par *Hien* de la province du Kiang-sou; malheureusement son ouvrage capital, l'historique de sa mission, auquel il travaillait depuis plus de vingt ans, que se sentant mourir, il avait envoyé au P. Havret, à Wou-hou, a péri dans l'incendie du grand établissement des Jésuites dans cette ville, lors des derniers troubles sur le Kiang.

H. C.

GEORG ROSEN.

L'orientaliste **Georg Rosen**, né le 24 Sept. 1821 à *Detmold*, vient d'y mourir le 4 Nov. dernier.

Après avoir terminé ses études orientales, sous Rückert, Bopp et Fleischer à Berlin et à Leipzig, il voyagea avec *Koch* de 1843 à 1844 dans l'Orient. Après son retour, il publia à *Lemgo* en 1844, son traité sur la langue des *Lazes*, et en 1846 sa «Grammaire Ossète». Il fut ensuite consul à Jérusalem et à Belgrade jusqu'en 1875, quand il prit sa retraite et revint mourir dans sa ville natale.

G. S.

BULLETIN CRITIQUE.



Mäander, Kreuze, Hakenkreuze und urmotivische Wirbelornamente in Amerika, ein Beitrag zur allgemeinen Ornamentgeschichte, von ALOIS RAIMUND HEIN, k.k. Professor und akademischer Maler. Mit 30 Original-Illustrationen, Wien 1891.

Referent hat das Glück gehabt frühzeitig und jung in die Welt zu ziehen. In siebenzehnjährigem Alter verlies er Europa um nach China und Ostindien zu ziehen, von wo er erst im 32^{en} Jahre zurückkehrte.

Demzufolge konnte er vorurtheilsfreier denn manch Anderer die orientalischen Völker, mit denen er in Berührung kam, beurtheilen, und blieb behütet vor der absprechenden Verurtheilung die den Sitten, Institutionen, Künsten und Wissenschaften dieser Völker

so reichlich von Europäern gesendet wird.

Jedoch empfand Referent die schlimmen Folgen seiner vorurtheilsfreien Auffassung sobald er nach Europa zurückgekehrt war. Überall stiess er auf **Dogmatik** — nicht allein da wo man sie natürlich erwartet: in der Theologie — sondern in allen Wissenschaften und Künsten. Ausser Europäern, in der alten Schule dressirt, giebt es keine Ärzte, keine Naturforscher, keine Musiker, keine Maler, keine Juristen, keine Philosophen. Bescheidene Bemerkungen, dass z. B. die Chinesen den Blutsumlauf früher denn die Europäer gekannt hatten, dass sie die Magnethadel und das Pulver vor uns entdeckt, dass in China die Musik seit der ältesten Zeit als das grösste Mittel zur Volksbildung und Volksver-

edelung durch den Chinesischen Staat gepflegt wurde, dass die aus dem kaiserlichen Lustgarten in 1861 geplünderten Gemälde der Chinesischen Siege über die *Miautsze*, vollkommen perspectivisch, nach allen Regeln der Kunst, gezeichnet waren, und dass man Unrecht thäte die Chinesische Kunst zu beurtheilen nach Wandschirmen und Porzellantassen u.s.w., wurden entweder mit Hohngelächter oder wenigstens mit achselzuckender Höflichkeit begegnet.

Man fand sich in Europa selbstgenügend und blickte mit Verachtung auf andere Rassen nieder — man duldete keine Vergleiche.

Ein unangenehmer Schauer durchfieberte jedoch diese dogmatische Ablehnung alles Ausserindoeuropäischen, als die ersten palaeontologisch-historischen Pfahlbautenreste entdeckt wurden. Man fand da eine Unzahl Geräthe und Werkzeuge, deren Bestimmung vollständig dunkel war, weil sie im modernen Europa nicht mehr bestanden.

Die Eitelkeit zu wissen was unsere Vorfahren in Europa da-

mit gewirkt und erzeugt hatten, führte ihre Nachkommen dazu bei den sogenannten wilden Völkern nachzusehn ob bei ihnen vielleicht ähnliche Geräthe zu finden waren. Dies war aber nicht leicht, denn die Museen, besser Curiositäten-cabinette, besaßen wohl einige sehr schön gearbeitete Prunkzierathe u. dgl. von Naturvölkern, aber so gut wie nichts von den gewöhnlichen, zum täglichen Gebrauch bestimmten Geräthen.

Nun war der Anstoss gegeben; mit eifriger Anstrengung ward von allen Seiten gesammelt — wobei es sich jedoch leider herausstellte dass manches Urgeräthe bei Naturvölkern schon verschwunden, und durch ein Erzeugniss der europäischen Cultur ersetzt war — und die ethnographischen Museen entsprossen auf Europa's Boden. Zeitschriften für Ethnologie und für Ethnographie entstanden, und man bemüht sich jetzt, wenn nicht in corpore, doch durch Bild und Beschreibung, die Erzeugnisse der früheren Bildungsstufe der sogenannten wilden Völker aufzuwahren. Diese Ethnographie ist die

vergleichende, und konnte allein auf diese Weise für die Wissenschaft fruchtbar werden. Hatte sich schon früher die Sprachforschung der vergleichenden Methode bedient, auch die Religion musste sich bald deren bemächtigen, sobald man zu dem Verständniss gekommen war dass alle Religionssysteme Menschenarbeit sind. Vergleichende Religionsgeschichte und vergleichende Mythologie fanden ihre Bearbeiter. Abgesehn aber von einzelnen Ausnahmen, haben jedoch bis jetzt die Mediciner, Juristen und Künstler sich geweigert die vergleichende Methode anzuwenden. *Ihre* Wissenschaft, *Ihre* Kunst ist vollendet, und braucht nichts von Andern zu lernen.

Nach maassen nun aber die Kunsterzeugnisse von Naturvölkern zusammengebracht wurden, entdeckte man nicht allein künstlerischen Werth in der Form, sondern auch in der Verzierung.

Leider waren die Ethnographen keine Künstler — die Künstler sind keine Ethnographen, letzteres um so unverzeihlicher, weil sie sich eine ganze neue Welt verschlies-

sen — und so blieben diese Verzierungen unbeachtet.

Herr ALOIS RAIMUND HEIN, kk. Professor und Akademischer Maler in Wien, ist u. E. der erste Künstler, der mit der Dogmatik gebrochen hat. Nachdem er nacheinander zwei Werke über Malerei und technische Künste bei den Dayaks und über die bildende Künste bei den Dayaks auf Borneo hatte erscheinen lassen, worin er schon auf einige Urmotive künstlerischer Verzierung hinwies, kommt er diesmal im obgenannten Werkchen darauf zurück, und spricht sich in seiner Vorbemerkung deutlich über sein Streben aus. Sie ist kurz und inhaltsschwer genug um sie hier ganz aufzunehmen:

»Das Studium der einfachsten Grundformen der Verzierungskunst und die daraus erwachsende Erkenntnis des causalen Zusammenhanges, welcher zwischen der primitiven Ornamentik und den vollendeten Leistungen der höchsten Kunstblüthe besteht, haben mich schon lange zu der Überzeugung gedrängt, dass die ornamentgeschichtlichen und die allgemein

kunstgeschichtlichen Probleme nur unter Zugrundelegung der Ergebnisse der völkerpsychologischen Urgeschichte in vorurteilsfreier und unbefangener Weise gelöst werden können. Ich gelangte daher, nachdem ich mich durch fast zwei Jahrzehnte mit den Elementen der sogenannten Stilornamentik beschäftigt hatte, dahin, die ausgetretenen Bahnen ästhetischer Dogmatik zu verlassen und mich mit der Kunstthätigkeit der von den Kunstzünftlern bislang völlig ignorierten »Naturvölker« zu beschäftigen. Thatsächlich wurde ich auch bald bei dem Fortschreiten auf diesen vernachlässigten Wegen durch die Wahrnehmung belohnt, dass — in vollkommener Übereinstimmung mit den Voraussetzungen, welche mich von Anfang geleitet hatten — die ursprünglichen Äusserungen des Kunsttriebes sich in völliger und überraschender Identität der zur Darstellung gebrachten Wurzelformen begegnen“.

In seiner Einleitung bespricht der Verfasser die Frage ausführlicher, und es thut uns nur Leid dass wir wegen Mangel an Raum nicht

seine ganze Beweisführung aufnehmen können. Nur einzelnes wollen wir hervorheben. So sagt der Verfasser, S. 4—5, ganz richtig: »Dass auch die elementaren Kunstversuche der Naturstämme, dass auch die oft mit den primitivsten Mitteln hergestellten Erzeugnisse des menschlichen Schaffensdranges, sofern sie den Regungen des Schönheitstriebes ihre Entstehung verdanken, Anspruch darauf erheben dürfen, als Werke der Kunst betrachtet zu werden, steht wohl ausser Zweifel die unbeholfenen Kritzelversuche, mit welchen der weltabgeschiedene Insulaner, einem instinctiven Gestaltungstrieb gehorchend, die ihn umgebenden Erscheinungsformen oder die Eingebungen seiner Phantasie auf der Fläche festzuhalten trachtet, sind, aus denselben psychischen Regungen entspringend, von den Meisterwerken *Raffaels* und *Michelangelos* nur graduell verschieden“.

Sehr richtig verfolgt deshalb Herr HEIN:

»Was man heute mit dem Namen Kunstgeschichte bezeichnet,

ist nichts weiter als ein mageres Capitel von Aufzeichnungen über die Werke und Meister einer uns *zunächst liegenden* und in ihren Bedingungen allgemeinverständlichen *Culturperiode*; von dem Wesen der Geschichte fehlt ihr vorweg schon darum das Wichtigste, weil sie uns das im gewissen Sinne Fertige vor Augen stellt, die Enthüllung des Werdeprocesses aber, insonderheit wo es sich um die ursprünglichen Grundlagen handelt, vermissen lässt.

»Bis jetzt fängt das kunstwissenschaftliche Lehrgebäude noch immer mit der Bel-Etage an; den Unterbau bilden problematische Piloten».

Es ist wahr, um solches Ziel zu erreichen, muss der Ethnograph auch, wie Herr HEIN, künstlerisch geschult sein, und die Künstler sollen fortan auch ethnographisch gebildet werden.

So lange letztere aber mit Geringschätzung auf die ersten oder späteren künstlerischen Versuche der nicht oder halb civilisirten Völker niedersehn, und es der Mühe nicht werther achten, davon Notiz zu

nehmen, so lange wird der Wunsch unseres vortrefflichen Wiener Malers unerfüllt bleiben. Und solchen Künstlern entgeht es eben dass das, was sie eine neue Schule nennen, durch unbewussten Einfluss eben solcher fremden Kunst entstanden ist. Wohl keiner der heutzutage hauptsächlich in Niederland grassirenden impressionistischen Maler wird eingestehn, oder ist sich selbst vielleicht nicht einmal bewusst, dass seine Malerei beeinflusst ist von der japanischen Malerschule; freilich hat der niederländische Impressionist den Japanern nur das Verwässchene, Unbestimmte und Vage entnommen, während ihm das Naturgetreue fehlt dass eben die japanische Malerei so effectvoll macht, und das bloß erreicht werden kann, wenn der Maler, wie bei den Japanern, zoologisch und botanisch geschult ist. Wenn ein chinesischer oder japanischer Maler mit zwei bis drei Strichen einen Bambusstrauch, einen Schmetterling oder eine Aster aufs Papier wirft, so ist das Praegnante so genau hervorgehoben dass ein Jeder sofort erkennt

was gemeint ist. Wenn aber einer unserer neuesten impressionistischen Maler ein Gemälde exponirt, das nach dem Catalog »Pionienrosen« vorstellen soll, so verwasschen und vertuscht ist, dass ein dabeistehender einfacher Bürgersmann das Stück qualificirte als: »Besoffener Traum eines verrückten Gassenkehrers«; dann ist der wahren Kunst damit eine moralische Ohrfeige versetzt.

Wenn man die japanische Unbestimmtheit nachäffen will, so sollte man sich doch auch ihre feine Wahrnehmungsgabe und Naturgetreueheit zu eigen machen.

Um nun auf die eigentliche Abhandlung des Herrn HEIN zurückzukommen, so behandelt er erst im allgemeinen die primitivsten Decorationstypen, die er mit den Namen »Urmotive« belegt und als besonders bemerkenswerth darunter den Mäander und das Kyma oder die Wellenlinien, die als Symbol des Donners, der Wolken oder des Gewitterregens vorkommen, und giebt uns nun von diesen Symbolen eine Menge Abbildungen, die als Verzierung auf den heterogen-

sten Gegenständen aus verschiedenen Ländern und Welttheilen sich finden. Ohne Reproduction der in seiner Abhandlung gegebenen Zeichnungen, ist es schwierig dem Leser einen Begriff zu geben der vollkommenen Übereinstimmung die in diesen Decorationsmotiven vorherrscht.

Er behandelt darauf das Kreuz, das davon abgeleitete Hakenkreuz und das Wirbelornament, das sich in primitiver Form im Chinesischen *Yin-* und *Yang*-Zeichen zurückfindet und als Attribut des Chinesischen und Japanischen Donnergottes auf eine Serie von Scheiben, die mit diesem Zeichen versehen, durch den Gott geschwirrt werden, sowie bei den alten Mexicanern und Azteken als Symbol des Jahres oder des Zeitlaufes angenommen war.

Der Verfasser zeigt deutlich dass die Verwendung dieser Symbole auf natürlichen Ursachen beruht, und dass es gar nicht nöthig ist daraus ein geschichtliches Band zwischen Amerika und dem Asiatischen Continent abzuleiten.

Wir wünschen Herrn HEIN Glück mit seiner gediegenen Arbeit,

und hoffen dass bald das von ihm versprochene ausführlichere Werk über »Ornamentale Urmotive" erscheinen wird.

G. SCHLEGEL.

Le Japon pratique par FÉLIX RÉGAMEY. — Cent dessins par l'auteur. Paris, J. Hetzel [1891], in-12, pp. 333. Prix 4 fr.

M. Félix Régamey est incontestablement un des artistes qui ont le mieux saisi les types de l'Asie orientale; il n'en a pas fait des caricatures ou des figures de convention: ses personnages vivent et vivent dans leur milieu propre, avec les accessoires, et les meubles de l'existence ordinaire. Tout le monde se rappelle ses grands personnages indiens qui parurent à l'Exposition universelle de 1878 et qui ornent maintenant le Musée Guimet à Paris. Je ne connais rien de plus *chinois* que les illustrations du roman de M. René de Pont-Jest, *la Rivière des Perles*: il y a entre autres une scène de tribunal à Canton qui est ce que j'ai vu de plus parfait dans ce genre comme

réalisme; je n'hésite pas à dire que c'est un pur chef-d'oeuvre.

Depuis longtemps le Japon avait tenté M. Régamey, et nous rappellerons les illustrations des *Promenades Japonaises* de M. Guimet et celles du roman *Okoma*. Notre artiste revêt aujourd'hui une forme plus populaire, mais non moins artistique. Je regrette presque, que la forme soit populaire, car évidemment, les 100 dessins de l'auteur comportaient un cadre plus beau que ne pouvait le fournir l'in-18 jésus de nos éditeurs. M. Régamey n'aime pas la Chine et il a le soin de nous le dire dès les premières pages; il est japonais dans l'âme et comme il reconnaît que la civilisation de l'empire du *Soleil levant* a eu son berceau chez les fils de Han, il fait remonter au Céleste Empire tous les défauts de ses compatriotes d'adoption et tous les maux, même le choléra (p. 4), du *brillant Nippon*. Le parallèle entre la Chine et le Japon est fantaisie d'artiste et d'homme lettré, aussi n'est-il qu'une entrée en matière pour nous donner un volume extrêmement nourri, qui comprend

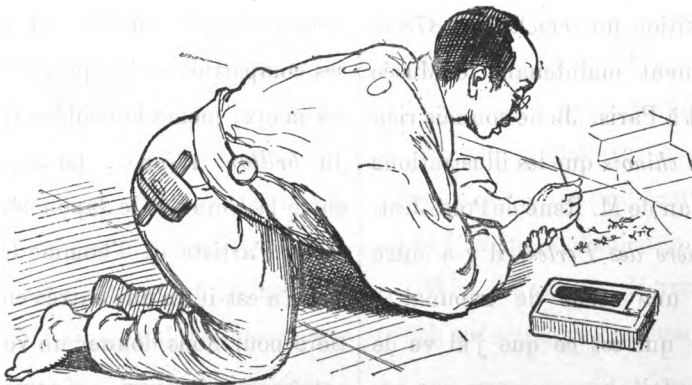
même un petit vocabulaire et, muse de la peinture!! une bibliographie.

Nous passons tour à tour en revue les produits naturels et les procédés de fabrication, la pierre, le bois, le métal, la céramique, les tissus, la laque, les arts graphiques;

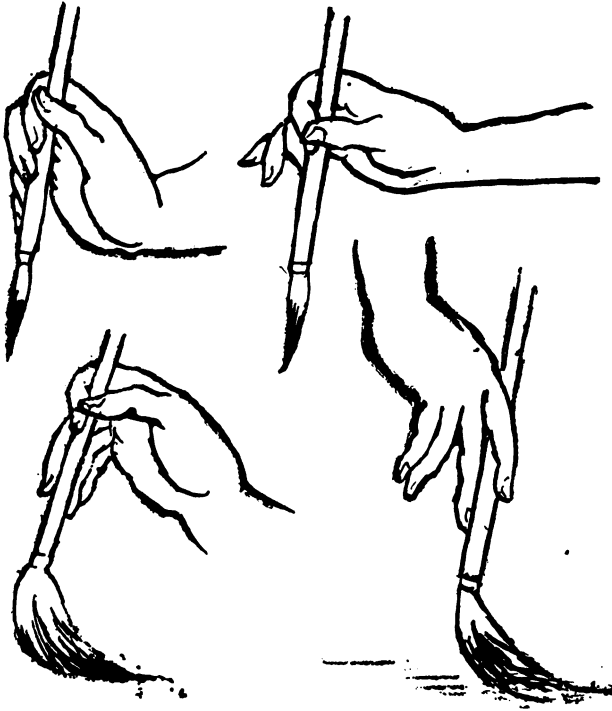
nous jetons un coup d'oeil sur l'alimentation et nous étudions les moeurs et les coutumes. Nous nous arrêterons surtout aux arts graphiques: cela nous permettra de montrer comment on délaie l'encre de Chine:



la position pour écrire:



la manière de tenir le pinceau qui là bas sert de plume :



J'aime à reproduire la figure récemment, ce peintre qui «ex-
souriante de Kiosai, le célèbre | cella en tout», qui fut «sur-
disciple de Hokusai; il est mort | tout un grand caricaturiste»,



et eut «souvent maille à partir avec la justice impériale», grâce à la «hardiesse de ses dessins satiriques». «Quand il était en liberté, il habitait de préférence la banlieue de Tokio». C'est là que je le découvris, après bien des recherches, et j'ai gardé de ce brave homme,

de sa petite famille, de son chat, de sa maisonnette cachée dans les fleurs, le plus aimable souvenir. Nous échangeâmes mille politesses; je partageai avec lui mes couleurs, il me donna l'un des masques qui faisait au mur de son atelier la plus belle grimace.

«J'obtins qu'il me laissât faire son portrait, il voulut bien faire le mien: c'est un croquis de verve étourdissante que je conserve précieusement, et j'avoue que sa courtoisie, la politesse de ses manières, qui, partout ailleurs qu'au Japon,

auraient pu sembler excessives, ne m'ont paru justifier en aucune façon le nom qu'il s'était donné à lui-même et dont il signait parfois ses dessins: «*Le singe ivrogne et fou*».

Régamey a construit un édifice plus solide que celui de ses maçons



japonais. Pour terminer je dirai
avec un poète *chinois*, pour faire
enrager mon artiste:

«Dix pouces de papier ont suffi pour
enfermer mille lieues de pays!

«Qui me donne de bons ciseaux, que
j'en coupe vite un morceau?»

咫尺應須論萬里
焉得并州快剪刀¹⁾

A vous qui me lisez, je vous
engage à ne rien couper du volume
et à le lire en entier.

HENRI CORDIER.

1) T'ou fou, p. 121, *Poésies de l'époque des Thang...* traduites par le Mis. d'Hervey-Saint-Denys.

INDEX ALPHABÉTIQUE.

A.

	Auteur.	Page.
Abel , Lettre du Prof. Carl Abel au Prof. G. Schlegel sur l'Antiphrase dans le langage		458
Ainos , Illustrations and Descriptions of the Northern —	G. Schlegel.	403
Antiphrasis , On the causes of — in language	G. Schlegel.	275
Asie centrale , expédition en — chargée d'étudier les ruines des anciennes villes Ouïgoures et Mongoles		348
Audiences en Chine		164

B.

Besson (Léon), Nécrologie	H. Cordier.	259
Birmanie , les Français en — au XVIII ^e siècle	H. Cordier.	1, 390
Blanc (Edouard). Voyage de M. — dans l'Asie centrale		94, 156
Bonvalot , le retour de M. —	H. Cordier.	81
Bonvalot , Réception de M. — à la société de Géographie de Paris		157
Bouddha , le — coréen	Ch. Varat.	95
Buddhist , Militant spirit of the — clergy in China	J. J. M. de Groot.	127

C.

	Auteur.	Page.
Calendrier , un — indonésien-chinois . . .	G. Schlegel.	175
Canons , anciens — en bronze chinois à Londres	H. Cordier.	356
Chavannes (E.), <i>Le Traité sur les sacrifices</i> <i>Fong et Chan de Sse-ma Ts'ien</i> . . .	H. Cordier.	110
China , the Non-Chinese writings of — and Central Asia	Terrien de Lacouperie.	89
China , Prehistoric — by E. Faber . . .	G. Schlegel.	105
China or Elam	G. Schlegel.	244
China , An alphabetical list of the Emperors of — and of their Year-titles or Nien-hao J. L. J. F. Ezerman & B. A. J. van Wettum.		357
Chine , les désordres en —		344, 437
Chine , Correspondance sur les émeutes en —	H. Cordier.	447
Chine , La situation actuelle en — . . .	Prince H. d'Orleans.	335
Chine , la grande muraille de la — . . .		346
Chine , le nouveau port 重慶府		347
Chinese , a — Murray for 1694	G. Schlegel.	140
Chinese-Malay and Javanese literature in Java	G. Schlegel.	148
Chinois , les formules épistolaires des — . . .		247
Christmas-trees in China	G. Schlegel.	401
Chronique		91,
		163, 249, 343, 435
Coal , On the ancient history of Glass and — and the legend of Nü-kwa's coloured stones in China	T. de Lacouperie.	234
Colonies Néerlandaises , population chi- noise dans les —		444
Congrès , le 9 ^e — international des orientalistes		151
Congress , The Oriental —	Academy.	341

	Auteur.	Page.
Congress, The Statutory ninth International		
— of Orientalists	H. Cordier.	411
Congress of Orientalists held in London, Pro-		
ceedings and Rewards		436
Corea, The seven wonders of —		355
Correspondance des missionnaires du Kiang-		
nan sur les émeutes en Chine		447
Cremation in Japan.		98
D.		
Dictionnaire Néerlandais Chinois. . . .	G. Schlegel.	99
Dozon (Auguste), Nécrologie	H. Cordier.	191
F.		
Faber (E.), Prehistoric China.	G. Schlegel.	105
G.		
Gabelentz (Georg von der), Die Sprach-		
wissenschaft	G. Schlegel.	270
Garnier (Francis), Nécrologie.	H. Cordier.	351
Graves, the Ming —.	G. Schlegel.	162
Groot (J. J. M. de), notice biographique .	G. Schlegel.	443
H.		
Hart (Sir R.) at Peking	J. M. Price.	330
Hein (A. R.), Mäander, Kreuze etc. in Amerika	G. Schlegel.	465
Hennessy (John Pope). Nécrologie . . .	G. S.	351
I.		
Inscriptions, Deux pierres avec — chinoises	E. Koch.	113
Inscriptions, Note sur les — chinoises de		
Kara Balgasoun	G. Schlegel.	125

J.

	Auteur.	Page.
Japan , Cremation in —		98
Japan , Parliamentary reporting in — . .	Times.	324
Japanische Sommergedichte	R. Lange.	179
Japanischen , Lehrbuch der — Umgangs- sprache von R. Lange	G. Schlegel.	100
Japanisches Lesebuch von Hermann Plaut	G. Schlegel.	268
Japan , Tremblement de terre au — . .	G. Schlegel.	441
Japon , Population du —		98
Java , Richesse des Chinois à —		98

K.

Kakemono par Yoritomo.	G. Schlegel.	173
Kalender , der Chinesische —	Fr. Kühnert.	49
Kiueh-T'eghin , La stèle funéraire de — .	G. Devéria.	229
Koch (E.), Deux pierres avec inscriptions chi- noises		113
Korea , die Sammlungen aus — u.s.w. von J. D. E. Schmeltz	G. Schlegel.	270

L.

Lange (R.), Lehrbuch der Japanischen Um- gangssprache	G. Schlegel.	100
---	--------------	-----

M.

Mandeville (Jean de)	H. Cordier.	288
Militant spirit of the Buddhist clergy in China	J. J. M. de Groot.	127
Milking , Arab and Chinese method of — restive cows	G. Schlegel.	112
Millot (Ernest), Nécrologie	H. Cordier.	259

N.

	Auteur.	Page.
Nien-hao , An alphabetical list of the Emperors of China and of their Year-titles or — J. L. J. F. Ezerman & B. A. J. van Wettum.	357	
Nü-kwa , the legend of — G. Schlegel.		178

O.

Odoric , Les voyages en Asie au XIV ^e siècle du bienheureux frère — de Pordenone par Henri Cordier G. Schlegel.		260
Ouro-altaïques , Études — par Willy Bang	F. Kühnert.	352

P.

Pfister (Aloys), Nécrologie H. Cordier.		460
Plaut (Hermann), Japanisches Lesebuch G. Schlegel.		268
Population du Japon		98

R.

Régamey (F.), Le Japon pratique. H. Cordier.		471
Rosen (Georg), Nécrologie G. Schlegel.		464

S.

Sacrifices , le Traité sur les — <i>Fong et Chan</i> de <i>Sae-ma Ts'ien</i> H. Cordier.		110
Schmeltz (J. D. E.), die Sammlungen aus Korea G. Schlegel.		270
Secret languages in Europe and China G. Schlegel.		161
Seminar für orientalische Sprachen in Berlin — Lehrprogramm		435
Shwo T'ang Jin-kwei chwan (說唐 仁貴傳), authorship of the G. Schlegel.		274

	Auteur.	Page.
Siam , Population du —		99
Sommergedichte aus der Sammlung Kokin- wakashu	R. Lange.	179
Sprachwissenschaft , Die — etc. von G. von der Gabelentz	G. Schlegel.	270
Stèle , la — funéraire de <i>Kiueh T'eghin</i>	G. Devéria.	229
Sunday rest in China	G. Schlegel.	274

T.

Tat Seng pien (達生編) livre de recettes chinois		99
T'ien-hia Lu-ching , a Chinese Murray for 1694	G. Schlegel.	140

V.

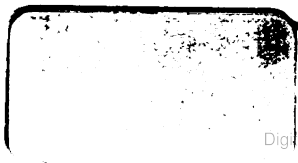
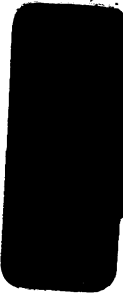
Voyage de M. E. Blanc dans l'Asie centrale	H. Cordier.	94, 156
---	-------------	---------

W.

Warfare , a Chinese opinion upon the question of humane —	Friend of peace.	151
Wilken (George Alexander), Nécrologie	G. Schlegel.	350

ERRATUM.

P. 379. By a mistake of the compositor the yearname of the actual emperor of China *Kwang-sü* has been erroneously printed 廣緒 instead of 光緒. The reader is requested to make the correction in his copy.



Widener Library



3 2044 105 328